Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Bought from Booth, Hay-on-Wye

The bookplate of Arthur Stanley Towsey is pasted over an earlier bookplate, of Redmond Barry

(see Vol. 8, where Towsey's bookplate has been removed)

2 vols

frontispiece and 34 pl. Co

£35

THÉATRE
DE
P. CORNEILLE.

TOME I.

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE,

AVEC

DES COMMENTAIRES,

ET AUTRES MORCEAUX INTÉRESSANS.

Nouvelle Edition, augmentée.

TOME PREMIER.

GENEVE,

M. DCC. LXXIV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
22 AUG 1973
OF OXFORD

TABLE

DES PIECES

contenues dans ce premier volume.

Avertiſſement de l'Editeur ſur cette nouvelle édition.
Dédicace de l'éditeur à Meſſieurs de l'Académie Françaiſe.
Préface de l'éditeur ſur la tragédie de MÉDÉE. . 3
Epitre dédicatoire de l'auteur à Mr. P. T. N. G. . . 9
MÉDÉE, *tragédie.* 13
Examen de MÉDÉE. 94
Préface hiſtorique de l'éditeur ſur le CID. . . . 103
*Dédicace à Madame la ducheſſe d'*Aiguillon. . . . 115
Extrait de l'hiſtoire d'Eſpagne de Mariana, *& les réflexions.* 117
Romance eſpagnole ſur le CID. 123
Autre romance. 125
LE CID, *tragédie.* 127
Obſervations de Mr. de Scudéri *ſur le* CID. . . 237
Lettre apologétique, ou réponſe de Mr. CORNEILLE *aux obſervations de Mr.* de Scudéri. 275
Preuves des paſſages allégués par Mr. de Scudéri, *adreſſées à l'Académie Françaiſe.* 280
Lettre de M. de Scudéri *à l'Académie Françaiſe.* . . 284
Sentimens de l'Académie Françaiſe ſur la tragi-comédie du CID. 288
Excuſe à Ariſte. 359
Rondeau. 363
Avertiſſement de l'éditeur ſur la tragédie de CINNA. 367
Dédicace de l'auteur à Mr. de Montauron. . . . 368
Extrait du livre de Sénèque *le philoſophe, dont le ſujet de* CINNA *eſt tiré.* 370

TABLE.

Lettre de Mr. de Balzac *à Mr.* Corneille. . . . 373
CINNA, *ou la Clémence d'Auguſte, tragédie.* . . . 377
Examen de CINNA. 488
Avertiſſement de l'éditeur ſur la tragédie de JULES CÉSAR *de* Shakeſpear. 495
JULES CÉSAR, *tragédie de* Shakeſpear. . . 498
Réflexions ſur ladite piéce. 562
Réponſe de l'auteur des commentaires à un académicien. . 566

AVERTISSEMENT DU COMMENTATEUR,

Sur cette nouvelle édition.

DANS la premiere édition de ce Commentaire, je crois avoir remarqué toutes les beautés de Corneille ; & même avec entouſiaſme ; car quiconque ne ſent pas vivement, n'eſt pas digne de parler de ces morceaux, d'autant plus admirables que nous n'en avions aucun modèle ni dans notre nation, ni dans l'antiquité.

Dans le deſſein d'être utile aux jeunes gens, dont le goût peut n'être pas encor formé, je remarquai auſſi quelques défauts ; & j'eus ſoin de dire plus d'une fois, que le temps où vivait Corneille était l'excuſe de ces fautes.

Des gens qui dans le fond du cœur étaient choqués autant que moi de ces défauts ; & qui en parlent tous les jours avec le mépris & la dériſion qui ne leur conviennent pas, oſérent me reprocher d'avoir imprimé pour le progrès de l'art ; & d'avoir diſcuté avec quelque attention, la centième partie des critiques

qu'ils débitent eux-mêmes ſi ſouvent dans les caffés, & dans les réduits qu'ils fréquentent.

Pour répondre à leurs reproches, j'examinerai plus ſévèrement toutes les pieces de Corneille, tant celles qui auront un ſuccès éternel, que celles qui n'ont eu qu'un ſuccès paſſager : j'oublierai ſon nom ; & je n'aurai devant les yeux que la vérité : j'ai eu cette hardieſſe néceſſaire ſur des objets plus importants ; je l'aurai ſur cette partie de la Littérature.

Ceux qui crûrent que je voulais exalter Corneille par des louanges ſe trompèrent ; ceux qui imaginèrent que je voulais le déprimer par des critiques ſe trompèrent bien davantage : je ne voulus qu'être juſte. J'avais aſſez longtemps réfléchi ſur l'art, je l'avais aſſez exercé, pour être en droit de dire mon avis. Je dus le dire, puiſque j'étais obligé de faire un commentaire.

Ce fut en partie ce commentaire même qui ſervit à l'établiſſement heureux de la deſcendante de ce grand homme ; mais il fallait auſſi ſervir le public. Ce n'eſt pas la perſonne de Pierre Corneille, mort il y a ſi longtemps, que je reſpectai ; c'était Cinna, c'était le vieil Horace, c'étaient Sévère & Pauline ; c'était le dernier acte de Rodogune. Ce n'eſt pas lui que

je voulus déprimer, quand je dévelopai les raiſons de ſes inégalités : quand on préfere une maiſon, un jardin, un tableau, une ſtatue, une muſique, le connaiſſeur ne ſonge ni à l'architecte, ni au jardinier, ni au peintre, ni au ſtatuaire, ni au muſicien ; il n'a que l'art en vue & non l'artiſte. Au contraire, les contemporains toujours jaloux, ne ſongent qu'à l'artiſte & oublient l'art : aucun de ceux qui écrivirent contre Corneille n'avait la moindre connoiſſance du théatre : l'Abbé d'Aubignac même qui avait tant lu Ariſtote, & qui diſait tant d'injures à Corneille, n avait pas la premiere idée de cette pratique du théatre qu'il croyait enſeigner.

Un orgueil très mépriſable, un lâche intérêt plus mépriſable encor, ſont les ſources de toutes ces critiques dont nous ſommes inondés : un homme de génie entreprendra une piece de théatre ou un autre poëme pour acquérir quelque gloire, un F * * la dénigrera pour gagner un écu. Un homme qui fait un honneur infini à la littérature, enrichit la France du beau poëme des Saiſons, ſujet dont juſqu'ici notre langue n'avait pu exprimer les détails ; cet ouvrage joint au mérite extrême de la difficulté

vaincue, les richeſſes de la poëſie & les beautés du ſentiment. Qu'arrive-t-il ? un jeune pédant de collège, ignorant & étourdi, preſſé par l'orgueil & par la faim, écrit un gros libelle contre l'auteur & l'ouvrage : il prétend qu'il ne faut jamais faire des poëmes ſur les ſaiſons ; il critique tous les vers ſans alléguer jamais la moindre raiſon de ſa cenſure ; & après avoir décidé en maitre, ce pauvre écolier va lire aux Comédiens ſa Médée.

Un homme de cette eſpèce nommé S * * * natif de C * *, fait un dictionnaire litteraire, & donne des louanges à quelques perſonnes pour avoir du pain : il rencontre un autre gueux qui lui dit, mon ami, tu fais des éloges, tu mourras de faim ; fais un dictionnaire de ſatires ſi tu veux avoir de quoi vivre. Le malheureux travaille en conſéquence, & n'en eſt pas plus à ſon aiſe.

Telle était la canaille de la litterature du temps de Corneille ; telle elle eſt aujourd'hui, telle on la verra dans tous les temps ; il y aura toujours dans une armée des officiers & des goujats ; & dans une grande ville des magiſtrats & des filoux.

A MESSIEURS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

MESSIEURS,

J'ai l'honneur de vous dédier cette édition des ouvrages d'un grand génie, à qui la France & notre compagnie doivent une partie de leur gloire. Les commentaires qui accompagnent cette édition ſeraient plus utiles ſi j'avais pû recevoir vos inſtructions de vive voix. Vous avez bien voulu m'éclairer quelquefois par lettres ſur les dificultés de la langue; vous m'auriez guidé non moins utilement ſur le goût.

EPITRE.

Cinquante ans d'expérience m'ont inſtruit, mais ont pû m'égarer ; quelques-unes de vos ſéances m'en auraient plus enſeigné qu'un demi-ſiécle de mes réflexions.

Vous ſavez, Meſſieurs, comment cette édition fut entrepriſe ; ce que j'ai cru devoir au ſang de CORNEILLE *était mon premier motif ; le ſecond eſt le déſir d'être utile aux jeunes gens qui s'exercent dans la carrière des belles-lettres, & aux étrangers qui aprennent nôtre langue. Ces deux motifs me donnent quelques droits à votre indulgence. Je vous ſuplie, Meſſieurs, de me continuer vos bontés, & d'agréer mon profond reſpect.*

VOLTAIRE.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE.

1635.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

NOus commençons ce recueil par la *Médée*, parce que dans ce poëme, on peut entrevoir déja le germe des grandes beautés qui brillent dans les autres piéces. Nous rejettons à une autre place les ſix premières comédies, dans leſquelles il n'y a preſque rien qui faſſe apercevoir les grands talens de *Corneille*.

J'avoue qu'*il ſerait aujourd'hui inconnu s'il n'avait fait* d'autre tragédie que *Médée*. Il était alors confondu parmi les cinq auteurs que le cardinal de Richelieu faiſait travailler aux piéces dont il était l'inventeur. Ces cinq auteurs étaient, comme on ſait, *L'Etoile* fils du grand audiancier, dont nous avons les mémoires; *Boiſrobert*, abbé de Chatillon-ſur-Seine, aumônier du Roi & conſeiller d'Etat; *Colletet*, qui n'eſt plus connu que par les ſatyres de *Boileau*, mais que le cardinal regardait alors avec eſtime; *Rotrou*, lieutenant civil au bailliage de Dreux, homme de génie; *Corneille* lui-même, aſſez ſubordonné aux autres, qui l'emportaient ſur lui par la fortune ou par la faveur.

Corneille ſe retira bientôt de cette ſocieté, ſous le prétexte des arrangemens de ſa petite fortune qui exigeait ſa préſence à Rouen. *Rotrou* n'avait encor rien fait qui approchât même du médiocre. Il ne donna ſon *Venceslas* que quatorze ans après la *Médée*, en 1649, lorſque *Corneille* qui l'appellait ſon père fut devenu ſon maître, & que *Rotrou* ranimé par le génie de *Corneille*, devint digne de lui être comparé dans la premiére ſcène de *Venceslas*, & dans le quatriéme acte. Encor même, cette piéce de *Rotrou* était-elle une imitation de l'auteur eſpagnol *Francesco de Rojas*.

Mais en 1635, temps auquel on joua la *Médée* de *Corneille*, on n'avait d'ouvrage un peu ſuportable à quelques égards, que la *Sophonisbe* de *Mairet*, donnée en 1633. Il eſt remarquable qu'en Italie & en France, la véritable tragédie dût ſa naiſſance à une *Sophonisbe*. Le prélat *Triſſino* auteur de la *Sophonisbe* Italienne, eut l'avantage d'écrire dans une langue déja fixée & perfectionnée, & *Mairet*, au contraire, dans le temps où la langue françaiſe lutait contre la barbarie. On ne connaiſſait que des imitations languiſſantes des tragédies grecques & eſpagnoles, ou des inventions puériles, telles que l'*Innocente infidélité* de *Rotrou*, l'*Hôpital des fous* d'un nommé *Beys*, le *Cléomédon* de *Durier*, l'*Orante* de *Scudéri*, la *Pélérine amoureuſe*. Ce ſont là les piéces qu'on joua dans cette même année 1635, un peu avant la *Médée* de *Corneille*.

Avec quelle lenteur tout ſe forme! Nous avions déja plus de mille piéces de théatre, & pas une ſeule qui pût être ſoufferte aujourd'hui par la populace des provinces les plus groſſiéres. Il en a été de même dans tous les arts, & dans tout ce qui concerne les agrémens de la ſociété, & les commodités de la vie. Que chaque nation parcoure ſon hiſtoire, & elle verra que depuis la chuté de l'Empire Romain, elle a été preſque ſauvage pendant dix ou douze ſiécles.

La *Médée* de *Corneille* n'eut qu'un ſuccès médiocre, quoiqu'elle fût au-deſſus de tout ce qu'on avait donné juſqu'alors. Un ouvrage peut toucher avec les plus énormes défauts, quand il eſt animé par une paſſion vive, & par un grand intérêt, comme le *Cid*. Mais de longues déclamations ne réuſſiſſent en aucun pays, ni en aucun temps. La *Médée* de *Sénéque* qui avait ce défaut, n'eut point de ſuccès chez les romains; celle de *Corneille* n'a pû réſter au théatre.

On ne repréſente d'autre *Médée* à Paris, que celle de *Longepierre*,

tragédie à la vérité très-médiocre, & où le défaut des grecs, qui était la vaine déclamation, eſt pouſſé à l'excès ; mais lorſqu'une actrice impoſante fait valoir le rôle de *Médée*, cette piéce a quelque éclat aux repréſentations, quoique la lecture en ſoit peu ſuportable.

Ces tragédies uniquement tirées de la fable, & où tout eſt incroyable, ont aujourd'hui peu de réputation parmi nous, depuis que *Corneille* nous a accoutumés au vrai ; & il faut avouer qu'un homme ſenſé qui vient d'entendre la délibération d'*Auguſte*, de *Cinna* & de *Maxime*, a bien de la peine à ſuporter *Médée* traverſant les airs dans un char trainé par des dragons. Un défaut plus grand encor dans la tragédie de *Médée*, c'eſt qu'on ne s'intéreſſe à aucun perſonnage. *Médée* eſt une méchante femme qui ſe venge d'un malhonnête homme. La manière dont *Corneille* a traité ce ſujet nous révolte aujourd'hui ; celles d'*Euripide* & de *Sénèque* nous révolteraient encor davantage.

Une magicienne ne nous paraît pas un ſujet propre à la tragédie réguliére, ni convenable à un peuple dont le goût eſt perfectionné. On demande pourquoi nous rejetterions des magiciens, & que non-ſeulement nous permettons que dans la tragédie on parle d'ombres & de fantômes, mais même qu'une ombre paraiſſe quelquefois ſur le théatre?

Il n'y a certainement pas plus de revenans que de magiciens dans le monde ; & ſi le théatre eſt la repréſentation de la vérité, il faut bannir également les apparitions & la magie.

Voici, je crois, la raiſon pour laquelle nous ſouffririons l'apparition d'un mort, & non le vol d'un magicien dans les airs. Il eſt poſſible que la divinité faſſe paraître une ombre pour étonner les hommes par ces coups extraordinaires de ſa providence, & pour faire rentrer les criminels en eux-mêmes : mais

il n'eſt pas poſſible que des magiciens ayent le pouvoir de violer les loix éternelles de cette même providence : telles ſont aujourd'hui les idées reçues.

Un prodige opéré par le ciel même ne révoltera point ; mais un prodige opéré par un ſorcier, malgré le ciel, ne plaira jamais qu'à la populace.

Quodcumque oſtentis mihi ſic incredulus odi.

Chez les grecs, & même chez les romains, qui admettaient des ſortilèges, *Médée* pouvait être un très-beau ſujet. Aujourd'hui nous le reléguons à l'opéra, qui eſt parmi nous l'empire des fables, & qui eſt à peu près parmi les théatres ce qu'eſt l'*Orlando furioſo* parmi les poëmes épiques.

Mais quand *Médée* ne ſerait pas ſorcière, le parricide qu'elle commet preſque de ſang froid ſur ſes deux enfans, pour ſe venger de ſon mari, & l'envie que *Jaſon* a de ſon côté de tuer ces mêmes enfans pour ſe venger de ſa femme, forment un amas de monſtres dégoutans, qui n'eſt malheureuſement ſoutenu que par des amplifications de rhétorique, en vers ſouvent durs ou faibles, ou tenans de ce comique qu'on mêlait avec le tragique ſur tous les théatres de l'Europe au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle. Cependant cette piéce eſt un chef-d'œuvre, en comparaiſon de preſque tous les ouvrages dramatiques qui la précédèrent. C'eſt ce que Mr. *de Fontenelle* appelle, *prendre l'eſſor, & monter juſqu'au tragique le plus ſublime.* Et en effet, il a raiſon, ſi on compare *Médée* aux ſix cent piéces de *Hardi*, qui furent faites chacune en deux ou trois jours ; aux tragédies de *Garnier* ; aux *Amours infortunés de Léandre & de Hero* par l'avocat *la Selve* ; à la *Fidéle tromperie* d'un autre avocat nommé *Gougenot* ; au *Pirandre* de *Boisrobert* qui fut joué un an avant la *Médée*.

Nous avons déja remarqué que toutes les autres parties de la littérature n'étaient pas mieux cultivées.

Corneille avait trente ans quand il donna ſa *Médée* ; c'eſt l'âge de la force de l'eſprit ; mais il était encor ſubjugué par ſon ſiécle. Ce n'eſt point ſa première tragédie ; il avait fait jouer *Clitandre* trois ans auparavant. Ce *Clitandre* eſt entiérement dans le gout eſpagnol, & dans le gout anglais ; les perſonnages combattent ſur le théatre, on y tue, on y aſſaſſine ; on voit des héroines tirer l'épée ; des archers courent après les meurtriers ; des femmes ſe déguiſent en hommes, une *Doriſe* crève un œil à un de ſes amans avec une aiguille à tête. Il y a de quoi faire un roman de dix tomes, & cependant il n'y a rien de ſi froid & de plus ennuieux. La bienſéance, la vraiſemblance négligées, toutes les régles violées, ne ſont qu'un très léger défaut en comparaiſon de l'ennui. Les tragédies de *Shakeſpear* étaient plus monſtrueuſes encore que *Clitandre*, mais elles n'ennuiaient pas. Il faut enfin revenir aux anciens pour faire quelque choſe de ſupportable, & *Médée* eſt la premiere piéce dans laquelle on trouve quelque gout de l'antiquité. Cette imitation eſt ſans doute très inférieure à ces beautés vraies que *Corneille* tira depuis de ſon ſeul génie.

Reſſerrer un événement illuſtre & intéreſſant dans l'eſpace de deux ou trois heures, ne faire paraître les perſonnages que quand ils doivent venir, ne laiſſer jamais le théatre vuide, former une intrigue auſſi vraiſemblable qu'attachante, ne dire rien d'inutile, inſtruire l'eſprit & remuer le cœur, être toûjours éloquent en vers, & de l'éloquence propre à chaque caractere qu'on repréſente ; parler ſa langue avec autant de pureté que dans la proſe la plus châtiée, ſans que la contrainte de la rime paraiſſe gener les penſées ; ne ſe pas permettre un ſeul vers ou

dur, ou obſcur, ou déclamateur; ce ſont là les conditions qu'on exige aujourd'hui d'une tragédie, pour qu'elle puiſſe paſſer à la poſtérité avec l'approbation des connaiſſeurs, ſans laquelle il n'y a jamais de réputation véritable.

On verra comment dans les piéces ſuivantes *Pierre Corneille* a rempli pluſieurs de ces conditions.

On ſe contentera d'indiquer dans cette piéce de *Médée* quelques imitations de *Sénèque*, & quelques vers qui annoncent déja le grand *Corneille*; & on entrera dans plus de détails quand il s'agira de piéces dont preſque tous les vers exigent un examen réfléchi.

EPITRE DÉDICATOIRE

DE

CORNEILLE,

A MONSIEUR

P. T. N. G. *

MONSIEUR;

Je vous donne Médée toute méchante qu'elle eſt, & ne vous dirai rien pour ſa juſtification. Je vous la donne pour telle que vous la voudrez prendre, ſans tâcher à prévenir ou violenter vos ſentimens par un étalage des préceptes de l'art qui doivent être fort mal entendus & fort mal pratiqués quand ils ne nous font pas arriver au but que l'art ſe propoſe. Celui de la poëſie dramatique eſt de plaire; & les régles qu'elle nous preſcrit ne ſont que des

* Je n'ai pû découvrir qui eſt ce Mr. *P. T. N. G.* à qui *Corneille* dédie *Médée*; mais il eſt aſſez utile de voir que l'auteur condamne lui-même ſon ouvrage. Cette dédicace eſt faite pluſieurs années après la repréſentation. Il était alors aſſez grand pour avoüer qu'il ne l'avait pas toujours été.

*adreſſes pour en faciliter les moyens au poëte, & non pas des raiſons qui puiſſent perſuader aux ſpectateurs qu'une choſe ſoit agréable, quand elle leur déplait. Ici vous trouverez le crime en ſon char de triomphe; & peu de perſonnages ſur la ſcène dont les mœurs ne ſoient plus mauvaiſes que bonnes; mais la peinture & la poëſie ont cela de commun entre beaucoup d'autres choſes, que l'une fait ſouvent de beaux portraits d'une femme laide, & l'autre de belles imitations d'une action qu'il ne faut pas imiter. Dans la portraiture * il n'eſt pas queſtion ſi un viſage eſt beau, mais s'il reſſemble: & dans la poëſie il ne faut pas conſidérer ſi les mœurs ſont vertueuſes, mais ſi elles ſont pareilles à celles de la perſonne qu'elle introduit. ** Auſſi nous décrit-elle indifféremment les bonnes & les mauvaiſes actions, ſans nous propoſer les dernières pour exemple; & ſi elle nous en veut faire quelque horreur, ce n'eſt point par leur punition qu'elle n'affecte pas de nous faire voir, mais par leur laideur qu'elle s'efforce de nous repréſenter au naturel. Il n'eſt pas beſoin d'avertir ici le public, que celles de cette tragédie ne ſont pas à imiter: elles paraiſſent aſſez à découvert pour n'en faire envie à perſonne. Je n'examine point ſi elles ſont vraiſemblables ou non; cette difficulté qui eſt la plus délicate de la poëſie, & peut-être la moins entendue, demanderait un diſcours trop long pour une épître: il me ſuffit qu'elles ſont autoriſées ou par la vérité de l'hiſtoire, ou*

* *Portraiture*, eſt un mot ſuranné, & c'eſt dommage, il eſt néceſſaire. *Portraiture* ſignifie l'art de faire reſſembler. On employe aujourd'hui *portrait*, pour exprimer l'art & la choſe. *Portraire* eſt encore un mot néceſſaire que nous avons abandonné.

** Il faut ſurtout qu'elles ſoient intéreſſantes. C'eſt là le premier devoir. Des jeunes gens dont le goût n'était point encor formé, & qui n'avaient qu'une connaiſſance confuſe du théatre & de l'art des vers ſe ſont ſouvent étonnés du peu de ſuccès de la tragédie d'Atrée. Ils ont cru que la délicateſſe de nos dames s'effraiait trop de voir préſenter à Thieſte une coupe remplie du ſang de ſon fils. Ils ſe ſont trompés. Ce ſang qu'on ne voiait pas, ne pouvait effaroucher les yeux. Et l'action de

*par l'opinion commune des anciens. Elles vous ont agréé autrefois ſur le théatre, j'eſpére qu'elles vous ſatisferont encor aucunement * ſur le papier ; & demeure,*

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.
CORNEILLE.

Cléopatre dans Rodogune eſt plus criminelle & plus atroce que celle d'Atrée. Cependant on la voit avec un plaiſir mêlé d'horreur. Le grand défaut d'Atrée eſt qu'on ne peut s'intéreſſer à la vangeance rafinée d'une injure faite il y a vingt ans. On peut exercer une vangeance exécrable dans les premiers mouvements d'une juſte colère. Mais élever le fils d'un adultère ſous le nom de ſon propre fils pour le faire manger en ragoût à ſon véritable père quand cet enfant ſera majeur, ce n'eſt là qu'une horreur abſurde ; & quand cette horreur eſt miſe en vers obſcurs, chevillés & barbares, il eſt impoſſible aux gens de goût de la ſupporter. Nous ne pouvons trop ſouvent faire cette remarque.

* *Aucunement*, vieux mot, qui ſignifie *en quelque ſorte*, *en partie*, & qui valait mieux que ces périphraſes.

PERSONNAGES.

CRÉON, roi de Corinthe.

ÆGÉE, roi d'Athénes.

JASON, mari de Médée.

POLLUX, Argonaute, ami de Jaſon.

CRÉUSE, fille de Créon.

MÉDÉE, femme de Jaſon.

CLÉONE, gouvernante de Créuſe.

NÉRINE, ſuivante de Médée.

THEUDAS, domeſtique de Créon.

Troupe des gardes de Créon.

La ſcène eſt à Corinthe, en pluſieurs endroits différens.

TAYLOR
OXFORD

MÉDÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

POLLUX, JASON.

POLLUX.

QUe je ſens à la fois de ſurpriſe & de joie !
Se peut-il qu'en ces lieux enfin je vous revoie ?
Que Pollux dans Corinthe ait rencontré Jaſon ?

JASON.

Vous n'y pouviez venir en meilleure ſaiſon ;
Et pour vous rendre encor l'ame plus étonnée,
Préparez-vous à voir mon ſecond hyménée.

POLLUX.

Quoi ! Médée eſt donc morte, ami ?

JASON.

Non, elle vit ;
a) Mais un objet plus beau la chaſſe de mon lit.

a) *Mais un objet plus beau la chaſſe de mon lit &c.*] Je ne ferai ſur ce début qu'une ſeule remarque qui poura ſervir pour pluſieurs autres occaſions. On voit aſſez que c'eſt là le ſtile de la comédie ; on n'écrivait point alors autrement les tragédies. Les bornes qui diſtinguent la familiarité bourgeoiſe, & la noble ſimplicité, n'étaient point encor poſées. *Corneille* fut le premier qui eut de l'élévation dans le ſtile, comme dans les ſentimens. On en voit déja pluſieurs exemples dans cette piéce. Il y a de la juſtice à lui tenir compte du ſublime qu'on y trouve quelquefois, & à n'accuſer que ſon ſiécle de ce ſtile

POLLUX.

Dieux ! Et que fera-t-elle ?

JASON.

Et que fit Hypſipile,
Que pouſſer les éclats d'un courroux inutile ?
Elle jetta des cris, elle verſa des pleurs,
Elle me ſouhaita mille & mille malheurs,
Dit que j'étais ſans foi, ſans cœur, ſans conſcience ;
Et laſſe de le dire, elle prit patience.
Médée en ſon malheur en poura faire autant :
Qu'elle ſoupire, pleure, & me nomme inconſtant ;
Je la quite à regret, mais je n'ai point d'excuſe
Contre un pouvoir plus fort qui me donne à Créüſe.

POLLUX.

Créüſe eſt donc l'objet qui vous vient d'enflammer ?
Je l'aurais deviné, ſans l'entendre nommer.
Jaſon ne fit jamais de communes maîtreſſes,
Il eſt né ſeulement pour charmer les princeſſes,
Et haïrait l'amour, s'il avait ſous ſa loi
Rangé de moindres cœurs que des filles de roi.
Hypſipile à Lemnos, ſur le Phaſe Médée,
Et Créüſe à Corinthe, autant vaut, poſſédée,
Font bien voir qu'en tous lieux ſans le ſecours de Mars

comique négligé & vicieux qui deshonorait la ſcène tragique. Je n'inſiſte point ſur la *meilleure ſaiſon*, ſur les *mille & mille malheurs*, ſur le Jaſon *ſans conſcience*, ſur Créüſe *poſſédée autant vaut*, ſur une flamme *accomodée au bien des affaires*. C'était le malheureux ſtile d'une nation qui ne ſavait pas encor parler. Et cela même fait voir quelle obligation nous avons au grand Corneille de s'être tiré dans ſes beaux morceaux de cette fange où ſon ſiécle l'avait plongé, & d'avoir ſeul appris à ſes contemporains l'art ſi long-temps inconnu de bien penſer & de bien s'exprimer.

Les ſceptres ſont acquis à ſes moindres regards.

JASON.

Auſſi je ne ſuis pas de ces amans vulgaires ;
J'accommode ma flamme au bien de mes affaires ;
Et ſous quelque climat que me jette le ſort,
Par maxime d'état je me fais cet effort.
Nous voulant à Lemnos rafraîchir dans la ville,
Qu'euſſions-nous fait, Pollux, ſans l'amour d'Hypſipile ?
Et depuis, à Colchos que fit votre Jaſon
b) Que cajoler *Médée*, & gagner la toiſon ?
Alors ſans mon amour qu'eût fait votre vaillance ?
Eût-elle du dragon trompé la vigilance ?
Ce peuple que la terre enfantait tout armé,
Qui de vous l'eût défait, ſi Jaſon n'eût aimé ?
Maintenant qu'un exil m'interdit ma patrie,
Créüſe eſt le ſujet de mon idolatrie ;
Et j'ai trouvé l'adreſſe, en lui faiſant la cour,
c) De relever mon ſort ſur les aîles d'amour.

POLLUX.

Que parlez-vous d'exil ? La haine de Pélie . . . :

JASON.

Me fait, tout mort qu'il eſt, fuir de la Theſſalie.

POLLUX.

Il eſt mort ?

b) *Que cajoler Médée, & gagner la toiſon ?*] On doit dire ici un mot de cette fameuſe toiſon d'or. La Colchide pays de *Médée*, eſt la Mingrelie, pays barbare, toujours habité par des barbares, où l'on pouvait faire un commerce de fourures aſſez avantageux. Les Grecs entreprirent ce voyage par le Pont-Euxin qui eſt très-périlleux, & ce péril donna de la célébrité à l'entrepriſe : c'eſt là l'origine de toutes ces fables abſurdes qui eurent cours dans l'occident. Il n'y avait alors d'autre hiſtoire que des fables.

c) *De relever mon ſort ſur les aîles d'amour.*] Ce vers eſt un exemple de

JASON.

Ecoutez, & vous ſaurez comment
Son trépas ſeul m'oblige à cet éloignement.
Après ſix ans paſſés depuis notre voyage
Dans les plus grands plaiſirs qu'on goûte au mariage,
Mon père tout caduc émouvant ma pitié,
Je conjurai Médée au nom de l'amitié.

POLLUX.

J'ai ſû comme ſon art forçant les deſtinées,
Lui rendit la vigueur de ſes jeunes années;
Ce fut, s'il m'en ſouvient, ici que je l'appris;
D'où ſoudain un voyage en Afrique entrepris
Fait que nos deux ſéjours diviſés par Neptune...
Je n'ai point ſû depuis quelle eſt votre fortune;
Je n'en ſais qu'arriver.

JASON.

Aprenez donc de moi
Le ſujet qui m'oblige à lui manquer de foi.
Malgré l'averſion d'entre nos deux familles,
De mon tyran Pélie elle gagne les filles; Et

ce mauvais goût qui régnait alors chez toutes les nations de l'Europe. Les métaphores outrées, les comparaiſons fauſſes, étaient les ſeuls ornemens qu'on employât; on croyait avoir ſurpaſſé *Virgile* & le *Taſſe*, quand on faiſait voler un ſort ſur les ailes de l'amour. *Driden* comparait *Antoine* à une aigle qui portait ſur ſes ailes un roitelet, lequel alors s'élevait au-deſſus de l'aigle, & ce roitelet c'était l'empereur *Auguſte*. Les beautés vraies étaient partout ignorées. On a reproché depuis à quelques auteurs de courir après l'eſprit. En effet, c'eſt un défaut inſuportable de chercher des épigrammes quand il faut donner de la ſenſibilité à ſes perſonnages; il eſt ridicule de montrer ainſi l'auteur quand le héros ſeul doit paraître au naturel; mais ce défaut puérile était bien plus commun du tems de *Corneille* que du nôtre. La piéce de *Cléopâtre* qui précéda *Médée*, eſt remplie de pointes; un amant qui a été bleſſé en défendant

Et leur feint de ma part tant d'outrages reçûs,
Que ces faibles eſprits ſont aiſément déçûs.
Elle fait amitié, leur promet des merveilles,
Du pouvoir de ſon art leur remplit les oreilles;
Et pour mieux leur montrer comme il eſt infini,
Leur étale ſur-tout mon père rajeuni.
Pour épreuve, elle égorge un bélier à leurs vûes,
Le plonge en un bain d'eaux & d'herbes inconnues,
Lui forme un nouveau ſang avec cette liqueur,
Et lui rend d'un agneau la taille & la vigueur.
d) Les ſœurs *crient* miracle, & chacune ravie
Conçoit pour ſon vieux père une pareille envie,
Veut un effet pareil, le demande, & l'obtient;
Mais chacune a ſon but. Cependant la nuit vient;
Médée après le coup d'une ſi belle amorce,
Prépare de l'eau pure, & des herbes ſans force,
Redouble le ſommeil des gardes & du roi:
La ſuite au ſeul récit me fait trembler d'effroi.
A force de pitié ces filles inhumaines,
De leur père endormi vont épuiſer les veines;
Leur tendreſſe crédule à grands coups de couteau

ſa maîtreſſe, apoſtrophe ſes bleſſures, & leur dit :

Bleſſures, hâtez-vous d'élargir vos canaux.
Ah! pour l'être trop peu, bleſſures trop cruelles,
De peur de m'obliger vous n'êtes point mortelles.

Tel était le malheureux goût de ce tems là.

d) *Les ſœurs crient miracle.* J'ai remarqué que parmi les étrangers qui s'exercent quelquefois à faire des vers français, & parmi pluſieurs provinciaux qui commencent, il s'en trouve toujours qui font *crient*, *plaint*, *croyent*, *&c.* de deux ſyllabes. Ces mots n'en valent jamais qu'une ſeule, & ne peuvent être employés qu'à la fin d'un vers. *Corneille* fit ſouvent cette faute dans ſes premières piéces, & c'eſt ce qui établit ce mauvais uſage dans nos provinces.

Prodigue ce vieux ſang, & fait place au nouveau;
Le coup le plus mortel s'impute à grand ſervice;
On nomme piété ce cruel ſacrifice,
Et l'amour paternel qui fait agir leurs bras,
Croirait commettre un crime à n'en commettre pas. e)
Médée eſt éloquente à leur donner courage;
Chacune toutefois tourne ailleurs ſon viſage:
Une ſecrette horreur condamne leur deſſein,
Et refuſe leurs yeux à conduire leur main.

POLLUX.

A me repréſenter ce tragique ſpectacle,
Qui fait un parricide, & promet un miracle;
J'ai de l'horreur moi-même, & ne puis concevoir
Qu'un eſprit juſques-là ſe laiſſe décevoir.

JASON.

Ainſi mon père Æſon recouvra ſa jeuneſſe;
Mais oyez le ſurplus. Ce grand courage ceſſe;
L'épouvante les prend, Médée en raille, & fuit.
Le jour découvre à tous les crimes de la nuit;
Et pour vous épargner un diſcours inutile,
Acaſte nouveau roi fait mutiner la ville,
Nomme Jaſon l'auteur de cette trahiſon,
Et pour venger ſon père aſſiége ma maiſon.
Mais j'étais déja loin auſſi-bien que Médée:
Et ma famille enfin à Corinthe abordée,
Nous ſaluons Créon, dont la bénignité

e) Ce morceau eſt imité du ſeptiéme livre des métamorphoſes.

His, ut quæque pia eſt, hortatibus impia prima eſt;
Et ne ſit ſcelerata, facit ſcelus: haud tamen ictus
Ulla ſuos ſpectare poteſt, oculoſque reflectunt.

Nous promet contre Acaſte un lieu de ſûreté.
Que vous dirai-je plus? mon bonheur ordinaire
M'acquiert les volontés de la fille & du père,
Si bien que de tous deux également chéri,
L'un me veut pour ſon gendre, & l'autre pour mari.
D'un rival couronné les grandeurs ſouveraines,
La majeſté d'Ægée, & le ſceptre d'Athènes,
N'ont rien à leur avis de comparable à moi,
Et banni que je ſuis, je leur ſuis plus qu'un roi.
Je vois trop ce bonheur, mais je le diſſimule;
Et bien que pour Créüſe un pareil feu me brûle,
Du devoir conjugal je combats mon amour,
Et je ne l'entretiens que pour faire ma cour.
Acaſte cependant menace d'une guerre,
Qui doit perdre Créon & dépeupler ſa terre;
Puis changeant tout-à-coup ſes réſolutions,
Il propoſe la paix ſous des conditions.
Il demande d'abord & Jaſon & Médée;
On lui refuſe l'un, & l'autre eſt accordée;
Je l'empêche, on débat, & je fais tellement
Qu'enfin il ſe réduit à ſon banniſſement.
De nouveau je l'empêche, & Créon me refuſe;
Et pour m'en conſoler il m'offre ſa Créüſe.
Qu'euſſé-je fait, Pollux, en cette extrémité
Qui commettait ma vie avec ma loyauté?
Car ſans doute, à quitter l'utile pour l'honnête,
La paix allait ſe faire aux dépens de ma tête.
Ce mépris inſolent des offres d'un grand roi

Remarqués que Corneille fut le premier qui fut transporter ſur la ſcène Françaiſe les beautés des auteurs grecs & latins.

Aux mains d'un ennemi livrait Médée & moi.
Je l'euſſe fait pourtant ſi je n'euſſe été père.
L'amour de mes enfans m'a fait l'ame légère ;
Ma perte était la leur, & cet hymen nouveau
Avec Médée & moi les tire du tombeau ;
Eux ſeuls m'ont fait réſoudre, & la paix s'eſt conclüe.

POLLUX.

Bien que de tous côtés l'affaire réſolüe,
Ne laiſſe aucune place aux conſeils d'un ami,
Je ne puis toutefois l'approuver qu'à demi.
Sur quoi que vous fondiez un traitement ſi rude ;
C'eſt montrer pour Médée un peu d'ingratitude ;
Ce qu'elle a fait pour vous eſt mal récompenſé.
Il faut craindre après tout ſon courage ofenſé ;
Vous ſavez mieux que moi ce que peuvent ſes charmes.

JASON.

Ce ſont à ſa fureur d'épouvantables armes ;
Mais ſon banniſſement nous en va garantir.

POLLUX.

Gardez d'avoir ſujet de vous en repentir.

JASON.

Quoi qu'il puiſſe arriver, ami, c'eſt choſe faite.

POLLUX.

La termine le ciel comme je le ſouhaite !
Permettez cependant qu'afin de m'acquiter
J'aille trouver le roi pour l'en féliciter.

f) Le lecteur judicieux s'aperçoit ſans doute combien la plus part des expreſſions ſont impropres, ou familières dans cette ſcène. Nous demandons grace pour cette première tragédie. Nous tâcherons de ne faire des réflexions utiles que ſur les piéces qui le ſont elles-mêmes par les grands exemples qu'on y

JASON.

Je vous y conduirais, mais j'attens ma princeſſe
Qui va ſortir du temple.

POLLUX.

Adieu. L'amour vous preſſe,
Et je ſerais marri qu'un ſoin officieux
Vous fît perdre pour moi des tems ſi précieux. *f*)

SCENE IX.

JASON *ſeul.*

DEpuis que mon eſprit eſt capable de flamme, *g*)
Jamais un trouble égal n'a confondu mon ame.
Mon cœur qui ſe partage en deux affections,
Se laiſſe déchirer à mille paſſions.
Je dois tout à Médée, & je ne puis ſans honte
Et d'elle & de ma foi tenir ſi peu de compte:
Je dois tout à Créon, & d'un ſi puiſſant roi
Je fais un ennemi ſi je garde ma foi:
Je regrette Médée, & j'adore Créuſe;
Je vois mon crime en l'une, en l'autre mon excuſe;
Et deſſus mon regret mes deſirs triomphans
Ont encor le ſecours du ſoin de mes enfans.
Mais la princeſſe vient, l'éclat d'un tel viſage
Du plus conſtant du monde attirerait l'hommage,

trouve de tous les genres de beautés.

g) Cette ſcène où Jaſon débute par dire que ſon eſprit eſt capable de flamme eſt entiérement inutile. Et ces ſcènes qui ne ſont que de liaiſon jettent un peu de froid dans nos meilleures tragédies qui ne ſont point ſoutenues par le grand appareil du théatre grec, par la magnificence des chœurs, & qui ne ſont que des dialogues ſur des planches.

Et ſemble reprocher à ma fidélité
D'avoir oſé tenir contre tant de beauté.

SCENE III.

CRÉUSE, JASON, CLÉONE.

JASON.

QUE votre zéle eſt long, & que d'impatience
Il donne à votre amant qui meurt en votre abſence!

CRÉUSE.

Je n'ai pas fait pourtant au ciel beaucoup de vœux;
Ayant Jaſon à moi, j'ai tout ce que je veux.

JASON.

Et moi, puis-je eſpérer l'effet d'une prière,
Que ma flamme tiendrait à faveur ſingulière?
Au nom de votre amour ſauvez deux jeunes fruits,
Que d'un premier hymen la couche m'a produits,
Employez-vous pour eux, faites auprès d'un père
Qu'ils ne ſoient point compris dans l'exil de leur mère;
C'eſt lui ſeul qui bannit ces petits malheureux,
Puiſque dans les traités il n'eſt point parlé d'eux.

CRÉUSE.

J'avais déja parlé de leur tendre innocence,
Et vous y ſervirai de toute ma puiſſance,

---

b) On ſent aſſez que ce vers

Vous le ſaurez après, je ne veux rien pour rien.

eſt plus fait pour la farce que pour la tragédie. Mais nous n'inſiſtons pas ſur les fautes de ſtyle & de langage.

i) *Souverains protecteurs des loix de l'hyménée &c.*] Voici des vers qui annoncent *Corneille*. Ce monologue eſt tout entier imité de celui de *Sénèque* le tragique. *Dii conjugales, tuque genialis tori Lucina Cuſtos.* Rien n'eſt plus difficile

Pourvû qu'à votre tour vous m'accordiez un point
Que juſques à tantôt je ne vous dirai point.

JASON.

Dites, & quel qu'il ſoit, que ma reine en diſpoſe.

CRÉUSE.

Si je puis ſur mon père obtenir quelque choſe,
Vous le ſaurez après; je ne veux rien pour rien. *b*)

CLÉONE.

Vous pourrez au palais ſuivre cet entretien;
On ouvre chez *Médée*, ôtez-vous de ſa vûe,
Vos préſences rendraient ſa douleur plus émûe;
Et vous ſeriez marris que cet eſprit jaloux
Mêlât ſon amertume à des plaiſirs ſi doux.

SCENE IV.

MÉDÉE *ſeule.*

i) SOuverains protecteurs des loix de l'hyménée,
Dieux, garans de la foi que Jaſon m'a donnée,
Vous qu'il prit à témoins d'une immortelle ardeur,
Quand par un faux ſerment il vainquit ma pudeur,
Voyez de quel mépris vous traite ſon parjure,
k) Et m'aidez à venger cette commune injure:
S'il me peut aujourd'hui chaſſer impunément,
Vous êtes ſans pouvoir ou ſans reſſentiment.

que de traduire les vers latins & grecs en vers français rimés. On eſt preſque toujours obligé de dire en deux lignes ce que les anciens ont dit en une. Il y a très-peu de rimes dans le ſtile noble, comme je le remarque ailleurs; & nous avons même beaucoup de mots auxquels on ne peut rimer. Auſſi le poëte eſt rarement le maître de ſes expreſſions. J'oſe affirmer qu'il n'eſt point de langue dans laquelle la verſification ait plus d'entraves.

Et vous, troupe ſavante en noires barbaries,
Filles de l'Achéron, peſtes, larves, furies,
Fières ſœurs, ſi jamais notre commerce étroit
Sur vous & vos ſerpens me donna quelque droit,
Sortez de vos cachots avec les mêmes flammes,
Et les mêmes tourmens dont vous gênez les ames;
Laiſſez-les quelque tems repoſer dans leurs fers,
Pour mieux agir pour moi faites trêve aux enfers;
Aportez-moi du fond des antres de Mégère
La mort de ma rivale & celle de ſon père;
Et ſi vous ne voulez mal ſervir mon couroux,
Quelque choſe de pis pour mon perfide époux.
Qu'il coure vagabond de province en province,
Qu'il faſſe lâchement la cour à chaque prince,
Banni de tous côtés, ſans bien & ſans apui,
Accablé de frayeur, de miſère, d'ennui,
Qu'à ſes plus grands malheurs aucun ne compatiſſe,
Qu'il ait regret à moi pour ſon dernier ſuplice,
Et que mon ſouvenir, juſques dans le tombeau,
Attache à ſon eſprit un éternel bourreau.
Jaſon me répudie! Et qui l'aurait pû croire?
S'il a manqué d'amour, manque-t-il de mémoire?
l) Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits?

D'être

k) *Et m'aidez à venger cette commune injure*] n'apartient qu'à *Corneille*. *Racine* a imité ce vers dans *Phèdre*:

Déeſſe, venge-toi, nos cauſes ſont pareilles.

Mais dans *Corneille* il n'eſt qu'une beauté de poëſie; dans *Racine* il eſt une beauté de ſentiment. Ce monologue pourait aujourd'hui paraître une amplification, une déclamation de rhétorique. Il eſt pourtant bien moins chargé de ce défaut que la ſcène de *Sénèque*.

l) *Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits? &c.*] Ces vers ſont dignes de la vraie tragédie, & *Corneille* n'en a guères fait de plus beaux. Si au lieu

M'oſe-t-il bien quitter après tant de forfaits ?
Sachant ce que je puis, ayant vû ce que j'oſe,
Croit-il que m'ofenſer ce ſoit ſi peu de choſe ?
Quoi ? mon père trahi, les élémens forcés,
D'un frère dans la mer les membres diſperſés,
Lui font-ils préſumer mon audace épuiſée ?
Lui font-ils préſumer qu'à mon tour mépriſée,
Ma rage contre lui n'ait par où s'aſſouvir,
Et que tout mon pouvoir ſe borne à le ſervir ?
Tu t'abuſes, *Jaſon*, *je ſuis encor moi-même.*
Tout ce qu'en ta faveur fit mon amour extrême,
Je le ferai par haine ; & je veux pour le moins,
Qu'un forfait nous ſépare, ainſi qu'il nous a joints ;
Que mon ſanglant divorce en meurtres, en carnage,
S'égale aux premiers jours de notre mariage :
Et que notre union que rompt ton changement
Trouve une fin pareille à ſon commencement.
Déchirer par morceaux l'enfant aux yeux du père,
N'eſt que le moindre effet qui ſuivra ma colère.
Des crimes ſi légers furent mes coups d'eſſai.
Il faut bien autrement montrer ce que je ſai ;
Il faut faire un chef-d'œuvre ; & qu'un dernier ouvrage

d'être noyés dans un long monologue inutile, ils étaient placés dans un dialogue vif & touchant, ils feraient le plus grand effet.

Ces Monologues furent très-long-tems à la mode. Les comédiens les feſaient ronfler avec une emphaſe ridicule, ils les exigeaient des auteurs qui leur vendaient leurs piéces ; & une comédienne qui n'aurait point eu de monologue dans ſon rôle, n'aurait pas voulu réciter. Voilà comme le théatre relevé par Corneille commença parmi nous. Des farceurs ampoulés repréſentaient dans des jeux de paume ces maſcarades rimées, qu'ils achetaient dix écus. Les athéniens en uſaient autrement.

Surpaſſe de bien loin ce faible apprentiſſage.
Mais pour exécuter tout ce que j'entreprens,
Quels dieux me fourniront des ſecours aſſez grands?
Ce n'eſt plus vous, enfers, qu'ici je ſollicite:
Vos feux ſont impuiſſans pour ce que je médite.
Auteur de ma naiſſance, auſſi-bien que du jour,
Qu'à regret tu départs à ce fatal ſéjour,
m) Soleil, qui vois l'affront qu'on va faire à ta race,
Donne-moi tes chevaux à conduire en ta place:
Accorde cette grace à mon deſir bouillant.
Je veux choir ſur Corinthe avec ton char brûlant.
Mais ne crains pas de chûte à l'univers funeſte;
Corinthe conſumé garantira le reſte;
De mon juſte courroux les implacables vœux
Dans ſes odieux murs arrêteront tes feux;
Créon en eſt le prince, & prend Jaſon pour gendre.
C'eſt aſſez mériter d'être réduit en cendre,
D'y voir réduit tout l'iſthme afin de l'en punir,
Et qu'il n'empêche plus les deux mers de s'unir.

SCENE V.

MÉDÉE, NÉRINE.

MÉDÉE.

HÉ bien, Nérine, à quand, à quand cette hyménée?
En ont-ils choiſi l'heure? En ſais-tu la journée?

m) *Soleil, qui vois l'affront qu'on va faire à ta race.*] Cette prière au ſoleil ſon père eſt encor toute de *Sénèque*, & devait faire plus d'effet ſur les peuples qui mettaient le ſoleil au rang des dieux, que ſur nous qui n'admettons pas cette mythologie.

n) *S'il ceſſoit de m'aimer, qu'il commence.*

N'en as-tu rien apris ? N'as-tu point vû Jaſon ?
N'apréhende-t-il rien après ſa trahiſon ?
Croit-il qu'en cet affront je m'amuſe à me plaindre ?
n) S'il ceſſe de m'aimer, qu'il commence à me craindre ;
Il verra, le perfide, à quel comble d'horreur
De mes reſſentimens peut monter la fureur.

NÉRINE.

Modérez les bouillons de cette violence ;
Et laiſſez déguiſer vos douleurs au ſilence.
Quoi, Madame ! eſt-ce ainſi qu'il faut diſſimuler ?
o) Et faut-il perdre ainſi des menaces en l'air ?
Les plus ardens tranſports d'une haine connue
Ne ſont qu'autant d'éclairs avortés dans la nue,
Qu'autant d'avis à ceux que vous voulez punir,
Pour repouſſer vos coups, ou pour les prévenir.
Qui peut ſans s'émouvoir ſuporter une offenſe,
Peut mieux prendre à ſon point le tems de ſa vengeance ;
Et ſa feinte douceur ſous un apas mortel,
Méne inſenſiblement ſa victime à l'autel.

MÉDÉE.

Tu veux que je me taiſe & que je diſſimule !
Nérine, porte ailleurs ce conſeil ridicule ;
L'ame en eſt incapable en de moindres malheurs,
Et n'a point où cacher de pareilles douleurs.
Jaſon m'a fait trahir mon pays & mon père,
Et me laiſſe au milieu d'une terre étrangère,

à me craindre.] Le vers de Sénèque, *Adeone credit omne conſumptum nefas ?* parait bien plus fort.

o) *Et faut-il perdre ainſi des menaces en l'air ?*] J'ai déja dit que je ne ferais aucune remarque ſur le ſtile de cette tragédie, qui eſt vicieux preſque d'un bout à l'autre. J'obſerverai ſeulement

Sans ſuport, ſans amis, ſans retraite, ſans bien,
La fable de ſon peuple, & la haine du mien.
Nérine, après cela veux-tu que je me taiſe?
Ne dois-je point encor en témoigner de l'aiſe,
De ce royal hymen ſouhaiter l'heureux jour,
Et forcer tous mes ſoins à ſervir ſon amour?

NÉRINE.

Madame, penſez mieux à l'éclat que vous faites.
Quelque juſte qu'il ſoit, regardez où vous êtes,
Conſidérez qu'à peine un eſprit plus remis
Vous tient en ſûreté parmi vos ennemis.

MÉDÉE.

L'ame doit ſe roidir plus elle eſt menacée,
Et contre la fortune aller tête baiſſée,
La choquer hardiment, & ſans craindre la mort,
Se préſenter de front à ſon plus rude effort.
p) Cette lâche ennemie a peur des grands courages,
Et ſur ceux qu'elle abat redouble ſes outrages.

---

ici, à propos de ces rimes *diſſimuler*, & *en l'air*, qu'alors on prononçait *diſſimulair*, pour rimer à *l'air*. J'ajouterai qu'on a été long-tems dans le préjugé, que la rime doit être pour les yeux. C'eſt pour cette raiſon qu'on faiſait rimer *cher* à *bucher*. Il eſt indubitable que la rime n'a été inventée que pour l'oreille. C'eſt le retour des mêmes ſons, ou des ſons à peu près ſemblables, qu'on demande, & non pas le retour des mêmes lettres. On fait rimer *abborre* qui a deux *r* avec *encore* qui n'en a qu'un. Par la même raiſon *terre* peut rimer à *père*. Mais *je me hâte* ne peut rimer avec *je me flatte*, parce que *flatte* eſt bref, & *hâte* eſt long.

p) Cela eſt imité de *Sénèque*, & enchérit encor ſur le mauvais gout de l'original. *Fortuna fortes metuit, ignavos premit.* Corneille appelle la fortune *lâche*. Toutes les tragédies qui précédèrent ſa *Médée* ſont remplies d'exemples de ce faux bel eſprit. Ces puérilités furent ſi long-tems en vogue, que l'abbé *Cotin*, du tems même de Boileau & de *Molière*,

NÉRINE.

Que ſert ce grand courage où l'on eſt ſans pouvoir ?

MÉDÉE.

Il trouve toûjours lieu de ſe faire valoir.

NÉRINE.

Forcez l'aveuglement dont vous êtes ſéduite,
Pour voir en quel état le ſort vous a réduite.
Votre pays vous hait, votre époux eſt ſans foi ;
Dans un ſi grand revers que vous reſte-t-il ?

MÉDÉE.

Moi.

q) Moi, dis-je, & c'eſt aſſez.

NÉRINE.

Quoi ? vous ſeule, Madame ?

MÉDÉE.

Oui, tu vois en moi ſeule & le fer, & la flamme,
Et la terre, & la mer, & l'enfer, & les cieux,
Et le ſceptre des rois, & le foudre des dieux.

donna à la fiévre l'épithète d'*ingrate* ; cette ingrate de fiévre qui attaquait inſolemment le beau corps de *Mademoiſelle* de *Guiſe*, où elle était ſi bien logée.

q) *Moi.... Moi, dis-je, & c'eſt aſſez.*] Ce *moi* eſt célébre. C'eſt le *Medea ſupereſt* de *Sénèque*. Ce qui fait eſt encor une traduction de *Sénèque*. Mais dans l'original & dans la traduction, ces vers affaibliſſent la grande idée que donne, *moi, dis-je, & c'eſt aſſez.* Tout ce qui explique un grand ſentiment l'énerve. On demande ſi le *Medea ſupereſt* eſt ſublime ? Je répondrai à cette queſtion, que ce ſerait en effet un ſentiment ſublime, ſi ce *moi* exprimait de la grandeur de courage. Par exemple, ſi lorſqu'*Horatius Cocles* défendit ſeul un pont contre une armée, on lui eût demandé, Que vous reſte-t-il ? & qu'il eût répondu, *moi*, c'eût été du véritable ſublime. Mais ici il ne ſignifie que le pouvoir de la magie : & puiſque *Médée* diſpoſe des élémens, il n'eſt pas étonnant qu'elle puiſſe ſeule & ſans autre ſecours ſe venger de tous ſes ennemis.

NÉRINE.

L'impétueuſe ardeur d'un courage ſenſible
A vos reſſentimens figure tout poſſible :
Mais il faut craindre un roi fort de tant de ſujets.

MÉDÉE.

Mon père qui l'était rompit-il mes projets ?

NÉRINE.

Non, mais il fut ſurpris, & Créon ſe défie.
Fuyez, qu'à ſes ſoupçons il ne vous ſacrifie.

MÉDÉE.

Las ! je n'ai que trop fui ; cette infidélité
D'un juſte châtiment punit ma lâcheté.
Si je n'euſſe point fui pour la mort de Pélie,
Si j'euſſe tenu bon dedans la Theſſalie,
Il n'eût point vû Créüſe, & cet objet nouveau
N'eût point de notre hymen étouffé le flambeau.

NÉRINE.

Fuyez encor, de grace.

MÉDÉE.

Oui, je fuirai, Nérine,
Mais avant de Créon on verra la ruine.
Je brave la fortune, & toute ſa rigueur
En m'ôtant un mari ne m'ôte pas le cœur.
Sois ſeulement fidèle, & ſans te mettre en peine,
Laiſſe agir pleinement mon ſavoir & ma haine.

NÉRINE.

[*ſeule*]

Madame... Elle me quitte au lieu de m'écouter ;

Ces violens tranſports la vont précipiter ;
D'une trop juſte ardeur l'inexorable envie
Lui fait abandonner le ſouci de ſa vie.
Tâchons encore un coup d'en divertir le cours ;
Appaiſer ſa fureur, c'eſt conſerver ſes jours.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE, NÉRINE.

NÉRINE.

BIEN qu'un péril certain ſuive votre entrepriſe,
Aſſurez-vous ſur moi, je vous ſuis toute acquiſe;
Employez mon ſervice aux flammes, au poiſon;
Je ne refuſe rien, mais épargnez Jaſon.
Votre aveugle vengeance une fois aſſouvie,
Le regret de ſa mort vous coûtera la vie,
Et les coups violens d'un rigoureux ennui...

MÉDÉE.

Ceſſe de m'en parler, & ne crains rien pour lui;
Ma fureur juſques-là n'oſerait me ſéduire;
Jaſon m'a trop coûté pour le vouloir détruire;
Mon courroux lui fait grace, & ma première ardeur
Soutient ſon intérêt au milieu de mon cœur.
Je crois qu'il m'aime encor, & qu'il nourit en l'ame
Quelques reſtes ſecrets d'une ſi belle flamme:
Il ne fait qu'obéïr aux volontés d'un roi,
Qui l'arrache à Médée en dépit de ſa foi.
Qu'il vive, & s'il ſe peut, que l'ingrat me demeure,
Sinon, ce m'eſt aſſez que ſa Créüſe meure;
Qu'il vive cependant, & jouïſſe du jour
Que lui conſerve encor mon immuable amour.
Créon ſeul & ſa fille ont fait la perfidie;
Eux ſeuls termineront toute la tragédie;

Leur

Leur perte achévera cette fatale paix.

NÉRINE.

Contenez-vous, Madame, il ſort de ſon palais.

SCENE II.

CRÉON, MÉDÉE, NÉRINE, Soldats.

CRÉON.

QUoi! je te vois encore! Avec quelle impudence
Peux-tu ſans t'effrayer ſoutenir ma préſence?
Ignores-tu l'arrêt de ton banniſſement?
Fais-tu ſi peu de cas de mon commandement?
Voyez comme elle s'enfle & d'orgueil, & d'audace,
Ses yeux ne ſont que feu, ſes regards que menace.
Gardes, empêchez-la de s'aprocher de moi.
Va, purge mes états d'un tel monſtre que toi,
Délivre mes ſujets & moi-même de crainte.

MÉDÉE.

De quoi m'accuſe t-on? Quel crime, quelle plainte
Pour mon banniſſement vous donne tant d'ardeur?

CRÉON.

a) Ah! l'innocence même, & la même candeur!
Médée eſt un miroir de vertu ſignalée,
Quelle inhumanité de l'avoir exilée!
Barbare, as-tu ſi-tôt oublié tant d'horreurs?
Repaſſe tes forfaits, repaſſe tes fureurs,

a) C'eſt dans la ſcène de *Sénèque*, qui a ſervi de modéle à celle-ci, qu'on trouve ce beau vers:

Si judicas, cognoſce, ſi regnas, jube

N'es-tu que roi? commande. Es-tu juge? examine.

Et de tant de pays nomme quelque contrée,
Dont tes méchancetés te permettent l'entrée.
Toute la Theſſalie en armes te pourſuit,
Ton père te déteſte, & l'univers te fuit:
Me dois-je en ta faveur charger de tant de haines;
Et ſur mon peuple & moi faire tomber tes peines?
Va pratiquer ailleurs tes noires actions;
J'ai racheté la paix à ces conditions.

MÉDÉE.

Lâche paix, qu'entre vous, ſans m'avoir écoutée,
Pour m'arracher mon bien, vous avez complotée!
Paix, dont le deshonneur vous demeure éternel!
Quiconque ſans l'ouïr condamne un criminel,
Son crime eût-il cent fois mérité le ſuplice,
D'un juſte châtiment il fait une injuſtice.

CRÉON.

Au regard de Pélie, il fut bien mieux traité,
Avant que l'égorger tu l'avais écouté?

MÉDÉE.

Ecouta-t-il Jaſon, quand ſa haine couverte

C'eſt dommage que *Corneille* n'ait pas traduit ce vers, il l'aurait bien mieux rendu.

Ah! l'innocence même, & la même candeur! *Quæ cauſa pellat innocens mulier rogat.* Cette ironie eſt, comme on voit, de *Sénèque*. La figure de l'ironie tient preſque toûjours du comique, car l'ironie n'eſt autre choſe qu'une raillerie. L'éloquence ſouffre cette figure en proſe. *Démoſthène* & *Ciceron* l'employent quelquefois. *Homère* & *Virgile* n'ont pas dédaigné même de s'en ſervir dans l'épopée; mais dans la tragédie il faut l'employer ſobrement; il faut qu'elle ſoit néceſſaire; il faut que le perſonnage ſe trouve dans des circonſtances où il ne puiſſe s'expliquer autrement, où il ſoit obligé de cacher ſa douleur, & de feindre d'aplaudir à ce qu'il déteſte.

Racine fait parler ironiquement *Axiane* à *Taxile*, quand elle lui dit:

Approche, puiſſant roi,
Grand monarque de l'Inde, on parle ici de toi.

L'envoya ſur nos bords ſe livrer à ſa perte ?
Car comment voulez-vous que je nomme un deſſein
Au-deſſus de ſa force & du pouvoir humain ?
Aprenez quelle était cette illuſtre conquête,
Et de combien de morts j'ai garanti ſa tête.
Il falait mettre au joug deux taureaux furieux ;
Des tourbillons de feu s'élançaient de leurs yeux,
Et leur maître Vulcain pouſſait par leur haleine
Un long embraſement deſſus toute la plaine ;
Eux domtés, on entrait en de nouveaux hazards,
Il falait labourer les triſtes champs de Mars,
Et des dents d'un ſerpent enſemencer la terre,
Dont la ſtérilité fertile pour la guerre
Produiſait à l'inſtant des eſcadrons armés
Contre la même main qui les avait ſemés.
Mais quoi qu'eût fait contr'eux une valeur parfaite,
La toiſon n'était pas au bout de leur défaite :
Un dragon enyvré des plus mortels poiſons,
Qu'enfantent les péchés de toutes les ſaiſons,
Vomiſſant mille traits de ſa gorge enflammée,

Il met auſſi quelques ironies dans la bouche d'*Hermione*. Mais dans ſes autres tragédies il ne ſe ſert plus de cette figure. Remarquez en général que l'ironie ne convient point aux paſſions : elle ne peut aller au cœur, elle ſéche les larmes. Il y a une autre eſpèce d'ironie qui eſt un retour ſur ſoi-même, & qui exprime parfaitement l'excès du malheur. C'eſt ainſi qu'*Oreſte* dit dans l'*Andromaque* : *Oui, je te loue, ô ciel, de tu perſévérance.* C'eſt ainſi que *Gatimozin* diſait au milieu des flammes, *Et moi ſuis-je ſur un lit de roſes* ? Cette figure eſt très noble & très tragique dans *Oreſte*, & dans *Gatimozin* elle eſt ſublime. Obſervez que toutes les ſcènes ſemblables à celle-ci ſont toûjours froides. Il convient rarement au tragique de parler long-tems du paſſé. Ce poëme eſt *natum rebus agendis* ; ce doit être une action.

La gardait beaucoup mieux que toute cette armée.
Jamais étoile, lune, aurore, ni ſoleil
Ne virent abaiſſer ſa paupière au ſommeil.
Je l'ai ſeule aſſoupi; ſeule j'ai par mes charmes
Mis au joug les taureaux, & défait les gendarmes.
Si lors à mon devoir mon deſir limité
Eût conſervé ma gloire & ma fidélité,
Si j'euſſe eu de l'horreur de tant d'énormes fautes,
Que devenait Jaſon & tous vos Argonautes?
Sans moi ce vaillant chef que vous m'avez ravi,
Fût péri le premier, & tous l'auraient ſuivi.
Je ne me repens point d'avoir par mon adreſſe
Sauvé le ſang des dieux & la fleur de la Grèce;
Zéthés, & Calaïs, & Pollux, & Caſtor,
Et le charmant Orphée, & le ſage Neſtor,
Tous vos héros enfin tiennent de moi la vie:
Je vous les verrai tous poſſéder ſans envie:
Je vous les ai ſauvés, je vous les cède tous;
Je n'en veux qu'un pour moi, n'en ſoyez point jaloux.
Pour de ſi bons effets laiſſez-moi l'infidelle,
Il eſt mon crime ſeul, ſi je ſuis criminelle;
Aimer cet inconſtant, c'eſt tout ce que j'ai fait:
Si vous me puniſſez, rendez-moi mon forfait.
Eſt-ce uſer comme il faut d'un pouvoir légitime,
Que me faire coupable, & jouïr de mon crime?

CRÉON.

Va te plaindre à Colchos.

MÉDÉE.

Le retour m'y plaira;

Que Jaſon m'y remette ainſi qu'il m'en tira ;
Je ſuis prête à partir ſous la même conduite
Qui de ces lieux aimés précipita ma fuite.
O d'un injuſte affront les coups les plus cruels !
Vous faites différence entre deux criminels !
Vous voulez qu'on l'honore, & que de deux complices
b) L'un ait votre couronne, & l'autre des ſuplices.

CRÉON.

Ceſſe de plus mêler ton intérêt au ſien ;
Ton Jaſon pris à part eſt trop homme de bien ;
Le ſéparant de toi, ſa défenſe eſt facile ;
Jamais il n'a trahi ſon père ni ſa ville,
Jamais ſang innocent n'a fait rougir ſes mains,
Jamais il n'a prêté ſon bras à tes deſſeins ;
Son crime, s'il en a, eſt de t'avoir pour femme ;
Laiſſe-le s'affranchir d'une honteuſe flamme,
Ren-lui ſon innocence en t'éloignant de nous,
Porte en d'autres climats ton inſolent couroux,
Tes herbes, tes poiſons, ton cœur impitoyable,
Et tout ce qui jamais a fait Jaſon coupable.

MÉDÉE.

Peignez mes actions plus noires que la nuit,
Je n'en ai que la honte, il en a tout le fruit.
Ce fut en ſa faveur que ma ſavante audace
Immola ſon tyran par les mains de ſa race ;
Joignez-y mon pays & mon frère, il ſuſit
Qu'aucun de tant de maux ne va qu'à ſon profit.
Mais vous les ſaviez tous quand vous m'avez reçue :

b) *Hic pretium ſceleris tulit, hic diadema.*

Votre ſimplicité n'a point été déçûe;
En ignoriez-vous un, quand vous m'avez promis
Un rempart aſſuré contre mes ennemis?
Ma main ſaignante encor du meurtre de Pélie,
Soulevait contre moi toute la Theſſalie,
Quand votre cœur ſenſible à la compaſſion,
Malgré tous mes forfaits, prit ma protection.
Si l'on me peut depuis imputer quelque crime,
C'eſt trop peu que l'exil, ma mort eſt légitime:
Sinon, à quel propos me traitez-vous ainſi?
Je ſuis coupable ailleurs, mais innocente ici.

CRÉON.

Je ne veux plus ici d'une telle innocence,
Ni ſouffrir en ma cour ta fatale préſence.
Va...

MÉDÉE.

Dieux, juſtes vengeurs!

CRÉON.

Va, dis-je, en d'autres lieux,
Par tes cris importuns ſolliciter les dieux.
Laiſſe-nous tes enfans: je ſerais trop ſévère,
Si je les puniſſais des crimes de leur mère,
Et bien que je le puſſe avec juſte raiſon,

c) *Soldats, remettez-la chez elle.*] Si *Médée* eſt une magicienne auſſi puiſſante qu'on le dit, & que *Créon* même le croit, comment ne craint-il pas de l'offenſer, & comment même peut-il diſpoſer d'elle? C'eſt là une étrange contradiction que l'antiquité Grecque s'eſt permiſe. Les illuſions de l'antiquité ont été adoptées par nous; les juges ont oſé juger des ſorciers; mais il s'était répandu une opinion auſſi ridicule que celle de la magie même, & qui lui ſervait de correctif; c'était que les magiciens perdaient tout leur pouvoir dès qu'ils étaient entre les mains de la juſtice.

Ma fille les demande en faveur de Jaſon.

MÉDÉE.

Barbare humanité qui m'arrache à moi-même,
Et feint de la douceur pour m'ôter ce que j'aime!
Si Jaſon & Créüſe ainſi l'ont ordonné,
Qu'ils me rendent le ſang que je leur ai donné.

CRÉON.

Ne me replique plus, ſui la loi qui t'eſt faite,
Prépare ton départ, & penſe à ta retraite.
Pour en délibérer, & choiſir le quartier,
De grace, ma bonté te donne un jour entier.

MÉDÉE.

Quelle grace!

CRÉON.

c) Soldats, remettez-la chez elle,
Sa conteſtation deviendrait éternelle.

SCENE III.

CRÉON *ſeul.*

QUel indomtable eſprit! Quel arrogant maintien
Accompagnait l'orgueil d'un ſi long entretien!
A-t-elle rien fléchi de ſon humeur altière?

L'*Arioſte*, & le *Taſſe* ſon heureux imitateur prirent un tour plus heureux; ils feignirent que les enchantemens pouvaient être détruits par d'autres enchantemens; cela ſeul mettait de la vraiſemblance dans ces fables, qui par elles-mêmes n'en ont aucune. *Arioſte* tout fécond qu'il était, avait apris cet art d'*Homère*; il eſt vrai que ſon *Alcine* eſt prodigieuſement ſupérieure à la *Circé* de l'*Odyſſée*; mais enfin *Homère* eſt le premier qui parait avoir imaginé des préſervatifs contre le pouvoir de la magie, & qui par-là mit quelque raiſon dans des choſes qui n'en avaient pas.

A-t-elle pû deſcendre à la moindre prière ?
Et le ſacré reſpect de ma condition *d*)
En a-t-il arraché quelque ſoumiſſion ?

SCENE IV.

CRÉON, JASON, CRÉUSE, CLÉONE.

CRÉON.

TE voilà ſans rivale, & mon pays ſans guerres,
Ma fille, c'eſt demain qu'elle ſort de nos terres.
Nous n'avons déſormais que craindre de ſa part ; *e*)
Acaſte eſt ſatisfait d'un ſi proche départ ;
Et ſi tu peux calmer le courage d'Ægée,
Qui voit par notre choix ſon ardeur négligée ;
Fais état que demain nous aſſure à jamais,
Et dedans & dehors, une profonde paix.

CRÉUSE.

Je ne crois pas, ſeigneur, que ce vieux roi d'Athènes,
Voyant aux mains d'autrui le fruit de tant de peines,
Mêle tant de faibleſſe à ſon reſſentiment,
Que ſon premier couroux ſe diſſipe aiſément.
J'eſpère toutefois qu'avec un peu d'adreſſe
Je pourai le réſoudre à perdre une maîtreſſe, Dont

d) Il eſt bien ici queſtion du ſacré reſpect qu'on doit à la condition de ce Créon, qui d'ailleurs joue dans cette piéce un rôle trop froid.

e) *Nous n'avons que craindre*, eſt un barbariſme. Cette piéce en a beaucoup. Mais encor une fois, c'eſt la première de Corneille.

Dont l'âge peu ſortable & l'inclination
Répondaient aſſez mal à ſon affection.

JASON.

Il doit vous témoigner par ſon obéiſſance
Combien ſur ſon eſprit vous avez de puiſſance;
Et s'il s'obſtine à ſuivre un injuſte couroux,
Nous ſaurons, ma Princeſſe, en rabatre les coups;
Et nos préparatifs contre la Theſſalie
Ont trop de quoi punir ſa flamme & ſa folie.

CRÉON.

Nous n'en viendrons pas là. Regarde ſeulement
A le payer d'eſtime & de remerciment.
Je voudrais pour tout autre un peu de raillerie;
f) Un vieillard amoureux mérite qu'on en rie:
Mais le trône ſoutient la Majeſté des rois
Au-deſſus du mépris, comme au-deſſus des loix.
On doit toujours reſpect au ſceptre, à la couronne.
Remets tout, ſi tu veux, aux ordres que je donne;
Je ſaurai l'apaiſer avec facilité,
Si tu ne te défens qu'avec civilité.

SCENE V.

JASON, CRÉUSE, CLÉONE.

JASON.

QUe ne vous dois-je point pour cette préférence,
Où mes deſirs n'oſaient porter mon eſpérance?

f) Ces vers montrent qu'en effet on mêlait alors le comique au tragique. Ce mauvais gout était établi dans preſque toute l'Europe, comme on le remarque ailleurs.

C'eſt bien me témoigner un amour infini,
De mépriſer un roi pour un pauvre banni.
A toutes ſes grandeurs préférer ma miſère!
Tourner en ma faveur les volontés d'un père!
Garantir mes enfans d'un exil rigoureux!

CRÉUSE.

Qu'a pû faire de moindre un courage amoureux?
La fortune a montré dedans votre naiſſance
Un trait de ſon envie, ou de ſon impuiſſance;
Elle devait un ſceptre au ſang dont vous naiſſez,
Et ſans lui vos vertus le méritaient aſſez.
L'amour qui n'a pû voir une telle injuſtice,
Suplée à ſon défaut, ou punit ſa malice,
Et vous donne au plus fort de vos adverſités
Le ſceptre que j'attens, & que vous méritez.
La gloire m'en demeure, & les races futures
Comptant notre hyménée entre vos avantures,
Vanteront à jamais mon amour généreux,
Qui d'un ſi grand héros rompt le ſort malheureux.
Après tout cependant riez de ma faibleſſe.
Prête de poſſéder le phénix de la Grèce,
La fleur de nos guerriers, le ſang de tant de dieux,
La robe de Médée a donné dans mes yeux; *g*)
Mon caprice à ſon luſtre attachant mon envie,
Sans elle trouve à dire au bonheur de ma vie;
C'eſt ce qu'ont prétendu mes deſſeins relevés,
Pour le prix des enfans que je vous ai ſauvés.

JASON.

Que ce prix eſt léger pour un ſi bon office!

g) La robe de Médée qui a donné dans les yeux de Créüſe, & la deſcription de cette robe ne ſeraient pas ſoufertes aujourd'hui, & la réponſe de Jaſon n'eſt pas moins petite que la demande.

Il y faut toutefois employer l'artifice.
Ma jalouſe en fureur n'eſt pas femme à ſoufrir
Que ma main l'en dépouille, afin de vous l'ofrir;
Des tréſors dont ſon père épuiſe la Scythie,
C'eſt tout ce qu'elle a pris quand elle en eſt ſortie.

CRÉUSE.

Qu'elle a fait un beau choix! Jamais éclat pareil
Ne ſema dans la nuit les clartés du ſoleil.
Les perles avec l'or confuſément mêlées,
Mille pierres de prix ſur ſes bords étalées,
D'un mélange divin éblouïſſent les yeux;
Jamais rien d'aprochant ne ſe fit en ces lieux.
Pour moi, tout auſſi-tôt que je l'en vis parée,
Je ne fis plus d'état de la toiſon dorée;
Et dûſſiez vous vous-même en être un peu jaloux,
J'en eus preſques envie auſſi-tôt que de vous.
Pour apaiſer Médée & réparer ſa perte,
L'épargne de mon père entiérement ouverte,
Lui met à l'abandon tous les tréſors du roi,
Pourvû que cette robe & Jaſon ſoient à moi.

JASON.

N'en doutez point, ma reine, elle vous eſt acquiſe.
Je vai chercher Nérine, & par ſon entremiſe
Obtenir de Médée avec dextérité
Ce que refuſerait ſon courage irrité.
Pour elle, vous ſavez que j'en fuis les aproches;
J'aurais peine à ſoufrir l'orgueil de ſes reproches;
Et je me connais mal, ou dans notre entretien
Son couroux s'allumant allumerait le mien.
Je n'ai point un eſprit complaiſant à ſa rage,

Juſques à ſuporter ſans réplique un outrage ;
Et ce ſeraient pour moi d'éternels déplaiſirs
De reculer par là l'effet de vos deſirs.
Mais ſans plus de diſcours, d'une maiſon voiſine
Je vai prendre le tems que ſortira Nérine.
Souffrez, pour avancer votre contentement,
Que malgré mon amour je vous quitte un moment.

CLÉONE.

Madame, j'aperçois venir le roi d'Athènes.

CRÉUSE.

Allez donc, votre vûe augmenterait ſes peines.

CLÉONE.

Souvenez-vous de l'air dont il le faut traiter.

CRÉUSE.

Ma bouche acortement ſaura s'en acquitter.

SCENE VI.

ÆGÉE, CRÉUSE, CLÉONE.

ÆGÉE.

SUr un bruit qui m'étonne & que je ne puis croire,
Madame, mon amour jaloux de votre gloire,
Vient ſavoir s'il eſt vrai que vous ſoyez d'accord,
Par un honteux hymen, de l'arrêt de ma mort.
Votre peuple en frémit, votre cour en murmure ;

b) *Nous ſurprend, nous emporte, & nous force d'aimer.*] Voilà le germe de ces vers qu'on aplaudit autrefois dans *Rodogune* :

Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſimpathies,
Dont par le doux raport les ames aſſorties &c.

Et tout Corinthe enfin s'impute à grande injure,
Qu'un fugitif, un traître, un meurtrier de rois,
Lui donne à l'avenir des princes & des loix.
Il ne peut endurer que l'horreur de la Grèce
Pour prix de ſes forfaits épouſe ſa princeſſe;
Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur,
Femme d'un aſſaſſin & d'un empoiſonneur.

CRÉUSE.

Laiſſez agir, grand roi, la raiſon ſur vôtre ame,
Et ne le chargez point des crimes de ſa femme.
J'épouſe un malheureux, & mon père y conſent,
Mais prince, mais vaillant, & ſur-tout innocent.
Non pas que je ne faille en cette préférence;
De votre rang au ſien je fais la différence:
Mais ſi vous connaiſſez l'amour & ſes ardeurs,
Jamais pour ſon objet il ne prend les grandeurs;
Avouez que ſon feu n'en veut qu'à la perſonne,
Et qu'en moi vous n'aimiez rien moins que ma couronne.
Souvent je ne ſais quoi qu'on ne peut exprimer
b) Nous ſurprend, nous emporte, & nous force d'aimer;
Et ſouvent ſans raiſon les objets de nos flammes
Frapent nos yeux enſemble, & ſaiſiſſent nos ames.
Ainſi nous avons vû le ſouverain des dieux
Au mépris de Junon aimer en ces bas lieux;
Vénus quitter ſon Mars, & négliger ſa priſe,
Tantôt pour Adonis, & tantôt pour Anchiſe;

b) C'eſt au lecteur judicieux à décider lequel vaut le mieux de ces deux morceaux. Il décidera peut-être, que de telles maximes ſont plus convenables à la haute comédie, & que les maximes détachées ne valent pas un ſentiment. Cette même idée ſe retrouve dans la ſuite du *Menteur*, & elle y eſt mieux placée.

Et c'eſt peut-être encor avec moins de raiſon
Que, bien que vous m'aimiez, je me donne à Jaſon.
D'abord dans mon eſprit vous eutes ce partage;
Je vous eſtimai plus, & l'aimai davantage.

ÆGÉE.

Gardez ces complimens pour de moins enflammés;
Et ne m'eſtimez point qu'autant que vous m'aimez.
Que me ſert cet aveu d'une erreur volontaire?
Si vous croyez faillir, qui vous force à le faire?
N'accuſez point l'amour ni ſon aveuglement;
Quand on connaît ſa faute, on manque doublement.

CRÉUSE.

Puis donc que vous trouvez la mienne inexcuſable,
Je ne veux plus, ſeigneur, me confeſſer coupable.
L'amour de mon pays & le bien de l'état
Me défendaient l'hymen d'un ſi grand potentat.
Il m'eût falu ſoudain vous ſuivre en vos provinces,
Et priver mes ſujets de l'aſpect de leurs princes;
Votre ſceptre pour moi n'eſt qu'un pompeux exil.
Que me ſert ſon éclat, & que me donne-t-il?
M'élève-t-il d'un rang plus haut que ſouveraine?
Et ſans le poſſéder ne me vois-je pas reine?
Graces aux immortels, dans ma condition
J'ai de quoi m'aſſouvir de cette ambition;
Je ne veux point changer mon ſceptre contre un autre,
Je perdrais ma couronne en acceptant la vôtre.
Corinthe eſt bon ſujet, mais il veut voir ſon roi;

---

i) Il eſt inutile de remarquer combien le rôle d'*Ægée* eſt froid & inſipide. Une piéce de théatre eſt *une expérience ſur le cœur humain*, Quel reſſort remuera l'ame des hommes? Ce ne ſera pas un vieillard amoureux & mépriſé qu'on met

Et d'un prince éloigné rejetterait la loi.
Joignez à ces raiſons qu'un père un peu ſur l'âge,
Dont ma ſeule préſence adoucit le veuvage,
Ne ſaurait ſe réſoudre à ſéparer de lui,
De ſes débiles ans l'eſpérance & l'apui;
Et vous reconnaîtrez que je ne vous préfère
Que le bien de l'état, mon pays & mon père.
Voilà ce qui m'oblige au choix d'un autre époux;
Mais comme ces raiſons ſont peu d'effet ſur vous,
Afin de redonner le repos à votre ame,
Souffrez que je vous quitte.

SCENE VII.

ÆGÉE *ſeul.* i)

ALlez, allez, Madame,
Etaler vos apas, & vanter vos mépris
A l'infame ſorcier qui charme vos eſprits.
De cette indignité faites un mauvais conte,
Riez de mon ardeur, riez de votre honte,
Favoriſez celui de tous vos courtiſans
Qui raillera le mieux le déclin de mes ans.
Vous jouïrez fort peu d'une telle inſolence;
Mon amour outragé court à la violence;
Mes vaiſſeaux à la rade aſſez proches du port

---

en priſon, & qu'une ſorcière délivre. Tout perſonnage principal doit inſpirer un degré d'intérêt. C'eſt une des régles inviolables. Elles ſont toutes fondées ſur la nature. On a déja averti qu'on ne reprend pas les fautes de détail.

N'ont que trop de ſoldats à faire un coup d'effort.
La jeuneſſe me manque, & non pas le courage;
Les rois ne perdent point les forces avec l'âge;
Et l'on verra peut-être, avant ce jour fini,
Ma paſſion vengée, & votre orgueil puni.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NÉRINE.

MALHEUREUX inſtrument du malheur qui nous preſſe, *a*)
Que j'ai pitié de toi, déplorable princeſſe!
Avant que le ſoleil ait fait encor un tour,
Ta perte inévitable achève ton amour.
Ton deſtin te trahit, & ta beauté fatale
Sous l'apas d'un hymen t'expoſe à ta rivale;
Ton ſceptre eſt impuiſſant à vaincre ſon effort;
Et le jour de ſa fuite eſt celui de ta mort.
Sa vengeance à la main elle n'a qu'à réſoudre.
Un mot du haut des cieux fait deſcendre la foudre.
Les mers pour noyer tout n'attendent que ſa loi;
La terre offre à s'ouvrir ſous le palais du roi;
L'air tient les vents tout prêts à ſuivre ſa colère,
Tant la nature eſclave a peur de lui déplaire:
Et ſi ce n'eſt aſſez de tous les élémens,
Les enfers vont ſortir à ſes commandemens.
Moi, bien que mon devoir m'attache à ſon ſervice,
Je lui prête à regret un ſilence complice;
D'un louable deſir mon cœur ſollicité
Lui ferait avec joie une infidélité:
Mais loin de s'arrêter, ſa rage découverte

a) C'eſt ici un grand exemple de l'abus des monologues. Une ſuivante qui vient parler toute ſeule du pouvoir de ſa maîtreſſe, eſt d'un grand ridicule. Cette faute de faire dire ce qui arrivera, par un acteur qui parle ſeul, &

A celle de Créüſe ajouterait ma perte ;
Et mon funeſte avis ne ſervirait de rien,
Qu'à confondre mon ſang dans les bouillons du ſien.
D'un mouvement contraire à celui de mon ame
La crainte de la mort m'ôte celle du blâme ;
Et ma timidité s'efforce d'avancer
Ce que hors du péril je voudrais traverſer.

SCENE II.

JASON, NÉRINE.

JASON.

NÉrine, hé bien, que dit, que fait notre exilée ?
Dans ton cher entretien s'eſt-elle conſolée ?
Veut-elle bien céder à la néceſſité ?

NÉRINE.

Je trouve en ſon chagrin moins d'animoſité.
De moment en moment ſon ame plus humaine
Abaiſſe ſa colère, & rabat de ſa haine.
Déja ſon déplaiſir ne nous veut plus de mal.

JASON.

Fai-lui prendre pour tous un ſentiment égal.
Toi, qui de mon amour connaiſſais la tendreſſe,
Tu peux connaître auſſi quelle douleur me preſſe.

qu'on introduit ſans raiſon, etait très commune ſur les théatres grecs & latins : ils ſuivaient cet uſage, parce qu'il eſt facile. Mais on devait dire aux *Ménendres*, aux *Ariſtophanes*, aux *Plautes*. Surmontez la difficulté ; inſtruiſez-nous du fait ſans avoir l'air de nous inſtruire : amenez ſur le théatre des perſonnages néceſſaires, qui ayent des raiſons de ſe parler : qu'ils m'expliquent tout ſans jamais s'adreſſer à moi ; que je les voye agir & dialoguer ; ſinon,

Je me ſens déchirer le cœur à ſon départ;
Créüſe en ſes malheurs prend même quelque part,
Ses pleurs en ont coulé, Créon même en ſoupire,
Lui préfère à regret le bien de ſon empire;
Et ſi dans ſon adieu ſon cœur moins irrité
En voulait mériter la libéralité,
Si juſques-là Médée apaiſait ſes menaces,
Qu'elle eût ſoin de partir avec ſes bonnes graces;
Je ſais, comme il eſt bon, que ſes tréſors ouverts
Lui ſeraient ſans réſerve entiérement offerts;
Et malgré les malheurs où le ſort l'a réduite,
Soulageraient ſa peine, & ſoutiendraient ſa fuite.

NÉRINE.

Puiſqu'il faut ſe réſoudre à ce banniſſement,
Il faut en adoucir le mécontentement;
Cette offre y peut ſervir; & par elle j'eſpère
Avec un peu d'adreſſe apaiſer ſa colère.
Mais d'ailleurs toutefois n'attendez rien de moi,
S'il faut prendre congé de Créüſe & du roi:
L'objet de votre amour & de ſa jalouſie
De toutes ſes fureurs l'auraient tôt reſſaiſie.

JASON.

b) Pour montrer ſans les voir ſon courage apaiſé,
Je te dirai, Nérine, un moyen fort aiſé;

vous êtes dans l'enfance de l'art.

b) Convenons que ce n'eſt pas un trop bon moyen d'appaiſer une femme & une mère que de lui arracher ſes enfans & de lui prendre ſes habits. Cette invention de comédie produit une cataſtrophe horrible, mais ce contraſte même d'une intrigue faible & baſſe avec un dénouement épouvantable forme une bigarure qui révolte tous les eſprits cultivés.

Et de ſi longue main je connais ta prudence,
Que je t'en fais ſans peine entière confidence.
Créon bannit Médée ; & ſes ordres précis
Dans ſon banniſſement envelopaient ſes fils ;
La pitié de Créüſe a tant fait vers ſon père,
Qu'ils n'auront point de part au malheur de leur mère.
Elle lui doit par eux quelque remerciment ;
Qu'un préſent de ſa part ſuive leur compliment :
Sa robe dont l'éclat ſied mal à ſa fortune,
Et n'eſt à ſon exil qu'une charge importune,
Lui gagnerait le cœur d'un prince libéral,
Et de tous ſes tréſors l'abandon général.
D'une vaine parure inutile à ſa peine
Elle peut acquérir de quoi faire la reine :
Créüſe, ou je me trompe, en a quelque deſir ;
Et je ne penſe pas qu'elle pût mieux choiſir.
Mais la voici qui ſort, ſouffre que je l'évite ;
Ma rencontre la trouble, & mon aſpect l'irrite.

SCENE III.

MÉDÉE, JASON, NÉRINE. c)

MÉDÉE.

NE fuyez pas, Jaſon, de ces funeſtes lieux,
C'eſt à moi d'en partir, recevez mes adieux.
Accoutumée à fuir, l'exil m'eſt peu de choſe ;

c) Cette ſcène eſt toute de *Sénèque*.

Fugimus, Jaſon, fugimus, hoc non eſt novum.

Mutare ſedes, cauſa fugiendi nova eſt. &c.

Ad quos remittis, Phaſim & Colchos petam ? &c.

Sa rigueur n'a pour moi de nouveau que ſa cauſe.
C'eſt pour vous que j'ai fui, c'eſt vous qui me chaſſez.
Où me renvoyez-vous, ſi vous me banniſſez?
Irai-je ſur le Phaſe, où j'ai trahi mon père,
Apaiſer de mon ſang les manes de mon frère?
Irai-je en Theſſalie, où le meurtre d'un roi
Pour victime aujourd'hui ne demande que moi?
Il n'eſt point de climat, dont mon amour fatale
N'ait acquis à mon nom la haine générale;
Et ce qu'ont fait pour vous mon ſavoir & ma main,
M'a fait un ennemi de tout le genre humain.
Reſſouvien-t-en, ingrat, remets-toi dans la plaine
Que ces taureaux affreux brûlaient de leur haleine;
Revoi ce champ guerrier dont les ſacrés ſillons
Elevaient contre toi de ſoudains bataillons,
Ce dragon qui jamais n'eut les paupières cloſes;
Et lors préfère-moi Créüſe, ſi tu l'oſes.
Qu'ai-je épargné depuis qui fût en mon pouvoir?
Ai-je auprès de l'amour écouté mon devoir?
Pour jetter un obſtacle à l'ardente pourſuite
Dont mon père en fureur touchait déja ta fuite,
Semai-je avec regret mon frère par morceaux?
A ce funeſte objet répandu ſur les eaux,
Mon père trop ſenſible aux droits de la nature,
Quitta tous autres ſoins que de ſa ſépulture;
Et par ce nouveau crime émouvant ſa pitié,
J'arrêtai les effets de ſon inimitié.

Il y a dans ce couplet de très beaux vers qui annonçaient déja Corneille. C'eſt en ce ſens, & c'eſt dans ces morceaux détachés qu'on peut dire avec Fontenelle que Corneille s'éleva juſqu'à Médée.

Prodigue de mon ſang, honte de ma famille,
Auſſi cruelle ſœur que déloyale fille:
Ces tigres glorieux plaiſaient à mes amours;
Je les pris ſans horreur pour conſerver tes jours.
Alors certes, alors mon mérite était rare;
Tu n'étais point honteux d'une femme barbare.
Quand à ton père uſé je rendis la vigueur,
J'avais encor tes vœux, j'étais encor ton cœur:
Mais cette affection mourant avec Pélie,
Dans le même tombeau ſe vit enſevelie:
L'ingratitude en l'ame, & l'impudence au front,
Une Scythe en ton lit te fut lors un affront;
Et moi, que tes deſirs avaient tant ſouhaitée,
Le dragon aſſoupi, la toiſon emportée,
Ton tyran maſſacré, ton père rajeuni,
Je devins un objet digne d'être banni.
Tes deſſeins achevés, j'ai mérité ta haine;
Il t'a falu ſortir d'une honteuſe chaine,
Et prendre une moitié qui n'a rien plus que moi
Que le bandeau royal que j'ai quitté pour toi.

JASON.

Ah! que n'as-tu des yeux à lire dans mon ame,
Et voir les purs motifs de ma nouvelle flamme!
Les tendres ſentimens d'un amour paternel,
Pour ſauver mes enfans me rendent criminel,
Si l'on peut nommer crime un malheureux divorce,
Où le ſoin que j'ai d'eux me réduit & me force.
Toi-même, furieuſe, ai-je fait peu pour toi,
D'arracher ton trépas aux vengeances d'un roi?
Sans moi ton inſolence allait être punie,

A ma ſeule prière on ne t'a que bannie.
C'eſt rendre la pareille à tes grands coups d'effort;
Tu m'as ſauvé la vie, & j'empêche ta mort.

MÉDÉE.

On ne m'a que bannie! O bonté ſouveraine!
C'eſt donc une faveur, & non pas une peine!
Je reçois une grace au lieu d'un châtiment!
Et mon exil encor doit un remerciment!
Ainſi l'avare ſoif d'un brigand aſſouvie,
Il s'impute à pitié de nous laiſſer la vie;
Quand il n'égorge point, il croit nous pardonner;
Et ce qu'il n'ôte pas il penſe le donner.

JASON.

Tes diſcours dont Créon de plus en plus s'offenſe,
Le forceraient enfin à quelque violence.
Eloigne-toi d'ici tandis qu'il t'eſt permis.
Les rois ne ſont jamais de faibles ennemis.

MÉDÉE.

A travers tes conſeils je vois aſſez ta ruſe:
Ce n'eſt là m'en donner qu'en faveur de Créüſe.
Ton amour déguiſé d'un ſoin officieux,
D'un objet importun veut délivrer ſes yeux.

JASON.

N'apelle point amour un change inévitable,
Où Créüſe fait moins que le ſort qui m'accable.

MÉDÉE.

Peux-tu bien, ſans rougir, déſavouer tes feux?

JASON.

Hé bien, ſoit, ſes attraits captivent tous mes vœux.
Toi, qu'un amour furtif ſouilla de tant de crimes,

M'oſes-tu reprocher des ardeurs légitimes?

MÉDÉE.

Oui, je te les reproche, & de plus...

JASON.

Quels forfaits?

MÉDÉE.

d) La trahiſon, le meurtre, & tous ceux que j'ai faits.

JASON.

Il manque encor ce point à mon ſort déplorable,
Que de tes cruautés on me faſſe coupable.

MÉDÉE.

Tu préſumes en vain de t'en mettre à couvert,
e) Celui-là fait le crime à qui le crime ſert.
Que chacun indigné contre ceux de ta femme,
La traite en ſes diſcours de méchante & d'infame:
Toi ſeul, dont ſes forfaits ont fait tout le bonheur,
Tien-la pour innocente, & défen ſon honneur.

JASON.

J'ai honte de ma vie, & je hais ſon uſage,
Depuis que je la dois aux effets de ta rage.

MÉDÉE.

La honte généreuſe & la haute vertu!
Puiſque tu la hais tant, pourquoi la gardes-tu?

JASON.

Au bien de nos enfans, dont l'âge faible & tendre
Contre tant de malheurs ne ſaurait ſe défendre,
Deviens en leur faveur d'un naturel plus doux.

Contre

d) *La trahiſon, le meurtre, & tous ceux que j'ai faits.*] *Médée* dit dans *Sénèque*:

Quodcumque feci.

e) Celui-là fait le crime, à qui le crime ſert.]

Tua illa ſunt, cui prodeſt ſcelus is fecit.

Contre tant de malheurs ne ſaurait ſe défendre,

MÉDÉE.

Mon ame à leur ſujet redouble ſon courroux.
Faut-il ce deshonneur pour comble à mes miſères,
Qu'à mes enfans Créüſe enfin donne des frères?
Tu vas mêler, impie, & mettre en rang pareil
Des neveux de Syſiphe avec ceux du ſoleil!

JASON.

Leur grandeur ſoutiendra la fortune des autres;
Créüſe & ſes enfans conſerveront les nôtres.

MÉDÉE.

Je l'empêcherai bien ce mélange odieux,
Qui déshonore enſemble & ma race & les dieux.

JASON.

Laſſés de tant de maux, cédons à la fortune.

MÉDÉE.

Ce corps n'enferme pas une ame ſi commune;
Je n'ai jamais ſouffert qu'elle me fît la loi,
Et toûjours ma fortune a dépendu de moi.

JASON.

La peur que j'ai d'un ſceptre...

MÉDÉE.

Ah, cœur rempli de feinte!
Tu maſques tes deſirs d'un faux titre de crainte;
Un ſceptre eſt l'objet ſeul qui fait ton nouveau choix.

JASON.

Veux-tu que je m'expoſe aux haines des deux rois?
Et que mon imprudence attire ſur nos têtes,
D'un & d'autre côté, de nouvelles tempêtes?

MÉDÉE.

Fui-les, fui-les tous deux, fui Médée à ton tour;

Et garde au moins ta foi, ſi tu n'as plus d'amour.

JASON.

Il eſt aiſé de fuir, mais il n'eſt pas facile
Contre deux rois aigris de trouver un aſyle.
Qui leur réſiſtera, s'ils viennent à s'unir?

MÉDÉE.

Qui me réſiſtera, ſi je te veux punir?
Déloyal, auprès d'eux crains-tu ſi peu Médée,
Que toute leur puiſſance en armes débordée
Diſpute contre moi ton cœur qu'ils m'ont ſurpris,
Et ne ſois du combat que le juge & le prix?
Join-leur, ſi tu le veux, mon père & la Scythie,
En moi ſeule ils n'auront que trop forte partie.
Bornes-tu mon pouvoir à celui des humains?
Contre eux, quand il me plait, j'arme leurs propres mains:
Tu le ſais, tu l'as vû, quand ces fils de la terre
Par leurs coups mutuels terminèrent leur guerre.
Miſérable! Je puis adoucir des taureaux,
La flamme m'obéit, & je commande aux eaux;
Et la terre & les cieux tremblent quand je les nomme;
Et je ne puis toucher les volontés d'un homme!

f) *Je t'aime encor, Jaſon, malgré ta lâcheté,*] n'eſt point imité de *Sénèque*, & *Racine* en cet endroit s'eſt rencontré avec *Corneille*, quand il fait dire à *Roxane*:

Ecoutez, Bajazet, je ſens que je vous aime &c.

La ſituation & la paſſion amènent ſouvent des ſentimens & des expreſſions qui ſe reſſemblent ſans qu'elles ſoient imitées. Mais quelle différence entre Roxane & Médée! le Rôle de Médée eſt l'eſſai d'un génie vigoureux & ſans art qui en vain fait déja quelques efforts contre la barbarie qui enveloppe ſon ſiécle. Et le rôle de Roxane eſt le chef-d'œuvre de l'eſprit & du goût dans un tems plus heureux. L'un eſt une ſtatue groſſière de l'ancienne Egypte. L'autre eſt une ſtatue de Phidias.

g) *Que je t'aime, & te baiſe en ces petits portraits &c.*] On ſent aſſez que le mot *baiſe* ne ſerait pas ſouffert au-

f) Je t'aime encor, Jaſon, malgré ta lâcheté;
Je ne m'offenſe plus de ta légéreté;
Je ſens, à tes regards, décroitre ma colère;
De moment en moment ma fureur ſe modère;
Et je cours ſans regret à mon banniſſement,
Puiſque j'en vois ſortir ton établiſſement.
Je n'ai plus qu'une grace à demander enſuite.
Souffre que mes enfans accompagnent ma fuite,
Que je t'admire encor en chacun de leurs traits,
g) Que je t'aime, & te baiſe en ces petits portraits;
Et que leur cher objet entretenant ma flamme,
Te préſente à mes yeux auſſi-bien qu'à mon ame.

JASON.

Ah! repren ta colère, elle a moins de rigueur.
M'enlever mes enfans, c'eſt m'arracher le cœur;
Et Jupiter tout prêt à m'écraſer du foudre,
Mon trépas à la main, ne pourait m'y réſoudre.
C'eſt pour eux que je change; & la Parque, ſans eux,
Seule de notre hymen pourait rompre les nœuds.

MÉDÉE.

Cet amour paternel qui te fournit d'excuſes,

jourd'hui. Mais il y a une réflexion plus importante à faire. *Médée* conçoit la vengeance, la plus horrible, & qui retombe ſur elle-même. Pour y parvenir elle a recours à la plus indigne fourberie. Elle devient alors exécrable aux ſpectateurs. Elle attirerait la pitié, ſi elle égorgeait ſes enfans dans un moment de déſeſpoir & de démence. C'eſt une loi du théatre qui ne ſouffre guères d'exception; ne commettez jamais de grands crimes que quand de grandes paſſions en diminueront l'atrocité, & vous attireront même quelque compaſſion des ſpectateurs. *Cléopatre* à la vérité, dans la tragédie de *Rodogune*, ne s'attire nulle compaſſion. Mais ſongez que ſi elle n'était pas poſſédée de la paſſion forcenée de régner, on ne la pourait pas ſouffrir, & que ſi elle n'était pas punie, la piéce ne pourait être jouée.

Me fait ſouffrir auſſi que tu me les refuſes;
Je ne t'en preſſe plus, & prête à me bannir,
Je ne veux plus de toi qu'un léger ſouvenir.

JASON.

Ton amour vertueux fait ma plus grande gloire;
Ce ſerait me trahir qu'en perdre la mémoire;
Et le mien envers toi qui demeure éternel,
T'en laiſſe en cet adieu le ſerment ſolemnel.
Puiſſent briſer mon chef les traits les plus ſévères,
Que lancent des grands dieux les plus âpres colères,
Qu'ils s'uniſſent enſemble afin de me punir,
Si je ne pers la vie avant ton ſouvenir!

SCENE IV.

MÉDÉE, NÉRINE.

MÉDÉE.

J'Y donnerai bon ordre; il eſt en ta puiſſance
D'oublier mon amour, mais non pas ma vengeance;
Je la ſaurai graver en tes eſprits glacés,
b) Par des coups trop profonds pour en être effacés.
Il aime ſes enfans, ce courage inflexible,
Son faible eſt découvert; par eux il eſt ſenſible;
Par eux mon bras armé d'une juſte rigueur,

b) *Par &c.*] Cette idée déteſtable de tuer ſes propres enfans, pour ſe venger de leur père, idée un peu ſoudaine, & qui ne laiſſe voir que l'atrocité d'une vengeance révoltante, ſans qu'elle ſoit ici combatue par les moindres remors, eſt encor priſe de *Sénèque*, dont *Corneille* a imité les beautés & les défauts.

Va trouver des chemins à lui percer le cœur.

NÉRINE.

Madame, épargnez-les, épargnez vos entrailles,
N'avancez point par-là vos propres funérailles:
Contre un ſang innocent pourquoi vous irriter,
Si Créüſe en vos mains ſe vient précipiter?
Elle-même s'y jette, & Jaſon vous la livre.

MÉDÉE.

Tu flates mes deſirs.

NÉRINE.

Que je ceſſe de vivre,
Si ce que je vous dis n'eſt pure vérité.

MÉDÉE.

Ah! ne me tiens donc plus l'ame en perplexité.

NÉRINE.

Madame, il faut garder que quelqu'un ne vous voie,
Et du palais du roi découvre notre joie:
Un deſſein éventé ſuccède rarement.

MÉDÉE.

Rentrons donc, & mettons nos ſecrets ſûrement.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE *dans ſa grote magique.*

C'Est trop peu de Jaſon que ton œil me dérobe,
C'eſt trop peu de mon lit, tu veux encor ma robe,
Rivale inſatiable; & c'eſt encor trop peu,
Si, la force à la main, tu l'as ſans mon aveu:
Il faut que par moi-même elle te ſoit offerte,
Que perdant mes enfans j'achète encor leur perte;
Il en faut un hommage à tes divins attraits,
Et des remercimens au vol que tu me fais,
Tu l'auras, mon refus ſerait un nouveau crime;
Mais je t'en veux parer pour être ma victime;
Et ſous un faux ſemblant de libéralité,
Soûler & ma vengeance & ton avidité.

---

a) *Le &c.*] Dans la tragédie de *Macbeth*, qu'on regarde comme un chef-d'œuvre de *Shakeſpear*, trois ſorcières font leurs enchantemens ſur le théatre. Elles arrivent au milieu des éclairs & du tonerre, avec un grand chaudron, dans lequel elles font bouillir des herbes. *Le chat a miaulé trois fois*, diſent-elles, *il eſt tems, il eſt tems.* Elles jettent un crapaud dans le chaudron, & apoſtrophent le crapaud, en criant en refrain, *double, double, chaudron trouble, que le feu brule, que l'eau bouille double, double.* Cela vaut bien les ſerpens qui ſont venus d'Afrique en un moment, & ces herbes que *Médée* a cueillies le pied nud en faiſant palir la lune, & ce plumage noir d'une harpie. Ces puérilités ne ſeraient pas admiſes aujourd'hui.

C'eſt à l'opéra, c'eſt à ce ſpectacle conſacré aux fables, que ces enchantemens conviennent, & c'eſt là qu'ils ont été le mieux traités. Voyez dans *Quinault*, ſupérieur en ce genre:

Eſprits malheureux & jaloux,
Qui ne pouvez ſouffrir la vertu qu'avec peine,
Vous dont la fureur inhumaine,
Dans les maux qu'elle fait trouve un plaiſir ſi doux,
Démons, préparez-vous à ſeconder ma haine;

SCENE II.

MÉDÉE, NÉRINE.

MÉDÉE.

a) LE charme eſt achevé, tu peux entrer, Nérine;
Mes maux dans ces poiſons trouvent leur médecine.
Voi combien de ſerpens à mon commandement
D'Afrique juſqu'ici n'ont tardé qu'un moment;
Et contraints d'obéir à mes clameurs funeſtes,
Ont, ſur ce don fatal, vomi toutes leurs peſtes.
L'amour à tous mes ſens ne fut jamais ſi doux,
Que ce triſte apareil à mon eſprit jaloux.
Ces herbes ne ſont pas d'une vertu commune,
Moi-même en les cueillant je fis pâlir la lune,
Quand, les cheveux flotans, le bras & le pied nu,

Démons, préparez-vous
A ſervir mon courroux.

Voyez en un autre endroit ce morceau encor plus fort que chante *Médée :*

Sortez, ombres, ſortez de la nuit éternelle.
Voyez le jour pour le troubler;
Que l'affreux déſeſpoir, que la rage cruelle
Prennent ſoin de vous raſſembler:
Avancez, malheureux coupables,
Soyez aujourd'hui déchaînés,
Goutez l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne ſoyez pas ſeuls miſérables.
Ma rivale m'expoſe à des maux effroyables,
Qu'elle ait part aux tourmens qui vous ſont deſtinés.
Non, les enfers impitoyables
Ne pouront inventer des horreurs comparables
Aux tourmens qu'elle m'a donnés.
Goutons l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne ſoyons pas ſeuls miſérables.

Ce ſeul couplet vaut mieux peut-être que toute la *Médée* de *Sénèque*, de *Corneille* & de *Longepierre*, parce qu'il eſt fort & naturel, harmonieux & ſublime. Obſervons que c'eſt là ce *Quinault* que *Boileau* affectait de mépriſer, & aprenons à être juſtes.

J'en dépouillai jadis un climat inconnu.
Voi mille autres venins ; cette liqueur épaiſſe
Mêlé du ſang de l'hydre avec celui de Neſſe ;
Python eut cette langue, & ce plumage noir
Eſt celui qu'une harpie en fuyant laiſſa choir :
Par ce tiſon Althée aſſouvit ſa colère ;
Trop pitoyable ſœur, & trop cruelle mère.
Ce feu tomba du ciel avec Phaéton ;
Cet autre vient des flots du pierreux Phlégéton ;
Et celui-ci jadis remplit en nos contrées
Des taureaux de Vulcain les gorges enſoufrées.
Enfin tu ne vois là poudres, racines, eaux,
Dont le pouvoir mortel n'ouvrit mille tombeaux ;
Ce préſent déceptif a bû toute leur force,
Et bien mieux que mon bras vengera mon divorce.
Mes tyrans par leur perte aprendront que jamais...
Mais d'où vient ce grand bruit que j'entens au palais ?

NÉRINE.

Du bonheur de Jaſon, & du malheur d'Ægée :
Madame, peu s'en faut qu'il ne vous ait vengée.
Ce généreux vieillard ne pouvant ſuporter
Qu'on lui vole à ſes yeux ce qu'il croit mériter,
Et que ſur ſa couronne & ſa perſévérance
L'exil de votre époux ait eu la préférence,
A tâché par la force à repouſſer l'affront
Que ce nouvel hymen lui porte ſur le front.
Comme cette beauté, pour lui toute de glace,
Sur les bords de la mer contemplait la bonace,
Il la voit mal ſuivie, & prend un ſi beau tems
A rendre ſes deſirs & les vôtres contens.

De ſes meilleurs ſoldats une troupe choiſie
Enferme la princeſſe, & ſert ſa jalouſie ;
L'effroi qui la ſurprend la jette en pamoiſon ;
Et tout ce qu'elle peut, c'eſt de nommer Jaſon.
Ses gardes à l'abord font quelque réſiſtance ;
Et le peuple leur prête une faible aſſiſtance ;
Mais l'obſtacle léger de ces débiles cœurs
Laiſſait honteuſement Créüſe à leurs vainqueurs :
Déja preſque en leur bord elle était enlevée...

MÉDÉE.

Je devine la fin, mon traître l'a ſauvée.

NÉRINE.

Oui, Madame, & de plus Ægée eſt priſonnier ;
Votre époux à ſon myrthe ajoute ce laurier ;
Mais aprenez comment.

MÉDÉE.

N'en di pas davantage,
Je ne veux point ſavoir ce qu'a fait ſon courage ;
Il ſuffit que ſon bras a travaillé pour nous,
Et rend une victime à mon juſte couroux.
Nérine, mes douleurs auraient peu d'allégeance,
Si cet enlévement l'ôtait à ma vengeance :
Pour quitter ſon pays en eſt-on malheureux ?
Ce n'eſt pas ſon exil, c'eſt ſa mort que je veux ;
Elle aurait trop d'honneur de n'avoir que ma peine ;
Et de verſer des pleurs pour être deux fois reine.
Tant d'inviſibles feux enfermés dans ce don,
Que d'un titre plus vrai j'apelle ma rançon,
Produiront des effets bien plus doux à ma haine.

NÉRINE.

Par là vous vous vengez, & ſa perte eſt certaine;
Mais contre la fureur de ſon père irrité
Où penſez-vous trouver un lieu de ſûreté?

MÉDÉE.

Si la priſon d'Ægée a ſuivi ſa défaite,
Tu peux voir qu'en l'ouvrant je m'ouvre une retraite;
Et que ſes fers briſés, malgré leurs attentats,
A ma protection engagent ſes états.
Dépêche ſeulement, & cours vers ma rivale,
Lui porter de ma part cette robe fatale.
Méne-lui mes enfans, & fai-les, ſi tu peux,
Préſenter par leur père à l'objet de ſes vœux.

NÉRINE.

Mais, Madame, porter cette robe empeſtée,
Que de tant de poiſons vous avez infectée,
C'eſt pour votre Nérine un trop funeſte emploi;
Avant que ſur Créüſe ils agiraient ſur moi. *b*)

MÉDÉE.

Ne crain pas leur vertu, mon charme la modère,
Et lui défend d'agir que ſur elle & ſon père.
Pour un ſi grand effet prens un cœur plus hardi,
Et ſans me répliquer fai ce que je te di.

b) On voit combien Pollux eſt inutile à la piéce, Corneille l'appelle un perſonage protatique.

c) Cette ſuivante qui craint la brulure, & qui refuſe de porter la robe, eſt très-

SCENE III.

CRÉON, POLLUX, Soldats.

CRÉON.

c) NOus devons bien chérir cette valeur parfaite,
Qui de nos raviſſeurs nous donne la défaite.
Invincible héros, c'eſt à votre ſecours
Que je dois déſormais le bonheur de mes jours;
C'eſt vous ſeul aujourd'hui dont la main vengereſſe
Rend à Créon ſa fille, à Jaſon ſa maîtreſſe,
Met Ægée en priſon, & ſon orgueil à bas,
Et fait mordre la terre à ſes meilleurs ſoldats.

POLLUX.

Grand roi, l'heureux ſuccès de cette délivrance
Vous eſt beaucoup mieux dû qu'à mon peu de vaillance.
C'eſt vous ſeul & Jaſon dont les bras indomtés
Portaient avec effroi la mort de tous côtés,
Pareils à deux lions, dont l'ardente furie
Dépeuple en un moment toute une bergerie.
L'exemple glorieux de vos faits plus qu'humains
Echaufait mon courage, & conduiſait mes mains:
J'ai ſuivi, mais de loin, des actions ſi belles,
Qui laiſſaient à mon bras tant d'illuſtres modelles.
Pourait-on reculer en combatant ſous vous,
Et n'avoir point de cœur à ſeconder vos coups?

CRÉON.

Votre valeur qui ſouffre en cette repartie,
Ote toute croyance à votre modeſtie;
Mais puiſque le refus d'un honneur mérité

---

comique & fournirait de bonnes plaiſanteries. Il était fort aiſé d'envoyer la robe par un domeſtique qui ne fut pas inſtruit du poiſon qu'elle renfermait.

N'eſt pas un petit trait de généroſité ;
Je vous laiſſe en jouïr. Auteur de la victoire ;
Ainſi qu'il vous plaira départez-en la gloire ;
Comme elle eſt votre bien, vous pouvez la donner.
Que prudemment les dieux ſavent tout ordonner !
Voyez, brave guerrier, comme votre arrivée
Au jour de nos malheurs ſe trouve réſervée ;
Et qu'au point que le ſort oſait nous menacer,
Ils nous ont envoyé de quoi le terraſſer.
Digne ſang de leur roi, demi-dieu magnanime ;
Dont la vertu ne peut recevoir trop d'eſtime,
Qu'avons-nous plus à craindre, & quel deſtin jaloux,
Tant que nous vous aurons, s'oſera prendre à nous ?

POLLUX.

Apréhendez pourtant, grand prince.

CRÉON.

Et quoi ?

POLLUX.

Médée,
Qui par vous de ſon lit ſe voit dépoſſédée.
Je crains qu'il ne vous ſoit malaiſé d'empêcher
Qu'un gendre malheureux ne vous coûte bien cher.
Après l'aſſaſſinat d'un monarque & d'un frère,
Peut-il être de ſang qu'elle épargne, ou révère ?
Accoutumée au meurtre, & ſavante en poiſon,
Voyez ce qu'elle a fait pour acquérir Jaſon ;
Et ne préſumez pas, quoi que Jaſon vous die,
Que pour le conſerver elle ſoit moins hardie.

CRÉON.

C'eſt de quoi mon eſprit n'eſt plus inquieté,

Par ſon banniſſement j'ai fait ma ſûreté ;
Elle n'a que fureur & que vengeance en l'ame ;
Mais en ſi peu de tems que peut faire une femme ?
Je n'ai preſcrit qu'un jour de terme à ſon départ.

POLLUX.

C'eſt peu pour une femme, & beaucoup pour ſon art.
Sur le pouvoir humain ne réglez pas ſes charmes.

CRÉON.

Quelque puiſſans qu'ils ſoient, je n'en ai point d'allarmes ;
Et quand bien ce délai devrait tout hazarder,
Ma parole eſt donnée, & je la veux garder.

SCENE IV.

CLÉON, POLLUX, CLÉONE.

CRÉON.

QUe ſont nos deux amans, Cléone ?

CLÉONE.

La princeſſe,
Seigneur, près de Jaſon reprend ſon allégreſſe ;
Et ce qui ſert beaucoup à ſon contentement
C'eſt de voir que Médée eſt ſans reſſentiment.

CRÉON.

Et quel dieu ſi propice a calmé ſon courage ?

CLÉONE.

Jaſon, & ſes enfans qu'elle vous laiſſe en gage.
La grace que pour eux Créüſe obtient de vous,
A calmé les tranſports de ſon eſprit jaloux.
Le plus riche préſent qui fut en ſa puiſſance

A ſes remercimens joint ſa reconnaiſſance.
Sa robe ſans pareille, & ſur qui nous voyons
Du ſoleil ſon ayeul briller mille rayons,
Que la princeſſe même avoit tant ſouhaitée,
Par ces petits héros lui vient d'être aportée;
Et fait voir clairement les merveilleux effets
Qu'en un cœur irrité produiſent les bienfaits.

CRÉON.

Hé bien, qu'en dites-vous? Qu'avons-nous plus à craindre?

POLLUX.

Si vous ne craignez rien, que je vous trouve à plaindre!

CRÉON.

Un ſi rare préſent montre un eſprit remis.

POLLUX.

d) J'eus toujours pour ſuſpects les dons des ennemis;
Ils font aſſez ſouvent ce que n'ont pû leurs armes.
Je connais de Médée & l'eſprit, & les charmes;
Et veux bien m'expoſer au plus cruel trépas,
Si ce rare préſent n'eſt un mortel apas.

CRÉON.

Ses enfans ſi chéris qui nous ſervent d'otages,
Nous peuvent-ils laiſſer quelque ſorte d'ombrages?

POLLUX.

Peut-être que contre eux s'étend ſa trahiſon,
Qu'elle ne les prend plus que pour ceux de Jaſon;
Et qu'elle s'imagine, en haine de leur père,

d) *J'eus toujours pour ſuſpects les dons des ennemis.*] Ce vers eſt la traduction de ce beau vers de *Virgile*:

Timeo Danaos & dona ferentes.

Et *Virgile* lui-même a pris ce vers d'*Homère* mot à mot. Quand on imite de tels vers qui ſont devenus proverbes, il faut tâcher que nos imitations deviennent

Que n'étant plus ſa femme, elle n'eſt plus leur mère.
Renvoyez-lui, ſeigneur, ce don pernicieux;
Et ne vous chargez point d'un poiſon précieux.

CRÉON.

Créüſe cependant en eſt toute ravie;
Et de s'en voir parée elle brûle d'envie.

POLLUX.

Où le péril égale & paſſe le plaiſir,
Il faut ſe faire force, & vaincre ſon déſir.
Jaſon dans ſon amour a trop de complaiſance
De ſouffrir qu'un tel don s'accepte en ſa préſence.

CRÉON.

Sans rien mettre au hazard, je ſaurai dextrement
Accorder vos ſoupçons & ſon contentement.
Nous verrons dès ce ſoir ſur une criminelle,
Si ce préſent nous cache une embuche mortelle.
Niſe, pour ſes forfaits deſtinée à mourir,
Ne peut par cette épreuve injuſtement périr;
Heureuſe, ſi ſa mort nous rendait ce ſervice,
De nous en découvrir le funeſte artifice.
Allons-y de ce pas, & ne conſumons plus
De tems ni de diſcours en débats ſuperflus.

---

auſſi proverbes dans nôtre langue. On n'y peut réuſſir que par des mots harmonieux, aiſés à retenir. *Pour ſuſpects les dons*, eſt trop rude; on doit éviter les conſonnes qui ſe heurtent. C'eſt le mélange heureux des voyelles & des conſonnes qui fait le charme de la verſification.

SCENE V.

ÆGÉE *en priſon.* e)

DEmeure affreuſe des coupables,
Lieux maudits, funeſte ſéjour,
Dont jamais avant mon amour
Les ſceptres n'ont été capables,
Redoublez puiſſamment votre mortel effroi,
Et joignez à mes maux une ſi vive atteinte,
Que mon ame chaſſée, ou s'enfuyant de crainte,
Dérobe à mes vainqueurs le ſuplice d'un roi.
Le triſte bonheur où j'aſpire!
Je ne veux que hâter ma mort,
Et n'acuſe mon mauvais ſort,
Que de ſouffrir que je reſpire.
Puiſqu'il me faut mourir, que je meure à mon choix;
Le coup m'en ſera doux, s'il eſt ſans infamie;
Prendre l'ordre à mourir d'une main ennemie,
C'eſt mourir, pour un roi, beaucoup plus d'une fois.
Malheureux prince, on te mépriſe,
Quand tu t'arrêtes à ſervir,

Si

e) *Rotrou* avait mis les ſtances à la mode. *Corneille* qui les employa, les condamne lui-même dans ſes réflexions ſur la tragédie. Elles ont quelque raport à ces odes que chantaient les chœurs entre les ſcènes ſur le théatre grec. Les romains les imitèrent. Il me ſemble que c'était l'enfance de l'art. Il était bien plus aiſé d'inférer ces inutiles déclamations entre neuf ou dix ſcènes qui compoſaient une tragédie, que de trouver dans ſon ſujet même de quoi animer toûjours le théatre, & de ſoutenir une longue intrigue toûjours intéreſſante. Lorſque nôtre théatre commença à ſortir de la barbarie, & de l'aſſerviſſement aux uſa-

Si tu t'efforces de ravir,
Ta priſon ſuit ton entrepriſe.
Ton amour qu'on dédaigne, & ton vain attentat,
D'un éternel affront vont ſouiller ta mémoire;
L'un t'a déja coûté ton repos & ta gloire,
L'autre va te coûter ta vie & ton état.
Deſtin, qui punis mon audace,
Tu n'as que de juſtes rigueurs;
Et s'il eſt d'aſſez tendres cœurs
Pour compatir à ma diſgrace,
Mon feu de leur tendreſſe étouffe la moitié,
Puiſqu'à bien comparer mes fers avec ma flamme,
Un vieillard amoureux mérite plus de blâme,
Qu'un monarque en priſon n'eſt digne de pitié.
Cruel auteur de ma misère,
Peſte des cœurs, tyran des rois,
Dont les impérieuſes loix
N'épargnent pas même ta mère,
Amour, contre Jaſon tourne ton trait fatal,
Au pouvoir de tes dards je remets ma vengeance:
Atterre ſon orgueil, & montre ta puiſſance *f*)
A perdre également l'un & l'autre rival.

---

ges anciens pire encor que la barbarie, on ſubſtitua à ces odes des chœurs qu'on voit dans *Garnier*, dans *Jodele* & dans *Baïf*, des ſtances que les perſonnages récitaient. Cette mode a duré cent années; le dernier exemple que nous ayons des ſtances eſt dans la *Thébaïde*. *Racine* ſe corrigea bientôt de ce défaut; il ſentit que cette meſure différente de la meſure employée dans la piéce, n'était pas naturelle, que les perſonnages ne devaient pas changer le langage convenu, qu'ils devenaient poëtes mal à propos.

f) Quand même ces ſtances ennuyeuſes & mal écrites auraient été auſſi bonnes

Qu'une implacable jalouſie
Suive ſon nuptial flambeau ;
Que ſans ceſſe un objet nouveau
S'empare de ſa fantaiſie :
Que Corinthe à ſa vûe accepte un autre roi ;
Qu'il puiſſe voir ſa race à ſes yeux égorgée ;
Et pour dernier malheur, qu'il ait le ſort d'Ægée,
Et devienne à mon âge amoureux comme moi.
Mais d'où vient ce bruit ſourd ? quelle pâle lumière
Diſſipe ces horreurs, & frape ma paupière ?

SCENE VI.

MÉDÉE, ÆGÉE.

ÆGÉE.

Mortel, qui que tu ſois, détourne ici tes pas ;
Et, de grace, m'apren l'arrêt de mon trépas,
L'heure, le lieu, le genre ; & ſi ton cœur ſenſible
A la compaſſion peut ſe rendre acceſſible,
Donne-moi les moyens d'un généreux effort,
Qui des mains des boureaux affranchiſſe ma mort.

MÉDÉE.

Je viens l'en affranchir. Ne craignez plus, grand prince,
Ne penſez qu'à revoir votre chère province.

[*Elle donne un coup de baguette ſur la porte de la priſon,*

que la meilleure ode d'Horace, elles ne feraient aucun effet ; parce qu'elles ſont dans la bouche d'un vieillard ridicule, amoureux comme un vieillard de comé-

qui s'ouvre auſſi-tôt ; & en ayant tiré Ægée, elle en donne encor un ſur ſes fers qui tombent.]

Ni grilles ni verroux ne tiennent contre moi.
Ceſſez, indignes fers, de captiver un roi,
Eſt-ce à vous à preſſer les bras d'un tel monarque ?
Et vous, reconnaiſſez Médée à cette marque ;
Et fuyez un tyran, dont le forcenement
Joindrait votre ſupplice à mon banniſſement ;
Avec la liberté reprenez le courage.

ÆGÉE.

Je les reprens tous deux pour vous en faire hommage,
Princeſſe, de qui l'art propice aux malheureux,
Opoſe un tel miracle à mon ſort rigoureux.
Diſpoſez de ma vie, & du ſceptre d'Athènes ;
Je dois & l'un & l'autre à qui briſe mes chaines :
Si votre heureux ſecours me tire de danger,
Je ne veux en ſortir qu'afin de vous venger ;
Et ſi je puis jamais avec votre aſſiſtance
Arriver juſqu'aux lieux de mon obéiſſance,
Vous me verrez ſuivi de mille bataillons
Sur ces murs renverſés planter mes pavillons,
Punir leur traître roi de vous avoir bannie,
Dedans le ſang des ſiens noyer ſa tyrannie,
Et remettre en vos mains & Créüſe & Jaſon,
Pour venger votre exil plûtôt que ma priſon.

MÉDÉE.

Je veux une vengeance & plus haute & plus promte,

dire. Ce n'eſt pas aſſez au théatre qu'une ſcène ſoit belle par elle-même. Il faut qu'elle ſoit belle dans la place où elle eſt.

Ne l'entreprenez pas, votre offre me fait honte :
Emprunter du ſecours d'aucun pouvoir humain
D'un reproche éternel diffamerait ma main.
En eſt-il après tout aucun qui ne me cède ?
Qui force la nature a-t-il beſoin qu'on l'aide ?
Laiſſez-moi le ſouci de venger mes ennuis ;
Et par ce que j'ai fait, jugez ce que je puis.
L'ordre en eſt tout donné, n'en ſoyez point en peine.
C'eſt demain que mon art fait triompher ma haine.
Demain je ſuis Médée, & je tire raiſon
De mon banniſſement & de votre priſon.

ÆGÉE.

Quoi ! Madame, faut-il que mon peu de puiſſance
Empêche les devoirs de ma reconnaiſſance ?
Mon ſceptre ne peut-il être employé pour vous ?
Et vous ſerai-je ingrat autant que votre époux ?

MÉDÉE.

Si je vous ai ſervi, tout ce que j'en ſouhaite,
C'eſt de trouver chez vous une ſûre retraite,
Où de mes ennemis menace ni préſens,
Ne puiſſent plus troubler le repos de mes ans.
Non pas que je les craigne ; eux & toute la terre,
A leur confuſion me livreraient la guerre ;
Mais je hais ce déſordre, & n'aime pas à voir
Qu'il me faille pour vivre uſer de mon ſavoir.

ÆGÉE.

L'honneur de recevoir une ſi grande hôteſſe
De mes malheurs paſſés efface la triſteſſe.
Diſpoſez d'un pays qui vivra ſous vos loix,
Si vous l'aimez aſſez pour lui donner des rois ;

Si mes ans ne vous font mépriſer ma perſonne,
Vous y partagerez mon lit & ma couronne:
Sinon, ſur mes ſujets faites état d'avoir,
Ainſi que ſur moi-même, un abſolu pouvoir.
Allons, Madame, allons, & par vôtre conduite
Faites la ſûreté que demande ma fuite.

MÉDÉE.

Ma vengeance n'aurait qu'un ſuccès imparfait;
Je ne me venge pas, ſi je n'en vois l'effet;
Je dois à mon courroux l'heur d'un ſi doux ſpectacle.
Allez, Prince, & ſans moi ne craignez point d'obſtacle;
Je vous ſuivrai demain par un chemin nouveau.
Pour votre ſûreté conſervez cet anneau;
Sa ſecrète vertu, qui vous fait inviſible,
Rendra votre départ de tous côtés paiſible.
Ici, pour empêcher l'allarme que le bruit
De votre délivrance aurait bientôt produit,
g) Un fantôme pareil & de taille & de face,
Tandis que vous fuirez, remplira votre place.
Partez ſans plus tarder, prince chéri des dieux,
Et quittez pour jamais ces déteſtables lieux.

ÆGÉE.

J'obéis ſans replique, & je pars ſans remiſe.
Puiſſe d'un prompt ſuccès votre grande entrepriſe
Combler nos ennemis d'un mortel déſeſpoir,
Et me donner bientôt le bien de vous revoir!

Fin du quatriéme Acte.

g) On voit aſſez que ce fantôme pareil & de taille & de face, & cet anneau enchanté & ces coups de baguette ne ſont point admiſſibles dans la tragédie.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MÉDÉE, THEUDAS.

THEUDAS *ſans voir Médée.*

AH, déplorable prince! Ah, fortune cruelle! *a*)
Que je porte à Jaſon une triſte nouvelle!

MÉDÉE

lui donnant un coup de baguette qui le fait demeurer immobile.

Arrête, miſérable, & m'apren quel effet
A produit chez le roi le préſent que j'ai fait.

THEUDAS.

Dieux! je ſuis dans les fers d'une inviſible chaine!

MÉDÉE.

Dépêche, ou ces longueurs t'attireront ma haine.

THEUDAS.

Aprenez donc l'effet le plus prodigieux
Que jamais la vengeance ait offert à nos yeux.
Votre robe a fait peur, & ſur Niſe éprouvée,
En dépit des ſoupçons, ſans péril s'eſt trouvée;
Et cette épreuve a ſû ſi bien les aſſurer,
Qu'incontinent Créüſe a voulu s'en parer.
Mais cette infortunée à peine l'a vêtuë,

---

a) Ce Theudas qu'on ne connait point, qu'on n'attend point, & qui ne vient là que pour être pétrifié d'un coup de baguette, reſſemble trop à la farce d'arlequin magicien.

Qu'elle ſent auſſi-tôt une ardeur qui la tuë ;
Un feu ſubtil s'allume, & ſes brandons épars
Sur votre don fatal courent de toutes parts ;
Et Cléone, & le roi s'y jettent pour l'éteindre ;
Mais, ô nouveau ſujet de pleurer & de plaindre !
Ce feu ſaiſit le roi, ce prince en un moment
Se trouve envelopé du même embraſement.

MÉDÉE.

Courage, enfin il faut que l'un & l'autre meure.

THEUDAS.

La flamme diſparaît, mais l'ardeur leur demeure ;
Et leurs habits charmés, malgré nos vains efforts,
Sont des braſiers ſecrets attachés à leurs corps.
Qui veut les dépouiller, lui-même les déchire ;
Et ce nouveau ſecours eſt un nouveau martyre.

MÉDÉE.

Que dit mon déloyal ? Que fait-il là-dedans ?

THEUDAS.

Jaſon, ſans rien ſavoir de tous ces accidens,
S'acquitte des devoirs d'une amitié civile,
A conduire Pollux hors des murs de la ville,
Qui va ſe rendre en hâte aux nôces de ſa ſœur,
Dont bientôt Ménélas doit être poſſeſſeur ;
Et j'allais lui porter ce funeſte meſſage.

MÉDÉE.

lui donne un autre coup de baguette.

Va, tu peux maintenant achever ton voyage.

SCENE II.

MÉDÉE *ſeule.*

EST-ce aſſez, ma vengeance, eſt-ce aſſez de deux morts,
Conſulte avec loiſir tes plus ardens tranſports.
Des bras de mon perfide arracher une femme,
Eſt-ce pour aſſouvir les fureurs de mon ame?
Que n'a-t-elle déja des enfans de Jaſon,
Sur qui plus pleinement venger ſa trahiſon?
Supléons-y des miens, immolons avec joie
Ceux qu'à me dire adieu Créüſe me renvoie:
Nature, je le puis ſans violer ta loi;
Ils viennent de ſa part, & ne ſont plus à moi:
Mais ils ſont innocens; auſſi l'était mon frère:
Ils ſont trop criminels d'avoir Jaſon pour père;
Il faut que leur trépas redouble ſon tourment;
Il faut qu'il ſouffre en père, auſſi-bien qu'en amant.
Mais quoi! j'ai beau contre eux animer mon audace,
La pitié la combat, & ſe met en ſa place;
Puis cédant tout-à-coup la place à ma fureur,
J'adore les projets qui me faiſaient horreur:
De l'amour auſſi-tôt je paſſe à la colère,
Des ſentimens de femme aux tendreſſes de mère.

Ceſſez

b) Voilà la ſeule fois où l'on a vû le mot de *canailles* dans une tragédie. Fontenelle dit que Corneille s'éleva juſqu'à Médée; il pouvait dire que dans tous ces endroits il s'abaiſſa juſqu'à Médée.

Mais il y a bien pis; c'eſt que toutes ces lamentations de Créon & de

Ceſſez dorénavant, penſers irréſolus,
D'épargner des enfans que je ne verrai plus.
Chers fruits de mon amour, ſi je vous ai fait naître,
Ce n'eſt pas ſeulement pour careſſer un traître,
Il me prive de vous, & je l'en vai priver.
Mais ma pitié renaît, & revient me braver;
Je n'exécute rien, & mon ame éperdüe
Entre deux paſſions demeure ſuſpendüe.
N'en délibérons plus, mon bras en réſoudra.
Je vous perds, mes enfans, mais Jaſon vous perdra;
Il ne vous verra plus. Créon ſort tout en rage;
Allons à ſon trépas joindre ce triſte ouvrage.

SCENE III.

CRÉON, Domeſtiques.

CRÉON.

LOin de me ſoulager, vous croiſſez mes tourmens;
Le poiſon à mon corps unit mes vêtemens;
Et ma peau qu'avec eux votre ſecours m'arrache,
Pour ſuivre votre main de mes os ſe détache.
Voyez comme mon ſang en coule à gros ruiſſeaux;
Ne me déchirez plus, officieux boureaux,
Votre pitié pour moi s'eſt aſſez hazardée;
Fuyez, ou ma fureur vous prendra pour Médée;
C'eſt avancer ma mort que de me ſecourir;

Créuſe ne touchent point. Comment ſe peut-il faire que le ſpectacle d'un père & d'une fille mourants d'une mort affreuſe ſoit ſi froid? C'eſt que ce ſpectacle eſt une partie de la cataſtrophe. Il fallait donc qu'elle fut courte.

Je ne veux que moi-même à m'aider à mourir.
b) Quoi! vous continuez, canailles infidelles!
Plus je vous le défens, plus vous m'êtes rebelles!
Traîtres, vous ſentirez encor ce que je puis;
Je ſerai votre roi tout mourant que je ſuis;
Si mes commandemens ont trop peu d'efficace,
Ma rage pour le moins me fera faire place:
Il faut ainſi payer votre cruel ſecours.
(*Il ſe défait d'eux, & les chaſſe à coups d'épée.*)

SCENE IV.

CRÉON, CRÉUSE, CLÉONE.

CRÉUSE.

OÙ fuyez-vous de moi, cher auteur de mes jours?
Fuyez-vous l'innocente & malheureuſe ſource
D'où prennent tant de maux leur effroyable courſe?
Ce feu qui me conſume & dehors & dedans,
Vous venge-t-il trop peu de mes vœux imprudens?
Je ne puis excuſer mon indiſcrète envie,
Qui donne le trépas à qui je dois la vie:
Mais ſoyez ſatisfait des rigueurs de mon ſort;
Et ceſſez d'ajouter votre haine à ma mort.
L'ardeur qui me dévore, & que j'ai méritée,
Surpaſſe en cruauté l'aigle de Prométhée;
Et je crois qu'Ixion, au choix des châtimens,
Préférerait ſa roue à mes embraſemens.

CRÉON.

Si ton jeune deſir eut beaucoup d'imprudence,
Ma fille, j'y devais opoſer ma défenſe.

Je n'impute qu'à moi l'excès de mes malheurs;
Et j'ai part à ta faute ainſi qu'à tes douleurs.
Si j'ai quelque regret, ce n'eſt pas à ma vie,
Que le déclin des ans m'aurait bientôt ravie:
La jeuneſſe des tiens, ſi beaux, ſi floriſſans,
Me porte au fond du cœur des coups bien plus preſſans.
Ma fille, c'eſt donc là ce royal hyménée
Dont nous penſions toucher la pompeuſe journée!
La parque impitoyable en éteint le flambeau;
Et pour lit nuptial il te faut un tombeau!
Ah! rage, deſeſpoir, deſtins, feux, poiſons, charmes,
Tournez tous contre moi vos plus cruelles armes;
S'il faut vous aſſouvir par la mort de deux rois,
Faites en ma faveur que je meure deux fois,
Pourvû que mes deux morts emportent cette grace
De laiſſer ma couronne à mon unique race;
Et cet eſpoir ſi doux qui m'a toûjours flaté,
De revivre à jamais en ſa poſtérité.

CRÉUSE.

Cléone, ſoutenez, je chancèle, je tombe;
Mon reſte de vigueur ſous mes douleurs ſuccombe;
Je ſens que je n'ai plus à ſouffrir qu'un moment.
Ne me refuſez pas ce triſte allégement,
Seigneur; & ſi pour moi quelque amour vous demeure,
Entre vos bras mourans permettez que je meure.
Mes pleurs arroſeront vos mortels déplaiſirs;
Je mêlerai leurs eaux à vos brûlans ſoupirs.
Ah! je brûle, je meurs, je ne ſuis plus que flamme;
De grace, hâtez-vous de recevoir mon ame.
Quoi! vous vous éloignez!

CRÉON.

Oui. Je ne verrai pas,
Comme un lâche témoin, ton indigne trépas.
Il faut, ma fille, il faut que ma main me délivre
De l'infame regret de t'avoir pû ſurvivre.
Inviſible ennemi, ſors avecque mon ſang.

(*Il ſe tue avec un poignard.*)

CRÉUSE.

Courez à lui, Cléone, il ſe perce le flanc.

CRÉON.

Retourne, c'en eſt fait. Ma fille, adieu, j'expire;
Et ce dernier ſoupir met fin à mon martyre;
Je laiſſe à ton Jaſon le ſoin de nous venger.

CRÉUSE.

Vain & triſte confort! Soulagement léger!
Mon père...

CLÉONE.

Il ne vit plus, ſa grande ame eſt partie.

CRÉUSE.

Donnez donc à la mienne une même ſortie;
Aportez-moi ce fer qui de ſes maux vainqueur
Eſt déja ſi ſavant à traverſer le cœur.
Ah! je ſens fers & feux, & poiſon tout enſemble;
Ce que ſouffrait mon père à mes peines s'aſſemble.
Hélas, que de douceurs aurait un promt trépas!
Dépèchez-vous, Cléone, aidez mon faible bras.

CLÉONE.

Ne déſeſpérez point. Les dieux plus pitoyables
A nos juſtes clameurs ſe rendront exorables,
Et vous conſerveront, en dépit du poiſon,

Et pour reine à Corinthe, & pour femme à Jaſon.
Il arrive, & ſurpris il change de viſage;
Je lis dans ſa pâleur une ſecrète rage;
Et ſon étonnement va paſſer en fureur.

SCENE V.

JASON, CRÉUSE, CLÉONE, THEUDAS.

JASON.

QUe vois-je ici, grands dieux! Quel ſpectacle d'horreur!
Où que puiſſent mes yeux porter ma vûe errante,
Je vois ou Créon mort, ou Créüſe mourante.
Ne t'en va pas, belle ame, attens encore un peu;
Et le ſang de Médée éteindra tout ce feu!
Pren le triſte plaiſir de voir punir ſon crime,
De te voir immoler cette infame victime;
Et que ce ſcorpion ſur la plaie écraſé
Fourniſſe le remède au mal qu'il a cauſé.

CRÉUSE.

Il n'en faut point chercher au poiſon qui me tüe,
Laiſſe-moi le bonheur d'expirer à ta vûe,
Souffre que j'en jouïſſe en ce dernier moment;
Mon trépas fera place à ton reſſentiment;
Le mien cède à l'ardeur dont je ſuis poſſédée;
J'aime mieux voir Jaſon, que la mort de Médée.
Aproche, cher amant, & retien ces tranſports,
Mais garde de toucher ce miſérable corps;
Ce braſier que le charme, ou répand, ou modère,

A négligé Cléone, & dévore mon père;
Au gré de ma rivale il eſt contagieux.
Jaſon, ce m'eſt aſſez de mourir à tes yeux;
Empêche les plaiſirs qu'elle attend de ta peine;
N'attire point ces feux eſclaves de ſa haine.
Ah, quel âpre tourment! quels douloureux abois!
Et que je ſens de morts ſans mourir une fois!

JASON.

Quoi! vous m'eſtimez donc ſi lâche que de vivre;
Et de ſi beaux chemins ſont ouverts pour vous ſuivre!
Ma reine, ſi l'hymen n'a pû joindre nos corps,
Nous joindrons nos eſprits, nous joindrons nos deux morts;
Et l'on verra Caron paſſer chez Radamante,
Dans une même barque, & l'amant, & l'amante.
Hélas! vous recevez, par ce préſent charmé,
Le déplorable prix de m'avoir trop aimé;
Et puiſque cette robe a cauſé votre perte,
Je dois être puni de vous l'avoir offerte.
Quoi! ce poiſon m'épargne, & ces feux impuiſſans
Refuſent de finir les douleurs que je ſens!
Il faut donc que je vive, & vous m'êtes ravie!
Juſtes dieux! quel forfait me condamne à la vie?
Eſt-il quelque tourment plus grand pour mon amour
Que de la voir mourir, & de ſouffrir le jour?
Non, non, ſi par ces feux mon attente eſt trompée,
J'ai de quoi m'affranchir au bout de mon épée;
Et l'exemple du roi, de ſa main tranſpercé,
Qui nage dans les flots du ſang qu'il a verſé,
Inſtruit ſuffiſamment un généreux courage
Des moyens de braver le deſtin qui l'outrage.

CRÉUSE.

Si Créüſe eut jamais ſur toi quelque pouvoir,
Ne t'abandonne point aux coups du déſeſpoir.
Vi pour ſauver ton nom de cette ignominie;
Que Créüſe ſoit morte, & Médée impunie;
Vi pour garder le mien en ton cœur afligé;
Et du moins ne meurs point que tu ne ſois vengé.
Adieu. Donne la main, que malgré ta jalouſe
J'emporte chez Pluton le nom de ton épouſe.
Ah, douleurs! C'en eſt fait, je meurs à cette fois;
Et pers en ce moment la vie avec la voix.
Si tu m'aimes...

JASON.

Ce mot lui coupe la parole;
Et je ne ſuivrai pas ſon ame qui s'envole!
Mon eſprit retenu par ſes commandemens
Réſerve encor ma vie à de pires tourmens!
Pardonne, chère épouſe, à mon obéiſſance;
Mon déplaiſir mortel défère à ta puiſſance;
Et de mes jours maudits tout prêt de triompher,
De peur de te déplaire, il n'oſe m'étouffer.
Ne perdons point de tems, courons chez la ſorcière,
Délivrer par ſa mort mon ame priſonnière.
Vous autres, cependant, enlevez ces deux corps.
Contre tous ſes démons mes bras ſont aſſez forts;
Et la part que votre aide auroit en ma vengeance,
Ne m'en permettrait pas une entiére allégeance.
Préparez ſeulement des gènes, des boureaux,
Devenez inventifs en ſuplices nouveaux,
Qui la faſſent mourir tant de fois ſur leur tombe,

Que ſon coupable ſang leur vaille un hécatombe ;
Et ſi cette victime, en mourant mille fois,
N'apaiſe point encor les mânes de deux rois,
Je ſerai la ſeconde, & mon eſprit fidelle
Ira gêner là-bas ſon ame criminelle,
Ira faire aſſembler pour ſa punition
Les peines de Titye & celles d'Ixion.

(On emporte les corps de Créon & de Créüſe.

SCENE VI.

JASON *ſeul.*

MAis leur puis-je imputer ma mort en ſacrifice ?
Elle m'eſt un plaiſir, & non pas un ſuplice.
Mourir, c'eſt ſeulement auprès d'eux me ranger,
C'eſt rejoindre Créüſe, & non pas la venger.
Inſtrumens des fureurs d'une mère inſenſée,
Indignes rejettons de mon amour paſſée,
Quel malheureux deſtin vous avait réſervés
A porter le trépas à qui vous a ſauvés ?
C'eſt vous, petits ingrats, que malgré la nature
Il me faut immoler deſſus leur ſépulture.

Que

c) Choſe étrange. Médée trouve ici le ſecret d'être froide en égorgeant ſes enfans ! c'eſt qu'après la mort de Créon & de Créüſe, ce parricide n'eſt qu'un ſurcroit de vengeance, une ſeconde cataſtrophe, une barbarie inutile.

d) *Qui t'a déja vengé de ces petits ingrats.*] On ne relévera pas ici l'expreſſion très-vicieuſe *de ces petits ingrats*, parce qu'on n'en relève aucune. Le plus capital de tous les défauts dans la tragédie, eſt de faire commettre de ces crimes qui révoltent la nature, ſans donner au criminel des remors auſſi

Que la ſorcière en vous commence de ſouffrir ;
Que ſon premier tourment ſoit de vous voir mourir.
Toutefois, qu'ont-ils fait, qu'obéir à leur mère ?

SCENE VII.

MÉDÉE, JASON.

MÉDÉE *ſur un balcon.*

LAche, ton déſeſpoir encor en délibère ? *c*)
Léve les yeux, perfide, & reconnai ce bras
d) Qui t'a déja vengé de ces petits ingrats,
Ce poignard que tu vois vient de chaſſer leurs ames,
Et noyer dans leur ſang les reſtes de nos flammes.
Heureux père & mari, ma fuite & leur tombeau
Laiſſent la place vuide à ton hymen nouveau.
Réjouï-t-en, Jaſon, va poſſéder Créüſe ;
Tu n'auras plus ici perſonne qui t'accuſe.
Ces gages de nos feux ne ſeront plus pour moi
Des reproches ſecrets à ton manque de foi.

JASON.

Horreur de la nature, exécrable tigreſſe !

MÉDÉE.

e) Va, bienheureux amant, cajoler ta maîtreſſe :

grands que ſon attentat, ſans agiter ſon ame par des combats touchans & terribles, comme on l'a déja inſinué. *Médée* après avoir tué ſes deux enfans, au lieu de ſe venger de ſon mari, qui ſeul eſt coupable, s'en va en le raillant.

e) *Va, bienheureux amant, cajoler ta maîtreſſe.*] Lorſqu'à ces crimes commis de ſang froid on joint une telle raillerie, c'eſt le comble de l'atrocité dégoutante. Il falait par un coup de l'art intéreſſer pour *Médée*, s'il était poſſible ; ç'eût été l'effort du génie. Le *Taſſe*

A cet objet ſi cher tu dois tous tes diſcours ;
Parler encor à moi, c'eſt trahir tes amours.
Va lui, va lui conter tes rares avantures ;
Et contre mes effets ne combats point d'injures.

JASON.

Quoi ? tu m'oſes braver, & ta brutalité
Penſe encor échaper à mon bras irrité ?
Tu redoubles ta peine avec cette inſolence.

MÉDÉE.

Et que peut contre moi ta débile vaillance ?
Mon art faiſait ta force, & tes exploits guerriers
Tiennent de mon ſecours ce qu'ils ont de lauriers.

JASON.

Ah ! c'eſt trop en ſouffrir, il faut qu'un promt ſuplice
De tant de cruautés à la fin te puniſſe.
Sus, ſus, briſons la porte, enfonçons la maiſon ;
Que des boureaux ſoudain m'en faſſent la raiſon.
Ta tête répondra de tant de barbaries.

MÉDÉE

en l'air dans un char tiré par deux dragons.

Que ſert de t'emporter à ces vaines furies ?
Epargne, cher époux, des efforts que tu perds ;
Voi les chemins de l'air qui me ſont tous ouverts :

---

intéreſſe pour *Armide*, qui eſt magicienne comme *Médée*, & qui, comme elle, eſt abandonnée de ſon amant : & lorſque *Quinault* fait paraître *Médée*, il lui fait dire ces beaux vers :

Le deſtin de Médée eſt d'être criminelle,
Mais ſon cœur était fait pour aimer la vertu.

Au reſte, il ne ſera pas inutile de dire ici aux lecteurs qui ne ſavent pas le latin, ou qui n'en liſent guères, que c'eſt dans la *Médée* de *Sénèque* qu'on trouve cette fameuſe prophétie, qu'un jour

C'eſt par là que je fuis, & que je t'abandonne,
Pour courir à l'exil que ton change m'ordonne.
Sui-moi, Jaſon, & trouve en ces lieux déſolés
Des poſtillons pareils à mes dragons aîlés.
Enfin je n'ai pas mal employé la journée
Que la bonté du roi de grace m'a donnée ;
Mes deſirs ſont contens. Mon père, & mon pays,
Je ne me repens plus de vous avoir trahis ;
Avec cette douceur j'en accepte le blâme.
Adieu, parjure, aprens à connaître ta femme ;
Souvien-toi de ſa fuite, & ſonge une autre fois
Lequel eſt plus à craindre, ou d'elle, ou de deux rois.

SCENE DERNIERE.

JASON *ſeul.*

f) O Dieux? ce char volant, diſparu dans la nûe,
La dérobe à ſa peine, auſſi-bien qu'à ma vûe ;
Et ſon impunité triomphe arrogamment
Des projets avortés de mon reſſentiment.
Créüſe, enfans, Médée, amour, haine, vengeance,
Où dois-je déſormais chercher quelque allégeance?

l'Amérique ſera découverte, *venient annis ſecula ſeris.* Il y en a une dans le *Dante* encor plus circonſtanciée & plus clairement exprimée ; c'eſt touchant la découverte des étoiles du pole antarctique. Il ſuffirait de ces deux exemples pour prouver que les poëtes méritent en effet le nom de prophète, *vates.* Jamais en effet il n'y eut de prédiction mieux accomplie. Si *Sénèque* avait en effet eu l'Amérique en vûe, tout l'art qu'on attribue à *Médée* n'aurait pas aproché du ſien.

f) Voilà encore un monologue plus froid que tout le reſte, rien n'eſt plus inſipide que de longues horreurs.

Où ſuivre l'inhumaine, & deſſous quels climats
Porter les châtimens de tant d'aſſaſſinats ?
Va, furie exécrable, en quelque coin de terre
Que t'emporte ton char, j'y porterai la guerre.
J'aprendrai ton ſéjour de tes ſanglans effets,
Et te ſuivrai partout au bruit de tes forfaits.
Mais que me ſervira cette vaine pourſuite,
Si l'air eſt un chemin toûjours libre à ta fuite,
Si toûjours tes dragons ſont prêts à t'enlever,
Si toûjours tes forfaits ont de quoi me braver ?
Malheureux, ne pers point, contre une telle audace,
De ta juſte fureur l'impuiſſante menace ;
Ne cours point à ta honte, & fui l'occaſion
D'accroître ſa victoire & ta confuſion.
Miſérable, perfide, ainſi donc ta faibleſſe
Epargne la ſorcière, & trahit ta princeſſe !
Eſt-ce là le pouvoir qu'ont ſur toi ſes deſirs ;
Et ton obéiſſance à ſes derniers ſoupirs ?
Venge-toi, pauvre amant, Créüſe le commande :
Ne lui refuſe point un ſang qu'elle demande ;
Ecoute les accens de ſa mourante voix ;
Et vole ſans rien craindre à ce que tu lui dois.
A qui ſait bien aimer il n'eſt rien d'impoſſible.
Euſſes-tu pour retraite un roc inacceſſible,
Tigreſſe, tu mourras, & malgré ton ſavoir,
Mon amour te verra ſoumiſe à ſon pouvoir.
Mes yeux ſe repaîtront des horreurs de ta peine.
Ainſi le veut Créüſe, ainſi le veut ma haine.
Mais, quoi, je vous écoute, impuiſſantes chaleurs !
Allez, n'ajoutez plus de comble à mes malheurs.

Entreprendre une mort que le ciel s'eſt gardée,
C'eſt préparer encor un triomphe à Médée.
Tourne avec plus d'effet ſur toi-même ton bras;
Et puni-toi, Jaſon, de ne la punir pas.
Vains tranſports, où ſans fruit mon déſeſpoir s'amuſe,
Ceſſez de m'empêcher de rejoindre Créuſe.
Ma reine, ta belle ame, en partant de ces lieux,
M'a laiſſé la vengeance, & je la laiſſe aux dieux:
Eux ſeuls, dont le pouvoir égale la juſtice,
Peuvent de la ſorcière achever le ſuplice.
Trouve-le bon, chère ombre, & pardonne à mes feux,
Si je vai te revoir plutôt que tu ne veux.
(*Il ſe tue.*)

Fin du cinquiéme & dernier acte.

EXAMEN*

DE MÉDÉE,

PAR CORNEILLE.

CETTE tragédie a été traitée en grec par *Euripide*, (*a*) & en latin par *Sénèque*; & c'eſt ſur leur exemple que je me ſuis autoriſé à en mettre le lieu dans une place publique, quelque peu de vraiſemblance qu'il y ait à y faire parler des rois, & à y voir *Médée* prendre les deſſeins de ſa vengeance. Elle en fait confidence chez *Euripide* à tout le chœur compoſé de corinthiennes, ſujettes de *Créon*, & qui devaient être du moins au nombre de quinze, à qui elle dit hautement qu'elle fera périr leur roi, leur princeſſe & ſon mari, ſans qu'aucune d'elles ait la moindre penſée d'en donner avis à ce prince.

Pour *Sénèque*, il y a quelque aparence qu'il ne lui fait pas prendre ces réſolutions violentes en préſence du chœur, qui n'eſt pas toûjours ſur le théatre, & n'y parle jamais aux autres acteurs : mais je ne puis comprendre comme dans ſon quatriéme acte il lui fait achever ſes enchantemens en place publique; & j'ai mieux aimé rompre l'unité exacte du lieu pour faire voir *Médée* dans le même cabinet où elle a fait ſes charmes, que de l'imiter en ce point.

Tous les deux m'ont ſemblé donner trop peu de défiance à *Créon* des préſens de cette magicienne, offenſée au dernier point,

---

* *Corneille* mit un examen à la fin de chaque piéce; on les trouve tous dans cette édition.

a) Les amateurs du théatre qui liront cet examen & les ſuivants, s'appercevront aſſez qu'il raiſonait plus qu'il ne ſentait; au lieu que *Racine* ſentait plus

qu'il témoigne craindre chez l'un & chez l'autre, & dont il a d'autant plus de lieu de ſe défier, qu'elle lui demande inſtamment un jour de délai pour ſe préparer à partir, & qu'il croit qu'elle ne le demande que pour machiner quelque choſe contre lui, & troubler les nôces de ſa fille.

J'ai crû mettre la choſe dans un peu plus de juſteſſe par quelques précautions que j'y ai aportées. La première, en ce que *Créüſe* ſouhaite avec paſſion cette robe que *Médée* empoiſonne, & qu'elle oblige *Jaſon* à la tirer d'elle par adreſſe. Ainſi, bien que les préſens des ennemis doivent être ſuſpects, celui-ci ne le doit pas être, parce que ce n'eſt pas tant un don qu'elle fait, qu'un payement qu'on lui arrache de la grace que ſes enfans reçoivent. La ſeconde, en ce que ce n'eſt pas *Médée* qui demande ce jour de délai qu'elle employe à ſa vengeance, mais *Créon* qui le lui donne de ſon mouvement, comme pour diminuer quelque choſe de l'injuſte violence qu'il lui fait, dont il ſemble avoir honte en lui-même. Et la troiſiéme enfin, en ce qu'après les défiances que *Pollux* lui en fait prendre preſque par force, il en fait faire l'épreuve ſur une autre avant que de permettre à ſa fille de s'en parer.

L'épiſode d'*Ægée* n'eſt pas tout-à-fait de mon invention: *Euripide* l'introduit en ſon troiſiéme acte, mais ſeulement comme un paſſant, à qui *Médée* fait ſes plaintes, & qui l'aſſure d'une retraite chez lui à Athènes, en conſidération d'un ſervice qu'elle promet de lui rendre. En quoi je trouve deux choſes à dire.

---

qu'il ne raiſonait. Et au théatre il faut ſentir.

Corneille dans ſes réflexions ſur *Médée* ne touche aucun des points eſſentiels qui ſont les perſonnages inutiles, les longueurs, les froides déclamations, le mauvais ſtile & le comique mêlé à l'horreur.

L'une, qu'*Ægée* étant dans la cour de *Créon* ne parle point du tout de le voir. L'autre, que bien qu'il promette à *Médée* de la recevoir & protéger à Athènes après qu'elle ſe ſera vengée, ce qu'elle fait dès ce jour-là même, il lui témoigne toutefois qu'au ſortir de Corinthe il va trouver *Pithéus* à Tréſène, pour conſulter avec lui ſur le ſens de l'oracle qu'on venait de lui rendre à Delphes, & qu'ainſi *Médée* ſerait demeurée en aſſez mauvaiſe poſture dans Athènes en l'attendant, puiſqu'il tarda manifeſtement quelque tems chez *Pithéus*, où il fit l'amour à ſa fille *Ethra*, qu'il laiſſa groſſe de *Théſée*, & n'en partit point que ſa groſſeſſe ne fût conſtante. Pour donner un peu plus d'intérêt à ce monarque dans l'action de cette tragédie, je le fais amoureux de *Créüſe*, qui lui préfère *Jaſon*; & je porte ſes reſſentimens à l'enlever, afin qu'en cette entrepriſe demeurant priſonnier de ceux qui la ſauvent de ſes mains, il ait obligation à *Médée* de ſa délivrance, & que la reconnaiſſance qu'il lui en doit l'engage plus fortement à ſa protection, & même à l'épouſer, comme l'hiſtoire le marque.

Pollux eſt de ces perſonnages protatiques, qui ne ſont introduits que pour écouter la narration du ſujet. Je penſe l'avoir déja dit, & j'ajoute que ces perſonnages ſont d'ordinaire aſſez difficiles à imaginer dans la tragédie, parce que les événemens publics & éclatans dont elle eſt compoſée ſont connus de tout le monde, & que s'il eſt aiſé de trouver des gens qui les ſachent pour les raconter, il n'eſt pas aiſé d'en trouver qui les ignorent pour les entendre; c'eſt ce qui m'a fait avoir recours à cette fiction, que *Pollux* depuis ſon retour de Colchos avait toûjours été en Aſie, où il n'avait rien apris de ce qui s'était paſſé dans la Gréce que la mer en ſépare. Le contraire arrive dans la comédie: comme elle n'eſt que d'intrigues particulières, il n'eſt rien

rien ſi facile que de trouver des gens qui les ignorent ; mais ſouvent il n'y a qu'une ſeule perſonne qui les puiſſe expliquer ; ainſi l'on n'y manque jamais de confident, quand il y a matière de confidence.

Dans la narration que fait *Nérine* au quatriéme acte, on peut conſidérer que quand ceux qui écoutent ont quelque choſe d'important dans l'eſprit, ils n'ont pas aſſez de patience pour écouter le détail de ce qu'on leur vient raconter, & c'eſt aſſez pour eux d'en aprendre l'événement en un mot ; c'eſt ce que fait voir ici *Médée*, qui ayant ſû que *Jaſon* a arraché *Créüſe* à ſes raviſſeurs, & pris *Ægée* priſonnier, ne veut point qu'on lui explique comme cela s'eſt fait. Lorſqu'on a affaire à un eſprit tranquille, comme *Achorée* à *Cléopatre* dans la mort de *Pompée*, pour qui elle ne s'intéreſſe que par un ſentiment d'honneur, on prend le loiſir d'exprimer toutes les particularités ; mais avant que d'y deſcendre, j'eſtime qu'il eſt bon, même alors, d'en dire tout l'effet en deux mots dès l'abord.

Surtout dans les narrations ornées & pathétiques, il faut très-ſoigneuſement prendre garde en quelle aſſiéte eſt l'ame de celui qui parle, & de celui qui écoute, & ſe paſſer de cet ornement qui ne va guère ſans quelque étalage ambitieux, s'il y a la moindre aparence que l'un des deux ſoit trop en péril, ou dans une paſſion trop violente, pour avoir toute la patience néceſſaire au récit qu'on ſe propoſe.

J'oubliais de remarquer que la priſon où je mets *Ægée* eſt un ſpectacle déſagréable, que je conſeillerais d'éviter. Ces grilles qui éloignent l'acteur du ſpectateur, & lui cachent toûjours plus de la moitié de ſa perſonne, ne manquent jamais à rendre ſon action fort languiſſante. Il arrive quelquefois des occaſions indiſpenſables de faire arrêter priſonniers ſur nos théâtres quelques-uns de

nos principaux acteurs ; mais alors il vaut mieux ſe contenter de leur donner des gardes qui les ſuivent, & qui n'affaibliſſent ni le ſpectacle, ni l'action, comme dans *Polyeucte* & dans *Héraclius*. J'ai voulu rendre viſible ici l'obligation qu'*Ægée* avait à *Médée* ; mais cela ſe fût mieux fait par un récit.

Je ſerai bien aiſe encor qu'on remarque la civilité de Jaſon envers *Pollux* à ſon départ. Il l'accompagne juſques hors de la ville ; & c'eſt une adreſſe de théatre aſſez heureuſement pratiquée pour l'éloigner de *Créon* & de *Créüſe* mourans, & n'en avoir que deux à la fois à faire parler. Un auteur eſt bien embarraſſé quand il en a trois, & qu'ils ont tous trois une aſſez forte paſſion dans l'ame pour leur donner une juſte impatience de la pouſſer au-dehors. C'eſt ce qui m'a obligé à faire mourir ce roi malheureux avant l'arrivée de Jaſon, afin qu'il n'eût à parler qu'à *Créüſe* ; j'ai fait auſſi mourir cette princeſſe avant que *Médée* ſe montre ſur le balcon, afin que cet amant en colère n'ait plus à qui s'adreſſer qu'à elle ; mais on aurait eu lieu de trouver à dire qu'il ne fût pas auprès de ſa maîtreſſe dans un ſi grand malheur, ſi je n'euſſe rendu raiſon de ſon éloignement.

J'ai feint que les feux que produit la robe de *Médée*, & qui font périr *Créon* & *Créüſe*, étaient inviſibles, parce que j'ai mis leurs perſonnes ſur la ſcène dans la cataſtrophe. Ce ſpectacle de mourans m'était néceſſaire pour remplir mon cinquiéme acte, qui ſans cela n'eût pû atteindre à la longueur ordinaire des nôtres : mais, à dire le vrai, il n'a pas l'effet que demande la tragédie ; & ces deux mourans importunent plus par leurs cris & par leurs gémiſſemens, qu'ils ne font pitié par leur malheur. La raiſon en eſt, qu'ils ſemblent l'avoir mérité par l'injuſtice qu'ils ont faite à *Médée*, qui attire ſi bien de ſon côté toute la faveur de l'audi-

toire, qu'on excuſe ſa vengeance après l'indigne traitement qu'elle a reçu de *Créon* & de ſon mari, & qu'on a plus de compaſſion du déſeſpoir où ils l'ont réduite, que de tout ce qu'elle leur fait ſouffrir.

Quant au ſtyle, il eſt fort inégal en ce poëme; & ce que j'y ai mêlé du mien aproche ſi peu de ce que j'ai traduit de *Sénèque*, qu'il n'eſt point beſoin d'en mettre le texte en marge, pour faire diſcerner au lecteur ce qui eſt de lui ou de moi. Le tems m'a donné le moyen d'amaſſer aſſez de forces pour ne laiſſer pas cette différence ſi viſible dans le *Pompée*, où j'ai beaucoup pris de *Lucain*, & ne crois pas être demeuré fort au-deſſous de lui, quand il a falu me paſſer de ſon ſecours.

LE CID,

TRAGÉDIE.

Quoi qu'il en ſoit, on ſe piquait alors de ſavoir l'eſpagnol, comme on ſe fait honneur aujourd'hui de parler français. C'était la langue des cours de Vienne, de Baviére, de Bruxelles, de Naples & de Milan: la ligue l'avait introduite en France; & le mariage de *Louis XIII.* avec la fille de *Philippe III*, avait tellement mis l'eſpagnol à la mode, qu'il était alors preſque honteux aux gens de lettres de l'ignorer. La plûpart de nos comédies étaient imitées du théatre de Madrid.

Un ſécretaire de la reine *Marie de Medicis*, nommé *Chalons*, retiré à Rouen dans ſa vieilleſſe, conſeilla à *Corneille* d'aprendre l'eſpagnol, & lui propoſa d'abord le ſujet du *Cid*. L'Eſpagne avait deux tragédies du Cid. L'une de Diamante intitulée *el honrador de ſu padre* qui était la plus ancienne, l'autre *el Cid* de Guilain de Caſtro qui était la plus en vogue : on voyait dans toutes les deux une infante amoureuſe du Cid, & un bouſon appellé le valet gracieux perſonnages également ridicules; mais tous les ſentimens généreux & tendres dont Corneille a fait un ſi bel uſage ſont dans ces deux originaux.

Je n'avais pu encor déterrer le Cid de Diamante quand je donnai la première édition des commentaires de Corneille; je marquerai dans celle-ci les principaux endroits qu'il traduiſit de cet auteur eſpagnol.

C'eſt une choſe, à mon avis, très-remarquable, que depuis la renaiſſance des lettres en Europe, depuis que le théatre était cultivé, on n'eût encore rien produit de véritablement intéreſſant ſur la ſcène françaiſe, & qui fît verſer des larmes, ſi on en excepte quelques ſcènes attendriſſantes du *Paſtor fido* & du *Cid* eſpagnol. Les piéces italiennes du ſeiziéme ſiécle étaient de belles déclamations, imitées du grec; mais les déclamations ne touchent point le cœur. Les piéces eſpagnoles étaient des tiſſus d'avantures

res incroyables; les anglais avaient encor pris ce goût. On n'avait point ſû encor parler au cœur dans aucune nation. Cinq ou ſix endroits très-touchans, mais noyés dans la foule des irrégularités de *Guilain de Caſtro*, furent ſentis par *Corneille*, comme on découvre un ſentier couvert de ronces & d'épines.

Il ſut faire du *Cid* eſpagnol une piéce moins irrégulière & non moins touchante. Le ſujet du *Cid* eſt le mariage de *Rodrigue* avec *Chimène*. Ce mariage eſt un point d'hiſtoire preſqu'auſſi célèbre en Eſpagne que celui d'*Andromaque* avec *Pyrrhus* chez les grecs; & c'était en cela même que conſiſtait une grande partie de l'intérêt de la piéce. L'autenticité de l'hiſtoire rendait tolérable aux ſpectateurs un dénouement qu'il n'aurait pas été peut-être permis de feindre; & l'amour de *Chimène*, qui eût été odieux, s'il n'avait commencé qu'après la mort de ſon père, devenait auſſi touchant qu'excuſable, puiſqu'elle aimait déja *Rodrigue* avant cette mort, & par l'ordre de ſon père même.

On ne connaiſſait point encor, avant le *Cid* de *Corneille*, ce combat des paſſions, qui déchire le cœur, & devant lequel toutes les autres beautés de l'art ne ſont que des beautés inanimées. On ſait quel ſuccès eut le *Cid*, & quel entouſiaſme il produiſit dans la nation. On ſait auſſi les contradictions & les dégouts qu'eſſuya *Corneille*.

Il était comme on ſait un des cinq auteurs qui travaillaient aux piéces du cardinal de *Richelieu*. Ces cinq auteurs étaient *Rotrou*, *l'Etoile*, *Colletet*, *Boisrobert* & *Corneille*, admis le dernier dans cette ſociété. Il n'avait trouvé d'amitié & d'eſtime que dans *Rotrou*, qui ſentait ſon mérite. Les autres n'en avaient pas aſſez pour lui rendre juſtice. *Scudéri* écrivait contre lui avec le fiel de la jalouſie humiliée, & avec le ton de la ſupériorité. Un *Claveret* qui avait fait une comédie intitulée *la Place royale*, ſur

le même ſujet que *Corneille*, ſe répandit en invectives groſſières. *Mairet* lui-même s'avilit juſqu'à écrire contre *Corneille*, avec la même amertume. Mais ce qui l'affligea, & ce qui pouvait priver la France des chefs-d'œuvre dont il l'enrichit depuis, ce fut de voir le cardinal ſon protecteur ſe mettre avec chaleur à la tête de tous ſes ennemis.

Le cardinal à la fin de 1635, un an avant les repréſentations du *Cid*, avait donné dans le palais cardinal, aujourd'hui le palais royal, la *comédie des thuileries*, dont il avait arrangé lui-même toutes les ſcènes. *Corneille* plus docile à ſon génie, que ſouple aux volontés d'un premier miniſtre, crut devoir changer quelque choſe dans le troiſiéme acte qui lui fut confié. Cette liberté eſtimable fut envenimée par deux de ſes confrères, & déplut beaucoup au cardinal, qui lui dit, *qu'il falait avoir un eſprit de ſuite.* Il entendait par eſprit de ſuite la ſoumiſſion qui ſuit aveuglément les ordres d'un ſupérieur. Cette anecdote était fort connue chez les derniers princes de la maiſon de *Vendôme*, petits-fils de *Céſar de Vendôme*, qui avait aſſiſté à la repréſentation de cette piéce du cardinal.

Le premier miniſtre vit donc les défauts du *Cid* avec les yeux d'un homme mécontent de l'auteur, & ſes yeux ſe fermèrent trop ſur les beautés. Il était ſi entier dans ſon ſentiment, que quand on lui aporta les premières eſquiſſes du travail de l'académie ſur le *Cid*, & quand il vit que l'académie, avec un ménagement auſſi poli, qu'encourageant pour les arts, & pour le grand *Corneille*, comparait les conteſtations préſentes à celles que la *Jéruſalem* & le *Paſtor fido* avaient fait naître; il mit en marge, de ſa main: „ L'aplaudiſſement & le blâme du *Cid*, n'eſt qu'entre les doctes & les ignorans, au lieu que les conteſtations „ ſur les deux autres piéces ont été entre les gens d'eſprit. "

Qu'il me ſoit permis de hazarder une réflexion. Je crois que le cardinal de *Richelieu* avait raiſon, en ne conſidérant que les irrégularités de la piéce, l'inutilité & l'inconvenance du rôle de l'infante, le rôle faible du roi, le rôle encor plus faible de *don Sanche*, & quelques autres défauts. Son grand ſens lui faiſait voir clairement toutes ces fautes; & c'eſt en quoi il me paraît plus qu'excuſable.

Je ne ſais s'il était poſſible qu'un homme occupé des intérêts de l'Europe, des factions de la France, & des intrigues plus épineuſes de la cour, un cœur ulcéré par les ingratitudes & endurci par les vengeances, ſentit le charme des ſcènes de *Rodrigue* & de *Chimène*. Il voyait que *Rodrigue* avait très-grand tort d'aller chez ſa maîtreſſe, après avoir tué ſon père; & quand on eſt trop fortement choqué de voir enſemble deux perſonnes qu'on croit ne devoir pas ſe chercher, on peut n'être pas ému de ce qu'elles diſent.

Je ſuis donc perſuadé que le cardinal de *Richelieu* était de bonne foi. Remarquons encore, que cette ame altiere, qui voulait abſolument que l'académie condamnât le *Cid*, continua ſa faveur à l'auteur, & que même *Corneille* eut le malheureux avantage de travailler deux ans après à l'*Aveugle de Smyrne*, tragi-comédie des cinq auteurs, dont le canevas était encor du premier miniſtre.

Il y a une ſcène de baiſers dans cette piéce, & l'auteur du canevas avait reproché à *Chimène* un amour toûjours combatu par ſon devoir. Il eſt à croire que le cardinal de *Richelieu* n'avait pas ordonné cette ſcène, & qu'il fut plus indulgent envers *Colletet* qui la fit, qu'il ne l'avait été envers *Corneille*.

Quant au jugement que l'académie fut obligée de prononcer entre *Corneille* & *Scudéri*, & qu'elle intitula modeſtement, *ſenti-*

mens de l'académie ſur le Cid, j'oſe dire que jamais on ne s'eſt conduit avec plus de nobleſſe, de politeſſe, & de prudence, & que jamais on n'a jugé avec plus de goût. Rien n'était plus noble que de rendre juſtice aux beautés du *Cid*, malgré la volonté décidée du maître du royaume.

La politeſſe avec laquelle elle reprend les défauts, eſt égale à celle du ſtile; & il y eut une très-grande prudence à ſe conduire de façon que ni le cardinal de *Richelieu*, ni *Corneille*, ni même *Scudéri*, n'eurent au fond ſujet de ſe plaindre.

Je prendrai la liberté de faire quelques notes ſur le jugement de l'académie comme ſur la piéce; mais je crois devoir les prévenir ici par une ſeule; c'eſt ſur ces paroles de l'académie, *encor que le ſujet du Cid ne ſoit pas bon.* Je crois que l'académie entendait que le mariage, ou du moins la promeſſe de mariage entre le meurtrier & la fille du mort, n'eſt pas un bon ſujet pour une piéce morale, que nos bienſéances en ſont bleſſées. Cet aveu de ce corps éclairé, ſatisfaiſait à la fois la raiſon & le cardinal de *Richelieu*, qui croyait le ſujet défectueux. Mais l'académie n'a pas prétendu que le ſujet ne fût pas très-intéreſſant & très-tragique; & quand on ſonge que ce mariage eſt un point d'hiſtoire célébre, on ne peut que louer *Corneille* d'avoir réduit ce mariage à une ſimple promeſſe d'épouſer *Chimène*; c'eſt en quoi il me ſemble que *Corneille* a obſervé les bienſéances, beaucoup plus que ne le penſaient ceux qui n'étaient pas inſtruits de l'hiſtoire.

La conduite de l'académie compoſée de gens de lettres, eſt d'autant plus remarquable, que le déchainement de preſque tous les auteurs était plus violent; c'eſt une choſe curieuſe de voir comme il eſt traité dans la lettre ſous le nom d'*Ariſte*.

„ Pauvre eſprit, qui voulant paraître admirable à chacun, ſe

„ rend ridicule à tout le monde, & qui le plus ingrat des hom-
„ mes, n'a jamais reconnu les obligations qu'il a à *Sénèque* & à
„ *Guilain de Caſtro*, à l'un deſquels il eſt redevable de ſon *Cid*,
„ & à l'autre de ſa *Médée*. Il reſte maintenant à parler de ſes
„ autres piéces, qui peuvent paſſer pour farces, & dont les
„ titres ſeuls faiſaient rire autrefois les plus ſages & les plus
„ ſérieux; il a fait voir une *Mélite*, la *Galerie du palais*, & la
„ *Place royale*; ce qui nous faiſait eſpérer que *Mondory* annonce-
„ rait bientôt le *Cimetière St. Jean*, la *Samaritaine* & la *Place*
„ *aux veaux*, * l'humeur vile de cet auteur & la baſſeſſe de
„ ſon ame &c. "

On voit par cet échantillon de plus de cent brochures faites contre *Corneille*, qu'il y avait, comme aujourd'hui, un certain nombre d'hommes que le mérite d'autrui rend ſi furieux, qu'ils ne connaiſſent plus ni raiſon ni bienſéance. C'eſt une eſpèce de rage qui attaque les petits auteurs, & ſurtout ceux qui n'ont point eu d'éducation. Dans une piéce de vers contre lui, on fit parler ainſi *Guilain de Caſtro* :

Donc fier de mon plumage, en Corneille d'Horace,
Ne préten plus voler plus haut que le Parnaſſe.
Ingrat, ren moi mon Cid juſques au dernier mot;
Après tu connaîtras, Corneille déplumée,
Que l'eſprit le plus vain eſt ſouvent le plus ſot;
Et qu'enfin tu me dois toute ta renommée.

Maïret, l'auteur de la *Sophonisbe*, qui avait au moins la gloire d'avoir fait la première piéce régulière que nous euſſions en France, ſembla perdre cette gloire en écrivant contre *Corneille*

* Il eſt vrai que ces comédies de *Corneille* ſont fort mauvaiſes, mais il n'eſt pas moins vrai qu'elles valaient mieux que toutes celles qu'on avait fait juſqu'alors en France.

des perſonalités odieuſes. Il faut avouer que *Corneille* répondit très-aigrement à tous ſes ennemis. La querelle même alla ſi loin entre lui & *Mairet*, que le cardinal de *Richelieu* interpoſa entre eux ſon autorité. Voici ce qu'il fit écrire à *Mairet* par l'abbé de *Boisrobert*.

A Charonne, 5 Octobre 1637.

„ Vous lirez le reſte de ma lettre comme un ordre que je „ vous envoye par le commandement de ſon éminence. Je ne „ vous célerai pas qu'elle s'eſt fait lire avec un plaiſir extrême : „ tout ce qui s'eſt fait ſur le ſujet du *Cid*, & particuliérement „ une lettre qu'elle a vû de vous, lui a plû juſqu'à tel point „ qu'elle lui a fait naître l'envie de voir tout le reſte. Tant „ qu'elle n'a connu dans les écrits des uns & des autres que „ des conteſtations d'eſprit agréables & des railleries innocentes, „ je vous avoue qu'elle a pris bonne part au divertiſſement ; „ mais quand elle a reconnu que dans ces conteſtations naiſſaient „ enfin des injures, des outrages, & des menaces ; elle a pris „ auſſi-tôt réſolution d'en arrêter le cours. Pour cet effet, quoi- „ qu'elle n'ait point vû le libelle que vous attribuez à Mr. „ *Corneille*, préſupoſant par votre réponſe que je lui lus hier au „ ſoir, qu'il devait être l'agreſſeur, elle m'a commandé de lui „ remontrer le tort qu'il ſe faiſait, & de lui défendre de ſa „ part de ne plus faire de réponſe, s'il ne voulait lui déplaire ; „ mais d'ailleurs, craignant que des tacites menaces que vous „ lui faites, vous, ou quelqu'un de vos amis, n'en viennent „ aux effets, qui tireraient des ſuites ruineuſes à l'un & à l'au- „ tre, elle m'a commandé de vous écrire, que ſi vous voulez „ avoir la continuation de ſes bonnes graces, vous mettiez toutes „ vos injures ſous le pied, & ne vous ſouveniez plus que de

„ votre ancienne amitié, que j'ai charge de renouveller ſur la „ table de ma chambre à Paris, quand vous ſerez tous raſſem- „ blés. Juſqu'ici j'ai parlé par la bouche de ſon éminence; mais „ pour vous dire ingénument ce que je penſe de toutes vos pro- „ cédures, j'eſtime que vous avez ſuffiſamment puni le pauvre „ Mr. *Corneille* de ſes vanités, & que ſes faibles défenſes ne de- „ mandaient pas des armes ſi fortes & ſi pénétrantes que les vô- „ tres: vous verrez un de ces jours ſon *Cid* aſſez mal mené par „ les ſentimens de l'académie. "

L'académie trompa les eſpérances de *Boisrobert*. On voit évidemment par cette lettre que le cardinal de *Richelieu* voulait humilier *Corneille*, mais qu'en qualité de premier miniſtre, il ne voulait pas qu'une diſpute littéraire dégénérât en querelle perſonelle.

Pour laver la France du reproche que les étrangers pouraient lui faire, que le *Cid* n'attirât à ſon auteur que des injures & des dégouts, je joindrai ici une partie de la lettre que le célèbre *Balzac* écrivait à *Scudéri*, en réponſe à la critique du *Cid* que *Scudéri* lui avait envoyée.

— „ Conſidérez néanmoins, monſieur, que toute la France „ entre en cauſe avec lui, & que peut-être il n'y a pas un des „ juges dont vous êtes convenus enſemble, qui n'ait loué ce „ que vous déſirez qu'il condamne; de ſorte que quand vos „ argumens ſeraient invincibles, & que votre adverſaire y ac- „ quieſcerait, il aurait toûjours de quoi ſe conſoler glorieuſement „ de la perte de ſon procès, & vous dire que c'eſt quelque choſe „ de plus d'avoir ſatisfait tout un royaume que d'avoir fait une „ pièce régulière. Il n'y a point d'architecte d'Italie qui ne „ trouve des défauts à la ſtructure de Fontainebleau, & qui ne „ l'apelle un monſtre de pierre: ce monſtre, néanmoins, eſt la

„ belle demeure des rois, & la cour y loge commodément. Il
„ y a des beautés parfaites, qui ſont effacées par d'autres beau-
„ tés qui ont plus d'agrément & moins de perfection ; & parce
„ que l'acquis n'eſt pas ſi noble que le naturel, ni le travail
„ des hommes que les dons du ciel, on vous pourait encor di-
„ re que ſavoir l'art de plaire ne vaut pas tant que ſavoir plai-
„ re ſans art. *Ariſtote* blâme la *Fleur* d'*Agathon*, quoiqu'il die qu'elle
„ fut agréable ; & l'*Oedipe* peut-être n'agréait pas, quoiqu'*Ariſ-*
„ *tote* l'aprouve. Or s'il eſt vrai que la ſatisfaction des ſpecta-
„ teurs ſoit la fin que ſe propoſent les ſpectacles, & que les
„ maîtres même du métier ayent quelquefois apellé de *Céſar* au
„ peuple, le *Cid* du poëte français ayant plû auſſi-bien que la
„ *Fleur* du poëme grec, ne ſerait-il point vrai qu'il a obtenu
„ la fin de la repréſentation, & qu'il eſt arrivé à ſon but, en-
„ cor que ce ne ſoit pas par le chemin d'*Ariſtote*, ni par les
„ adreſſes de ſa poëtique ? Mais vous dites, monſieur, qu'il a
„ ébloui les yeux du monde, & vous l'accuſez de charme &
„ d'enchantement ; je connais beaucoup de gens qui feraient va-
„ nité d'une telle accuſation ; & vous me confeſſerez vous-même
„ que ſi la magie était une choſe permiſe, ce ſerait une choſe
„ excellente. Ce ſerait, à vrai dire, une belle choſe de pouvoir
„ faire des prodiges innocemment, de faire voir le ſoleil quand
„ il eſt nuit, d'aprêter des feſtins ſans viandes ni officiers, de
„ changer en piſtoles les feuilles de chêne, & le verre en dia-
„ mans. C'eſt ce que vous reprochez à l'auteur du *Cid*, qui
„ vous avouant qu'il a violé les règles de l'art, vous oblige de
„ lui avouer qu'il a un ſecret, qu'il a mieux réuſſi que l'art
„ même ; & ne vous niant pas qu'il a trompé toute la cour &
„ tout le peuple, ne vous laiſſe conclure de là, ſinon qu'il eſt
„ plus fin que toute la cour & tout le peuple, & que la trom-

perie

„ perie qui s'étend à un ſi grand nombre de perſonnes, eſt
„ moins une fraude qu'une conquête. Cela étant, monſieur, je
„ ne doute point que meſſieurs de l'académie ne ſe trouvent
„ bien empêchés dans le jugement de vôtre procès, & que d'un
„ côté vos raiſons ne les ébranlent, & de l'autre l'aprobation
„ publique ne les retienne. Je ſerais en la même peine ſi j'é-
„ tais en la même délibération, & ſi de bonne fortune, je ne
„ venais de trouver vôtre arrêt dans les régiſtres de l'antiquité.
„ Il a été prononcé, il y a plus de quinze cent ans, par un
„ philoſophe de la famille ſtoïque, mais un philoſophe dont la
„ dureté n'était pas impénétrable à la joie, de qui il nous reſte
„ des jeux & des tragédies, qui vivait ſous le régne d'un em-
„ pereur poëte & comédien, au ſiécle des vers & de la muſique.
„ Voici les termes de cet autentique arrêt, & je vous les laiſſe
„ interpréter à vos dames, pour leſquelles vous avez bien en-
„ trepris une plus longue & plus difficile traduction : *Illud mul-*
„ *tum eſt primo aſpectu oculos occupaſſe, etiamſi contemplatio di-*
„ *ligens inventura eſt quod arguat. Si me interrogas, major ille*
„ *eſt qui judicium abſtulit quam qui meruit.* Vôtre adverſaire y
„ trouve ſon compte par ce favorable mot de *major eſt*; & vous
„ avez auſſi ce que vous pouvez déſirer, ne déſirant rien, à
„ mon avis, que de prouver que *judicium abſtulit.* Ainſi vous
„ l'emportez dans le cabinet, & il a gagné au théatre. Si le
„ *Cid* eſt coupable, c'eſt d'un crime qui a eu récompenſe; s'il
„ eſt puni, ce ſera après avoir triomphé; s'il faut que *Platon* le
„ banniſſe de ſa république, il faut qu'il le couronne de fleurs
„ en le banniſſant, & ne le traite point plus mal qu'il a traité
„ autrefois *Homère.* Si *Ariſtote* trouve quelque choſe à déſirer en
„ ſa conduite, il doit le laiſſer jouïr de ſa bonne fortune, & ne
„ pas condamner un deſſein que le ſuccès a juſtifié. Vous êtes

„ trop bon pour en vouloir davantage : vous ſavez qu'on aporte „ ſouvent du tempérament aux loix, & que l'équité conſerve ce „ que la juſtice pourait ruiner. N'inſiſtez point ſur cette exacte „ & rigoureuſe juſtice. Ne vous attachez point avec tant de „ ſcrupule à la ſouveraine raiſon ; qui voudrait la contenter & „ ſatisfaire à ſa régularité, ſerait obligé de lui bâtir un plus „ beau monde que celui-ci ; il faudrait lui faire une nouvelle „ nature des choſes, & lui aller chercher des idées au-deſſus „ du ciel. Je parle, monſieur, pour mon intérêt ; ſi vous la „ croyez, vous ne trouverez rien qui mérite d'être aimé, & „ par conſéquent je ſuis en hazard de perdre vos bonnes gra- „ ces, bien qu'elles me ſoient extrêmement chères, & que je „ ſuis paſſionnément, monſieur, vôtre &c. "

C'eſt ainſi que *Balzac* retiré du monde, & plus impartial qu'un autre, écrivait à *Scudéri* ſon ami, & oſait lui dire la vérité. *Balzac*, tout empoulé qu'il était dans ſes lettres, avait beaucoup d'érudition & de goût, connaiſſait l'éloquence des vers, & avait introduit en France celle de la proſe. Il rendit juſtice aux beautés du *Cid*, & ce témoignage fait honneur à *Balzac* & à *Corneille*.

---

* *Marie-Magdeleine de Vignerot*, fille de la ſœur du cardinal, & de *René de Vignerot* ſeigneur de Pontcourley. Elle épouſa le marquis du *Roure de Combalet*, & fut dame d'atour de la reine. Elle fut ducheſſe d'*Aiguillon*

A MADAME
LA DUCHESSE D'AIGUILLON.*

MADAME,

Ce portrait vivant que je vous offre, repréſente un héros aſſez reconnaiſſable aux lauriers dont il eſt couvert. Sa vie a été une ſuite continuelle de victoires; ſon corps porté dans ſon armée a gagné des batailles après ſa mort, & ſon nom au bout de ſix cent ans vient encor triompher en France. Il y a trouvé une réception trop favorable pour ſe repentir d'être ſorti de ſon pays, & d'avoir apris à parler une autre langue que la ſienne. Ce ſuccès a paſſé mes plus ambitieuſes eſpérances, & m'a ſurpris d'abord; mais il a ceſſé de m'étonner depuis que j'ai vû la ſatisfaction que vous avez témoignée, quand il a paru devant vous. Alors j'ai oſé me promettre de lui tout ce qui en eſt arrivé, & j'ai crû qu'après les éloges dont vous l'avez honoré, cet aplaudiſſement univerſel ne lui pouvait manquer. Et véritablement, MADAME, on ne peut douter avec raiſon de ce que vaut une choſe qui a le bonheur de vous plaire: le jugement que vous en faites, eſt la marque aſſurée de ſon prix; & comme vous donnez toûjours libéralement aux véri-

---

de ſon chef ſur la fin de 1637. Cette épitre dédicatoire lui fut adreſſée au commencement de 1637; elle y eſt nommée madame de *Combalet*; & dans l'édition de 1638. on voit le nom de madame la ducheſſe d'*Aiguillon*.

*tables beautés l'eſtime qu'elles méritent, les fauſſes n'ont jamais le pouvoir de vous éblouïr. Mais votre généroſité ne s'arrête pas à des louanges ſtériles pour les ouvrages qui vous agréent, elle prend plaiſir à s'étendre utilement ſur ceux qui les produiſent, & ne dédaigne point d'employer en leur faveur ce grand crédit * que votre qualité & vos vertus vous ont acquis. J'en ai reſſenti des effets qui me ſont trop avantageux pour m'en taire, & je ne vous dois pas moins de remercimens pour moi, que pour le CID. C'eſt une reconnaiſſance qui m'eſt glorieuſe, puiſqu'il m'eſt impoſſible de publier que je vous ai de grandes obligations, ſans publier en même tems que vous m'avez aſſez eſtimé pour vouloir que je vous en euſſe. Auſſi, MADAME, ſi je ſouhaite quelque durée pour cet heureux effort de ma plume, ce n'eſt point pour aprendre mon nom à la poſtérité, mais ſeulement pour laiſſer des marques éternelles de ce que je vous dois, & faire lire à ceux qui naîtront dans les autres ſiécles, la proteſtation que je fais d'être toute ma vie,*

MADAME,

Votre très-humble, très-obéiſſant
& très-obligé ſerviteur,
CORNEILLE.

* La ducheſſe d'*Aiguillon* avait un très-grand crédit en effet ſur ſon oncle le cardinal, & ſans elle *Corneille* aurait été entiérement diſgracié. Il le fait aſſez entendre par ces paroles. Ses ennemis acharnés l'avaient peint comme un eſprit altier qui bravait le premier miniſtre, & qui confondait dans un mépris général leurs ouvrages & le goût de celui qui les protégeait. La ducheſſe d'*Aiguillon* rendit dans cette affaire un auſſi grand ſervice à ſon oncle qu'à *Cor-*

MARIANA l. 4°. de la hiſtoria de Eſpaña c. 5°.

AVia pocos dias antes hecho campo con D. Gomes Conde de Gormas. Venciòle, y diòle la muerte. Lo que reſultò d'eſte caſo, fue que casò con Doña Ximena, hija y heredera del miſmo Conde. * Ella miſma requiriò al Rey que ſe le dieſſe por marido, (ya eſtaua muy prendada de ſus partes), o le caſtigaſſe conforme a las leyes, por la muerte que diò a ſu padre. Hizòſe el caſamiento, que a todos eſtaua a cuento, con el qual por el gran dote de ſu eſpoſa, que ſe allegò al eſtado que el tenia de ſu padre, ſe aumentò en poder y riquezas.

Voilà ce qu'a prêté l'hiſtoire à D. Guillain de Caſtro, qui a mis ce fameux événement ſur le théatre avant moi. [Ceux qui entendent l'eſpagnol, y remarqueront deux circonſtances: l'une, que Chimène ne pouvant s'empêcher de reconnaître & d'aimer les belles qualités qu'elle voyait en D. Rodrigue, quoiqu'il eût tué ſon père (eſtaua prendada de ſus partes) *alla propoſer elle-même au roi cette généreuſe alternative, ou qu'il le lui donnat pour mari, ou qu'il le fît punir ſuivant les loix: l'autre, que ce mariage ſe fit au gré de tout le monde* (a todos eſtaua a cuento.) *Deux chroniques du Cid ajoutent qu'il fut célébré par l'archevêque de Seville, en préſence du roi & de toute ſa cour; mais je me ſuis contenté*

---

neille. Elle lui ſauva dans la poſtérité la honte de paſſer pour l'approbateur de *Colletet*, & l'ennemi du *Cid*, & de *Cinna*.

* Ces paroles de *Mariana* ſuffiſent pour juſtifier *Corneille. Chimène demanda au roi qu'il fît punir le Cid ſelon les loix, ou qu'il le lui donnât pour époux.*

On voit combien la vérité hiſtorique eſt adoucie dans la tragédie.

du texte de l'hiſtorien, parce que toutes les deux ont quelque choſe qui ſent le roman, & peuvent ne perſuader pas davantage que celles que nos français ont faites de Charlemagne & de Roland. Ce que j'ai raporté de Mariana ſuffit pour faire voir l'état qu'on fit de Chimène & de ſon mariage dans ſon ſiécle même, où elle vécut en un tel éclat, que les rois d'Aragon & de Navarre tinrent à honneur d'être ſes gendres, en épouſant ſes deux filles. Quelques-unes ne l'ont pas ſi bien traitée dans le notre; & ſans parler de ce qu'on a dit de la Chimène du théatre, celui qui a compoſé l'hiſtoire d'Eſpagne en français, l'a notée dans ſon livre, de s'être tôt & aiſément conſolée de la mort de ſon père, & a voulu taxer de légéreté une action qui fut imputée à grandeur de courage par ceux qui en furent les témoins. Deux romances eſpagnoles que je vous donnerai enſuite de cet avertiſſement, parlent encor plus en ſa faveur. Ces ſortes de petits poëmes ſont comme des originaux découſus de leurs anciennes hiſtoires, & je ſerais ingrat envers la mémoire de cette héroïne, ſi après l'avoir fait connaître en France, & m'y être fait connaître par elle, je ne tâchais de la tirer de la honte qu'on lui a voulu faire, parce qu'elle a paſſé par mes mains. Je vous donne donc ces piéces juſtificatives de la réputation où elle a vécu, ſans deſſein de juſtifier la façon dont je l'ai fait parler Français. Le tems l'a fait pour moi, & les traductions qu'on en a faites en toutes les langues qui ſervent aujourd'hui à la ſcène, & chez tous les peuples où l'on voit des théatres, je veux dire en Italien, Flamand & Anglais, ſont d'aſſez glorieuſes apologies contre tout ce qu'on en a dit. Je n'y ajouterai pour toute choſe qu'environ une douzaine de vers eſpagnols qui ſemblent faits exprès pour la défendre. Ils ſont du même auteur qui l'a traitée avant moi, D. Guillain de Caſtro, qui dans une autre comédie qu'il intitule Engañarſe engañando, *fait dire à une princeſſe de Bearn :*

A mirar
bien el mondo, que el tener
apetitos que vencer,
y ocaſiones que dexar.
Examinan el valor
en la muger, yo dixera
lo que ſiento, porque fuera
luzimiento de mi honor.
Pero malicias fundadas
en honras mal entendidas
de tentaciones vencidas
haz en culpas declaradas:
Y aſſi la que el deſſear
con el reſiſtir apunta,
Vence dos vezes ſi junta
con el reſiſtir el callar.

C'eſt, ſi je ne me trompe, comme agit Chimène dans mon ouvrage, en préſence du roi & de l'infante. Je dis en préſence du roi & de l'infante, parce que quand elle eſt ſeule, ou avec ſa confidente, ou avec ſon amant, c'eſt une autre choſe. Ses mœurs ſont inégalement égales, pour parler en termes de nôtre Ariſtote, & changent ſuivant les circonſtances des lieux, des perſonnes, des tems, & des occaſions, en conſervant toûjours le même principe.

Au reſte je me ſens obligé de déſabuſer le public de deux erreurs qui s'y ſont gliſſées touchant cette tragédie, & qui ſemblent avoir été autoriſées par mon ſilence. La premiere eſt que j'aye convenu de juges touchant ſon mérite, & m'en ſois raporté au ſentiment de ceux qu'on a priés d'en juger. Je m'en tairais encore, ſi ce faux bruit n'avait été juſques chez Mr. de Balzac dans ſa pro-

vince, ou, pour me ſervir de ſes paroles mêmes, dans ſon déſert, & ſi je n'en avais vû depuis peu les marques dans cette admirable lettre qu'il a écrite ſur ce ſujet, & qui ne fait pas la moindre richeſſe des deux derniers tréſors qu'il nous a donnés. Or comme tout ce qui part de ſa plume regarde toute la poſtérité, maintenant que mon nom eſt aſſuré de paſſer juſqu'à elle dans cette lettre incomparable, il me ſerait honteux qu'il y paſſât avec cette tache, & qu'on pût à jamais me reprocher d'avoir compromis de ma réputation. C'eſt une choſe qui juſqu'à préſent eſt ſans exemple; & de tous ceux qui ont été attaqués comme moi, aucun que je ſache n'a eu aſſez de faibleſſe pour convenir d'arbitres avec ſes cenſeurs; & s'ils ont laiſſé tout le monde dans la liberté publique d'en juger, ainſi que j'ai fait, ç'a été ſans s'obliger non plus que moi à en croire perſonne. Outre que dans la conjoncture où étaient lors les affaires du Cid, il ne fallait pas être grand devin pour prévoir ce que nous en avons vû arriver. A moins que d'être tout-à-fait ſtupide, on ne pouvait pas ignorer que comme les queſtions de cette nature ne concernent ni la religion, ni l'état, on en peut décider par les règles de la prudence humaine, auſſi-bien que par celles du théatre, & tourner ſans ſcrupule le ſens du bon Ariſtote du côté de la politique. Ce n'eſt pas que je ſache ſi ceux qui ont jugé du Cid, en ont jugé ſuivant leur ſentiment ou non, ni même que je veuille dire qu'ils en ayent bien ou mal jugé; mais ſeulement que ce n'a jamais été de mon conſentement qu'ils en ont jugé, & que peut-être je l'aurais juſtifié ſans beaucoup de peine, ſi la même raiſon qui les a fait parler, ne m'avait obligé à me taire. Ariſtote ne s'eſt pas expliqué ſi clairement dans ſa poëtique, que nous n'en puiſſions faire ainſi que les philoſophes, qui le tirent chacun à leur parti dans leurs opinions contraires; & comme c'eſt un pays inconnu pour beaucoup de monde, les plus zélés partiſans

tiſans du Cid en ont cru ſes cenſeurs ſur leur parole, & ſe ſont imaginés avoir pleinement ſatisfait à toutes leurs objections, quand ils ont ſoutenu qu'il importait peu qu'il fût ſelon les règles d'Ariſtote, & qu'Ariſtote en avait fait pour ſon ſiécle, & pour des grecs, & non pas pour le notre, & pour des français.

Cette ſeconde erreur que mon ſilence a affermie, n'eſt pas moins injurieuſe à Ariſtote qu'à moi. Ce grand homme a traité la poëtique avec tant d'adreſſe & de jugement, que les préceptes qu'il nous en a laiſſés, ſont de tous les tems & de tous les peuples; & bien loin de s'amuſer au détail des bienſéances & des agrémens, qui peuvent être divers, ſelon que ces deux circonſtances ſont diverſes, il a été droit aux mouvemens de l'ame dont la nature ne change point. Il a montré quelles paſſions la tragédie doit exciter dans celles de ſes auditeurs; il a cherché quelles conditions ſont néceſſaires, & aux perſonnes qu'on introduit, & aux événemens qu'on repréſente, pour les y faire naître; il en a laiſſé des moyens qui auraient produit leur effet partout dès la création du monde, & qui ſeront capables de le produire encor partout, tant qu'il y aura des théatres & des acteurs; & pour le reſte, que les lieux & les tems peuvent changer, il l'a négligé, & n'a pas même preſcrit le nombre des actes, qui n'a été réglé que par Horace beaucoup après lui.

Et certes je ſerais le premier qui condamnerais le Cid, s'il péchait contre ces grandes & ſouveraines maximes que nous tenons de ce philoſophe; mais bien loin d'en demeurer d'accord, j'oſe dire que cet heureux poëme n'a ſi extraordinairement réüſſi, que parce qu'on y voit les deux maîtreſſes conditions (permettez-moi cet épithète) que demande ce grand maître aux excellentes tragédies, & qui ſe trouvent ſi rarement aſſemblées dans un même ouvrage, qu'un des plus doctes commentateurs de ce divin traité qu'il en a

fait, ſoutient que toute l'antiquité ne les a vuës ſe rencontrer que dans le ſeul Oedipe. La première eſt, que celui qui ſouffre & eſt perſécuté, ne ſoit ni tout méchant, ni tout vertueux, mais un homme plus vertueux que méchant, qui par quelque trait de faibleſſe humaine qui ne ſoit pas un crime, tombe dans un malheur qu'il ne mérite pas : l'autre, que la perſécution & le péril ne viennent point d'un ennemi, ni d'un indifférent, mais d'une perſonne qui doive aimer celui qui ſouffre & en être aimée. Et voilà, pour en parler pleinement, la véritable & ſeule cauſe de tout le ſuccès du Cid, en qui l'on ne peut méconnaître ces deux conditions, ſans s'aveugler ſoi-même pour lui faire injuſtice. J'achève donc en m'acquittant de ma parole ; & après vous avoir dit en paſſant ces deux mots pour le Cid du théatre, je vous donne, en faveur de la Chimène de l'hiſtoire, les deux romances que je vous ai promis.

J'oubliais à vous dire que quantité de mes amis ayant jugé à propos que je rendiſſe compte au public de ce que j'avais emprunté de l'auteur eſpagnol dans cet ouvrage, & m'ayant témoigné le ſouhaiter, j'ai bien voulu leur donner cette ſatisfaction. Vous trouverez donc tout ce que j'en ai traduit imprimé d'une autre lettre, avec un chifre au commencement, qui ſervira de marque de renvoi pour trouver les vers eſpagnols au bas de la même page. Je garderai ce même ordre dans la mort de Pompée pour les vers de Lucain ; ce qui n'empêchera pas que je ne continue auſſi ce même changement de lettre, toutes les fois que mes acteurs raportent quelque choſe qui s'eſt dit ailleurs que ſur le théatre, où vous n'imputerez rien qu'à moi ſi vous n'y voyez ce chifre pour marque, & le texte d'un autre auteur au deſſous.

ROMANCE PRIMERO.

DElante el rey de Leon
Doña Ximena vna tarde
ſe pone a pedir juſticia
por la muerte de ſu padre.
Para contra el Cid la pide,
Don Rodrigo de Biuare,
que huerfana la dexò,
niña, y de muy poca edade.
Si tengo razon, o non,
bien, rey, lo alcanças y ſabes,
que los negocios de honra
no pueden diſimularſe.
Cada dia que amanece
veo al lobo de mi ſangre
cauallero en vn cauallo
por darme mayor peſare.
Mandale, buen rey, pues puedes,
que no me ronde mi calle,
que no ſe venga en mugeres
el hombre que mucho vale.
Si mi padre afrentò al ſuyo,
bien ha vengado a ſu padre,
que ſi honras pagaron muertes,
para ſu diſculpa baſtan.
Encomendada me tienes,
no conſientas que me agrauien,

que el que a mi ſe fiziere
a tu corona ſe faze.
Calledes, Doña Ximena,
que me dades pena grande,
que yo dare buen remedio
para todos vueſtros males.
Al Cid no le he de ofender,
que es hombre que mucho vale,
y me defiende mis reynos,
y quiero que me los guarde.
Pero yo fare vn partido
con el, que no os eſte male,
de tomalle la palabra
para que con vos ſe caſe.
Contenta quedò Ximena,
con la merced que le faze,
que quien huerfana la fizò
aqueſſe miſmo la ampara.

ROMANCE SEGUNDO.

A Ximena y a Rodrigo
prendiò el rey palabra, y mano,
de juntarlos para en vno
en preſencia de Layn Caluo.
Las enemiſtades viejas
con amor ſe conformaron,
que donde preſide el amor
ſe oluidan muchos agrauios.
Llegaron juntos los nouios,
y al dar la mano, y abraço;
el Cid mirando a la nouia
le dixò todo turbado.
Matè a tu padre, Ximena,
pero no à deſaguiſado,
matèle de hombre à hombre,
para vengar cierto agrauio.
Matè hombre, y hombre doy,
aqui eſtey a tu mandado,
y en lugar del muerto padre
cobraſte un marido honrado.
A todos pareciò bien,
ſu diſcrecion alabaron,
y aſſi ſe bizieron las bodas
de Rodrigo el Caſtellano.

ACTEURS.

D. FERNAND, premier roi de Caſtille.

D. URRAQUE, infante de Caſtille.

D. DIÉGUE, père de D. Rodrigue.

D. GOMES, comte de Gormas, père de Chimène.

D. RODRIGUE, fils de D. Diegue, & amant de Chimène.

D. SANCHE, amoureux de Chimène.

D. ARIAS, D. ALONSE, } gentilshommes Caſtillans.

CHIMENE, fille de D. Gomes.

LÉONOR, gouvernante de l'infante.

ELVIRE, ſuivante de Chimène.

Un page de l'infante.

La Scène eſt à Seville. *

---

* Remarquez que la ſcène eſt tantôt au palais du roi, tantôt dans la maiſon du comte de *Gormas*, tantôt dans la ville; mais, comme je le dis ailleurs, l'unité de lieu ſerait obſervée aux yeux des ſpectateurs, ſi on avoit eu des théâtres dignes de *Corneille*, ſemblables à celui de Vicence, qui repréſente une ville, un palais, des rues, une place... Car cette unité ne conſiſte pas à repréſenter toute l'action dans un cabinet, dans une chambre, mais dans pluſieurs endroits contigus que l'œil puiſſe appercevoir ſans peine.

OXFORD

LE CID,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, ELVIRE.

ELVIRE.

ENTRE tous ces amans dont la jeune ferveur *a*)
Adore votre fille, & brigue ma faveur,
Don Rodrigue & don Sanche à l'envi font paraître
Le beau feu qu'en leurs cœurs ſes beautés ont fait naître.
Ce n'eſt pas que Chimène écoute leurs ſoupirs,
Ou d'un regard propice anime leurs deſirs ;
b) Au contraire, pour tous dedans l'indiférence,
Elle n'ôte à pas un ni donne l'eſpérance ;
Et ſans les voir d'un œil trop ſévère, ou trop doux,
C'eſt de votre ſeul choix qu'elle attend un époux.

---

a) *La jeune ferveur.*] *Scudéri* dit que c'eſt parler français en allemand de donner de la jeuneſſe à la *ferveur*. L'académie réprouve le mot de *ferveur* qui n'eſt admis que dans le langage de la dévotion ; mais elle aprouve l'épithète *jeune*.

S'il eſt permis d'ajouter quelque choſe à la déciſion de l'académie, je dirai que le mot *jeune* convient très-bien aux paſſions de la jeuneſſe. On dira bien *leurs jeunes amours* ; mais non pas *leur jeune colère*, *ma jeune haine* ; pourquoi ? parce que la colère, la haine apartiennent autant à l'âge mûr, & que l'amour eſt plus le partage de la jeuneſſe.

b) *Au contraire, pour tous dedans l'indiférence.*] *Dedans* n'eſt ni cenſuré par *Scudéri* ni remarqué par l'académie ; la langue n'était pas alors entiérement épu-

LE COMTE.

Elle eſt dans le devoir, tous deux ſont dignes d'elle,
Tous deux formés d'un ſang noble, vaillant, fidelle,
Jeunes, mais qui ſont lire aiſément dans leurs yeux
L'éclatante vertu de leurs braves ayeux.
Don Rodrigue ſurtout n'a trait en ſon viſage
Qui d'un homme de cœur ne ſoit la haute image;
Et ſort d'une maiſon ſi féconde en guerriers,
Qu'ils y prennent naiſſance au milieu des lauriers.
La valeur de ſon père en ſon tems ſans pareille,
c) Tant qu'a duré ſa force, a paſſé pour merveille,
d) Ses rides ſur ſon front ont gravé ſes exploits,
Et nous diſent encor ce qu'il fut autrefois.
Je me promets du fils ce que j'ai vû du père;
Et ma fille en un mot peut l'aimer & me plaire.
Va l'en entretenir; mais dans cet entretien
Cache mon ſentiment, & découvre le ſien.
Je veux qu'à mon retour nous en parlions enſemble:
L'heure à préſent m'appelle au conſeil qui s'aſſemble;
Le roi doit à ſon fils choiſir un gouverneur,
Ou plûtôt m'élever à ce haut rang d'honneur.

Ce

rée. On n'avait pas ſongé que *dedans* eſt un adverbe : *il eſt dans la chambre, il eſt hors de la chambre. Etes-vous dedans? êtes-vous dehors?*

c) *Tant qu'a duré ſa force, a paſſé pour merveille; Ses rides ſur ſon front ont gravé ſes exploits.*] *A paſſé pour merveille* a été excuſé par l'académie; aujourd'hui cette expreſſion ne paſſerait point, elle eſt commune, froide & lâche. Les premiers qui écrivirent purement, *Racine & Boileau*, ont proſcrit tous ces termes, de *merveille*, de *ſans pareille*, *ſans ſeconde*, *miracle de nos jours*, *ſoleil* &c. & plus la poëſie eſt devenue difficile, plus elle eſt belle.

d) *Ses rides ſur ſon front.*] Voyez le jugement de l'académie, auquel nous renvoyons pour la plûpart des vers qu'elle a cenſurés ou juſtifiés.

Ce que pour lui mon bras chaque jour exécute,
e) Me défend de penſer qu'aucun me le diſpute.

SCENE II. f)

CHIMENE, ELVIRE.

ELVIRE *ſeule.*

QUelle douce nouvelle à ces jeunes amans !
Et que tout ſe diſpoſe à leurs contentemens !

CHIMENE.

Eh bien, Elvire, enfin, que faut-il que j'eſpère ?
Que dois-je devenir, & que t'a dit mon père ?

ELVIRE.

Deux mots dont tous vos ſens doivent être charmés ;
Il eſtime Rodrigue autant que vous l'aimez.

CHIMENE.

L'excès de ce bonheur me met en défiance.
Puis-je à de tels diſcours donner quelque croyance ?

ELVIRE.

Il paſſe bien plus outre, il aprouve ſes feux,

Racine ſe moqua de ce vers dans la farce des *plaideurs* : il y dit d'un vieux huiſſier, *Ses rides ſur ſon front gravaient tous ſes exploits.* Cette plaiſanterie ne plut point du tout à l'auteur du *Cid.*

e) *Me défend de penſer qu'aucun me le diſpute.*] Vous voyez que ces deux derniers vers ſont le fondement de la querelle qui doit ſuivre ; & qu'ainſi on fait très-mal de commencer aujourd'hui la piéce par la querelle imprévue du comte & de *don Diégue.*

f) *Corneille* fatigué de toutes les critiques qu'on faiſait du *Cid*, & ne ſachant plus à qui entendre, changea tout ce commencement en 1664. La piéce commençait ainſi :

Elvire, m'as-tu fait un raport bien
ſincère ?

Et vous doit commander de répondre à ſes vœux.
Jugez après cela, puiſque tantôt ſon père
Au ſortir du conſeil doit propoſer l'affaire, *g*)
S'il pouvait avoir lieu de mieux prendre ſon tems,
Et ſi tous vos deſirs ſeront bientôt contens.

CHIMENE.

Il ſemble toutefois que mon ame troublée
Refuſe cette joye, & s'en trouve acablée.
Un moment donne au ſort des viſages divers; *b*)
Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

ELVIRE.

Vous verrez votre crainte heureuſement déçue.

CHIMENE.

Allons, quoi qu'il en ſoit, en attendre l'iſſue.

Ne me déguiſe rien de ce qu'a dit mon père.

Il me ſemble que dans les deux premières ſcènes la piéce eſt beaucoup mieux annoncée, l'amour de *Chimène* plus développé, le caractère du comte de *Gormas* déja annoncé; & qu'enfin malgré tous les défauts qu'on reprochait à *Corneille*, il eût encor mieux valu laiſſer la tragédie comme elle était, que d'y faire ces faibles changemens. C'était l'amour de l'infante qu'il devait retrancher; c'étaient les fautes dans le détail qu'il eût fallu corriger.

g) Propoſer l'affaire eſt encor du ſtile comique; mais obſervons que le *Cid* fut donné d'abord ſous le titre de tragi-comédie.

b) Ces préſſentimens réuſſiſſent preſque toûjours. On craint avec le perſonnage auquel on commence à s'intéreſſer. Mais il faudrait peut-être une autre cauſe à ce préſſentiment que le lieu commun des changemens du ſort & une autre expreſſion que les *viſages divers*. Ce morceau eſt traduit de Diamante.

El alma indeciſa
Teme llegar a anegar ſe
En eſſe profonda abyſmo
De gloria e felicidades.
Que en un dia, en un momento,
Muda el hado de ſembrante,
Y deſpues de una fortuna
Suele llegar un deſaſtre.

SCENE III.

L'INFANTE, LÉONOR, un Page. *i*)

L'INFANTE *au Page.*

VA-t-en trouver Chimène, & di-lui de ma part
Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu tard,
Et que mon amitié ſe plaint de ſa pareſſe.

(*Le Page rentre.*)

LÉONOR.

Madame, chaque jour même deſir vous preſſe;
Et je vous vois penſive & triſte chaque jour,
Demander avec ſoin comme va ſon amour. *k*)

L'INFANTE.

J'en dois bien avoir ſoin; je l'ai preſque forcée.

i) C'eſt ici un défaut intolérable pour nous. La ſcène reſte vuide. Les ſcènes ne ſont point liées. L'action eſt interrompüe. Pourquoi les acteurs précédens s'en vont-ils? pourquoi ces nouveaux acteurs viennent-ils? comment l'un peut-il s'en aller, & l'autre arriver ſans ſe voir? comment *Chimène* peut-elle voir l'infante ſans la ſaluer? Ce grand défaut était commun à toute l'Europe, & les français ſeuls s'en ſont corrigés. Plus il eſt difficile de lier toutes les ſcènes, plus cette difficulté vaincüe a de mérite; mais il ne faut pas la ſurmonter aux dépens de la vraiſemblance & de l'intérêt. C'eſt un des ſecrets de ce grand art de la tragédie, inconnu encor à la plûpart de ceux qui l'exercent. Non-ſeulement on a retranché cette ſcène de l'infante, mais on a ſuprimé tout ſon rôle; & *Corneille* ne s'était permis cette faute inſuportable que pour remplir l'étendüe malheureuſement preſcrite à une tragédie. Il vaut mieux la faire beaucoup trop courte. Un rôle ſuperflu la rend toûjours trop longue.

k) Voilà une nouvelle excuſe du titre de tragi-comédie; *comme va ſon amour*! qu'auraient dit les Grecs du tems de Sophocle à une telle demande? Nous ne ferons point de remarque ſur les défauts de ce rôle qu'on a retranché entiérement.

A recevoir les coups dont ſon ame eſt bleſſée ;
Elle aime don Rodrigue, & le tient de ma main ;
Et par moi don Rodrigue a vaincu ſon dédain :
Ainſi de ces amans ayant formé les chaines,
Je dois prendre intérêt à la fin de leurs peines.

LÉONOR.

Madame, toutefois parmi leurs bons ſuccès
On vous voit un chagrin qui va juſqu'à l'excès.
Cet amour qui tous deux les comble d'allégreſſe
Fait-il de ce grand cœur la profonde triſteſſe ?
Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux,
Vous rend-il malheureuſe, alors qu'ils ſont heureux ?
Mais je vai trop avant, & deviens indiſcrète.

L'INFANTE.

Ma triſteſſe redouble à la tenir ſecrète.
Ecoute, écoute enfin comme j'ai combattu ;
Et plaignant ma faibleſſe, admire ma vertu.
L'amour eſt un tyran qui n'épargne perſonne.
Ce jeune cavalier, cet amant que je donne,
Je l'aime.

LÉONOR.

Vous l'aimez !

L'INFANTE.

Mets la main ſur mon cœur ;
Et voi comme il ſe trouble au nom de ſon vainqueur,
Comme il le reconnaît.

LÉONOR.

Pardonnez-moi, Madame,
Si je ſors du reſpect pour blâmer cette flamme.
Choiſir pour votre amant un ſimple cavalier !

Une grande princeſſe à ce point s'oublier !
Et que dira le roi ? que dira la Caſtille ?
Vous ſouvenez-vous bien de qui vous êtes fille ?

L'INFANTE.

Oui, oui, je m'en ſouviens, & j'épandrai mon ſang,
Plutôt que de rien faire indigne de mon rang.
Je te répondrais bien que dans les belles ames
Le ſeul mérite a droit de produire des flammes ;
Et ſi ma paſſion cherchait à s'excuſer,
Mille exemples fameux pouraient l'autoriſer :
Mais je n'en veux point ſuivre où ma gloire s'engage ;
Si j'ai beaucoup d'amour, j'ai bien plus de courage ;
Un noble orgueil m'aprend, qu'étant fille de roi,
Tout autre qu'un monarque eſt indigne de moi.
Quand je vis que mon cœur ne ſe pouvait défendre,
Moi-même je donnai ce que je n'oſais prendre.
Je mis, au lieu de moi, Chimène en ſes liens ;
Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.
Ne t'étonne donc plus ſi mon ame gênée
Avec impatience attend leur hyménée :
Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui.
Si l'amour vit d'eſpoir, il meurt avecque lui :
C'eſt un feu qui s'éteint faute de nourriture ;
Et malgré la rigueur de ma triſte avanture,
Si Chimène a jamais Rodrigue pour mari,
Mon eſpérance eſt morte, & mon eſprit guéri.
Je ſouffre cependant un tourment incroyable.
Juſques à cet hymen Rodrigue m'eſt aimable :
Je travaille à le perdre, & le perds à regret ;
Et de là prend ſon cours mon déplaiſir ſecret.

Je ſuis au déſeſpoir que l'amour me contraigne
A pouſſer des ſoupirs pour ce que je dédaigne ;
Je ſens en deux partis mon eſprit diviſé.
Si mon courage eſt haut, mon cœur eſt embraſé.
Cet hymen m'eſt fatal, je le crains, & ſouhaite :
Je ne m'en promets rien qu'une joie imparfaite.
Ma gloire & mon amour ont tous deux tant d'apas
Que je meurs s'il s'achève, & ne s'achève pas.

LÉONOR.

Madame, après cela je n'ai rien à vous dire,
Sinon que de vos maux avec vous je ſoupire ;
Je vous blâmais tantôt, je vous plains à préſent ;
Mais puiſque dans un mal ſi doux & ſi cuiſant,
Votre vertu combat & ſon charme & ſa force,
En repouſſe l'aſſaut, en rejette l'amorce,
Elle rendra le calme à vos eſprits flotans.
Eſpérez donc tout d'elle, & du ſecours du tems :
Eſpérez tout du ciel, il a trop de juſtice
Pour ſouffrir la vertu ſi longtems au ſuplice.

L'INFANTE.

Ma plus douce eſpérance eſt de perdre l'eſpoir.

LE PAGE.

Par vos commandemens Chimène vous vient voir.

L'INFANTE *à Léonor.*

Allez l'entretenir en cette galerie.

---

l) . . . . . *& la faveur du roi Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi.*] La dureté, l'impoliteſſe, les rodomontades du comte ſont à la vérité intolérables : mais ſongez qu'il eſt puni.

NB. Aujourd'hui quand les comédiens repréſentent cette piéce, ils commencent par cette ſcène. Il parait qu'ils ont très-grand tort ; car peut-on s'intéreſſer à la querelle du comte & de *don*

LÉONOR.

Voulez-vous demeurer dedans la rêverie ?

L'INFANTE.

Non, je veux ſeulement, malgré mon déplaiſir,
Remettre mon viſage un peu plus à loiſir.
Je vous ſuis. Juſte ciel, d'où j'attens mon remède,
Mets enfin quelque borne au mal qui me poſſede,
Aſſure mon repos, aſſure mon honneur.
Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur.
Cet hyménée à trois également importe;
Ren ſon effet plus promt, ou mon ame plus forte.
D'un lien conjugal joindre ces deux amans,
C'eſt briſer tous mes fers, & finir mes tourmens.
Mais je tarde un peu trop, allons trouver Chimène,
Et par ſon entretien ſoulager notre peine.

SCENE IV.

LE COMTE, D. DIEGUE.

LE COMTE.

ENfin vous l'emportez, *l)* & la faveur du roi
Vous éléve en un rang qui n'était dû qu'à moi;
Il vous fait gouverneur du prince de Caſtille.

Diégue, ſi on n'eſt pas inſtruit des amours de leurs enfans? L'affront que *Gormas* fait à *don Diégue* eſt un coup de théatre, quand on eſpère qu'ils vont conclure le mariage de *Chimène* avec *Rodrigue*. Ce n'eſt point jouer le *Cid*, c'eſt inſulter ſon auteur, que de le tronquer ainſi. On ne devrait pas permettre aux comédiens d'altérer ainſi les ouvrages qu'ils repréſentent.

D. DIEGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille,
Montre à tous qu'il eſt juſte, & fait connaître aſſez
Qu'il ſait récompenſer les ſervices paſſés.

LE COMTE.

m) Pour grands que ſoient les rois, ils ſont ce que nous ſommes :
Ils peuvent ſe tromper comme les autres hommes ;
Et ce choix ſert de preuve à tous les courtiſans,
Qu'ils ſavent mal payer les ſervices préſens.

D. DIEGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre eſprit s'irrite ;
La faveur l'a pû faire autant que le mérite.
Vous choiſiſſant peut-être on eût pû mieux choiſir ;
Mais le roi m'a trouvé plus propre à ſon deſir.
A l'honneur qu'il m'a fait, ajoutez-en un autre ;
Joignons d'un ſacré nœud ma maiſon à la vôtre.
Rodrigue aime Chimène, & ce digne ſujet *n*)
De ſes affections eſt le plus cher objet.
Conſentez-y, Monſieur, & l'acceptez pour gendre.

LE

Dans le *Cid* de *Diamante*, le roi donne la place de gouverneur de ſon fils en préſence du comte, & cela eſt encore plus théatral. Le théatre ne reſte point vuide. Il ſemble que *Corneille* aurait dû plûtôt imiter *Diamante* que *Caſtro* dans cette intelligence du théatre.

Au reſte, dans les deux piéces Eſpagnolles, le comte de *Gormas* donne un ſoufflet à *don Diégo* l'aîné, ce ſoufflet était eſſentiel.

Les deux pères diſent à-peu-près les mêmes choſes dans ces deux ſcènes & dans les ſuivantes. *Caſtro* qui vint après *Diamante* ne fit point difficulté de prendre pluſieurs penſées chez ſon prédeceſſeur dont la piéce était preſque oubliée. A plus forte raiſon *Corneille* fut en droit d'imiter les deux poëtes eſpagnols, & d'enrichir ſa langue des beautés d'une langue étrangere.

m) *Pour grands que ſoient les rois.*] Cette phraſe a vieilli, elle était fort

LE COMTE.

o) A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre;
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit bien mettre au cœur une autre vanité.
Exercez-la, Monſieur, & gouvernez le prince;
Montrez-lui comme il faut régir une province,
Faire trembler par-tout les peuples ſous ſa loi,
Remplir les bons d'amour, & les méchans d'effroi
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine:
Montrez lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars ſe rendre ſans égal,
Paſſer les jours entiers & les nuits à cheval,
Repoſer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à ſoi le gain d'une bataille:
Inſtruiſez-le d'exemple, & vous reſſouvenez
Qu'il faut faire à ſes yeux ce que vous enſeignez.

D. DIEGUE.

* *Pour s'inſtruire d'exemple, en dépit de l'envie,*

* *De mis hazañas eſcritas*

bonne alors. Il eſt honteux pour l'eſprit humain que la même expreſſion ſoit bonne en un tems, & mauvaiſe en un autre. On dirait aujourd'hui, *Tout grands que ſont les rois : Quelque grands que ſoient les rois.*

n) *Ce digne ſujet* ne ſe dirait pas aujourd'hui. Mais alors c'était une expreſſion très-reçue, *monſieur* ne ſe dirait pas non plus dans une tragédie. *Mettre une vanité au cœur* ſerait une mauvaiſe façon de parler.

o) *A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre*] Dans l'édition de 1637. il y a : *A de plus hauts partis ce beau fils doit prétendre.* Vous pouvez juger par ce ſeul trait de l'état où était alors notre langue. Un mélange de termes familiers & nobles défigurait tous les ouvrages ſérieux. C'eſt *Boileau* qui le premier enſeigna l'art de parler toûjours convenablement; & *Racine* eſt le premier qui ait employé cet art ſur la ſcène.

Il lira ſeulement l'hiſtoire de ma vie.
Là, dans un long tiſſu de belles actions,
Il verra comme il faut domter des nations,
Attaquer une place, ordonner une armée,
Et ſur de grands exploits bâtir ſa renommée.

LE COMTE.

Les exemples vivans ont bien plus de pouvoir.
Un prince dans un livre aprend mal ſon devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,
Que ne puiſſe égaler une de mes journées ?
Si vous fûtes vaillant, je le ſuis aujourd'hui ;
Et ce bras du royaume eſt le plus ferme apui.
Grenade & l'Aragon tremblent quand ce fer brille.
Mon nom ſert de rempart à toute la Caſtille.
Sans moi vous paſſeriez bientôt ſous d'autres loix ;
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.
Chaque jour, chaque inſtant, entaſſe pour ma gloire,
Lauriers deſſus lauriers, victoire ſur victoire.
Le prince, pour eſſai de généroſité
Gagnerait des combats marchant à mon côté.
* *Loin des froides leçons qu'à mon bras on préfère,*
Il aprendrait à vaincre en me regardant faire.

D. DIEGUE.

p) Vous me parlez en vain de ce que je connoi ;

dare al Principe un traslado,
y aprendera en lo que hize,
ſi no aprende en lo que hago.
* *Podra dalle exemplo,*
como mil vezes le hago.

p) *Vous me parlez en vain de ce que je connoi.*] On prononçait alors *connoi* comme on l'écrivait, & on le faiſait rimer avec *moi*, *toi*. Aujourd'hui on pro-

Je vous ai vû combatre & commander ſous moi :
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler ſa glace,
Votre rare valeur a bien rempli ma place ;
Enfin, pour épargner les diſcours ſuperflus,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met de la diférence.

LE COMTE.

Ce que je méritais, vous l'avez emporté.

D. DIEGUE.

Qui l'a gagné ſur vous l'avait mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en eſt bien le plus digne.

D. DIEGUE.

En être refuſé n'en eſt pas un bon ſigne.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtiſan.

D. DIEGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon ſeul partiſan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux ; le roi fait honneur à votre âge.

D. DIEGUE.

Le roi, quand il en fait, le meſure au courage.

LE COMTE.

* *Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.*

* *Yo lo mereſco*
Tambien como tu, y mejor.

nonce *connais*, & cependant l'uſage a prévalu d'écrire *connois* ; c'eſt une inconſéquence, ou je ſuis fort trompé, d'écrire d'une façon & de prononcer

D. DIEGUE.

Qui n'a pû l'obtenir ne le méritait pas.

LE COMTE.

Ne le méritait pas! Moi?

D. DIEGUE.

Vous.

LE COMTE.

q) Ton impudence,
Téméraire vieillard, aura ſa récompenſe.

[*Il lui donne un ſouflet.*]

D. DIEGUE *mettant l'épée à la main.*

Achève, & pren ma vie après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vû rougir ſon front.

LE COMTE.

Et que penſes-tu faire avec tant de faibleſſe?

D. DIEGUE.

O Dieu! ma force uſée en ce beſoin me laiſſe!

LE COMTE.

Ton épée eſt à moi, mais tu ſerais trop vain,
Si ce honteux trophée avait chargé ma main.
Adieu. Fai lire au prince, en dépit de l'envie,

---

d'une autre. Quel étranger poura deviner, qu'on écrit *Paon*, la ville de *Caen*, & qu'on prononce *Pan*, la ville de *Can*? Il ſerait à ſouhaiter qu'on nous délivrât de cette contradiction, autant que l'étymologie des mots poura le permettre. On s'eſt déja aperçu combien il eſt ridicule d'écrire de la même manière les *françois* qu'on prononce *français*, & St. *François* qu'on prononce *François*. Comment un étranger en liſant *anglois* & *danois*, devinera-t-il qu'on prononce *danois* avec un *o*, & *anglais* avec un *a*? Mais il faut du tems pour corriger un abus introduit par le tems.

q) . . . . . *Ton inſolence, Téméraire vieillard, aura ſa récompenſe.*] On ne donnerait pas aujourd'hui un ſouflet ſur la joue d'un héros. Les acteurs mêmes ſont très-embarraſſés à donner ce ſou-

Pour ſon inſtruction l'hiſtoire de ta vie:
D'un inſolent diſcours ce juſte châtiment
Ne lui ſervira pas d'un petit ornement.

D. DIEGUE.

r) Epargnes-tu mon ſang?

LE COMTE.

Mon ame eſt ſatisfaite;
Et mes yeux à ma main reprochent ta défaite.

D. DIEGUE.

Tu dédaignes ma vie!

LE COMTE.

En arrêter le cours
Ne ſerait que hâter la parque de trois jours. *s*)

SCENE V.

D. DIEGUE *ſeul.*

O Rage! ô déſeſpoir! ô vieilleſſe ennemie!
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie?

ſiet, ils ſont le ſemblant. Cela n'eſt plus même ſoufert dans la comédie; & c'eſt le ſeul exemple qu'on en ait ſur le théatre tragique. Il eſt à croire que c'eſt une des raiſons qui firent intituler le *Cid* tragi-comédie. Preſque toutes les piéces de *Scudéri* & de *Boisrobert* avaient été des tragi-comédies. On avait cru longtems en France qu'on ne pouvait ſuporter le tragique continu ſans mêlange d'aucune familiarité. Le mot de *tragi-comédie* eſt très-ancien: *Plaute* l'emploie pour déſigner ſon *Amphitrion*, parce que ſi l'avanture de *Soſie* eſt comique, *Amphitrion* eſt très-ſérieuſement affligé.

r) *Epargnes-tu mon ſang?*] On a retranché ces quatre vers dans les éditions ſuivantes.

ſ) Dans la piéce de *Diamante*, le Comte dit à don Diegue *vale.*

Et ne ſuis-je blanchi dans les travaux guerriers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
Mon bras qu'avec reſpect toute l'Eſpagne admire
Mon bras qui tant de fois a ſauvé cet empire,
Tant de fois affermi le trône de ſon roi,
Trahit donc ma querelle, & ne fait rien pour moi ?
O cruel ſouvenir de ma gloire paſſée!
Oeuvre de tant de jours en un jour effacée!
Nouvelle dignité, fatale à mon bonheur!
Précipice élevé d'où tombe mon honneur!
Faut-il de votre éclat voir triompher le comte,
Et mourir ſans vengeance, ou vivre dans la honte ?
* *Comte, ſois de mon prince à préſent gouverneur ;*
Ce haut rang n'admet point un homme ſans honneur ;
Et ton jaloux orgueil par cet affront inſigne,
Malgré le choix du roi m'en a ſû rendre indigne.
Et toi, de mes exploits glorieux inſtrument,
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
Fer, jadis tant à craindre, & qui dans cette ofenſe

* *Llamadle, llamad al conde*
que venga à exercer el cargo
de ayo de vueſtro hijo,
que podra mas bien honrallo,
pues que yo ſin honra quedo.

---

t) *Si Rodrigue eſt mon fils, &c.*] On a retranché ces quatre vers comme ſuperflus. *Une ardeur plus haute* était mal. Une ardeur n'eſt point *haute*. Il eût falu peut-être, une ardeur plus *noble*, plus *digne*. L'académie ne reprit aucune de ces fautes, qui échapèrent à la critique de *Scudéri* ; elle ſe contenta de juger des choſes que *Scudéri* avait critiquées ; & ſouvent il critiqua mal, parce qu'il était plus jaloux qu'éclairé. L'académie au contraire était plus éclairée que jalouſe.

u) Dans le *Cid* de *Diamante*, *Rodrigue* arrive avec le *garçon gracieux* qui a

M'as ſervi de parade, & non pas de défenſe,
Va, quitte déſormais le dernier des humains,
Paſſe pour me venger en de meilleures mains.
t) Si Rodrigue eſt mon fils, il faut que l'amour cède,
Et qu'une ardeur plus haute à ſes flammes ſuccède.
Mon honneur eſt le ſien, & le mortel affront,
Qui tombe ſur mon chef, rejaillit ſur ſon front.

SCENE VI.

D. DIEGE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

RODrigue, as-tu du cœur? *u*)

D. RODRIGUE.

Tout autre que mon père
L'éprouverait ſur l'heure.

D. DIEGUE.

* *Agréable colère!*
Digne reſſentiment à ma douleur bien doux!

* *Eſſe ſentimiento adoro,*
eſſa colera me agrada,
eſſa ſangre alborotada
es la que me dió Caſtilla,
y la que te di heredada.

---

peint le portrait de *Chimène*. *Rodrigue* trouve le portrait reſſemblant & dit au *garçon gracieux* qu'il eſt un grand peintre. *Grande pintor*, puis regardant ſon pere affligé qui tient d'une main ſon épée & de l'autre un mouchoir; il lui en demande la raiſon: *Don Diégue* lui répond, *aie, aie l'honneur* Rodrigue; *qu'eſt-ce qui vous déplaît? Don Diégue, aie, aie l'honneur te dis-je.* Rodrigue, *parlez, eſpérez, j'écoute.* Don Diégue, *aie aie, as tu du courage?*

Rodrigue répond à-peu-près comme dans *Caſtro* & dans *Corneille*.

Je reconnais mon ſang à ce noble courroux;
Ma jeuneſſe revit en cette ardeur ſi promte.
Vien, mon fils, vien, mon ſang, vien réparer ma honte;
Vien me venger.

D. RODRIGUE.

De quoi?

D. DIEGUE.

* *D'un affront ſi cruel,*
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel:
D'un ſouflet. L'inſolent en eût perdu la vie;
Mais mon âge a trompé ma généreuſe envie;
Et ce fer que mon bras ne peut plus ſoutenir,
Je le remets au tien pour venger & punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage;
** *Ce n'eſt que dans le ſang qu'on lave un tel outrage;*
Meurs, ou tüe. Au ſurplus, pour ne te point flater,
*** *Je te donne à combattre un homme à redouter.*
*) Je l'ai vû tout ſanglant au milieu des batailles,
Se faire un beau rempart de milles funerailles.

D.

* *Eſta mancha de mi honor*
al tuyo ſe eſtiende.

** *Lavala*
con ſangre, que ſangre ſola
quita ſemejantes manchas.

*** *Poderoſo es el contrario.*

---

*) *Je l'ai vû tout ſanglant au milieu des batailles, Se faire un beau rempart de mille funerailles.*] Dans les éditions ſuivantes, *Corneille* a mis :
Je l'ai vû tout couvert de ſang & de pouſſière,

D. RODRIGUE.

Son nom? c'eſt perdre tems en propos ſuperflus.

D. DIEGUE.

Donc pour te dire encor quelque choſe de plus,
Plus que brave ſoldat, plus que grand capitaine,
C'eſt....

D. RODRIGUE.

De grace, achevez.

D. DIEGUE.

Le père de Chimène.

D. RODRIGUE.

Le...?

D. DIEGUE.

Ne replique point, je connais ton amour;
Mais qui peut vivre infame eſt indigne du jour:
Plus l'ofenſeur eſt cher, & plus grande eſt l'ofenſe.
* *Enfin tu ſais l'affront, & tu tiens la vengeance.*
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi,
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
** *Accablé des malheurs où le deſtin me range,*
Je m'en vai les pleurer. Va, cours, vole, & nous venge.

* *aqui ofenſa, y alli eſpada,*
no tengo mas que dezirte.
** *Ya voy à llorar afrentas,*
Mientras tu tomas venganças.

Porter partout la mort dans une armée entière.
L'académie avait condamné *funerailles*; je ne ſais ſi ce mot, tout impropre qu'il eſt, n'eût pas mieux valu que le pléonaſme languiſſant *partout & entière.*

SCENE VII.

D. RODRIGUE *ſeul.*

y) PErcé juſques au fond du cœur,
D'une atteinte imprévûe auſſi bien que mortelle,
Miſérable vengeur d'une juſte querelle,
Et malheureux objet d'une injuſte rigueur,
Je demeure immobile, & mon ame abatûe
Céde au coup qui me tûe.
Si près de voir mon feu récompenſé,
* *O Dieu, l'étrange peine!*
En cet affront mon père eſt l'ofenſé,
Et l'ofenſeur le père de Chimène.
z) Que je ſens de rudes combats!
Contre mon propre honneur mon amour s'intéreſſe:
Il faut venger un père, & perdre une maîtreſſe.
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triſte choix, ou de trahir ma flame,
Ou de vivre en infame:
Des deux côtés mon mal eſt infini.

* *Mi padre el ofendido! eſtraña pena!*
y el ofenſor el padre de Ximena!

---

y) *Percé juſques au fond du cœur.*] On mettait alors des ſtances dans la plûpart des tragédies, & on en avait dans *Médée*. On les a bannies du théatre. On a penſé que les perſonnages qui parlent en vers d'une meſure déterminée, ne devaient jamais changer cette meſure, parce que s'ils s'expliquaient en proſe, ils devraient toûjours continuer à parler en proſe. Or les vers de ſix pieds étant ſubſtitués à la proſe, le perſonnage ne doit pas s'écarter de ce langage convenu. Les ſtances donnent trop l'idée que c'eſt le poëte qui parle. Cela n'empêche pas que ces ſtances du Cid ne ſoient fort belles, & ne ſoient encor écoutées avec beaucoup de plaiſir.

O Dieu! l'étrange peine!
Faut-il laiſſer un affront impuni?
* *Faut-il punir le père de Chimène?*
Père, maîtreſſe, honneur, amour,
Noble & dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaiſirs ſont morts, ou ma gloire ternie.
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
Cher & cruel eſpoir d'une ame généreuſe,
Mais enſemble amoureuſe,
Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
Qui fais toute ma peine,
M'es-tu donné pour venger mon honneur?
M'es-tu donné pour perdre ma Chimène?
Il vaut mieux courir au trépas.
Je dois à ma maîtreſſe, auſſi-bien qu'à mon père.
Qui venge cet affront, irrite ſa colère;
Et qui peut le ſouffrir, ne la mérite pas.
Prévenons la douleur d'avoir failli contre elle,
Qui nous ſerait mortelle.
Tout m'eſt fatal, rien ne me peut guérir,
Ni ſoulager ma peine.

* *Yo he de matar al padre de Ximena?*

---

z) *Corneille* corrigea depuis cette ſtance ainſi :

Il vaut mieux courir au trépas;
Je dois à ma maîtreſſe, auſſi-bien qu'à mon père;
J'attire en me vengeant ſa haine & ſa colère;
J'attire ſes mépris en ne me vengeant pas.
A mon plus doux eſpoir l'un me rend infidèle,
Et l'autre indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir guérir;
Tout redouble ma peine.
Allons, mon ame; & puiſqu'il faut mourir,
Mourons du moins ſans ofenſer Chimène.

Allons, mon ame, & puiſqu'il faut mourir,
Mourons du moins ſans ofenſer Chimène.
Mourir ſans tirer ma raiſon !
Rechercher un trépas ſi mortel à ma gloire !
Endurer que l'Eſpagne impute à ma mémoire,
D'avoir mal ſoutenu l'honneur de ma maiſon !
Reſpecter un amour dont mon ame égarée
Voit la perte aſſurée !
N'écoutons plus ce penſer ſuborneur,
Qui ne ſert qu'à ma peine.
aa) Allons, mon bras, du moins ſauvons l'honneur,
Puiſqu'auſſi-bien il faut perdre Chimène.
Oui, mon eſprit s'était déçû.
Dois-je pas à mon père, avant qu'à ma maîtreſſe ?
Que je meure au combat, ou meure de triſteſſe,
Je rendrai mon ſang pur comme je l'ai reçû.
Je m'accuſe déja de trop de négligence ;
Courons à la vengeance ;
Et tout honteux d'avoir tant balancé,
* *Ne ſoyons plus en peine*
(*Puiſqu'aujourd'hui mon père eſt l'ofenſé*)
Si l'ofenſeur eſt père de Chimène.

* *haviendo fido*
mi padre el ofendido,
poco importa que fueſe
el ofenſor el padre de Ximena.

aa) *Allons, mon bras, du moins ſauvons l'honneur.*] L'académie avait aprouvé *Allons, mon ame* ; & cependant *Corneille* le changea, & mit *Allons, mon bras.* On ne dirait aujourd'hui ni l'un ni l'autre. Ce n'eſt point un effet du caprice de la langue ; c'eſt qu'on s'eſt acoutumé à mettre plus de vérité dans le langage. *Allons* ſignifie *marchons*, & ni un bras ni une ame ne marchent ; d'ailleurs nous ne ſommes plus dans un tems où l'on parle à ſon bras & à ſon ame.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. ARIAS, LE COMTE.

LE COMTE.

* *JE l'avoue entre nous, quand je lui fis l'affront,* a)
J'eus le ſang un peu chaud, & le bras un peu prompt:
Mais puiſque c'en eſt fait, le coup eſt ſans remède.

D. ARIAS.

Qu'aux volontés du roi ce grand courage cède;
Il y prend grande part, & ſon cœur irrité
Agira contre vous de pleine autorité.
Auſſi vous n'avez point de valable défenſe.
Le rang de l'ofenſé, la grandeur de l'ofenſe,
Demandent des devoirs & des ſoumiſſions,
Qui paſſent le commun des ſatisfactions.

LE COMTE.

Qu'il prenne donc ma vie, elle eſt en ſa puiſſance.

* *Confieſo que fue locura,*
mas no la quiero enmendar.

a) *Je l'avoue entre nous, quand je lui fis l'affront.*] *Corneille* aurait dû corriger *je lui fis l'affront*, que l'académie condamna comme une faute contre la langue. De plus, il falait dire *cet affront*. Il mit à la place :

Je l'avoue entre nous, mon ſang un peu trop chaud
S'eſt trop ému d'un mot, & l'a porté trop haut.

Un ſang trop chaud qui le porte trop haut eſt bien pis qu'une faute contre la grammaire.

D. ARIAS.

Un peu moins de tranſport, & plus d'obéiſſance.
D'un prince qui vous aime apaiſez le courroux.
Il a dit, *je le veux*, déſobéirez-vous?

LE COMTE.

Monſieur, pour conſerver ma gloire & mon eſtime,
Déſobéir un peu n'eſt pas un ſi grand crime:
Et quelque grand qu'il ſût, mes ſervices préſens
b) Pour le faire abolir ſont plus que ſuffiſans.

D. ARIAS.

Quoi qu'on faſſe d'illuſtre & de conſidérable,
Jamais à ſon ſujet un roi n'eſt redevable.
Vous vous flatez beaucoup, & vous devez ſavoir
Que qui ſert bien ſon roi ne fait que ſon devoir.
* *Vous vous perdrez, monſieur, ſur cette confiance.*

LE COMTE.

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

D. ARIAS.

Vous devez redouter la puiſſance d'un roi.

LE COMTE.

** *Un jour ſeul ne perd pas un homme tel que moi.*
Que toute ſa grandeur s'arme pour mon ſuplice,

* *Y con ella bas de querer perderte?*

** *Los hombres como yo mucho tienen que perder.*

b) *Pour le faire abolir ſont plus que ſuffiſans.*] C'eſt ici qu'il y avait:

Les ſatisfactions n'apaiſent point une ame;
Qui les reçoit a tort, qui les fait ſe diffame;
Et de pareils accords, l'effet le plus commun

* *Tout l'état périra plutôt que je périsse.*

D. ARIAS.

Quoi? vous craignez si peu le pouvoir souverain...

LE COMTE.

D'un sceptre qui sans moi tomberait de sa main.
Il a trop d'intérêt lui-même à ma personne;
Et ma tête en tombant ferait choir sa couronne.

D. ARIAS.

Souffrez que la raison remette vos esprits.
Prenez un bon conseil.

LE COMTE.

Le conseil en est pris.

D. ARIAS.

Que lui dirai-je enfin? Je lui dois rendre compte.

LE COMTE.

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

D. ARIAS.

Mais songez que les rois veulent être absolus.

LE COMTE.

Le sort en est jetté, monsieur, n'en parlons plus.

D. ARIAS.

Adieu donc, puisqu'en vain je tâche à vous résoudre.
Tout couvert de lauriers, craignez encor la foudre.

LE COMTE.

Je l'attendrai sans peur.

* *Ha de perderse Castilla*
antes que yo.

Et de deshonorer deux hommes au lieu d'un.

Ces vers parurent trop dangereux dans un tems où l'on punissait les duels qu'on ne pouvait arrêter, & *Corneille* les supprima.

D. ARIAS.

Mais non pas ſans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par là don Diégue ſatisfait.

(*D. Arias rentre.*)

Je m'étonne fort peu de menaces pareilles;
Dans les plus grands périls je fais plus de merveilles;
Et quand l'honneur y va, les plus cruels trépas
Préſentés à mes yeux ne m'ébranleraient pas.

SCENE II.

LE COMTE, D. RODRIGUE.

D. RODRIGUE.

A Moi, comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.

* *Connais-tu bien don Diégue?*

LE COMTE.

Oui.

D. RODRIGUE.

** *Parlons bas, écoute.*

* *Aquel viejo que allí eſtá, ſabes quien es?*

** *Habla baxo, eſcucha.*

Sais-

c) Dans la pièce de *Diamante*, *Rodrigue* propoſe au Comte de ſe battre à la campagne ou dans la ville, de nuit, ou de jour, au ſoleil ou à l'ombre, avec plaſtron, ou ſans plaſtron, à pied ou à cheval, à l'épée ou à la lance. Ah

* *Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,*
La vaillance & l'honneur de ſon tems? le ſais-tu?

LE COMTE.

** *Peut-être.*

D. RODRIGUE.

*** *Cette ardeur que dans les yeux je porte,*
Sais-tu que c'eſt ſon ſang? le ſais-tu?

LE COMTE.

**** *Que m'importe?*

D. RODRIGUE.

***** *A quatre pas d'ici je te le fais ſavoir.*

LE COMTE.

Jeune préſomptueux.

D. RODRIGUE.

Parle ſans t'émouvoir.
Je ſuis jeune; il eſt vrai, mais aux ames bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années c).

* *No sabes que fue despojo*
de honra y valor?
** *Si seria.*
*** *Y que ei sangre suya*
la que yo tengo en el ojo?
Sabes?
**** *Y el sabello*
que ha de importar?
***** *Si vamos à otro lugar,*
sabras lo mucho que importa.

---

le plaiſant boufon! répond le comte.

RODRIGUE.

En campagna, en pobludo
De noche o de dia, al uelo
Claro o a la sombra obscura
A cavallo, a pie, con peto,

LE COMTE.

Mais t'attaquer à moi! qui t'a rendu ſi vain,
Toi qu'on n'a jamais vû les armes à la main?

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne ſe font pas connaître;
(d) Et pour leurs coups d'eſſai veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je ſuis?

D. RODRIGUE.

Oui, tout autre que moi
Au ſeul bruit de ton nom pourait trembler d'effroi.
Mille & mille lauriers dont ta tête eſt couverte,
Semblent porter écrit le deſtin de ma perte.
J'attaque en téméraire un bras toûjours vainqueur;
Mais j'aurai trop de force ayant aſſez de cœur.
A qui venge ſon père il n'eſt rien d'impoſſible.
(e) Ton bras eſt invaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur qui paraît au diſcours que tu tiens,
Par tes yeux chaque jour ſe découvrait aux miens;
Et croyant voir en toi l'honneur de la Caſtille,

Qſin el, a espada o lança.

LE COMTE.

Que bueno
Pues me retais! Que grandoſo
mocuelo!

d) *Coups d'eſſai, coups de maître.*] Termes familiers qu'on ne doit jamais employer dans le tragique; de plus, ce n'eſt qu'une répétition froide de ce beau vers:

La valeur n'attend pas le nombre des années.

Scudéri cenſurait des beautés, & ne vit pas ce défaut.

e) *Ton bras eſt* invaincu, *mais non pas invincible.*] Ce mot *invaincu* n'a point été

Mon ame avec plaiſir te deſtinait ma fille.
Je ſais ta paſſion, & ſuis ravi de voir
Que tous ſes mouvemens cédent à ton devoir;
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime;
Que ta haute vertu répond à mon eſtime;
Et que voulant pour gendre un cavalier parfait,
Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.
Mais je ſens que pour toi ma pitié s'intéreſſe:
J'admire ton courage, & je plains ta jeuneſſe.
Ne cherche point à faire un coup d'eſſai fatal;
Diſpenſe ma valeur d'un combat inégal;
Trop peu d'honneur pour moi ſuivrait cette victoire.
A vaincre ſans péril, on triomphe ſans gloire.
On te croirait toûjours abattu ſans effort;
Et j'aurais ſeulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace eſt ſuivie:
Qui m'oſe ôter l'honneur craint de m'ôter la vie!

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

D. RODRIGUE.

Marchons ſans diſcourir.

---

employé par les autres écrivains; je n'en vois aucune raiſon: il ſignifie autre choſe qu'*indomté*: un pays eſt *indomté*, un guerrier eſt *invaincu*. *Corneille* l'a encor employé dans les *Horaces*. Il y a un dictionaire d'ortographe, où il eſt dit qu'*invaincu* eſt un barbariſme. Non; c'eſt un terme hazardé & néceſſaire. Il y a deux ſortes de barbariſmes, celui des mots & celui des phraſes. *Egaliſer les fortunes*, pour *égaler les fortunes*: *au parfait*, au-lieu de *parfaitement*: *éluquer*, pour *donner de de l'éducation*, *élever*: voilà des barbariſmes de mots. *Je crois de bien faire*, au-lieu de *je crois bien faire*; *encenſer aux dieux*, pour *encenſer les dieux*: *je vous aime tout ce qu'on peut aimer*. Voilà des barbariſmes de phraſe.

LE COMTE.

Es-tu ſi las de vivre?

D. RODRIGUE.

As-tu peur de mourir?

LE COMTE.

Vien, tu fais ton devoir, & le fils dégénère,
Qui ſurvit un moment à l'honneur de ſon père.

SCENE III.

L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR.

L'INFANTE.

APaiſe, ma Chimène, apaiſe ta douleur;
Fais agir ta conſtance en ce coup de malheur.
Tu reverras le calme après ce faible orage:
Ton bonheur n'eſt couvert que d'un petit nuage;
Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

CHIMENE.

Mon cœur outré d'ennuis n'oſe rien eſpérer.
Un orage ſi promt qui trouble une bonace,
D'un naufrage certain nous porte la menace;
Je n'en ſaurais douter, je péris dans le port.
J'aimais, j'étais aimée, & nos pères d'accord;
Et je vous en contais la première nouvelle,
Au malheureux moment que naiſſait leur querelle,
Dont le récit fatal, ſi tôt qu'on vous l'a fait,
D'une ſi douce attente a ruiné l'effet.
Maudite ambition, déteſtable manie,

Dont les plus généreux ſouffrent la tyrannie!
Impitoyable honneur mortel à mes plaiſirs,
Que tu me vas coûter de pleurs & de ſoupirs!

L'INFANTE.

Tu n'as dans leur querelle aucun ſujet de craindre;
Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre:
Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,
Puiſque déja le roi les veut accommoder;
Et de ma part mon ame à tes ennuis ſenſible,
Pour en tarir la ſource, y fera l'impoſſible.

CHIMENE.

Les accommodemens ne font rien en ce point:
Les affronts à l'honneur ne ſe réparent point.
En vain on fait agir la force & la prudence;
Si l'on guérit le mal, ce n'eſt qu'en aparence.
La haine que les cœurs conſervent au dedans,
Nourit des feux cachés, mais d'autant plus ardens.

L'INFANTE.

Le ſaint nœud qui joindra don Rodrigue & Chimène,
Des pères ennemis diſſipera la haine;
Et nous verrons bientôt votre amour le plus fort
Par un heureux hymen étouffer ce diſcord.

CHIMENE.

Je le ſouhaite ainſi plus que je ne l'eſpère:
Don Diégue eſt trop altier, & je connais mon père.
Je ſens couler des pleurs que je veux retenir:
Le paſſé me tourmente, & je crains l'avenir.

L'INFANTE.

Que crains-tu? d'un vieillard l'impuiſſante faibleſſe?

CHIMENE.

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE.

Il a trop de jeuneſſe.

CHIMENE.

Les hommes valeureux le ſont du premier coup.

L'INFANTE.

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup :
Il eſt trop amoureux pour te vouloir déplaire ;
Et deux mots de ta bouche arrêtent ſa colère.

CHIMENE.

S'il ne m'obéit point, quel comble à mon ennui !
Et s'il peut m'obéir, que dira-t-on de lui ?
Etant né ce qu'il eſt, ſouffrir un tel outrage !
Soit qu'il cède, ou réſiſte au feu qui me l'engage,
Mon eſprit ne peut qu'être, ou honteux, ou confus,
De ſon trop de reſpect, ou d'un juſte refus.

L'INFANTE.

Chimène eſt généreuſe, & quoiqu'intéreſſée,
Elle ne peut ſouffrir une lâche penſée :
Mais ſi juſques au jour de l'accommodement
Je fais mon priſonnier de ce parfait amant,
Et que j'empêche ainſi l'effet de ſon courage,
Ton eſprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage ?

CHIMENE.

Ah, Madame, en ce cas je n'ai plus de ſouci.

SCENE IV.

L'INFANTE, CHIMENE, LÉONOR, un Page.

L'INFANTE.

PAge, cherchez Rodrigue, & l'amenez ici.

LE PAGE.

Le comte de Gormas & lui....

CHIMENE.

Bon Dieu! je tremble.

L'INFANTE.

Parlez.

LE PAGE.

Hors de la ville ils ſont ſortis enſemble.

CHIMENE.

Seuls?

LE PAGE.

Seuls, & qui ſemblaient tout bas ſe quereller.

CHIMENE.

Sans doute ils ſont aux mains, il n'en faut plus parler.
Madame, pardonnez à cette promtitude.

SCENE V.

L'INFANTE, LÉONOR.

L'INFANTE.

HElas! que dans l'eſprit je ſens d'inquiétude!
Je pleure ſes malheurs, ſon amant me ravit;
Mon repos m'abandonne, & ma flamme revit.
Ce qui va ſéparer Rodrigue de Chimène,
Avecque mon eſpoir fait renaître ma peine;
Et leur diviſion que je vois à regret,
Dans mon eſprit charmé jette un plaiſir ſecret.

LÉONOR.

Cette haute vertu qui régne dans votre ame,
Se rend-elle ſi-tôt à cette lâche flamme?

L'INFANTE.

Ne la nomme point lâche, à préſent que chez moi
Pompeuſe & triomphante elle me fait la loi;
Porte-lui du reſpect, puiſqu'elle m'eſt ſi chère.
Ma vertu la combat, mais malgré moi j'eſpère;
Et d'un ſi fol eſpoir mon cœur mal défendu
Vole après un amant que Chimène a perdu.

LÉONOR.

Vous laiſſez choir ainſi ce glorieux courage?
Et la raiſon chez vous perd ainſi ſon uſage?

L'INFANTE.

Ah! qu'avec peu d'effet on entend la raiſon,
Quand le cœur eſt atteint d'un ſi charmant poiſon!
Si-tôt que le malade aime ſa maladie,

Il ne peut plus ſouffrir que l'on y remédie.

LÉONOR.

Votre eſpoir vous ſéduit, votre mal vous eſt doux;
Mais toûjours ce Rodrigue eſt indigne de vous.

L'INFANTE.

Je ne le ſais que trop; mais ſi ma vertu cède,
Apren comme l'amour flate un cœur qu'il poſſède.
Si Rodrigue une fois ſort vainqueur du combat,
Si deſſous ſa valeur ce grand guerrier s'abat,
Je puis en faire cas, je puis l'aimer ſans honte.
Que ne fera-t-il point, s'il peut vaincre le comte?
J'oſe m'imaginer qu'à ſes moindres exploits
Les royaumes entiers tomberont ſous ſes loix;
Et mon amour flateur déja me perſuade
Que je le vois aſſis au trône de Grenade
Les maures ſubjugués trembler en l'adorant,
L'Aragon recevoir ce nouveau conquérant,
Le Portugal ſe rendre, & ſes nobles journées
Porter delà les mers ſes hautes deſtinées,
Au milieu de l'Afrique arborer ſes lauriers:
Enfin tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers,
Je l'attens de Rodrigue après cette victoire,
Et fais de ſon amour un ſujet de ma gloire.

LÉONOR.

Mais, Madame, voyez où vous portez ſon bras,
Enſuite d'un combat qui peut-être n'eſt pas.

L'INFANTE.

Rodrigue eſt ofenſé, le comte a fait l'outrage;
Ils ſont ſortis enſemble, en faut-il davantage?

LÉONOR.

Je veux que ce combat demeure pour certain,
Votre eſprit va-t-il point bien vite pour ſa main?

L'INFANTE.

Que veux-tu? je ſuis folle, & mon eſprit s'égare;
Mais c'eſt le moindre mal que l'amour me prépare.
Vien dans mon cabinet conſoler mes ennuis;
Et ne me quitte point dans le trouble où je ſuis.

SCENE VI.

LE ROI, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE.

LE ROI.

LE comte eſt donc ſi vain, & ſi peu raiſonnable!
Oſe-t-il croire encor ſon crime pardonnable?

D. ARIAS.

Je l'ai de votre part long-tems entretenu.
J'ai fait mon pouvoir, Sire, & n'ai rien obtenu.

LE ROI.

Juſtes cieux! Ainſi donc un ſujet téméraire
A ſi peu de reſpect & de ſoin de me plaire!
Il ofenſe don Diégue, & mépriſe ſon roi!
Au milieu de ma cour il me donne la loi!
Qu'il ſoit brave guerrier, qu'il ſoit grand capitaine,
Je lui rabatrai bien cette humeur ſi hautaine;
Fût-il la valeur même, & le Dieu des combats,
Il verra ce que c'eſt que de n'obéir pas.
Je ſais trop comme il faut domter cette inſolence.

Je l'ai voulu d'abord traiter ſans violence ;
Mais puis qu'il en abuſe, allez dès aujourd'hui,
Soit qu'il réſiſte, ou non, vous aſſûrer de lui.

(*D. Alonſe rentre.*)

D. SANCHE.

Peut-être un peu de tems le rendrait moins rebelle ;
On l'a pris tout bouillant encor de ſa querelle.
Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement,
Un cœur ſi généreux ſe rend mal-aiſément.
Il voit bien qu'il a tort, mais une ame ſi haute
N'eſt pas ſi-tôt réduite à confeſſer ſa faute.

LE ROI.

f) Don Sanche, taiſez-vous, & ſoyez averti
Qu'on ſe rend criminel à prendre ſon parti.

D. SANCHE.

J'obéis, & me tais ; mais de grace encor, Sire,
Deux mots en ſa défenſe.

LE ROI.

Et que pourez-vous dire ?

D. SANCHE.

Qu'une ame accoutumée aux grandes actions
Ne ſe peut abaiſſer à des ſoumiſſions :
Elle n'en conçoit point qui s'expliquent ſans honte ;
Et c'eſt contre ce mot qu'a réſiſté le comte.
Il trouve en ſon devoir un peu trop de rigueur,
Et vous obéirait s'il avait moins de cœur.

f) *Don Sanche, taiſez-vous, & ſoyez averti.*] Cette ſcène paraît preſque auſſi inutile que celle de l'infante ; elle avilit d'ailleurs le roi, qui n'eſt point obéi. Après que le roi a dit, *taiſez-vous*, pourquoi dit-il le moment d'après, *parlez* ? & il ne réſulte rien de cette ſcène.

Commandez que ſon bras nouri dans les alarmes
Répare cette injure à la pointe des armes;
Il ſatisfera, Sire, & vienne qui voudra,
Attendant qu'il l'ait fû voici qui répondra.

LE ROI.

Vous perdez le reſpect, mais je pardonne à l'âge;
Et j'eſtime l'ardeur en un jeune courage.
Un roi dont la prudence a de meilleurs objets,
Eſt meilleur ménager du ſang de ſes ſujets:
Je veille pour les miens, mes ſoucis les conſervent,
Comme le chef a ſoin des membres qui le ſervent.
Ainſi votre raiſon n'eſt pas raiſon pour moi:
Vous parlez en ſoldat, je dois agir en roi;
Et quoi qu'on veuille dire, & quoi qu'il oſe croire,
Le comte à m'obéir ne peut perdre ſa gloire.
D'ailleurs l'affront me touche, il a perdu d'honneur
Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur;
Et par ce trait hardi d'une inſolence extrême,
Il s'eſt pris à mon choix, il s'eſt pris à moi-même:
C'eſt moi qu'il ſatisfait en reparant ce tort.
N'en parlons plus *g*) Au reſte on nous menace fort.

g) *Au reſte, on nous menace fort.*] C'eſt un petit défaut que cette expreſſion familière; mais n'en eſt-ce point un très-grand de parler avec tant d'indiférence du danger de l'état? N'aurait-il pas été plus intéreſſant & plus noble de commencer par montrer une grande inquiétude de l'aproche des maures, & un embarras non moins grand d'être obligé de punir dans le comte le ſeul homme dont il eſpérait des ſervices utiles dans cette conjoncture? n'eût-ce pas même été un coup de théatre, que dans le tems où le roi eût dit, *je n'ai d'eſpérance que dans le comte*, on lui fût venu dire, *le comte eſt mort*? Cette idée même n'eût-elle pas donné un nouveau prix au ſervice que rend enſuite *Rodrigue*, en faiſant plus qu'on n'eſpé-

Sur un avis reçû je crains une ſurpriſe.

D. ARIAS.

Les maures contre vous font-ils quelque entrepriſe ?
S'oſent-ils préparer à des efforts nouveaux ?

LE ROI.

Vers la bouche du fleuve on a vû leurs vaiſſeaux ;
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
Un flux de pleine mer juſqu'ici les amène.

D. ARIAS.

Tant de combats perdus leur ont ôté le cœur
D'attaquer déſormais un ſi puiſſant vainqueur.

LE ROI.

N'importe, ils ne ſauraient qu'avecque jalouſie
Voir mon ſceptre aujourd'hui régir l'Andalouſie ;
Et ce pays ſi beau que j'ai conquis ſur eux,
Réveille à tous momens leurs deſſeins généreux.
C'eſt l'unique raiſon qui m'a fait dans Seville
Placer depuis dix ans le trône de Caſtille,
Pour les voir de plus près, & d'un ordre plus promt
Renverſer auſſi-tôt ce qu'ils entreprendront.

---

rait du comte ? *Corneille* ôta depuis,

Au reſte on nous menace fort.

Il mit :

Au reſte on a vû dix vaiſſeaux,
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux.

Il faut obſerver qu'*au reſte* ſignifie *quant à ce qui reſte ;* il ne s'employe que pour les choſes dont on a déja parlé, & dont on a omis quelque point dont on veut traiter. Je veux que le Comte faſſe ſatisfaction. Au reſte, je ſouhaite que cette querelle puiſſe ne pas rendre les deux maiſons éternellement ennemies. Mais quand on paſſe d'un ſujet à un autre, il faut, *cependant*, ou quelque autre tranſition.

D. ARIAS.

Sire, ils ont trop apris aux dépens de leurs têtes,
Combien votre préſence aſſure vos conquêtes :
Vous n'avez rien à craindre.

LE ROI.

Et rien à négliger.
Le trop de confiance attire le danger ;
Et le même ennemi que l'on vient de détruire,
S'il ſait prendre ſon tems, eſt capable de nuire.

(*D. Alonſe revient.*)

Toutefois j'aurais tort de jetter dans les cœurs,
L'avis étant mal ſûr, de paniques terreurs.
L'effroi que produirait cette alarme inutile,
Dans la nuit qui ſurvient, troublerait trop la ville :
Puiſqu'on fait bonne garde aux murs & ſur le port,
b) Il ſuffit pour ce ſoir.

D. ALONSE.

Sire, le comte eſt mort.
Don Diégue par ſon fils a vengé ſon ofenſe.

LE ROI.

* *Dès que j'ai ſû l'affront, j'ai prévû la vengeance ;*
Et j'ai voulu dès lors prévenir ce malheur.

* *Como la ofenſa ſabìa*
luego cuy en la vengança.

b) *Il ſuffit &c.*] Le roi a très-grand tort de dire, *il ſuffit pour ce ſoir*, puiſqu'en effet les maures font leur deſcente le ſoir même, & que ſans le *Cid* la ville était priſe. On demande s'il eſt permis de mettre ſur la ſcène un prince qui prend ſi mal ſes meſures ? je ne le crois pas ; la raiſon en eſt qu'un perſonnage avili ne peut jamais plaire.

D. ALONSE.

Chimène à vos genoux aporte ſa douleur :
Elle vient toute en pleurs vous demander juſtice.

LE ROI.

Bien qu'à ſes déplaiſirs mon ame compatiſſe,
Ce que le comte a fait ſemble avoir mérité
Ce juſte châtiment de ſa témérité.
Quelque juſte pourtant que puiſſe être ſa peine,
Je ne puis ſans regret perdre un tel capitaine.
Après un long ſervice à mon état rendu,
Après ſon ſang pour moi mille fois répandu,
A quelques ſentimens que ſon orgueil m'oblige,
Sa perte m'affaiblit, & ſon trépas m'aflige.

SCENE VII.

LE ROI, D. DIEGUE, CHIMENE, D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

CHIMENE.

**Sire, Sire, juſtice. i)*

D. DIEGUE.

Ah, Sire, écoutez-nous.

* *Juſticia, juſticia pido.*

OXFORD

i) *Sire, Sire, juſtice.*] Voyez comme dès ce moment les défauts précédens diſparaiſſent. Quelle beauté dans le poète eſpagnol & dans ſon imitateur ! Le premier mot de *Chimène* eſt de demander juſtice contre un homme qu'elle adore : c'eſt peut-être la plus belle des ſituations. Quand dans l'amour il ne s'agit que de l'amour, cette paſſion n'eſt pas tragique. *Monime* aimera-t-elle *Xipharès* ou *Phar-*

CHIMENE.

* *Je me jette à vos pieds.*

D. DIEGUE.

** *J'embraſſe vos genoux.*

CHIMENE.

Je demande juſtice.

D. DIEGUE.

Entendez ma défenſe.

CHIMENE.

Vengez-moi d'une mort....

D. DIEGUE.

Qui punit l'inſolence.

CHIMENE.

Rodrigue, Sire....

D. DIEGUE.

A fait un coup d'homme de bien.

CHIMENE.

*** *Il a tué mon père.*

D. DIEGUE.

Il a vengé le ſien.

CHI-

* *Rey, à tus pies he llegado.*
** *Rey, à tus pies he venido.*
*** *Señor, à mi padre han muerto.*

---

nace? *Antiochus* épouſera-t-il *Bérénice*? Bien des gens répondent, Que m'importe? Mais *Chimène* fera-t-elle couler le ſang du *Cid*? qui l'emportera d'elle ou de *don Diégue*? Tous les eſprits ſont en ſuſpens, tous les cœurs ſont émus.

k) *Ce ſang qui tout ſorti fume encor de courroux.*] *Scudéri* ne reprit point ces hiperboles poëtiques, qui n'étant point dans la nature affaibliſſent le pathétique

CHIMENE.

* *Au ſang de ſes ſujets un roi doit la juſtice.*

D. DIEGUE.

** *Une vengeance juſte eſt ſans peur du ſuplice.*

LE ROI.

Levez-vous l'un & l'autre, & parlez à loiſir.
Chimène, je prens part à votre déplaiſir.
D'une égale douleur je ſens mon ame atteinte.
Vous parlerez après, ne troublez pas ſa plainte.

CHIMENE.

Sire, mon père eſt mort, † *mes yeux ont vû ſon ſang*
Couler à gros bouillons de ſon généreux flanc;
Ce ſang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce ſang qui tant de fois vous gagna des batailles,
k) Ce ſang qui tout ſorti fume encor de couroux
De ſe voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des hazards n'oſait verſer la guerre;
Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre;
Et pour ſon coup d'eſſai, ſon indigne attentat
D'un ſi ferme ſoutien a privé votre état,

* *Haura en los Reyes juſticia.*
** *Juſta vengança he tomado.*
† *Yo vi con mis proprios ojos*
teñido el luziente azero.

---

de ce diſcours. C'eſt le poëte qui dit que *ce ſang fume de couroux*; ce n'eſt pas aſſurément *Chimène*; on ne parle pas ainſi d'un père mourant. *Scudéri* beaucoup plus accoutumé que *Corneille* à ces figures outrées & puériles, ne remarqua pas même en autrui, tout éclairé qu'il était par l'envie, une faute qu'il ne ſentait pas dans lui-même.

De vos meilleurs ſoldats abatu l'aſſurance,
Et de vos ennemis relevé l'eſpérance.
* *J'arrivai ſur le lieu ſans force & ſans couleur,*
Je le trouvai ſans vie. Excuſez ma douleur,
Sire, la voix me manque à ce récit funeſte,
Mes pleurs & mes ſoupirs vous diront mieux le reſte.

LE ROI.

Pren courage, ma fille, & ſache qu'aujourd'hui
Ton roi te veut ſervir de père au lieu de lui.

CHIMENE.

Sire, de trop d'honneur ma miſère eſt ſuivie.
J'arrivai donc ſans force, & le trouvai ſans vie;
l) Il ne me parla point; *m*) mais pour mieux m'émouvoir,
** *Son ſang ſur la pouſſière* n) *écrivait mon devoir*:
Ou plûtôt ſa valeur en cet état réduite,
* *Me parlait par ſa playe*, & hâtait ma pourſuite;

* *Yo llegué caſi ſin vida,*
** *Eſcrivió en eſte papel*
con ſangre mi obligacion.
*** *Me hablò*
Con la boca de la herida.

l) *Il ne &c.* [Puiſqu'il était mort, il n'eſt pas bien ſurprenant qu'il n'ait point parlé. Ce ſont là de ces inadvertences qui échapent dans la chaleur de la compoſition, & auxquelles les ennemis de l'auteur, & même les indiférens, ne manquent pas de donner du ridicule. *Corneille* ſubſtitua depuis, *Son flanc était ouvert.*

m) *Et pour mieux m'émouvoir.*] Les connaiſſeurs ſentent qu'il ne falait pas même que *Chimène* dit, *pour mieux m'émouvoir.* Elle doit être ſi émüe, qu'il ne faut pas qu'elle prête aux choſes inanimées le deſſein de la toucher.

n) *Ecrivait mon devoir.*] L'eſpagnol dit, *Parlait par ſa plaie.* Vous voyez que ces figures recherchées ſont dans l'original eſpagnol. C'était l'eſprit du tems:

Et pour ſe faire entendre au plus juſte des rois,
Par cette triſte bouche elle empruntait ma voix.
Sire, ne ſouffrez pas que ſous votre puiſſance
Régne devant vos yeux une telle licence;
Que les plus valeureux avec impunité
Soient expoſés aux coups de la témérité;
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur ſang, & brave leur mémoire.
Un ſi vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir,
Eteint, s'il n'eſt vengé, l'ardeur de vous ſervir.
Enfin mon père eſt mort, j'en demande vengeance,
Plus pour votre intérêt que pour mon alégeance.
Vous perdez en la mort d'un homme de ſon rang,
Vengez-la par une autre, & le ſang par le ſang.
o) Sacrifiez don Diégue & toute ſa famille,
A vous, à votre peuple, à toute la Caſtille.
Le Soleil qui voit tout, ne voit rien ſous les cieux
Qui vous puiſſe payer un ſang ſi précieux.

LE ROI.

Don Diégue, répondez.

---

c'était le faux brillant du *Marini* & de tous les auteurs.

o) *Sacrifiez don Diégue &c.*] Il n'était pas naturel que *Chimène* demandât la mort de *don Diégue* offenſé ſi cruellement par ſon père. De plus, cette fureur atroce de demander le ſang de toute la famille, n'était point convenable à une fille qui accuſait ſon amant malgré elle. *Corneille* ſubſtitua depuis:

Immolez, non à moi, mais à vôtre couronne,
Mais à vôtre grandeur, mais à vôtre perſonne;
Immolez, dis-je, Sire, au bien de tout l'état,
Tout ce qu'enorgueillit un ſi grand attentat.

D. DIEGUE.

Qu'on eſt digne d'envie,
Quand avecque la force on perd auſſi la vie,
Sire, & que l'âge apporte aux hommes généreux
p) Avecque ſa foibleſſe un deſtin malheureux!
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis partout a ſuivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront, & demeurer vaincu.
Ce que n'a pû jamais combat, ſiége, embuſcade,
Ce que n'a pû jamais Aragon, ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
L'orgueil dans vôtre cour l'a fait preſque à vos yeux,
Et ſouillé ſans reſpect l'honneur de ma vieilleſſe,
Avantagé de l'âge, & fort de ma faibleſſe.
Sire, ainſi ces cheveux blanchis ſous le harnois,
Ce ſang pour vous ſervir prodigué tant de fois,
Ce bras jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Deſcendaient au tombeau tous chargés d'infamie,
Si je n'euſſe produit un fils digne de moi,
Digne de ſon pays, & digne de ſon roi.
Il m'a prêté ſa main, il a tué le comte;
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.

p) *Avecque ſa foibleſſe.*] Les éditions ſuivantes portent :

Au bout de leur carrière un deſtin rigoureux,
Et ſouillé ſans reſpect l'honneur de ma vieilleſſe.

Les autres éditions portent :

Jaloux de vôtre choix, & fier de l'avantage

* *Si montrer du courage & du reſſentiment,*
Si venger un ſoufflet mérite un châtiment,
Sur moi ſeul doit tomber l'éclat de la tempête.
** *Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.*
q) Du crime glorieux qui cauſe nos débats,
Sire, j'en ſuis la tête, *** *il n'en eſt que le bras.*
Si Chimène ſe plaint qu'il a tué ſon père,
Il ne l'eût jamais fait ſi je l'euſſe pû faire.
Immolez donc ce chef que les ans vont ravir;
Et conſervez pour vous le bras qui peut ſervir.
**** *Aux depens de mon ſang ſatisfaites Chimène;*
Je n'y réſiſte point, je conſens à ma peine;
Et loin de murmurer d'un injuſte décret,
Mourant ſans deshonneur je mourrai ſans regret.

LE ROI.

L'affaire eſt d'importance, & bien conſidérée
Mérite en plein conſeil d'être délibérée.

* *Si la vengança me tocò,*
y te toca la juſticia,
hazla en mi, Rey ſoberano.
** *Caſtigar en la cabeça*
los delitos de la mano.
*** *Y ſolo fue mano mia*
Rodrigo.
**** *Con mi cabeça cortada*
quede Ximena contenta.

Que lui donnoit ſur moi la faibleſſe de l'âge.

q) *Du crime glorieux.*] *Corneille* ſubſtitue : *Qu'on nomme crime ou non ce qui fait nos débats.* Mais ce changement eſt vicieux. *Ce qui fait nos débats* eſt très-faible. Il ſemble que *don Diégue* parle ici d'un procès de famille.

Don Sanche, remettez Chimène en ſa maiſon.
Don Diégue aura ma cour & ſa foi pour priſon.
Qu'on me cherche ſon fils. Je vous ferai juſtice.

CHIMENE.

Il eſt juſte, grand roi, qu'un meurtrier périſſe.

LE ROI.

* *Pren du repos, ma fille, & calme tes douleurs.*

CHIMENE.

** *M'ordonner du repos, c'eſt croître mes malheurs.* r)

* *Aſſiegate, Ximena.*
** *Mi llanto crece.*

Fin du ſecond acte.

r) *M'ordonner du repos, c'eſt croître mes malheurs.*] *Croître* aujourd'hui n'eſt plus actif; on dit *accroître*. Mais il me ſemble qu'il eſt permis en vers de dire, *croître mes tourmens, mes ennuis, mes douleurs, mes peines.*

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.

*RODRIGUE, *qu'as-tu fait?* où viens-tu, misérable?

D. RODRIGUE.

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE.

Où prens tu cette audace & ce nouvel orgueil,
De paraître en des lieux que tu remplis de deuil?
Quoi! viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du comte?
** *Ne l'as-tu pas tué?*

D. RODRIGUE.

Sa vie était ma honte;
*** *Mon honneur de ma main a voulu cet effort.*

ELVIRE.

**** *Mais chercher ton asyle en la maison du mort!*
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge?

D. RODRIGUE.

Jamais un meurtrier s'offrit-il à son juge?

* *Que has hecho Rodrigo?*
** *No mataste al conde?*
*** *Importavalo à mi honor.*
**** *Pues, Señor,*
quando fue la casa del muerto
Sagrado del matador?

Ne me regarde plus d'un viſage étonné,
* *Je cherche le trépas après l'avoir donné.*
Mon juge eſt mon amour, mon juge eſt ma Chimène.
** *Je mérite la mort de mériter ſa haine:*
Et j'en viens recevoir comme un bien ſouverain,
Et l'arrêt de ſa bouche, & le coup de ſa main.

ELVIRE.

Fui plûtôt de ſes yeux, fui de ſa violence;
A ſes premiers tranſports dérobe ta préſence.
Va, ne t'expoſe point aux premiers mouvemens
Que pouſſera l'ardeur de ſes reſſentimens.

D. RODRIGUE.

Non, non, ce cher objet à qui j'ai pû déplaire,
a) Ne peut pour mon ſuplice avoir trop de colère;
Et d'un heur ſans pareil je me verrai combler,
Si pour mourir plus tôt je la puis redoubler.

ELVIRE.

*** *Chimène eſt au palais, de pleurs toute baignée,*

* *Yo buſco la muerte,*
en ſu caſa.
** *Y por ſer juſto,*
vengo à morir en ſus manos,
Pues eſtoy muerto en ſu guſto.
*** *Ximena eſta*
cerca Palacio, y vendra
acompañada.

a) *Ne peut pour mon ſuplice avoir trop de colère.*] On voit que cette faute tant reprochée à *Corneille*, d'avoir violé l'unité de lieu pour violer les loix de la bienſéance, & d'avoir fait aller *Rodrigue* dans la maiſon même de *Chimène* qu'il pouvait ſi aiſément rencontrer au palais; que cette faute, dis-je, eſt de l'auteur *eſpagnol*: quelque répugnance qu'on ait à voir *Rodrigue* chez *Chimène*,

Et n'en reviendra point que bien accompagnée.
Rodrigue, fui de grace, ôte-moi de ſouci.
Que ne dira-t-on point ſi l'on te voit ici?
Veux-tu qu'un médiſant l'accuſe en ſa miſère
D'avoir reçû chez ſoi l'aſſaſſin de ſon père?
* *Elle va revenir, elle vient, je la voi.*
Du moins pour ſon honneur, Rodrigue, cache-toi.
(*Il ſe cache.*)

SCENE II.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

OUi, madame, il vous faut de ſanglantes victimes.
Votre colère eſt juſte, & vos pleurs légitimes;
Et je n'entreprens pas, à force de parler,
Ni de vous adoucir, ni de vous conſoler.
Mais ſi de vous ſervir je puis être capable,
Employez mon épée à punir le coupable;
Employez mon amour à venger cette mort.

* *Ella vendra, ya viene.*

---

on oublie preſque où il eſt, on n'eſt occupé que de la ſituation. Le mal eſt qu'il ne parle qu'à une confidente.

On n'a point de *colère pour un ſupplice*. C'eſt un barbariſme. *Corneille* au-

lieu de l'*heur ſans pareil*, mit depuis :

Et j'évite *cent morts* qui me vont accabler.

On ne peut guère corriger plus mal. L'idée d'éviter tant de morts ne doit pas

b) Sous vos commandemens mon bras ſera trop fort.

CHIMENE.

Malheureuſe !

D. SANCHE.

Madame, acceptez mon ſervice.

CHIMENE.

J'ofenſerais le roi qui m'a promis juſtice.

D. SANCHE.

Vous ſavez qu'elle marche avec tant de langueur,
Que bien ſouvent le crime échape à ſa longueur :
Son cours lent & douteux fait trop perdre de larmes.
Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes :
La voye en eſt plus ſûre, & plus promte à punir.

CHIMENE.

C'eſt le dernier remède ; & s'il y faut venir,
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
Vous ſerez libre alors de venger mon injure.

D. SANCHE.

C'eſt l'unique bonheur où mon ame prétend ;
Et pouvant l'eſpérer, je m'en vai trop content.

ſe préſenter à un homme qui la cherche. Ces *cent morts* ſont une expreſſion vague, un vers fait à la hâte ; il ne ſe donnait ni le tems, ni la peine de chercher le mot propre & un tour élégant. On ne connaiſſait pas encor cette pureté de diction, & cette éloquence ſage & vraye que *Racine* trouva par un travail aſſidu, & par une méditation profonde ſur le génie de nôtre langue.

b) *Sous vos commandemens mon bras ſera trop fort. Malheureuſe !*] Quelque inſipidité qu'on ait trouvé dans le perſonnage de *don Sanche*, il me ſemble qu'il fait là un effet très-heureux, en augmentant la douleur de *Chimène* ; & ce

SCENE III.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

ENfin, je me vois libre, & je puis ſans contrainte
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte ;
Je puis donner paſſage à mes triſtes ſoûpirs ;
Je puis t'ouvrir mon ame, & tous mes déplaiſirs.
Mon père eſt mort, Elvire, & la première épée
Dont s'eſt armé Rodrigue, a ſa trame coupée.
Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous en eau,
* *La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau ;* c)
** *Et m'oblige à venger, après ce coup funeſte,*
Celle que je n'ai plus ſur celle qui me reſte.

* *La mitad de mi vida*
ha muerto la otra mitad.
** *Y al vengar*
de mi vida la una parte
ſin las dos he de quedar.

---

mot *malheureuſe*, qu'elle prononce ſans preſque l'écouter, eſt ſublime. Lorſqu'un perſonnage qui n'eſt rien par lui-même ſert à faire valoir le caractère principal, il n'eſt point de trop.

c) *La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau.*] *Scudéri* trouvait là trois moitiés. Cette affectation, cette apoſtrophe à ſes yeux ont paru à tous les critiques une puérilité dont on ne trouve aucun exemple dans le théatre grec.

Et ce n'eſt point ainſi que parle la nature.

Par quel art cependant ces vers touchent-ils ? n'eſt-ce point que *la moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau*, porte

ELVIRE.

* *Repoſez-vous, d) madame.*

CHIMENE.

Ah ! que mal à propos
Ton avis importun m'ordonne du repos !
** *Par où ſera jamais mon ame ſatisfaite,*
Si je pleure ma perte, & la main qui l'a faite ?
Et que puis-je eſpérer qu'un tourment éternel,
Si je pourſuis un crime, aimant le criminel ?

ELVIRE.

*** *Il vous prive d'un père, & vous l'aimez encore ?*

CHIMENE.

**** *C'eſt peu de dire aimer, Elvire, je l'adore.*
Ma paſſion s'opoſe à mon reſſentiment ;
Dedans mon ennemi je trouve mon amant ;
Et je ſens qu'en dépit de toute ma colère,
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon père.
Il l'attaque, il le preſſe, il cède, il ſe défend,
Tantôt fort, tantôt faible, & tantôt triomphant :
Mais en ce dur combat de colère & de flamme,

* *Deſcanſar.*
** *Que conſuelo he de tomar ?*
*** *Siempre quieres à Rodrigo ?*
que matò à tu Padre mira.
**** *Es mi adorado enemigo.*

---

dans l'ame une idée attendriſſante qui ſubſiſte encore malgré les vers qui ſuivent ?

d) *Repoſez-vous, madame.*] *Deſcanſar* n'eſt-il pas un mot plus énergique & plus noble que *repoſez-vous, madame* ? Le mot de *repoſer* eſt un peu de la comédie, & ne peut guère être adreſſé qu'à une per-

Il déchire mon cœur ſans partager mon ame;
Et quoique mon amour ait ſur moi du pouvoir,
Je ne conſulte point pour ſuivre mon devoir;
Je cours ſans balancer où mon honneur m'oblige.
Rodrigue m'eſt bien cher, ſon intérêt m'aflige;
Mon cœur prend ſon parti, mais contre leur effort,
Je ſais que je ſuis fille, & que mon père eſt mort.

ELVIRE.

* *Penſez-vous le pourſuivre?*

CHIMENE.

Ah! cruelle penſée!
Et cruelle pourſuite où je me vois forcée!
Je demande ſa tête, & crains de l'obtenir:
Ma mort ſuivra la ſienne, & je le veux punir.

ELVIRE.

Quittez, quittez, madame, un deſſein ſi tragique;
Ne vous impoſez point de loi ſi tyrannique.

CHIMENE.

Quoi! j'aurai vû mourir mon père entre mes bras!
Son ſang criera vengeance, & je ne l'aurai pas!
Mon cœur honteuſement ſurpris par d'autres charmes,
Croira ne lui devoir que d'impuiſſantes larmes!
Et je pourrai ſouffrir qu'un amour ſuborneur
e) Dans un lâche ſilence étouffe mon honneur?

* *Penſas perſeguille?*

ſonne fatiguée. Dans la tragédie on peut propoſer le repos à un conquérant, pourvû que cette idée ſoit annoblie.

e) *Corneille* corrigea depuis, *Sous un lâche ſilence*; mais un honneur n'eſt point étouffé *ſous un lâche ſilence*: il ſemble qu'un *ſilence* ſoit un poids qu'on mette ſur l'honneur.

ELVIRE.

Madame, croyez-moi, vous ſerez excuſable
De conſerver pour vous un homme incomparable,
Un amant ſi chéri; vous avez aſſez fait;
Vous avez vû le roi, n'en preſſez point d'effet,
Ne vous obſtinez point en cette humeur étrange.

CHIMENE.

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge;
Et de quoi que nous flate un déſir amoureux,
Toute excuſe eſt honteuſe aux eſprits généreux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.

CHIMENE.

Je l'avoue.

ELVIRE.

* *Après tout que penſez-vous donc faire?*

CHIMENE.

Pour conſerver ma gloire & finir mon ennui,
** *Le pourſuivre, le perdre, & mourir après lui.* f)

* *Pues como haras?*
** *Seguirele haſta vengarme,*
y haure de matar muriendo.

---

f) *Le pourſuivre, le perdre, & mourir après lui.*] Ce vers excellent renferme toute la piéce, & répond à toutes les critiques qu'on a faites ſur le caractère de *Chimène.* Puiſque ce vers eſt dans l'eſpagnol, l'original contenait les vraies beautés qui firent la fortune du *Cid* français.

SCENE IV.

D. RODRIGUE, CHIMENE, ELVIRE.

D. RODRIGUE.

* *EH bien, ſans vous donner la peine de pourſuivre, g)*
Soûlez-vous du plaiſir de m'empêcher de vivre.

CHIMENE.

Elvire, où ſommes-nous? & qu'eſt-ce que je voi?
** *Rodrigue en ma maiſon! Rodrigue devant moi!*

D. RODRIGUE.

N'épargnez point mon ſang, goûtez ſans réſiſtance
La douceur de ma perte & de vôtre vengeance.

CHIMENE.

Hélas!

D. RODRIGUE.

*** *Ecoute-moi.*

CHIMENE.

**** *Je me meurs.*

* *Mejor es que mi amor firme*
con rendirme,
te de el guſto de matarme
ſin la pena de ſeguirme.
** *Rodrigo, Rodrigo en mi caſa!*
*** *Eſcucha.*
**** *Muero.*

g) *Eh bien ſans vous donner la peine de pourſuivre, Soûlez-vous du plaiſir de m'empêcher de vivre.*] Il falait dire, *de me pourſuivre. Soûlez* eſt un terme bas, *m'empêcher de vivre* eſt languiſſant, & n'exprime pas *donnez-moi la mort. Corneille* corrigea: Aſſurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

J'ai pû douter encor ſi j'en prendrais vengeance.
Réduit à te déplaire, ou ſouffrir un affront,
i) J'ai retenu ma main, j'ai cru mon bras trop promt;
Je me ſuis accuſé de trop de violence :
* *Et ta beauté ſans doute emportait la balance;*
Si je n'euſſe opoſé contre tous tes apas,
Qu'un homme ſans honneur ne te méritait pas;
Qu'après m'avoir chéri quand je vivais ſans blâme,
Qui m'aima généreux, me haïrait infâme;
Qu'écouter ton amour, obéir à ſa voix,
C'était m'en rendre indigne & diffamer ton choix.
Je te le dis encor, & veux, *k*) tant que j'expire,
Sans ceſſe le penſer & ſans ceſſe le dire.
Je t'ai fait une offenſe, & j'ai dû m'y porter,
Pour effacer ma honte & pour te mériter.
† *Mais quitte envers l'honneur, & quitte envers mon père,*
C'eſt maintenant à toi que je viens ſatisfaire;

* *Y tu, Señora, vencieras,*
à no auer imaginado
que afrentado,
por infame abborrecieras
quien quiſiſte por honrado.
† *Cobre mi perdida honor,*
mas luego à tu amor rendido
be venido.

i) *J'ai retenu ma main, j'ai cru mon bras trop promt.*] La main & le bras faiſaient un mauvais effet ; l'auteur a ſubſtitué, *J'ai penſé qu'à ſon tour mon bras était trop promt* : peut-être, *à ſon tour*, eſt-il plus mal. C'eſt là changer un vers plutôt que le corriger.

k) *Tant que j'expire*, était une faute de langue. Il falait, *juſqu'à ce que j'expire* ; mais *juſqu'à ce que* eſt rude, & ne

CHIMENE.

Ah, quelle cruauté, qui tout en un jour tüe
Le père par le fer, la fille par la vüe!
Ote-moi cet objet, je ne le puis ſouffrir:
Tu veux que je t'écoute, & tu me fais mourir.

D. RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais ſans quitter l'envie
De finir par tes mains ma déplorable vie;
Car enfin n'atten pas de mon affection
Un lâche repentir d'une bonne action.
* *De la main de ton père un coup irréparable*
Deshonorait du mien la vieilleſſe honorable.
Tu ſais comme un ſoufflet touche un homme de cœur.
J'avais part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur;
Je l'ai vû, j'ai vengé mon honneur & mon père;
Je le ferais encor, ſi j'avais à le faire.
** *Ce n'eſt pas qu'en effet contre mon père & moi*
Ma flamme aſſez longtems n'ait combatu pour toi:
Juge de ſon pouvoir; dans une telle offenſe

* *Tu padre el conde Loçano*
puſò en las canas del mio
la atreuida injuſta mano.
** *Y aunque me vi ſin honor,*
ſe mal logrò mi eſperança
en tal mudança,
con tal fuerça que tu amor
puſò en duda mi vengança.

---

que ce ſoit, ce n'eſt point du tout une teinture différente. Tout ce qui n'eſt pas exactement vrai révolte les bons eſprits. Il faut qu'une métaphore ſoit naturelle, vraie, lumineuſe; qu'elle échape à la paſſion.

Même ſoin me regarde, & j'ai pour m'afliger
Ma gloire à ſoutenir & mon père à venger.
Hélas! ton intérêt ici me deſeſpère.
Si quelqu'autre malheur m'avait ravi mon père,
Mon ame aurait trouvé dans le bien de te voir
L'unique alégement qu'elle eût pû recevoir;
Et contre ma douleur j'aurais ſenti des charmes,
Quand une main ſi chère eût eſſuyé mes larmes.
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu;
Et pour mieux tourmenter mon eſprit éperdu,
Avec tant de rigueur mon aſtre me domine,
Qu'il me faut travailler moi-même à ta ruïne.
Car enfin n'atten pas de mon affection
De lâches ſentimens pour ta punition.
De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
Ma généroſité doit répondre à la tienne.
Tu t'es en m'offenſant montré digne de moi,
Je me dois par ta mort montrer digne de toi.

D. RODRIGUE.

Ne differe donc plus ce que l'honneur t'ordonne;
Il demande ma tête, & je te l'abandonne;
Fais-en un ſacrifice à ce noble intérêt,
Le coup m'en ſera doux, auſſi-bien que l'arrêt.
Attendre après mon crime une lente juſtice,
C'eſt reculer ta gloire autant que mon ſuplice.
Je mourrai trop heureux mourant d'un coup ſi beau.

CHIMENE.

* *Va, je ſuis ta partie, & non pas ton bourreau.*

* *Mas ſoy parte,*
para ſolo perſeguirte,
pero no para matarte.

Si tu m'offres ta tête, eſt-ce à moi de la prendre ?
Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre:
Et je dois te pourſuivre, & non pas te punir.

D. RODRIGUE.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,
Ta généroſité doit répondre à la mienne;
Et pour venger un père emprunter d'autres bras,
Ma Chimène, croi-moi, c'eſt n'y répondre pas :
Ma main ſeule du mien a ſû venger l'offenſe,
Ta main ſeule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMENE.

Cruel, à quel propos ſur ce point t'obſtiner ?
Tu t'es vengé ſans aide, & tu m'en veux donner !
Je ſuivrai ton exemple, & j'ai trop de courage
Pour ſouffrir qu'avec toi ma gloire ſe partage.
Mon père & mon honneur ne veulent rien devoir
Aux traits de ton amour, ni de ton déſeſpoir.

D. RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur ! hélas ! quoi que je faſſe,
Ne pourai-je à la fin obtenir cette grace ?
Au nom d'un père mort, ou de notre amitié,
Puni-moi par vengeance, ou du moins par pitié.
* *Ton malheureux amant aura bien moins de peine*
A mourir par ta main, qu'à vivre avec ta haine.

CHIMENE.

Va, je ne te hais point.

* *Conſidera*
que el dexarme es la vengança,
que el matarme no lo ſuera.

D. RODRIGUE.

* *Tu le dois.*

CHIMENE.

** *Je ne puis.*

D. RODRIGUE.

Crains-tu ſi peu le blâme, & ſi peu les faux bruits?
Quand on ſaura mon crime & que ta flamme dure,
Que ne publiront point l'envie & l'impoſture?
Force-les au ſilence, & ſans plus diſcourir,
Sauve ta renommée en me faiſant mourir.

CHIMENE.

Elle éclate bien mieux en te laiſſant en vie;
*** *Et je veux que la voix de la plus noire envie*
Elève au ciel ma gloire & plaigne mes ennuis,
Sachant que je t'adore & que je te pourſuis.
Va-t-en, ne montre plus à ma douleur extrême
Ce qu'il faut que je perde encore que je l'aime.
**** *Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ;*
† *Si l'on te voit ſortir, mon honneur court hazard.*
La ſeule occaſion qu'aura la médiſance,
C'eſt de ſavoir qu'ici j'ai ſouffert ta préſence.
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

* *Me abborreces?*
** *No es poſſible.*
*** *Diſculpara mi decoro*
con quien pienſa que te adoro
el ſaber que te perſigo.
**** *Vete, y mira à la ſalida*
no te vean.
† *Es razon*
no quitarme la opinion.

D. RODRIGUE.

* *Que je meure.*

CHIMENE.

** *Va-t-en.*

D. RODRIGUE.

*** *A quoi te réſous-tu ?*

CHIMENE.

**** *Malgré des feux ſi beaux qui rompent ma colère,*
Je ferai mon poſſible à bien venger mon père ;
Mais malgré la rigueur d'un ſi cruel devoir,
Mon unique ſouhait eſt de ne rien pouvoir.

D. RODRIGUE.

l) O miracle d'amour !

CHIMENE.

O comble de miſères !

D. RODRIGUE.

Que de maux & de pleurs nous coûteront nos pères !

* *Matame.*
** *Dexame.*
*** *Pues tu rigor que hazer quiere ?*
**** *Por mi honor aunque muger*
he de hazer
contra ti quanto pudiere
deſeando no poder.

l) O *miracle d'amour !*] ſemble affaiblir cette touchante ſcène, & n'eſt point dans l'eſpagnol.

CHIMENE.

* *Rodrigue, qui l'eût crû?*

D. RODRIGUE.

** *Chimène, qui l'eût dit?*

CHIMENE.

*** *Que notre heur fût ſi proche & ſi tôt ſe perdit?*

D. RODRIGUE.

Et que ſi près du port, contre toute aparence,
Un orage ſi promt briſât notre eſpérance!

CHIMENE.

Ah, mortelles douleurs!

D. RODRIGUE.

Ah, regrets ſuperflus!

CHIMENE.

Va-t-en, encore un coup, je ne t'écoute plus.

D. RODRIGUE.

**** *Adieu, je vai trainer une mourante vie,*
Tant que par ta pourſuite elle me ſoit ravie.

CHI-

* *Ay Rodrigo, quien penſara?*
** *Ay Ximena, quien dixera?*
*** *Que mi dicha ſe acabara!*
**** *Quedate, yreme muriendo.*

---

m) Quoique chez les étrangers, pour qui principalement ces remarques ſont faites, on ne ſoit pas encor parvenu à l'art de lier toutes les ſcènes, cependant y a-t-il un lecteur qui ne ſoit choqué, de voir *Chimène* s'en aller d'un côté, *Rodrigue* de l'autre, & *don Diégue* arriver ſans les voir?

Obſervez que quand le cœur a été ému par les paſſions des deux premiers perſonnages, & qu'un troiſiéme vient parler de lui-même, il touche peu, ſurtout quand il rompt le fil du diſcours.

CHIMENE.

Si j'en obtiens l'effet, je te donne ma foi
De ne reſpirer pas un moment après toi.
Adieu, ſors, & ſurtout garde bien qu'on te voye.

ELVIRE.

Madame, quelques maux que le ciel nous envoye....

CHIMÈNE.

Ne m'importune plus, laiſſe-moi ſoûpirer.
Je cherche le ſilence & la nuit pour pleurer.

SCENE V. m)

D. DIEGUE *ſeul.*

JAmais nous ne goûtons de parfaite alégreſſe.
Nos plus heureux ſuccès ſont mêlés de triſteſſe.
Toûjours quelques ſoucis en ces événemens
Troublent la pureté de nos contentemens
Au milieu du bonheur mon ame en ſent l'atteinte.
Je nage dans la joie, & je tremble de crainte.
J'ai vû mort l'ennemi qui m'avait outragé;
Et je ne ſaurais voir la main qui m'a vengé.

Nous venons d'entendre *Chimène* dans ſa maiſon. Mais où eſt maintenant *don Diégue*? Ce n'eſt pas aſſurément dans cette maiſon. Le ſpectateur ne peut ſe figurer ce qu'il voit, & c'eſt là un très-grand défaut pour nôtre nation, qui veut partout de la vraiſemblance, de la ſuite, de la liaiſon; qui exige que toutes les ſcènes ſoient naturellement amenées les unes par les autres; mérite inconnu ſur tous les autres théatres, & mérite abſolument néceſſaire pour la perfection de l'art.

En vain je m'y travaille, & d'un ſoin inutile,
Tout caſſé que je ſuis je cours toute la ville:
Si peu que mes vieux ans m'ont laiſſé de vigueur,
Se conſume ſans fruit à chercher ce vainqueur.
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit ſi ſombre,
Je penſe l'embraſſer, & n'embraſſe qu'une ombre;
Et mon amour déçû par cet objet trompeur,
Se forme des ſoupçons qui redoublent ma peur.
Je ne découvre point de marques de ſa fuite;
Je crains du comte mort les amis & la ſuite;
Leur nombre m'épouvante & confond ma raiſon.
Rodrigue ne vit plus, ou reſpire en priſon.
Juſtes cieux! me trompé-je encor à l'aparence,
Ou ſi je vois enfin mon unique eſpérance?
C'eſt lui, n'en doutons plus, mes vœux ſont exaucés,
Ma crainte eſt diſſipée, & mes ennuis ceſſés.

SCENE VI.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

* *Rodrigue, enfin le ciel permet que je te voye.*

D. RODRIGUE.

Hélas!

D. DIEGUE.

Ne mêle point de ſoûpirs à ma joye,

* *Es poſſible que me halla entre tus braços?*

* *Laiſſe-moi prendre haleine afin de te louer :*
** *Ma valeur n'a point lieu de te déſavouer,*
Tu l'as bien imitée, & ton illuſtre audace
Fait bien revivre en toi les héros de ma race.
C'eſt d'eux que tu deſcens, c'eſt de moi que tu viens ;
Ton premier coup d'épée égale tous les miens ;
Et d'une belle ardeur ta jeuneſſe animée
Par cette grande épreuve atteint ma renommée.
Apui de ma vieilleſſe, & comble de mon heur,
*** *Touche ces cheveux blancs à qui tu rens l'honneur ;*
**** *Vien baiſer cette joue, & reconnai la place*
Où fut jadis l'affront que ton courage efface.

D. RODRIGUE.

***** *L'honneur vous en eſt dû, les cieux me ſont témoins,*
Qu'étant ſorti de vous je ne pouvais pas moins.
Je me tiens trop heureux, & mon ame eſt ravie
Que mon coup d'eſſai plaiſe à qui je dois la vie :
Mais parmi vos plaiſirs ne ſoyez point jaloux,
Si j'oſe ſatisfaire à moi-même, après vous ;
Souffrez qu'en liberté mon déſeſpoir éclate ;
Aſſez & trop longtems votre diſcours le flate.
Je ne me repens point de vous avoir ſervi ;

* *Aliento tomo*
para en tus alabanças emplealle.
** *Bien mis paſſados bries imitaſte.*
*** *Toca las blancas canas que me honraſte.*
**** *Y lega la tierna boca à la mexilla*
donde la mancha de mi honor quitaſte.
***** *Alça la cabeça,*
à quien como la causa ſe atribuya,
ſi hay en mi algun valor, y fortaleza.

Mais rendez moi le bien que ce coup m'a ravi.
Mon bras pour vous venger armé contre ma flamme,
Par ce coup glorieux m'a privé de mon ame;
Ne me dites plus rien, pour vous j'ai tout perdu;
Ce que je vous devais, je vous l'ai bien rendu.

D. DIEGUE.

Porte encore plus haut le fruit de ta victoire.
* *Je t'ai donné la vie, & tu me rens ma gloire;*
Et d'autant que l'honneur m'eſt plus cher que le jour,
D'autant plus maintenant je te dois de retour.
Mais d'un ſi brave cœur éloigne ces faibleſſes;
Nous n'avons qu'un honneur, il eſt tant de maîtreſſes;
L'amour n'eſt qu'un plaiſir, & l'honneur un devoir.

D. RODRIGUE.

Ah! que me dites-vous?

D. DIEGUE.

Ce que tu dois ſavoir.

D. RODRIGUE.

Mon honneur offenſé ſur moi-même ſe venge;
Et vous m'oſez pouſſer à la honte du change!
L'infamie eſt pareille, & ſuit également
Le guerrier ſans courage & le perfide amant.
A ma fidélité ne faites point d'injure;
Souffrez moi généreux ſans me rendre parjure;

* *Si yo te di el ſer naturalmente,*
tu me le bas buelto à para fuerça tuya.

---

n) Que j'ai trouvé chez moi cinq cent de mes amis.] Vous verrez dans la critique de *Scudèri* qu'il condamne l'aſſemblée de ces cinq cent gentilshommes, & que

Mes liens ſont trop forts pour être ainſi rompus ;
Ma foi m'engage encor ſi je n'eſpère plus ;
Et ne pouvant quitter ni poſſéder Chimène,
Le trépas que je cherche eſt ma plus douce peine.

D. DIEGUE.

Il n'eſt pas tems encor de chercher le trépas ;
Ton prince & ton pays ont beſoin de ton bras.
La flote qu'on craignait, dans le grand fleuve entrée,
Vient ſurprendre la ville, & piller la contrée.
Les maures vont deſcendre, & le flux & la nuit
Dans une heure à nos murs les amènent ſans bruit.
La cour eſt en déſordre, & le peuple en alarmes ;
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.
Dans ce malheur public mon bonheur a permis
n) Que j'ai trouvé chez moi cinq cent de mes amis,
Qui ſachant mon affront, pouſſés d'un même zèle,
Venaient m'offrir leur vie à venger ma querelle.
Tu les as prévenus ; mais leurs vaillantes mains
Se tremperont bien mieux au ſang des africains.
* *Va marcher à leur tête où l'honneur te demande ?*
C'eſt toi que veut pour chef leur généreuſe bande.
De ces vieux ennemis va ſoutenir l'abord ;
Là, ſi tu veux mourir, trouve une belle mort,
Prens-en l'occaſion, puis qu'elle t'eſt offerte ;
Fai devoir à ton roi ſon ſalut à ta perte ;

* *Con quinientos hidalgos deudos mios*
ſal en campaña à exercitar tus brios.

l'académie l'aprouve. C'eſt un trait fort ingénieux, inventé par l'auteur eſpagnol, de faire venir cette troupe pour une choſe, & de l'employer pour une autre.

Mais reviens-en plutôt les palmes ſur le front.
* *Ne borne pas ta gloire à venger un affront*,
Pouſſe-la plus avant, force par ta vaillance
La juſtice au pardon & Chimène au ſilence;
Si tu l'aimes, apren que retourner vainqueur
C'eſt l'unique moyen de regagner ſon cœur.
Mais le tems eſt trop cher pour le perdre en paroles;
Je t'arrête en diſcours, & je veux que tu voles.
Vien, ſui-moi, va combattre, & montrer à ton roi,
Que ce qu'il perd au comte il le recouvre en toi.

* *No diran que la mano te ha ſeruido*
para vengar agrauios ſolamente.

Fin du troiſiéme acte.

---

a) *N'eſt-ce point un faux bruit? le ſais-tu bien, Evire?*] Ce combat n'eſt point étranger à la piéce; il fait au contraire une partie du nœud, & prépare le dénouement en affaibliſſant néceſſairement la pourſuite de *Chimène*, & en rendant

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

N'Est-ce point un faux bruit ? le ſais-tu bien, Elvire ? *a*)

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,
Et porte juſqu'au ciel, d'une commune voix,
De ce jeune héros les glorieux exploits.
Les maures devant lui n'ont paru qu'à leur honte ;
Leur abord fut bien promt, leur fuite encor plus promte ;
Trois heures de combat laiſſent à nos guerriers
Une victoire entière & deux rois priſonniers.
La valeur de leur chef ne trouvait point d'obſtacles.

CHIMENE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles !

ELVIRE.

De ſes nobles efforts ces deux rois ſont le prix ;
Sa main les a vaincus, & ſa main les a pris.

CHIMENE.

De qui peux-tu ſavoir ces nouvelles étranges ?

ELVIRE.

Du peuple qui partout fait ſonner ſes louanges ;

Rodrigue digne d'elle. Il fait, ſi je ne me trompe, ſouhaiter au ſpectateur que *Chimène* oublie la mort de ſon père en faveur de ſa patrie, & qu'elle puiſſe enfin ſe donner un jour à *Rodrigue*.

Le nomme de ſa joye & l'objet & l'auteur,
Son ange tutelaire, & ſon libérateur.

CHIMENE.

Et le roi, de quel œil voit-il tant de vaillance?

ELVIRE.

Rodrigue n'oſe encor paraître en ſa préſence;
Mais don Diégue ravi lui préſente enchainés,
Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés;
Et demande pour grace à ce généreux prince,
Qu'il daigne voir la main qui ſauve ſa province.

CHIMENE.

Mais n'eſt-il point bleſſé?

ELVIRE.

Je n'en ai rien apris.
Vous changez de couleur! reprenez vos eſprits.

CHIMENE.

Reprenons donc auſſi ma colère affaiblie:
Pour avoir ſoin de lui faut-il que je m'oublie?
On le vante, on le loue, & mon cœur y conſent!
Mon honneur eſt muet! mon devoir impuiſſant!
Silence, mon amour, laiſſe agir ma colère;
S'il a vaincu deux rois, il a tué mon père;
Ces triſtes vêtemens où je lis mon malheur,
Sont les premiers effets qu'ait produit ſa valeur,
Et combien que pour lui tout un peuple s'anime,
Ici tous les objets me parlent de ſon crime.
Vous qui rendez la force à mes reſſentimens,
Voile, crêpes, habits, lugubres ornemens,
Pompe où m'enſevelit ſa première victoire,
Contre ma paſſion ſoutenez bien ma gloire;

Et lors que mon amour prendra trop de pouvoir,
Parlez à mon eſprit de mon triſte devoir,
Attaquez ſans rien craindre une main triomphante.

ELVIRE.

Modérez ces tranſports, voici venir l'infante.

SCENE II.

L'INFANTE, CHIMENE, LÉONOR, ELVIRE.

L'INFANTE. *b*)

JE ne viens pas ici conſoler tes douleurs;
Je viens plutôt mêler mes ſoupirs à tes pleurs.

CHIMENE.

Prenez bien plutôt part à la commune joye,
Et goûtez le bonheur que le ciel vous envoye:
Madame, autre que moi n'a droit de ſoupirer.
Le péril dont Rodrigue a ſû vous retirer;
Et le ſalut public que vous rendent ſes armes,
A moi ſeule aujourd'hui permet encor les larmes.
Il a ſauvé la ville, il a ſervi ſon roi;
Et ſon bras valeureux n'eſt funeſte qu'à moi.

L'INFANTE.

Ma Chimène, il eſt vrai qu'il a fait des merveilles.

b) Pour toutes ces ſcènes de l'infante, on convient unanimément de leur inutilité inſipide; & celle-ci eſt d'autant plus ſuperfluë, que *Chimène* y répète avec faibleſſe ce qu'elle vient de dire avec force à ſa confidente.

CHIMENE.

Déja ce bruit fâcheux a frapé mes oreilles;
Et je l'entens partout publier hautement
Auſſi brave guerrier que malheureux amant.

L'INFANTE.

Qu'a de facheux pour toi ce diſcours populaire?
Ce jeune Mars qu'il loue, a ſû jadis te plaire;
Il poſſédait ton ame, il vivait ſous tes loix;
Et vanter ſa valeur c'eſt honorer ton choix.

CHIMENE.

J'accorde que chacun la vante avec juſtice;
Mais pour moi ſa louange eſt un nouveau ſuplice.
On aigrit ma douleur en l'élevant ſi haut.
Je vois ce que je perds, quand je vois ce qu'il vaut.
Ah, cruels déplaiſirs à l'eſprit d'une amante!
Plus j'aprens ſon mérite, & plus mon feu s'augmente:
Cependant mon devoir eſt toûjours le plus fort,
Et malgré mon amour va pourſuivre ſa mort.

L'INFANTE.

c) Hier ce devoir te mit en une haute eſtime;
L'effort que tu te fis parut ſi magnanime,
Si digne d'un grand cœur, que chacun à la cour
Admirait ton courage & plaignait ton amour.
Mais croirais-tu l'avis d'une amitié fidelle?

CHIMENE.

Ne vous obéir pas me rendrait criminelle.

c) *Hier ce devoir te mit en une haute eſtime.*] Cet *hier* fait voir que la piéce dure deux jours dans *Corneille* : l'unité de tems n'était pas encor une règle bien reconnüe. Cependant, ſi la querelle du comte & ſa mort arrivent la veille au

L'INFANTE.

Ce qui fut juſte alors ne l'eſt plus aujourd'hui.
Rodrigue maintenant eſt notre unique apui,
L'eſpérance & l'amour d'un peuple qui l'adore,
Le ſoutien de Caſtille & la terreur du maure.
Ses faits nous ont rendu ce qu'ils nous ont ôté;
Et ton père en lui ſeul ſe voit reſſuſcité;
Et ſi tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique,
Tu pourſuis en ſa mort la ruïne publique.
Quoi? pour venger un père eſt-il jamais permis
De livrer ſa patrie aux mains des ennemis?
Contre nous ta pourſuite eſt-elle légitime?
Et pour être punis avons-nous part au crime?
Ce n'eſt pas qu'après tout tu doives épouſer
Celui qu'un père mort t'obligeait d'accuſer;
Je te voudrais moi-même en arracher l'envie.
Ote-lui ton amour, mais laiſſe-nous ſa vie.

CHIMENE.

Ah, Madame, ſouffrez qu'avecque liberté
Je pouſſe juſqu'au bout ma généroſité.
Quoique mon cœur pour lui contre moi s'intéreſſe,
Quoiqu'un peuple l'adore, & qu'un roi le careſſe,
Qu'il ſoit environné des plus vaillans guerriers,
J'irai ſous mes cyprès accabler ſes lauriers.

L'INFANTE.

C'eſt généroſité, quand pour venger un père

ſoir, & ſi le lendemain tout eſt fini à la même heure, l'unité de tems eſt obſervée. Les événemens ne ſont point auſſi preſſés qu'on l'a reproché à *Corneille*; & tout eſt aſſez vraiſemblable.

Notre devoir attaque une tête ſi chère:
Mais c'en eſt une encor d'un plus illuſtre rang,
Quand on donne au public les intérêts du ſang.
Non, croi-moi, c'eſt aſſez que d'éteindre ta flamme;
Il ſera trop puni s'il n'eſt plus dans ton ame.
Que le bien du pays t'impoſe cette loi;
Auſſi-bien que crois-tu que t'accorde le roi?

CHIMENE.

Il peut me refuſer, mais je ne puis me taire.

L'INFANTE.

Penſe bien, ma Chimène, à ce que tu veux faire.
Adieu, tu pouras ſeule y ſonger à loiſir.

CHIMENE.

Après mon père mort je n'ai point à choiſir.

SCENE III. d)

LE ROI, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. SANCHE.

LE ROI.

GÉnéreux héritier d'une illuſtre famille,
Qui fut toûjours la gloire & l'apui de Caſtille,

d) Toûjours la ſcène vuide, & nulle liaiſon; c'était encor un des défauts du ſiécle. Cette négligence rend la tragédie bien plus facile à faire, mais bien plus défectueuſe.

e) *J'euſſe pû donner ordre à repouſſer leurs armes.*] Le roi ne joue pas là un perſonnage bien reſpectable. Il avoüe qu'il n'a donné ordre à rien.

f) *Ils t'ont nommé leur Cid en ma préſence.*] Ce ſeul paſſage du *Cid* eſpagnol, *El mio Cid le ha llamado &c.* fait voir la ſupériorité du poète français en ce point; car que font là ces trois rois maures,

Race de tant d'ayeux en valeur ſignalés,
Que l'eſſai de la tienne a ſi-tôt égalés,
Pour te récompenſer ma force eſt trop petite;
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
Le pays délivré d'un ſi rude ennemi,
Mon ſceptre dans ma main par la tienne affermi,
Et les maures défaits avant qu'en ces alarmes
e) J'euſſe pû donner ordre à repouſſer leurs armes,
Ne ſont point des exploits qui laiſſent à ton roi
Le moyen ni l'eſpoir de s'acquitter vers toi.
Mais deux rois tes captifs feront ta récompenſe:
* *Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma préſence.* f)
** *Puis que Cid en leur langue eſt autant que Seigneur,*
Je ne t'envîrai pas ce beau titre d'honneur.

* REY DE CASTILLA.
El mio Cid le ha llamado.
REY MORO.
En mi lengua es mi Señor.
REY DE CASTILLA.
Eſſe nombre le eſta bien.
REY MORO.
Entre Moros le ha tenido.
** REY DE CASTILLA.
Pues alla le ha merecido
en mis tierras ſe le den.

---

que *Guillain de Caſtro* introduit? rien autre choſe que de former un vain ſpectacle. C'eſt le principal défaut de toutes les piéces eſpagnoles & anglaiſes de ces tems là. L'apareil, la pompe du ſpectacle ſont une beauté ſans doute; mais il faut que cette beauté ſoit néceſſaire. La tragédie ne conſiſte pas dans un vain amuſement des yeux. On repréſente ſur le théatre de Londres des enterremens, des exécutions, des couronnemens; il n'y manque que des combats de taureaux.

* *Sois déſormais le Cid:* qu'à ce grand nom tout cède;
Qu'il devienne l'effroi de Grenade & Tolède;
Et qu'il marque à tous ceux qui vivent ſous mes loix,
Et ce que tu me vaux, & ce que je te dois.

D. RODRIGUE.

Que votre majeſté, ſire, épargne ma honte; *g*)
D'un ſi faible ſervice elle fait trop de compte,
Et me force à rougir devant un ſi grand roi
De mériter ſi peu l'honneur que j'en reçoi.
Je ſais trop que je dois au bien de votre empire,
Et le ſang qui m'anime & l'air que je reſpire;
Et quand je les perdrai pour un ſi digne objet,
Je ferai ſeulement le devoir d'un ſujet.

LE ROI.

Tous ceux que ce devoir à mon ſervice engage,
Ne s'en acquittent pas avec même courage;
Et lors que la valeur ne va point dans l'excès,
Elle ne produit point de ſi rares ſuccès.
Souffre donc qu'on te loue, & de cette victoire
Apren-moi tout au long la véritable hiſtoire.

D. RODRIGUE.

Sire, vous avez ſû qu'en ce danger preſſant,
Qui jetta dans la ville un effroi ſi puiſſant,

* *Llamalle el Cid es razon.*

g) Le mot de *honte* n'eſt pas le mot propre. Une valeur qui *ne va point dans l'excès* eſt plus impropre encore.

h) *Nous partimes cinq cent, mais par un prompt renfort, Nous nous vimes trois mille.*] L'académie n'a point repris cet endroit, qui conſiſte à ſubſtituer l'aoriſte au ſimple paſſé. *Je vis, je fis, j'allai, je partis*, ne peut ſe dire d'une choſe faite le jour où l'on parle. Plût à Dieu que cette licence fût permiſe en poëſie: car *nous nous ſommes vûs cinq cent, nous*

Une troupe d'amis chez mon père aſſemblée
Sollicita mon ame encor toute troublée....
Mais, Sire, pardonnez à ma témérité,
Si j'oſai l'employer ſans votre autorité;
Le péril aprochait, leur brigade était prête;
Et paraître à la cour eût hazardé ma tête,
Qu'à défendre l'état j'aimais bien mieux donner;
Qu'aux plaintes de Chimène ainſi l'abandonner.

LE ROI.

J'excuſe ta chaleur à venger ton ofenſe;
Et l'état défendu me parle en ta défenſe:
Croi que dorénavant Chimène a beau parler;
Je ne l'écoute plus que pour la conſoler.
Mais pourſui.

D. RODRIGUE.

Sous moi donc cette troupe s'avance,
Et porte ſur le front une mâle aſſurance.
b) Nous partîmes cinq cent, mais par un promt renfort
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port;
Tant à nous voir marcher en ſi bon équipage
Les plus épouvantés reprenaient de courage.
J'en cache les deux tiers auſſi-tôt qu'arrivés
Dans le fond des vaiſſeaux qui lors furent trouvés;
Le reſte dont le nombre augmentait à toute heure,

ſommes partis, eſt bien languiſſant: on eût pû dire:

Nous n'étions que cinq cent, nous nous voyons trois mille.

L'académie ne prononça point ſur cette faute, uniquement par la raiſon que *Scudéri* ne l'avait pas relevée, & qu'elle ſe borna, comme je l'ai déja dit, à juger entre *Corneille* & *Scudéri*.

Brûlant d'impatience autour de moi demeure,
Se couche contre terre, & ſans faire aucun bruit,
Paſſe une bonne part d'une ſi belle nuit.
Par mon commandement la garde en fait de même,
Et ſe tenant cachée aide à mon ſtratagème;
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre qu'on me voit ſuivre, & que je donne à tous.
Cette obſcure clarté, qui tombe des étoiles,
Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles;
L'onde s'enflait deſſous, & d'un commun effort
Les maures & la mer entrèrent dans le port.
On les laiſſe paſſer, tout leur parait tranquille.
Point de ſoldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond ſilence abuſant leurs eſprits,
Ils n'oſent plus douter de nous avoir ſurpris;
Ils abordent ſans peur, ils ancrent, ils deſcendent,
Et courent ſe livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, & tous en même tems,
Pouſſons juſques au ciel mille cris éclatans.
Les nôtres au ſignal de nos vaiſſeaux répondent;
Ils paraiſſent armés, les maures ſe confondent;
L'épouvante les prend à demi deſcendus;
Avant que de combattre ils s'eſtiment perdus.
Ils couraient au pillage, & rencontrent la guerre;
Nous les preſſons ſur l'eau, nous les preſſons ſur terre;
Et nous faiſons courir des ruiſſeaux de leur ſang,
Avant qu'aucun réſiſte, ou reprenne ſon rang.
Mais bientôt malgré nous, leurs princes les rallient,
Leur courage renait, & leurs terreurs s'oublient;
La honte de mourir ſans avoir combattu

Rétablit leur déſordre, & leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées;
Des plus braves ſoldats les trames ſont coupées;
Et la terre, & le fleuve, & leur flote, & le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Furent enſevelis dans l'horreur des ténèbres,
Où chacun ſeul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait diſcerner où le ſort inclinait!
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, & ſoutenir les autres,
Ranger ceux qui venaient, les pouſſer à leur tour;
Et n'en pus rien ſavoir juſques au point du jour.
Mais enfin ſa clarté montra notre avantage;
Le maure vit ſa perte, & perdit le courage;
Et voyant un renfort qui nous vint ſecourir,
Changea l'ardeur de vaincre à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaiſſeaux, ils en coupent les cables,
Nous laiſſent pour adieux des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte, & ſans conſidérer
Si leurs rois avec eux ont pu ſe retirer.
Ainſi leur devoir cède à la frayeur plus forte:
Le flux les aporta, le reflux les remporte;
Cependant que leurs rois engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs tous percés de nos coups,
Diſputent vaillamment & vendent bien leur vie.
A ſe rendre moi-même en vain je les convie;
Le cimeterre au poing ils ne m'écoutent pas:
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs ſoldats,
Et que ſeuls déſormais en vain ils ſe défendent,

Ils demandent le chef, je me nomme, ils ſe rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même tems;
Et le combat ceſſa faute de combatans.
C'eſt de cette façon que pour votre ſervice...

SCENE IV.

LE ROI, D. DIEGUE, D. RODRIGUE, D. ARIAS, D. ALONSE, D. SANCHE.

D. ALONSE.

Sire, Chimène vient vous demander juſtice.

LE ROI.

i) La fâcheuſe nouvelle, & l'importun devoir!
Va, je ne la veux pas obliger à te voir.
Pour tous remercimens il faut que je te chaſſe:
* *Mais avant que ſortir, vien, que ton roi t'embraſſe.*

(*D. Rodrigue rentre.*)

D. DIEGUE.

Chimène le pourſuit, & voudrait le ſauver.

LE ROI.

On m'a dit qu'elle l'aime, & je vai l'éprouver.
Contrefaites le triſte.

* *En premio deſtas victorias*
ha de lleuarſe eſte abraço.

i) Dès ce moment *Rodrigue* ne peut plus être puni; toutes les pourſuites de *Chimène* paraiſſent ſurabondantes. Elle eſt donc ſi loin de manquer aux bienſéances, comme on le lui a reproché, qu'au contraire elle va au-de-là de ſon devoir, en demandant la mort d'un homme devenu ſi néceſſaire à l'état.

SCENE V.

LE ROI, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE, ELVIRE.

LE ROI.

k) ENfin ſoyez contente,
Chimène, le ſuccès répond à votre attente.
Si de nos ennemis Rodrigue a le deſſus,
Il eſt mort à nos yeux des coups qu'il a reçus;
Rendez graces au ciel qui vous en a vengée.
Voyez comme déja ſa couleur eſt changée.

D. DIEGUE.

Mais voyez qu'elle pâme, & d'un amour parfait,
Dans cette pamoiſon, ſire, admirez l'effet.
Sa douleur a trahi les ſecrets de ſon ame,
Et ne vous permet plus de douter de ſa flamme.

CHIMENE.

Quoi? Rodrigue eſt donc mort!

LE ROI.

Non, non, il voit le jour,
Et te conſerve encor un immuable amour:

k) *Enfin ſoyez contente, Chimène.*] Cette petite ruſe du roi eſt priſe de l'auteur eſpagnol; l'académie ne la condamne pas. C'eſt aparemment le titre de tragi-comédie qui la diſpoſait à cette indulgence; car ce moyen parait aujourd'hui peu digne de la nobleſſe du tragique.

Tu le poſſéderas, repren ton alégreſſe.

CHIMENE.

* *Sire, on pâme de joie, ainſi que de triſteſſe.* l)
Un excès de plaiſir nous rend tous languiſſans;
Et quand il ſurprend l'ame, il accable les ſens.

LE ROI.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impoſſible?
Ta triſteſſe, Chimène, a paru trop viſible.

CHIMENE.

Et bien, ſire, ajoutez ce comble à mes malheurs,
Nommez ma pâmoiſon l'effet de mes douleurs:
Un juſte déplaiſir à ce point m'a réduite;
Son trépas dérobait ſa tête à ma pourſuite;
S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays,
Ma vengeance eſt perdüe & mes deſſeins trahis.
Une ſi belle fin m'eſt trop injurieuſe.
Je demande ſa mort, mais non pas glorieuſe,
Non pas dans un éclat qui l'éléve ſi haut,
Non pas au lit d'honneur, mais ſur un échafaut.
Qu'il meure pour mon père, & non pour la patrie;
Que ſon nom ſoit taché, ſa mémoire flétrie.
Mourir pour le pays n'eſt pas un triſte ſort,
C'eſt s'immortaliſer par une belle mort.

* *Tanto atribula un plazer,*
como congoxa un peſar.

l) *Sire, on pâme de joie, ainſi que de triſteſſe.*] On ne dit pas *pâmer, évanoüir*, on dit *ſe pâmer, s'évanoüir*. Cette défaite de *Chimène* eſt comique, & fait rire. Voyez les remarques de l'académie. La faute eſt de l'original; mais ſes termes ſont plus convenables.

J'aime donc ſa victoire, & je le puis ſans crime;
Elle aſſure l'état, & me rend ma victime;
Mais noble, mais fameuſe entre tous les guerriers,
Le chef au lieu de fleurs couronné de lauriers;
Et pour dire en un mot ce que j'en conſidère,
Digne d'être immolée aux manes de mon père.
Hélas! à quel eſpoir me laiſſé-je emporter!
Rodrigue de ma part n'a rien à redouter;
Que pouraient contre lui des larmes qu'on mépriſe?
* *Pour lui tout vôtre empire eſt un lieu de franchiſe;*
Là ſous vôtre pouvoir tout lui devient permis;
Il triomphe de moi comme des ennemis.
Dans leur ſang répandu la juſtice étoufée,
Aux crimes du vainqueur ſert d'un nouveau trophée;
Nous en croiſſons la pompe, & le mépris des loix
Nous fait ſuivre ſon char au milieu de deux rois.

LE ROI.

Ma fille, ces tranſports ont trop de violence.
Quand on rend la juſtice, on met tout en balance.
On a tué ton père, il était l'agreſſeur;
Et la même équité m'ordonne la douceur.
Avant que d'accuſer ce que j'en fais paraître,
Conſulte bien ton cœur, Rodrigue en eſt le maître;
Et ta flamme en ſecret rend graces à ton roi,
** *Dont la faveur conſerve un tel amant pour toi.*

* *Son tus ojos ſus eſpias,*
tu retrete ſu ſagrado,
tu favor ſus alas libres.
** *Si he guardado à Rodrigo*
quiça para vos le guardo.

CHIMENE.

Pour moi, mon ennemi! l'objet de ma colère!
m) L'auteur de mes malheurs! l'aſſaſſin de mon père!
De ma juſte pourſuite on fait ſi peu de cas,
Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas.
Puiſque vous refuſez la juſtice à mes larmes,
Sire, permettez-moi de recourir aux armes;
C'eſt par là ſeulement qu'il a ſû m'outrager,
Et c'eſt auſſi par là que je me dois venger.
A tous vos cavaliers je demande ſa tête;
Oui, qu'un d'eux me l'aporte, & je ſuis ſa conquête;
Qu'ils le combatent, ſire, & le combat fini,
J'épouſe le vainqueur, ſi Rodrigue eſt puni.
Sous votre autorité ſouffrez qu'on le publie.

LE ROI.

Cette vieille coutume en ces lieux établie,
Sous couleur de punir un injuſte atentat,
Des meilleurs combatans affaiblit un état.
Souvent de cet abus le ſuccès déplorable
Oprime l'innocent, & ſoutient le coupable.
J'en diſpenſe Rodrigue, il m'eſt trop précieux
Pour l'expoſer aux coups d'un ſort capricieux;
Et quoi qu'ait pû commettre un cœur ſi magnanime,
Les Maures en fuyant ont emporté ſon crime.

D. DIEGUE.

Quoi, ſire! pour lui ſeul vous renverſez des loix

m) On met peu de remarques au bas des pages de cette piéce. On renvoye le lecteur à celles de l'académie. Cependant il faut obſerver que *Chimène* a tort d'apeller Rodrigue *aſſaſſin*: il ne l'eſt pas: elle l'a apellé elle-même *brave homme*, *homme de bien*.

Qu'a vû toute la cour obſerver tant de fois.
Que croira votre peuple, & que dira l'envie,
Si ſous votre défenſe il ménage ſa vie,
Et s'en ſert d'un prétexte à ne paraître pas
Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas?
Sire, ôtez ces faveurs qui terniraient ſa gloire;
Qu'il goute ſans rougir les fruits de ſa victoire.
Le comte eut de l'audace, il l'en a ſû punir:
Il l'a fait en brave homme, & le doit ſoutenir.

LE ROI.

Puiſque vous le voulez, j'accorde qu'il le faſſe:
Mais d'un guerrier vaincu mille prendraient la place;
Et le prix que Chimène au vainqueur a promis,
De tous mes cavaliers ferait ſes ennemis:
L'opoſer ſeul à tous ſerait trop d'injuſtice;
Il ſuffit qu'une fois il entre dans la lice.
Choiſi qui tu voudras, Chimène, & choiſi bien;
Mais après ce combat ne demande plus rien.

D. DIEGUE.

N'excuſez point par-là ceux que ſon bras étonne;
Laiſſez un camp ouvert où n'entrera perſonne.
Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,
Quel courage aſſez vain s'oſerait prendre à lui?
Qui ſe hazarderait contre un tel adverſaire?
Qui ſerait ce vaillant, ou bien ce téméraire?

D. SANCHE.

Faites ouvrir le camp, vous voyez l'aſſaillant;
Je ſuis ce téméraire, ou plûtôt ce vaillant.
Accordez cette grace à l'ardeur qui me preſſe.
Madame, vous ſavez quelle eſt votre promeſſe.

LE ROI.

Chimène, remets-tu ta querelle en ſa main?

CHIMENE.

Sire, je l'ai promis.

LE ROI.

Soyez prêt à demain.

D. DIEGUE.

Non, ſire, il ne faut pas différer davantage;
On eſt toujours tout prêt quand on a du courage.

LE ROI.

Sortir d'une bataille & combattre à l'inſtant!

D. DIEGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

LE ROI.

Du moins, une heure ou deux je veux qu'il ſe délaſſe.
Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne paſſe,
Pour témoigner à tous qu'à regret je permets
Un ſanglant procédé qui ne me plut jamais,
n) De moi, ni de ma cour il n'aura la préſence.
(*Il parle à don Arias.*)
Vous ſeul des combatans jugerez la vaillance.
Ayez ſoin que tous deux faſſent en gens de cœur;
Et le combat fini, m'amenez le vainqueur.
Quel qu'il ſoit, même prix eſt acquis à ſa peine;
Je le veux de ma main préſenter à Chimène,

Et

n) *De moi, ni de ma cour il n'aura la préſence.*] Ce tour eſt très-adroit; il donne lieu à la ſcène dans laquelle *don Sanche* aporte ſon épée à *Chimène*.

Et que pour récompenſe il reçoive ſa foi.

CHIMENE.

Quoi, ſire! m'impoſer une ſi dure loi!

LE ROI.

Tu t'en plains, mais ton feu loin d'avoüer ta plainte,
Si Rodrigue eſt vainqueur, l'accepte ſans contrainte.
Ceſſe de murmurer contre un arrêt ſi doux;
Qui que ce ſoit des deux, j'en ferai ton époux.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, CHIMENE.

CHIMENE.

QUoi, Rodrigue, en plein jour! d'où te vient cette audace?
Va, tu me perds d'honneur; retire-toi, de grace.

D. RODRIGUE.

Je vais mourir, madame, *a*) & vous viens en ce lieu,
Avant le coup mortel, dire un dernier adieu;
Mon amour vous le doit, & mon cœur qui ſoupire
N'oſe ſans votre aveu ſortir de votre empire.

CHIMENE.

Tu vas mourir!

D. RODRIGUE.

J'y cours, & le comte eſt vengé,
Auſſi-tôt que de vous j'en aurai le congé.

CHIMENE.

Tu vas mourir? Don Sanche eſt-il ſi redoutable,
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomtable?
Qui t'a rendu ſi faible? ou qui le rend ſi fort?
Rodrigue va combatre, & ſe croit déja mort!

---

a) *Et vous viens en ce lieu.*] En quel lieu? Il eſt triſte que ce mot *adieu* n'ait que *lieu* pour rime. C'eſt un des grands inconvéniens de nôtre langue.

b) C'eſt dommage que ces ſentiments ne ſoient point du tout naturels. Il paraît aſſez ridicule de dire qu'il doit du reſpect à *don Sanche*, & qu'il va lui préſenter ſon eſtomac ouvert. Ces idées ſont priſes dans ces miſérables romans qui

Celui qui n'a pas craint les maures, ni mon père,
Va combatre don Sanche, & déja déſeſpère!
Ainſi donc au beſoin ton courage s'abat?

D. RODRIGUE.

Je cours à mon ſupplice, & non pas au combat;
Et ma fidèle ardeur ſait bien m'ôter l'envie,
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.
J'ai toûjours même cœur; mais je n'ai point de bras,
Quand il faut conſerver ce qui ne vous plait pas;
Et déja cette nuit m'aurait été mortelle,
Si j'euſſe combatu pour ma ſeule querelle;
Mais défendant mon roi, ſon peuple, & le pays,
A me défendre mal je les aurais trahis.
Mon eſprit généreux ne hait pas tant la vie,
Qu'il en veuille ſortir par une perfidie:
Maintenant qu'il s'agit de mon ſeul intérêt,
Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt.
Votre reſſentiment choiſit la main d'un autre;
Je ne méritais pas de mourir de la vôtre.
On ne me verra point en repouſſer les coups;
Je dois plus de reſpect à qui combat pour vous;
Et ravi de penſer que c'eſt de vous qu'ils viennent,
Puiſque c'eſt votre honneur que ſes armes ſoutiennent,
Je lui vai préſenter mon eſtomac ouvert,
Adorant en ſa main la vôtre qui me perd. *b*)

n'ont rien de vraiſemblable, ni dans les avantures, ni dans les ſentiments, ni dans les expreſſions, tout était hors de la nature dans ces impertinents ouvrages qui gatérent ſi longtems le goût de la nation. Un héros n'oſait ni vivre ni mourir ſans le congé de ſa dame. *Scudéri* n'avait garde de condamner ces idées romaneſques dans *Corneille*, lui qui en avait rempli ſes ridicules ouvrages.

CHIMENE.

Si d'un triſte devoir la juſte violence,
Qui me fait malgré moi pourſuivre ta vaillance,
Preſcrit à ton amour une ſi forte loi,
Qu'il te rend ſans défenſe à qui combat pour moi;
En cet aveuglement, ne perds pas la mémoire,
Qu'ainſi que de ta vie, il y va de ta gloire;
Et que dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,
Quand on le ſaura mort, on le croira vaincu.
L'honneur te fut plus cher que je ne te ſuis chère,
Puiſqu'il trempa tes mains dans le ſang de mon père,
Et te fit renoncer, malgré ta paſſion,
A l'eſpoir le plus doux de ma poſſeſſion:
Je t'en vois cependant faire ſi peu de compte,
Que ſans rendre combat tu veux qu'on te ſurmonte.
Quelle inégalité ravale ta vertu?
Pourquoi ne l'as-tu plus? ou pourquoi l'avais-tu?
Quoi? n'es-tu généreux que pour me faire outrage?
S'il ne faut m'offenſer n'as-tu point de courage?
Et traites-tu mon père avec tant de rigueur,
Qu'après l'avoir vaincu tu ſouffres un vainqueur?
Non, ſans vouloir mourir laiſſe-moi te pourſuivre;
c) Et défends ton honneur, ſi tu ne veux plus vivre.

D. RODRIGUE.

Après la mort du comte, & les maures défaits,
Mon honneur apuyé ſur de ſi grands effets,

c) *Et défends ton honneur, ſi tu ne veux plus vivre.*] Ce vers eſt également adroit & paſſionné; il eſt plein d'art, mais de cet art que la nature inſpire. Il me paraît admirable. Mais le diſcours de *Chimène* eſt un peu trop long.

Contre un autre ennemi n'a plus à ſe défendre :
On ſait que mon courage oſe tout entreprendre,
Que ma valeur peut tout, & que deſſous les cieux,
Quand mon honneur y va, rien ne m'eſt précieux.
Non, non, en ce combat, quoi que vous veuilliez croire,
Rodrigue peut mourir ſans hazarder ſa gloire,
Sans qu'on l'oſe accuſer d'avoir manqué de cœur,
Sans paſſer pour vaincu, ſans ſouffrir un vainqueur.
On dira ſeulement, *il adorait Chimène ;*
Il n'a pas voulu vivre & mériter ſa haine ;
Il a cédé lui-même à la rigueur du ſort,
Qui forçait ſa maîtreſſe à pourſuivre ſa mort ;
Elle voulait ſa tête, & ſon cœur magnanime,
S'il l'en eût refuſée, eût penſé faire un crime :
Pour venger ſon honneur il perdit ſon amour ;
Pour venger ſa maîtreſſe il a quitté le jour ;
Préférant (quelque eſpoir qu'eût ſon âme aſſervie)
Son honneur à Chimène, & Chimène à ſa vie.
Ainſi donc vous verrez ma mort en ce combat,
Loin d'obſcurcir ma gloire, en réhauſſer l'éclat ;
Et cet honneur ſuivra mon trépas volontaire,
Que tout autre que moi n'eût pû vous ſatisfaire. *d*)

CHIMENE.

Puiſque pour t'empêcher de courir au trépas,
Ta vie & ton honneur ſont de faibles apas,
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche

d) Cette réponſe de *Rodrigue* paraît auſſi alambiquée & alongée : cette diſpute ſur un ſentiment très-peu naturel a quelque choſe des converſations de l'hôtel rambouillet où l'on quinteſſenciait des idées ſophiſtiquées.

Défen-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche.
Combats pour m'affranchir d'une condition
Qui me livre à l'objet de mon averſion.
Te dirai-je encor plus? va, ſonge à ta défenſe,
Pour forcer mon devoir, pour m'impoſer ſilence;
Et ſi jamais l'amour échauffa tes eſprits,
e) Sors vainqueur d'un combat dont Chimène eſt le prix.
Adieu, ce mot lâché me fait rougir de honte.

D. RODRIGUE *ſeul.*

Eſt-il quelque ennemi qu'à préſent je ne domte?
f) Paraiſſez, navarrois, maures & caſtillans,
Et tout ce que l'Eſpagne a nourri de vaillans;
Uniſſez-vous enſemble, & faites une armée,
Pour combatre une main de la ſorte animée:
Joignez tous vos efforts contre un eſpoir ſi doux,
Pour en venir à bout c'eſt trop peu que de vous.

SCENE II.

L'INFANTE.

T'Ecouterai-je encor, reſpect de ma naiſſance,
Qui fais un crime de mes feux?
T'ecouterai-je, amour, dont la douce puiſſance

e) *Sors vainqueur*, eſt repris par *Scudéri*. C'eſt peut-être le plus beau vers de la piéce, & il obtient grace pour tous les ſentiments un peu hors de la nature qu'on trouve dans cette ſcène traitée d'ailleurs avec une grande ſupériorité de génie.

Comment après ce beau vers peut-on ramener encor ſur la ſcène nôtre pitoyable infante?

Contre ce fier tyran fait rebeller mes vœux ?
Pauvre princeſſe, auquel des deux
Dois-tu prêter obéiſſance ?
Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi ;
Mais pour être vaillant tu n'es pas fils de roi.
Impitoyable ſort, dont la rigueur ſépare
Ma gloire d'avec mes déſirs,
Eſt-il dit que le choix d'une vertu ſi rare
Coûte à ma paſſion de ſi grands déplaiſirs ?
O cieux ! à combien de ſoupirs
Faut-il que mon cœur ſe prépare,
S'il ne peut obtenir deſſus mon ſentiment,
Ni d'éteindre l'amour ni d'accepter l'amant ?
Mais ma honte m'abuſe, & ma raiſon s'étonne
Du mépris d'un ſi digne choix :
Bien qu'aux monarques ſeuls ma naiſſance me donne,
Rodrigue, avec honneur je vivrai ſous tes loix.
Après avoir vaincu deux rois,
Pourais-tu manquer de couronne ?
Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner,
Marque-t-il pas déja ſur qui tu dois régner ?
Il eſt digne de moi, mais il eſt à Chimène ;
Le don que j'en ai fait me nuit.
Entr'eux un père mort ſéme ſi peu de haine,

---

f) *Paraiſſez, navarrois, maures & caſtillans.*] Je ne ſais pourquoi on ſuprime ce morceau dans les repréſentations. *Paraiſſez, navarrois*, était paſſé en proverbe, & c'eſt pour cela même qu'il faut réciter ces vers. Cet entouſiaſme de valeur & d'eſpérance meſſied-il au *Cid* encouragé par ſa maîtreſſe ?

Que le devoir du ſang à regret le pourſuit ;
Ainſi n'eſpérons aucun fruit
De ſon crime, ni de ma peine,
Puiſque pour me punir le deſtin a permis
Que l'amour dure même entre deux ennemis.

SCENE III.

L'INFANTE, LÉONOR.

L'INFANTE.

OU viens-tu, Léonor ?

LÉONOR.

Vous témoigner, madame,
L'aiſe que je reſſens du repos de votre ame.

L'INFANTE.

D'où viendrait ce repos dans un comble d'ennui ?

LÉONOR.

Si l'amour vit d'eſpoir, & s'il meurt avec lui,
Rodrigue ne peut plus charmer votre courage.
Vous ſavez le combat où Chimène l'engage ;
Puis qu'il faut qu'il y meure, ou qu'il ſoit ſon mari,
Votre eſpérance eſt morte, & votre eſprit guéri.

L'INFANTE.

O qu'il s'en faut encor !

LÉONOR.

Que pouvez-vous prétendre ?

L'INFANTE.

Mais plutôt quel eſpoir me pourais-tu défendre ?

Si

Si Rodrigue combat ſous ces conditions,
Pour en rompre l'effet j'ai trop d'inventions.
L'amour, ce doux auteur de mes cruels ſuplices,
Aux eſprits des amans aprend trop d'artifices.

L'ÉONOR.

Pourez-vous quelque choſe, après qu'un père mort
N'a pû dans leurs eſprits allumer de diſcord?
Car Chimène aiſément montre par ſa conduite
Que la haine aujourd'hui ne fait pas ſa pourſuite.
Elle obtient un combat, & pour ſon combatant,
C'eſt le premier offert qu'elle accepte à l'inſtant:
Elle ne choiſit point de ces mains généreuſes
Que tant d'exploits fameux rendent ſi glorieuſes;
Don Sanche lui ſuffit; c'eſt la première fois
Que ce jeune ſeigneur endoſſe le harnois;
Elle aime en ce duël ſon peu d'expérience;
Comme il eſt ſans renom, elle eſt ſans défiance;
Un tel choix & ſi promt vous doit bien faire voir
Qu'elle cherche un combat qui force ſon devoir;
Et livrant à Rodrigue une victoire aiſée,
Puiſſe l'autoriſer à paraitre apaiſée.

L'INFANTE.

Je le remarque aſſez, & toutefois mon cœur
A l'envi de Chimène adore ce vainqueur.
A quoi me réſoudrai-je, amante infortunée?

L'ÉONOR.

A vous reſſouvenir de qui vous êtes née.
Le ciel vous doit un roi, vous aimez un ſujet.

L'INFANTE.

Mon inclination a bien changé d'objet.

Je n'aime plus Rodrigue, un ſimple gentilhomme,
Non, ce n'eſt plus ainſi que mon amour le nomme;
Si j'aime, c'eſt l'auteur de tant de beaux exploits,
C'eſt le valeureux Cid, le maître de deux rois.
Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme,
Mais pour ne troubler pas une ſi belle flamme;
Et quand pour m'obliger on l'aurait couronné,
Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné.
Puiſqu'en un tel combat ſa victoire eſt certaine,
Allons encor un coup le donner à Chimène.
Et toi qui vois les traits dont mon cœur eſt percé,
Vien me voir achever comme j'ai commencé.

SCENE IV. g)

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

ELvire, que je ſouffre, & que je ſuis à plaindre!
Je ne ſais qu'eſpérer, & je vois tout à craindre;
Aucun vœu ne m'échape où j'oſe conſentir;
Et mes plus doux ſouhaits *b*) ſont pleins de repentir.

g) *Chimène* qui arrive à la place de l'infante ſans la voir, & qui pourrait auſſi-bien ne pas paraître ſur le théatre que s'y montrer, ne fait ici que renouveller ce défaut dont nous avons tant parlé, qui conſiſte dans l'interruption des ſcènes; défaut, encor une fois, qui n'était pas reconnu dans le cahos dont *Corneille* a tiré le théatre.

b) *Sont pleins de repentir.*] On a corrigé:

Je ne ſouhaite rien ſans un promt repentir.

i) Les raiſonnemens d'*Elvire* dans cette ſcène, ſemblent un peu ſe contredire. D'abord, elle dit à Chimène,

A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes ;
Le plus heureux ſuccès me coûtera des larmes ;
Et quoi qu'en ma faveur en ordonne le ſort,
Mon père eſt ſans vengeance, ou mon amant eſt mort.

ELVIRE.

i) D'un & d'autre côté je vous vois ſoulagée :
Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vengée ;
Et quoi que le deſtin puiſſe ordonner de vous,
Il ſoutient votre gloire, & vous donne un époux.

CHIMENE.

Quoi ? l'objet de ma haine, ou bien de ma colère !
L'aſſaſſin de Rodrigue, ou celui de mon père !
De tous les deux côtés on me donne un mari
Encor tout teint du ſang que j'ai le plus chéri.
De tous les deux côtés mon ame ſe rebelle.
Je crains plus que la mort la fin de ma querelle.
Allez, vengeance, amour, qui troublez mes eſprits,
Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix ;
Et toi, puiſſant moteur du deſtin qui m'outrage,
Termine ce combat ſans aucun avantage,
Sans faire aucun des deux ni vaincu, ni vainqueur.

---

qu'elle ſera ſoulagée des deux côtés. Enſuite :

Nous verrons du ciel l'équitable courroux,
Vous laiſſer par ſa mort don Sanche pour époux.

Il eſt probable que ces raiſonnemens d'*Elvire* contribuent un peu à refroidir cette ſcène ; mais auſſi ils contribuent beaucoup à laver *Chimène* de l'affront que les critiques injuſtes lui ont fait de ſe conduire en fille dénaturée ; car le ſpectateur eſt du parti d'*Elvire* contre *Chimène* ; il trouve comme *Elvire* que *Chimène* en a fait aſſez ; & qu'elle doit s'en remettre à l'événement du combat.

ELVIRE.

Ce ſerait vous traiter avec trop de rigueur.
Ce combat pour votre ame eſt un nouveau ſuplice ;
S'il vous laiſſe obligée à demander juſtice,
A témoigner toûjours ce haut reſſentiment,
Et pourſuivre toûjours la mort de votre amant.
Non, non, il vaut bien mieux que ſa rare vaillance
Lui gagnant un laurier, vous impoſe ſilence ;
Que la loi du combat étouffe vos ſoupirs,
Et que le roi vous force à ſuivre vos déſirs.

CHIMENE.

Quand il ſera vainqueur, crois-tu que je me rende ?
Mon devoir eſt trop fort, & ma perte trop grande ;
Et ce n'eſt pas aſſez pour leur faire la loi
Que celle du combat & le vouloir du roi.
Il peut vaincre don Sanche avec fort peu de peine ;
Mais non pas avec lui la gloire de Chimène ;
Et quoi qu'à ſa victoire un monarque ait promis,
Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

ELVIRE.

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,
Que le ciel à la fin ne ſouffre qu'on vous venge.
Quoi ! vous voulez encor refuſer le bonheur
De pouvoir maintenant vous taire avec honneur ?
Que prétend ce devoir, & qu'eſt-ce qu'il eſpère ?

---

k) L'académie a condamné cette ſcène, & on peut voir les raiſons qu'elle en raporte ; mais il n'y a point de lecteur ſenſé qui ne prévienne ce jugement, & qui ne voye qu'il n'eſt pas naturel que l'erreur de *Chimène* dure ſi longtems. Ce qui n'eſt pas dans la nature ne peut toucher. Ce vain artifice affaiblit l'intérêt

La mort de votre amant vous rendra-t-elle un père?
Eſt-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur?
Faut-il perte ſur perte, & douleur ſur douleur?
Allez, dans le caprice où votre humeur s'obſtine,
Vous ne méritez pas l'amant qu'on vous deſtine;
Et nous verrons le ciel mû d'un juſte couroux,
Vous laiſſer par ſa mort don Sanche pour époux.

CHIMENE.

Elvire, c'eſt aſſez des peines que j'endure,
Ne les redouble point par ce funeſte augure;
Je veux, ſi je le puis, les éviter tous deux,
Sinon, en ce combat Rodrigue a tous mes vœux:
Non qu'une folle ardeur de ſon côté me panche;
Mais s'il était vaincu, je ſerais à don Sanche.
Cette appréhenſion fait naître mon ſouhait.
Que vois-je, malheureuſe? Elvire, c'en eſt fait.

SCENE V. k).

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

MAdame, à vos genoux j'aporte cette épée...

CHIMENE.

Quoi du ſang de Rodrigue encor toute trempée?

qu'on pourrait prendre à la ſcène ſuivante. Il ne reſte que l'impreſſion que *Chimène* a faite pendant toute la piéce.

Cette impreſſion eſt ſi forte, qu'elle remüe encor les cœurs, malgré toutes ces fautes.

Perfide, oſes-tu bien te montrer à mes yeux,
Après m'avoir ôté ce que j'aimais le mieux ?
Eclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre,
Mon père eſt ſatisfait, ceſſe de te contraindre ;
Un même coup a mis ma gloire en ſureté,
Mon ame au déſeſpoir, ma flamme en liberté.

D. SANCHE.

D'un eſprit plus raſſis...

CHIMENE.

Tu me parles encore,
Exécrable aſſaſſin d'un héros que j'adore ?
Va, tu l'as pris en traitre : un guerrier ſi vaillant
N'eût jamais ſuccombé ſous un tel aſſaillant.

ELVIRE.

Mais, madame, écoutez.

CHIMENE.

Que veux-tu que j'écoute ?
Après ce que je vois puis-je être encor en doute ?
J'obtiens pour mon malheur ce que j'ai demandé,
Et ma juſte pourſuite a trop bien ſuccédé.
Pardonne, cher amant, à ſa rigueur ſanglante,
Songe que je ſuis fille auſſi bien comme amante !
Si j'ai vengé mon père aux dépens de ton ſang,
Du mien pour te venger j'épuiſerai mon flanc.
Mon ame déſormais n'a rien qui la retienne ;
Elle ira recevoir ce pardon de la tienne.
Et toi, qui me prétens acquérir par ſa mort,
Miniſtre déloyal de mon rigoureux ſort,
N'eſpère rien de moi, tu ne m'as point ſervie ;
En croyant me venger tu m'as ôté la vie.

D. SANCHE.

Etrange impreſſion, qui loin de m'écouter....

CHIMENE.

Veux-tu que de ſa mort je t'écoute vanter
Que j'entende à loiſir avec quelle inſolence
Tu peindras ſon malheur, mon crime, & ta vaillance?
Qu'à tes yeux ce récit tranche mes triſtes jours?
Va, va, je mourrai bien ſans ce cruel ſecours:
Abandonne mon ame au mal qui la poſſéde:
Pour venger mon amant je ne veux point qu'on m'aide.

SCENE VI.

LE ROI, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

SIre, il n'eſt plus beſoin de vous diſſimuler
Ce que tous mes efforts ne vous ont pû céler.
J'aimais, vous l'avez ſû, mais pour venger mon père
J'ai bien voulu proſcrire une tête ſi chère:
Votre majeſté, ſire, elle-même a pû voir
Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.
Enfin Rodrigue eſt mort, & ſa mort m'a changée,
D'implacable ennemie en amante afligée.
J'ai dû cette vengeance à qui m'a miſe au jour;
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
Don Sanche m'a perduë en prenant ma défenſe;
Et du bras qui me perd je ſuis la récompenſe!

Sire, ſi la pitié peut émouvoir un roi,
De grace, revoquez une ſi dure loi;
Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,
* *Je lui laiſſe mon bien, qu'il me laiſſe à moi-même;*
Qu'en un cloitre ſacré je pleure inceſſamment
Juſqu'au dernier ſoupir mon père & mon amant.

D. DIEGUE.

Enfin, elle aime, Sire, & ne croit plus un crime
D'avouer par ſa bouche un amour légitime.

LE ROI.

Chimène, ſors d'erreur, ton amant n'eſt pas mort;
Et don Sanche vaincu t'a fait un faux raport.

D. SANCHE.

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçuë:
Je venais du combat lui raconter l'iſſuë.
Ce généreux guerrier dont ſon cœur eſt charmé,
Ne crain rien, (m'a-t-il dit quand il m'a déſarmé)
Je laiſſerais plutôt la victoire incertaine,
Que de répandre un ſang hazardé pour Chimène;
Mais puiſque mon devoir m'apelle auprès du roi, l)
Va de notre combat l'entretenir pour moi,
Offrir à ſes genoux ta vie & ton épée.
Sire, j'y ſuis venu, cet objet l'a trompée;
Elle m'a crû vainqueur, me voyant de retour;

Et

* *Contenteſe en mi hazienda,*
que mi perſona, Señor,
lleuarela à un Monaſterio.

l) Quel devoir l'apelle auprès du roi, au tems de ce combat?

Et ſoudain ſa colère a trahi ſon amour,
Avec tant de tranſport, & tant d'impatience,
Que je n'ai pû gagner un moment d'audience.
Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux;
Et malgré l'intérêt de mon cœur amoureux,
Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite,
Qui fait le beau ſuccès d'une amour ſi parfaite.

LE ROI.

Ma fille, il ne faut point rougir d'un ſi beau feu,
Ni chercher les moyens d'en faire un déſaveu:
Une louable honte en vain t'en ſollicite,
Ta gloire eſt dégagée, & ton devoir eſt quitte,
Ton père eſt ſatisfait, & c'était le venger,
Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.
Tu vois comme le ciel autrement en diſpoſe.
Ayant tant fait pour lui, fai pour toi quelque choſe;
Et ne ſois point rebelle à mon commandement,
Qui te donne un époux aimé ſi chérement.

SCENE VII.

LE ROI, D. DIEGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. ALONSE, D. SANCHE, L'INFANTE, CHIMENE, LÉONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

SEche tes pleurs, Chimène, & reçoi ſans triſteſſe
Ce généreux vainqueur des mains de ta princeſſe.

D. RODRIGUE.

Ne vous ofenſez point, ſire, ſi devant vous
Un reſpect amoureux me jette à ſes genoux.
Je ne viens point ici demander ma conquête ;
Je viens tout de nouveau vous aporter ma tête *m*).
Madame, mon amour n'emploîra point pour moi
Ni la loi du combat, ni le vouloir du roi.
Si tout ce qui s'eſt fait eſt trop peu pour un père,
Dites par quels moyens il vous faut ſatisfaire.
Faut-il combattre encor mille & mille rivaux,
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,
Forcer moi ſeul un camp, mettre en fuite une armée,
Des héros fabuleux paſſer la renommée?
Si mon crime par là ſe peut enfin laver,
J'oſe tout entreprendre, & puis tout achever.
Mais ſi ce fier honneur toûjours inexorable
Ne ſe peut apaiſer ſans la mort du coupable,
N'armez plus contre moi le pouvoir des humains,
Ma tête eſt à vos pieds, vengez vous par vos mains ;
Vos mains ſeules ont droit de vaincre un invincible,
Prenez une vengeance à tout autre impoſſible ;
Mais du moins que ma mort ſuffiſe à me punir.
Ne me banniſſez point de votre ſouvenir ;

m) *Rodrigue* a offert ſa tête ſi ſouvent, que cette nouvelle offre ne peut plus produire le même effet. Les perſonnages doivent toûjours conſerver leur caractère, mais non pas dire toûjours les mêmes choſes. L'unité de caractère n'eſt belle que par la varieté des idées.

n) Le mot de *revancher* eſt devenu bas ; on dirait aujourd'hui, *pour m'en récompenſer*.

o) Il ſemble que ces derniers beaux

Et puiſque mon trépas conſerve votre gloire,
u) Pour vous en revancher conſervez ma mémoire,
Et dites quelquefois, en ſongeant à mon ſort,
S'il ne m'avait aimée, il ne ſerait pas mort.

CHIMENE.

Reléve toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, ſire,
Mon amour a paru, je ne m'en puis dédire.
Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr;
Et vous êtes mon roi, je vous dois obéir.
Mais à quoi que déja vous m'ayez condamnée,
Sire, qu'elle aparence à ce triſte hymenée,
Qu'un même jour commence & finiſſe mon deuil,
Mette en mon lit Rodrigue, & mon père au cercueil?
C'eſt trop d'intelligence avec ſon homicide;
Vers ces manes ſacrés c'eſt me rendre perfide,
Et ſouiller mon honneur d'un reproche éternel,
D'avoir trempé mes mains dans le ſang paternel. o)

LE ROI.

Le tems aſſez ſouvent a rendu légitime
Ce qui ſemblait d'abord ne ſe pouvoir ſans crime.
Rodrigue t'a gagnée, & tu dois être à lui.
Mais quoique ſa valeur t'ait conquiſe aujourd'hui,
Il faudrait que je fuſſe ennemi de ta gloire,

vers que dit *Chimène* la juſtifient entiérement. Elle n'épouſe point le *Cid*; elle fait même des remontrances au roi. J'avoüe que je ne conçois pas comment on a pû l'accuſer d'indécence, au lieu de la plaindre & de l'admirer. Elle dit à la vérité au roi, *C'eſt à moi d'obéir*; mais elle ne dit point, *j'obéirai*. Le ſpectateur ſent bien pourtant qu'elle obéira; & c'eſt en cela, ce me ſemble, que conſiſte la beauté du dénouement.

Pour lui donner ſi-tôt le prix de ſa victoire.
Cet hymen différé ne rompt point une loi,
Qui ſans marquer de tems lui deſtine ta foi.
Prens un an, ſi tu veux, pour eſſuyer tes larmes.
Rodrigue cependant, il faut prendre les armes.
Après avoir vaincu les maures ſur nos bords,
Renverſé leurs deſſeins, repouſſé leurs efforts,
Va juſqu'en leur pays leur reporter la guerre,
Commander mon armée, & ravager leur terre.
A ce ſeul nom de Cid ils tomberont d'effroi;
Ils t'ont nommé ſeigneur, & te voudront pour roi.
Mais parmi tes hauts faits ſois lui toûjours fidelle:
Reviens-en, s'il ſe peut, encor plus digne d'elle;
Et par tes grands exploits fai-toi ſi bien priſer,
Qu'il lui ſoit glorieux alors de t'épouſer.

D. RODRIGUE.

Pour poſſéder Chimène, & pour votre ſervice,
Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accompliſſe?
Quoi qu'abſent de ſes yeux il me faille endurer,
Sire, ce m'eſt trop d'heur de pouvoir eſpérer.

LE ROI.

Eſpère en ton courage, eſpère en ma promeſſe;
Et poſſédant déja le cœur de ta maitreſſe,
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,
Laiſſe faire le tems, ta vaillance, & ton roi. *p*).

Fin du cinquiéme & dernier acte.

p) Ce dernier vers, à mon avis, ſert à juſtifier *Corneille*. Comment pouvait-on dire que *Chimène* était une fille dénaturée, quand le roi lui-même n'eſpère rien pour *Rodrigue* que du tems, de ſa protection, & de la valeur de ce héros?

OBSERVATIONS

DE Mr. DE SCUDÉRI,

GOUVERNEUR DE NOTRE-DAME DE LA GARDE,

SUR LE CID.

IL eſt de certaines piéces, comme de certains animaux qui ſont en la nature, qui de loin ſemblent des étoiles, & qui de près ne ſont que des vermiſſeaux. Tout ce qui brille n'eſt pas toûjours précieux : on voit des beautés d'illuſion, comme des beautés effectives, & ſouvent l'aparence du bien ſe fait prendre pour le bien même. Auſſi ne m'étonné-je pas beaucoup que le peuple qui porte le jugement dans les yeux, ſe laiſſe tromper par celui de tous les ſens le plus facile à décevoir : mais que cette vapeur groſſière qui ſe forme dans le parterre, ait pû s'élever juſqu'aux galeries, & qu'un fantôme ait abuſé le ſavoir comme l'ignorance, & la cour auſſi-bien que le bourgeois, j'avoüe que ce prodige m'étonne, que ce n'eſt qu'en ce bizare événement que je trouve le *Cid* merveilleux. Mais comme autrefois un macédonien appella de *Philippe* préocupé à *Philippe* mieux informé, je conjure les honnêtes gens de ſuſpendre un peu leur jugement, & de ne condamner pas ſans les ouïr, *a*) les *Sophonisbes*, les *Céſars*, les *Cléopatres*, les *Hercules*, les *Marianes*, les *Cléomédons*, & tant d'autres illuſtres héros qui les ont charmés ſur le théatre. Pour

a) La *Sophonisbe* de *Mairet*, qui ne vaut rien du tout, était bonne pour le tems ; elle eſt de 1633.

Le *Céſar*, qui ne vaut pas mieux, était de *Scudéri*. Il fut joué en 1636.

La *Cléopatre* de *Benſerade* eſt auſſi de

moi, quelque éclatante que me parût la gloire du *Cid*, je la regardais comme ces belles couleurs qui s'effacent en l'air preſque auſſi-tôt que le ſoleil en a fait la riche & trompeuſe impreſſion ſur la nüe: je n'avais garde de concevoir aucune envie pour ce qui me faiſait pitié, ni de faire voir à perſonne les taches que j'apercevais en cet ouvrage: au contraire, comme ſans vanité je ſuis bon & généreux, je donnais des ſentimens à tout le monde que je n'avais pas moi-même: je faiſais croire aux autres ce que je ne croyais point du tout, & je me contentais de connaître l'erreur ſans la réfuter, & la vérité ſans m'en rendre l'*évangeliſte b*). Mais quand j'ai vû que cet ancien, qui nous a dit, que la proſpérité trouve moins de perſonnes qui la ſachent ſouffrir, que les infortunes, & que la modération eſt plus rare que la patience, ſemblait avoir fait le portrait de l'auteur du *Cid*; quand j'ai vû, dis-je, qu'il ſe déifiait d'autorité privée, qu'il parlait de lui comme nous avons accoutumé de parler des autres, qu'il faiſait même imprimer les ſentimens avantageux qu'il a de ſoi, & qu'il ſemble croire qu'il fait trop d'honneur aux plus grands eſprits de ſon ſiécle, de leur préſenter la main gauche; j'ai cru que je ne pouvais ſans injuſtice & ſans lâcheté abandonner la cauſe commune, & qu'il était à propos de lui faire lire cette inſcription tant utile, qu'on voyait autrefois gravée ſur la porte de l'un des temples de la Grèce: *Connai-toi toi-même.*

1636. Il n'y a guère de piéce plus plate.

Rotrou eſt l'auteur d'*Hercule*, piéce remplie de vaines déclamations.

La *Mariane* de *Triſtan*, jouée la même année que le *Cid*, conſerva cent ans ſa réputation, & l'a perduë ſans retour. Comment une mauvaiſe piéce peut-elle durer cent ans? C'eſt qu'il y a du naturel.

Cléomedon de *Durier* fut joué en 1636. On donnait alors trois ou quatre piéces nouvelles tous les ans. Le public était

Ce n'eſt pas que je veuille combattre ſes mépris par des outrages : cette eſpèce d'armes ne doit être employée que par ceux qui n'en ont point d'autres ; & quelque néceſſité que nous ayons de nous défendre, je ne tiens pas qu'il ſoit glorieux d'en uſer. J'attaque le *Cid*, & non pas ſon auteur ; j'en veux à ſon ouvrage, & non point à ſa perſonne. Et comme les combats & la civilité ne ſont pas incompatibles, je veux baiſer le fleuret, dont je prétens lui porter une botte franche : je ne fais ni une ſatire, ni un libelle diffamatoire, mais de ſimples obſervations ; & hors les paroles qui ſeront de l'eſſence de mon ſujet, il ne m'en échapera pas une où l'on remarque de l'aigreur. Je le prie d'en uſer avec la même retenuë, s'il me répond, *c*) parce que je ne ſaurais dire ni ſouffrir d'injures. Je prétens donc prouver contre cette piéce du *Cid* :

Que le ſujet n'en vaut rien du tout.
Qu'il choque les principales régles du poëme dramatique.
Qu'il manque de jugement en ſa conduite.
Qu'il a beaucoup de méchans vers.
Que preſque tout ce qu'il a de beautés ſont dérobées.
Et qu'ainſi l'eſtime qu'on en fait eſt injuſte.

Mais après avoir avancé cette propoſition, étant obligé de la ſoutenir, voici par où j'entreprens de le faire avec honneur.

Ceux qui veulent abatre quelqu'un de ces ſuperbes édifices

affamé de ſpectacles ; on n'avait ni opéra, ni la farce qu'on a nommée *italienne*.

b) Le mot d'*évangeliſte* eſt bien ſingulier en cet endroit.

c) Nous ne ferons aucune réflexion ſur le ſtile & les rodomontades de Mr. DE SCUDÉRI. On en connait aſſez le ridicule. Ses obſervations fourmillent de fautes contre la langue.

que la vanité des hommes élève ſi haut, ne s'amuſent point à briſer des colomnes, ou rompre des baluſtrades, mais ils vont droit en ſaper les fondemens, afin que toute la maſſe du bâtiment croûle & tombe en une même heure *d*). Comme j'ai le même deſſein, je veux dire que le ſentiment d'*Ariſtote*, & celui de tous les ſavans qui l'ont ſuivi, établit pour maxime indubitable, que l'invention eſt la principale partie, & du poëte, & du poëme. Cette vérité eſt ſi aſſurée, que le nom même de l'un & de l'autre tire ſon étymologie d'un verbe grec, qui ne veut rien dire que fiction. De ſorte que le ſujet du *Cid* étant d'un auteur eſpagnol, ſi l'invention en était bonne, la gloire en apartiendrait à *Guillain de Caſtro*, & non pas à ſon traducteur français. Mais tant s'en faut que j'en demeure d'accord, que je ſoutiens qu'elle ne vaut rien du tout. La tragédie compoſée ſelon les régles de l'art, ne doit avoir qu'une action principale, à laquelle tendent & viennent aboutir toutes les autres, ainſi que les lignes ſe vont rendre de la circonférence d'un cercle à ſon centre; & l'argument en devant être tiré de l'hiſtoire ou des fables connues, ſelon les préceptes qu'on nous a laiſſés, on n'a pas deſſein de ſurprendre le ſpectateur, puiſqu'il ſait déja ce qu'on doit repréſenter : mais il n'en va pas ainſi de la tragi-comédie; car bien qu'elle n'ait preſque pas été connue de l'antiquité, néanmoins puiſqu'elle eſt comme un compoſé de la tragédie & de la comédie, & qu'à cauſe de ſa fin elle ſemble même pancher plus vers la dernière, il faut que le premier acte

d) Il n'eſt pas inutile de remarquer que les cenſures faites avec paſſion ont toutes été mal adroites. C'eſt une grande ſotiſe de ne trouver rien d'eſtima-

acte dans cette eſpèce de poëme, embrouille une intrigue qui tienne toûjours l'eſprit en ſuſpens, & qui ne ſe démêle qu'à la fin de tout l'ouvrage.

Ce nœud gordien n'a pas beſoin d'avoir un *Alexandre* dans le *Cid* pour le dénouer. Le père de Chimène y meurt preſque dès le commencement; dans toute la piéce elle ni *Rodrigue* ne pouſſent, & ne peuvent pouſſer qu'un ſeul mouvement: on n'y voit aucune diverſité, aucune intrigue, aucun nœud; & le moins clairvoyant des ſpectateurs devine, ou plutôt voit la fin de cette avanture auſſi-tôt qu'elle eſt commencée *e*). Et par ainſi je penſe avoir montré bien clairement que le ſujet n'en vaut rien du tout, puiſque j'ai fait connaître qu'il manque de ce qui pouvait le rendre bon, & qu'il a tout ce qui pouvait le rendre mauvais. Je n'aurai pas plus de peine à prouver qu'il choque les principales règles dramatiques, & j'eſpère le faire avouer à tous ceux qui voudront ſe ſouvenir après moi, qu'entre toutes les règles dont je parle, celle qui ſans doute eſt la plus importante, & comme la fondamentale de tout l'ouvrage, eſt celle de la vraiſemblance. Sans elle on ne peut être ſurpris par cette agréable tromperie, qui fait que nous ſemblons nous intéreſſer aux bons ou mauvais ſuccès de ces héros imaginaires. Le poëte qui ſe propoſe pour ſa fin d'émouvoir les paſſions de l'auditeur par celles des perſonnages, quelque vives, fortes, & bien pouſſées qu'elles puiſſent être, n'en peuvent jamais venir à bout, s'il eſt judicieux, lorſque ce qu'il veut imprimer en l'ame n'eſt pas vraiſemblable.

---

ble dans un ennemi eſtimé du public.

e) Vous verrez que l'académie condamne cette cenſure; & *par ainſi* le gouverneur de notre-dame de la garde a fort mal démontré.

Auſſi ces grands maîtres anciens, qui m'ont apris ce que je montre ici à ceux qui l'ignorent, nous ont toûjours enſeigné que le poëte & l'hiſtorien ne doivent pas ſuivre la même route; & qu'il vaut mieux que le premier traite un ſujet vraiſemblable qui ne ſoit pas vrai, qu'un vrai qui ne ſoit pas vraiſemblable. Je ne penſe pas qu'on puiſſe choquer une maxime que ces grands hommes ont établie, & qui ſatisfait ſi bien le jugement: c'eſt pourquoi j'ajoûte, après l'avoir fondée en l'eſprit de ceux qui la liſent, qu'il eſt vrai que *Chimène* épouſa le *Cid*, mais qu'il n'eſt point vraiſemblable qu'une fille d'honneur épouſe le meurtrier de ſon père. Cet événement était bon pour l'hiſtorien, mais il ne valait rien pour le poëte; & je ne crois pas qu'il ſuffiſe de donner des répugnances à *Chimène*, de faire combattre le devoir contre l'amour, de lui mettre en la bouche mille antithèſes ſur ce ſujet, ni de faire intervenir l'autorité d'un roi: car enfin tout cela n'empêche pas qu'elle ne ſe rende parricide, en ſe réſolvant d'épouſer le meurtrier de ſon père: & bien que cela ne s'achève pas ſur l'heure, la volonté, qui ſeule fait le mariage, y parait tellement portée, qu'enfin Chimène eſt une parricide. *f*)

Ce ſujet ne peut être vraiſemblable, & par conſéquent il choque une des principales règles du poëme. Mais pour appuyer ce raiſonnement de l'autorité des anciens, je me ſouviens encore que le mot de fable, dont *Ariſtote* s'eſt ſervi pour nommer le ſujet de la tragédie, quoiqu'il ne ſignifie dans *Homère* qu'un ſimple diſcours, partout ailleurs eſt pris pour le récit de quelque choſe fauſſe, & qui pourtant conſerve une eſpèce de

f) Non, elle n'eſt point parricide, & il eſt faux qu'elle conſente expreſſément à épouſer un jour *Rodrigue*. Mais que tu es ennuieux avec ton *Ariſtote*!

vérité. Telles ſont les fables des poëtes, dont au tems d'*Ariſtote*, & même devant lui, les tragiques ſe ſervaient ſouvent pour le ſujet de leurs poëmes, n'ayant nul égard à ce qu'elles n'étaient pas vrayes, mais les conſidérant ſeulement comme vraiſemblables. C'eſt pourquoi ce philoſophe remarque que les premiers tragiques ayant accoutumé de prendre des ſujets partout, ſur la fin, ils s'étaient retranchés à certains qui étaient, ou pouvaient être rendus vraiſemblables, & qui preſque pour cette raiſon ont été tous traités, & même par divers auteurs, comme *Médée*, *Alcméon*, *Oedipe*, *Oreſte*, *Méléagre*, *Thyeſte*, & *Thélephe*. Si bien qu'on voit qu'ils pouvaient changer ces fables comme ils voulaient, & les accommoder à la vraiſemblance. Ainſi *Sophocle*, *Æſchile*, & *Euripide* ont traité la fable de *Philoctéte* bien diverſement; ainſi celle de *Médée*, chez *Sénèque*, *Ovide*, *Euripide*, n'était pas la même. Mais il était quaſi de la religion, & ne leur était pas permis de changer l'hiſtoire quand ils la traitaient, ni d'aller contre la vérité. Tellement que ne trouvant pas toutes les hiſtoires vraiſemblables, quoique vrayes, & ne pouvant pas les rendre telles, ni changer leur nature, ils s'attachaient fort peu à les traiter à cauſe de cette difficulté, & prenaient pour la plûpart des choſes fabuleuſes, afin de les pouvoir diſpoſer vraiſemblablement.

De-là, ce philoſophe montre que le mérite du poéte eſt bien plus difficile que celui de l'hiſtorien; parce que celui-ci raconte ſimplement les choſes comme en effet elles ſont arrivées; au lieu que l'autre les repréſente, non pas comme elles ſont, mais bien comme elles ont dû être. C'eſt en quoi l'auteur du *Cid* a failli, qui trouvant dans l'hiſtoire d'Eſpagne, que cette fille avait épouſé le meurtrier de ſon père, devait conſidérer que ce n'était pas un ſujet d'un poëme accompli; parce qu'étant hiſtori-

que, & par conſéquent vrai, mais non pas vraiſemblable, d'autant qu'il choque la raiſon & les bonnes mœurs, il ne pouvait pas le changer, ni le rendre propre au poëme dramatique. *g*) Mais comme une erreur en appelle une autre, pour obſerver celle des vingt-quatre heures, excellente quand elle eſt bien entendue, l'auteur français bronche plus lourdement que l'eſpagnol, & fait mal en penſant bien faire. Ce dernier donne au moins quelque couleur à ſa faute, parce que ſon poëme étant irrégulier, la longueur du tems, qui rend toûjours les douleurs moins vives, ſemble en quelque façon rendre la choſe plus vraiſemblable.

Mais faire arriver en vingt-quatre heures la mort d'un père, & les promeſſes de mariage de ſa fille avec celui qui l'a tué; & non pas encore ſans le connaitre, non pas dans une rencontre inopinée, mais dans un duel dont il était l'apellant; c'eſt, comme a dit bien agréablement un de mes amis, ce qui, loin d'être bon dans les vingt-quatre heures, ne ſerait pas ſupportable dans les *b*) vingt-quatre ans. Et par conſéquent, je le redis encor une fois, la règle de la vraiſemblance n'eſt point obſervée, quoiqu'elle ſoit abſolument néceſſaire. Et véritablement toutes ces belles actions que fit le *Cid* en pluſieurs années, ſont tellement aſſemblées par force en cette piéce pour les mettre dans les vingt-quatre heures, que les perſonnages y ſemblent des dieux de machine qui tombent du ciel en terre; car enfin dans le court eſpace d'un jour naturel, on élit un gouverneur au prince de Caſtille, il ſe fait une querelle & un combat entre *D. Diégue*

g) Quelle erreur!

b) Mais que cet agréable ami faſſe réflexion, que la défaite des maures dans les vingt-quatre heures aplanit tous les obſtacles.

& le *Comte*; autre combat de *Rodrigue* & du *Comte*; un autre de *Rodrigue* contre les maures; un autre contre *D. Sanche*; & le mariage ſe conclut entre *Rodrigue* & *Chimène*: je vous laiſſe à juger ſi ne voilà pas un jour bien employé, & ſi l'on n'aurait pas grand tort d'accuſer tous ces perſonnages de pareſſe?

Il en eſt du ſujet du poëme dramatique, comme de tous les corps phyſiques, qui pour être parfaits demandent une certaine grandeur qui ne ſoit ni trop vaſte ni trop reſſerrée. Ainſi lorſque nous obſervons un ouvrage de cette nature, il arrive ordinairement à la mémoire ce qui arrive aux yeux qui regardent un objet: celui qui voit un corps d'une diffuſe grandeur, s'attachant à en remarquer les parties, ne peut pas regarder à la fois ce grand tout qu'elles compoſent: de même, ſi l'action du poëme eſt trop grande, celui qui la contemple ne ſaurait la mettre tout enſemble dans ſa mémoire: comme au contraire, ſi un corps eſt trop petit, les yeux qui n'ont pas loiſir de le conſidérer, parce que preſqu'en même tems l'aſpect ſe forme & s'évanouït, n'y trouvent point de volupté. Ainſi dans le poëme, qui eſt l'objet de la mémoire, comme tous les corps le ſont des yeux, cette partie de l'ame ne ſe plaît non plus à remarquer ce qui n'admet pas ſon office, que ce qui l'excède. Et certainement, comme les corps pour être beaux, ont beſoin de deux choſes, à ſavoir de l'ordre & de la grandeur, & que pour cette raiſon *Ariſtote* nie qu'on puiſſe appeller les petits hommes beaux, mais oui bien agréables, parce que quoiqu'ils ſoient bien proportionnés, ils n'ont pas néanmoins cette taille avantageuſe néceſſaire à la beauté: de même ce n'eſt pas aſſez que le poëme ait toutes ſes parties diſpoſées avec ſoin, s'il n'a encor une grandeur ſi juſte, que la mémoire la puiſſe comprendre ſans peine.

Or quelle doit être cette grandeur? *Ariſtote* dont nous ſuivons

autant le jugement, que nous nous moquons de ceux qui ne le ſuivent point, l'a déterminée dans cet eſpace de tems qu'on voit qu'enferment deux ſoleils; enſorte que l'action qui ſe repréſente, ne doit ni excéder, ni être moindre que ce tems qu'il nous preſcrit. Voilà pourquoi autrefois *Ariſtophane* comique grec ſe moquait d'*Eſchile* poëte tragique, qui dans la tragédie de *Niobé*, pour conſerver la gravité de cette héroïne, l'introduiſit aſſiſe au ſépulcre de ſes enfans l'eſpace de trois jours ſans dire une ſeule parole. Et voilà pourquoi le docte *Heinſius* a trouvé que *Buchanan* avait fait une faute dans ſa tragédie de *Jephté*, où dans le période des vingt-quatre heures il renferme une action qui dans l'hiſtoire demandait deux mois: ce tems ayant été donné à la fille pour pleurer ſa virginité, dit l'écriture. Mais l'auteur du *Cid* porte bien ſon erreur plus avant, puiſqu'il enferme pluſieurs années dans ſes vingt-quatre heures, & que le mariage *i*) de *Chimène* & la priſe de ces rois maures, qui dans l'hiſtoire d'Eſpagne ne ſe fait que deux ou trois ans après la mort de ſon père, ſe fait ici le même jour: car quoique ce mariage ne ſe conſomme pas ſi-tôt, *Chimène* & *Rodrigue* y conſentent; & dès-là ils ſont mariés, puiſque ſelon les juriſconſultes, il n'eſt requis que le conſentement pour les noces; & qu'outre cela, *Chimène* eſt à lui par la victoire qu'il obtient ſur *D. Sanche*, & par l'arrêt qu'en donne le roi.

Mais ce n'eſt pas la ſeule loi qu'on voit enfrainte en cet endroit de ce poëme: il en omet une autre bien plus importante, puiſqu'elle choque les bonnes mœurs comme les règles de la poeſie dramatique. Et pour connaître cette vérité, il faut ſavoir que

i) Il ſupoſe toûjours le mariage de *Chimène* qui ne ſe fait point.

le poëme de théatre fut inventé pour inſtruire en divertiſſant, & que c'eſt ſous cet agréable habit que ſe déguiſe la philoſophie, de peur de paraître trop auſtère aux yeux du monde; & c'eſt par lui, s'il faut ainſi dire, qu'elle ſemble dorer les pilules, afin qu'on les prenne ſans répugnance, & qu'on ſe trouve guéri, preſque ſans avoir connu le reméde. Auſſi ne manque-t-elle jamais de nous montrer ſur la ſcène la vertu récompenſée, & le vice toûjours puni. Que ſi quelquefois l'on y voit les méchans proſpérer, & les gens de bien perſécutés, la face des choſes ne manquant point de changer à la fin de la repréſentation, ne manque point auſſi de faire voir le triomphe des innocens, & le ſuplice des coupables; & c'eſt ainſi qu'inſenſiblement on nous imprime en l'ame l'horreur du vice, & l'amour de la vertu.

Mais tant s'en faut que la piéce du *Cid* ſoit faite ſur ce modèle, qu'elle eſt de très-mauvais exemple. L'on y voit une fille dénaturée ne parler que de ſes folies, lorſqu'elle ne doit parler que de ſon malheur; plaindre la perte de ſon père; aimer encor ce qu'elle doit abhorrer; ſouffrir en même tems & en même maiſon ce meurtrier & ce pauvre corps; & pour achever ſon impiété, joindre ſa main à celle qui dégoute encor du ſang de ſon père. Après ce crime qui fait horreur, le ſpectateur n'a-t-il pas raiſon de penſer, qu'il va partir un coup de foudre du ciel repréſenté ſur la ſcène, pour châtier cette *Danaïde* *k*); ou s'il ſait cette autre règle, qui défend d'enſanglanter le théatre, n'a-t-il pas ſujet de croire qu'auſſi-tôt qu'elle en ſera partie, un meſſager viendra pour le moins lui aprendre ce châtiment? Mais

k) A quel excès d'aveuglement la jalouſie porte un auteur! Quel autre que *Scudéri* pouvait ſouhaiter que *Chimène* mourût d'un coup de foudre?

cependant ni l'un ni l'autre n'arrive ; au contraire, un roi careſſe cette impudique, ſon vice y parait récompenſé, la vertu ſemble bannie de la concluſion de ce poëme : il eſt une inſtruction au mal, un aiguillon pour nous y pouſſer, & par ces fautes remarquables & dangereuſes, directement opoſé aux principales régles dramatiques.

C'était pour de ſemblables ouvrages que *Platon* n'admettait point dans ſa république toute la poëſie ; mais principalement il en banniſſait cette partie, laquelle imite en agiſſant, & par repréſentation, d'autant qu'elle offrait à l'eſprit toutes ſortes de mœurs, les vices & les vertus, les crimes & les actions généreuſes ; & qu'elle introduiſait auſſi-bien *Atrée* comme *Neſtor*. Or ne donnant pas plus de plaiſir en l'expreſſion des bonnes actions que des mauvaiſes, puiſque dans la poëſie comme dans la peinture, on ne regarde que la reſſemblance, & que l'image de *Therſite* bien faite plait autant que celle de *Narciſſe* ; il arrivait de-là que les eſprits des ſpectateurs étaient débauchés par cette volupté ; qu'ils trouvaient autant de plaiſir à imiter les mauvaiſes actions qu'ils voyaient repréſentées avec grace, & où notre nature incline, que les bonnes qui nous ſemblent difficiles ; & que le théatre était auſſi-bien l'école des vices que des vertus. Cela, dis-je, l'avait obligé d'exiler les poëtes de ſa république ; & quoiqu'il couronnât *Homère* de fleurs, il n'avait pas laiſſé de le bannir. Mais pour modérer ſa rigueur, *Ariſtote* qui connaiſſait l'utilité de la poëſie, & principalement de la dramatique, d'autant qu'elle nous imprime beaucoup mieux les bons ſentimens que les deux autres eſpèces, & que ce que nous voyons touche bien davantage l'ame que ce que nous entendons ſimplement, comme depuis l'a dit *Horace* ; *Ariſtote*, dis-je, veut en ſa poëtique, que les mœurs repréſentées dans l'action de théâtre,

tre, ſoient la plûpart bonnes; & que s'il y faut introduire des perſonnes pleines de vices, le nombre en ſoit moindre que des vertueuſes.

Cela fait que les critiques des derniers tems ont blâmé quelques anciennes tragédies, où les bonnes mœurs étaient moindres que les mauvaiſes; ainſi qu'on peut voir, par exemple, dans l'*Oreſte* d'*Euripide*, où tous les perſonnages, excepté *Pylade*, ont de méchantes inclinations. Si l'auteur que nous examinons n'eût pas ignoré ces préceptes, comme les autres dont nous l'avons déja repris, il ſe fût bien empêché de faire triompher le vice ſur ſon théatre, & ces perſonnages auraient eu de meilleures intentions que celles qui les font agir. *Fernand* y aurait été plus grand politique, *Urraque* d'inclination moins baſſe, *D. Gomez* moins ambitieux & moins inſolent, *D. Sanche* plus généreux, *Elvire* de meilleur exemple pour les ſuivantes; & cet auteur n'aurait pas enſeigné la vengeance par la bouche même de la fille de celui dont on ſe venge; *Chimène* n'aurait pas dit:

1) Les accommodemens ne ſont rien en ce point,
Les affronts à l'honneur ne ſe réparent point;
En vain on fait agir la force ou la prudence;
Si l'on guérit le mal, ce n'eſt qu'en aparence.

Et le reſte de la troiſiéme ſcène du ſecond acte, où partout elle conclut à la confuſion de ſon amant, s'il n'attente à la vie de ſon père. Comme quoi peut-il excuſer les vers, où cette dénaturée s'écrie parlant de *Rodrigue*:

Souffrir un tel affront étant né gentilhomme!

---

1) Voilà bien le langage de l'envie! *Scudéri* condamne de très-beaux vers que tout le monde ſait par cœur, & ſe condamne lui-même en les répétant.

& ceux-ci, où elle avoue qu'elle aurait de la honte pour lui, ſi après lui avoir commandé de ne pas tuer ſon père, il lui pouvait obéir :

Et s'il peut m'obeïr, que dira-t-on de lui ?
Soit qu'il cède ou réſiſte au feu qui le conſomme,
Mon eſprit ne peut qu'être ou honteux ou confus,
De ſon trop de reſpect, ou d'un juſte refus.

Mais je découvre encor des ſentimens plus cruels & plus barbares dans la quatriéme ſcène du troiſiéme acte, qui me font horreur. C'eſt où cette fille, mais plutôt ce monſtre *m*), ayant devant ſes yeux *Rodrigue* encor tout couvert d'un ſang qui la devait ſi fort toucher, & entendant qu'au lieu de s'excuſer & de reconnaître ſa faute, il l'autoriſe par ces vers :

Car enfin n'atten pas de mon affection
Un lâche repentir d'une bonne action :

elle répond, ô bonnes mœurs !

Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien.

Si autrefois quelques-uns, comme *Marcellin* au livre vingt-ſeptiéme, ont mis entre les corruptions des républiques la lecture de *Juvenal*, parce qu'il enſeigne le vice, quoiqu'il le reprenne ; & que pour flageller l'impureté, il la montre toute nüe ; que dirons-nous de ce poëme où le vice eſt ſi puiſſamment apuyé ? où l'on en fait l'apologie ? où l'on le pare des ornemens de la vertu ? & enfin, où il foule aux pieds les ſentimens de la nature, & les préceptes de la

m) *Scudéri* apelle *Chimène* un monſtre ! & on s'étonne aujourd'hui des impudentes expreſſions des faiſeurs de libelles !

n) Remarquez que dans les mœurs

morale? De ces deux preuves assez claires, je passe à la troisiéme, qui regarde le jugement, la conduite & la bienséance des choses; & dès la première scène je trouve de quoi m'occuper. Il faut que j'avoue que je ne vis jamais un si mauvais physionome que le père de *Chimène*, lorsqu'il dit à la suivante de sa fille, parlant de *D. Sanche* aussi-bien que de *D. Rodrigue* :

Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux n)
L'éclatante vertu de leurs braves ayeux.

Il n'était point nécessaire d'une si fausse conjecture, puisque ce malheureux *D. Sanche* devait être blessé, desarmé, & pour sauver sa vie contraint d'accepter cette honteuse condition, qui l'oblige à porter lui-même son épée à sa maitresse de la part de son ennemi: cette procédure trop romanesque dément ce premier discours, étant certain que jamais un homme de cœur ne voudra vivre par cette voie. Mais ce n'est pas la seule faute de jugement que je remarque en cette scène, & ces vers qui suivent m'en découvrent encor une autre.

L'heure à présent m'apelle au conseil qui s'assemble.
Le roi doit à son fils choisir un Gouverneur,
Ou plutôt m'élever à ce haut rang d'honneur.
Ce que pour lui mon bras chaque jour exécute,
Me défend de penser qu'aucun me le dispute.

Il falait avec plus d'adresse faire savoir à l'auditeur le sujet de la querelle qui va naître, & non pas le faire dire hors de propos à cette suivante, qui sert dans la maison du comte. Cette

n) de la chevalerie, & dans tous les romans qui en ont parlé, cette condition n'était point honteuse. De plus, cette victoire de *Rodrigue* & sa générosité sont de nouveaux motifs qui excusent la tendresse de *Chimène*.

familiarité n'a point de raport avec l'orgueil qu'il donne par-tout à ce perſonnage : mais il ſerait à ſouhaiter pour lui qu'il eût corrigé de cette ſorte tout ce qu'il fait dire à ce comte de *Gormas*, afin que d'un capitan ridicule, il eût fait un honnête homme : tout ce qu'il dit étant plus digne d'un fanfaron, que d'une perſonne de valeur & de qualité. Et pour ne vous donner pas la peine d'aller vous en éclaircir dans ſon livre, voyez en quels termes il fait parler ce capitaine *Fracaſſe*.

Enfin vous l'emportez, & la faveur du roi
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi.
Les exemples vivans ont bien plus de pouvoir.
Un prince dans un livre aprend mal ſon devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,
Que ne puiſſe égaler une de mes journées ?
Si vous fûtes vaillant, je le ſuis aujourd'hui ;
Et ce bras du royaume eſt le plus ferme apui :
Grenade & l'Aragon tremblent quand ce fer brille ;
Mon nom ſert de rempart à toute la Caſtille ;
Sans moi vous paſſeriez bientôt ſous d'autres loix ;
Et ſi vous ne m'aviez, vous n'auriez plus de rois.
Chaque jour, chaque inſtant, entaſſe pour ma gloire,
Laurier deſſus laurier, victoire ſur victoire.
Le prince pour eſſai de généroſité,
Gagnerait des combats marchant à mon côté ;
Loin des froides leçons qu'à mon bras on préfère,
Il aprendrait à vaincre en me regardant faire :
Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.
Un jour ſeul ne perd pas un homme tel que moi.
Que toute ſa grandeur s'arme pour mon ſuplice :
Tout l'état périra, s'il faut que je périſſe.

D'un ſceptre qui ſans moi tomberait de ſa main.
Il a trop d'intérêt lui-même en ma perſonne ;
Et ma tête en tombant ferait choir ſa couronne.
Mais t'ataquer à moi ! qui t'a rendu ſi vain ?
Sais-tu bien qui je ſuis ?
Mais je ſens que pour toi ma pitié s'intéreſſe :
J'admire ton courage, & je plains ta jeuneſſe.
Ne cherche point à faire un coup d'eſſai fatal ;
Diſpenſe ma valeur d'un combat inégal ;
Trop peu d'honneur pour moi ſuivrait cette victoire.
A vaincre ſans péril on triomphe ſans gloire.
On te croirait toûjours abatu ſans effort ;
Et j'aurais ſeulement le regret de ta mort :
Retire-toi d'ici — es-tu ſi las de vivre ?

Je croirais aſſurément qu'en faiſant ce rôle, l'auteur aurait crû faire parler *Matamore*, & non pas le comte, ſi je ne voyais que preſque tous ſes perſonnages ont le même ſtile, & qu'il n'eſt pas juſqu'aux femmes qui ne s'y piquent de bravoure. Il s'eſt, à mon avis, fondé ſur l'opinion commune, qui donne de la vanité aux eſpagnols ; mais il l'a fait avec aſſez peu de raiſon, ce me ſemble, puiſque partout il ſe trouve d'honnêtes gens. Et ce ſerait une choſe bien plaiſante, ſi parce que les allemans & les gaſcons ont la réputation d'aimer à boire & à dérober, il allait un jour avec une égale injuſtice nous faire voir ſur la ſcène un ſeigneur de l'une de ces nations qui fût yvre, & l'autre coupeur de bourſes. Les eſpagnols ſont nos ennemis, il eſt vrai ; mais on n'eſt pas moins bon français, pour ne les croire pas tous hypocondriaques. Et nous avons parmi nous un exemple ſi illuſtre, & qui nous fait ſi bien voir que la profonde ſa-

geſſe & la haute vertu peuvent naître en Eſpagne, qu'on n'en ſaurait douter ſans crime. Je parlerais plus clairement de cette divine perſonne, ſi je ne craignais o) de profaner ſon nom ſacré, & ſi je n'avais peur de commettre un ſacrilège, en penſant faire un acte d'adoration. Mais étant encor ſi éloigné des derniéres fautes de jugement, que je connais & que je dois montrer en cet ouvrage, je m'arrête trop à ces premières, que vous verrez ſuivies de beaucoup d'autres plus grandes. La ſeconde ſcène du *Cid* n'eſt pas plus judicieuſe que celle qui la précède; car cette ſuivante n'y fait que redire ce que l'auditeur vient à l'heure même d'aprendre. C'eſt manquer d'adreſſe, & faire une faute, que les préceptes de l'art nous enſeignent d'éviter toûjours, parce que ce n'eſt qu'ennuyer le ſpectateur, & qu'il eſt inutile de raconter ce qu'il a vû. Si bien que le poëte doit prendre des tems derrière les rideaux, pour en inſtruire les perſonnages, ſans perſécuter ainſi ceux qui les écoutent. La troiſiéme ſcène eſt encor plus défectueuſe, en ce qu'elle attire en ſon erreur toutes celles où parlent l'infante ou *D. Sanche*: je veux dire, qu'outre la bienſéance mal obſervée, en une amour ſi peu digne d'une fille de roi, & l'une & l'autre tiennent ſi peu dans le corps de la piéce, & ſont ſi peu néceſſaires à la repréſentation, qu'on voit clairement que *D. Urraque* n'y eſt que pour faire jouer la *Beauchâteau*, & le pauvre *don Sanche*, pour s'y faire battre par *don Rodrigue*. Et cependant il nous eſt enjoint par les maîtres de ne mettre rien de ſuperflu dans la ſcène. Ce n'eſt pas que j'ignore que les épiſodes ſont une partie de la

o) Les plus impudens fatiriques ſont ſouvent les plus ſots flatteurs. A quel propos loüer ici la reine, quand il ne s'agit que des rodomontades du comte de *Gormas*? Il croyait par cet artifice mettre la reine de ſon parti.

beauté d'un poëme ; mais il faut, pour être bons, qu'ils ſoient plus attachés au ſujet. Celui qu'on prend pour un poëme dramatique, eſt de deux façons : car il eſt ou ſimple, ou mixte : nous apellons ſimple, celui qui étant un & continué, s'achève en un manifeſte changement, au contraire de ce qu'on attendait, & ſans aucune reconnaiſſance. Nous en avons un exemple dans l'*Ajax* de *Sophocle*, où le ſpectateur voit arriver tout ce qu'il s'était propoſé. *Ajax* plein de courage, ne pouvant endurer d'être mépriſé, ſe met en furie ; & après qu'il eſt revenu à ſoi, rougiſſant des actions que la rage lui a fait faire, & vaincu de honte, il ſe tüe. En cela il n'y a rien d'admirable ni de nouveau. Le ſujet mêlé, ou non ſimple, s'achemine à ſa fin, avec quelque changement oppoſé à ce qu'on attendait, ou quelque reconnaiſſance, ou tous les deux enſemble. Celui-ci étant aſſez intrigué de ſoi, ne recherche preſque aucun embelliſſement : au lieu que l'autre étant trop nud, a beſoin d'ornemens étrangers. Ces amplifications qui ne ſont pas auſſi hors de la choſe, s'apellent épiſodes chez *Ariſtote* : & l'on donne ce nom à tout ce que l'on peut inſérer dans l'argument, ſans qu'il ſoit de l'argument même. Ces épiſodes qui ſont aujourd'hui fort en uſage ; ſont trouvés bons lorſqu'ils aident à faire quelque effet dans le poëme : comme anciennement le diſcours d'*Agamemnon*, de *Teucer*, de *Ménélaüs*, & d'*Ulyſſe* dans l'*Ajax* de *Sophocle*, ſervait pour empêcher qu'on ne privât ce héros de ſépulture : ou bien lorſqu'ils ſont néceſſaires, ou vraiſemblablement attachés au poëme, qu'*Ariſtote* apelle épiſodique, quand il péche contre cette dernière règle. Notre auteur, ſans doute, ne ſavait pas cette doctrine, puiſqu'il ſe fût bien empêché de mettre tant d'épiſodes dans ſon poëme, qui étant mixte, n'en avait pas beſoin ; ou ſi ſa ſtérilité ne lui permettait pas de le traiter ſans cette aide, il

y en devait mettre qui ne fuſſent pas irréguliers. Il aurait ſans doute banni *D. Urraque*, *D. Sancbe*, & *D. Arias*, & n'aurait pas eu tant de feu à leur faire dire des pointes, ni tant d'ardeur à la déclamation, qu'il ne ſe fût ſouvenu que pas un de ces perſonnages ne ſervait aux incidens de ſon poëme, & n'y avait aucun attachement néceſſaire.

Je vois bien, pour parler auſſi des modernes, que dans la belle *Mariane* p), ce diſcours des ſonges, que M. *Triſtan* a mis en la bouche de *Phérore*, n'était pas abſolument néceſſaire: mais étant ſi bien lié avec la viſion que vient d'avoir *Hérodes*, il y ajoute une beauté merveilleuſe. Viſion, dis-je, qui fait elle-même une partie du ſujet, & dont les préſages qu'on en tire, ſont fondés ſur une que ce prince avait eüe autrefois au bord du Jourdain. Il n'en eſt pas ainſi de nos bouches inutiles; ce qu'elles diſent n'eſt pas ſeulement ſuperflu, mais les perſonnages le ſont eux-mêmes. Depuis cette dernière caſcade, le jugement de l'auteur ne bronche point, juſqu'à l'ouverture du ſecond acte: mais en cet endroit, s'il m'eſt permis d'uſer de ce mot, il fait encor une diſparate. Il vient un certain *D. Arias*, de la part du roi, qui à vrai dire n'y vient que pour faire des pointes ſur les lauriers & ſur la foudre, & pour donner ſujet au comte de *Gormas*

p) La belle *Mariane* dont parle *Scudéri* eſt un très-mauvais ouvrage, mais très-paſſable pour le tems où il fut compoſé. On joua cette *Mariane* de *Triſtan* quelques mois avant le *Cid*. Voici ce diſcours de *Phérore* qui ajoute une beauté merveilleuſe:

Quelles fortes raiſons aportait ce docteur,
Qui ſoutient que le ſonge eſt toûjours un menteur?
Il diſait que l'humeur qui dans nos corps domine,
A voir certains objets ſouvent nous détermine:
Le flegme humide & froid ſe portant au cerveau,

Gormas de pouſſer une partie des rodomontades que je vous ai montrées. On ne ſait ce qui l'amène; il n'explique point quelle eſt ſa commiſſion; & pour concluſion de ce beau diſcours, il s'en retourne comme il eſt venu. L'auteur me permettra de lui dire, qu'on voit bien qu'il n'eſt pas homme d'éclairciſſement, ni de procédé.

Quand deux grands ont querelle, & que l'un eſt offenſé à l'honneur, ce ſont des oiſeaux qu'on ne laiſſe point aller ſur leur foi: le prince leur donne des gardes à tous deux, qui lui répondent de leurs perſonnes, & qui ne ſouffriraient pas que le fils de l'un vînt faire un appel à l'autre: auſſi voyons-nous bien la dangereuſe conſéquence dont cette erreur eſt ſuivie; & par les maximes de la conſcience, le roi ou l'auteur ſont coupables de la mort du comte, s'ils ne s'excuſent, en diſant qu'ils n'y penſaient pas, puiſque le commandement que fait après le roi de l'arrêter n'eſt plus de ſaiſon. Dans la troiſiéme ſcène de ce même acte, les délicats trouveront encore, que le jugement péche, lorſque *Chimène* dit que *Rodrigue* n'eſt pas gentilhomme, s'il ne ſe venge de ſon père: ce diſcours eſt plus extravagant que généreux dans la bouche d'une fille, & jamais aucune ne le dirait, quand même elle en aurait la penſée.

Y vient repréſenter des brouillards & de l'eau:

La bile ardente & jaune aux qualités ſubtiles,

N'y dépeint que combats, qu'embraſement de villes:

Le ſang qui tient de l'air, & répond au printems,

Rend les moins fortunés en leurs ſonges contens &c.

Ces vers ſi déplacés dans une tragédie, ſont une malheureuſe imitation d'un des beaux endroits de *Pétrone*.

Somnia quæ ludunt animos volitantibus umbris.

Les plus critiques trouveraient peut-être auſſi que la bienſéance voudrait que *Chimène* pleurât enfermée chez elle, & non pas aux pieds du roi, ſi-tôt après cette mort: mais donnons ce tranſport à la grandeur de ſes reſſentimens, & à l'ardent déſir de ſe venger, que nous ſavons pourtant bien qu'elle n'a point, quoiqu'elle le dût avoir.

Inſenſiblement nous voici arrivés au troiſiéme acte, qui eſt celui qui a fait battre des mains à tant de monde, crier miracle à tous ceux qui ne ſavent pas diſcerner le bon or d'avec l'alchimie, & qui ſeul a fait la fauſſe réputation du *Cid*. *Rodrigue* y parait d'abord chez *Chimène* avec une épée qui fume encor du ſang tout chaud qu'il vient de faire répandre à ſon père: & par cette extravagance ſi peu attendue, il donne de l'horreur à tous les judicieux qui le voyent, & qui ſavent que ce corps eſt encor dans la maiſon. Cette épouvantable procédure choque directement *q*) le ſens commun: & quand *Rodrigue* prit la réſolution de tuer le comte, il devait prendre celle de ne revoir jamais ſa fille. Car de nous dire qu'il vient pour ſe faire tuer par *Chimène*, c'eſt nous aprendre qu'il ne vient que pour faire des pointes: les filles bien nées n'uſurpent jamais l'office des boureaux: c'eſt une choſe qui n'a point d'exemple, & qui ſerait ſuportable dans une élégie à *Philis*, où le poëte peut dire, qu'il veut mourir d'une belle main; mais non pas dans le grave poëme dramatique, qui repréſente ſérieuſement les choſes comme elles doivent être. Je remarque dans la troiſiéme ſcène, que notre nouvel *Homère* s'endort encore, & qu'il eſt hors

q) *Scudéri* devait au moins reprocher ce procédé, & non cette procédure, à l'auteur eſpagnol dont *Corneille* imita les beautés & les défauts. Mais il était jaloux de *Corneille*, & non de *Guillain de Caſtro*.

d'aparence qu'une fille de la condition de *Chimène* n'ait pas une de ſes amies chez elle, après un ſi grand malheur que celui qui vient de lui arriver, & qui les obligeait toutes de s'y rendre, pour adoucir ſa douleur par quelques conſolations. Il eût évité cette faute de jugement, s'il n'eût pas manqué de mémoire pour ces deux vers qu'*Elvire* dit peu auparavant :

Chimène eſt au palais de pleurs toute baignée,
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.

Mais ſans nous amuſer davantage à cette contradiction, voyons à quoi ſa ſolitude eſt employée. A faire des pointes exécrables, des antithèſes parricides, à dire effrontément qu'elle aime, ou plutôt qu'elle adore (ce ſont ſes mots) ce qu'elle doit tant hair ; & par un galimathias qui ne conclut rien, dire qu'elle veut perdre *Rodrigue*, & qu'elle ſouhaite ne le pouvoir pas *r*). Ce méchant combat de l'honneur & de l'amour *s*) aurait au moins quelque prétexte, ſi le tems par ſon pouvoir ordinaire avait comme aſſoupi les choſes ; mais dans l'inſtant qu'elles viennent d'arriver, que ſon père n'eſt pas encor dans le tombeau, qu'elle a ce funeſte objet, non ſeulement dans l'imagination, mais devant les yeux, la faire balancer entre ces deux mouvemens, ou plutôt pancher tout-à-fait vers celui qui la perd & la deshonore, c'eſt ſe rendre digne de cet épitaphe d'un homme en vie, mais endormi, qui dit :

Sous cette caſaque noire,
Repoſe paiſiblement,

r) C'eſt un des beaux vers de l'eſpagnol.

s) Ce combat de l'amour & de l'honneur, eſt ce qu'on a jamais vû de plus naturel & de plus heureux ſur le théatre d'Eſpagne.

L'auteur d'heureuſe mémoire,
Attendant le jugement. t)

Enſuite de cette converſation de *Chimène* avec *Elvire*, *Rodrigue* ſort de derrière une tapiſſerie, & ſe préſente effrontément à celle qu'il vient de faire orpheline : en cet endroit l'un & l'autre ſe piquent de beaux mots, de dire des douceurs, & ſemblent diſputer la vivacité d'eſprit en leurs reparties, avec auſſi peu de jugement qu'en aurait un homme qui ſe plaindrait en muſique dans une affliction, ou qui ſe voyant boiteux, voudrait clocher en cadence. Mais tout à coup ce beau diſcoureur, *Rodrigue*, devient impudent, & dit à *Chimène*, parlant de ce qu'il a tué celui dont elle tenait la vie :

Qu'il le ferait encor, s'il avait à le faire.

A quoi cette bonne fille répond, qu'elle ne le blâme point, qu'elle ne l'accuſe point, & qu'enfin il a fort bien fait de tuer ſon père. O jugement de l'auteur, à quoi ſongez-vous? ô raiſon de l'auditeur, qu'êtes-vous devenue? Toute cette ſcène eſt d'égale force ; mais comme les géographes par un point marquent toute une province, le peu que j'en ai dit ſuffit pour la faire concevoir entière. Celle qui ſuit nous fait voir le père de *Rodrigue*, qui parle ſeul comme un fou, qui s'en va de nuit courir les ruës, qui embraſſe je ne ſais quelle ombre fantaſtique, & qui le plus incivil de tous les mortels, a laiſſé cinq cent gentilshommes chez lui qui venaient lui offrir leur épée. Mais outre que la bienſéance eſt mal obſervée, j'y remarque une faute de jugement aſſez grande. Et pour la voir avec moi, il faut ſe ſouvenir que *Fernand* était le premier roi de Caſtille, c'eſt à-

t) Il eſt plaiſant de voir *Scudéri* traiter *Corneille* d'homme ſans jugement.

dire, roi de deux ou trois petites provinces. De ſorte qu'outre qu'il eſt aſſez étrange que cinq cent gentilshommes ſe trouvent à la fois chez un de leurs amis qui a querelle, la coutume étant en ces occaſions, qu'après avoir offert leurs ſervices & leur épée, les uns ſortent à meſure que les autres entrent; il eſt encor plus hors d'apparence qu'une auſſi petite cour que celle de Caſtille était alors, pût fournir cinq cent gentilshommes à *don Diégue*, & pour le moins autant au comte de *Gormas*, ſi grand ſeigneur, & tant en réputation, ſans ceux qui demeuraient neutres, & ceux qui reſtaient auprès de la perſonne du roi. C'eſt une choſe entiérement éloignée du vraiſemblable, & qu'à peine pourrait faire la cour d'Eſpagne, en l'état où ſont les choſes maintenant. Auſſi voit-on bien que cette grande troupe eſt moins pour la querelle de *Rodrigue*, que pour lui aider à chaſſer les maures. Et quoique les bons ſeigneurs n'y ſongeaſſent pas, l'auteur qui fait leur deſtinée, les a bien ſû forcer malgré qu'ils en euſſent à s'aſſembler, & ſait lui ſeul à quel uſage on les doit mettre. Le quatriéme acte commence par une ſcène où *Chimène* aimant ſon père à l'accoutumée, s'informe ſoigneuſement du ſuccès des armes de *Rodrigue*, & demande s'il n'eſt point bleſſé. Cette ſcène eſt ſuivie d'une autre, qu'il ſuffit de dire que fait l'infante, pour dire qu'elle eſt inutile. Mais en cet endroit il faut que je diſe que jamais roi ne fut ſi mal obéï que *don Fernand*, puiſqu'il ſe trouve, que malgré l'ordre qu'il avait donné dès le ſecond acte, de munir le port, ſur l'avis qu'il avait que les maures venaient l'attaquer, il ſe trouve, dis-je, que Seville était priſe, ſon trône renverſé, & ſa perſonne & celle de ſes enfans perduës, ſi le hazard n'eût aſſemblé ces bienheureux amis de *don Diégue*, qui aident *Rodrigue* à le ſauver. Et certes le roi qui témoigne qu'il n'ignore

point ce déſordre, a grand tort de ne punir pas ces coupables, puiſque c'eſt par leur ſeule négligence que l'auteur fait,

—— que d'un commun effort
Les maures & la mer entrent dedans le port.

Mais il me permetra de lui dire, que cela n'a pas grande apparence, vû que la nuit on ferme les havres d'une chaîne, principalement ayant la guerre, & de plus des avis certains que les ennemis approchent. Enſuite il dit parlant encor des maures :

—— Ils ancrent, ils deſcendent.

Ce n'eſt pas ſavoir le métier dont il parle ; car en ces occaſions où l'événement eſt douteux, on ne mouille point l'ancre, afin d'être plus en état de faire retraite ſi l'on s'y voit forcé.

Mais je ne ſuis pas encor à la fin de ſes fautes ; car pour découvrir le crime de *Chimène*, le roi s'y ſert de la plus méchante fineſſe du monde, & malgré ce que le théatre demande de ſérieux en cette occaſion, il fait agir ce ſage prince comme un enfant qui ſerait bien enjoué, en la quatriéme ſcène du quatriéme acte. Là, dans une action de telle importance, où ſa juſtice devait être balancée avec la victoire de *Rodrigue*, au lieu de la rendre à *Chimène*, qui feint de la lui demander, il s'amuſe à lui faire piéce, veut éprouver ſi elle aime ſon amant ; &, en un mot, le poëte lui ôte ſa couronne de deſſus la tête pour le coëffer d'une marote. Il devait traiter avec plus de reſpect la perſonne des rois, que l'on nous aprend être ſacrée, & conſidérer celui-ci dans le trône de Caſtille, & non pas comme ſur le théatre de *Mondori*. Mais toute groſſière qu'eſt cette fourbe, elle fait pourtant donner cette criminelle dans le piége qu'on lui tend, & découvrir aux yeux de toute la cour, par un évanouïſſement, l'infame paſſion qui la poſſède. Il ne lui ſert de rien de vouloir

cacher ſa honte par une fineſſe auſſi mauvaiſe que la première, étant certain que malgré ce quolibet qui dit,

Qu'on ſe pâme de joie ainſi que de triſteſſe,

la cauſe de la ſienne eſt ſi viſible, que tous ceux qui ont l'ame grande, déſireraient qu'elle fût morte, & non pas ſeulement évanouïe ; ainſi le quatriéme acte s'achève, après que *Fernand* a fait la plus injuſte ordonnance que prince imagina jamais. Le dernier n'eſt pas plus judicieux que ceux qui l'ont dévancé. Dès l'ouverture du théatre *Rodrigue* vient en plein jour revoir *Chimène*, avec autant d'effronterie que s'il n'en avait pas tué le père, & la perd d'honneur abſolument dans l'eſprit de tout un peuple qui le voit entrer chez elle. Mais ſi je ne craignais de faire le plaiſant mal à propos, je lui demanderais volontiers, s'il a donné de l'eau bénite en paſſant à ce pauvre mort, qui vraiſemblablement eſt dans la ſalle. Leur ſeconde converſation eſt de même ſtile que la première ; elle lui dit cent choſes dignes d'une proſtituée, pour l'obliger à battre ce pauvre ſot de *don Sanche* ; & pour concluſion, elle ajoute avec une impudence épouvantable :

Te dirai-je encor plus? Va, ſonge à ta défenſe,
Pour forcer mon devoir, pour m'impoſer ſilence ;
Et ſi jamais l'amour échaufa tes eſprits,
Sors vainqueur d'un combat, dont Chimène eſt le prix. a)
Adieu ; ce mot lâché me fait rougir de honte.

Elle a bien raiſon de rougir & de ſe cacher, après une action qui la couvre d'infamie, & qui la rend indigne de voir la lumière. La ſeconde & troiſiéme ſcène n'eſt qu'une continuelle

a) Ces vers contribuèrent plus qu'aucun autre endroit au ſuccès du cinquiéme acte.

extravagance de notre infante ſuperflue. La quatriéme qui ſe paſſe entre *Elvire* & *Chimène*, ne ſert non plus au ſujet. La cinquiéme qui fait arriver *D. Sanche*, me fait auſſi vous avertir que vous preniez garde, que dans le petit eſpace de tems qui s'écoule à réciter cent quarante vers, l'auteur fait aller *Rodrigue* s'armer chez lui, ſe rendre au lieu du combat, ſe battre, être vainqueur, déſarmer *D. Sanche*, lui rendre ſon épée, lui ordonner de l'aller porter à *Chimène*, pour venir de la place chez elle: tout cela ſe fait pendant qu'on récite cent quarante vers, ce qui eſt abſolument impoſſible, & qui doit paſſer pour une grande faute de conduite.

Quand nous voulons prendre ainſi des tems au théatre, il faut que la muſique ou les chœurs qui font la diſtinction des actes, nous en donnent le moyen dans cet intervalle; car autrement les choſes ne doivent être repréſentées que de la même façon qu'elles peuvent arriver naturellement. Dans toute cette ſcène dont je parle, *Chimène* joue le perſonnage d'une furie, ſur l'opinion qu'elle a que *Rodrigue* eſt mort, & dit au miſérable *D. Sanche* tout ce qu'elle devait raiſonnablement dire à l'autre quand il eut tué ſon père. *x*) Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelque choſe d'agréable en cette erreur, mais elle n'eſt pas judicieuſement traitée: il en falait moins pour être bonne; parce qu'il eſt hors d'aparence, qu'au milieu de ce grand flux de paroles, *D. Sanche* pour la déſabuſer ne puiſſe pas prendre le tems de lui crier, Il n'eſt pas mort. Comme ils en ſont là, le roi & toute la cour arrivent; & c'eſt devant cette grande aſſemblée que dame *Chimène*

x) Quelle pitié! Quoi? *Chimène* devait dire à *Rodrigue* qu'il avait pris le comte de *Gormas* en traître!

Chimène lève le maſque, qu'elle confeſſe ingénûment ſes folies dénaturées; & que pour les achever, voyant que *Rodrigue* eſt en vie, elle prononce enfin un *oui* y) ſi criminel, qu'à l'inſtant même le remords de ſa conſcience la force de dire:

Sire, quelle apareuce, en ce triſte hyménée,
Qu'un même jour commence & finiſſe mon deuil,
Mette en mon lit Rodrigue, & mon père au cercueil?
C'eſt trop d'intelligence avec ſon homicide;
Vers ces manes ſacrés c'eſt me rendre perfide,
Et ſouiller mon honneur d'un reproche éternel,
D'avoir trempé mes mains dans le ſang paternel.

Demeurons-en d'accord avec elle, puiſque c'eſt la ſeule choſe raiſonnable qu'elle a dite. Et avant que paſſer de la conduite de ce poëme à la cenſure des vers, diſons encore, que le théatre en eſt ſi mal entendu, qu'un même lieu repréſentant l'apartement du roi, celui de l'infante, la maiſon de *Chimène*, & la rue, preſque ſans changer de face, le ſpectateur ne ſait le plus ſouvent où ſont les acteurs.

Maintenant, pour la verſification, j'avoue qu'elle eſt la meilleure de cet auteur; mais elle n'eſt point aſſez parfaite pour avoir dit lui-même, qu'il quitte la terre, que ſon vol le cache dans les cieux, qu'il y rit du déſeſpoir de tous ceux qui l'envient, & qu'il n'a point de rivaux qui ne ſoient fort honorés quand il daigne les traiter d'égal. Si le *Malherbe* en avait dit autant, je doute même ſi ce ne ſerait point trop. Mais voyons un peu ſi ce ſoleil qui croit être aux cieux eſt ſans tache, ou ſi malgré ſon éclat prétendu, nous aurons la vûe aſſez forte pour le re-

y) Elle ne prononce point ce *oui*; elle parle avec beaucoup de décence.

garder fixement, & pour les apercevoir. Je commence par le premier vers de la piéce.

Entre tous les amans, dont la jeune ferveur. 2)

C'eſt parler français en allemand, que de donner de la jeuneſſe à la ferveur. Cette épithète n'eſt pas en ſon lieu; & fort improprement nous dirions, ma jeune peine, ma jeune inquiétude, ma jeune crainte, & mille autres ſemblables termes impropres.

Ce n'eſt pas que Chimène écoute leurs ſoupirs,
Ou d'un regard propice anime leurs déſirs.

Cela manque de conſtruction: & pour qu'elle y fût, il falait dire, à mon avis: Ce n'eſt pas que *Chimène* écoute leurs ſoupirs, ni que d'un regard propice elle anime leurs déſirs.

Tant qu'a duré ſa force, a paſſé pour merveille.

Ici tout de même; il falait dire, a paſſé pour une merveille.

L'heure à préſent m'apelle au conſeil qui s'aſſemble.

Ce mot d'à préſent eſt trop bas pour les vers: & qui s'aſſemble, eſt ſuperflu; il ſufiſait de dire, l'heure m'apelle au conſeil.

Deux mots dont tous vos ſens doivent être charmés.

Il n'eſt point vrai qu'une bonne nouvelle charme tous les ſens, puiſque la vüe, l'odorat, le goût, ni l'attouchement n'y peuvent avoir aucune part. Cette figure qui fait prendre une partie pour le tout, & qui chez les ſavans s'apelle ſynecdoche, eſt ici trop hyperbolique.

2) Voyez le jugement de l'académie.

Et je vous vois penſive & triſte chaque jour,
L'informer avec ſoin comme va ſon amour.

Cela n'eſt pas bien dit ; il devait y avoir, & je vous vois penſive & triſte chaque jour, vous informer, & non pas l'informer, comme quoi va ſon amour, & non pas comme va ſon amour.

Que je meurs s'il s'achève, & ne s'achève pas.

Pour la conſtruction, il falait dire, que je meure s'il s'achève, & s'il ne s'achève pas.

Elle rendra le calme à vos eſprits flotans.

Je ne tiens pas que cette façon de faire floter les eſprits ſoit bonne ; joint qu'il falait dire l'eſprit, parce que les eſprits en plurier, s'entendent des vitaux & des animaux, & non pas de cette haute partie de l'ame où réſide la volonté.

Ma plus douce eſpérance eſt de perdre l'eſpoir.

Ce vers, ſi je ne me trompe, n'eſt pas loin du galimathias.

Le prince pour eſſai de généroſité.

Ce mot d'eſſai, & celui de généroſité, étant ſi près l'un de l'autre, font une fauſſe rime dans le vers bien déſagréable, & que l'on doit toûjours éviter.

Gagnerait des combats marchant à mon côté.

On dit bien gagner une bataille ; mais on ne dit point, gagner un combat.

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

La céſure manque à ce vers.

Le premier dont ma race ait vû rougir le front.

Je trouve que le front d'une race eſt une aſſez étrange choſe ; il ne falait plus que dire, les bras de ma liguée, & les cuiſſes de ma poſtérité.

Qui tombe ſur ſon chef, rejaillit ſur mon front.

Cette façon de dire le chef pour la tête, eſt hors de mode, & l'auteur du *Cid* a tort d'en uſer ſi ſouvent.

Au ſurplus, pour ne te point flatter.

Ce mot de ſurplus, eſt de chicane, & non de poëſie, ni de la cour.

Se faire un beau rempart de mille funerailles.

J'aurais bâti ce rempart de corps morts & d'armes briſées, & non pas de funerailles. Cette phraſe eſt extravagante, & ne veut rien dire.

Plus l'ofenſeur eſt cher.

Ce mot d'ofenſeur n'eſt point français ; & quoique ſon auteur ſe croye aſſez grand homme pour enrichir la langue, & qu'il uſe ſouvent de ce terme nouveau, je penſe qu'on le renvoyera avec *Iſnel*.

A mon aveuglement rendez un peu de jour.

On ne peut rendre le jour à l'aveuglement, mais oui bien à l'aveugle.

Allons, mon ame, & puiſqu'il faut mourir.

J'aimerais autant dire, allons moi-même, & puiſqu'il faut mourir. Cette exclamation n'a point de ſens.

Reſpecter un amour, dont mon ame égarée
Voit la perte aſſurée.

Ce mot d'égarée n'eſt mis que pour rimer, & n'a nulle ſignification en cet endroit.

Je rendrai mon ſang pur comme je l'ai reçû.

Je ne ſais dans quel aphoriſme d'*Hippocrate* l'auteur a remar-

qué, qu'une mauvaiſe action corrompe le ſang ; mais contre ce qu'il dit, je crois plus raiſonnablement, que *Rodrigue* l'a tout brûlé, par cette noire mélancolie qui le poſſéde.

Ce grand courage cède,
Il y prend grande part.
Un ſi grand crime.
Et quelque grand qu'il fût.

Pour un grand poëte, voilà bien des grandeurs qui ſe touchent.

Pour le faire abolir ſont plus que ſuffiſans.

Sont plus que ſuffiſans, eſt une façon de parler baſſe & populaire, qui ne veut rien dire : non plus qu'une autre, dont il ſe ſert quand il dit :

Faire l'impoſſible.

A le bien prendre, c'eſt ne vouloir rien faire, que de vouloir faire ce qu'on ne peut faire. On pardonne ces fautes aux petites gens qui s'en ſervent, mais non pas aux grands auteurs, tels que le croit être celui du *Cid.*

Il dit en parlant de la querelle de *D. Diégue* :

Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder.

Il faut dire, pour n'être pas accordée, car elle ne s'accorde point elle-même.

Les hommes valeureux le ſont du premier coup.

Ce premier coup eſt une phraſe trop baſſe pour la poëſie.

Vous laiſſez choir ainſi ce généreux courage.

Faire choir un courage n'eſt pas proprement parler.

Si deſſous ſa valeur ce grand guerrier s'abat.

Outre que cette parole de *s'abat* a le ſon trop aprochant de

celui du ſabat, il falait dire, eſt abatu, & non pas, s'abat.

Le Portugal ſe rendre, & ſes nobles journées
Porter de-là les mers ſes hautes deſtinées.

Il falait dire ſes grands exploits; car ſes nobles journées ne diſent rien qui vaille.

Au milieu de l'Afrique arborer ſes lauriers.

Le mot d'*arborer*, fort bon pour les étendarts, ne vaut rien pour les arbres; il falait y mettre *planter*.

Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous en eau,
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger, après ce coup funeſte,
Celle que je n'ai plus, ſur celle qui me reſte.

Ces quatre vers, que l'on a trouvé ſi beaux, ne ſont pourtant qu'une hapelourde: car premiérement ces yeux fondus donnent une vilaine idée à tous les eſprits délicats. On dit bien fondre en larmes, mais on ne dit point fondre les yeux. De plus, on apelle bien une maîtreſſe la moitié de ſa vie, mais on ne nomme point un père ainſi. Et puis, dire que la moitié d'une vie a tué l'autre moitié, & parler & marcher avec une troiſiéme vie, après avoir perdu ces deux moitiés, tout cela n'eſt qu'une fauſſe lumière, qui éblouit l'eſprit de ceux qui ſe plaiſent à la voir briller.

Il déchire mon cœur ſans partager mon ame.

Ce vers n'eſt encor à mon avis qu'un galimathias pompeux: car le cœur & l'ame ſont tous deux pris en ce ſens pour la partie où réſident les paſſions.

Quoi du ſang de mon père encor toute trempée!

Ce vers me fait ſouvenir qu'il y en a un autre tout pareil qui dit;

Quoi du ſang de Rodrigue encor toute trempée!

Cette conformité de mots, de rime & de penſée, montre une grande ſtérilité.

Mais ſans quitter l'envie.

Il falait dire, ſans perdre l'envie; ce mot de quitter n'eſt pas en ſon lieu.

Aux traits de ton amour, ni de ton deſeſpoir.

Ce mot de trait en cette ſignification eſt populaire, & s'il eût dit aux effets, la phraſe eût été bien plus noble.

Vigueur, vainqueur, trompeur, peur.

Ce ſont quatre fauſſes rimes, qui ſe touchent, & qu'un eſprit exact ne doit pas mettre ſi près.

Ma crainte eſt diſſipée, & mes ennuis ceſſés.

Ce n'eſt point parler français; on dit finis, ou terminés; & le mot de ceſſés, ne ſe met jamais comme il eſt là.

Où fut jadis l'affront que ton courage efface.

Ce jadis ne vaut rien du tout en cet endroit, parce qu'il marque une choſe faite il y a longtems, & nous ſavons qu'il n'y a que quatre ou cinq heures que *D. Diégue* a reçu le ſoufflet dont il entend parler.

& le ſang qui m'anime.

L'auteur n'eſt pas bon anatomiſte: ce n'eſt point le ſang qui anime, car il a beſoin lui-même d'être animé par les eſprits vitaux qui ſe forment au cœur, & dont il n'eſt, pour uſer du terme de l'art, que le véhicule.

leur brigade était prête.

Cinq cent hommes eſt un trop grand nombre pour ne l'apel-

ler que brigade : il y a des régimens entiers qui n'en ont pas davantage : & quand on ſe pique de vouloir parler des choſes ſelon les termes de l'art, il en faut ſavoir la véritable ſignification, autrement on paraît ridicule en voulant paraître ſavant.

Tant à nous voir marcher en ſi bon équipage.

C'eſt encor parler de la guerre en bon bourgeois qui va à la garde; au lieu de ce vilain mot d'équipage, qui ne vaut rien là, il falait dire en ſi bon ordre.

Sortir d'une bataille, & combattre à l'inſtant.

Tout de même ce combat des maures fait de nuit, n'était point une bataille.

Que ce jeune ſeigneur endoſſe le harnois.

Ce jeune ſeigneur qui endoſſe le harnois, eſt du tems de moult, de pieça, & d'ainçois.

Et leurs terreurs s'oublient.

Cela ne vaut rien : on doit dire finiſſent, ceſſent, ou ſe diſſipent : car ces terreurs qui s'oublient elles-mêmes, ne ſont qu'un pur galimathias.

Contrefaites le triſte.

Ce mot de contrefaites eſt trop bas pour la poëſie; on doit dire, feignez d'être triſte. Il y a encor cent fautes pareilles dans cette piéce, ſoit pour la phraſe, ou pour la conſtruction : mais ſans m'arrêter davantage, je veux paſſer de l'examen des vers à la preuve des larcins, auſſi-tôt que pour montrer comme cet auteur eſt ſtérile, j'aurai fait remarquer combien de fois dans ſon poëme il a mis les pauvres lauriers, ſi communs; voyez-le, je vous en ſuplie.

Ils y prennent naiſſance au milieu des lauriers.

Laurier

Laurier deſſus laurier, victoire ſur victoire.
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers.
Tout couvert de lauriers, craignez encor la foudre.
Mille & mille lauriers dont ſa tête eſt couverte.
Au milieu de l'Afrique arborer ſes lauriers.
J'irai ſous mes cyprès accabler ſes lauriers.
Le chef au lieu de fleurs couronné de lauriers.
Lui gagnant un laurier vous impoſe ſilence.

La dernière partie de mon ouvrage ne me donne pas plus de peine que les autres. Le *Cid* eſt une comédie eſpagnole, dont preſque tout l'ordre, ſcène pour ſcène, & toutes les penſées de la françaiſe ſont tirées : & cependant, ni *Mondori*, ni les affiches, ni l'impreſſion, n'ont apellé ce poëme, ni traduction, ni paraphraſe, ni ſeulement imitation : mais bien en ont-ils parlé comme d'une choſe qui ſerait purement à celui qui n'en eſt que le traducteur ; & lui-même a dit, comme un autre a déja remarqué,

Qu'il ne doit qu'à lui ſeul toute ſa renommée. a)

Mais ſans perdre une choſe ſi précieuſe que le tems, trouvez bon que je m'acquitte de ma promeſſe, & que je faſſe voir que j'entens auſſi l'eſpagnol. *b*)

Après ce que vous venez de voir, jugez, lecteur, ſi un ouvrage dont le ſujet ne vaut rien, qui choque les principales régles du poëme dramatique, qui manque de jugement en ſa conduite, qui a beaucoup de méchans vers, & dont preſque toutes les beautés ſont dérobées, peut légitimement prétendre à

a) Voyez l'épitre de *Corneille* à *Ariſte*, à la fin de ce volume.

b) Comme nous avons imprimé les paſſages tirés de l'eſpagnol au bas du *Cid*, nous ne les répétons pas ici.

la gloire de n'avoir point été ſurpaſſé, que lui attribue ſon auteur avec ſi peu de raiſon? Peut-être ſera-t-il aſſez vain pour *penſer que l'envie m'aura fait écrire*, mais je vous conjure de croire qu'un vice ſi bas n'eſt point en mon ame, & qu'étant ce que je ſuis, ſi j'avais de l'ambition, elle aurait un plus haut objet que la renommée de cet auteur. Au reſte, on m'a dit qu'il prétend en ſes réponſes, examiner les œuvres des autres, au lieu de tâcher de juſtifier les ſiennes. Mais outre que cette procédure n'eſt pas bonne, nos erreurs ne le pouvant pas rendre innocent, je veux le relever de cette peine pour ce qui me regarde, en avouant ingénûment que je crois qu'il y a beaucoup de fautes dans mes ouvrages, que je ne vois point; & confeſſant même à ma honte, qu'il y en a beaucoup que je vois, & que ma négligence y laiſſe. Auſſi ne prétens-je pas faire croire que je ſuis parfait, & je ne me propoſe autre fin que de montrer qu'il ne l'eſt pas tant qu'il le croit être. Et certainement, comme je n'aime point cette guerre de plume, j'aurais caché ſes fautes, comme je cache ſon nom & le mien, ſi pour la réputation de tous ceux qui font des vers, je n'avais crû que j'étais obligé de faire voir à l'auteur du *Cid*, qu'il ſe doit contenter de l'honneur d'être citoyen d'une ſi belle république, ſans s'imaginer mal à propos qu'il en peut devenir le tyran.

---

* Les notes qui ſont au bas de cette lettre apologétique, ſont de l'édition de 1739.

a) Les obſervations ſur le *Cid*.

b) M. le cardinal de *Richelieu*.

c) *Scudéri* dans une de ſes lettres adreſſées à M. *Corneille*, s'éleva beaucoup au-deſſus de lui par ſa naiſſance & ſa nobleſſe, & fit une eſpèce de défi ou d'appel à M. *Corneille* : ce qui apprêta beaucoup à rire, & donna lieu à pluſieurs

LETTRE APOLOGÉTIQUE,

OU

RÉPONSE DU Sr. P. CORNEILLE

AUX OBSERVATIONS

DU Sr. DE SCUDÉRI, SUR LE CID.*

MONSIEUR,

Il ne vous ſuffit pas que votre libelle *a*) me déchire en public ; vos lettres me viennent quereller juſques dans mon cabinet, & vous m'envoyez d'injuſtes accuſations, lorſque vous me devez pour le moins des excuſes. Je n'ai point fait la piéce que vous m'imputez & qui vous pique ; je l'ai reçûe de Paris avec une lettre qui m'a apris le nom de ſon auteur ; il l'adreſſe à un de nos amis, qui vous en pourra donner plus de lumière. Pour moi, bien que je n'aye guéres de jugement, ſi l'on s'en raporte à vous, je n'en ai pas ſi peu que d'offenſer une perſonne de ſi haute condition *b*), & de craindre moins ſes reſſentimens que les vôtres. Tout ce que je vous puis dire, c'eſt que je ne doute, ni de votre nobleſſe, ni de votre vaillance *c*), & qu'aux choſes de cette nature, où je n'ai point d'intérêt, je crois le monde ſur ſa parole ; ne mêlons point de pareilles difficultés parmi nos différens. Il n'eſt pas queſtion de ſavoir de combien vous êtes plus noble ou plus vaillant que moi, pour juger de combien le *Cid* eſt

---

piéces qui parurent dans ce tems. Ces piéces ne ſont ni aſſez belles ni aſſez intéreſſantes pour être raportées ici : outre qu'elles ne regardent en rien la critique ou l'apologie du *Cid*.

M. *de Scudéri* le prenait d'un ton fort haut, lorſqu'il s'agiſſait de nobleſſe : il était gouverneur de Notre-Dame de la Garde. Voyez ce qu'en dit le voyage de Mrs. *Bachaumont & Chapelle*.

meilleur que *l'Amant libéral* d). Les bons eſprits trouvent que vous avez fait un chef-d'œuvre de doctrine & de raiſonnement en vos obſervations. La modeſtie & la généroſité que vous-y témoignez, leur ſemblent des piéces rares; & ſur-tout votre procédé merveilleuſement ſincère & cordial envers un ami. Vous proteſtez de ne me point dire d'injures; incontinent après vous m'accuſez d'ignorance en mon métier, & de manque de jugement en la conduite de mon chef-d'œuvre; apellez-vous cela des civilités d'auteur? Je n'aurais beſoin que du texte de votre libelle, & des contradictions qui s'y rencontrent, pour vous convaincre de l'un & de l'autre de ces défauts. Ne vous êtes-vous pas ſouvenu que le *Cid* a été repréſenté trois fois au louvre, & deux fois à l'hôtel de *Richelieu*, quand vous avez traité la pauvre *Chimène* d'impudique, de proſtituée, de parricide, de monſtre? Ne vous êtes-vous pas ſouvenu que la reine, les princeſſes & les plus vertueuſes dames de la cour & de Paris l'ont reçûe & careſſée en fille d'honneur? Quand vous m'avez reproché mes vanités, & nommé le comte de *Gormas* e) un capitan de comédie, vous ne vous êtes pas ſouvenu que vous avez mis un *A qui lit*, au-devant de *Ligdamon* f), ni des autres chaleurs poëtiques & militaires qui font rire le lecteur, preſque dans tous vos livres. Pour me faire croire ignorant, vous avez tâché d'impoſer aux ſimples, & avez avancé des maximes de théatre de votre ſeule autorité, dont, quand elles ſeraient vraies, vous ne pourriez tirer les conſéquences que vous en

d) *L'amant libéral*, tragi-comédie compoſée par Mr. *de Scudéri*.

e) Un des acteurs de la tragédie du *Cid*, dont le caractère eſt extrêmement fier & haut.

f) *Ligdamon*, comédie faite par M. *de Scudéri*, au devant de laquelle il avait mis une eſpèce de préface, qu'il avait intitulée *A qui lit*, dans laquelle il y a une infinité de bravades ridicules & impertinentes.

Cet *A qui lit* répond à la formule italienne *A chi legge*, & n'eſt point une bravade.

* *Corneille.* appelle ici le cardinal de

tirez : vous vous êtes fait tout blanc d'*Ariſtote*, & d'autres auteurs que vous ne lûtes & n'entendites peut-être jamais, & qui vous manquent tous de garantie : vous avez fait le cenſeur moral, pour m'imputer de mauvais exemples : vous avez épluché les vers de ma piéce, juſqu'à en accuſer un manque de céſure : ſi vous euſſiez ſû les termes de l'art, vous euſſiez dit qu'il manquait de repos en l'hémiſtiche : vous m'avez voulu faire paſſer pour ſimple traducteur, ſous ombre de ſoixante & douze vers que vous marquez ſur un ouvrage de deux mille, & que ceux qui s'y connaiſſent n'appelleront jamais de ſimples traductions : vous avez déclamé contre moi, pour avoir tû le nom de l'auteur eſpagnol, bien que vous ne l'ayez apris que de moi, & que vous ſachiez fort bien que je ne l'ai célé à perſonne, & que même j'en ai porté l'original en ſa langue à monſeigneur le cardinal votre maître & le mien * : enfin vous m'avez voulu arracher en un jour, ce que près de trente ans d'étude m'ont aquis ; il n'a pas tenu à vous que du premier lieu où beaucoup d'honnêtes gens me placent je ne ſois deſcendu au-deſſous de *Claveret g)* : & pour réparer des offenſes ſi ſenſibles, vous croyez faire aſſez de m'exhorter à vous répondre ſans outrage, de peur, dites-vous, de nous repentir après tous deux de nos folies. Vous me mandez impérieuſement, que malgré nos gaillardiſes paſſées, je ſois encor votre ami, afin que vous ſoyez encor le mien ; comme ſi votre amitié me devait être fort précieuſe après cette incartade, & que je duſſe pren-

Richelieu ſon maître ; il eſt vrai qu'il en recevait une penſion, & on peut le plaindre d'y avoir été réduit ; mais on doit le plaindre davantage d'avoir appellé ſon maître un autre que le roi.

g) *Claveret*, auteur contemporain de Mr. *Corneille* & de Mr. *de Scudéri*, qui a compoſé pluſieurs piéces tant en vers qu'en proſe, leſquelles n'ont point eu d'aprobation.

Ces deux ou trois lignes que M. *Corneille* avait mis dans cette lettre apologétique, lui attirèrent de la part de *Claveret* une lettre pleine d'impertinences &

dre garde ſeulement au peu de mal que vous m'avez fait, & non pas à celui que vous m'avez voulu faire. Vous vous plaignez d'une lettre à *Ariſte*, *h*) où je ne vous ai point fait de tort de vous traiter d'égal : vous nommez folies les travers d'auteur où vous vous êtes laiſſé emporter ; & effectivement le repentir que vous en faites paraître, marque la honte que vous en avez. Ce n'eſt pas aſſez de dire, ſoyez encor mon ami, pour recevoir une amitié ſi indignement violée : je ne ſuis point homme d'éclairciſſement *i*) ; vous êtes en ſureté de ce côté-là. Traitez-moi dorénavant en inconnu, comme je vous veux laiſſer pour tel que vous êtes, maintenant que je vous connais : mais vous n'aurez pas ſujet de vous plaindre, quand je prendrai le même droit ſur vos ouvrages que vous avez pris ſur les miens. Si un volume d'obſervations ne vous ſuffit, faites-en encor cinquante ; tant que vous ne m'attaquerez pas avec des raiſons plus ſolides, vous ne me mettrez point en néceſſité de me défendre ; de mon côté je verrai avec mes amis, ſi ce que votre libelle vous a laiſſé de réputation, vaut la peine que j'achève de la ruiner. Quand vous me demanderez mon amitié avec des termes plus civils, j'ai aſſez de bonté pour ne vous la refuſer pas, & pour me taire ſur les défauts de votre eſprit que vous étalez dans vos livres. Juſques-là je ſuis aſſez glorieux pour dire que je ne vous crains ni ne vous aime. Après tout, pour vous parler ſérieuſement, & vous montrer que je ne ſuis pas ſi piqué que vous pourriez vous l'imaginer, il ne tiendra pas à moi que nous ne reprenions la bonne intelligence du paſſé. Mais après une offenſe ſi publique, il

de ridiculités. Elle fut imprimée & vendue publiquement ; elle eſt ſi mauvaiſe qu'elle ne mérite pas d'être raportée. Pluſieurs mauvais auteurs affectionnés à *Claveret* firent dans ce même tems de méchantes piéces tant en vers qu'en proſe, qui ne ſervirent qu'à faire éclater davantage le mérite du *Cid* & de ſon auteur. M. *Corneille* en voulait à *Claveret*, parce qu'il avait diſtribué une piéce intitulée l'*Auteur du vrai Cid eſpagnol, à ſon traducteur français*, dans laquelle on prétendait montrer que le deſſein & le meilleur de la tragédie du *Cid* avait été pillé

y faut un peu plus de cérémonie : je ne vous la rendrai pas malaiſée ; je donnerai tous mes intérêts à qui vous voudrez de vos amis ; & je m'aſſure que ſi un homme ſe pouvait faire ſatisfaction à lui-même du tort qu'il s'eſt fait, il vous condamnerait à vous la faire à vous-même, plutôt qu'à moi qui ne vous en demande point, & à qui la lecture de vos obſervations n'a donné aucun mouvement que de compaſſion ; & certes on me blâmerait avec juſtice, ſi je vous voulais mal pour une choſe qui a été l'accompliſſement de ma gloire, & dont le *Cid* a reçu cet avantage, que de tant de poëmes qui ont paru juſqu'à préſent, il a été le ſeul dont l'éclat ait obligé l'envie à prendre la plume. Je me contente pour toute apologie, de ce que vous avouez, *qu'il a eu l'aprobation des ſavans & de la cour.* Cet éloge véritable par où vous commencez vos cenſures, détruit tout ce que vous pouvez dire après. Il ſuffit que vous ayez fait une folie, ſans que j'en faſſe une à vous répondre comme vous m'y conviez : & puiſque les plus courtes ſont les meilleures, je ne ferai point revivre la vôtre par la mienne. Réſiſtez aux tentations de ces gaillardiſes qui font rire le public à vos dépens, & continuez à vouloir être mon ami, afin que je me puiſſe dire le vôtre, &c.

---

de l'eſpagnol ; & cette piéce, quoique mauvaiſe, avait beaucoup cauſé de chagrin à Mr. *Corneille*, parce que *Claveret*, avec qui il était ami, avait été celui qui avait fait courir cette piéce.

b) Cette *Lettre à Ariſte*, compoſée par M. *P. Corneille*, eſt dans le volume de ſes œuvres diverſes. Voyez la remarque *b*, ci-après pag. 299.

i) Ceci ſe doit entendre du défi que lui avait fait M. *de Scudéri*.

PREUVES DES PASSAGES ALLÉGUÉS

DANS LES OBSERVATIONS SUR LE CID,

PAR Mr. DE SCUDÉRI,

ADRESSÉES

A MESSIEURS DE L'ACADÉMIE

Françaiſe, pour ſervir de réponſe à la lettre apologétique de M. Corneille.

M. *Corneille* témoigne par ſa réponſe aux obſervations ſur le *Cid*, qu'il eſt très-éloigné de la modération d'un auteur, qui perſuadé de la bonté de ſon ouvrage, attend un jugement favorable de l'intégrité de ſes juges; puiſqu'au lieu de ſe donner l'humilité d'un accuſé, il occupe la place des juges, & ſe loge lui-même à ce premier lieu, où perſonne n'oſerait ſeulement dire qu'il prétend. C'eſt de cette haute région que ſa plume, qu'il croit auſſi foudroyante que l'éloquence de *Périclès*, lui a fait croire que des injures étaient aſſez fortes pour détruire tout mon ouvrage, & que ſans combattre mes raiſons par d'autres, il lui ſuffirait ſeulement de dire que j'ai cité faux. Mais ſans repartir à ſes invectives, je me veux toûjours conſerver cette froideur, qui donne aiſément les victoires, & qui fait que le jugement conduiſant la main, l'avantage du combat eſt choſe indubitable. Je me tairai donc pour le vaincre, & pour laiſſer parler *Ariſtote*, qui lui veut répondre pour moi.

J'ai dit en mes obſervations, que le poëme dramatique ne doit avoir qu'une action principale; ce philoſophe me l'enſeigne en ſa poëtique, aux chapitres 9. 24. & 26. J'ai avancé qu'il faut néceſſairement

néceſſairement que le ſujet ſoit vraiſemblable ; ce même *Ariſtote* me l'enſeigne en trois lieux différens du 25. chap. du même livre, & je penſe avoir montré bien clairement, que le *Cid* choque par-tout cette régle. J'ai ſoutenu que le poëte & l'hiſtorien ne doivent pas ſuivre la même route ; ce philoſophe me l'aprend au chap. 10. de ſon art poëtique ; & enſuite j'ai montré que le ſujet du *Cid* était bon pour l'hiſtorien, & qu'il ne valait rien pour le poëte. J'ai donné la définition du mot de *fable*, après l'avoir apriſe d'*Ariſtote*, au chap. 6. vers le commencement, & d'*Heinſius*, au livre de la *Conſtitution de la tragédie*, chap. 3. J'ai dit enſuite que les anciens s'étaient retranchés dans un petit nombre de ſujets, qu'ils avaient preſque tous traités pour éviter les fautes qu'a faites l'auteur du *Cid* ; *Ariſtote* m'en aſſure au chap. 14. de ſa poëtique, & après lui *Heinſius* eſt mon garant au chap. 9. du livre que j'ai déja cité de lui. J'ai dit qu'ils avaient traité ces ſujets diverſement ; mais je ne l'ai dit qu'après *Ariſtote* & *Heinſius*, l'un au chap. 17., l'autre au chap. 3. Pour montrer la diſproportion du *Cid* en toutes ſes parties, je me ſuis ſervi de la comparaiſon de tous les corps phyſiques ; mais je n'ai fait que l'emprunter d'*Ariſtote*, qui s'en ſert au chap. 8. de ſon art poëtique. J'ai montré que le poëme dramatique ne doit contenir que ce qui peut vraiſemblablement arriver dans vingt-quatre heures ; c'eſt l'opinion de ce grand Stagirite, au chap. 8. ; & enſuite j'ai fait voir que l'auteur du *Cid* avait eu tort d'enfermer dans vingt-quatre heures, des choſes qui dans l'hiſtoire n'arrivent que dans quatre ans. Je me ſuis ſervi de l'exemple des tragédies de *Niobé* & de *Jephté*, pour montrer l'imperfection du *Cid* ; mais je les ai priſes d'*Heinſius* au chap. 16. vers la fin. J'ai dit que c'était pour des ouvrages de la nature du *Cid*, que *Platon* n'admettait point la poëſie ; il me l'aprend lui même au livre de ſa république,

& *Heinſius* le raporte au traité de la Satire d'*Horace* livre ſecond. J'ai dit que ce philoſophe, qui a mérité le nom de divin, banniſſait toute la poëſie, pour celle qui, comme le *Cid*, fait voir les méchantes actions ſans les punir, & les bonnes ſans les récompenſer. *Ariſtote* me l'enſeigne au chap. 4. de ſa poëtique, & après lui *Heinſius* au livre de la *Conſtitution de la tragédie* chap. 2. & 14. J'ai dit que *Platon* banniſſait *Homère*, encor qu'il l'eût couronné; on le peut voir au livre 10. de ſa république, ou dans *Heinſius* au traité de la Satire d'*Horace*, livre ſecond. J'ai dit en paſſant qu'il y a trois eſpèces de poëſies: c'eſt *Heinſius* qui me l'aprend au chap. 2. de la *Conſtitution tragique*. J'ai dit que ce qu'on voit, touche plus que ce qu'on ne fait qu'entendre; c'eſt *Horace* qui l'aſſure en ſon art poëtique. J'ai ſoutenu qu'il faut que les actions ſoient la plûpart bonnes dans un poéme de théatre; *Ariſtote* l'enſeigne ainſi au chap. 18. de ſa poëtique; & après j'ai fait voir que toutes celles du *Cid* ne valent rien. J'ai raporté l'exemple d'*Euripide*; *Heinſius* l'a fait devant moi au chap. 14. de la *Conſtitution tragique*. J'ai cité *Marcellin* au livre 27. on le peut voir, ou bien *Heinſius* au traité de la Satire d'*Horace* livre 2. & c'eſt en cet endroit que j'ai montré que le *Cid* choque directement les bonnes mœurs. J'ai dit ſur ce ſujet que la volonté fait le mariage; mais je ne l'ai dit qu'après les canoniſtes & les juriſconſultes au titre des nôces. Tout ce que j'ai avancé touchant le ſujet ſimple ou mixte, eſt raporté d'*Ariſtote* au chap. 11. de ſon art poëtique, dans lequel on voit la condamnation du *Cid*.

* Ce *Heinſius* était, comme *Scudéri*, un très-mauvais poëte, auteur d'une plate amplification latine, apellée *tragédie*, dont le ſujet eſt le maſſacre de ce qu'on appelle *les innocents*.

** Mais n'eſt-ce pas *Scudéri* qui le

J'ai ſoutenu qu'il ne faut rien de ſuperflu dans la ſcène ; ce philoſophe me l'enſeigne au chap. 9. du même livre ; & enſuite j'ai montré les fautes de cette nature qu'on peut remarquer au *Cid*. Je me ſuis ſervi de l'exemple de l'*Ajax* de *Sophocle* ; on peut voir ce que j'en ai dit dans la traduction qu'en a faite *Joſeph Scaliger*, ou dans *Heinſius* * chapitre 6. de ſa *Conſtitution tragique*. J'ai fait voir quels doivent être les épiſodes ; mais ce n'eſt qu'après *Ariſtote*, qui me l'enſeigne aux chap. 10. & 16. de ſa poétique : & c'eſt par lui que j'ai montré bien clairement que ceux du *Cid* ne valent rien du tout. Je me ſuis fortifié de l'exemple de *Teucer* & de *Ménélaüs*, après *Heinſius* au chap. 6. de la *Conſtitution de la tragédie*, & *Scaliger* le fils dans ſes poëſies. Il n'eſt pas juſqu'aux chœurs & à la muſique, dont j'ai parlé, que je ne prouve par *Heinſius* aux chap. 17. & 26. Enfin on peut lire tout ce que j'ai cité dans ces auteurs, & dans ces paſſages que je marque, & l'on verra que la réponſe de M. *Corneille* eſt auſſi faible que ſes injures **, & que s'il ne ſe défend mieux que cela, je n'aurai pas beſoin de toutes mes forces pour l'empêcher de ſe relever.

premier a dit des injures ? & n'eſt-ce pas la méthode de tous ces barbouilleurs de papier, comme les *Fréron*, les *Guion*, & autres malheureux de cette eſpèce, qui attaquent inſolemment ce qu'on eſtime, & qui enſuite ſe plaignent qu'on ſe moque d'eux ?

LETTRE DE M. DE SCUDÉRI
A
L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

MESSIEURS,

PUiſque monſieur *Corneille* m'ôte le maſque, & qu'il veut que l'on me connaiſſe, j'ai trop accoutumé de paraître parmi les perſonnes de qualité, * pour vouloir encor me cacher: il m'oblige peut-être, en penſant me nuire; & ſi mes obſervations ne ſont pas mauvaiſes, il me donne lui-même une gloire dont je voulais me priver. Enfin, meſſieurs, puiſqu'il veut que tout le monde ſache que je m'appelle SCUDÉRI, je l'avoue. Mon nom que d'aſſez honnêtes gens ont porté avant moi, ne me fera jamais rougir, vû que je n'ai rien fait, non plus qu'eux, d'indigne d'un homme d'honneur. Mais comme il n'eſt pas glorieux de fraper un ennemi que nous avons jetté par terre, bien qu'il nous diſe des injures, & qu'il eſt comme juſte de laiſſer la plainte aux afligés, quoiqu'ils ſoient coupables, je ne veux point repartir à ſes outrages par d'autres, ni faire comme lui d'une diſpute académique, une querelle de crocheteur, ni du Lycée un marché public. Il ſuffit qu'on ſache que le ſujet qui m'a fait écrire eſt équitable, & qu'il n'ignore pas lui-même que j'ai raiſon d'avoir écrit. Car de vouloir faire croire que l'envie a conduit ma plume, c'eſt ce qui n'a non plus d'aparence que de vérité, puiſqu'il eſt impoſſible que je

---

* Ce *Scudéri* eſt un modeſte perſonnage!

a) Célèbres comédiens du tems des premières repréſentations du *Cid*, auxquels *M. de Scudéri* prétend attribuer le ſuccès de cette piéce.

ſois atteint de ce vice, pour une choſe où je remarque tant de défauts, qui n'avait de beautés que celles que ces agréables trompeurs qui la repréſentaient, lui avaient prêtées, & que *Mondori*, la *Villiers a*), & leurs compagnons, n'étant pas dans le livre comme ſur le théatre, le *Cid* imprimé n'était plus le *Cid* que l'on a crû voir. Mais puiſque je ſuis ſa partie, j'aurais tort de vouloir être ſon juge, comme il n'a pas raiſon de vouloir être le mien. De quelque nature que ſoient les diſputes, il y faut toûjours garder les formes : je l'attaque, il doit ſe défendre, mais vous nous devez juger. Votre illuſtre corps, dont nous ne ſommes ni l'un ni l'autre, eſt compoſé de tant d'excellens hommes, que ſa vanité ferait bien plus inſuportable que celle dont il m'accuſe, s'il ne voulait pas s'y ſoumettre comme je fais. Que ſi l'un de nous devait recuſer quelques-uns de vous autres, ce ſerait moi qui le devrais faire, puiſque je n'ignore pas, malgré l'ingratitude qu'il a fait paraître pour vous, en diſant, *b*) *Qu'il ne doit qu'à lui ſeul toute ſa renommée* : que trois ou quatre de cette célèbre compagnie lui ont corrigé pluſieurs fautes qui parurent aux premières repréſentations de ſon poëme, & qu'il ôta depuis par vos conſeils. Et ſans doute vos divins eſprits qui virent toutes celles que j'ai remarquées en cette tragi-comédie, qu'il appelle ſon chef-d'œuvre, m'auraient ôté en le corrigeant le moyen & la volonté de le reprendre, ſi vous n'euſſiez été forcés d'imiter adroitement ces médecins, qui voyant un corps dont toute la maſſe du ſang eſt corrompue, & toute la conſtitution mauvaiſe, ſe contentent d'u-

b) Vers que M. *Corneille* avait mis dans une piéce intitulée *Excuſes à Ariſte*, & qui lui attira un très-grand nombre d'ennemis qui écrivirent contre lui. Cette piéce eſt dans le volume de ſes œuvres diverſes.

ſer de remèdes palliatifs, & de faire languir & vivre ce qu'ils ne ſauraient guérir. Mais, meſſieurs, comme vous avez fait voir votre bonté pour lui, j'ai droit d'eſpérer en votre juſtice. Que monſieur *Corneille* paraiſſe donc devant le tribunal où je le cite, puiſqu'il ne peut lui être ſuſpect, ni d'injuſtice, ni d'ignorance; qu'il s'y défende de plus de mille choſes dont je l'accuſe en mes obſervations; & lorſque vous nous aurez entendus, ſi vous me condamnez, je me condamnerai moi-même, je le croirai ce qu'il ſe croit, je l'apellerai mon maître; & par un livre de rétractations, je ferai ſavoir à toute la France que je ſais que je ne ſais rien. Mais à dire vrai, j'ai bien de la peine à croire qu'il veuille deſcendre du premier rang, où beaucoup, dit-il, l'ont placé, juſqu'au pied du trône que je vous élève, & reconnaître pour juges ceux qu'il apelle ſes inférieurs, par la bouche de ces honnêtes gens, qui n'ont point de nom, & qui ne parlent que par la ſienne. Il ſe contentera peut-être d'avoir dit en général que j'ai cité faux, & que je l'ai repris ſans raiſon; mais je l'avertis que ce n'eſt point par un effort ſi faible qu'il peut ſe relever, puiſque dans peu de jours une nouvelle édition de mon ouvrage me donnera lieu de le faire rougir de la fauſſeté qu'il m'impoſe, en marquant tous les auteurs & tous les paſſages que j'ai allégués, & que vous qui ſavez ce qu'il ignore, ſavez bien être véritables. Ce n'eſt pas que je ne ſouhaitaſſe qu'il dit vrai, parce que mes cenſures étant fortes & ſolides, j'aurais en moi-même les lumières que je n'ai fait qu'emprunter de ces grands hommes de l'antiquité; & ſans la métempſycoſe de *Pythagore*, *Scudéri* aurait eu l'eſprit d'*Ariſtote*, dont il confeſſe qu'il eſt plus éloigné que le ciel ne l'eſt de la terre. Mais quelque faibleſſe qui ſoit en moi, qu'il vienne, qu'il voye & qu'il vainque, s'il peut; ſoit qu'il m'attaque

en ſoldat *c*), ſoit qu'il m'attaque en écrivain, il verra que je me ſais défendre de bonne grace, & que ſi ce n'eſt en injures, dont je ne me mêle point, il aura beſoin de toutes ſes forces. Mais s'il ne ſe défend que par des paroles outrageuſes, au lieu de payer de raiſons, prononcez, meſſieurs, un arrêt digne de vous, qui faſſe ſavoir à toute l'Europe que le *Cid* n'eſt point le chef-d'œuvre du plus grand homme de France, mais oui bien la moins judicieuſe piéce de monſieur *Corneille.* Vous le devez, & pour votre gloire en particulier, & pour celle de notre nation en général qui s'y trouve intéreſſée : vû que les étrangers qui pourraient voir ce beau chef-d'œuvre, eux qui ont eu des *Taſſes* & des *Guarini*, croiraient que nos plus grands maîtres ne ſont que des aprentifs. C'eſt la plus importante & la plus belle action publique par où votre illuſtre académie puiſſe commencer les ſiennes : tout le monde l'attend de vous, & c'eſt pour l'obtenir que je vous préſente cette juſte requête.

c) Rodomontade de monſieur *de Scudéri.*

LES SENTIMENS
DE
L'ACADÉMIE FRANÇAISE*
SUR
LA TRAGI-COMÉDIE DU CID.

CEux qui par quelque déſir de gloire donnent leurs ouvrages au public, ne doivent pas trouver étrange que le public s'en faſſe le juge. Comme le préſent qu'ils lui font ne procède pas d'une volonté tout-à fait déſintéreſſée, & qu'il n'eſt pas tant un effet de leur libéralité que de leur ambition, il n'eſt pas auſſi de ceux que la bienſéance veut qu'on reçoive ſans en conſidérer le prix. Puiſqu'ils font une eſpèce de commerce de leur travail, il eſt bien raiſonnable que celui auquel ils l'expoſent, ait la liberté de le rebuter ſelon qu'il le reconnait bon ou mauvais. Ils ne peuvent avec juſtice déſirer de lui qu'il faſſe même eſtime des fauſſes beautés que des vrayes, ni qu'il paye de louange ce qui ſera digne de blâme.

Ce n'eſt pas qu'il ne paraiſſe plus de bonté à louer ce qui eſt bon, qu'à reprendre ce qui eſt mauvais; mais il n'y a pas moins de juſtice en l'un qu'en l'autre. On peut même mériter de la louange en donnant du blâme, pourvû que les repréhenſions partent du zèle de l'utilité commune, & qu'on ne prétende pas élever ſa réputation ſur les ruines de celle d'autrui. Il faut que les

---

* Ce jugement de l'académie fut rédigé par *Chapelain*; il eſt écrit tout entier de ſa main, & l'original eſt à la bibliothèque du roi.

les remarques des défauts d'un auteur ne ſoient pas des reproches de ſa faibleſſe ; mais des avertiſſemens qui lui donnent de nouvelles forces ; & que ſi l'on coupe quelques branches de ſes lauriers, ce ne ſoit que pour les faire pouſſer davantage en une autre ſaiſon.

Si la cenſure demeurait dans ces bornes, on pourrait dire qu'elle ne ſerait pas moins utile dans la république des lettres, qu'elle le fut autrefois dans celle de Rome, & qu'elle ne ferait pas moins de bons écrivains dans l'une, qu'elle a fait de bons citoyens dans l'autre. Car c'eſt une vérité reconnue, que la louange a moins de force pour nous faire avancer dans le chemin de la vertu, que le blâme pour nous retirer de celui du vice ; & il y a beaucoup de perſonnes qui ne ſe laiſſent point emporter à l'ambition, mais il y en a peu qui ne craignent de tomber dans la honte. D'ailleurs la louange nous fait ſouvent demeurer au-deſſous de nous-mêmes, en nous perſuadant que nous ſommes déja au-deſſus des autres, & nous retient dans une médiocrité vicieuſe qui nous empêche d'arriver à la perfection. Au contraire, le blâme qui ne paſſe point les termes de l'équité, deſſille les yeux de l'homme que l'amour-propre lui avait fermés, & lui faiſant voir combien il eſt éloigné du bout de la carrière, l'excite à redoubler ſes efforts pour y parvenir.

Ces avis ſi utiles en toutes choſes, le ſont principalement pour les productions de l'eſprit, qui ne ſaurait aſſembler ſans ſecours tant de diverſes beautés dont ſe forme cette beauté univerſelle, qui doit plaire à tout le monde. Il faut qu'il compoſe ſes ouvrages de tant d'excellentes parties, qu'il eſt impoſſible qu'il n'y en ait toûjours quelqu'une qui manque, ou qui ſoit défectueuſe, & que par conſéquent ils n'ayent toûjours beſoin ou d'aides, ou de réformateurs. Il eſt même à ſouhaiter que ſur des propoſi-

tions indéciſes il naiſſe des conteſtations honnêtes, dont la chaleur découvre en peu de tems, ce qu'une froide recherche n'aurait pû découvrir en pluſieurs années, & que l'entendement humain faiſant un effort pour ſe délivrer de l'inquiétude des doutes, s'aquière promtement par l'agitation de la diſpute, cet agréable repos qu'il trouve dans la certitude des connaiſſances. Celles qui ſont eſtimées les plus belles, ſont preſque toutes ſorties de la contention des eſprits : & il eſt ſouvent arrivé que par cette heureuſe violence on a tiré la vérité du fond des abîmes, & que l'on a forcé le tems d'en avancer la production. C'eſt une eſpèce de guerre qui eſt avantageuſe pour tous, lorſqu'elle ſe fait civilement, & que les armes empoiſonnées y ſont défendues. C'eſt une courſe, où celui qui emporte le prix ſemble ne l'avoir pourſuivi que pour en faire un préſent à ſon rival.

Il ſerait ſuperflu de faire en ce lieu une longue déduction des innocentes & profitables querelles qu'on a vû naître dans tout le cercle des ſciences entre ces rares hommes de l'antiquité. Il ſuffira de dire que parmi les modernes il s'en eſt ému de très-favorables pour les lettres, & que la poëſie ſerait aujourd'hui bien moins parfaite qu'elle n'eſt ſans les conteſtations qui ſe ſont formées ſur les ouvrages des plus célèbres auteurs des derniers tems. En effet, nous en avons la principale obligation aux agréables différens qu'ont produit la *Hiéruſalem* & le *Paſtor fido*, c'eſt-à-dire, les chefs d'œuvre des deux plus grands poëtes de delà les monts; après leſquels peu de gens auraient bonne grâce de murmurer contre la cenſure, & de s'offenſer d'avoir une avanture pareille à la leur. Ces raiſons & ces expériences euſſent bien pû convier l'académie françaiſe à dire ſon ſentiment du *Cid*, c'eſt-à-dire d'un poëme qui tient encor les eſprits diviſés, & qui n'a pas plus cauſé de plaiſir que de trouble. Elle eût pû croire qu'on

ne l'eût pas accuſée de trop entreprendre, quand elle eût prétendu donner ſa voix en un jugement, où les ignorans donnaient la leur auſſi hardiment que les doctes, & qu'on n'eût pas dû trouver mauvais qu'une compagnie uſât d'un droit dont les particuliers même ſont en poſſeſſion depuis tant de ſiécles. Mais elle ſe ſouvenait qu'elle avait renoncé à ce privilège par ſon inſtitution; qu'elle ne s'était permis d'examiner que ſes ouvrages, & qu'elle ne pouvait reprendre les fautes d'autrui ſans faillir elle-même contre les règles. Parmi le bruit confus de la louange & du blâme, elle n'écoutait que ſes loix qui lui commandaient de ſe taire. Elle eût bien voulu aprocher en quelque ſorte de la perfection, avant que de faire voir combien les autres en ſont éloignés, & elle cherchait les moyens d'inſtruire par ſes exemples, plutôt que par ſes cenſures.

Lors même que l'obſervateur du *Cid* l'a conjurée par une lettre publique, & par pluſieurs particulières, de prononcer ſur ſes remarques, & que ſon auteur a témoigné de ſon côté qu'il en eſpérait toute juſtice, bien loin de ſe vouloir rendre juge de leur différend, elle ne ſe pouvait ſeulement réſoudre d'en être l'arbitre. Mais enfin elle a conſidéré qu'une académie ne pouvait honnêtement refuſer ſon avis à deux perſonnes de mérite, ſur une matiére purement académique, & qui était devenue illuſtre par tant de circonſtances. Elle a fait céder, bien qu'avec regret, ſon inclination & ſes régles aux inſtantes priéres qui lui ont été faites ſur ce ſujet, & s'eſt aucunement conſolée, voyant que la violence qu'on lui faiſait s'accordait avec l'utilité publique. Elle a penſé qu'en un ſiécle où les hommes courent au théatre comme au plus agréable divertiſſement qu'ils puiſſent prendre, elle aurait occaſion de leur remettre devant les yeux la fin la plus noble & la plus parfaite, que ſe ſont propoſée ceux qui en ont donné les préceptes.

Comme les obſervations des cenſeurs de cette tragi-comédie ne l'ont pû préoccuper, le grand nombre de ſes partiſans n'a point été capable de l'étonner. Elle a bien crû qu'elle pouvait être bonne, mais elle n'a pas crû qu'il falût conclure qu'elle le fût, à cauſe ſeulement qu'elle avait été agréable. Elle s'eſt perſuadée qu'étant queſtion de juger de la juſtice & non pas de la force de ſon parti, il falait plutôt peſer les raiſons, que compter les hommes qu'elle avait de ſon côté, & ne regarder pas tant ſi elle avait plû, que ſi en effet elle avait dû plaire.

La nature & la vérité ont mis un certain prix aux choſes, qui ne peut être changé par celui que le hazard ou l'opinion y mettent; & c'eſt ſe condamner ſoi-même que d'en juger ſelon ce qu'elles paraiſſent, & non pas ſelon ce qu'elles ſont.

Il eſt vrai qu'on pourrait croire que les maîtres de l'art ne ſont pas bien d'accord ſur cette matière. Les uns trop amis, ce ſemble, de la volupté, veulent que le délectable ſoit le vrai but de la poëſie dramatique; les autres plus avares du tems des hommes, & l'eſtimant trop cher pour le donner à des divertiſſemens qui ne fiſſent que plaire ſans profiter, ſoutiennent que l'utile en eſt la véritable fin. Mais bien qu'ils s'expriment en termes ſi différens, on trouvera qu'ils ne diſent que la même choſe, ſi l'on y veut regarder de près, & ſi jugeant d'eux auſſi favorablement que l'on doit, on vient à penſer que ceux qui ont tenu le parti du plaiſir, étaient trop raiſonnables pour en autoriſer un qui ne fût pas conforme à la raiſon. Il faut croire, ſi l'on ne veut leur faire injuſtice, qu'ils ont entendu parler du plaiſir qui n'eſt point l'ennemi, mais l'inſtrument de la vertu qui purge l'homme, ſans

---

a) Le goût des aigres & des amers n'eſt pas contraire au bon ſens, mais au goût général.

b) Il n'y a perſonne qui puiſſe s'at-

dégoût & insensiblement, de ses habitudes vicieuses, qui est utile parce qu'il est honnête, & qui ne peut jamais laisser de regret ni en l'esprit pour l'avoir surpris, ni en l'ame pour l'avoir corrompue. Ainsi ils ne combattent les autres qu'en aparence, puisqu'il est vrai que si ce plaisir n'est l'utilité même, au moins est-il la source d'où elle coule nécessairement; que quelque part qu'il se trouve, il ne va jamais sans elle, & que tous deux se produisent par les mêmes voyes. De cette sorte ils sont d'accord & avec eux & avec nous, & nous pouvons dire tous ensemble qu'une piéce de théatre est bonne quand elle produit un contentement raisonnable.

Mais comme dans la musique & dans la peinture nous n'estimerions pas que tous les concerts & tous les tableaux fussent bons, encor qu'ils plussent au vulgaire, si les préceptes de ces arts n'y étaient bien observés, & si les experts, qui en sont les vrais juges, ne confirmaient par leur aprobation celle de la multitude; de même, nous ne dirons pas sur la foi du peuple, qu'un ouvrage de poësie soit bon, parce qu'il l'aura contenté, si les doctes aussi n'en sont contens. Et certes il n'est pas croyable qu'un plaisir puisse être contraire au bon sens, si ce n'est le plaisir de quelque goût dépravé, comme est celui qui fait aimer les aigreurs & les amertumes. *a*)

Il n'est pas ici question de satisfaire les libertins & les vicieux, qui ne font que rire des adultères & des inceſtes, & qui ne se soucient pas de voir violer les loix de la nature, pourvû qu'ils se divertissent. Il n'est pas question de plaire à ceux qui regardent toutes choses avec un œil ignorant ou barbare *b*), & qui ne seraient

tendrir pour *Clitemneſtre* quand elle eſt donnée pour la meurtrière de ſon époux: | il ne faut pas aporter des exemples qui ne ſont pas dans la nature.

pas moins touchés de voir afliger une *Clitemneſtre* qu'une *Pénélope*. Les mauvais exemples ſont contagieux, même ſur les théatres ; les feintes repréſentations ne cauſent que trop de véritables crimes, & il y a grand péril à divertir le peuple par des plaiſirs qui peuvent produire un jour des douleurs publiques. Il nous faut bien garder d'accoutumer ni ſes yeux ni ſes oreilles à des actions qu'il doit ignorer, & de lui aprendre tantôt la cruauté, & tantôt la perfidie, ſi nous ne lui en aprenons en même tems la punition, & ſi au retour de ces ſpectacles il ne remporte du moins un peu de crainte parmi beaucoup de contentement.

D'ailleurs il eſt comme impoſſible de plaire à qui que ce ſoit par le déſordre & par la confuſion ; & s'il ſe trouve que les piéces irrégulières contentent quelquefois, ce n'eſt que parce qu'elles ont quelque choſe de régulier ; ce n'eſt que pour quelques beautés véritables & extraordinaires, qui emportent ſi loin l'eſprit, que de longtems après il n'eſt capable d'apercevoir les difformités dont elles ſont ſuivies, & qui font couler inſenſiblement les défauts, pendant que les yeux de l'entendement ſont encor éblouïs par l'éclat de ſes lumières. Que ſi au contraire quelques piéces régulières donnent peu de ſatisfaction, il ne faut pas croire que ce ſoit la faute des régles, mais bien celle des auteurs, dont le ſtérile génie n'a pû fournir à l'art une matière qui fût aſſez riche c). Toutes ces vérités étant ſupoſées, nous ne penſons pas que les queſtions qui ſe ſont émues ſur le ſujet du *Cid* ſoient encor bien décidées, ni que les jugemens qui en ont été faits, doivent empêcher que nous ne contentions l'obſervateur, & ne donnions notre avis ſur ſes remarques.

c) On devrait dire une forme aſſez belle.

Il faut avoüer que d'abord nous nous ſommes étonnés que l'obſervateur ayant entrepris de convaincre cette piéce d'irrégularité, ſe ſoit formé pour cela une méthode différente de celle que tient *Ariſtote*, quand il enſeigne la manière de faire des poëmes épiques & dramatiques. Il nous a ſemblé qu'au lieu de l'ordre qu'il a tenu pour examiner celui-ci, il eût fait plus régulièrement de conſidérer l'un après l'autre, la fable, qui comprend l'invention & la diſpoſition du ſujet, les mœurs, qui embraſſent les habitudes de l'ame & ſes diverſes paſſions, les ſentimens, auxquels ſe réduiſent les penſées néceſſaires à l'expreſſion du ſujet, & la diction, qui n'eſt autre choſe que le langage poëtique; car nous trouvons que pour en avoir uſé d'autre ſorte, ſes raiſonnemens en paraiſſent moins ſolides, & que ce qu'il y a de plus fort dans ſes objections en eſt affaibli.

Toutefois nous n'aurions point remarqué en ce lieu cette nouvelle méthode, ſi nous n'euſſions apréhendé de l'autoriſer en quelque façon par notre ſilence. Mais quoi qu'il en ſoit, qu'il ait failli ou non en l'établiſſant, nous ne pouvons faillir quand nous la ſuivons, puiſque nous examinons ſon ouvrage; & quelque chemin qu'il ait pris, nous ne ſaurions nous en écarter, ſans lui donner occaſion de ſe plaindre que nous prenons une autre route, afin de le mettre en défaut.

Il poſe donc premiérement, que le ſujet du *Cid* ne vaut rien; mais à nôtre avis il tâche plus de le prouver, qu'il ne le prouve en effet, lorſqu'il dit, *que l'on n'y trouve aucun nœud ni aucune intrigue, & qu'on en devine la fin auſſi-tôt qu'on en a vû le commencement.* Car le nœud *d*) des piéces de théatre étant un ac-

d) Ce nœud n'eſt pas toûjours un accident inopiné, ſouvent il eſt formé par les combats des paſſions. Cette manière eſt la plus heureuſe & la plus difficile.

cident inopiné qui arrête le cours de l'action repréſentée, & le dénouement un autre accident imprévû qui en facilite l'accompliſſement, nous trouvons que ces deux parties du poëme dramatique ſont manifeſtes en celui du *Cid*, & que ſon ſujet ne ſerait pas mauvais nonobſtant cette objection, s'il n'y en avait point de plus forte à lui faire.

Il ne faut que ſe ſouvenir que le mariage de *Chimène* avec *Rodrigue* ayant été réſolu dans l'eſprit du comte, la querelle qu'il a incontinent après avec *don Diégue*, met l'affaire aux termes de ſe rompre, & qu'enſuite la mort que lui donne *Rodrigue* en éloigne encor plus la concluſion. Et dans ces continuelles traverſes l'on reconnaîtra facilement le nœud ou l'intrigue. Le dénouement auſſi ne ſera pas moins évident, ſi l'on conſidère qu'après beaucoup de pourſuites contre *Rodrigue*, *Chimène* s'étant offerte pour femme à quiconque lui en apporterait la tête, *don Sanche* ſe préſente, & que le roi non ſeulement n'ordonne point de plus grande peine à *Rodrigue* pour la mort du comte, que de ſe battre une fois; mais encor, contre l'attente de tous, oblige *Chimène* d'épouſer celui des deux qui ſortira vainqueur du combat. Maintenant ſi ce dénouement eſt ſelon l'art, ou non, c'eſt une autre queſtion qui ſe vuidera en ſon lieu. e) *Tant y a* qu'il ſe fait avec ſurpriſe, & qu'ainſi l'intrigue ni le démêlement ne manque point à cette piéce. Auſſi l'obſervateur même eſt contraint de le reconnaître peu de tems après, lorſqu'en blâmant les épiſodes détachés, il dit, que l'auteur a eu d'autant moins de raiſon d'en mettre un ſi grand nombre dans le *Cid*, que *le ſujet en étant mixte, il n'en avait aucun beſoin*, conformément à ce qu'il venait de

e) *Tant y a* eſt devenu une expreſſion baſſe, & ne l'était point alors.

de dire parlant du ſujet mixte, *qu'étant aſſez intrigué de ſoi, il ne recherche preſque aucun embelliſſement.* Si donc le ſujet du *Cid* ſe peut dire mauvais, nous ne croyons pas que ce ſoit parce qu'il n'a pas de nœud, mais parce qu'il n'eſt pas vraiſemblable. L'obſervateur, à la vérité, a bien touché cette raiſon, mais ç'a été hors de ſa place, quand il a voulu prouver *qu'il choquait les principales régles dramatiques.*

A ce que nous pouvons juger des ſentimens d'*Ariſtote* ſur la matière du vraiſemblable, il n'en reconnait que de deux genres, le commun & l'extraordinaire. Le commun comprend les choſes qui arrivent ordinairement aux hommes, ſelon leurs conditions, leurs âges, leurs mœurs & leurs paſſions, comme il eſt vraiſemblable qu'un marchand cherche le gain, qu'un enfant faſſe des imprudences, qu'un prodigue tombe en miſére, & qu'un homme en colère coure à la vengeance, & tous les effets qui ont accoutumé d'en procéder. L'extraordinaire embraſſe les choſes qui arrivent rarement, & outre le vraiſemblable ordinaire, comme qu'un habile méchant ſoit trompé, qu'un homme fort ſoit vaincu. Dans cet extraordinaire entrent tous les accidens qui ſurprennent, & qu'on attribue à la fortune, pourvû qu'ils naiſſent de l'enchainement des choſes qui arrivent d'ordinaire. Telle eſt l'avanture d'*Hécube*, qui par une rencontre extraordinaire vit jetter par la mer le corps de ſon fils ſur le rivage, où elle était allée pour laver celui de ſa fille. Or qu'une mère aille laver le corps de ſa fille ſur le rivage, & que la mer y en jette un autre, ce ſont deux choſes qui conſidérées ſéparément, n'ont rien qui ne ſoit ordinaire; mais qu'au même lieu & au même tems qu'une mère lave le corps de ſa fille, elle voye arriver celui de ſon fils, qu'elle croyait plein de vie & en ſureté, c'eſt un accident tout-à-fait étrange, & dans lequel deux choſes communes en produiſent

une extraordinaire & merveilleuſe. Hors de ces deux genres, il ne ſe fait rien qu'on puiſſe ranger ſous le vraiſemblable; & s'il arrive quelque événement qui ne ſoit pas compris ſous eux, il s'appelle ſimplement poſſible; comme il eſt poſſible que celui qui a toûjours vécu en homme de bien, commette un crime volontairement. Et une telle action ne peut ſervir de ſujet à la poëſie narrative ni à la repréſentative; puiſque ſi le poſſible eſt leur propre matière, il ne l'eſt pourtant que lorſqu'il eſt vraiſemblable ou néceſſaire. Mais le vraiſemblable, tant le commun que l'extraordinaire, doit avoir cela de particulier, que ſoit par la premiére notion de l'eſprit, ſoit par réflexion ſur toutes les parties dont il réſulte, lorſque le poëte l'expoſe aux auditeurs & aux ſpectateurs, ils ſe portent à croire, ſans autre preuve, qu'il ne contient rien que de vrai, parce qu'ils ne voyent rien qui y répugne. Quant à la raiſon qui fait que le vraiſemblable, plutôt que le vrai, eſt aſſigné pour partage à la poëſie épique & dramatique, c'eſt que cet art ayant pour fin la plaiſir utile, il y conduit bien plus facilement les hommes par le vraiſemblable, qui ne trouve point de réſiſtance en eux, que par le vrai, qui pourrait être ſi étrange & ſi incroyable, qu'ils refuſeraient de s'en laiſſer perſuader & de ſuivre leur guide ſur ſa ſeule foi. Mais comme pluſieurs choſes ſont requiſes pour rendre une action vraiſemblable, & qu'il y faut garder la bienſéance du tems, du lieu, des conditions, des âges, des mœurs & des paſſions, la principale entre toutes, eſt que dans le poëme chacun agiſſe conformément aux mœurs qui lui ont été attribuées, & que, par exem-

f) Avec le reſpect que j'ai pour l'académie, il me ſemble, comme au public, qu'il n'eſt point du tout contre la vraiſemblance qu'un roi promette pour époux le vengeur de la patrie, à une fille, qui malgré elle aime éperdûment ce hé-

ple, un méchant ne faſſe point de bons deſſeins. Ce qui fait déſirer une ſi exacte obſervation de ces loix, eſt qu'il n'y a point d'autre voie pour produire le merveilleux, qui ravit l'ame d'étonnement & de plaiſir, & qui eſt le parfait moyen dont la poëſie ſe ſert pour être utile.

Sur ce fondement nous diſons que le ſujet du *Cid* eſt défectueux en ſa plus eſſentielle partie, parce qu'il manque & de l'un & de l'autre vraiſemblable, & du commun & de l'extraordinaire. Car, ni la bienſéance des mœurs d'une fille introduite comme vertueuſe *f*) n'y eſt gardée par le poëte; lorſqu'elle ſe réſout à épouſer celui qui a tué ſon père; ni la fortune par un accident imprévu, & qui naiſſe de l'enchainement des choſes vraiſemblables, n'en fait point de démêlement. Au contraire, la fille conſent à ce mariage par la ſeule violence que lui fait ſon amour, & le dénouement de l'intrigue n'eſt fondé que ſur l'injuſtice inopinée de *Fernand*, qui vient ordonner un mariage, que par raiſon il ne devait pas ſeulement propoſer. Nous avouons bien que la vérité de cette avanture combat en faveur du poëte, & le rend plus excuſable que ſi c'étoit un ſujet inventé. Mais nous maintenons que toutes les vérités ne ſont pas bonnes pour le théatre, & qu'il en eſt de quelques-unes comme de ces crimes énormes, dont les juges font brûler les procès avec les criminels. Il y a des vérités monſtrueuſes, ou qu'il faut ſuprimer pour le bien de la ſocieté, ou que, ſi on ne les peut tenir cachées, il faut ſe contenter de remarquer comme des choſes étranges.

C'eſt principalement en ces rencontres que le poëte a droit de

ros, ſurtout ſi l'on conſidère que ſon duel avec le comte de *Gormas* était en ce tems-là regardé de tout le monde comme l'action d'un brave homme, dont il n'a pû ſe diſpenſer.

préférer la vraiſemblance à la vérité, & de travailler plutôt ſur un ſujet feint & raiſonnable, que ſur un véritable qui ne ſoit pas conforme à la raiſon. Que s'il eſt obligé de traiter une matière hiſtorique de cette nature, c'eſt alors qu'il la doit réduire aux termes de la bienſéance, ſans avoir égard à la vérité, & qu'il la doit plutôt changer toute entière, que de lui laiſſer rien qui ſoit incompatible avec les régles de ſon art, lequel ſe propoſant l'idée univerſelle des choſes, les épure des défauts & des irrégularités particuliéres que l'hiſtoire par la ſévérité de ſes loix eſt contrainte d'y ſouffrir. De ſorte qu'il y aurait eu ſans comparaiſon moins d'inconvénient dans la diſpoſition du *Cid*, de feindre contre la vérité, *g*) ou que le comte ne ſe fût pas trouvé à la fin véritable père de *Chimène*, ou que, contre l'opinion de tout le monde, il ne fût pas mort de ſa bleſſure, ou que le ſalut du roi & du royaume eût abſolument dépendu de ce mariage *h*), pour compenſer la violence que ſouffrait la nature en cette occaſion, par le bien que le prince & ſon état en recevraient : tout cela, diſons-nous, aurait été plus pardonnable, que de porter ſur la ſcène l'événement tout pur & tout ſcandaleux, comme l'hiſtoire le fourniſſait. Mais le plus expédient eût été de n'en faire point de poëme dramatique, puiſqu'il était trop connu pour l'altérer en un point ſi eſſentiel, & de trop mauvais exemple pour l'expoſer à la vuë du peuple, ſans l'avoir auparavant rectifié.

Au reſte, l'obſervateur, qui avec raiſon trouve à redire au peu de vraiſemblance du mariage de *Chimène*, ne confirme pas ſa bonne cauſe, comme il le croit, par la ſignification prétendue du

g) Si le comte n'eût pas été le père de *Chimène*, c'eſt cela qui eût fait un roman contre la vraiſemblance, & qui eût détruit tout l'intérêt.

h) Cette idée que le ſalut de l'état eût dépendu du mariage de *Chimène*, me paraît très-belle : mais il eût falu changer toute la conſtruction du poëme.

terme de *fable*, duquel ſe ſert *Ariſtote* pour nommer le ſujet des poëmes dramatiques. Et cette erreur lui eſt commune avec quelques-uns des commentateurs de ce philoſophe, qui ſe ſont figurés que par ce mot de *fable*, la vérité eſt entiérement bannie du théatre, & qu'il eſt défendu au poëte de toucher à l'hiſtoire, & de s'en ſervir pour matière, à cauſe qu'elle ne ſouffre point qu'on l'altère pour la réduire à la vraiſemblance.

En cela nous eſtimons qu'ils n'ont pas aſſez conſidéré quel eſt le ſens d'*Ariſtote*, qui ſans doute par ce mot de *fable*, n'a voulu dire autre choſe que le ſujet, & n'a point entendu ce qui néceſſairement devait être fabuleux, mais ſeulement ce qu'il n'importait pas qui fût vrai, pourvû qu'il fût vraiſemblable. Sa poëtique nous en fournit la preuve dans ce paſſage exprès, où il dit: *que le poëte pour traiter des choſes avenues ne ſerait pas eſtimé moins poëte* 1), *parce que rien n'empêche que quelques-unes de ces choſes ne ſoient telles qu'il eſt vraiſemblable qu'elles ſoient avenues*; & encor en pluſieurs autres lieux, où il a voulu que le ſujet tragique ou épique fût véritable en gros, ou eſtimé tel, & n'y a défiré, ce ſemble, autre choſe ſinon que le détail n'en fût point connu, afin que le poëte le pût ſuppléer par ſon invention, & du moins en cette partie mériter le nom de poëte. Et certes ce ſerait une doctrine bien étrange, ſi pour demeurer dans la ſignification littérale du mot de *fable*, on voulait faire paſſer pour choſes fabuleuſes ces avantures des *Médées*, des *Edipes*, des *Oreſtes*, &c. que toute l'antiquité nous donne pour de véritables hiſtoires, en ce qui regarde le gros de l'événement,

1) Avec la permiſſion d'*Ariſtote*, le vraiſemblable ne ſuffirait pas. On n'eſt point du tout poëte pour traiter un ſujet vraiſemblable, on ne l'eſt que quand on l'embellit.

En ceci il ne s'agit pas ſimplement d'aſſembler pluſieurs avantures diverſes & grandes en un ſi petit eſpace de tems, mais de faire entrer dans un même eſprit, & dans moins de vingt-quatre heures, deux penſées ſi opoſées l'une à l'autre, comme ſont la pourſuite de la mort d'un père, & le conſentement d'épouſer ſon meurtrier; & d'accorder en un même jour deux choſes, qui ne ſe pouvaient ſouffrir dans toute une vie. L'auteur eſpagnol a moins péché en cet endroit contre la bienſéance, faiſant paſſer quelques jours entre cette pourſuite & ce conſentement. Et le français qui a voulu ſe renfermer dans la régle des vingt-quatre heures, pour éviter une faute, eſt tombé dans une autre, & de crainte de pécher contre les régles de l'art, a mieux aimé pécher contre celles de la nature.

Tout ce que l'obſervateur dit après ceci de la juſte grandeur que doit avoir un poëme pour donner du plaiſir à l'eſprit ſans lui donner de la peine, contient une bonne & ſolide doctrine, fondée ſur l'autorité d'*Ariſtote*, ou pour mieux dire, ſur celle de la raiſon. Mais l'aplication ne nous en ſemble pas juſte, lorſqu'il explique cette grandeur plutôt du tems que des matières, & qu'il veut que le *Cid* ſoit d'une grandeur exceſſive, parce qu'il comprend en un jour des actions qui ſe ſont faites dans le cours de pluſieurs années; au lieu d'eſſayer à faire voir qu'il comprend plus d'actions, que l'eſprit n'en peut regarder d'une vûe. Ainſi, tant qu'il ait prouvé que le ſujet du *Cid* eſt trop diffus pour n'embarraſſer pas la mémoire, nous n'eſtimons point qu'il péche en excès de grandeur, pour avoir ramaſſé en un ſeul jour les actions de pluſieurs années, s'il eſt vraiſemblable qu'elles puiſſent être avenues en un jour.

Mais que ce ſoit l'abondance des matières, plutôt que l'étendue du tems, qui travaille l'eſprit & faſſe le poëme dramatique trop grand,

grand, il eſt aiſé de le juger par l'épique, qui peut embraſſer une entière révolution ſolaire, & la ſuite des quatre ſaiſons, ſans que la mémoire ait de la peine à le concevoir diſtinctement, & qui néanmoins pourrait lui ſembler trop vaſte, ſi le nombre des avantures y engendrait confuſion, & ne le laiſſait pas voir d'une ſeule vûe. A la vérité *Ariſtote* a preſcrit le tems des piéces de théatre, & n'a donné aux actions qui en ſont le ſujet, que l'eſpace compris entre le lever & le coucher du ſoleil. Néanmoins, quand il a établi une régle ſi judicieuſe, il l'a fait pour des raiſons bien éloignées de celle qu'allégue en ce lieu l'obſervateur. Mais comme c'eſt une des plus curieuſes queſtions de la poëſie, & qu'il n'eſt point néceſſaire de la vuider en cette occaſion, nous remettons à la traiter dans l'art poëtique que nous avons deſſein de faire.

Quant à celle qui a été propoſée par quelques-uns, ſi le poëte eſt condamnable pour avoir fait arriver en un même tems des choſes avenues en des tems différens, nous eſtimons qu'il ne l'eſt point, s'il le fait avec jugement, & en des matières, ou peu connuës, ou peu importantes. Le poëte ne conſidère dans l'hiſtoire que la vraiſemblance des événemens, ſans ſe rendre eſclave des circonſtances qui en accompagnent la vérité. De maniére que pourvû qu'il ſoit vraiſemblable que pluſieurs actions ſe ſoient auſſi-bien pû faire conjointement que ſéparément, il eſt libre au poëte de les raprocher, ſi par ce moyen il peut rendre ſon ouvrage plus merveilleux.

Il ne faut point d'autre preuve de cette doctrine que l'exemple de *Virgile* dans ſa *Didon*, qui ſelon tous les chronologiſtes naquit plus de deux cent ans après *Enée*; ſi l'on ne veut encor ajouter celui du *Taſſe* dans le *Renaud* de ſa *Hiéruſalem*, lequel ne pouvait être né qu'à peine, lorſque mourut *Godefroi de Bouil-*

lon. Les fautes d'*Æſchile* & de *Buchanan*, bien remarquées par *Heinſius*, dans la *Niobé* & dans la *Jephté*, ne concluent rien contre ce que nous maintenons. Car ſi nous croyons que le poëte, comme maître du tems, peut alonger ou accourcir celui des actions qui compoſent ſon ſujet, c'eſt toûjours à condition qu'il demeure dans les termes de la vraiſemblance, & qu'il ne viole point le reſpect dû aux choſes ſacrées. Nous ne lui permettons de rien faire qui répugne au ſens commun & à l'uſage, comme de ſuppoſer *Niobé* attachée trois jours entiers, ſans dire une ſeule parole, ſur le tombeau de ſes enfans. Moins encor aprouvons-nous qu'il entreprenne contre le texte de l'écriture, dont les moindres ſillabes ſont trop ſaintes pour ſouffrir aucun des changemens que le poëte aurait droit de faire dans les hiſtoires profanes, comme d'abréger, d'autorité privée, les deux mois que la fille du *Galaadite* avait demandés pour aller pleurer ſa virginité dans les montagnes.

L'obſervateur après cela paſſe à l'examen des mœurs attribuées à *Chimène*, & les condamne. En quoi nous ſommes entiérement de ſon côté ; car au moins ne peut-on nier qu'elle ne ſoit contre la bienſéance de ſon ſexe, amante trop ſenſible, & fille trop dénaturée. Quelle violence que lui pût faire ſa paſſion, il eſt certain qu'elle ne devait point ſe relâcher dans la vengeance de la mort de ſon père, & moins encor ſe réſoudre à épouſer celui qui l'avait fait mourir. En ceci il faut avouer que ſes mœurs ſont du moins ſcandaleuſes, ſi en effet elles ne ſont dépravées. Ces pernicieux exemples rendent l'ouvrage notablement défectueux, & s'écartent du but de la poëſie, qui veut être utile. Ce n'eſt pas que cette utilité ne ſe puiſſe produire par des mœurs qui ſoient mauvaiſes ; mais pour la produire par de mauvaiſes mœurs, il faut qu'à la fin elles ſoient punies, & non récompenſées com-

me elles le ſont en cet ouvrage. Nous parlerions ici de leur inégalité, qui eſt un vice dans l'art, qui n'a point été remarqué par l'obſervateur, s'il ne ſuffiſait de ce qu'il a dit pour nous faire aprouver ſa cenſure. Nous n'entendons pas néanmoins condamner *Chimène*, de ce qu'elle aime le meurtrier de ſon père, puiſque ſon engagement avec *Rodrigue* avait précédé la mort du comte, & qu'il n'eſt pas en la puiſſance d'une perſonne de ceſſer d'aimer quand il lui plaît. Nous la blâmons ſeulement de ce que ſon amour l'emporte ſur ſon devoir, & qu'en même tems qu'elle pourſuit *Rodrigue*, elle fait des vœux en ſa faveur. Nous la blâmons de ce qu'ayant fait en ſon abſence un bon deſſein de

Le pourſuivre, le perdre, & mourir après lui,

ſi-tôt qu'il ſe préſente à elle, quoique teint du ſang de ſon père, elle le ſouffre en ſon logis & dans ſa chambre même, ne le fait point arrêter, l'excuſe de ce qu'il a entrepris contre le comte, lui témoigne que pour cela elle ne laiſſe pas de l'aimer, lui donne preſque à entendre qu'elle ne le pourſuit que pour en être plus eſtimée, & enfin ſouhaite que les juges ne lui accordent pas la vengeance qu'elle leur demande. C'eſt trop clairement trahir ſes obligations naturelles en faveur de ſa paſſion; c'eſt trop ouvertement chercher une couverture à ſes deſirs, & c'eſt faire bien moins le perſonnage de fille que d'amante. Elle pouvait ſans doute aimer encor *Rodrigue* après ce malheur, puiſque ſon crime n'était que d'avoir réparé le deshonneur de ſa maiſon. Elle le devait même en quelque ſorte, pour relever ſa propre gloire, lorſqu'après une longue agitation, elle eut donné l'avantage à ſon honneur, ſur une amour ſi violente & ſi juſte que la ſienne. Et la beauté qu'eût produit dans l'ouvrage une ſi belle

victoire de l'honneur ſur l'amour, eût été d'autant plus grande, qu'elle eût été plus raiſonnable *l*).

Auſſi n'eſt-ce pas le combat de ces deux mouvemens que nous déſaprouvons. Nous n'y trouvons à dire ſinon qu'il ſe termine autrement qu'il ne devrait, & qu'au lieu de tenir au moins ces deux intérêts en balance, celui à qui le deſſus demeure, eſt celui qui raiſonnablement devait ſuccomber. Que s'il eût pû être permis au poëte de faire que l'un de ces deux amans préférât ſon amour à ſon devoir, on peut dire qu'il eût été plus excuſable d'attribuer cette faute à *Rodrigue* qu'à *Chimène*. *Rodrigue* était un homme, & ſon ſexe qui eſt comme en poſſeſſion de fermer les yeux à toutes conſidérations pour ſe ſatisfaire en matière d'amour, eût rendu ſon action moins étrange & moins inſuportable.

Mais au contraire *Rodrigue*, lorſqu'il y va de la vengeance de ſon père, témoigne que ſon devoir l'emporte abſolument ſur ſon amour, & oublie *Chimène*, ou ne la conſidère plus. Il ne lui ſuffit pas de vouloir vaincre le comte, pour venger l'affront fait à ſa race; il agit encor comme ayant deſſein de lui ôter la vie, bien que ſa mort ne fût pas néceſſaire pour ſa ſatisfaction. Il pouvait reſpecter le comte en faveur de ſa fille, ſans rien diminuer de la haine qu'il était déſormais obligé d'avoir pour lui. Et puiſque par cette même loi d'honneur qui l'engageait au reſſentiment, il y avait plus de gloire à le vaincre qu'à le tuer, il devait aller au combat avec le ſeul deſir d'en remporter l'avantage, & le deſſein de l'épargner autant qu'il lui ſerait poſſible,

l) Une choſe aſſez ſingulière, mais très-vraie, c'eſt que ſi *Chimène* avait continué à pourſuivre *Rodrigue* après qu'il a ſauvé Seville, & qu'il a pardonné à *don Sanche*, cela eût été froid & ridicule. Si jamais on fait une piéce dans ce goût,

afin que dans la chaleur de la vengeance qu'il ne pouvait refuſer à ſon père, il rendit ce reſpect à *Chimène* de conſidérer encor le ſien, & que par ce moyen il conſervât l'eſpérance de la pouvoir un jour épouſer.

Cependant ce même *Rodrigue* devenu ennemi de ſa maîtreſſe, ennemi de ſoi-même, & plus aveugle de colère que d'amour, ne voit plus rien que ſon affront, & ne ſonge plus qu'à ſa vengeance. Dans ſon tranſport il fait des choſes qu'il n'était pas obligé de faire, & ſans néceſſité ceſſe d'être amant, pour paraître ſeulement homme d'honneur. *Chimène* au contraire, quoique pour venger la mort de ſon père, elle dût faire plus que *Rodrigue* n'avait fait pour venger l'affront du ſien, puiſque ſon ſexe exigeait d'elle une ſévérité plus grande, & qu'il n'y avait que la mort de *Rodrigue* qui pût expier celle du comte, pourſuit lâchement *m*) cette mort, craint d'en obtenir l'arrêt; & le ſoin qu'elle devait avoir de ſon honneur, cède entiérement au ſouvenir qu'elle a de ſon amour.

Si maintenant on nous allégue pour ſa défenſe, que cette paſſion de *Chimène* a été le principal agrément de la piéce, & ce qui lui a excité le plus d'aplaudiſſement; nous répondrons que quelque mauvaiſe qu'elle ſoit, elle eſt heureuſement exprimée. Ses puiſſans mouvemens, joints à ſes vives & naïves expreſſions, ont bien pû faire eſtimer ce qui en effet ſerait plus eſtimable, ſi c'était une piéce ſéparée, & qui ne fût point une partie d'un tout qui ne la peut ſouffrir. En un mot elle a aſſez d'éclat & de charmes, pour avoir fait oublier les régles *n*) à ceux qui

je réponds de la chûte. Les mêmes ſentimens qui charmèrent l'Eſpagne, charmèrent enſuite la France.

m) Aujourd'hui on dirait *faiblement*.

n) Il me ſemble qu'il ne s'agit pas ici des régles, mais des mœurs.

ne les ſavent guères bien, ou à qui elles ne ſont guères préſentes.

Enſuite de cet examen l'obſervateur fait l'anatomie du poëme, pour en montrer les particuliers défauts & les divers manquemens de bienſéance. Mais il nous ſemble qu'il ouvre mal cette carrière, & nous croyons que ſa première remarque n'eſt pas juſte, lorſqu'il trouve à redire que le comte juge avantageuſement de *Sanche*. Car *Rodrigue* & *Sanche* ayant été tous deux ſupoſés du plus noble ſang de Caſtille, le comte avait raiſon de penſer qu'ils imiteraient également la valeur de leurs ancêtres, il n'était pas obligé de prévoir que l'un d'eux ſerait aſſez *o*) lâche pour vouloir racheter ſa vie, en acceptant la condition de la part de ſon vainqueur. Ce n'eſt pas ici le lieu de reprocher au poëte la faute qu'il fait faire à *D. Sanche* vers la fin de la piéce; & cette faute ayant été poſtérieure à ce que dit maintenant le comte, nous l'eſtimons vainement alléguée, pour condamner la bonne opinion que raiſonnablement il devait avoir de *D. Sanche* avant qu'il l'eût commiſe.

La ſeconde objection nous ſemble conſidérable, & nous croyons avec l'obſervateur, qu'*Elvire* ſimple ſuivante de *Chimène*, n'était pas une perſonne avec qui le comte dût avoir cet entretien; principalement en ce qui regardait l'élection que l'on allait faire d'un gouverneur pour l'infant de Caſtille, & la part qu'il y penſait avoir. En cela le poëte a montré, ſinon peu d'invention, au moins beaucoup de négligence; puiſque s'il l'eût feinte parente du comte & compagne de ſa fille, il eût pû rendre plus excuſable le diſcours que le comte lui fait. Nous trouvons encore

o) Je ne crois pas que dans les tems de la chevalerie ce fût une lâcheté: rien n'était plus commun que des chevaliers, qui ayant été déſarmés allaient porter leurs armes à la maîtreſſe du vainqueur. L'action de *don Sanche* ne parut point du tout lâche en Eſpagne, où l'on était encor entouſiaſmé de la chevalerie.

que l'obſervateur l'eût pu raiſonnablement reprendre, d'avoir fait l'ouverture de toute la piéce par une ſuivante; ce qui nous ſemble peu digne de la gravité du ſujet, & ſeulement ſuportable dans le comique.

Quant à la troiſiéme, nous pourrions croire d'un côté, que le comte, de quelque ſorte qu'il parle de lui-même, ne devrait point paſſer pour fanfaron; puiſque l'hiſtoire, & la propre confeſſion de *D. Diégue*, lui donnent le titre de l'un des vaillans hommes qui fuſſent alors en Eſpagne. Ainſi du moins n'eſt-il pas fanfaron, ſi l'on prend ce mot au ſens que l'obſervateur l'a pris, lorſqu'il l'a accompagné de celui de capitan de la farce, de qui la valeur eſt toute ſur la langue. Si bien que les diſcours où il s'emporte ſeraient plutôt des effets de la préſomption d'un vieux ſoldat, que des fanfaronneries *p*) d'un capitan de farce, & des vanités d'un homme vaillant, que des artifices d'un poltron pour couvrir le défaut de ſon courage. D'autre côté les hyperboles exceſſives, & qui ſont véritablement de théatre, dont tout le rôle de ce comte eſt rempli, & l'inſuportable audace avec laquelle il parle du roi ſon maître, qui à le bien conſidérer ne l'avait point trop mal-traité en préférant *D. Diégue* à lui, nous font croire que le nom de fanfaron lui eſt bien dû, que l'obſervateur le lui a donné avec juſtice. Et en effet il le mérite, ſi nous prenons ce mot dans l'autre ſignification, où il eſt reçu parmi nous, c'eſt-à-dire, homme de cœur, mais qui ne fait de bonnes actions que pour en tirer avantage, & qui mépriſe chacun, & n'eſtime que ſoi-même.

p) Il faut remarquer que les fanfaronades de tous les capitans de comédie étaient alors portées à un excès de ridicule ſi outré, que le comte de *Gormas*, tout fanfaron qu'il eſt, parait modeſte en comparaiſon.

La ſcène qui ſuit nous ſemble condamnée ſans fondement ; car la rélation qu'*Elvire* y fait à *Chimène*, de ce qu'elle vient d'entreprendre, eſt très-ſuccinte, & ne tombe point ſous le genre de celles qui ſe doivent plutôt faire *derrière les rideaux* que ſur la ſcène. *q*) Elle eſt même néceſſaire pour faire paraître *Chimène* dès le commencement de la piéce, pour faire connaître au ſpectateur la paſſion qu'elle a pour *Rodrigue*, & pour faire entendre que *D. Diégue* la doit demander en mariage pour ſon fils.

Quant à la troiſiéme nous ſommes entiérement de l'avis de l'obſervateur, & tenons tout l'épiſode de l'infante condamnable. Car ce perſonnage n'y contribue rien, ni à la concluſion, ni à la rupture de ce mariage, & ne ſert qu'à repréſenter une paſſion niaiſe, qui d'ailleurs eſt peu ſéante à une princeſſe, étant conçue pour un jeune homme qui n'avait encor donné aucun témoignage de ſa valeur. Ce n'eſt pas que nous ignorions que tous les épiſodes, quoique non néceſſaires, ne ſont pas pour cela bannis de la poëſie. Mais nous ſavons auſſi qu'ils ne ſont eſtimés que dans la poëſie épique, que la dramatique ne les ſouffre que fort courts, & qu'elle n'en reçoit point de cette nature qui regnent dans toute la piéce. La plupart de ce que l'obſervateur dit enſuite pour appuyer ſa cenſure, touchant la liaiſon des épiſodes avec le ſujet principal, eſt pure doctrine d'*Ariſtote*, & très conforme au bon ſens. Mais nous ſommes bien éloignés de croire avec lui, que *D. Sanche* ſoit du nombre de ces perſonnes épiſodiques qui ne ſont aucun effet dans le poëme. Et certes il eſt mal-aiſé de s'imaginer quelle raiſon il a eu de prendre une telle

q) Donc les comédiens ont eu très-grand tort de retrancher cette ſcène.

telle opinion, ayant pû remarquer que *D. Sanche* eſt rival de *D. Rodrigue* en l'amour *r*) de *Chimène*; qu'après la mort du comte il la ſert auprès du roi, pour eſſayer d'acquérir ſes bonnes graces, & qu'enfin il ſe bat pour elle contre *Rodrigue*, & demeure vaincu. Si bien que les actions de *D. Sanche* ſont mêlées dans toutes les principales du poëme, & la dernière, qui eſt celle du combat, ne ſe fait pas ſimplement afin qu'il ſoit battu, comme prétend l'obſervateur, mais afin que par le deſavantage qu'il y reçoit, *Rodrigue* puiſſe être purgé de la mort du comte, & en même tems obtenir *Chimène*. L'objection ſemble plus forte contre *Arias*, qui ſans doute a moins de part dans le ſujet que *D. Sanche*. Toutefois on ne peut pas dire abſolument que ce perſonnage y ſoit auſſi peu néceſſaire que l'infante. Car en le banniſſant il faudrait bannir des tragédies tous les conſeillers des princes, & condamner généralement tous les poëtes anciens & modernes qui les y ont introduits. Outre que ſur la fin il ſert de juge au camp, lorſque les deux rivaux ſe battent. Ainſi il ne peut paſſer pour être entiérement inutile, comme l'obſervateur l'aſſure. Il eſt vrai, qu'encor qu'on entende bien ce qui l'amène dans la première ſcène du ſecond acte, & que cela ne mérite point de cenſure, l'obſervateur toutefois, ſelon notre avis, ne laiſſe pas de reprendre en ce lieu le poëte avec raiſon. Car au lieu que le roi envoye *Arias* vers le comte, pour le porter à ſatisfaire *D. Diégue*, il falait qu'il lui envoyat des gardes, pour empêcher la ſuite que pourrait cauſer le reſſentiment de cette offenſe, & pour l'obliger, de puiſſance abſolue, à la réparer avec une ſatisfaction digne de la perſonne offenſée.

La faute de jugement que l'obſervateur remarque dans la troi-

r) On ne dirait point aujourd'hui *rival en l'amour*.

ſiéme ſcène, nous ſemble bien remarquée *s*) ; & encor qu'à conſidérer l'endroit favorablement, *Chimène* n'y veuille pas dire que *Rodrigue* n'eſt pas gentilhomme, s'il ne ſe venge du comte, mais ſeulement qu'elle a grand ſujet de craindre, qu'étant né gentilhomme, il ne ſe puiſſe réſoudre à ſouffrir un tel affront, ſans en rechercher la vengeance ; il faut avouer néanmoins que le poëte ſe fût bien paſſé de faire dire à *Chimène*, qu'elle ſerait honteuſe pour *Rodrigue*, s'il lui obéiſſait. Elle ne devait point balancer les ſentimens de ſon amour avec ceux de la nature, ni la part qu'elle prenait à l'honneur de ſon amant, avec l'intérêt qu'elle devait prendre à la vie de ſon père. Quelque honte qu'il y eût pour *Rodrigue* à ne ſe point venger, ce n'était point à elle à la conſidérer, puiſqu'il y avait plus à perdre pour elle, s'il entreprenait cette vengeance, que s'il ne l'entreprenait pas. En l'un ſon père pouvait être tué, en l'autre ſon amant pouvait être blâmé. Ces deux choſes étaient trop inégales pour entrer en comparaiſon dans l'eſprit de *Chimène* ; & elle ne devait point ſonger à la conſervation de l'honneur de *Rodrigue*, lorſqu'il ne ſe pouvait conſerver que par la perte de la vie ou de l'honneur du comte. D'ailleurs, ſi elle avait jugé *Rodrigue* digne de ſon affection, elle l'avait ſans doute crû généreux, & par conſéquent elle devait penſer qu'il eût fait une action plus grande & plus difficile, de ſacrifier ſes reſſentimens à la paſſion qu'il avait pour elle, que de les contenter au préjudice de cette même paſſion. Ainſi il ne lui aurait point été honteux, au moins à l'égard de *Chimène*, d'obſerver la défenſe

s) Il faut, je crois, conſidérer le tems où ſe paſſe l'action ; c'était celui où l'on attachait autant de honte à ne ſe pas battre en pareil cas qu'à trahir ſa patrie, & à faire les actions les plus baſſes. Il était bien moins deshonorant de ne pas tirer

qu'elle lui eût pû faire de ſe battre. Peut-être que la cour n'en eût pas jugé ſi favorablement. Mais *Chimène* ayant tant d'intérêt à deſirer qu'il fit en aparence une lâcheté, ne devait point alors avoir aſſez de tranquillité d'eſprit pour en conſidérer les ſuites. Dans le péril où était ſon père, ſa première penſée devait être que ſi ſon amant l'aimait aſſez, il reſpecterait celui à qui elle était obligée de la naiſſance, & relâcherait plutôt quelque choſe de cette vaine ombre d'honneur, que de ſe réſoudre à perdre ſon affection, & l'eſpérance de la poſſéder en le tuant. La réflexion qu'elle fait ſur ce qu'étant né gentilhomme, il ne pouvait ſans honte manquer à pourſuivre ſa vengeance, ayant ſemblé belle au poëte, il l'a employée en deux endroits de cette piéce, mais moins à propos en l'un qu'en l'autre. Elle était excellente dans la bouche de *Rodrigue*, lorſqu'il veut juſtifier ſon action envers *Chimène*, diſant qu'*un homme ſans honneur ne la méritait pas :* mais elle nous ſemble mauvaiſe dans celle de *Chimène*, laquelle ſe doutant que *Rodrigue* préférait l'honneur de ſa maiſon à ſon amour, devait plutôt dire, qu'*un homme ſans amour ne la méritait pas.* Nous croyons donc que le poëte a principalement failli, en ce qu'il fait entrer ſans néceſſité & ſans utilité, parmi la juſte crainte de *Chimène*, la conſidération de la part qu'elle devait prendre au deshonneur de *Rodrigue.*

Quant à l'objection ſuivante, qu'elle devait pleurer enfermée chez elle, au lieu d'aller demander juſtice, nous ne l'aprouvons point, & eſtimons que le poëte eût manqué s'il lui eût fait verſer des larmes inutiles dans ſa chambre, étant même ſi proche du

raiſon d'un affront que de voler ſur le grand chemin ; car dans ce ſiécle preſque tous les ſeigneurs de fief rançonnaient les paſſans.

Notandi ſunt tibi mores.

ajoutez *tempora.*

logis du roi, où elle pouvait obtenir la vengeance de la mort de ſon père. Si elle eût tardé un moment à l'aller demander, on eût eu raiſon de ſoupçonner qu'elle prenait du tems pour délibérer ſi elle la demanderait, & qu'ainſi l'interêt de ſon amant lui était autant ou plus conſidérable que celui de ſon père. Auſſi l'obſervateur n'inſiſtant point ſur cette cenſure, ſemble la condamner lui-même tacitement. En un mot, ſoit qu'elle voulût perdre *Rodrigue*, ſoit qu'elle ne le voulût pas, elle était toujours obligée de témoigner qu'elle en avait l'intention, & de partir au même inſtant, afin de le pourſuivre. Maintenant ſi elle avait ce déſir ou non, c'eſt une queſtion qui ſe vuidera dans la ſuite; mais en ce lieu il a été inutile de la mettre en avant; & quelque choſe que l'obſervateur en puiſſe ailleurs conclure, il n'en conclut rien ici qui lui ſoit avantageux.

La première ſcène du troiſiéme acte doit être examinée avec plus d'attention, comme celle qui eſt attaquée avec plus d'aparence de juſtice. Et certes il n'eſt pas peu étrange que *Rodrigue*, après avoir tué le comte, aille dans ſa maiſon, de propos délibéré pour voir ſa fille, ne pouvant douter que déſormais ſa vuë ne lui dût être en horreur, & que ſe préſenter volontairement à elle en tel lieu, ne fût comme tuer ſon père une ſeconde fois. Ce deſſein néanmoins n'eſt pas ce que nous y trouvons de moins vraiſemblable. Car un amant peut être agité d'une paſſion ſi violente, qu'encor qu'il ait fort offenſé ſa maîtreſſe, il ne pourra pas s'empêcher de la voir, ou pour ſe contenter lui-même, ou pour eſſayer de lui faire ſatisfaction de la faute qu'il aura commiſe contre elle. Ce qui nous y ſemble plus difficile à croire, eſt que ce même amant, ſans être accompagné de perſonne, & ſans avoir alors intelligence avec la ſuivante, entre dans le logis de celui qu'il vient de tuer, paſſe juſqu'à la chambre de ſa fille,

& ne rencontre aucun de ſes domeſtiques qui l'arrête en chemin. Cela toute-fois ſe pourrait encor excuſer ſur le trouble ou était la famille, après la mort du comte, ſur l'obſcurité de la nuit, qui empêchait de connaître ceux qui vraiſemblablement venaient chez *Chimène* pour l'aſſiſter dans ſon affliction, & ſur l'imprudence naturelle aux amans, qui ſuivent aveuglément leurs paſſions, ſans vouloir regarder les inconvéniens qui en peuvent arriver. Et en effet nous ne ſerions aucunement ſatisfaits, ſi le poëte pour ſa décharge avait fait couler dans le diſcours que *Rodrigue* tient à *Elvire*, quelques-unes de ces conſidérations, ſans les laiſſer deviner au ſpectateur.

Mais ce qui nous en ſemble inexcuſable, eſt que *Rodrigue* vient chez ſa maîtreſſe, non pas pour lui demander pardon de ce qu'il a été contraint de faire pour ſon honneur, mais pour lui en demander la punition de ſa main. Car s'il croyait l'avoir méritée, & qu'en effet il fût venu en ce lieu à deſſein de mourir pour la ſatisfaire, puiſqu'il n'y avait point d'apparence de s'imaginer ſérieuſement que *Chimène* ſe réſolût à faire cette vengeance avec ſes mains propres, il ne devait point différer à ſe donner lui-même le coup qu'elle lui aurait ſi raiſonnablement refuſé. C'était montrer évidemment qu'il ne voulait pas mourir, de prendre un ſi mauvais expédient pour mourir, & de ne s'aviſer pas que la mort qu'il ſe fût donnée lui-même, dans les termes d'amant de théatre, comme elle lui eût été plus facile, lui eût été auſſi plus glorieuſe. Il pouvait lui demander la mort, mais il ne la pouvait pas eſpérer; & ſe la voyant déniée, il ne ſe devait point retirer de devant elle, ſans faire au moins quelque démonſtration de ſe la vouloir donner, & prévenir au moins en apparence celle qu'il dit aſſez lâchement qu'il va attendre de la main du bourreau.

Nous eſtimons donc que cette ſcène, & la quatriéme du même acte, qui en eſt une ſuite, ſont principalement défectueuſes, en ce que *Rodrigue* va chez *Chimène*, dans la créance déraiſonnable de recevoir par ſa main la punition de ſon crime, & en ce que ne l'ayant pu obtenir d'elle, il aime mieux la recevoir de la main du miniſtre de la juſtice que de la ſienne même. S'il fût allé vers *Chimène* dans la réſolution de mourir en ſa préſence, de quelque ſorte que ce pût être, nous croyons que non-ſeulement ces deux ſcènes ſeraient fort belles, pour tout ce qu'elles contiennent de pathétique, mais encor que ce qui manque à la conduite, ſerait ſinon fort régulier, au moins fort ſupportable.

Quant à ce qui ſuit, nous tombons d'accord qu'il eût été bienſéant que *Chimène* en cette occaſion eût eu quelques dames de ſes amies auprès d'elle pour la conſoler. Mais comme cette aſſiſtance eût empêché ce qui ſe paſſe dans les ſcènes ſuivantes, nous ne croyons pas auſſi qu'elle fût néceſſaire abſolument. Car une perſonne, autant affligée que l'était *Chimène*, pouvait auſſi-tôt deſirer la ſolitude, que ſouffrir la compagnie. Et ce qu'*Elvire* dit, *qu'elle reviendra du palais bien accompagnée*, ne donne point de lieu à la contradiction que prétend l'obſervateur; parce que, *revenir accompagnée*, n'eſt pas *demeurer accompagnée*; & ſuppoſé q'elle voulût demeurer ſeule, il n'y a pas d'apparence que ceux qui l'auraient reconduite du palais chez elle, y vouluſſent paſſer la nuit contre ſa volonté. Mais c'eſt encor une de ces choſes que le poëte devait adroitement faire entendre, afin de lever tout ſcrupule de ce côté-là, & de ne donner pas la peine au ſpectateur de la ſuppléer pour lui. Ce que nous eſtimons de plus répréhenſible, & que l'obſervateur n'a pas voulu reprendre, eſt qu'*Elvire* n'ait point ſuivi *Chimène* au logis du roi, & que *Chimène* en ſoit revenue avec *D. Sanche*, ſans aucunes femmes.

Les troiſiéme & quatriéme ſcènes nous ſemblent fort belles, ſi l'on excepte ce que nous y avons remarqué touchant la conduite. Les pointes & les traits dont elles ſont ſemées, pour la plûpart, ont leur ſource dans la nature de la choſe; & nous trouvons que *Rodrigue* n'y fait qu'une faute notable, lorſqu'il dit à *Chimène* avec tant de rudeſſe, qu'il ne ſe repent point d'avoir tué ſon père, au lieu de s'en excuſer avec humilité ſur l'obligation qu'il avait de venger l'honneur du ſien. Nous trouvons auſſi que *Chimène* n'y en fait qu'une, mais qui eſt grande, de ne tenir pas ferme dans la belle réſolution de *perdre Rodrigue*, *& de mourir après lui*, & de ſe relâcher juſqu'à dire que dans la pourſuite qu'elle fait de ſa mort, elle ſouhaite de ne rien pouvoir. Elle eût pu confeſſer à *Elvire* & à *Rodrigue* même, qu'elle avait une violente paſſion pour lui: mais elle leur devait dire en même tems qu'elle lui était moins obligée qu'à ſon honneur; que dans la plus grande véhémence de ſon amour elle agirait contre lui avec plus d'ardeur; & qu'après qu'elle aurait ſatisfait à ſon devoir, elle ſatisferait à ſon affection, & trouverait bien le moyen de le ſuivre. Sa paſſion n'eût pas été moins tendre, & eût été plus généreuſe.

L'obſervateur reprend dans la cinquiéme ſcène, *que D. Diégue ſorte ſeul & de nuit, pour aller chercher ſon fils par la ville, laiſſant force gentilshommes chez lui, & leur manquant de civilité.* Mais en ce qui regarde l'incivilité, nous croyons que la repréhenſion n'eſt pas juſte, parce que les mouvemens naturels & les ſentimens de père dans une occaſion comme celle-ci, ne conſidèrent point ces petits devoirs de bienſéance extérieure, & emportent violemment ceux qui en ſont poſſédés, ſans que l'on s'aviſe d'y trouver à redire. Nous croyons bien que cette ſortie de *D. Diégue* eût été juſtement repriſe par une autre raiſon,

ſi l'on eût dit qu'il n'y avait aucune apparence que ce grand nombre d'amis étant chez *D. Diégue*, ils le duſſent laiſſer ſortir ſeul, & à telle heure, pour aller chercher ſon fils; car l'ordre voulait que ne rencontrant pas *Rodrigue* en ſon logis, ils empêchaſſent ce vieillard de ſortir, & le relevaſſent de la peine que le poëte lui faiſait prendre. De ſorte qu'on peut dire avec raiſon, que ce n'eſt pas *D. Diégue* qui manque de civilité envers ces gentilshommes, mais que ce ſont eux-mêmes qui en manquent envers lui. Quant à la ſuputation que l'obſervateur fait enſuite du nombre exceſſif de ces gentilshommes, elle eſt bien introduite avec grace & eſprit, mais ſans ſolidité à notre avis, & ſeulement pour rendre ridicule ce qui ne l'eſt pas. Car premiérement, ces *cinq cent amis* pouvaient n'être pas tous *gentilshommes*; & c'était aſſez qu'ils fuſſent ſoldats, pour être compris ſous le nom d'amis, ainſi que *D. Diégue* les apelle, & non pas gentilshommes. En ſecond lieu, vouloir qu'il y en eût une bonne quantité de neutres, & un quatriéme parti de ceux qui ne bougeaient *t*) d'auprès de la perſonne du roi, ce n'eſt pas ſe ſouvenir qu'en matière de querelles de grands, la cour ſe partage toujours ſans qu'il en demeure guères de neutres que ceux qui ſont mépriſables à l'un & à l'autre parti. Si bien que la cour de *Fernand* pouvait être plus petite que celle des rois d'Eſpagne d'à-préſent, & ne laiſſer pas d'être compoſée à un beſoin, de mille gentilshommes, principalement en un tems où il y avait guerre avec les maures, ainſi que peu après l'obſervateur même le dit.

Et quoiqu'il ſoit vrai, comme il le remarque fort bien. que ces

t) *Bougeaient* eſt devenu depuis trop familier.

ces cinq cent amis de *Rodrigue* étaient plutôt assemblés par le poëte contre les maures que contre le comte, nous croyons que n'y ayant nulle répugnance qu'ils soient employés contre tous les deux, le poëte serait plutôt digne de louange que de blâme, d'avoir inventé cette assemblée de gens en apparence contre le comte, & en effet contre les maures. Car une des beautés du poëme dramatique est, que ce qui a été imaginé & introduit pour une chose, serve à la fin pour une autre.

La première scène du quatriéme acte nous semble reprise avec peu de fondement, puisqu'il est vrai que ni l'amour de *Chimène*, ni l'inquiétude qu'il lui cause, ne sont pas ce qu'il y a de répréhensible en elle, mais seulement le témoignage qu'elle donne en quelques autres lieux du poëme, que son amour l'emporte sur son devoir. Or en celui-ci le contraire paraît, & l'agitation de ses pensées finit comme elle doit.

La seconde a le défaut que remarque l'observateur, touchant l'inutilité de l'infante; & l'on ne peut pas dire qu'elle y est utile en quelque sorte, comme celle qui flate la passion de *Chimène*, & qui sert à lui faire montrer de plus en plus combien elle est affermie dans la résolution de perdre son amant. Car *Chimène* eût pu témoigner aussi-bien cette résolution en parlant à *Elvire*, qu'en parlant à l'infante, laquelle agit en cette occasion sans aucune nécessité.

Dans la troisiéme, l'observateur s'étonne que les commandemens du roi ayent été mal exécutés. Mais comme il est assez ordinaire que les bons ordres sont mal suivis, il n'y avait rien de si raisonnable que de supposer en faveur de *Rodrigue*, qu'en cette occasion *Fernand* eût été servi avec négligence. Toutefois ce n'est pas par cette raison que le poëte se peut défendre; la véritable étant que le roi n'avait point donné d'ordre pour résister aux maures, de peur de mettre la ville en trop grande

TAYLORIAN INST. OXFORD

alarme. Il eſt vrai que l'excuſe eſt pire que la faute, parce qu'il y aurait moins d'inconvénient que le roi fût mal obéi ayant donné de bons ordres, que non pas qu'il périt faute d'en avoir donné aucun. Si bien qu'encor que l'objection par-là demeure nulle en ce lieu, il nous ſemble néanmoins qu'elle eût été bonne & ſolide dans la ſixiéme ſcène du ſecond acte, où l'on pouvait reprocher à *Fernand* avec beaucoup de juſtice, qu'il ſavait mal garder ſes places, de négliger ainſi les bons avis qui lui étaient donnés, & de prendre le parti le moins; aſſuré dans une nouvelle qui ne lui importait pas moins que de ſa ruine.

Ce qui ſuit du mauvais ſoin de *D. Fernand*, qui devait tenir le port fermé avec une chaîne, ſerait une répréhenſion fort judicieuſe, ſupoſé que Seville eût un port ſi étroit d'embouchure, qu'une chaîne l'eût pû clore aiſément; ce qu'il ſemble auſſi que l'auteur eſtime, faiſant dire en un lieu:

Les maures & la mer entrèrent dans le port:

& en un autre, diſtinguant le fleuve du port:

Et la terre, & le fleuve, & leur flote, & le port.

Mais Seville étant aſſez avant dans la terre, & n'ayant pour havre que le Guadalquivir, qui ne ſe peut commodément fermer d'une chaîne, à cauſe de ſa grande largeur, on peut dire que c'était aſſez que *Rodrigue* fît la garde au port, & qu'en ce lieu l'obſervateur déſire une choſe peu poſſible, quoique l'auteur lui en ait donné ſujet par ſon expreſſion. Pour le reſte, nous croyons que la flote des maures a pû ancrer, afin que leur deſcente ſe fit avec ordre; parce qu'en cas de retraite, ſi elle eût été ſi preſſée qu'ils n'euſſent pas eu le loiſir de lever les ancres, en coupant les cables ils ſe mettaient en état de la faire avec autant de promtitude que s'ils ne les euſſent point jettées. C'eſt ainſi, ou avec peu de différence, qu'*Enée* en uſe, quand il coupe

le cable qui tenait ſon vaiſſeau attaché au rivage, plutôt que de l'envoyer détacher, dans la crainte qu'il avait qu'en retardant un peu ſa ſortie du port, *Didon* n'eût aſſez de tems pour le retenir par force dans Carthage.

Pour la cinquiéme ſcène, il nous ſemble qu'elle peut être juſtement repriſe. Mais ce n'eſt pas abſolument comme dit l'obſervateur, parce que le roi y fait un perſonnage moins ſérieux qu'on ne devait attendre de ſa dignité & de ſon âge, lorſque pour reconnaître le ſentiment de *Chimène*, il lui aſſure que *Rodrigue* eſt mort au combat. Car cela ſe pourrait bien défendre par l'exemple de pluſieurs grands princes *u*), qui n'ont pas fait difficulté d'uſer de feinte dans leurs jugemens, quand ils ont voulu découvrir une vérité cachée. Nous tenons cette ſcène principalement répréhenſible, en ce que *Chimène* y veut déguiſer au roi la paſſion qu'elle a pour *Rodrigue*, quoiqu'il n'y eût pas ſujet de le faire, & qu'elle-même eût témoigné déja auparavant avoir une contraire intention. Cela ſe juſtifie clairement par la quatriéme ſcène du troiſiéme acte, où elle dit à ſon amant, qu'elle veut bien qu'on ſache ſon inclination, *afin que ſa gloire en ſoit plus élevée, quand on verra qu'elle le pourſuit, encor qu'elle l'adore.* Ce diſcours nous paraît contredire à celui que le poëte lui fait tenir maintenant pour céler ſon amour au roi, *qu'on ſe pâme de joie ainſi que de triſteſſe.* Et c'était ſur cette contradiction, que nous eſtimons que l'obſervateur eût été bien fondé de le reprendre en ce lieu. En effet il eût beaucoup mieux valu la faire perſévérer dans la réſolution de laiſſer connaître

u) Oui, pluſieurs grands princes ont pû employer de pareilles feintes, mais elles n'en ſont pas moins puériles au théatre; elles tiennent beaucoup plus du comique que du tragique.

ſon amour, & lui faire dire que la mort de *Rodrigue* lui pouvait bien être ſenſible, puiſqu'elle avait de l'affection pour lui ; mais qu'elle lui était agréable, puiſque ſon devoir l'avait obligée à la pourſuivre, & que maintenant elle n'avait plus rien à déſirer que le tombeau, après avoir obtenu des maures ce que le roi ſemblait ne lui vouloir pas accorder.

Quant à l'ordonnance de *Fernand* pour le mariage de *Chimène* avec celui de ſes deux amans qui ſortirait vainqueur du combat, on ne ſaurait nier qu'elle ne ſoit très-inique x), & que *Chimène* ne faſſe une très-grande faute, de ne refuſer pas ouvertement d'y obéir. *Rodrigue* lui-même n'eût oſé porter juſques là ſes prétentions ; & ce combat ne pouvait ſervir au plus qu'à lui faire obtenir l'abſolution de la mort du comte. Que ſi le roi le voulait récompenſer du grand ſervice qu'il venait d'en recevoir, il falait que ce fût du ſien, & non pas d'une choſe qui n'était point à lui, & que les loix de la nature avaient miſe hors de ſa puiſſance. En tout cas, s'il lui voulait faire épouſer *Chimène*, il falait qu'il employât envers elle la perſuaſion plutôt que le commandement. Or, cette ordonnance déraiſonnable & précipitée, & par conſéquent peu vraiſemblable, eſt d'autant plus digne de blâme, qu'elle fait le dénouement de la piéce, & qu'elle le fait mauvais & contre l'art. En tous les autres lieux du poéme cette bizarerie eût fait un fâcheux effet ; mais en celui-ci elle en gâte l'édifice, & le rend défectueux en ſa partie la plus eſſentielle, le mettant ſous le genre de ceux qu'*Ariſtote* condamne, parce *qu'ils nouent bien, & ſe dénouent mal.*

La première ſcène du cinquiéme acte nous ſemble très-digne de cenſure, parce que *Rodrigue* retourne chez *Chimène*, non plus de nuit comme l'autre fois, que les ténèbres favoriſaient aucunement

x) Inique ſans doute, mais très-conforme à l'uſage du tems.

ſa témérité, mais en plein jour, avec bien plus de péril & de ſcandale. Elle nous ſemble encor digne de repréhenſion, parce que l'entretien qu'ils y ont enſemble eſt ſi ruineux pour l'honneur de *Chimène*, & découvre tellement l'avantage que ſa paſſion a pris ſur elle, que nous n'eſtimons pas qu'il y ait guères de choſe plus blâmable en toute la piéce. Il eſt vrai que *Rodrigue* y fait ce qu'un amant deſeſpéré était obligé de faire, & qu'il y demeure bien plus dans les termes de la bienſéance qu'il n'avait fait la première fois. Mais *Chimène* au contraire y abandonne tout ce qui lui reſtait de pudeur, & oubliant ſon devoir pour contenter ſa paſſion, perſuade clairement *Rodrigue* de vaincre celui qui s'expoſait volontairement à la mort pour ſa querelle, & qu'elle avait accepté pour ſon défenſeur. Et ce qui la rend plus coupable encore, eſt qu'elle ne l'exhorte pas tant à bien combattre, pour la crainte qu'il ne meure, que pour l'eſpérance de l'épouſer s'il ne mourait point. Nous laiſſons à part l'ingratitude & l'inhumanité qu'elle fait paraître en ſollicitant les deshonneurs de *don Sanche*, qui ſont de mauvaiſes qualités pour un principal perſonnage. Cette ſcène donc a toute l'imperfection qu'elle ſaurait avoir, ſi l'on conſidère la matière comme faiſant une partie eſſentielle de ce poëme. Mais en récompenſe, la conſidérant à part & détachée du ſujet, la paſſion qu'elle contient nous ſemble fort bien touchée & fort bien conduite, & les expreſſions dignes de beaucoup de louanges.

Les ſeconde & troiſiéme ſcènes ont leur défaut accoutumé de la ſuperfluité de l'infante, & font languir le théatre, par le peu qu'elles contribuent à la principale avanture. Il eſt vrai pourtant qu'elles ne manquent pas de beaux mouvemens, & que ſi elles étaient néceſſaires, elles ſe pourraient dire belles.

Nous croyons la quatriéme moins inutile que ne le prétend l'ob-

ſervateur, puiſqu'elle découvre l'inquiétude de *Chimène* durant le combat de ſes amans, & qu'elle ſert à lui faire regagner un peu de la réputation qu'elle avait perdue dans la première.

Pour la cinquiéme, outre qu'elle donne juſte ſujet à l'obſervateur de remarquer le peu de tems que *Rodrigue* a eu pour ce combat, lequel ſe devant faire dans la place publique, & par la permiſſion du roi, demandait beaucoup de cérémonies; elle a encor le défaut de l'action que *don Sanche* y vient faire, de préſenter ſon épée à *Chimène*, ſuivant la condition que lui a impoſée le vainqueur. Puis pour achever de la rendre tout-à-fait mauvaiſe, au lieu que la ſurpriſe qui trouble *Chimène* devait être courte, le poëte l'a étendue juſques à dégouter les ſpectateurs les plus patiens, qui ne ſe peuvent aſſez étonner de ce que *don Sanche* ne l'éclairciſſe pas du ſuccès de ſon combat avec une parole, laquelle il lui pouvait bien dire, puiſqu'il lui peut bien demander audience deux ou trois fois pour l'en éclaircir. A quoi l'on peut ajoûter, qu'il y a beaucoup d'injuſtice dans le tranſport de *Chimène* contre lui, qui l'avait ſervie & obligée; & que ſi elle eût fait paraître ſa douleur avec plus de tendreſſe & de civilité, elle eût plus excité de compaſſion qu'elle ne fait par ſa violence. D'ailleurs, il y pourrait avoir encore à redire, à ce qu'ayant promis ſolemnellement d'épouſer celui qui la vengerait de *Rodrigue*, maintenant qu'elle croit que *don Sanche* l'en a vengée, elle tranche nettement qu'elle ne lui tiendra point parole, & le paye d'injures & de refus; au lieu de ſe plaindre de ſa mauvaiſe fortune, qui lui a ravi par ſon propre

y) C'eſt auſſi ſouvent le défaut des décorateurs & des comédiens. Une action ſe paſſe tantôt dans le veſtibule d'un palais, tantôt dans l'intérieur, ſans bleſſer l'unité de lieu: mais le décorateur bleſſe la vraiſemblance, en ne re-

miniſtère celui qu'elle aimait, & qui la livre à celui qu'elle ne pouvait ſouffrir.

Dans la ſixiéme ſcène, où elle avoue au roi qu'elle aime *Rodrigue*, nous ne la blâmons pas, comme fait l'obſervateur, de ce qu'elle l'avoue, mais de ce qu'oubliant la réſolution qu'elle avait faite dans la quatriéme ſcène du troiſiéme acte, de ne point celer ſa paſſion, pour ſa plus grande gloire, elle ſemble l'avoir voulu diſſimuler juſqu'alors, & par conſéquent l'avoir jugée criminelle. Par cette inégalité de *Chimène*, le poëte fait douter s'il a connu l'importance de ce qu'il lui avait fait dire lui-même,

Voyant que je l'adore, & que je le pourſuis;

& laiſſe ſoupçonner qu'il ait mis cette généreuſe penſée dans ſa bouche, plutôt comme une fleur non néceſſaire, que comme la plus eſſentielle choſe qui ſervit à la conſtitution de ſon ſujet.

Dans la ſuivante nous trouvons qu'il lui fait faire une faute bien plus remarquable, en ce que ſans autre raiſon que celle de ſon amour, elle conſent à l'injuſte ordonnance de *Fernand*, c'eſt-à-dire, à épouſer celui qui avait tué ſon père. Le poëte voulant que ce poëme finit heureuſement, pour ſuivre les régles de la tragi-comédie, fait encor en cet endroit que *Chimène* foule aux pieds celles que la nature a établies, & dont le mépris & la tranſgreſſion doivent donner de l'horreur aux ignorans & aux habiles.

Quant au théatre, il n'y a perſonne à qui il ne ſoit évident qu'il eſt mal entendu dans ce poëme, & qu'une même ſcène y repréſente pluſieurs lieux. Il eſt vrai que c'eſt un défaut que l'on trouve en la plûpart de nos poëmes dramatiques, *y)* & auquel il ſemble que

préſentant pas ce veſtibule & cet apartement. Ce ſerait un ſoulagement pour l'eſprit & un plaiſir pour les yeux, de changer la ſcène à meſure que les perſonnages ſont ſupoſés paſſer d'un lieu à un autre dans la même enceinte.

la négligence des poëtes ait accoutumé les ſpectateurs. Mais l'auteur de celui-ci s'étant mis ſi à l'étroit, pour y faire rencontrer l'unité du jour, devait bien auſſi s'efforcer d'y faire rencontrer celle du lieu, qui eſt bien autant néceſſaire que l'autre, & faute d'être obſervée avec ſoin, produit dans l'eſprit des ſpectateurs autant ou plus de confuſion & d'obſcurité.

A l'examen de ce que l'obſervateur apelle conduite, ſuccède celui de la verſification, laquelle ayant été repriſe ſans grand fondement en beaucoup de lieux, & paſſée pour bonne en beaucoup d'autres, où il y avait grand ſujet de la condamner, nous avons jugé néceſſaire, pour la ſatisfaction du public, de montrer en quoi la cenſure des vers a été bonne ou mauvaiſe, & en quoi l'obſervateur eût eu encor juſte raiſon de les reprendre. Toutefois nous n'avons pas crû qu'il nous falût arrêter à tous ceux qui n'ont d'autre défaut que d'être faibles & rampans, le nombre deſquels eſt trop grand, & trop facile à connaître, pour y employer notre tems.

SENTIMENS

a) Peut-être faudrait-il laiſſer plus de liberté à la poëſie, à l'exemple de tous nos voiſins. Ce vers ſerait fort beau :

Je ne vous ai ravi ni donné la couronne :

il eſt très-français ; *ni n'ai donné* le gâterait.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Entre tous ces amans dont la jeune ferveur.

Ce mot de *ferveur* eſt plus propre pour la dévotion que pour l'amour; mais ſupoſé qu'il fût auſſi bon en cet endroit qu'*ardeur* ou *deſir*, *jeune* s'y accommoderait fort bien, contre l'avis de l'obſervateur.

Ce n'eſt pas que Chimène écoute leurs ſoupirs,
Ou d'un regard propice anime leurs déſirs.

La remarque de l'obſervateur n'eſt pas conſidérable, qui juge qu'il falait dire, *ou que d'un regard propice elle anime*, &c. parce que ces deux vers ne contiennent pas deux ſens différens, pour obliger à dire, *ou qu'elle anime.*

Elle n'ôte pas à un, ni donne d'eſpérance. a)

Il falait, *ni ne donne*, & l'omiſſion de ce *ne*, avec la tranſpoſition de *pas un*, qui devait être à la fin, font que la phraſe n'eſt pas françaiſe.

D. Rodrigue, ſurtout, n'a trait en ſon viſage, b)
Qui d'un homme de cœur ne ſoit la haute image.

C'eſt une hyperbole exceſſive, de dire que chaque trait d'un viſage ſoit une image; & *haute*, n'eſt pas une épithète propre

b) *N'a trait en ſon viſage* eſt familier. Mais l'hyperbole n'eſt peut-être pas trop forte; car il ſerait très permis de dire, *tous les traits de ſon viſage annoncent un héros.*

en ce lieu ; outre que *ſurtout* eſt mal placé, ce qui l'a fait paraître bas à l'obſervateur.

A paſſé pour merveille. c)

Cette façon de parler a été mal repriſe par l'obſervateur.

Ses rides ſur ſon front ont gravé ſes exploits.

Les rides marquent les années, mais ne gravent point les exploits.

L'heure à préſent m'apelle au conſeil qui s'aſſemble.

A préſent eſt bas & inutile, comme a remarqué l'obſervateur ; & *qui s'aſſemble*, n'eſt pas inutile comme il a crû.

SCENE II.

Et que tout ſe diſpoſe à leurs contentemens.

Il eût été mieux *à leur contentement.*

Deux mots dont tous vos ſens doivent être charmés.

Cela eſt mal repris par l'obſervateur, parce qu'en poëſie tous les ſens ſignifient le ſens intérieur, c'eſt-à-dire de l'ame, & que dans une extrême joie les ſens extérieurs même ſont comme charmés.

Puis-je à de tels diſcours donner quelque croyance ?

Il valait mieux dire, *à ce diſcours* ; car n'ayant dit que *deux mots*, on ne peut pas dire qu'elle ait fait des diſcours.

SCENE III.

L'informer avec ſoin comme va ſon amour.

---

c) *A paſſé pour merveille* ne ſe dirait pas aujourd'hui, parce que cette expreſſion eſt triviale.

L'obſervateur a bien repris cet endroit; il falait dire, *vous informer d'elle.*

Madame, toutefois.

En cet hémiſtiche, *toutefois* eſt mal placé.

Mets la main ſur mon cœur,
Et voi comme il ſe trouble au nom de ſon vainqueur.

En tout cet endroit le nom de *Rodrigue* n'a point été prononcé. Elle veut peut-être entendre ſon nom par *ce jeune chevalier*, mais il le déſigne ſeulement, & ne le nomme pas.

Mais je n'en veux point ſuivre où ma gloire s'engage.

Ce dernier mot ne dit pas aſſez, pour ſignifier *ma gloire court fortune.*

A pouſſer des ſoupirs pour ce que je dédaigne.

Dédaigne dit trop pour ſa paſſion, car en effet elle l'eſtimait : elle voulait dire, *pour ce que je devrais dédaigner.*

Je le crains & ſouhaite.

L'uſage veut que l'on répète l'article *le*, d'autant plus que les deux verbes ſont de ſignification fort différente, & qu'autrement le mot de *ſouhaite*, ſans l'article, fait attendre quelque choſe enſuite.

Ma gloire & mon amour ont tous deux tant d'apas,
Que je meurs s'il s'achéve & ne s'achéve pas.

Le premier vers ne s'entend point, & le ſecond eſt bien repris par l'obſervateur : il falait dire, *s'il s'achéve & s'il ne s'achéve pas ;* parce que cet & conjoint ce qui ſe doit ſéparer.

A vos eſprits flottans.

L'obſervateur a mal repris cet endroit, parce que les paſſions

ſont comme des vents qui agitent l'eſprit, & donnent lieu à la métaphore; & quant au plurier *eſprits*, il ſe peut fort bien mettre en poëſie pour ſignifier l'*eſprit*.

Pour ſouffrir la vertu ſi longtems au ſuplice.

Cette expreſſion n'eſt pas achevée : on ne dit point, *ſouffrir quelqu'un au ſuplice*, mais bien *ſouffrir que quelqu'un ſoit au ſuplice*; outre qu'*être au ſuplice*, laiſſe une fâcheuſe image en l'eſprit.

Ma plus douce eſpérance eſt de perdre l'eſpoir.

Ce vers eſt beau, & l'obſervateur l'a mal repris, parce qu'elle ne pouvait rien eſpérer de plus avantageux pour ſa guériſon, que de voir *Rodrigue* tellement lié à *Chimène*, qu'elle n'eût plus lieu d'eſpérer ſa poſſeſſion.

Par vos commandemens Chimène vous vient voir.

Ce vers eſt bas; & la façon de parler n'eſt pas françaiſe, parce qu'on ne dit point, *un tel vous vient voir par vos commandemens.*

Cet hyménée à trois également importe.

Ce vers eſt mal tourné; & *à trois* après *hyménée* dans le repos du vers, fait un fort mauvais effet.

SCENE IV.

Vous élève en un rang.

Cela n'eſt pas français: il faut dire, *élever à un rang.*

---

d) *Inſtruire d'exemple* me paraît faire un très-bel effet en poëſie. Cette expreſſion même ſemble y être devenue d'uſage. *Il m'inſtruiſait d'exemple au grand art des héros.*

e) Puiſqu'on ne peut rendre ce mot

Mais le roi m'a trouvé plus propre à ſon deſir.

Ce n'eſt pas bien parler de dire, *plus propre à ſon deſir*; il falait dire, *plus propre à ſon ſervice*, ou bien, *plus ſelon ſon deſir.*

Inſtruiſez-le d'exemple. d)

Cela n'eſt pas français : il falait dire, *inſtruiſez-le par l'exemple de*, &c.

Reſſouvenez & *enſeignez*, ne ſont pas bonnes rimes.

Ordonner une armée. e)

Ce n'eſt pas bien parler français, quelque ſens qu'on lui veuille donner, & ne ſignifie point, ni mettre une armée en bataille, ni établir dans une armée l'ordre qui y eſt néceſſaire.

Sans moi vous paſſeriez bientôt ſous d'autres loix;
Et ſi vous ne m'aviez, vous n'auriez plus de rois.

Il y a contradiction en ces vers; car par la même raiſon qu'ils paſſeraient ſous d'autres loix, ils pourraient avoir d'autres rois.

Le prince pour eſſai de généroſité.

L'obſervateur reprend mal cet endroit, en ce qu'il dit qu'il y a quelque conſonance d'*eſſai* avec *généroſité*, car il n'y en a point.

Gagner des combats.

L'obſervateur a repris cette façon de parler avec quelque fondement, parce qu'on ne ſaurait dire qu'improprement *gagner des combats. f)*

---

que par une périphraſe, il vaut mieux que la périphraſe; il répond à *ordinaire*; il eſt plus énergique qu'*arranger*, *diſpoſer*.

f) Si on gagne des batailles, pourquoi ne gagnerait-on pas des combats?

Parlons en mieux, le roi.

L'obſervateur a repris ce vers avec trop de rigueur, pour avoir la céſure mauvaiſe; car cela ſe ſouffre quelquefois aux vers de théatre, & même en quelques lieux a de la grace dans les interlocutions, pourvu que l'on en uſe rarement.

Le premier dont la race a vû rougir ſon front.

L'obſervateur a eu raiſon de remarquer qu'on ne peut dire, *le front d'une race.* g)

Mon ame eſt ſatisfaite,
Et mes yeux à ma main reprochent ta défaite.

Il y a contradiction en ces deux vers, de dire en même tems que ſon ame ſoit ſatisfaite, & que ſes yeux reprochent à ſa main une défaite honteuſe, & qui par conſéquent lui doit donner du déplaiſir. b)

SCENE V.

Nouvelle dignité fatale à mon bonheur?
Faut-il de votre éclat voir triompher le comte?

Triompher de l'éclat d'une dignité, ce ſont de belles paroles qui ne ſignifient rien. i)

Qui tombe ſur mon chef.

L'obſervateur eſt trop rigoureux de reprendre ce mot de *chef* k), qui n'eſt point tant hors d'uſage qu'il le dit.

---

g) Pourquoi, ſi on anime tout en poëſie, une race ne poura-t-elle pas rougir? pourquoi ne lui pas donner un front comme des ſentimens?

b) Y a-t-il contradiction? Je ſuis ſatisfait, je ſuis vengé; mais je l'ai été trop aiſément.

i) N'eſt-il pas permis en poëſie

SCENE VI.

Je le remets au tien pour venger & punir.

Venger & punir eſt trop vague; car on ne ſait qui doit être vengé, ni qui doit être puni.

Au ſurplus.

Ce terme eſt bien repris par l'obſervateur pour être bas, mais la faute eſt légère.

Se faire un rempart de funerailles. l)

L'obſervateur a bien repris cet endroit; car le mot de *funerailles* ne ſignifie point des corps morts.

Plus l'offenſeur eſt cher.

L'obſervateur a quelque fondement en ſa repréhenſion, de dire que ce mot *offenſeur* n'eſt pas en uſage; toutefois étant à ſouhaiter qu'il y fût, pour oppoſer à offenſé, cette hardieſſe n'eſt pas condamnable.

SCENE VII.

L'un échauffe m) mon cœur, l'autre retient mon bras.

Echauffer eſt un verbe trop commun à toutes les deux paſſions. Il en falait un qui fût propre à la vengeance, & qui le diſtinguât de l'amour; & même le mot de *flamme* qui ſuit, ſemble le déſirer plutôt pour la maîtreſſe que pour le père.

A mon aveuglement rendez un peu de jour.

---

de triompher de l'éclat des grandeurs?

k) Ce mot a vieilli.

l) *Funerailles* alors ſignifiait *funus*, & n'était pas uniquement attaché à l'idée d'enterrement.

m) *Echauffe* n'eſt pas mauvais, *anime* ſerait plus noble.

L'obſervateur n'a pas bien repris en cet endroit, parce que l'on peut dire *l'aveuglement* pour *l'eſprit aveuglé.*

Je dois à ma maîtreſſe auſſi-bien qu'à mon père.

Je dois eſt trop vague *n*). Il devait être déterminé à quelque choſe qui exprimât ce qu'il doit.

Allons, mon ame.

L'obſervateur n'a pas eu raiſon de blâmer cette façon de parler, parce qu'elle eſt en uſage, & que l'on parle ſouvent à ſoi en s'adreſſant à une des principales parties de ſoi-même, comme l'*ame* & le *cœur.*

Et puiſqu'il faut mourir.

Ces paroles ne ſont pas une exclamation, comme le remarque l'obſervateur, & ont un fort bon ſens, puiſqu'elles veulent dire que *Rodrigue* étant réduit à la néceſſité de mourir quoi qu'il pût arriver, il aime mieux mourir ſans offenſer *Chimène*, qu'après l'avoir offenſée.

Dont mon ame égarée.

L'obſervateur n'a pas bien repris ce mot *égarée*, qui n'eſt point inutile, marquant le trouble de l'eſprit.

Allons, mon bras.

L'obſervateur devait plutôt reprendre: *Allons, mon bras*, qu'*allons, mon ame*, *o*) parce qu'encor que le bras ſe puiſſe quelquefois prendre pour la perſonne, il ne s'accorde pas bien avec *aller.*

Dois-je

---

n) L'uſage s'eſt depuis déclaré pour *Corneille.* On dit très-bien : *Je dois à la nature encor plus qu'à l'amour.*

o) Une ame va-t-elle mieux qu'un bras ?

Dois-je pas à mon père avant qu'à ma maîtreſſe.

Il fait la même faute qu'auparavant; il devait déterminer ce qu'il devait.

Je rendrai mon ſang pur comme je l'ai reçu.

L'obſervateur n'a pas bien repris cet endroit; car métaphoriquement le ſang qui a été reçu des ayeux, eſt ſouillé par les mauvaiſes actions, & ce vers eſt fort beau.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Quand je lui fis l'affront.

Il n'a pû dire, *je lui fis*; car l'action vient d'être faite: il falait dire, *quand je lui ai fait*, puiſqu'il ne s'était point paſſé de nuit entre deux.

Ce grand courage, grandeur de l'offenſe, grand crime, & quelque grand qu'il fût.

L'obſervateur eſt trop rigoureux de reprendre ces répétitions, dont la première n'eſt pas conſidérable, étant éloignée de cinq vers; & en la ſeconde la répétition de *quelque grand qu'il ſoit*, eſt entiérement néceſſaire, & a même de la grace.

Qui paſſent le commun des ſatisfactions.

Cette façon de parler eſt des plus baſſes, & peu françaiſe.

Sont plus que ſuffiſans.

L'obſervateur l'a bien repris, non pas en ce qu'il dit que cette

façon de parler ne ſignifie rien, car elle eſt aiſément entendue, mais en ce qu'elle eſt baſſe.

SCENE II.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance & l'honneur de ſon tems, le ſais-tu?

On ne doit parler ainſi que d'un homme mort; car *don Diégue* étant vivant, ſon fils devait croire qu'il était encor la vertu & l'honneur de ſon tems: il devait dire, *eſt la même vertu*, &c.

Le comte répond, *peut-être* p); mais c'eſt mal répondu, car abſolument on doit ſavoir ou non quelque choſe.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'eſt ſon ſang? q)

Une ardeur ne peut être appellée ſang, par métaphore ni autrement.

A quatre pas je te le fais ſavoir.

Après avoir dit ces mots, le grand diſcours qui ſuit juſqu'à la fin de la ſcène eſt hors de ſaiſon. *r*)

SCENE III.

Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder.

L'obſervateur a mal repris cet endroit, car on dit *s'accorder* pour *être accordé.*

---

p) Cette faute eſt de l'eſpagnol.

q) Si un homme pouvait dire de lui qu'il a de l'ardeur dans les yeux; y aurait-il une faute à dire que cette ardeur vient de ſon père, que c'eſt le ſang de ſon père? n'eſt-ce pas le ſang qui plus ou moins animé rend les yeux vifs ou éteints?

r) Cependant on entend les vers ſuivans avec plaiſir: Et *La valeur n'attend pas le nombre des années*, eſt devenu un proverbe.

Et de ma part mon ame.

Cela eſt mal dit; mais pour, *fera l'impoſſible*, l'obſervateur l'a mal repris; car l'uſage a reçu *faire l'impoſſible*, pour dire, *faire tout ce qui eſt poſſible.*

Les hommes valeureux le ſont du premier coup.

L'obſervateur n'a pas eu ſujet de reprendre la baſſeſſe du vers, ni la phraſe *du premier coup*: mais il le devait reprendre comme impropre en ce lieu, puiſqu'il ſe dit d'une action, & non d'une habitude.

Les affronts à l'honneur ne ſe réparent point.

On dit bien *faire affront à quelqu'un*, mais non pas *faire affront à l'honneur de quelqu'un.* s)

Quel comble à mon ennui! t)

Cette phraſe n'eſt pas françaiſe.

SCENE V.

Vous laiſſez choir ainſi ce glorieux courage.

Contre l'opinion de l'obſervateur, ce mot de *choir* u) n'eſt point ſi fort impropre en ce lieu qu'il ne ſe puiſſe ſuporter: celui d'*abattre* eût été ſans doute meilleur, & plus dans l'uſage.

Si deſſous ſa valeur ce grand guerrier s'abat.

L'obſervateur a mal repris *s'abat*, & il n'y a point d'équivoque vicieuſe avec *Sabat*; mais il devait remarquer qu'il falait dire *eſt abatu*, & non pas *s'abat.*

---

s) Cette cenſure détruirait toute poëſie; on dit très-bien, il outrage mon amour, ma gloire.

t) On dit, C'eſt le comble de ma douleur, de ma joie: ſi ces tours n'étaient pas admis, il ne faudrait plus faire de vers.

u) *Choir* n'eſt plus d'uſage.

Et ſes nobles journées x)
Porter de là les mers ſes hautes deſtinées.

L'obſervateur a bien repris *ſes nobles journées*; car on ne dit point *les journées d'un homme*, pour exprimer les combats qu'il a faits; mais on dit bien, *la journée d'un tel lieu*, pour dire la bataille qui s'y eſt donnée: & il devrait encor ajouter que de nobles journées qui portent de hautes deſtinées au-delà des mers, font une confuſion de belles paroles, qui n'ont aucun ſens raiſonnable.

Arborer ſes lauriers, y)

Eſt bien repris, par l'obſervateur, parce que l'on ne peut pas dire, *arborer un arbre*: le mot d'*arborer* ne ſe prend que pour des choſes que l'on plante figurément en façon d'arbres, comme des étendarts.

Mais, madame, voyez où vous portez ſon bras.

Cette façon de parler eſt ſi hardie, qu'elle en eſt obſcure.

Je veux que ce combat demeure pour certain.

Outre que cette phraſe eſt baſſe, elle eſt mauvaiſe, & l'auteur n'exprime pas bien par-là, *je veux que ce combat ſe ſoit fait.*

Votre eſprit va-t-il point bien vite pour ſa main?

Cette pointe eſt mauvaiſe.

Que veux-tu? je ſuis folle, & mon eſprit s'égare,
Mais c'eſt le moindre mal que l'amour me prépare.

---

x) On diſait alors, *les journées d'un homme*; & il en eſt reſté cette façon de parler triviale: *Il a tant fait par ſes journées*: mais c'eſt dans le ſtile comique.

y) *Arborer ſes lauriers*, ne veut pas dire, *mettre des lauriers en terre pour les faire croître, planter des lauriers:* mais comme on coupait des branches de laurier en l'honneur des vainqueurs, c'était les arborer que de les porter en triomphe, les montrer de

(Il y a de la contradiction dans le ſens de ces vers ; car comment l'amour lui peut-il préparer un mal qu'elle ſent déjà ? Elle pouvait bien dire, *c'eſt un petit mal en comparaiſon de ceux que l'amour me prépare.*

SCENE VI.

Je l'ai de votre part longtems entretenu. z)

On dit bien, *je lui ai parlé de vôtre part*, ou bien, *je l'ai entretenu de ce que vous m'avez commandé de lui dire de votre part* ; mais on ne peut dire, *je l'ai entretenu de votre part.*

On l'a pris tout bouillant encor de ſa querelle. a)

On ne peut dire, *bouillant d'une querelle*, comme on dit, *bouillant de colère.*

J'obéis & me tais ; mais de grace encor, ſire,
Deux mots en ſa défenſe.

Après avoir dit, *j'obéis & me tais*, il ne devait point continuer de parler : car ce n'eſt pas ſe vouloir taire, que de demander à dire deux mots en ſa défenſe.

Et c'eſt contre ce mot qu'a réſiſté le comte.

Réſiſter contre un mot n'eſt pas parler français : il eût pû dire, *s'obſtiner ſur un mot.*

Il trouve en ſon devoir un peu trop de rigueur,
Et vous obéirait s'il avait moins de cœur.

---

loin comme s'ils étaient des arbres véritables. Ces figures ne ſont-elles pas permiſes dans la poëſie ?

z) Je ne crois pas qu'on puiſſe trouver la moindre faute dans ce vers.

a) *Tout bouillant encor de ſa querelle*, me ſemble très-poétique, très-énergique & très-bon.

D. Sanche péche fort contre le jugement en cet endroit, *b*) d'oſer dire au roi que le comte trouve trop de rigueur à lui rendre le reſpect qu'il lui doit, & encor plus quand il ajoute, qu'il y aurait de la lâcheté à lui obéir.

Commandez que ſon bras nouri dans les alarmes.

On ne peut dire, *un bras nouri dans les alarmes*; & il a mal pris en ce lieu la partie pour le tout.

Vous perdez le reſpect, mais je pardonne à l'âge,
Et j'eſtime l'ardeur en un jeune courage.

Le roi eſtime ſans raiſon cette ardeur, qui fait perdre le reſpect *à don Sanche*; c'était beaucoup de lui pardonner.

A quelque ſentiment que ſon orgueil m'oblige, c)
Sa perte m'affaiblit, & ſon trépas m'aflige.

Toutes les parties de ce raiſonnement ſont mal rangées; car il falait dire, *A quelque reſſentiment que ſon orgueil m'ait obligé, ſon trépas m'aflige à cauſe que* d) *ſa perte m'affaiblit.*

SCENE VII.

Par cette triſte bouche elle empruntait ma voix. e)

Chimène parait trop ſubtile en tout cet endroit, pour une afligée.

Moi, dont les longs travaux ont aquis tant de gloire,

---

b) Qu'on faſſe attention aux mœurs de ce tems-là, à la fierté des ſeigneurs, au peu de pouvoir des rois, & on verra que ceux qui rédigèrent ces remarques avaient une autre idée de la puiſſance royale que les guerriers du treiziéme ſiécle.

c) *M'oblige* ne peut-il pas très-bien être ſubſtitué à *m'ait obligé* ?

d) *A cauſe que* ferait tout languir; & le roi peut très-bien s'afliger de la perte d'un homme qui l'a ſervi longtems, ſans même ſonger qu'il pouvait ſervir encore. Ce ſentiment eſt bien plus noble.

Moi, que jadis partout a ſuivi la victoire.

D. *Diégue* devait exprimer ſes ſentimens devant ſon roi avec plus de modeſtie. *f*)

L'orgueil dans votre cœur l'a fait preſqu'à vos yeux;
Et ſouillé ſans reſpect l'honneur de ma vieilleſſe.

Il falait dire, *& a ſouillé*, car *l'a fait*, ne peut pas régir *ſouillé.*

Du crime glorieux qui cauſe nos débats,
Sire, j'en ſuis la tête, il n'en eſt que le bras. g)

On peut bien donner une tête & des bras à quelques corps figurés, comme par exemple à une armée; mais non pas à des actions, comme des crimes, qui ne peuvent avoir ni têtes ni bras.

Et loin de murmurer d'un injuſte décret,
Mourant ſans deshonneur, je mourrai ſans regret.

Il offenſe le roi, le croyant capable de faire un décret injuſte; mais il pouvait dire, *loin d'accuſer d'injuſtice le décret de ma mort.*

Qu'un meurtrier périſſe.

Ce mot de *meurtrier*, qu'il répète ſouvent, le faiſant de trois ſillabes, n'eſt que de deux. *h*)

e) Ce défaut eſt de l'eſpagnol; & en effet, ces ſubtilités, ces recherches d'eſprit, ces déclamations refroidiſſent beaucoup le ſentiment.

f) Oui dans nos mœurs, oui dans les régles de nos cours, mais non dans les tems de la chevalerie.

g) Cette faute eſt de l'eſpagnol.

h) *Meurtrier*, *ſanglier* &c. ſont de trois ſillabes. Ce ſerait faire une contraction très-vicieuſe, & prononcer *ſangler*, *meurtrer*, que de réduire ces trois ſillabes très-diſtinctes à deux.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Elvire.

Jamais un meurtrier en fit-il ſon refuge ?

Rodrigue.

Jamais un meurtrier s'offrit-il à ſon juge ?

Soit que *Rodrigue* veuille conſentir au ſens d'*Elvire*, ſoit qu'il y veuille contrarier *i*), il y a grande obſcurité en ce vers, & il ſemble qu'il conviendrait mieux au diſcours d'*Elvire* qu'au ſien.

SCENE II.

Employez mon épée à punir le coupable.
Employez mon amour à venger cette mort.

La bienſéance eût été mieux obſervée, *k*) s'il ſe fût mis en devoir de venger *Chimène*, ſans lui en demander la permiſſion.

SCENE III.

Pleurez, pleurez, mes yeux, &c.

Cet endroit n'eſt pas bien repris par l'obſervateur ; car cette phraſe, *fondez-vous en eau*, ne donne aucune vilaine idée comme il dit. Il eût été mieux à la vérité de dire, *fondez-vous en larmes :*

---

i) *Y contrarier.*] Ce verbe ne ſe dit plus avec le datif ; on dit, *contrarier une opinion, s'y oppoſer, la contredire*, &c.

mes: & à bien conſidérer ce qui ſuit, encor qu'il ſemble y avoir quelque confuſion, toutefois il ne s'y trouve point trois moitiés comme il l'eſtime.

Si je pleure ma perte, & la main qui l'a faite.

On ne peut dire *la main qui a fait la perte*, pour dire *la main qui l'a cauſée*; car c'eſt *Chimène* qui a fait la perte, & non pas la main de *Rodrigue*. Ce n'eſt pas bien dit auſſi, *je pleure la main*, pour dire, *je pleure de ce que c'eſt cette main qui a fait le mal.*

En ce dur combat de colère & de flamme.

Flamme en ce lieu eſt trop vague pour déſigner *l'amour*, l'opoſant à *colère*, où il y a du feu auſſi bien qu'en l'amour.

Il déchire mon cœur ſans partager mon ame.

L'obſervateur l'a bien repris; car cela ne veut dire, ſinon, *il déchire mon cœur ſans le déchirer.*

Quoi que mon amour ait ſur moi de pouvoir.

Cette façon de parler n'eſt pas françaiſe; il falait dire, *quelque pouvoir que mon amour ait ſur moi.*

Rodrigue m'eſt bien cher, ſon intérêt m'aflige.

Ce mot d'*intérêt* étant commun au bien & au mal, ne s'accorde pas juſtement avec *aflige*, qui n'eſt que pour le mal; il falait dire, *ſon intérêt me touche*, ou *ſa peine m'aflige.*

Mon cœur prend ſon parti, mais contre leur effort,
Je ſais que je ſuis fille, & que mon père eſt mort.

---

*) Point du tout; ce n'était pas l'uſage de la chevalerie; il falait qu'un champion fût avoué par ſa dame: & de plus, *D. Sanche* ne devait pas s'expoſer à déplaire à ſa maîtreſſe, s'il était vainqueur d'un homme que *Chimène* eût encor aimé.

C'eſt mal parler de dire, *contre leur effort, je ſuis que je ſuis fille, & que mon père eſt mort.*

N'en preſſez point d'effet.

Il falait dire, *l'effet.*

Quoi! j'aurai vû mourir mon père entre mes bras!

Elle avait dit auparavant, qu'il était mort *l*) quand elle arriva ſur le lieu.

SCENE IV.

Soûlez-vous du plaiſir de m'empêcher de vivre.

Cette phraſe, *empêcher de vivre*, eſt trop faible pour dire, *de ne faire mourir*, principalement en lui préſentant ſon épée afin qu'elle le tue.

Quoi! du ſang de mon père encor toute trempée!

L'obſervateur eſt trop rigoureux de reprendre ce vers, à cauſe du ſemblable qui eſt dans un autre lieu: ce n'eſt point ſtérilité, ſi l'on n'en veut accuſer *Homère* & *Virgile*, qui répètent pluſieurs fois de mêmes vers.

Sans quitter l'envie.

L'obſervateur ne devait point reprendre cette phraſe, qui ſe peut ſouffrir.

Et veut tant que j'expire.

Cela n'eſt pas français, pour dire, *juſqu'à tant que j'expire.*

D'avoir fui l'infamie.

---

l) Le comte venait d'expirer, quand *Chimène* a été témoin de ce ſpectacle. Elle eſt très-bien fondée à dire, Je l'ai vû mourir entre mes bras. Ce n'eſt pas aſſurément une hyperbole trop forte, c'eſt le langage de la douleur.

m) *Fui* eſt d'une ſeule ſillabe, comme *lui*, *bruit*, *cuit*.

n) *Perdu* & *éperdu* ſignifiant deux choſes abſolument différentes, laiſſons aux poë-

Fui eſt de deux ſillabes. *m*)

Perdu & *éperdu* ne peuvent rimer, à cauſe que l'un eſt le ſimple, & l'autre le compoſé. *n*)

Aux traits de ton amour, ni de ton deſeſpoir.

Ce vers eſt beau, & a été mal repris par l'obſervateur, & *effets* au lieu de *traits*, n'y ſerait pas bien comme il penſe.

Va, je ne te hais point.

Rodrigue. *Tu le dois.*

Ces termes, *tu le dois*, ſont équivoques *o*); on pourrait entendre, *tu dois ne me point haïr:* toutefois la paſſion eſt ſi belle en cet endroit, que l'eſprit ſe porte de lui-même au ſens de l'auteur.

Malgré des feux ſi beaux qui rompent ma colère.

Il paſſe mal d'une métaphore à une autre, & ce verbe *rompre* ne s'accommode pas avec *feux.*

Vigueur, vainqueur, trompeur, & peur.

L'obſervateur a tort d'accuſer ces rimes d'être fauſſes. Il voulait dire ſeulement qu'elles ſont trop proches les unes des autres, ce qui n'eſt pas conſidérable.

SCENE V.

Mes ennuis ceſſés.

L'obſervateur a mal repris cet endroit; *ceſſés* eſt bien dit en poëſie pour *apaiſés* ou *finis.*

---

tes la liberté de faire rimer ces mots. Il n'y a pas aſſez de rimes dans le genre noble pour en diminuer encor le nombre.

o) Non aſſurément, ils ne ſont point équivoques; le ſens eſt ſi clair, qu'il eſt impoſſible de s'y méprendre; & ſi c'eſt une licence en poëſie, c'eſt une très-belle licence.

SCENE VI.

Où fut jadis l'affront.

L'obſervateur a bien repris en ce lieu le mot *jadis*, qui marque un tems trop éloigné.

L'honneur vous en eſt dû, les cieux me ſont témoins,

Qu'étant ſorti de vous je ne pouvais pas moins.

Il prend hors de propos *les cieux à témoins*, en ce lieu.

L'amour n'eſt qu'un plaiſir, & l'honneur un devoir. p)

Il falait dire, *l'amour n'eſt qu'un plaiſir, l'honneur eſt un devoir*; car *n'eſt que* ici ne régit pas *un devoir*, autrement il ſemblerait que contre ſon intention il les voulût mépriſer l'un & l'autre.

Et vous m'oſez pouſſer à la honte du change. q)

Ce n'eſt point bien parler, que de dire, *vous me conſeillez de changer*; on ne dit point *pouſſer à la honte.*

La flotte, &c. vient ſurprendre la ville.

Il falait dire, *vient pour ſurprendre*, parce que celui qui parle eſt dans la ville, & eſt aſſuré qu'il ne ſera point ſurpris, puiſqu'il fait l'entrepriſe, ſans être d'intelligence avec les ennemis.

Et le peuple en alarmes.

Il falait dire, *en alarme*, au ſingulier. r)

Venaient m'offrir leur vie à venger ma querelle.

---

p) C'eſt encor ici la même obſervation; il y a peut-être un léger défaut de grammaire: mais la force, la vérité, la clarté du ſens font diſparaître ce défaut.

q) Le mot de *pouſſer* n'eſt pas noble; mais il ſerait beau de dire, Vous me forcez à la honte, vous m'entraînez dans la honte.

Il eût été bon de dire, *venaient s'offrir à venger ma querelle*; mais diſant, *Venaient m'offrir leur vie*, il falait dire, *pour venger ma querelle.*

ACTE IV.

SCENE III.

L'effroi de Grenade & Tolède.

Il falait répéter le *de*, & dire, *de Grenade & de Tolède.* s)

Epargne ma honte.

Cela ne ſignifie rien, car *honte* n'eſt pas bien pour *pudeur*, ou *modeſtie.*

Et le ſang qui m'anime.

L'obſervateur n'a pas bien repris cet endroit, puiſque tous les poëtes ont uſé de cette façon de parler, qui eſt belle.

Sollicita mon ame encor toute troublée.

Sollicita mon ame ſeulement n'eſt pas aſſez dire. Il falait ajouter de quoi elle avait été ſollicitée.

Leur brigade était prête.

t) Contre l'avis de l'obſervateur, le mot de *brigade* ſe peut prendre pour un plus grand nombre que de *cinq cent.* Il eſt vrai qu'en terme de guerre on n'apelle *brigade* que ce qui eſt pris d'un plus grand corps; & quelquefois on peut apeller *brigade* la moitié d'une armée que l'on détache pour quelque effet:

---

r) On dit mieux *en alarmes* au plurier qu'au ſingulier en poëſie.

s) Il y a bien des occaſions où le poëte eſt obligé de ſuprimer ce *de.*

t) La moitié d'une armée, un gros détachement même, n'eſt point apellé *brigade*; & ce mot *brigade* n'eſt plus d'uſage en poëſie.

mais en terme de poëſie on prend *brigade* pour *troupe*, de quelque façon que ce ſoit.

Et paraître à la cour eût hazardé ma tête.

Il falait dire, *ç'eût été hazarder ma tête*; car on ne peut faire un ſubſtantif de *paraître*, pour régir *eût hazardé*.

Marcher en ſi bon équipage.

L'obſervateur a eu raiſon de dire qu'il eût été mieux de mettre *en bon ordre*, qu'*en bon équipage*; car ils allaient au combat, & non pas en voyage. Mais il a tort de dire que le mot d'*équipage* ſoit vilain.

J'en cache les deux tiers auſſi-tôt qu'arrivés.

u) Cette façon de parler n'eſt pas françaiſe. Il falait dire, *auſſi-tôt qu'ils furent arrivés*, ou *ils furent cachés auſſi-tôt qu'arrivés*.

Les autres au ſignal de nos vaiſſeaux répondent.

Ce vers eſt ſi mal rangé, qu'on ne ſait ſi c'eſt le *ſignal des vaiſſeaux*, ou ſi *des vaiſſeaux on répond au ſignal*.

Et leurs terreurs s'oublient.

L'obſervateur n'a pas plus de raiſon de condamner *s'oublient* que *s'accorder*, comme il a été remarqué auparavant.

Rétablit leur déſordre.

On ne dit point *rétablir le déſordre*, mais bien *rétablir l'ordre*.

Nous laiſſent pour adieux des cris épouvantables.

On ne dit point, *laiſſer un adieu*, ni *laiſſer des cris*, mais

u) *Auſſi-tôt qu'arrivés* eſt bien plus fort, plus énergique, plus beau en poëſie, que cette expreſſion auſſi languiſſante que régulière, *Auſſi-tôt qu'ils furent arrivés*.

z) Elle eſt baſſe dans la bou-

bien *dire adieu*, & *jetter des cris*; outre que les vaincus ne diſent jamais adieu aux vainqueurs.

SCENE IV.

Contrefaites le triſte.

L'obſervateur n'a pas eu raiſon de reprendre cette façon de parler, qui eſt en uſage; mais il eſt vrai qu'elle eſt baſſe dans la bouche du roi. x)

Au milieu des lauriers.

L'obſervateur n'a pas eu ſujet de blâmer l'auteur d'avoir parlé huit ou dix fois de *lauriers*, dans un poéme de ſi longue étendue.

SCENE V.

y) *Si de nos ennemis Rodrigue a le deſſus,*
Il eſt mort à nos yeux des coups qu'il a reçus.

Quand un homme *eſt mort*, on ne peut dire *qu'il a le deſſus* des ennemis, mais bien, *il a eu.*

Repren ton allégreſſe.

Le roi propoſerait mal-à-propos à *Chimène*, qu'elle *reprit ſon allégreſſe*, ſi elle n'avait fait paraître plus d'amour pour *Rodrigue*, que de reſſentiment pour la mort de ſon père.

Sire, ôtez ces faveurs qui terniraient ſa gloire.

Cela n'eſt pas bien dit pour ſignifier, *ne lui faites point de ces faveurs qui terniraient ſa gloire*; car on ne peut dire, *ôter des faveurs* que celles que peut donner ou ôter une maîtreſſe; mais ce n'eſt pas ainſi que s'entendent *les faveurs* en ce lieu.

---

che de tout perſonnage tragique.

y). On peut encor obſerver qu'*avoir le deſſus des ennemis*, eſt une expreſſion trop populaire.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Mon amour vous le doit, & mon cœur qui ſoupire
N'oſe ſans votre aveu ſortir de votre empire. z)

Cette expreſſion *qui ſoupire*, eſt imparfaite. Il falait dire, *qui ſoupire pour vous*; & par le ſecond vers il ſemble qu'il demande plutôt permiſſion de changer d'amour que de mourir.

Va combattre D. Sanche, & déja deſeſpère.

Il eût été plus à propos d'ajouter à *deſeſpérer*, ou *de la victoire*, ou *de vaincre*; car le mot *deſeſpère* ſemble ne dire pas aſſez tout ſeul.

Quand mon honneur y va.

Cette phraſe a déja été repriſe; il falait dire, *quand il y va de mon honneur.*

SCENE II.

Mon cœur ne peut obtenir deſſus mon ſentiment.

Cela eſt mal dit pour exprimer, *mon cœur ne peut obtenir de lui-même.* Car il diſtingue le cœur du ſentiment, qui en ce lieu ne ſont qu'une même choſe.

SCENE

z) On pourrait dire encor qu'un cœur qui n'oſe ſortir du monde & de l'empire de ſa maîtreſſe ſans l'ordre de la dame, eſt une idée romaneſque qui éteint dans cet endroit la chaleur de la paſſion, & que tout ce qui eſt guindé, recherché, affecté, eſt froid.

a) On endoſſait effectivement alors le harnois. Les chevaliers portaient cinquante livres de fer au moins. Cette

SCENE III.

Que ce jeune ſeigneur endoſſe le harnois. a)

L'obſervateur ne devait pas reprendre cette phraſe, qui n'eſt point hors d'uſage, comme les termes qu'il allègue,

Puiſſe l'autoriſer à paraître apaiſée.

Ce vers ne ſignifie pas bien, *puiſſe lui donner lieu de s'apaiſer, ſans qu'il y aille de ſon honneur.* b)

SCENE IV.

Et mes plus doux ſouhaits ſont pleins d'un repentir.

Il falait mettre plutôt *pleins de repentir*; car le mot de *pleins* ne s'accorde pas avec *un*; & puis le repentir n'eſt pas dans les ſouhaits, mais il peut ſuivre les ſouhaits. Il falait dire, *ſont ſuivis de repentir.*

Mon devoir eſt trop fort & ma perte trop grande;
Et ce n'eſt pas aſſez pour leur faire la loi.

On peut dire, *faire la loi à un devoir*, pour dire *le ſurmonter*, & non pas *à une perte.*

Et le ciel ennuyé de vous être ſi doux.

Cela dit trop pour une perſonne dont on a tué le père le jour précédent.

De ſon côté me panche.

---

mode ayant fini, *endoſſer le harnois* a ceſſé d'être en uſage. *Boileau* a dit, *dormir en plein champ le harnois ſur le dos*; mais c'eſt dans une ſatyre.

b) Cette critique paraît trop ſévère. Il me ſemble que l'auteur dit ce qu'on lui reproche de n'avoir pas dit.

Il falait dire, *me faſſe pancher*; ce verbe n'eſt point actif, mais neutre.

SCENE V.

Madame, à vos genoux j'apporte cette épée.

On peut bien *aporter une épée aux pieds* de quelqu'un; mais non pas *aux genoux.* c)

Miniſtre déloyal de mon rigoureux ſort.

D. Sanche n'était point *déloyal*, puiſqu'il n'avait fait que ce qu'elle lui avait permis de faire, & qu'il ne lui ayait manqué de foi en nulle autre choſe.

LE cinquiéme article des obſervations comprend les larcins d) de l'auteur, qui ſont ponctuellement ceux que l'obſervateur a remarqués. Mais il faut tomber d'accord que ces traductions ne font pas toute la beauté de la piéce. Car outre que nous remarquerons qu'en bien peu de choſes imitées il eſt demeuré au deſſous de l'original, & qu'il en a rendu quelques-unes meilleures qu'elles n'étaient, nous trouvons encor qu'il y a ajouté beaucoup de penſées qui ne cédent en rien à celles du premier auteur.

TEls ſont les ſentimens de l'académie françaiſe, qu'elle met au jour, plutôt pour rendre témoignage de ce qu'elle penſe ſur le *Cid*, que pour donner aux autres des régles de ce qu'ils en doivent croire. Elle s'imagine bien qu'elle n'a pas abſolument ſatisfait, ni l'auteur, dont elle marque les défauts; ni l'obſervateur, dont elle n'aprouve pas toutes les cenſures; ni le peuple, dont elle combat les premiers ſuffrages; mais elle s'eſt réſolue dès le

c) On aporte aux genoux comme aux pieds.

commencement à n'avoir point d'autre but que de ſatisfaire à ſon devoir; elle a bien voulu renoncer à la complaiſance, pour ne pas trahir la vérité; & de peur de tomber dans la faute dont elle accuſe ici le poëte, elle a moins ſongé à plaire qu'à profiter. Son équitable ſévérité ne laiſſera pas de contenter ceux qui aimeront mieux le plaiſir d'une véritable connaiſſance, que celui d'une douce illuſion, & qui n'aporteront pas tant de ſoin pour s'empêcher d'être utilement trompés, qu'ils ſemblent en avoir pris juſques à cette heure pour ſe laiſſer tromper agréablement. S'il eſt ainſi, elle ſe croit aſſez récompenſée de ſon travail. Comme elle cherche leur inſtruction, & non pas ſa gloire, elle ne demande pas qu'ils prononcent en public contre eux-mêmes. Il lui ſuffit qu'ils ſe condamnent en particulier, & qu'ils ſe rendent en ſecret à leur propre raiſon. Cette même raiſon leur dira ce que nous leur diſons, ſi-tôt qu'elle pourra reprendre ſa première liberté: & ſecouant le joug qu'elle s'était laiſſé mettre par ſurpriſe, elle éprouvera qu'il n'y a que les fauſſes & imparfaites beautés qui ſoient proprement de courtes tyrannies. Car les paſſions violentes bien exprimées, font ſouvent en ceux qui les voyent, une partie de l'effet qu'elles font en ceux qui les reſſentent véritablement. Elles ôtent à tous la liberté de l'eſprit, & font que les uns ſe plaiſent à voir repréſenter les fautes que les autres ſe plaiſent à commettre. Ce ſont ces puiſſans mouvemens, qui ont tiré des ſpectateurs du *Cid* cette grande aprobation, & qui doivent auſſi la faire excuſer. L'auteur s'eſt facilement rendu maître de leur ame, après y avoir excité le trouble & l'émotion; leur eſprit flaté par quelques endroits agréables, eſt devenu

d) Le mot *larcins* eſt dur. Traduire les beautés d'un ouvrage étranger, enrichir ſa patrie & l'avouer, eſt-ce là un larcin ?

aiſément flateur de tout le reſte ; & les charmes éclatans de quelques parties leur ont donné de l'amour pour tout le corps. S'ils euſſent été moins ingénieux, ils euſſent été moins ſenſibles ; ils euſſent vû les défauts que nous voyons en cette piéce, s'ils ne ſe fuſſent point trop arrêtés à en regarder les beautés ; & ſi on leur peut faire quelque reproche, au moins n'eſt-ce pas celui qu'un ancien poëte faiſait aux Thébains, quand il diſait qu'ils étaient trop groſſiers pour être trompés. Et ſans mentir, les mêmes doivent ſouffrir avec quelque indulgence les irrégularités d'un ouvrage, qui n'aurait pas eu le bonheur d'agréer ſi fort au commun, s'il n'avait des graces qui ne ſont pas communes. Il devait penſer que l'abus étant ſi grand dans la plûpart de nos poëmes dramatiques, il y aurait peut-être trop de rigueur à condamner abſolument un homme, pour n'avoir pas ſurmonté la faibleſſe, ou la négligence de ſon ſiécle, & à eſtimer qu'il n'aurait rien fait du tout, parce qu'il n'aurait point fait de miracles. Toutefois ce qui l'excuſe ne le juſtifie pas ; & les fautes mêmes des anciens, qui ſemblent devoir être reſpectées pour leur vieilleſſe, ou ſi on l'oſe dire, pour leur immortalité, ne peuvent pas défendre les ſiennes. Il eſt vrai que celles-là ne ſont preſque conſidérées qu'avec révérence, d'autant que les unes étant faites devant les régles, ſont nées libres & hors de leur juriſdiction ; & que les autres par une longue durée ont comme acquis une preſcription légitime. Mais cette faveur qui à peine met à couvert ces grands hommes, ne paſſe point juſqu'à leurs ſucceſſeurs. Ceux qui viennent après eux héritent bien de leurs richeſſes, mais non pas de leurs privilèges ; & les vices d'*Euripide* ou de *Sénèque* ne ſauraient faire aprouver ceux de *Guillain de Caſtro*. L'exemple de cet auteur eſpagnol ſerait peut-être plus favorable à notre auteur français, qui s'étant comme

engagé à marcher ſur ſes pas, ſemblait le devoir ſuivre également parmi les épines & parmi les fleurs, & ne le pouvoir abandonner, quelque bon ou mauvais chemin qu'il tint, ſans une eſpèce d'infidélité. Mais outre que les fautes ſont eſtimées volontaires, quand on ſe les rend néceſſaires volontairement, & que lorſqu'on choiſit une ſervitude, on la doit au moins choiſir belle, il a bien fait voir lui-même, par la liberté qu'il s'eſt donnée de changer pluſieurs endroits de ce poëme, qu'en ce qui regarde la poeſie on demeure encor libre après cette ſujétion. Il n'en eſt pas de même dans l'hiſtoire, qu'on eſt obligé de rendre telle qu'on la reçoit. Il faut que la créance qu'on lui donne ſoit aveugle, & la déférence que l'hiſtorien doit à la vérité, le diſpenſe de celle que le poëte doit à la bienſéance. Mais comme cette vérité a peu de crédit dans l'art des beaux menſonges, nous penſons qu'à ſon tour elle y doit céder à la bienſéance, qu'être inventeur & imitateur n'eſt ici qu'une même choſe; & que le poëte français qui nous a donné le *Cid*, eſt coupable de toutes les fautes qu'il n'y a pas corrigées. Après tout il faut avouer, qu'encor qu'il ait fait choix d'une matière défectueuſe, il n'a pas laiſſé de faire éclater en beaucoup d'endroits de ſi beaux ſentimens, & de ſi belles paroles, qu'il a en quelque ſorte imité le ciel *e*), qui en la diſpenſation de ſes tréſors & de ſes graces, donne indifféremment la beauté du corps aux méchantes ames & aux bonnes. Il faut confeſſer qu'il y a ſemé un bon nombre de vers excellens, & qui ſemblent avec quelque juſtice demander grace pour ceux qui ne le ſont pas. Auſſi les aurions-nous remarqués particuliérement, comme nous avons fait les autres, n'était qu'ils

e) Cette imitation du ciel fait voir qu'on était éloigné de la véritable éloquence, & qu'on cherchait de l'eſprit à quelque prix que ce fût.

ſe découvrent aſſez d'eux-mèmes, & que d'ailleurs nous craindrions qu'en les ôtant de leur ſituation, nous ne leur ôtaſſions une partie de leur grace, & que commettant une eſpèce d'injuſtice pour vouloir être trop juſtes, nous ne diminuaſſions leurs beautés à force de les vouloir faire paraître. Ce qu'il y a de mauvais dans louvrage, n'a pas l'aiſſé même de produire de bons effets, puiſqu'il a donné lieu aux obſervations qui ont été faites deſſus, & qui ſont remplies de beaucoup de ſavoir & d'élégance. De ſorte que l'on peut dire que ſes défauts ont été utiles, & que ſans y penſer il a profité aux lieux où il n'a ſû plaire. Enfin nous concluons, qu'encor que le ſujet du *Cid* ne ſoit pas bon, qu'il péche dans ſon dénouement, qu'il ſoit chargé d'épiſodes inutiles, que la bienſéance y manque en beaucoup de lieux, auſſi-bien que la bonne diſpoſition du théatre, & qu'il y ait beaucoup de vers bas, & de façons de parler impures; néanmoins *f*) la naïveté & la véhémence de ſes paſſions, la force & la délicateſſe de pluſieurs de ſes penſées, & cet agrément inexplicable qui ſe mèle dans tous ſes défauts, lui ont aquis un rang conſidérable entre les poëmes français de ce genre. Si ſon auteur ne doit pas toute ſa réputation à ſon mérite, il ne la doit pas toute à ſon bonheur; & la nature lui a été aſſez libérale pour excuſer la fortune ſi elle lui a été prodigue.

Fin des ſentimens de l'Académie Françaiſe ſur le Cid.

f) Ces dernières lignes ſont un aveu aſſez fort du mérite du *Cid*. On en doit conclure que les beautés y ſurpaſſent les défauts, & que par le jugement de l'académie, *Scudéri* eſt beaucoup plus condamné que *Corneille*.

a) Voici cette épitre de *Corneille* qu'on prétend qui lui attira tant d'ennemis;

EXCUSE A ARISTE. a)

CE n'eſt donc pas aſſez ; & de la part des muſes,
Ariſte, c'eſt en vers qu'il vous faut des excuſes ;
Et la mienne pour vous n'en plaint pas la façon ;
Cent vers lui coûtent moins que deux mots de chanſon :
Son feu ne peut agir, quand il faut qu'il s'explique
Sur les fantaſques airs d'un rêveur de muſique,
Et que pour donner lieu de paraître à ſa voix,
De ſa bizare quinte il ſe faſſe des loix :
Qu'il ait ſur chaque ton ſes rimes ajuſtées,
Sur chaque tremblement ſes ſillabes comptées,
Et qu'une faible pointe à la fin d'un couplet
En dépit de Phébus donne à l'art un ſouflet :
Enfin cette priſon déplaît à ſon génie :
Il ne peut rendre hommage à cette tyrannie ;
Il ne ſe leurre point d'animer de beaux chants,
Et veut pour ſe produire avoir la clef des champs.
C'eſt lors qu'il court d'haleine, & qu'en pleine carrière,
Quittant ſouvent la terre, en quittant la barrière,
Puis d'un vol élevé ſe cachant dans les cieux,
Il rit du deſeſpoir de tous ſes envieux.
Ce trait eſt un peu vain, Ariſte, je l'avoue ;
b) Mais faut-il s'étonner d'un poëte qui ſe loue ?

---

mais il eſt très-vraiſemblable que le ſuccès du *Cid* lui en fit bien davantage : elle paraît écrite entiérement dans le goût & dans le ſtile de *Régnier*, ſans grace, ſans fineſſe, ſans élégance, ſans imagination ; mais on y voit de la facilité & de la naïveté.

b) *Mais faut-il s'étonner d'un poëte qui*

Le Parnaſſe, autrefois dans la France adoré,
Faiſait pour ſes mignons un autre âge doré:
Notre fortune enflait du prix de nos caprices,
Et c'était une banque à de bons bénéfices;
Mais elle eſt épuiſée, & les vers à préſent
Aux meilleurs du métier n'aportent que du vent;
Chacun s'en donne à l'aiſe, & ſouvent ſe diſpenſe
A prendre par ſes mains toute ſa récompenſe.
Nous nous aimons un peu, c'eſt notre faible à tous;
Le prix que nous valons, qui le ſait mieux que nous?
Et puis la mode en eſt, & la cour l'autoriſe.
Nous parlons de nous-même avec toute franchiſe.
La fauſſe humilité ne met plus en crédit.
Je ſais ce que je vaux, & crois ce qu'on m'en dit.
Pour me faire admirer, je ne fais point de ligue:
J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai ſans brigue;
Et mon ambition pour faire plus de bruit
c) Ne les va point quêter de réduit en réduit;

Mon

ſe loué?] Le mot *poëte*, *ouate*, étaient alors de deux ſillabes en vers. *Boileau* qui a beaucoup ſervi à fixer la langue, a mis trois ſillabes à tous les mots de cette eſpèce.

Si ſon aſtre en naiſſant ne l'a formé poëte.

Où ſur l'ouate molle éclate le tabis.

c) *Ne les va point quêter de réduit en réduit.*] Ce vers déſigne tous ſes rivaux qui cherchaient à ſe faire des protecteurs & des partiſans, & cet endroit les ſoulevа tous.

d) *Par leur ſeule beauté &c.* — *Je ne dois qu'à moi ſeul.*] Ces vers étaient d'autant plus révoltans, qu'il n'avait fait encor aucun de ces ouvrages qui ont rendu ſon nom immortel. Il n'était connu que par ſes premières comédies & par ſa tragédie de *Médée*, pièces qui ſeraient ignorées aujourd'hui ſi elles n'avaient été ſoutenues depuis par ſes belles tragédies. Il n'eſt pas permis d'ailleurs de parler ainſi de ſoi-même. On pardonnera toûjours à

Mon travail ſans apui monte ſur le théatre ;
Chacun en liberté l'y blâme ou l'idolâtre :
Là, ſans que mes amis prêchent leurs ſentimens,
J'arrache quelquefois leurs aplaudiſſemens ;
Là, content du ſuccès que le mérite donne,
Par d'illuſtres avis je n'ébloüis perſonne ;
Je ſatisfais enſemble & peuple & courtiſans ;
Et mes vers en tous lieux ſont mes ſeuls partiſans :
d) Par leur ſeule beauté ma plume eſt eſtimée :
Je ne dois qu'à moi ſeul toute ma renommée ;
Et penſe toutefois n'avoir point de rival
A qui je faſſe tort en le traitant d'égal.
Mais inſenſiblement je donne ici le change ;
Et mon eſprit s'égare en ſa propre louange :
Sa douceur me ſéduit, je m'en laiſſe abuſer,
Et me vante moi-même au lieu de m'excuſer.
Revenons aux chanſons que l'amitié demande.
e) J'ai brûlé fort longtems d'une amour aſſez grande,
Et que juſqu'au tombeau je dois bien eſtimer,

un homme célèbre de ſe moquer de ſes ennemis, & de les rendre ridicules ; mais ſes propres amis ne lui pardonneront jamais de ſe louer.

e) *J'ai brûlé longtems d'une amour aſſez grande.*] Il avait aimé très-paſſionnément une dame de Rouen, nommée madame *du Pont*, femme d'un maître des comptes de la même ville, qui était parfaitement belle, qu'il avait connue toute petite fille, pendant qu'il étudiait à Rouen au collége des jéſuites, & pour qui il fit pluſieurs petites piéces de galanterie, qu'il n'a jamais voulu rendre publiques, quelques inſtances que lui ayent fait ſes amis. Il les brûla lui-même environ deux ans avant ſa mort. Il lui communiquait la plûpart de ſes piéces avant de les mettre au jour ; & comme elle avait beaucoup d'eſprit, elle les critiquait fort judicieuſement ; enſorte que monſieur *Corneille* a dit pluſieurs fois, qu'il lui était redevable de pluſieurs endroits de ſes premières piéces. *Note ancienne qui ſe trouve dans les éditions de Corneille.*

Puiſque ce fut par-là que j'apris à rimer.
Mon bonheur commença quand mon ame fut priſe.
Je gagnai de la gloire en perdant ma franchiſe.
Charmé de deux beaux yeux, mon vers charma la cour;
Et ce que j'ai de nom je le dois à l'amour.
J'adorai donc Philis, & la ſecrette eſtime
Que ce divin eſprit faiſait de notre rime,
Me fit devenir poëte auſſi-tôt qu'amoureux;
Elle eut mes premiers vers, elle eut mes premiers feux;
Et bien que maintenant cette belle inhumaine
Traite mon ſouvenir avec un peu de haine,
Je me trouve toûjours en état de l'aimer;
Je me ſens tout ému quand je l'entens nommer;
Et par le doux effet d'une promte tendreſſe,
Mon cœur ſans mon aveu reconnait ſa maîtreſſe.
Après beaucoup de vœux & de ſoumiſſions,
Un malheur rompt le cours de nos affections;
Mais toute mon amour en elle conſommée,
Je ne vois rien d'aimable après l'avoir aimée;
Auſſi n'aimai-je plus, & nul objet vainqueur
N'a poſſedé depuis ma veine ni mon cœur.
Vous le dirai-je, ami? tant qu'ont duré nos flammes,
Ma muſe également chatouillait nos deux ames;
Elle avait ſur la mienne un abſolu pouvoir;
J'aimais à le décrire, elle à le recevoir.
Une voix raviſſante, ainſi que ſon viſage,
La faiſait apeller le phénix de notre âge;

---

f) Ce rondeau fut fait par *Corneille* en 1637. dans le tems du différend qu'il eut avec *Scudéri*, au ſujet des obſervations ſur le *Cid*.

Et ſouvent de ſa part je me ſuis vû preſſer
Pour avoir de ma main de quoi mieux l'exercer.
Jugez vous-même, Ariſte, à cette douce amorce,
Si mon génie était pour épargner ſa force :
Cependant mon amour, le père de mes vers,
Le fils du plus bel œil qui fut en l'univers,
A qui déſobéir c'était pour moi des crimes,
Jamais en ſa faveur n'en put tirer deux rimes ;
Tant mon eſprit alors contre moi révolté,
En haine des chanſons ſembloit m'avoir quitté ;
Tant ma veine ſe trouve aux airs mal aſſortie,
Tant avec la muſique elle a d'antipathie ;
Tant alors de bon cœur elle renonce au jour ;
Et l'amitié voudrait ce que n'a pû l'amour !
N'y penſez plus, Ariſte, une telle injuſtice
Expoſerait ma muſe à ſon plus grand ſuplice.
Laiſſe la toûjours libre agir ſuivant ſon choix,
Céder à ſon caprice, & s'en faire des loix.

RONDEAU. *f)*

QU'il faſſe mieux, ce jeune jouvencel,
A qui le Cid donne tant de martel,
Que d'entaſſer injure ſur injure,
Rimer de rage une lourde impoſture,
Et ſe cacher ainſi qu'un criminel. *g)*

g) *Scudéri* n'avait pas d'abord mis ſon nom à ſes obſervations ſur le *Cid*. Il en fut fait deux éditions, ſans qu'on ſût de quelle part elles venaient. Cela ſe découvrit

Chacun connait ſon jaloux naturel,
Le montre au doigt comme un fou ſolemnel,
Et ne croit pas en ſa bonne écriture
Qu'il faſſe mieux.
Paris entier ayant vû ſon cartel,
L'envoye au diable & ſa muſe au bordel. *b*)
Moi, j'ai pitié des peines qu'il endure,
Et comme ami je le prie & conjure,
S'il veut ternir un ouvrage immortel,
Qu'il faſſe mieux.

néanmoins, & les brouilla enſemble.

b) Ce terme groſſier n'eſt pas tolérable; mais *Régnier* & beaucoup d'autres l'avaient employé ſans ſcrupule. *Boileau* même dans le ſiécle des bienſéances, en 1674, ſouilla ſon chef-d'œuvre de l'art poetique par ces deux vers, dans leſquels il caractériſait *Régnier*.

Heureux ſi moins hardi dans ſes vers pleins de ſel,
Il n'eût jamais mené les muſes au bordel.

Ce fut le judicieux *Arnaud* qui l'obligea de réformer ces deux vers, où l'auteur tombait dans le défaut qu'il reprochait à *Régnier*.

Boileau ſubſtitua ces deux vers excellens:

Heureux ſi ſes diſcours exempts du chaſte lecteur,
Ne ſe ſentaient des lieux que fréquentait l'auteur.

Il eût été à ſouhaiter que *Corneille* eût trouvé un *Arnaud*; il lui eût fait ſupprimer ſon rondeau tout entier, qui eſt trop indigne de l'auteur du *Cid*.

CINNA,

OU

LA CLÉMENCE D'AUGUSTE,

TRAGÉDIE.

HORAT. . . . . cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

CINNA,

TRAGÉDIE.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

CE n'eſt pas ici une piéce telle que les *Horaces*. On voit bien le même pinceau, mais l'ordonnance du tableau eſt très-ſupérieure. Il n'y a point de double action : ce ne ſont point des intérêts indépendans les uns des autres, des actes ajoutés à des actes ; c'eſt toûjours la même intrigue. Les trois unités ſont auſſi parfaitement obſervées qu'elles puiſſent l'être, ſans que l'action ſoit gênée, ſans que l'auteur paraiſſe faire le moindre effort. Il y a toûjours de l'art, & l'art s'y montre rarement à découvert.

On donne ici ce chef-d'œuvre du grand CORNEILLE tel qu'il le fit imprimer, avec le chapitre de *Sénèque* le philoſophe, dont il tira ſon ſujet, (ainſi qu'il avait publié le *Cid* avec les vers eſpagnols qu'il traduiſit.) On y ajoûte ſon épître dédicatoire à *Montauron* tréſorier de l'épargne, & la lettre du célèbre *Balzac*.

A MONSIEUR
DE MONTAURON.

MONSIEUR,

Je vous préſente un tableau d'une des plus belles actions d'Auguſte. Ce monarque était tout généreux, & ſa généroſité n'a jamais paru avec tant d'éclat que dans les effets de ſa clémence & de ſa libéralité. *Ces deux rares vertus lui étaient ſi naturelles & ſi inſéparables en lui, qu'il ſemble qu'en cette hiſtoire, que j'ai miſe ſur notre théatre, elles ſe ſoient tour-à-tour entre-produites dans ſon ame. Il avait été ſi* libéral *envers Cinna, que ſa conjuration ayant fait voir une ingratitude extraordinaire, il eut beſoin d'un extraordinaire effort de clémence pour lui pardonner; & le pardon qu'il lui donna, fut la ſource des nouveaux bienfaits dont il lui fut prodigue, pour vaincre tout-à-fait cet eſprit qui n'avait pû être gagné par les premiers; de ſorte qu'il eſt vrai de dire, qu'il eût été moins clément envers lui, s'il eût été moins* libéral, *& qu'il eût été moins* libéral, *s'il eût été moins clément. Cela étant, ne puis-je pas avec juſtice donner le portrait de l'une de ces héroïques vertus à celui qui poſſéde l'autre en un ſi haut degré, puiſque dans cette action, ce grand prince les a ſi bien attachées, & comme unies l'une à l'autre, qu'elles ont été tout enſemble la cauſe & l'effet l'une de l'autre? Je le puis certes d'autant*

---

a) Voilà une étrange lettre, & pour le ſtile & pour les ſentimens. On n'y reconnait point *la main qui crayonna l'ame du grand Pompée, & l'eſprit de Cinna.* Celui qui faiſait des vers ſi ſublimes, n'eſt plus le même en proſe. On ne peut s'empêcher de plaindre *Corneille*, & ſon ſiécle, & les beaux arts, quand on voit ce grand hom-

tant plus juſtement, que je vois votre généroſité, comme voulant imiter ce grand empereur a), *prendre plaiſir à s'étendre ſur les gens de lettres, en un tems où beaucoup penſent avoir trop récompenſé leurs travaux, quand ils les ont honorés d'une louange ſtérile. Vous avez traité quelques-unes de nos muſes avec tant de magnanimité, qu'en elles vous avez obligé toutes les autres; de ſorte qu'il n'en eſt point qui ne vous en doive un remerciement. Trouvez bon, MONSIEUR, que je m'acquitte de celui que je reconnais vous en devoir, par le préſent que je vous fais de ce poëme, que j'ai choiſi comme le plus durable des miens, pour aprendre plus longtems à ceux qui le liront, que le* généreux *monſieur de Montauron, par une* libéralité *inouïe en ce ſiécle, s'eſt rendu toutes les muſes redevables, & que je prens tant de part aux bienfaits dont vous avez ſurpris quelques-unes d'elles, que je m'en dirai toute ma vie,*

MONSIEUR,

Votre très-humble, & très-obligé ſerviteur,

CORNEILLE.

---

me, négligé à la cour, comparer le Sr. de *Montauron* à l'empereur *Auguſte*. Si pourtant la reconnaiſſance arracha ce ſingulier hommage, il faut encor plus en louer *Corneille* que l'en blâmer; mais on peut toûjours l'en plaindre.

EXTRAIT

DU LIVRE DE SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE,

DONT LE SUJET DE CINNA EST TIRÉ.

SENECA lib. 1. de Clementia, cap. 9. *.

DIvus Auguſtus mitis fuit princeps, ſi quis illum à principatu ſuo æſtimare incipiat; in communi quidem republica, duodeviceſimum egreſſus annum, jam pugiones in ſinu amicorum abſconderat, jam inſidiis M. Antonii conſulis latus petierat, jam fuerat collega proſcriptionis: ſed cum annum quadrageſimum tranſiſſet, & in Gallia moraretur, delatum eſt ad eum indicium L. Cinnam ſolidi ingenii virum inſidias ei ſtruere. Dictum eſt & ubi, & quando, & quemadmodum aggredi vellet. Unus ex conſciis deferebat, ſtatuit ſe ab eo vindicare. Conſilium amicorum advocari juſſit.

Nox illi inquieta erat, cum cogitaret adoleſcentem nobilem, hoc detracto integrum, Cn. Pompeii nepotem damnandum. Jam unum hominem occidere non poterat, cum M. Antonio proſcriptionis edictum inter cœnam dictaret. Gemens ſubinde voces varias emittebat & inter ſe contrarias. *Quid ergo? ego percuſſorem meum*

---

* *Remarque de l'éditeur.*

L'avanture de *Cinna* laiſſe quelque doute. Il ſe peut que ce ſoit une fiction de *Sénèque* ou du moins qu'il ait ajouté beaucoup à l'hiſtoire pour mieux faire valoir ſon chapitre de la clémence. C'eſt une choſe bien étonnante que *Suetone* qui entre dans tous les détails de la vie d'*Auguſte* paſſe ſous ſilence un acte de clémence qui ferait tant d'honneur à cet empereur, & qui ſerait la plus mémorable de ſes actions. *Sénèque* ſuppoſe la ſcène en Gaule. *Dion Caſſius* qui raporte cette anecdote longtems après *Sénèque* au milieu du

ſecurum ambulare patiar, me ſollicito? Ergo non dabit pœnas, qui tot civilibus bellis ſœvitiæ petitum caput, tot navalibus, tot pedeſtribus præliis incolume, poſtquam terrâ marique pax parta eſt, non occidere conſtituat, ſed immolare? (Nam ſacrificantem placuerat adoriri.) Rurſus ſilentio interpoſito majore multo voce ſibi quam Cinnæ irascebatur. *Quid vivis, ſi perire te tam multorum intereſt? Quis finis erit ſuppliciorum? quis ſanguinis? Ego ſum nobilibus adoleſcentulis expoſitum caput, in quod mucrones acuant. Non eſt tanti vita, ſi ut ego non peream, tam multa perdenda ſunt.* Interpellavit tandem illum Livia uxor, & *Admittis*, inquit, *muliebre conſilium? Fac quod medici ſolent, ubi uſitata remedia non procedunt, tentant contraria. Severitate nihil adhuc profeciſti: Salvidienum Lepidus ſecutus eſt, Lepidum Murœna, Murœnam Capio, Capionem Egnatius, ut alios taceam quos tantum auſos pudet: nunc tenta quomodo tibi cedat clementia. Ignoſce L. Cinnæ, deprehenſus eſt, jam nocere tibi non poteſt, prodeſſe famæ tuæ poteſt.*

Gaviſus ſibi quod advocatum invenerat, uxori quidem gratias egit: renuntiari autem extemplò amicis quos in conſilium rogaverat, imperavit, & Cinnam unum ad ſe accerſit, dimiſſiſque omnibus è cubiculo, cum alteram poni Cinnæ cathedram juſſiſſet: *Hoc*, inquit, *primùm à te peto ne me loquentem interpelles, ne meo ſermone medio proclames; dabitur tibi loquendi liberum tempus. Ego te, Cinna, cum in hoſtium caſtris*

troiſiéme ſiécle de notre ere vulgaire, dit que la choſe arriva dans Rome. J'avoue que je croirai difficilement qu'*Auguſte* ait nommé ſur le champ premier conſul un homme convaincu d'avoir voulu l'aſſaſſiner.

Mais vraie ou fauſſe, cette clémence d'*Auguſte* eſt un des plus nobles ſujets de tragédies, une des plus belles inſtructions pour les princes. C'eſt une grande leçon de mœurs; c'eſt à mon avis, le chef-d'œuvre de *Corneille*, malgré quelques défauts.

inveniſſem, non factum tantùm mihi inimicum, ſed natum, ſervavi patrimonium tibi omne conceſſi; hodie tam felix es & tam dives, ut victo victores invideant: Sacerdotium tibi petenti, præteritis compluribus quorum parentes mecum militaverant, dedi. Cum ſic de te meruerim, occidere me conſtituiſti.

Cum ad hanc vocem exclamaſſet Cinna, procul hanc ab ſe abeſſe dementiam: *Non præſtas*, inquit, *fidem, Cinna, convenerat ne interloquereris. Occidere, inquam, me paras.* Adjecit locum, ſocios, diem, ordinem inſidiarum, cui commiſſum eſſet ferrum. Et cum defixum videret, nec ex conventione jam, ſed ex conſcientia tacentem: *Quo*, inquit, *hoc animo facis? Ut ipſe ſis princeps? Male mehercule cum republica agitur, ſi tibi ad imperandum nihil præter me obſtat. Domum tuam tueri non potes, nuper libertini hominis gratia in privato judicio ſuperatus es. Adeo nihil facilius putas quam contra Cæſarem advocare? Cedo, ſi ſpes tuas ſolus impedio. Pauluſne te & Fabius Maximus & Coſſi & Servilii ferent, tantumque agmen nobilium, non inania nomina præferentium, ſed eorum qui imaginibus ſuis decori ſunt?* Ne totam ejus orationem repetendo magnam partem voluminis occupem, diutius enim quam duabus horis locutum eſſe conſtat, cum hanc pœnam, qua ſola erat contentus futurus, extenderet. *Vitam tibi*, inquit, *Cinna, iterum do, prius hoſti, nunc inſidiatori ac parricidæ. Ex hodierno die inter nos amicitia incipiat. Contendamus, utrum ego meliore fide vitam tibi dederim, an tu debeas.* Poſt hæc detulit ultrò conſulatum, queſtus quod non auderet petere, amiciſſimum, fideliſſimumque habuit, hæres ſolus fuit illi, nullis amplius inſidiis ab ullo petitus eſt.

---

a) Les étrangers verront dans cette lettre quelle était l'éloquence de ce tems-là. Il n'eſt guères convenable peut-être que l'éloquence ſoit le partage d'une lettre fa-

LETTRE
DE
MONSIEUR DE BALZAC
A MONSIEUR CORNEILLE.

MONSIEUR,

a) *J'ai ſenti un notable ſoulagement depuis l'arrivée de votre paquet, & je crie miracle ! dès le commencement de ma lettre. Votre Cinna guérit les malades : il fait que les paralitiques battent des mains : il rend la parole à un muët, ce ſérait trop peu de dire à un enrumé. En effet, j'avais perdu la parole avec la voix ; & puiſque je les recouvre l'une & l'autre par votre moyen, il eſt bien juſte que je les employe toutes deux à votre gloire, & à dire ſans ceſſe,* La belle choſe ! *Vous avez peur néanmoins d'être de ceux qui ſont accablés par la majeſté des ſujets qu'ils traitent, & ne penſez pas avoir aporté aſſez de force, pour ſoutenir la grandeur romaine. Quoique cette modeſtie me plaiſe, elle ne me perſuade pas, & je m'y oposе pour l'intérêt de la vérité. Vous êtes trop ſubtil examinateur d'une compoſition univerſellement aprouvée : & s'il était vrai qu'en quelqu'une de ſes parties vous euſſiez ſenti quelque faibleſſe, ce ſerait un ſecret entre vos muſes & vous, car je vous aſſure que perſonne ne l'a reconnuë. La faibleſſe ſerait de notre expreſſion, & non pas de vôtre penſée : elle viendrait du défaut des inſtrumens, & non pas de la faute de l'ouvrier : il faudrait en accuſer l'incapacité de notre langue.*

Vous nous faites voir Rome tout ce qu'elle peut être à Paris, & ne l'avez point briſée en la remuant. Ce n'eſt point une Rome de Caſſiodo-

---

miliére ; & comme dit M. l'abbé d'*Olivet*, *Balzac* écrivait une lettre comme *Lingende* faiſait un ſermon, ou un panégirique ; il s'étudiait à prodiguer les figures.

re b), *& auſſi déchirée qu'elle était au ſiécle des Théodorics : c'eſt une Rome de Tite-Live, & auſſi pompeuſe qu'elle était au tems des premiers Céſars. Vous avez même trouvé ce qu'elle avait perdu dans les ruines de la république, cette noble & magnanime fierté ; & il ſe voit bien quelques paſſables traducteurs de ſes paroles & de ſes locutions, mais vous êtes le vrai & le fidèle interprète de ſon eſprit & de ſon courage. Je dis plus, monſieur, vous êtes ſouvent ſon pédagogue, & l'avertiſſez de la bienſéance, quand elle ne s'en ſouvient pas. Vous êtes le réformateur du vieux tems, s'il a beſoin d'embelliſſement, ou d'apui. Aux endroits où Rome eſt de brique, vous la rebâtiſſez de marbre : quand vous trouvez du vuide, vous le rempliſſez d'un chef-d'œuvre ; & je prens garde que ce que vous prêtez à l'hiſtoire eſt toujours meilleur que ce que vous empruntez d'elle.*

La femme d'Horace, & la maîtreſſe de Cinna, qui ſont vos deux véritables enfantemens, & les deux pures créatures de votre eſprit, ne ſont elles pas auſſi les principaux ornemens de vos deux poëmes ? Et qu'eſt-ce que la ſaine antiquité a produit de vigoureux & de ferme dans le ſexe faible, qui ſoit comparable à ces nouvelles héroïnes que vous avez miſes au monde, à ces romaines de votre façon ? Je ne m'ennuye point depuis quinze jours, de conſidérer celle que j'ai reçuë la dernière.

Je l'ai fait admirer à tous les habiles de notre province : nos orateurs & nos poëtes en diſent merveilles : mais un docteur de mes voiſins, qui ſe met d'ordinaire ſur le haut ſtile, en parle certes d'une étrange ſorte ; & il n'y a point de mal que vous ſachiez juſques où vous avez porté ſon eſprit. Il ſe contentait le premier jour de dire que votre Emilie était la rivale de Caton & de Brutus, dans la paſſion de la liberté. A cette heu-

b) Pourquoi parler de *Théodoric* & de *Caſſiodore* quand il s'agit d'*Auguſte*.

c) Voilà une plaiſante épithète que celle de *ſainte*, donnée par ce docteur à *Emilie*.

d) Il paraît qu'en effet *Emilie* était regardée comme le premier perſonnage de la piéce, & que dans les commencemens on n'imaginait pas que l'intérêt pût tomber ſur *Auguſte*.

e) C'eſt donc *Cinna* qu'on regardait com-

re il va bien plus loin. Tantôt il la nomme la poſſédée du démon de la république, & quelquefois la belle, la raiſonnable, la ſainte c) *& l'adorable furie. Voilà d'étranges paroles ſur le ſujet de votre romaine ; mais elles ne ſont pas ſans fondement. Elle inſpire en effet toute la conjuration, & donne chaleur au parti, par le feu qu'elle jette dans l'ame du chef. Elle entreprend, en ſe vengeant,* d) *de venger toute la terre : elle veut ſacrifier à ſon père, une victime, qui ſerait trop grande pour Jupiter même. C'eſt à mon gré une perſonne ſi excellente, que je penſe dire peu à ſon avantage, de dire que vous êtes beaucoup plus heureux en votre race que Pompée n'a été en la ſienne, & que votre fille Emilie vaut ſans comparaiſon davantage que Cinna ſon petit-fils. Si celui-ci même a plus de vertu que n'a crû Sénèque, c'eſt pour être tombé entre vos mains, & à cauſe que vous avez pris ſoin de lui. Il vous eſt obligé de ſon mérite, comme à Auguſte de ſa dignité. L'empereur le fit conſul, & vous l'avez fait* honnête homme e) *: mais vous l'avez pû faire par les loix d'un art, qui polit & orne la vérité, qui permet de favoriſer en imitant ; qui quelquefois ſe propoſe le ſemblable, & quelquefois le meilleur. J'en dirais trop, ſi j'en diſais davantage. Je ne veux pas commencer une diſſertation, je veux finir une lettre, & conclure par les proteſtations ordinaires, mais très-ſincères & très-véritables, que je ſuis,*

MONSIEUR,

Votre très-humble ſerviteur,
BALZAC.

---

me l'honnête homme de la piéce, parce qu'il avait voulu venger la liberté publique. En ce cas, il falait qu'on ne regardât la clémence d'*Auguſte* que comme un trait de politique conſeillé par *Livie*.

Dans les premiers mouvemens des eſprits émus par un poëme tel que *Cinna*, on eſt frapé & ébloui de la beauté des détails ; on eſt longtems ſans former un jugement précis ſur le fonds de l'ouvrage.

ACTEURS.

OCTAVE-CÉSAR-AUGUSTE, empereur de Rome.

LIVIE, impératrice.

CINNA, fils d'une fille de Pompée, chef de la conjuration contre Auguſte.

MAXIME, autre chef de la conjuration.

EMILIE, fille de C. Toranius tuteur d'Auguſte, & proſcrit par lui durant le triumvirat.

FULVIE, confidente d'Emilie.

POLYCLETE, affranchi d'Auguſte.

EVANDRE, affranchi de Cinna.

EUPHORBE, affranchi de Maxime.

La ſcène eſt à Rome.

OXFORD

CINNA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EMILIE.

a) IMPATIENS déſirs d'une illuſtre vengeance, b)
Dont ſa mort de mon père a formé la naiſſance,
Enfans impétueux de mon reſſentiment,
Que ma douleur ſéduite embraſſe aveuglément,
c) Vous prenez ſur mon ame un trop puiſſant empire;
Durant quelques momens ſouffrez que je reſpire,
Et que je conſidère, en l'état où je ſuis,
Et ce que je hazarde, & ce que je pourſuis.

---

a) Pluſieurs actrices ont ſuprimé ce monologue dans les repréſentations. Le public même paraiſſait ſouhaiter ce retranchement. On y trouvait de l'amplification. Ceux qui fréquentent les ſpectacles diſaient qu'*Emilie* ne devait pas ainſi ſe parler à elle-même, ſe faire des objections & y répondre, que c'était une déclamation de rhétorique, que les mêmes choſes qui ſeraient très-convenables quand on parle à ſa confidente, ſont très-déplacées quand on s'entretient toute ſeule avec ſoi-même; qu'enfin la longueur de ce monologue y jettait de la froideur, & qu'on doit toûjours ſuprimer ce qui n'eſt pas néceſſaire.

Cependant j'étais ſi touché des beautés répandues dans cette premiére ſcène que j'engageai l'actrice qui jouait *Emilie* à la remettre au théatre: & elle fut très-bien reçue.

b) *Impatiens déſirs d'une illuſtre vengeance.*] Quand il ſe trouve des acteurs capables de jouer *Cinna*, on retranche aſſez communément ce monologue. Le public a perdu le goût de ces déclamations, celle-

d) Quand je regarde Auguſte au milieu de ſa gloire,
e) Et que vous reprochez à ma triſte mémoire,
Que par ſa propre main mon père maſſacré,
Du trône où je le vois fait le premier degré :
Quand vous me préſentez cette ſanglante image,
f) La cauſe de ma haine, & l'effet de ſa rage,
Je m'abandonne toute à vos ardens tranſports,
g) Et crois pour une mort lui devoir mille morts.
Au milieu toutefois d'une fureur ſi juſte,
h) J'aime encore plus Cinna que je ne hais Auguſte ;
Et je ſens refroidir ce bouillant mouvement,
Quand il faut pour le ſuivre expoſer mon amant.
Oui, Cinna, contre moi moi-même je m'irrite,
Quand je ſonge aux dangers où je te précipite.
Quoique pour me ſervir tu n'apréhendes rien,

ci n'eſt pas néceſſaire à la piéce. Mais n'a-t-elle pas de grandes beautés ? n'eſt-elle pas majeſtueuſe, & même aſſez paſſionnée ? *Boileau* trouvait dans ces *impatiens déſirs, enfans du reſſentiment, embraſſés par la douleur*, une eſpèce de famille ; il prétendait que les grands intérêts & les grandes paſſions s'expriment plus naturellement ; il trouvait que le poëte parait trop ici, & le perſonnage trop peu.

c) *Vous prenez ſur mon ame un trop puiſſant empire.*] Il y avait dans les premiéres éditions, *Vous régnez ſur mon ame avecque trop d'empire : avecque* faiſait un ſon dur & trainant, comme on l'a déja remarqué. On ne peut corriger mieux.

d) *Quand je regarde Auguſte au milieu de ſa gloire.*] Il y avait dans les premiéres éditions, *au trône de ſa gloire.*

e) *Et que vous reprochez à ma triſte mémoire.*] Ces déſirs rapellent à *Emilie* le meurtre de ſon père, & ne le lui reprochent pas. Il falait dire, *vous me reprochez de ne l'avoir pas encor vengé*, & non pas, *vous me reprochez ſa proſcription* ; car elle n'eſt certainement pas cauſe de cette mort.

f) *La cauſe de ma haine & l'effet de ſa rage.*] *Emilie* a déja dit quelle eſt la cauſe de ſa rage ; la *cauſe* & *l'effet* paraiſſent trop recherchés.

g) *Et crois pour une mort lui devoir* mille *morts.*

. . . . . .

Te demander du ſang, c'eſt expoſer le tien.
D'une ſi haute place on n'abat point de têtes,
Sans attirer ſur ſoi mille & mille tempêtes ;
L'iſſue en eſt douteuſe, & le péril certain.
Un ami déloyal peut trahir ton deſſein ;
L'ordre mal concerté, l'occaſion mal priſe,
Peuvent ſur ſon auteur renverſer l'entrepriſe,
Tourner ſur toi les coups dont tu le veux fraper ;
Dans ſa ruïne même il peut t'enveloper ;
Et quoi qu'en ma faveur ton amour exécute,
Il te peut en tombant écraſer ſous ſa chute.
Ah ! ceſſe de courir à ce mortel danger :
Te perdre en me vengeant ce n'eſt pas me venger.
Un cœur eſt trop cruel quand il trouve des charmes
Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes ;

Sans attirer ſur ſoi mille & mille tempêtes.]

Mille morts, *mille & mille tempêtes*, ne ſont que de légères négligences, auxquelles il ne faut pas prendre garde dans les ouvrages de génie, & ſurtout dans ceux du ſiécle de *Corneille*, mais qu'il faut éviter ſoigneuſement aujourd'hui.

b) J'aime encor plus Cinna que je ne haïs Auguſte.] de bons critiques qui connaiſſent l'art & le cœur humain, n'aiment pas qu'on annonce ainſi de ſang froid les ſentimens de ſon cœur. Ils veulent que les ſentimens échapent à la paſſion. Ils trouvent mauvais qu'on diſe, *j'aime plus celui-ci que je ne haïs celui-là. Je ſens refroidir mon mouvement bouillant, je m'irrite contre moi-même, j'ai de la fureur.* Ils veulent que cette fureur, cet amour, cette haine, ces bouillants mouvemens éclatent ſans que le perſonnage vous en avertiſſe. C'eſt le grand art de *Racine*. Ni *Phedre* ni *Iphigenie*, ni *Agrippine* ni *Roxane*, ni *Monime*, ne débutent par venir étaler leurs ſentimens ſecrets dans un monologue, & par raiſonner ſur les intérêts de leurs paſſions. Mais il faut toûjours ſe ſouvenir que c'eſt *Corneille* qui a débrouillé l'art, & que ſi ces amplifications de rhétorique ſont un défaut aux yeux des connaiſſeurs, ce défaut eſt réparé par de très-grandes beautés.

Et l'on doit mettre au rang des plus cuiſans malheurs
La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs.
Mais peut-on en verſer alors qu'on venge un père?
Eſt-il perte à ce prix qui ne ſemble légère?
Et quand ſon aſſaſſin tombe ſous notre effort,
Doit-on conſidérer ce que coûte ſa mort?
Ceſſez, vaines frayeurs, ceſſez, lâches tendreſſes,
De jetter dans mon cœur vos indignes faibleſſes;
Et toi qui les produis par tes ſoins ſuperflus,
i) Amour, ſers mon devoir, & ne le combats plus.
Lui céder c'eſt ta gloire, & le vaincre ta honte;
Montre-toi *généreux, ſouffrant qu'il te ſurmonte.*
Plus tu lui donneras, plus il te va donner,
Et ne triomphera que pour te couronner.

SCENE II.

EMILIE, FULVIE.

EMILIE.

JE l'ai juré, Fulvie, & je le jure encore,
Quoique j'aime Cinna, *k*) quoique mon cœur l'adore,

i) *Amour, ſers mon devoir & ne le combats plus.*] Il ſemble que le monologue devrait finir là. Les quatre derniers vers ne ſont-ils pas ſurabondans? les penſées n'en ſont-elles pas recherchées & hors de la nature? Qu'importe de la gloire ou de la honte de l'amour? Qu'eſt-ce que ce devoir qui ne triomphera que pour couronner l'amour? D'ailleurs dans le dernier de ces vers, au lieu de

Et ne triomphera que pour te couronner,

il faudrait, *il ne triomphera*; mais les vers précédens paraiſſent dignes de *Corneille*, & j'oſe croire qu'au théatre il faudrait réciter ce monologue en retranchant

S'il me veut poſſéder, Auguſte doit périr;
Sa tête eſt le ſeul prix dont il peut m'acquérir.
Je lui preſcris la loi que mon devoir m'impoſe.

FULVIE.

Elle a pour la blâmer une trop juſte cauſe.
l) Par un ſi grand deſſein vous vous faites juger
m) Digne ſang de celui que vous voulez venger:
Mais encor une fois, ſouffrez que je vous die
Qu'une ſi juſte ardeur devrait être atiédie.
Auguſte chaque jour, à force de bienfaits,
Semble aſſez réparer les maux qu'il vous a faits;
Sa faveur envers vous paraît ſi déclarée,
Que vous êtes chez lui la plus conſidérée;
Et de ſes courtiſans ſouvent les plus heureux
Vous preſſent à genoux de lui parler pour eux.

EMILIE.

Toute cette faveur ne me rend pas mon père;
Et de quelque façon que l'on me conſidère,
Abondante en richeſſe, ou puiſſante en crédit,
Je demeure toûjours la fille d'un proſcrit.
Les bienfaits ne ſont pas toûjours ce que tu penſes;
D'une main odieuſe ils tiennent lieu d'offenſes:

ſeulement ces quatres derniers vers qui ne ſont pas dignes du reſte.

k) *Quoique j'aime Cinna, quoique mon cœur l'adore.*] Des critiques trouvent ce vers languiſſant, par le ſoin même que prend l'auteur de lui donner de la force; ils diſent qu'*adore* n'eſt que la répétition de j'aime.

l) *Vous vous faites juger* eſt plus languiſſant : d'ailleurs c'eſt un grand ſecret. On ne peut encor le juger.

m) *Digne ſang.*] *Euvenius* était un plebeïen inconnu qui n'avait joüé aucun rôle, & qu'*Octave* ſacrifia dans les proſcriptions parce qu'il était riche.

Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr,
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.
Il m'en fait chaque jour ſans changer mon courage.
Je ſuis ce que j'étais, & je puis davantage;
Et des mêmes préſens qu'il verſe dans mes mains
J'achète contre lui les eſprits des romains.
Je recevrais de lui la place de Livie,
n) Comme un moyen plus ſûr d'attenter à ſa vie:
Pour qui venge ſon père il n'eſt point de forfaits,
Et c'eſt vendre ſon ſang que ſe rendre aux bienfaits.

FULVIE.

Quel beſoin *toutefois de paſſer pour ingrate?*
Ne pouvez-vous haïr ſans que la haine éclate?
Aſſez d'autres ſans vous n'ont pas mis en oubli
Par quelles cruautés ſon trône eſt établi.
Tant de braves romains, tant d'illuſtres victimes,
o) Qu'à ſon ambition ont immolé ſes crimes,
Laiſſent à leurs enfans d'aſſez vives douleurs,
Pour venger votre perte en vengeant leurs malheurs.
Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les ſuivre.
Qui vit haï de tous ne ſaurait long-tems vivre.
Remettez à leurs bras les communs intérêts,
Et n'aidez leurs deſſeins que par des vœux ſecrets.

EMILIE.

Quoi, je le haïrai ſans tâcher de lui nuire?
J'attendrai du hazard qu'il oſe le détruire?

n) *Comme un moyen plus sûr d'attenter à ſa vie.*] Ce ſentiment furieux eſt, à mon gré, une raiſon pour ne pas ſuprimer le monologue qui prépare cette férocité.

o) *Qu'à ſon ambition ont immolé ſes crimes.*] *Ambition ont* eſt bien dûr à l'oreille. Fuyez des mauvais ſons le concours odieux.

Et je ſatisferai des devoirs ſi preſſans
Par une haine obſcure, & des vœux impuiſſans?
Sa perte que je veux me deviendrait amère,
Si quelqu'un l'immolait à d'autres qu'à mon père;
p) Et tu verrais mes pleurs couler pour ſon trépas,
Qui le faiſant périr ne me vengerait pas.
C'eſt une lâcheté que de remettre à d'autres
Les intérêts publics qui s'attachent aux nôtres.
Joignons à la douceur de venger nos parens,
La gloire qu'on remporte à punir les tyrans;
Et faiſons publier par toute l'Italie,
La liberté de Rome eſt l'œuvre d'Emilie;
On a touché ſon ame, & ſon cœur eſt épris;
Mais elle n'a donné ſon amour qu'à ce prix.

FULVIE.

Votre amour à ce prix n'eſt qu'un préſent funeſte;
Qui porte à votre amant ſa perte manifeſte.
Penſez mieux, Emilie, à quoi vous l'expoſez,
Combien à cet écueil ſe ſont déja briſés;
Ne vous aveuglez point quand ſa mort eſt viſible.

EMILIE.

Ah! tu ſais me fraper par où je ſuis ſenſible.
Quand je ſonge aux dangers que je lui fais courir,
La crainte de ſa mort me fait déja mourir;
Mon eſprit en déſordre à ſoi-même s'opoſe;
Je veux, & ne veux pas, je m'emporte, & je n'oſe;

p) Ce ſentiment atroce & ces beaux vers ont été imités par *Racine* dans *Andromaque*.

Ma vengeance eſt perdue
S'il ignore en mourant que c'eſt moi qui le tue.

Et mon devoir confus, languiſſant, étonné,
Céde aux rébellions de mon cœur mutiné.
q) Tout beau, ma paſſion, deviens un peu moins forte:
Tu vois bien des hazards, ils ſont grands, mais n'importe;
Cinna n'eſt pas perdu pour être hazardé.
De quelques légions qu'Auguſte ſoit gardé,
Quelque ſoin qu'il ſe donne, & quelque ordre qu'il tienne;
Qui mépriſe la vie, eſt maître de la ſienne.
Plus le péril eſt grand, plus doux en eſt le fruit;
La vertu nous y jette, & la gloire le ſuit.
Quoi qu'il en ſoit, qu'Auguſte, ou que Cinna périſſe,
Aux manes paternels *r*) je dois ce ſacrifice:
Cinna me l'a promis en recevant ma foi:
Et ce coup ſeul auſſi le rend digne de moi.
Il eſt tard, après tout, de m'en vouloir dédire.
Aujourd'hui l'on s'aſſemble, aujourd'hui l'on conſpire;
L'heure, le lieu, le bras ſe choiſit aujourd'hui;
s) Et c'eſt à faire enfin à mourir après lui.
Mais le voici qui vient.

SCENE

q) *Tout beau, ma paſſion, deviens un peu moins forte.*] *Tout beau* revient au *pian piano* des italiens. Ce mot familier eſt banni du diſcours ſérieux, à plus forte raiſon de la poëſie; & l'apoſtrophe à ſa paſſion ſort du ton du dialogue & de la vérité; c'eſt un tour de rhéteur qu'on ſe permettait encor.

r) *Je dois ce ſacrifice.*] Il ſemble, par ces expreſſions, qu'elle doive le ſacrifice de *Cinna*.

ſ) *Et c'eſt à faire enfin à mourir après*

SCENE III.

CINNA, EMILIE, FULVIE.

EMILIE.

CInna, votre aſſemblée
Par l'effroi du péril n'eſt-elle point troublée ?
Et reconnaiſſez-vous au front de vos amis,
Qu'ils ſoient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis ?

CINNA.

Jamais contre un tyran entrepriſe conçue
Ne permit d'eſpérer une ſi belle iſſue :
Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort ;
Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord.
Tous s'y montrent portés avec tant d'allégreſſe,
Qu'ils ſemblent comme moi ſervir une maîtreſſe ;
Et tous font éclater un ſi puiſſant courroux,
Qu'ils ſemblent tous venger un père comme vous.

EMILIE.

Je l'avais bien prévû, que pour un tel ouvrage
Cinna ſaurait choiſir des hommes de courage,
Et ne remettrait pas en de mauvaiſes mains
L'intérêt d'Emilie, & celui des romains.

---

lui.] *Et c'eſt à faire* eſt encor une expreſſion bourgeoiſe hors d'uſage, même aujourd'hui chez le peuple. Remarquez que dans cette ſcène, il n'y a preſque que ces deux mots à reprendre, & que la piéce eſt faite depuis ſix-vingt ans. Ce n'eſt qu'une ſcène avec une confidente, & elle eſt ſublime.

CINNA.

Plût aux dieux que vous-même euſſiez vû de quel zèle *t*)
Cette troupe entreprend une action ſi belle!
Au ſeul nom de Céſar, d'Auguſte, d'empereur,
Vous euſſiez vû leurs yeux s'enflammer de fureur;
Et dans un même inſtant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur, & rougir de colère.
Amis, leur ai-je dit, *voici le jour heureux*
u) *Qui doit conclure enfin nos deſſeins généreux:*
Le ciel entre nos mains a mis le ſort de Rome,
Et ſon ſalut dépend de la perte d'un homme,
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
A ce tigre altéré de tout le ſang romain.
Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues?
Combien de fois changé de partis & de ligues?
Tantôt ami d'Antoine, & tantôt ennemi,
Et jamais inſolent ni cruel à demi?
Là, par un long récit de toutes les miſères
x) Que durant notre enfance ont enduré nos pères,
Renouvellant leur haine avec leur ſouvenir,

t) Ce diſcours de *Cinna* eſt un des plus beaux morceaux d'éloquence que nous ayons dans notre langue.

u) *Qui doit conclure enfin nos deſſeins généreux.*] Le mot *deſſein* ne convient pas à *conclure*. Il me ſemble qu'on conclut une affaire, un traité, un marché, que l'on conſomme un deſſein, qu'on l'exécute, qu'on l'effectue. Peut-être que le verbe *remplir* eût été plus juſte & plus poëtique que *conclure*.

x) *Que durant notre enfance ont enduré.*] *Durant* & *enduré* dans le même vers ne ſont qu'une inadvertance; il était aiſé de mettre *pendant notre enfance*. Mais *ont enduré* paraît une faute aux grammairiens; ils voudraient *les misères qu'ont endurées nos pères*. Je ne ſuis point du tout de leur avis. Il ſerait ridicule de dire, *les misères qu'ont ſouffertes nos pères*, quoiqu'il faille dire, *les misères que nos pères ont ſouffertes*. S'il n'eſt pas permis à un poëte de ſe ſervir

Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
Je leur fais des tableaux de ces triſtes batailles
Où Rome par ſes mains déchirait ſes entrailles,
Où l'aigle abattait l'aigle, & de chaque côté
Nos légions s'armaient contre leur liberté;
y) Où les meilleurs ſoldats, & les chefs les plus braves
Mettaient toute leur gloire à devenir eſclaves;
Ou pour mieux aſſurer la honte de leurs fers,
Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers;
Et l'exécrable honneur de lui donner un maître,
Faiſant aimer à tous l'infame nom de traître;
Romains contre romains, parens contre parens,
Combattaient ſeulement pour le choix des tyrans.
J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuſe, inexorable,
Funeſte aux gens de bien, aux riches, au ſénat,
Et pour tout dire enfin, de leur triumvirat.
Mais je ne trouve point de couleurs aſſez noires
Pour en repréſenter les tragiques hiſtoires.
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphans,

---

en ce cas du participe abſolu, il faut renoncer à faire des vers.

y) Où *nos meilleurs ſoldats, & nos chefs les plus braves.*] Les premiéres éditions portent :

Où le but des ſoldats & des chefs les plus braves,
Etait d'être vainqueurs pour devenir eſclaves,
Où chacun trahiſſait aux yeux de l'univers
Soi-même & ſon pays pour ſe donner des fers.

Ce mot *but* dans cette place, ne paraiſſait ni aſſez noble, ni aſſez juſte. *Aux yeux de l'univers* était un faible hémiſtiche, un de ces vers oiſeux qui ſervaient uniquement à la rime. *Corneille* corrigea ces deux petites fautes, & mit à la place ces vers dignes du reſte de cet admirable récit.

Rome entière noyée au ſang de ſes enfans,
Les uns aſſaſſinés dans les places publiques,
Les autres dans le ſein de leurs dieux domeſtiques;
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par ſa femme en ſon lit égorgé;
Le fils tout dégoutant du meurtre de ſon père,
Et ſa tête à la main demandant ſon ſalaire;
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits,
Qu'un crayon imparfait de leur ſanglante paix.
Vous dirai-je les noms de ces grands perſonnages
2) Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,
De ces fameux proſcrits, ces demi-dieux mortels,
Qu'on a ſacrifiés juſques ſur les autels?
Mais pourai-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémiſſemens, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les eſprits de tous nos conjurés?
Je n'ai point perdu tems, & voyant leur colère
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoute en peu de mots: *Toutes ces cruautés,*
La perte de nos biens & de nos libertés,
Le ravage des champs, le pillage des villes,

2) *Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages.*] Dans le tems de *Corneille* on diſait *les courages* pour *les eſprits*. On peut même ſe ſervir encor du mot *courage* en ce ſens; mais *aigrir* n'eſt pas aſſez fort. *Cinna* a peint les proſcriptions pour faire horreur, pour enflammer les eſprits, pour les irriter, pour les envenimer, pour les ſaiſir d'indignation, pour les remplir des fureurs de la vengeance.

a) *Mais nous pouvons changer un deſtin ſi funeſte.*]

Il y avait auparavant:

Rendons toutefois grace à la bonté céleſte.

b) *Nous n'avons point de vengeur.*] Il

Et les proſcriptions, & les guerres civiles,
Sont les degrés ſanglans dont Auguſte a fait choix
Pour monter ſur le trône, & nous donner des loix :
a) Mais nous pouvons changer un deſtin ſi funeſte,
Puiſque de trois tyrans c'eſt le ſeul qui nous reſte,
Et que juſte une fois il s'eſt privé d'apui,
Perdant, pour régner ſeul, deux méchans comme lui.
Lui mort, b) nous n'avons point de vengeur, ni de maître ;
Avec la liberté Rome c) s'en va renaître ;
Et nous mériterons le nom de vrais romains,
Si le joug qui l'accable eſt briſé par nos mains.
Prenons l'occaſion, tandis qu'elle eſt propice.
Demain au capitole il fait un ſacrifice,
Qu'il en ſoit la victime, & faiſons en ces lieux
Juſtice à tout le monde à la face des dieux.
Là preſque pour ſa ſuite il n'a que notre troupe ;
C'eſt de ma main qu'il prend & l'encens & la coupe ;
Et je veux pour ſignal, que cette même main
Lui donne au lieu d'encens d'un poignard dans le ſein.
Ainſi d'un coup mortel la victime frapée
Fera voir ſi je ſuis du ſang du grand Pompée ;
Faites voir après moi ſi vous vous ſouvenez

veut dire ; *mort il eſt ſans vengeur, & nous ſommes ſans maître :* en effet, c'eſt Rome qui a des vengeurs dans les aſſaſſins du tyran. *Corneille* entend donc qu'*Auguſte* reſtera ſans vengeance.

c) *S'en va renaître.*] Cette expreſſion n'eſt point fautive en poeſie, au contraire : voyez dans l'*Iphigénie* de *Racine :*

Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
L'éternel entretien des ſiécles à venir.

Cet exemple eſt un de ceux qui peuvent ſervir à diſtinguer le langage de la poëſie de celui de la proſe.

Des illuſtres ayeux de qui vous êtes nés.
A peine ai-je achevé, que chacun renouvelle,
Par un noble ſerment, le vœu d'être fidelle:
L'occaſion leur plaît, mais chacun veut pour ſoi
L'honneur du premier coup que j'ai choiſi pour moi.
La raiſon régle enfin l'ardeur qui les emporte.
Maxime & la moitié s'aſſurent de la porte:
L'autre moitié me ſuit, & doit l'environner,
Prête au moindre ſignal que je voudrai donner.
Voilà, belle Emilie, à quel point nous en ſommes.
Demain, j'attens la haine ou la faveur des hommes,
Le nom de *parricide, ou de libérateur*,
Céſar celui de prince, *d*) ou d'un uſurpateur.
Du ſuccès qu'on obtient contre la tyrannie
Dépend ou notre gloire, ou notre ignominie;
e) Et le peuple inégal à l'endroit des tyrans,
S'il les déteſte morts, les adore vivans.
Pour moi, ſoit que le ciel me ſoit dur, ou propice,
Qu'il m'élève à la gloire, ou me livre au ſuplice,
Que Rome ſe déclare ou pour ou contre nous,
Mourant pour vous ſervir, tout me ſemblera doux.

d) *Ou d'un uſurpateur.*] Il faut *d'uſurpateur* dans la régle; *il aura le nom de prince légitime ou d'uſurpateur.* Mais gênons la poëſie le moins que nous pourrons.

e) *Et le peuple inégal à l'endroit des tyrans.*] Ce terme *à l'endroit* n'eſt plus d'uſage dans le ſtile noble.

f) *Sont-ils morts tous entiers?*] Il y avait:

Et ſont-ils morts entiers avecque leurs deſſeins?

D'abord l'auteur ſubſtitua, *Et ſont-ils morts entiers avec leurs grands deſſeins?* enſuite il mit, *ſont-ils morts tous entiers?* Cette expreſſion ſublime, *mourir tout entier*, eſt priſe du latin d'Horace, *non om-*

EMILIE.

Ne crain point de ſuccès qui ſouille ta mémoire.
Le bon & le mauvais ſont égaux pour ta gloire;
Et dans un tel deſſein le manque de bonheur
Met en péril ta vie, & non pas ton honneur.
Regarde le malheur de Brute &, de Caſſie;
La ſplendeur de leur nom en eſt-elle obſcurcie?
f) Sont-ils morts tous entiers avec leurs grands deſſeins?
Ne les compte-t-on plus pour les derniers romains?
Leur mémoire dans Rome eſt encor précieuſe,
Autant que de Céſar la vie eſt odieuſe:
Si leur vainqueur y régne; ils y ſont regrettés,
Et par les vœux de tous leurs pareils ſouhaités.
g) Va marcher ſur leurs pas où l'honneur te convie: *h*)
Mais ne perds pas le ſoin de conſerver ta vie;
Souvien-toi du beau feu dont nous ſommes épris,
Qu'auſſi bien que la gloire Emilie eſt ton prix;
i) Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'attendent,
Que tes jours me ſont chers, que les miens en dépendent.
Mais quelle occaſion mène Evandre vers nous?

---

nis moriar; & *tout entier* eſt plus énergique. *Racine* l'a imitée dans ſa belle piéce d'*Iphigénie*:

Ne laiſſer aucun nom & mourir tout entier.

g) *Va marcher.*] Il faudrait *va*, *marche*. On ne dit pas plus *allons marcher*, qu'*allons aller*.

h) *Convie* eſt une très-belle expreſſion, elle était très-uſitée dans le grand ſiécle de Louis XIV. Il eſt à ſouhaiter que ce mot continue d'être en uſage.

i) *Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'attendent.*] Ailleurs ce mot de *faveurs* exciterait le ris & le murmure; mais ce mot eſt ici confondu dans la foule des beautés de cette ſcène, ſi vive, ſi éloquente, & ſi romaine.

SCENE IV.

CINNA, EMILIE, EVANDRE, FULVIE.

EVANDRE.

Seigneur, Céſar vous mande, & Maxime avec vous.

CINNA.

Et Maxime avec moi ! Le ſais-tu bien, Evandre ?

EVANDRE.

Polyclète eſt encor chez vous à vous attendre,
Et fût venu lui-même avec moi vous chercher,
Si ma dextérité n'eût ſû l'en empêcher.
Je vous en donne avis de peur d'une ſurpriſe.
Il preſſe fort.

EMILIE.

Mander les chefs de l'entrepriſe !
Tous deux ! en même tems ! Vous êtes découverts.

CINNA.

Eſpérons mieux, de grace.

EMILIE.

Ah, Cinna ! je te perds !

Et

---

k) Seigneur, Céſar vous mande, & Maxime avec vous.] L'intrigue eſt nouée dès le premier acte ; le plus grand intérêt, & le plus grand péril s'y manifeſtent. C'eſt un coup de théatre.

Remarquez que l'on s'intéreſſe d'abord beaucoup au ſuccès de la conſpiration de *Cinna* & d'*Emilie*, 1°. parce que c'eſt une conſpiration, 2°. parce que l'amant & la maîtreſſe ſont en danger, 3°. parce que *Cinna* a peint *Auguſte* avec toutes les couleurs que les proſcriptions méritent, & que dans ſon récit il a rendu *Auguſte* exécrable ; 4°. parce qu'il n'y a point de ſpectateur qui ne prenne dans ſon cœur le parti de la liberté. Il eſt important de

Et les dieux obſtinés à nous donner un maître,
Parmi tes vrais amis ont mêlé quelque traître.
Il n'en faut point douter, Auguſte a tout apris.
Quoi, tous deux! & ſi tôt que le conſeil eſt pris!

CINNA.

Je ne vous puis céler que ſon ordre m'étonne;
Mais ſouvent il m'appelle auprès de ſa perſonne;
Maxime eſt comme moi de ſes plus confidens,
Et nous nous allarmons peut-être en imprudens.

EMILIE.

Sois moins ingénieux à te tromper toi-même,
Cinna, ne porte point mes maux juſqu'à l'extrême;
Et puiſque déſormais tu ne peux me venger,
Dérobe au moins ta tête à ce mortel danger.
Fui d'Auguſte irrité l'implaçable colère.
Je verſe aſſez de pleurs pour la mort de mon père; *l*)
N'aigri point ma douleur par un nouveau tourment;
Et ne me rédui point à pleurer mon amant.

CINNA.

Quoi! ſur l'illuſion d'une terreur panique,
Trahir vos intérêts & la cauſe publique!
Par cette lâcheté moi-même m'accuſer,

faire voir que dans ce premier acte, *Cinna* & *Emilie* s'emparent de tout l'intérêt. On tremble qu'ils ne ſoient découverts. Vous verrez qu'enſuite cet intérêt change, & vous jugerez ſi c'eſt un défaut ou non.

l) Peut-être ces pleurs, diſent les critiques ſévéres, ſont un peu trop de commande, peut-être n'eſt-il pas bien naturel qu'on pleure ſon père au bout de vingt ans, & il eſt certain que les ſpectateurs ne pleurent point ce *Foranius* père d'*Emilie*. Mais ſi *Corneille* s'éleve ici au-deſſus de la nature, il ne choque point la nature. C'eſt une beauté plutôt qu'un défaut.

Et tout abandonner quand il faut tout oſer!
Que feront nos amis, ſi vous êtes déçue?

EMILIE.

Mais que deviendras-tu, ſi l'entrepriſe eſt ſue?

CINNA.

S'il eſt pour me trahir des eſprits aſſez bas,
Ma vertu pour le moins ne me trahira pas;
Vous la verrez brillante au bord des précipices,
Se couronner de gloire en bravant les ſuplices,
Rendre Auguſte jaloux du ſang qu'il répandra,
Et le faire trembler alors qu'il me perdra.
Je deviendrais ſuſpect à tarder davantage.
Adieu. Raffermiſſez ce généreux courage.
S'il faut ſubir le coup d'un deſtin rigoureux;
m) Je mourrai tout enſemble heureux & malheureux;
Heureux pour vous ſervir de perdre ainſi la vie,
Malheureux de mourir ſans vous avoir ſervie.

EMILIE.

Oui, va, n'écoute plus ma voix qui te retient;
Mon trouble ſe diſſipe, & ma raiſon revient.
Pardonne à mon amour cette indigne faibleſſe.
Tu voudrais fuir en vain, Cinna, je le confeſſe;
Si tout eſt découvert, Auguſte a ſû pourvoir
A ne te laiſſer pas ta fuite en ton pouvoir.
Porte, porte chez lui cette mâle aſſurance,

m) *Je mourrai tout enſemble heureux & malheureux;*
Heureux &c.]
Boileau reprenait cet *heureux & malheureux*. Il y trouvait trop de recherche, & je ne ſais quoi d'alembiqué. On peut dire, *heureux dans mon malheur*, l'exact & l'élégant *Racine* l'a dit; mais être à la fois heureux & malheureux, expliquer & retourner cette antithèſe, cette

Digne de notre amour, digne de ta naiſſance ;
Meurs, s'il y faut mourir, en citoyen romain,
Et par un beau trépas couronne un beau deſſein.
Ne crain pas qu'après toi rien ici me retienne ;
Ta mort emportera mon ame vers la tienne ;
Et mon cœur auſſi-tôt percé des mêmes coups...

CINNA.

Ah! ſouffrez que tout mort je vive encor en vous ;
Et du moins en mourant permettez que j'eſpère
Que vous ſaurez venger l'amant avec le père.
Rien n'eſt pour vous à craindre ; aucun de nos amis
Ne ſait ni vos deſſeins, ni ce qui m'eſt promis ;
Et leur parlant tantôt des miſeres romaines,
Je leur ai tû la mort qui fait naître nos haines
De peur que mon ardeur touchant vos intérêts
D'un ſi parfait amour ne trahit les ſecrets.
Il n'eſt ſû que d'Evandre, & de votre Fulvie.

EMILIE.

Avec moins de frayeur je vais donc chez Livie,
Puiſque dans ton péril il me reſte un moyen
De faire agir pour toi ſon crédit & le mien.
Mais ſi mon amitié par là ne te délivre,
N'eſpère pas qu'enfin je veuille te ſurvivre.
n) Je fais de ton deſtin des régles à mon ſort,
Et j'obtiendrai ta vie, ou *o*) je ſuivrai ta mort.

énigme, cela n'eſt pas de la véritable éloquence.

n) *Je fais de ton deſtin des régles à mon ſort.*] *Je fais des régles à mon ſort*, n'eſt pas à la vérité une expreſſion heureuſe ; mais y a-t-il des fautes au milieu de tant de beaux vers, avec tant d'intérêt, de grandeur & d'éloquence ?

o) *Je ſuivrai ta mort.*] n'exprime pas ce que l'auteur veut dire, *je mourrai après toi.*

CINNA.

Soyez en ma faveur moins cruelle à vous-même.

EMILIE.

Va-t-en, & ſouvien-toi *p*) ſeulement que je t'aime.

Fin du premier acte.

---

p) *Seulement que je t'aime.*] *Seulement* fait là un mauvais effet; car *Cinna* doit ſe ſouvenir de ſon entrepriſe & de ſes amis.

On ne remarque ces légères inadvertances qu'en faveur des étrangers & des commençans.

a) *Corneille*, dans ſon examen de *Cinna*, ſemble ſe condamner d'avoir manqué à l'unité de lieu. *Le premier acte*, dit-il, *ſe paſſe dans l'apartement d'Emilie, le ſecond dans celui d'Auguſte*: mais il fait auſſi réflexion que l'unité s'étend à tout le palais; il eſt impoſſible que cette unité ſoit plus rigoureuſement obſervée. Si on avait eu des théatres véritables, une ſcène ſemblable à celle de Vicence, qui repréſentât pluſieurs apartemens, les yeux des ſpectateurs auraient vû ce que leur eſprit doit ſupléer. C'eſt la faute des conſtructeurs, quand un théatre ne repréſente pas les différens endroits où ſe paſſe l'action, dans une même enceinte, une place, un temple, un palais, un veſtibule, un cabinet &c. Il s'en falait beaucoup que le théatre fût digne des piéces de *Corneille*. C'eſt une choſe admirable ſans doute d'avoir ſupoſé cette délibération d'*Auguſte*, avec

ACTE II. *a*)

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, CINNA, MAXIME, Troupe de courtiſans.

AUGUSTE.

QUE chacun ſe retire, & qu'aucun n'entre ici.
Vous, Cinna, demeurez, & vous, Maxime, auſſi.
(*Tous ſe retirent, à la réſerve de Cinna & de Maxime.*)
b) Cet empire abſolu ſur la terre & ſur l'onde,
Ce pouvoir ſouverain que j'ai ſur tout le monde,
Cette grandeur ſans borne, & cet illuſtre rang,

---

ceux mêmes qui viennent de faire ſerment de l'aſſaſſiner. Sans cela, cette ſcène ſerait plutôt un beau morceau de déclamation, qu'une belle ſcène de tragédie.

b) *Cet empire abſolu, ce pouvoir ſouverain, la terre & l'onde, tout le monde, & cet illuſtre rang*, ſont une redondance, un pléonaſme, une petite faute.

Fénelon dans ſa lettre à l'académie ſur l'éloquence, dit: „ Il me ſemble „ qu'on a donné ſouvent aux romains „ un diſcours trop faſtueux; je ne „ trouve point de proportion entre „ l'emphaſe avec laquelle *Auguſte* parle „ dans la tragédie de *Cinna* & la mo„ deſte ſimplicité avec laquelle *Suétone* „ le dépeint. „ Il eſt vrai: mais ne faut-il pas quelque choſe de plus relevé ſur le théatre que dans *Suétone*? Il y a un milieu à garder entre l'enflure & la ſimplicité. Il faut avouer que *Corneille* a quelquefois paſſé les bornes.

L'archevêque de Cambrai avait d'autant plus raiſon de reprendre cette enflure vicieuſe, que de ſon tems les comédiens chargeaient encor ce défaut par la plus ridicule affectation dans l'habillement, dans la déclamation & dans les geſtes. On voyait *Auguſte* ar-

Qui m'a jadis coûté tant de peine & de ſang,
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtiſan flateur la préſence importune,
N'eſt que de ces beaurés dont l'éclat éblouït,
Et qu'on ceſſe d'aimer ſi-tôt qu'on en jouït.
c) L'ambition déplait quand elle eſt aſſouvie;
D'une contraire ardeur ſon ardeur eſt ſuivie;
Et comme notre eſprit, juſqu'au dernier ſoupir,

---

river avec la démarche d'un Matamore, coeffé d'une perruque carrée qui deſcendait par devant juſqu'à la ceinture; cette perruque était farcie de feuilles de laurier, & ſurmontée d'un large chapeau avec deux rangs de plumes rouges. *Auguſte* ainſi défiguré par des bateleurs gaulois ſur un théatre de marionettes, était quelque choſe de bien étrange. Il ſe plaçait ſur un énorme fauteuil à deux gradins, & *Maxime* & *Cinna* étaient ſur deux petits tabourets. La déclamation ampoulée répondait parfaitement à cet étalage, & ſurtout *Auguſte* ne manquait pas de regarder *Cinna* & *Maxime* du haut en bas avec un noble dédain, en prononçant ces vers:

Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtiſan flateur la préſence importune.

Il faiſait bien ſentir que c'était eux qu'il regardait comme des courtiſans flateurs. En effet, il n'y a rien dans le commencement de cette ſcène qui empêche que ces vers ne puiſſent être joués ainſi. *Auguſte* n'a point encor parlé avec bonté, avec amitié, à *Cinna* & à *Maxime*; il ne leur a encor parlé que de ſon pouvoir abſolu ſur la terre & ſur l'onde. On eſt même un peu ſurpris qu'il leur propoſe tout d'un coup ſon abdication à l'empire, & qu'il les ait mandés avec tant d'empreſſement pour écouter une réſolution ſi ſoudaine, ſans aucune préparation, ſans aucun ſujet, ſans aucune raiſon priſe de l'état préſent des choſes.

Lorſqu'*Auguſte* examinait avec *Agrippa* & avec *Mécène*, s'il devait conſerver ou abdiquer ſa puiſſance, c'était dans des occaſions critiques qui amenaient naturellement cette délibération, c'était dans l'intimité de la converſation, c'était dans des effuſions de cœur. Peut-être cette ſcène eût-elle été plus vraiſemblable, plus théatrale, plus intéreſſante, ſi *Auguſte* avait commencé par traiter *Cinna* & *Maxime* avec amitié, s'il leur avait parlé de ſon abdication comme d'une idée qui leur était déja connue; alors la ſcène ne paraîtrait plus amenée comme par force, uniquement

Toujours vers quelque objet pouſſe quelque déſir,
Il ſe ramène en ſoi, n'ayant plus où ſe prendre;
d) Et monté ſur le faîte, il aſpire à deſcendre.
J'ai ſouhaité l'empire, & j'y ſuis parvenu;
Mais en le ſouhaitant je ne l'ai pas connu.
Dans ſa poſſeſſion j'ai trouvé pour tous charmes,
D'effroyables ſoucis, d'éternelles allarmes,
e) Mille ennemis ſecrets, la mort à tous propos,

pour faire un contraſte avec la conſpiration. Mais malgré toutes ces obſervations, ce morceau ſera toujours un chef-d'œuvre, par la beauté des vers, par les détails, par la force du raiſonnement, & par l'intérêt même qui doit en réſulter; car eſt-il rien de plus intéreſſant que de voir *Auguſte* rendre ſes propres aſſaſſins arbitres de ſa deſtinée? Il ſerait mieux, j'en conviens, que cette ſcène eût pû être préparée; mais le fonds eſt toujours le même, & les beautés de détail, qui ſeules peuvent faire les ſuccès des poëtes, ſont d'un genre ſublime.

c) *L'ambition déplait quand elle eſt aſſouvie &c.*] Ces maximes générales ſont rarement convenables au théatre, (comme nous le remarquons pluſieurs fois) ſurtout quand leur longueur dégénère en diſſertation; mais ici elles ſont à leur place. La paſſion & le danger n'admettent point les maximes. *Auguſte* n'a point de paſſion, & n'éprouve point ici de dangers; c'eſt un homme qui réfléchit, & ces réfléxions mêmes ſervent encor à juſtifier le projet de renoncer à l'empire. Ce qui ne ſerait pas permis dans une ſcène vive & paſſionnée, eſt ici admirable.

d) *Et monté ſur le faîte, il aſpire à deſcendre*]

Racine admirait ſurtout ce vers, & le faiſait admirer à ſes enfans. En effet ce mot *aſpire*, qui d'ordinaire s'employe avec *s'élever*, devient une beauté frapante quand on le joint à *deſcendre*. C'eſt cet heureux emploi des mots qui fait la belle poëſie, & qui fait paſſer un ouvrage à la poſtérité.

e) *Mille ennemis ſecrets, la mort à tous propos.*] *La mort à tous propos* eſt trop familier. Si ces légers défauts ſe trouvaient dans une tirade faible, ils l'affaibliraient encore; mais ces négligences ne choquent perſonne dans un morceau ſi ſupérieurement écrit; ce ſont de petites pierres entourées de diamans, elles en reçoivent de l'éclat & n'en ôtent point.

f) Point de plaiſir ſans trouble, & jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir ſuprême :
Le grand Céſar mon père en a joui de même ;
D'un œil ſi différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en eſt démis, & l'autre l'a gardé :
Mais l'un cruel, barbare, eſt mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le ſein de ſa ville ;
L'autre tout débonnaire, au milieu du ſénat,
A vû trancher ſes jours par un aſſaſſinat.
Ces exemples récens ſuffiraient pour m'inſtruire,
Si par l'exemple ſeul on ſe devait conduire :
L'un m'invite à le ſuivre, & l'autre *me fait peur* :
Mais l'exemple ſouvent n'eſt qu'un miroir trompeur ;
g) Et l'ordre du deſtin qui gêne nos penſées,
N'eſt pas toujours écrit dans les choſes paſſées.
Quelquefois l'un ſe briſe où l'autre s'eſt ſauvé ;
Et par où l'un périt un autre eſt conſervé.
Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
h) Vous qui me tenez lieu d'Agrippe & de Mécéne,

Pour

f) *Point de plaiſir ſans trouble*] eſt trop faible, trop inutile après *la mort à tous propos.*

g) *L'ordre du deſtin.*] *L'ordre du deſtin qui gêne nos penſées*, ne fait pas un ſens clair ; il veut dire, *le deſtin que nous cherchons à connaître n'eſt pas toujours écrit dans les événemens paſſés qui pourraient nous inſtruire.* La grande difficulté des vers eſt d'exprimer ce qu'on penſe.

h) *Vous qui me tenez lieu d'Agrippe & de Mécène.*] *Auguſte* eut en effet, à ce qu'on dit, cette converſation avec *Agrippa* & *Mécènas*. *Dion Caſſius* les fait parler tous deux ; mais qu'il eſt faible & ſtérile en comparaiſon de *Corneille!* *Dion Caſſius* fait ainſi parler Mécénas : *Conſultez plutôt les beſoins de la patrie*

Pour réſoudre ce point avec eux débattu,
Prenez ſur mon eſprit le pouvoir qu'ils ont eu.
Ne conſidérez point cette grandeur ſuprême,
Odieuſe aux romains, & peſante à moi-même.
Traitez-moi comme ami, non comme ſouverain.
Rome, Auguſte, l'état, tout eſt en votre main.
Vous mettrez & l'Europe, & l'Aſie, & l'Afrique,
Sous les loix d'un monarque, ou d'une république.
Votre avis eſt ma régle, & par ce ſeul moyen
Je veux être empereur, ou ſimple citoyen.

CINNA.

i) Malgré notre ſurpriſe & mon inſuffiſance,
Je vous obéirai, Seigneur, ſans complaiſance;
Et mets bas le reſpect qui pourrait m'empêcher
De combattre un avis où vous ſemblez pancher.
Souffrez le d'un eſprit jaloux de votre gloire,
Que vous allez ſouiller d'une tache trop noire,
Si vous ouvrez votre ame à ces impreſſions,
Juſques à condamner toutes vos actions.
On ne renonce point aux grandeurs légitimes;

que la voix du peuple, qui ſemblable aux enfans, ignore ce qui lui eſt profitable ou nuiſible. La république eſt comme un vaiſſeau battu de la tempête &c. Comparez ces diſcours à ceux de *Corneille*, dans leſquels il avait la difficulté de la rime à ſurmonter.

Cette ſcène eſt un traité du droit des gens. La différence que *Corneille* établit entre l'uſurpation & la tyrannie, était une choſe toute nouvelle; & jamais écrivain n'avait étalé des idées politiques en proſe, auſſi fortement que *Corneille* les aprofondit en vers.

i) *Malgré notre ſurpriſe.*] Ce mot eſt la critique du peu de préparation donnée à cette ſcène. En effet, eſt-il naturel qu'*Auguſte* veuille ainſi abdiquer tout d'un coup, ſans aucun ſujet, ſans aucune raiſon nouvelle?

On garde ſans remors ce qu'on acquiert ſans crimes;
Et plus le bien qu'on quitte eſt noble, grand, exquis,
Plus qui l'oſe quitter le juge mal acquis.
N'imprimez pas, Seigneur, cette honteuſe marque
A ces rares vertus qui vous ont fait monarque;
Vous l'êtes juſtement, & c'eſt ſans attentat
Que vous avez changé la forme de l'état.
k) Rome eſt deſſous vos loix par le droit de la guerre;
Qui ſous les loix de Rome a mis toute la terre;
Vos armes l'ont conquiſe, & tous les conquérans
Pour être uſurpateurs ne ſont pas des tyrans.
Quand ils ont ſous leurs loix aſſervi des provinces,
Gouvernant juſtement ils s'en font juſtes princes:
C'eſt ce que fit Céſar; il vous faut aujourd'hui
Condamner ſa mémoire, *l*) ou faire comme lui.
Si le pouvoir ſuprême eſt blâmé par Auguſte,
Céſar fut un tyran, & ſon trépas fut juſte;
Et vous devez aux dieux compte de tout le ſang
m) Dont vous l'avez vengé pour monter à ſon rang.

k) *Rome eſt deſſous vos loix par le droit de la guerre.*] Comme il faut des remarques grammaticales, ſurtout pour les étrangers, on eſt obligé d'avertir que *deſſous* eſt adverbe, & n'eſt point préposition: *eſt-il deſſus? eſt-il deſſous? il eſt ſous vous: il eſt ſous lui.*

l) *Ou faire comme lui.*] Le mot de *faire* eſt proſaïque & vague: *régner comme lui* eût mieux valu.

m) *Dont vous l'avez vengé.*] Cela n'eſt pas français; il a vengé *Céſar* par le ſang, & non du ſang. Il falait;

Et vous devez aux dieux compte de tout le ſang
Que vous avez verſé pour monter à ſon rang.

n) *N'en craignez point, Seigneur, les triſtes deſtinées.*] Il y avait d'abord:

Mais ſa mort vous fait peur, Seigneur, les deſtinées
D'un ſoin bien plus exact veillent ſur vos années:

n) N'en craignez point, Seigneur, les triſtes deſtinées.
Un plus puiſſant démon veille ſur vos années.
On a dix fois ſur vous attenté ſans effet;
o) Et qui l'a voulu perdre, au même inſtant l'a fait.
On entreprend aſſez, mais aucun n'exécute.
Il eſt des aſſaſſins, mais il n'eſt plus de Brute.
Enfin, s'il faut attendre un ſemblable revers,
Il eſt beau de mourir maître de l'univers.
C'eſt ce qu'en peu de mots j'oſe dire; & j'eſtime
Que ce peu que j'ai dit eſt l'avis de Maxime.

MAXIME.

Oui, j'accorde qu'Auguſte a droit de conſerver
L'empire où ſa vertu l'a fait ſeule arriver;
Et qu'au prix de ſon ſang, au péril de ſa tête,
Il a fait de l'état une juſte conquête:
Mais que ſans ſe noircir il ne puiſſe quitter
Le fardeau que ſa main eſt laſſe de porter,
Qu'il accuſe par là Céſar de tyrannie,
Qu'il aprouve ſa mort, c'eſt ce que je dénie.

Corneille a changé heureuſement ces deux vers. Quelques perſonnes reprennent *les déſtinées*. Elles prétendent que la mort de *Céſar* eſt le deſtin de *Céſar*, ſa deſtinée, & que ce mot au pluriel ne peut ſignifier un ſeul événement. Je crois cette critique auſſi injuſte que fine; car s'il n'eſt pas permis à la poeſie de dire *deſtinées* pour *deſtins*, *graces*, *faveurs*, *dons*, *inimitiés*, *haines* &c. au pluriel; c'eſt vouloir qu'on ne faſſe pas de vers.

o) *Et qui l'a voulu perdre au même inſtant l'a fait.*] On ne ſait point à quoi ſe rapporte le *perdre*; on pourrait entendre par ce vers, *ceux qui ont attenté ſur vous ſe ſont perdus*. Il faut éviter ce mot *faire*, ſurtout à la fin d'un vers: petite remarque, mais utile; ce mot *faire* eſt trop vague; il ne préſente ni idée déterminée, ni image; il eſt lâche, il eſt proſaïque.

Rome eſt à vous, Seigneur, l'empire eſt votre bien,
Chacun en liberté peut diſpoſer du ſien;
Il le peut à ſon choix garder, ou s'en défaire.
Vous ſeul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire!
Et ſeriez devenu, pour avoir tout dompté,
Eſclave des grandeurs où vous êtes monté!
Poſſédez-les, ſeigneur, ſans qu'elles vous poſſèdent.
Loin de vous captiver, ſouffrez qu'elles vous cèdent;
Et faites hautement connaître enfin à tous
Que tout ce qu'elles ont eſt au-deſſous de vous.
p) Votre Rome autrefois vous donna la naiſſance;
Vous lui voulez donner votre toute-puiſſance;
Et Cinna vous impute à crime capital
q) La libéralité vers le pays natal!
Il apelle remors l'amour de la patrie!
Par la haute vertu la gloire eſt donc flétrie!
Et ce n'eſt qu'un objet digne de nos mépris,
r) Si de ſes pleins effets l'infamie eſt le prix.
Je veux bien avouer qu'une action ſi belle.

p) *Votre Rome autrefois vous donna la naiſſance.*] La tyrannie du vers amène très-mal à propos ce mot oiſeux *autrefois.*

q) *Le pays natal*] n'eſt pas du ſtile noble. *La libéralité* n'eſt pas le mot propre; car rendre *la liberté à ſa patrie* eſt bien plus que *liberalitas Auguſti.*

r) *Si de ſes pleins effets &c.*] Cette phraſe n'a pas la clarté, l'élégance, la juſteſſe néceſſaires. La vertu eſt donc un objet digne de nos mépris, ſi l'infamie eſt le prix de ſes pleins effets. Remarquez de plus qu'*infamie* n'eſt pas le mot propre. Il n'y a point d'infamie à renoncer à l'empire.

s) *Un crime indigne de pardon.*] La rime a encor produit cet hémiſtiche, *indigne de pardon*; ce n'eſt aſſurément pas un crime impardonnable, de donner plus qu'on n'a reçu. Les vers pour être bons, doivent avoir l'exactitude de la proſe, en s'élevant au-deſſus d'elle.

t) *Après un ſceptre acquis.*] Cet hémiſtiche n'eſt pas heureux, & ces deux vers ſont de trop après celui-ci: *Mais pour y renoncer il faut la vertu même.*

Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle :
Mais commet-on *s*) un crime indigne de pardon,
Quand la reconnaiſſance eſt au-deſſus du don ?
Suivez, ſuivez, ſeigneur, le ciel qui vous inſpire ;
Votre gloire redouble à mépriſer l'empire ;
Et vous ſerez fameux chez la poſtérité,
Moins pour l'avoir conquis, que pour l'avoir quité.
Le bonheur peut conduire à la grandeur ſuprême ;
Mais pour y renoncer il faut la vertu même ;
Et peu de généreux vont juſqu'à dédaigner,
t) Après un ſceptre acquis, la douceur de régner.
Conſidérez d'ailleurs que vous régnez dans Rome,
Où de quelque façon que votre cour vous nomme,
On hait la monarchie ; & le nom d'empereur,
Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur.
u) Il paſſe pour tyran quiconque s'y fait maître,
Qui le ſert, pour eſclave, *x*) & qui l'aime, pour traître :
Qui le ſouffre a le cœur *y*) lâche, mol, abattu ;
Et pour s'en affranchir tout s'apelle vertu.

C'eſt toujours gâter une belle penſée que de vouloir y ajouter : c'eſt une abondance vicieuſe.

u). *Il paſſe pour tyran quiconque s'y fait maître.*] Cet *il qui* était autrefois un tour très-heureux ; la tyrannie de l'uſage l'a aboli. *Il eſt un tyran, celui qui aſſervit ſon pays ; il eſt un perfide, celui qui manque à ſa parole :* on a encor conſervé ce tour : *Ils ſont dangereux, ces ennemis du théatre, ces rigoriſtes outrés...*

x) *Et qui l'aime pour traître.*] Voilà encor de cette abondance ſuperflue & ſtérile. Pourquoi celui qui aime un uſurpateur eſt-il traître ? Il n'eſt certainement pas traître parce qu'il l'aime. Quand on a dit qu'il eſt eſclave, on a tout dit ; le reſte eſt inutile.

y) *Lâche, mol, abattu.*] On ne ſe ſert plus du terme *mol*. De plus, ces trois épithètes forment un vers trop négligé ; la préciſion y perd, & le ſens n'y gagne rien.

Vous en avez, ſeigneur, des preuves trop certaines.
On a fait contre vous dix entrepriſes vaines ;
Peut-être que l'onziéme eſt prête d'éclater,
Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter
N'eſt qu'un avis ſecret que le ciel vous envoye,
Qui pour vous conſerver n'a plus que cette voye.
Ne vous expoſez plus à ces fameux revers ;
Il eſt beau de mourir maître de l'univers ;
Mais la plus belle mort ſouille notre mémoire,
Quand nous avons pû vivre & croître notre gloire.

CINNA.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'eſt ſon bien ſeulement que vous devez vouloir ;
Et cette liberté, qui lui ſemble ſi chère,
N'eſt pour Rome, ſeigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuiſible qu'utile, & qui n'aproche pas
De celui qu'un bon prince aporte à ſes états.
Avec ordre & raiſon les honneurs il diſpenſe,
Avec diſcernement punit & récompenſe,
Et diſpoſe de tout en juſte poſſeſſeur,
Sans rien précipiter, de peur d'un ſucceſſeur.

---

a) *Dans le champ du public.*] Il y avait auparavant : *Dedans le champ d'autrui.*

&) *Le pire des états, c'eſt l'état populaire.*] Quelle prodigieuſe ſupériorité de la belle poëſie ſur la proſe! Tous les écrivains politiques ont délayé ces penſées ; aucun a-t-il aproché de la force, de la profondeur, de la netteté, de la préciſion de ces diſcours de *Cinna* & de *Maxime* ? Tous les corps de l'état auraient dû aſſiſter à cette piéce, pour apprendre à penſer & à parler. Ils ne faiſaient que des harangues ridicules, qui ſont la honte de la nation. *Corneille* était un maître dont ils avaient beſoin. Mais un préjugé, plus barbare encor que ne l'était l'éloquence du barreau & de la chaire, a ſouvent empêché pluſieurs magiſtrats très éclairés d'imiter *Ciceron* &

Mais quand le peuple eſt maître, on n'agit qu'en tumulte;
La voix de la raiſon jamais ne ſe conſulte:
Les honneurs ſont vendus aux plus ambitieux;
L'autorité livrée aux plus ſéditieux.
Ces petits ſouverains qu'il fait pour une année;
Voyant d'un tems ſi court leur puiſſance bornée,
Des plus heureux deſſeins font avorter le fruit,
De peur de le laiſſer à celui qui les ſuit.
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
z) Dans le champ du public largement ils moiſſonnent,
Aſſurés que chacun leur pardonne aiſément,
Eſpérant à ſon tour un pareil traitement.
&) Le pire des états c'eſt l'état populaire.

AUGUSTE.

Et toutefois le ſeul qui dans Rome peut plaire.
Cette haine des rois que depuis cinq cent ans
Avec le premier lait ſucent tous ſes enfans,
Pour l'arracher des cœurs, eſt trop enracinée.

MAXIME.

Oui, ſeigneur, dans ſon mal Rome eſt trop obſtinée:
Son peuple qui s'y plaît en fuit la guériſon;

Hortenſius, qui allaient entendre des tragédies fort inférieures à celles de *Corneille*. Ainſi les hommes pour qui ces piéces étaient faites, ne les voyaient pas. Le parterre n'était pas digne de ces tableaux de la grandeur romaine. Les femmes ne voulaient que de l'amour; bientôt on ne traita plus que l'amour, & par là on fournit à ceux que leurs petits talens rendent jaloux de la gloire des ſpectacles, un malheureux prétexte de s'élever contre le premier des beaux arts. Nous avons eu un chancelier qui a écrit ſur l'art dramatique, & on a obſervé que de ſa vie il n'alla aux ſpectacles; mais *Scipion*, *Caton*, *Ciceron*, *Céſar* y allaient.

Sa coutume l'emporte, & non pas la raiſon ;
Et cette vieille erreur que Cinna veut abattre
Eſt une heureuſe erreur dont il eſt idolâtre,
Par qui le monde entier aſſervi ſous ſes loix
L'a vû cent fois marcher ſur la tête des rois,
Son épargne s'enfler du ſac de leurs provinces.
Que lui pouvaient de plus donner les meilleurs princes?
J'oſe dire, ſeigneur, que par tous les climats
Ne ſont pas bien reçus toutes ſortes d'états ;
Chaque peuple a le ſien conforme à ſa nature,
Qu'on ne ſaurait changer ſans lui faire une injure :
Telle eſt la loi du ciel, dont la ſage équité
Séme dans l'univers cette diverſité.
Les macédoniens aiment le monarchique,
Et le reſte des grecs la liberté publique :
Les parthes, les perſans veulent des ſouverains ;
Et le ſeul conſulat eſt bon pour les romains.

CINNA.

Il eſt vrai que du ciel la prudence infinie
Départ à chaque peuple un différent génie ;

Mais

a) *Les changemens d'état que fait l'ordre céleſte &c.*] J'ai peur que ces raiſonnemens ne ſoient pas de la force des autres ; ce que dit *Maxime* eſt faux ; la plupart des révolutions ont coûté du ſang, & d'ailleurs tout ſe fait par l'ordre céleſte. La réponſe que c'eſt un ordre immuable du ciel de vendre cher ſes bienfaits, ſemble dégénérer en diſpute de ſophiſte, en queſtion d'école, & trop s'écarter de cette grande & noble politique dont il eſt ici queſtion.

b) *Donc votre ayeul Pompée au ciel a réſiſté.*] L'objection de *vôtre ayeul Pompée* eſt preſſante ; mais *Cinna* n'y répond que par un trait d'eſprit. Voilà un ſingulier honneur fait aux manes de *Pompée*, d'aſſervir Rome pour laquelle il com-

Mais il n'eſt pas moins vrai que cet ordre des cieux
Change ſelon les tems, comme ſelon les lieux.
Rome a reçu des rois ſes murs & ſa naiſſance;
Elle tient des conſuls ſa gloire & ſa puiſſance,
Et reçoit maintenant de vos rares bontés
Le comble ſouverain de ſes proſpérités.
Sous vous, l'état n'eſt plus en pillage aux armées;
Les portes de Janus par vos mains ſont fermées;
Ce que ſous ſes conſuls on n'a vû qu'une fois,
Et qu'a fait voir comme eux le ſecond de ſes rois.

MAXIME.

a) Les changemens d'état que fait l'ordre céleſte,
Ne coûtent point de ſang, n'ont rien qui ſoit funeſte.

CINNA.

C'eſt un ordre des dieux qui jamais ne ſe romt,
De nous vendre bien cher les grands biens qu'ils nous font.
L'exil des Tarquins même enſanglanta nos terres,
Et nos premiers conſuls nous ont coûté des guerres.

MAXIME.

b) Donc votre ayeul Pompée au ciel a réſiſté,
Quand il a combattu pour notre liberté?

---

battait. Pourquoi le ciel devait-il cet honneur à *Pompée*? Au contraire, s'il lui devait quelque choſe, c'était de ſoutenir ſon parti, qui était le plus juſte. Dans une telle délibération, devant un homme tel qu'*Auguſte*, on ne doit donner que des raiſons ſolides: ces ſubtilités ne paraiſſent pas convenir à la dignité de la tragédie. *Cinna* s'éloigne ici de ce vrai ſi néceſſaire & ſi beau. Voulez-vous ſavoir ſi une penſée eſt naturelle & juſte? examinez la propoſition contraire; ſi ce contraire eſt vrai, la penſée que vous examinez eſt fauſſe.

On peut répondre à ces objections que *Cinna* parle ici contre ſa penſée. Mais pourquoi parlerait-il contre ſa

CINNA.

Si le ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue,
Par les mains de Pompée il l'aurait défendue:
Il a choiſi ſa mort pour ſervir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement,
Et devait cette gloire aux manes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.
Ce nom depuis longtems ne ſert qu'à l'éblouïr,
Et ſa propre grandeur l'empêche d'en jouïr.
Depuis qu'elle ſe voit la maîtreſſe du monde,
Depuis que la richeſſe entre ſes murs abonde,
Et que ſon ſein fécond en glorieux exploits
Produit des citoyens plus puiſſans que des rois,
Les grands pour s'affermir achetant les ſuffrages,
Tiennent pompeuſement leurs maîtres à leurs gages,
Qui par des fers dorés ſe laiſſant enchaîner,
Reçoivent d'eux les loix qu'ils penſent leur donner.
Envieux l'un de l'autre ils ménent tout par brigues,
Que leur ambition tourne en ſanglantes ligues.
Ainſi de Marius Sylla devint jaloux,
Céſar de mon ayeul, Marc-Antoine de vous;
Ainſi la liberté ne peut plus être utile

penſée ? y eſt-il forcé ? *Junie* dans *Britannicus* parle contre ſon propre ſentiment, parce que *Néron* l'écoute; mais ici *Cinna* eſt en toute liberté; s'il veut perſuader à *Auguſte* de ne point abdiquer, il doit dire à *Maxime*, laiſſons là ces vaines diſputes, il ne s'agit pas de ſavoir ſi *Pompée* a réſiſté au ciel, & ſi le ciel lui devait l'honneur de rendre Rome eſclave. Il s'agit que Rome a beſoin d'un maître. Il s'agit de prévenir des guerres civiles &c. Je crois enfin que cette ſubtilité dans cette belle ſcène eſt un défaut; mais c'eſt un défaut dont il n'y a qu'un grand homme qui ſoit capable.

c) *Enfin bien uſurpée.*] Cet *enfin* gâte la phraſe.

Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lorſque par un déſordre à l'univers fatal,
L'un ne veut point de maître, & l'autre point d'égal.
Seigneur, pour ſauver Rome, il faut qu'elle s'uniſſe
En la main d'un bon chef à qui tout obéiſſe.
Si vous aimez encor à la favoriſer,
Otez-lui les moyens de ſe plus diviſer.
Sylla quittant la place *c*) enfin bien uſurpée,
N'a fait qu'ouvrir le champ à Céſar & Pompée,
d) Que le malheur des tems ne nous eût pas fait voir,
S'il eût dans ſa famille aſſuré ſon pouvoir.
Qu'a fait du grand Céſar le cruel parricide,
Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide,
Qui n'euſſent pas détruit Rome par les romains,
Si Céſar eût laiſſé l'empire entre vos mains?
Vous la replongerez, en quittant cet empire,
Dans les maux dont à peine encor elle reſpire,
Et de ce peu, ſeigneur, qui lui reſte de ſang,
Une guerre nouvelle épuiſera ſon flanc.
Que l'amour du pays, que la pitié vous touche;
e) Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
Conſidérez le prix que vous avez coûté;

d) *Que le malheur des tems ne nous eût pas fait voir.*] Il ſemble que le malheur des tems ne nous eût pas fait voir *Céſar* & *Pompée*. La phraſe eſt louche & obſcure.

Il veut dire, *le malheur des tems ne nous eût pas fait voir le champ ouvert à Céſar & à Pompée.*

e) *Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.*] Ici *Cinna* embraſſe les genoux d'*Auguſte*, & ſemble deshonorer les belles choſes qu'il a dites par une perfidie bien lâche, qui l'avilit. Cette baſſe perfidie même ſemble contraire aux remors qu'il aura. On pourrait croire que c'eſt à *Maxime*, repréſenté comme un vil ſcélérat, à faire le perſonnage de *Cinna*, & que *Cinna* devait

Non pas qu'elle vous croye avoir trop acheté,
Des maux qu'elle a ſoufferts elle eſt trop bien payée,
Mais une juſte peur tient ſon ame effrayée.
Si jaloux de ſon heur & las de commander,
Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,
S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,
Si vous ne préférez ſon intérêt au vôtre,
Si ce funeſte don la met au déſeſpoir,
Je n'oſe dire ici ce que j'oſe prévoir.
Conſervez-vous, ſeigneur, *f*) en lui laiſſant un maître,
Sous qui ſon vrai bonheur commence de renaître;
Et pour mieux aſſurer le bien commun de tous,
Donnez un ſucceſſeur qui ſoit digne de vous.

AUGUSTE.

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte.
Mon repos m'eſt bien cher, mais Rome eſt la plus forte;
Et quelque grand malheur qui m'en puiſſe arriver,
Je conſens à me perdre afin de la ſauver.
Pour ma tranquillité mon cœur en vain ſoupire.
Cinna, par vos conſeils je retiendrai l'empire;

---

dire ce que dit *Maxime*. *Cinna*, que l'auteur veut & doit annoblir, devait-il conjurer *Auguſte* à genoux de garder l'empire, pour avoir un prétexte de l'aſſaſſiner ? On eſt fâché que *Maxime* joue ici le rôle d'un digne romain, & *Cinna* d'un fourbe, qui employe le rafinement le plus noir pour empêcher *Auguſte* de faire une action qui doit même déſarmer *Emilie*.

f) *En lui laiſſant un maître.*] Il y avait auparavant :

Conſervez-vous, ſeigneur, en conſervant un maître.

g) *Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile.*] Cela n'eſt pas dans l'hiſtoire. En effet c'eût été plutôt un exil qu'une récompenſe : un proconſulat en Sicile eſt une punition pour un favori qui

Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,
Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne,
Regarde seulement l'état & ma perſonne.
Votre amour en tous deux fait ce combat d'eſprits,
Et vous allez tous deux en recevoir le prix.
g) Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile;
Allez donner mes loix à ce terroir fertile.
Songez que c'eſt pour moi que vous gouvernerez,
Et que je répondrai de ce que vous ferez.
b) Pour épouſe, Cinna, je vous donne Emilie;
Vous ſavez qu'elle tient la place de Julie,
Et que ſi nos malheurs & la néceſſité
M'ont fait traiter ſon père avec ſévérité,
i) Mon épargne depuis en ſa faveur ouverte
Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.
Voyez-la de ma part, tâchez de la gagner;
Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner;
k) De l'offre de vos vœux elle ſera ravie.
Adieu, j'en veux porter la nouvelle à Livie.

veut reſter à Rome & à la cour avec un grand crédit.

b) *Pour épouſe, Cinna, je vous donne Emilie.*] Ceci eſt bien différent. Tout lecteur voit dans ce vers la perfection de l'art. *Auguſte* donne à *Cinna* ſa fille adoptive, que *Cinna* veut obtenir par l'aſſaſſinat d'*Auguſte*. Le mérite de ce vers ne peut échaper à perſonne.

i) *Mon épargne ouverte.*] *Epargne* ſignifiait *tréſor royal*, & la caſſette du roi s'apellait *chatouille*. Les mots changent; mais ce qui ne doit pas changer, c'eſt la nobleſſe des idées. Il eſt trop bas de faire dire à *Auguſte* qu'il a donné de l'argent à *Emilie*; & il eſt bien plus bas à *Emilie* de l'avoir reçu & de conſpirer contre lui.

k) *De l'offre de vos vœux elle ſera ravie.*] Il y avait:

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

l) QUel eſt votre deſſein après ces beaux diſcours?

CINNA.

Le même que j'avais, & que j'aurai toujours.

MAXIME.

Un chef de conjurés flate la tyrannie!

CINNA.

Un chef de conjurés la veut voir impunie!

MAXIME.

Je veux voir Rome libre.

Je préſume plutôt qu'elle en ſera ravie.

L'un & l'autre ſont également faibles, & il importe peu que ce vers ſoit faible ou fort. En général cette ſcène eſt d'un genre dont il n'y avait aucun exemple chez les anciens ni chez les modernes; détachez-la de la piéce, c'eſt un chef-d'œuvre d'éloquence; incorporée à la piéce, c'eſt un chef-d'œuvre encor plus grand. Il eſt vrai que ces beautés n'excitent ni terreur, ni pitié, ni grands mouvemens: mais ces mouvemens, cette pitié, cette terreur ne ſont pas néceſſaires dans le commencement d'un ſecond acte.

Cette ſcène eſt beaucoup plus difficile à jouer qu'aucune autre. Elle exigerait trois acteurs d'une figure impoſante, & qui euſſent autant de nobleſſe dans la voix & dans les geſtes qu'il y en a dans les vers: c'eſt ce qui ne s'eſt jamais rencontré.

l) Quel eſt votre deſſein après ces beaux diſcours?

Le même que j'avais, & que j'aurai toujours.]

Ces beaux diſcours eſt trop familier. Pourquoi *Cinna* n'aurait-il pas ici les remors qu'il a dans le troiſiéme acte? il eût falu en ce cas une autre conſtruction dans la piéce. C'eſt un doute que je propoſe, & que les remarques ſuivantes expoſeront plus au long.

. . . . . *m) Et vous pouvez juger*
Que je veux l'affranchir enſemble & la venger.]

CINNA.

m) Et vous pouvez juger
Que je veux l'affranchir enſemble, & la venger.
n) Octave aura donc vû ſes fureurs aſſouvies;
Pillé juſqu'aux autels, ſacrifié nos vies,
Rempli les champs d'horreur, comblé Rome de morts,
Et ſera quitte après pour l'effet d'un remors!
Quand le ciel par nos mains à le punir s'aprête,
o) Un lâche repentir garantira ſa tête!
C'eſt trop ſemer d'apas, & c'eſt trop inviter,
Par ſon impunité, quelque autre à l'imiter.
Vengeons nos citoyens, & que ſa peine étonne
Quiconque après ſa mort aſpire à la couronne.
Que le peuple aux tyrans ne ſoit plus expoſé.
S'il eût puni Sylla, Céſar eût moins oſé.

Pourquoi perſiſter dans des principes qu'il va démentir, & dans une fourbe honteuſe dont il va ſe repentir? N'était-ce pas dans ce moment là même, que ces mots, *je vous donne Emilie*, devaient faire impreſſion ſur un homme qu'on nous donne pour digne petit-fils du grand *Pompée*? J'ai vû des lecteurs de goût & de ſens réprouver cette ſcène, non-ſeulement parce que *Cinna* pour qui on s'intéreſſait commence à devenir odieux, & pourrait ne pas l'être, s'il diſait tout le contraire de ce qu'il dit; mais parce que cette ſcène eſt inutile pour l'action, parce que *Maxime* rival de *Cinna* ne laiſſe échaper aucun ſentiment de rival, & qu'en ôtant cette ſcène, le reſte marche plus rapidement. Il la faut pardonner à la néceſſité de donner quelque étendue aux actes; néceſſité conſacrée par l'uſage.

n) *Octave aura donc vû ſes fureurs aſſouvies.*] Il y avait:

Auguſte aura ſoûlé ſes damnables envies.

On remarque ces changemens, pour faire voir comment le ſtile ſe perfectionna avec le tems. La plupart de ces corrections furent faites plus de vingt années après la premiére édition.

o) *Un lâche repentir.*] C'eſt proprement un ſimple repentir. Le mot même, *en ſera quitte*, indique qu'on ne doit pas pardonner à *Octave* pour un ſimple repentir: il n'y a nulle lâcheté à ſentir, au comble de la gloire, des remors de toutes les violences commiſes pour arriver à cette gloire.

MAXIME.

Mais la mort de Céſar, que vous trouvez ſi juſte,
A ſervi de prétexte aux cruautés d'Auguſte.
Voulant nous affranchir, Brute s'eſt abuſé;
p) S'il n'eût puni Céſar, Auguſte eût moins oſé.

CINNA.

La faute de Caſſie, & ſes terreurs paniques,
Ont fait rentrer l'état ſous des loix tyranniques;
Mais nous ne verrons point de pareils accidens,
Lorſque Rome ſuivra des chefs moins imprudens.

MAXIME.

Nous ſommes encor loin de mettre en évidence,
Si nous nous conduirons avec plus de prudence;
Cependant c'en eſt peu que de n'accepter pas
Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.

CINNA.

C'en eſt encor bien moins, alors qu'on s'imagine
Guérir un mal ſi grand ſans couper la racine.
Employer la douceur à cette guériſon,
C'eſt en fermant la plaie y verſer du poiſon.

MAXIME.

p) *S'il n'eût puni Céſar, Auguſte eût moins oſé.*] *Maxime* veut retourner le beau vers de *Cinna*; *S'il eût puni Sylla, Céſar eût moins oſé*, & répondre en écho ſur la même rime; il dit une choſe qui a beſoin d'être éclaircie. Si *Céſar* n'eût pas été aſſaſſiné, *Auguſte* ſon fils adoptif eût été bien plus aiſément le maître, & beaucoup plus maître. Il eſt vrai qu'il n'y eût point eu de guerre civile, & c'eſt par cela même que l'empire d'*Auguſte* eût été mieux affermi, & qu'il eût oſé davantage. Il eſt vrai encore que ſans le meurtre de *Céſar* il n'y eût point eu de proſcriptions. Il reſte donc à diſcuter quelle a été la véritable cauſe du triumvirat & des guerres civiles. Or il eſt indubitable que ces diſſertations ne conviennent guère à la tragédie. Qui! après ces

MAXIME.

Vous la voulez ſanglante, & la rendez douteuſe.

CINNA.

Vous la voulez ſans peine, & la rendez honteuſe.

MAXIME.

Pour ſortir de ſes fers jamais on ne rougit.

CINNA.

On en ſort lâchement ſi la vertu n'agit.

MAXIME.

Jamais la liberté ne ceſſe d'être aimable;
Et c'eſt toujours pour Rome un bien ineſtimable.

CINNA.

Ce ne peut être un bien qu'elle daigne eſtimer,
Quand il vient d'une main laſſe de l'oprimer.
Elle a le cœur trop bon pour ſe voir avec joie
Le rebut du tyran dont elle fut la proie;
Et tout ce que la gloire a de vrais partiſans
Le hait trop puiſſamment pour aimer ſes préſens.

MAXIME.

Donc pour vous Emilie eſt un objet de haine?

CINNA.

La recevoir de lui me ſerait une gêne:

vers: *mais je le retiendrai pour vous en faire part*: — *Je vous donne Emilie*: *Cinna* diſſerte? il n'eſt pas troublé? & il le ſera enſuite. Quel eſt le lecteur qui ne s'attend pas à de violentes agitations dans un tel moment? Si *Cinna* les éprouvait, ſi *Maxime* s'en apercevait, cette ſituation ne ſerait-elle pas plus naturelle & plus théatrale? Encor une fois je ne propoſe cette idée que comme un doute; mais je crois que les combats du cœur ſont toujours plus intéreſſans que des raiſonnemens politiques, & ces conteſtations qui au fonds ſont ſouvent un jeu d'eſprit aſſez froid. C'eſt au cœur qu'il faut parler dans une tragédie.

Mais *q*) quand j'aurai vengé Rome des maux ſoufferts,
Je ſaurai le braver juſques dans les enfers.
Oui, quand par ſon trépas je l'aurai méritée,
Je veux joindre à ſa main ma main enſanglantée,
r) L'épouſer ſur ſa cendre, & qu'après notre effort
Les préſens du tyran ſoient le prix de ſa mort.

MAXIME.

Mais l'aparence, ami, que vous puiſſiez lui plaire
Teint du ſang de celui qu'elle aime comme un père?
Car vous n'êtes pas homme à la violenter.

CINNA.

s) Ami, dans ce palais on peut nous écouter,
Et nous parlons peut-être avec trop d'imprudence,

q) *Quand j'aurai vengé Rome des maux ſoufferts.*] L'eſprit de notre langue ne permet guère ces participes. Nous ne pouvons dire *des maux ſoufferts*, comme on dit *des maux paſſés*. *Soufferts* ſupoſe, par quelqu'un; *les maux qu'elle a ſoufferts*: il ſerait à ſouhaiter que cet exemple de *Corneille* eût fait une règle; la langue y gagnerait une marche plus rapide.

r) *L'épouſer ſur ſa cendre.*] Cet affermiſſement de *Cinna* dans ſon crime, cette fureur d'épouſer *Emilie* ſur le tombeau d'*Auguſte*, cette perſévérance dans la fourberie avec laquelle il a perſuadé *Auguſte* de ne point abdiquer, ne font eſpérer aucun remors; il était naturel qu'il en eût quand *Auguſte* lui a dit qu'il partagerait l'empire avec lui. Le cœur humain eſt ainſi fait: il ſe laiſſe toucher par le ſentiment préſent des bienfaits; & le ſpectateur n'attend pas d'un homme qui s'endurcit lorſqu'il devrait être attendri, qu'il s'attendrira après cet endurciſſement. Nous donnerons plus de jour à ce doute dans la ſuite.

s) *Ami, dans ce palais on peut nous écouter.*] Et que peut-il dire de plus fort que ce qu'il a deja dit? n'a-t-il pas dans ce même palais déclaré qu'il veut épouſer *Emilie* ſur la cendre d'*Auguſte*? Cette concluſion de l'acte paraît un peu fautive. On ſent aſſez qu'il n'eſt pas vraiſemblable que l'on conſpire, &

Dans un lieu ſi mal propre à notre confidence.
Sortons, qu'en ſûreté j'examine avec vous
Pour en venir à bout les moyens les plus doux.

Fin du ſecond acte.

---

qu'on rende compte de la conſpiration dans le cabinet d'*Auguſte*.

Les acteurs ſont ſupoſés avoir paſſé d'un apartement dans un autre: mais ſi le lieu où ils ſont eſt ſi *mal propre à cette confidence*, il ne falait donc pas y dire tous ſes ſecrets. Il valait mieux motiver la ſortie par la néceſſité d'aller tout préparer pour la mort d'*Auguſte*; c'eût été une raiſon valable & intéreſſante, & le péril d'*Auguſte* en eût redoublé.

L'obſervation la plus importante, à mon avis, c'eſt qu'ici l'intérêt change. On déteſtait *Auguſte*: on s'intéreſſait beaucoup à *Cinna*: maintenant c'eſt *Cinna* qu'on hait, c'eſt en faveur d'*Auguſte* que le cœur ſe déclare. Lors qu'ainſi on s'intéreſſe tour à tour pour les partis contraires, on ne s'intéreſſe en effet pour perſonne: c'eſt ce qui fait que pluſieurs gens de lettres regardent *Cinna* plutôt comme un bel ouvrage que comme une tragédie intéreſſante.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MAXIME, EUPHORBE.

MAXIME.

LUI-MEME il m'a tout dit, leur flamme eſt mutuelle;
Il adore Emilie, il eſt adoré d'elle;
a) Mais ſans venger ſon père il n'y peut aſpirer;
Et c'eſt pour l'acquérir qu'il nous fait conſpirer.

EUPHORBE.

b) Je ne m'étonne plus de cette violence,
Dont il contraint Auguſte à garder ſa puiſſance:
c) La ligue ſe romprait, s'il s'en était démis,

---

a) *Mais ſans venger ſon père il n'y peut aſpirer.*] Cependant *Maxime* a été témoin qu'*Auguſte* a donné *Emilie* à *Cinna*; il peut donc croire que *Cinna* peut aſpirer à elle, ſans tuer *Auguſte*. *Cinna* & *Maxime* peuvent préſumer qu'*Emilie* ne tiendra pas contre un tel bienfait. *Maxime* ſurtout n'a nulle raiſon de penſer le contraire, puiſqu'il ne ſait point encore ſi *Emilie* cède ou non à la bonté d'*Auguſte*; & *Cinna* peut penſer qu'*Emilie* ſera touchée, comme il commence lui-même à l'être. *Cinna* doit ſans doute l'eſpérer, & *Maxime* doit le craindre. Il doit donc dire, *Emilie* ſera à lui, ſoit qu'il cède aux bienfaits d'*Auguſte*, ſoit qu'il l'aſſaſſine.

b) *Je ne m'étonne plus de cette violence.*] Le mot de *violence* eſt peut-être trop fort. *Cinna* a étalé un faux zèle, une fourbe éloquente; eſt-ce là de la violence?

c) *La ligue ſe romprait, s'il s'en était démis.*] On ſe démet d'une charge, d'un emploi, d'une dignité, mais on ne ſe démet pas d'une puiſſance. L'auteur veut dire ici, que la ligue ſe diſſiperait ſi *Auguſte* renoncait à l'empire. Mais ce vers,

La ligue ſe romprait s'il s'en était démis,

Et tous vos conjurés deviendraient ſes amis.

MAXIME.

Ils ſervent *d*) à l'envi la paſſion d'un homme,
Qui n'agit que pour ſoi, feignant d'agir pour Rome;
Et moi par un malheur qui n'eut jamais d'égal,
Je penſe ſervir Rome, & je ſers mon rival.

EUPHORBE.

Vous êtes ſon rival!

MAXIME.

e) Oui, j'aime ſa maîtreſſe,
Et l'ai caché toujours avec aſſez d'adreſſe.
Mon ardeur inconnue, avant que d'éclater,
Par quelque grand exploit la voulait mériter;
Cependant par mes mains je vois qu'il me l'enlève;
Son deſſein fait ma perte, & c'eſt moi qui l'achève.
J'avance des ſuccès dont j'attens le trépas,
Et pour m'aſſaſſiner je lui prête mon bras.
f) Que l'amitié me plonge en un malheur extrême!

---

fait entendre, ſi *Cinna s'était démis de cette ligue*, parce que cet *il* tombe ſur *Cinna*. C'eſt une faute très légère.

d) Il y avait, *abuſés*: on a ſubſtitué *à l'envi*.

e) *Oui, j'aime ſa maîtreſſe.*
Avec aſſez d'adreſſe.

Ces vers de comédie, & cette manière froide d'exprimer qu'il eſt rival de *Cinna*, ne contribuent pas peu à l'aviliſſement de ce perſonnage. L'amour qui n'eſt pas une grande paſſion, n'eſt pas théatral.

f) *Que l'amitié me plonge en un malheur extrême.*] Ni ſon amitié, ni ſon amour n'intéreſſe. J'ai toujours remarqué que cette ſcène eſt froide au théatre; la raiſon en eſt que l'amour de *Maxime* eſt inſipide. On aprend au troiſiéme acte que ce *Maxime* eſt amoureux. Si *Oreſte* dans l'*Andromaque* n'était rival de *Pirrus* qu'au troiſiéme acte, la piéce ſerait froide. L'amour de *Maxime* ne fait aucun effet, & tout ſon rôle n'eſt que celui d'un lâche ſans aucune paſſion théatrale.

EUPHORBE.

L'iſſue en eſt aiſée, agiſſez pour vous-même;
D'un deſſein qui vous perd rompez le coup fatal;
g) Gagnez une maîtreſſe accuſant un rival.
Auguſte à qui par là vous ſauverez la vie,
Ne vous poura jamais refuſer Emilie.

MAXIME.

Quoi, trahir mon ami!

EUPHORBE.

L'amour rend tout permis;
b) Un véritable amant ne connaît point d'amis,
Et même avec juſtice on peut trahir un traître,
Qui pour une maîtreſſe oſe trahir ſon maître.
Oubliez l'amitié comme lui les bienfaits.

MAXIME.

C'eſt un exemple à fuir que celui des forfaits.

EUPHORBE.

Contre un ſi noir deſſein tout devient légitime.
On n'eſt point criminel quand on punit un crime.

MAXIME.

Un crime par qui Rome obtient ſa liberté!

---

g) *Gagnez une maîtreſſe accuſant un rival.*] Il ſemble par la conſtruction que ce ſoit *Emilie* qui accuſe: il falait *en accuſant*, pour lever l'équivoque. Légère inadvertance, qui ne fait aucun tort.

b) *Un véritable amant ne connaît point d'amis.*] En général, ces maximes & ce terme de *véritable amant*, ſont tirés des romans de ce tems là, & ſurtout de l'*Aſtrée*, où l'on examine ſérieuſement ce qui conſtitue le véritable amant. Vous ne trouverez jamais ni ces maximes, ni ces mots, *véritables amans*, *vrais amans*, dans *Racine*. Si vous entendez par *véritable amant*, un homme

EUPHORBE.

Craignez tout d'un eſprit ſi plein de lâcheté.
L'intérêt du pays n'eſt point ce qui l'engage;
Le ſien, & non la gloire, anime ſon courage.
Il aimerait Céſar, s'il n'était amoureux;
Et n'eſt enfin qu'ingrat, & non pas généreux.
Penſez-vous avoir lû juſqu'au fond de ſon ame?
Sous la cauſe publique il vous cachait ſa flamme;
Et peut cacher encor ſous cette paſſion
Les déteſtables feux de ſon ambition.
Peut-être qu'il prétend, après la mort d'Octave,
Au lieu d'affranchir Rome, en faire ſon eſclave,
Qu'il vous compte déja pour un de ſes ſujets,
Ou que ſur votre perte il fonde ſes projets.

MAXIME.

Mais comment l'accuſer ſans nommer tout le reſte?
A tous nos conjurés l'avis ſerait funeſte;
Et par là nous verrions indignement trahis
Ceux qu'engage avec nous le ſeul bien du pays.
D'un ſi lâche deſſein mon ame eſt incapable.
Il perd trop d'innocens, pour punir un coupable.
J'oſe tout contre lui, mais je crains tout pour eux.

---

agité d'une paſſion effrénée, furieux dans ſes déſirs, incapable d'écouter la raiſon, la vertu, la bienſéance, *Maxime* n'eſt rien de tout cela; il eſt de ſang froid; à peine parle-t-il de ſon amour. De plus il eſt l'ami de *Cinna* & ſon confident; il doit s'être douté que *Cinna* aime *Emilie*: il veit qu'*Auguſte* a donné *Emilie* à *Cinna*; c'était alors qu'il devait éprouver le ſentiment de la jalouſie. Ni les remors de *Cinna*, ni la jalouſie de *Maxime* ne remuent l'ame; pourquoi? c'eſt qu'ils viennent trop tard, comme on l'a déja dit, c'eſt qu'ils ont différé au lieu de ſentir.

EUPHORBE.

Auguſte s'eſt laſſé d'être ſi rigoureux.
En ces occaſions ennuyé de ſuplices,
Ayant puni les chefs, il pardonne aux complices.
Si toutefois pour eux vous craignez ſon courroux,
Quand nous lui parlerez, parlez au nom de tous.

MAXIME.

Nous diſputons en vain, & ce n'eſt que folie, *i*)
De vouloir par ſa perte acquérir Emilie;
Ce n'eſt pas le moyen de plaire à ſes beaux yeux,
Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux.
Pour moi, j'eſtime peu qu'Auguſte me la donne;
k) Je veux gagner ſon cœur plutôt que ſa perſonne,
Et ne fais point d'état de ſa poſſeſſion,
Si je n'ai point de part à ſon affection.
Puis-je la mériter par une triple offenſe?
Je trahis ſon amant, je détruis ſa vengeance;
Je conſerve le ſang qu'elle veut voir périr;
Et j'aurais quelque eſpoir qu'elle me pût chérir!

EUPHORBE.

l) C'eſt ce qu'à dire vrai je vois fort difficile.

L'artifice

i) *Ce n'eſt que folie*, vers comique indigne de la tragédie.

Plaire à ſes beaux yeux, expreſſion fade
Ce qu'elle aime le mieux, encor pire,
Je conſerve le ſang qu'elle veut voir périr.
Périr un ſang eſt un barbariſme. Ces fautes ſont d'autant plus ſenties que la ſcène eſt froide.

k) *Je veux gagner ſon cœur plutôt que ſa perſonne.*] Remarquez qu'on ne s'intéreſſe jamais à un amant qu'on eſt ſûr qui ſera rebuté. Pourquoi *Oreſte* intéreſſe-t-il dans *Andromaque*? c'eſt que *Racine* a eu le grand art de faire eſpérer qu'*Oreſte* ſerait aimé. Un amant toujours rebuté par ſa maîtreſſe, l'eſt toujours

L'artifice pourtant vous y peut être utile ;
Il en faut trouver un qui la puiſſe abuſer ;
Et du reſte, le tems en pourra diſpoſer.

MAXIME.

Mais ſi pour s'excuſer il nomme ſa complice,
S'il arrive qu'Auguſte avec lui la puniſſe,
Puis-je lui demander, pour prix de mon raport,
Celle qui nous oblige à conſpirer ſa mort ?

EUPHORBE.

Vous pourriez m'opoſer tant & de tels obſtacles,
Que pour les ſurmonter il faudrait des miracles ;
J'eſpère toutefois qu'à force d'y rêver...

MAXIME.

Eloigne-toi, dans peu j'irai te retrouver.
m) Cinna vient, & je veux en tirer quelque choſe,
Pour mieux réſoudre après ce que je me propoſe.

---

auſſi par le ſpectateur, à moins qu'il ne reſpire la fureur de la vengeance. Point de vraie tragédie ſans grandes paſſions.

l) *C'eſt ce qu'à dire vrai je vois fort difficile.*] Cette manière de répondre à une objection preſſante ſent un peu plus le valet de comédie que le confident tragique.

m) *Cinna vient, & je veux en tirer quelque choſe.*] On ne voit pas ce qu'il veut *tirer* de *Cinna* ; s'il veut être inſtruit que *Cinna* eſt ſon rival, il le ſait déja.

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

Vous me ſemblez penſif.

CINNA.

Ce n'eſt pas ſans ſujet.

MAXIME.

Puis-je d'un tel chagrin ſavoir quel eſt l'objet?

CINNA.

n) Emilie & *Céſar*; l'un & l'autre me gêne;
L'un me ſemble trop bon, l'autre trop inhumaine.
Plût aux dieux que Céſar employât mieux ſes ſoins,
Et s'en fît plus aimer, ou m'aimât un peu moins!
Que ſa bonté touchât la beauté qui me charme,
Et la pût adoucir comme elle me déſarme!
Je ſens au fond du cœur mille remors cuiſans,
Qui rendent à mes yeux tous ſes bienfaits préſens.

n) *Emilie & Céſar; l'un & l'autre me gêne.*] C'eſt là peut-être ce que *Cinna* devait dire immédiatement après la conférence d'*Auguſte*. Pourquoi a-t-il à préſent des remors? s'eſt-il paſſé quelque choſe de nouveau qui ait pû lui en donner? Je demande toujours pourquoi il n'en a point ſenti, quand les bienfaits & la tendreſſe d'*Auguſte* devaient faire ſur ſon cœur une ſi forte impreſſion? Il a été perfide; il s'eſt obſtiné dans ſa perfidie. Les remors ſont le partage naturel de ceux que l'emportement des paſſions entraine au crime, mais non pas des fourbes conſommés. C'eſt ſur quoi les lecteurs qui connaiſſent le cœur humain doivent prononcer. Je ſuis bien loin de porter un jugement.

o) *Et ma gloire & les dieux.*] Pourquoi les dieux? eſt-ce parce qu'il a fait ſerment à ſa maîtreſſe? Il eſt utile d'obſerver ici que dans beaucoup de tragédies modernes on met ainſi les dieux à

Cette faveur ſi pleine, & ſi mal reconnue,
Par un mortel reproche à tous momens me tue.
Il me ſemble ſur-tout inceſſamment le voir
Dépoſer en nos mains ſon abſolu pouvoir,
Ecouter nos avis, m'aplaudir, & me dire :
Cinna, par vos conſeils je retiendrai l'empire,
Mais je le retiendrai pour vous en faire part :
Et je puis dans ſon ſein enfoncer un poignard !
Ah ! plutôt... Mais hélas ! j'idolâtre Emilie :
Un ſerment exécrable à ſa haine me lie ;
L'horreur qu'elle a de lui me le rend odieux ;
Des deux côtés j'offenſe *o*) & ma gloire & les dieux.
Je deviens ſacrilège, ou je ſuis parricide ;
Et vers l'un ou vers l'autre il faut être perfide.

MAXIME.

p) Vous n'aviez point tantôt ces agitations ;
Vous paraiſſiez plus ferme en vos intentions ;
Vous ne ſentiez au cœur ni remors, ni reproche.

---

la fin du vers à cauſe de la rime. *Manlius* dit qu'un homme tel que lui partage la vengeance *avec les dieux* ; un autre, qu'il punit à l'exemple *des dieux* : un troiſiéme, qu'il s'en prend *aux dieux*. *Corneille* tombe rarement dans cette faute puérile.

p) *Vous n'aviez point tantôt ces agitations.*] Vous voyez que *Corneille* a bien ſenti l'objection. *Maxime* demande à *Cinna* ce que tout le monde lui demanderait. Pourquoi avez-vous des remors ſi tard ? qu'eſt-il ſurvenu qui vous oblige à changer ainſi ? Il veut en *tirer quelque choſe*, & cependant il n'en tire rien. S'il voulait s'éclaircir de la paſſion d'*Emilie*, n'aurait-il pas été convenable que d'abord il eût ſoupçonné leur intelligence, que *Cinna* la lui eût avouée, que cet aveu l'eût mis au déſeſpoir, & que ce déſeſpoir joint aux conſeils d'*Euphorbe* l'eût déterminé, non pas à être délateur, car cela eſt bas, petit & ſans intérêt, mais à laiſſer deviner la conſpiration par ſes emportemens.

CINNA.

q) On ne les ſent auſſi que quand le coup aproche ;
Et l'on ne reconnaît de ſemblables forfaits,
Que quand la main s'aprête à venir aux effets.
L'ame, de ſon deſſein juſques-là poſſédée,
S'attache aveuglément à ſa première idée ;
Mais alors quel eſprit n'en devient point troublé?
Ou plutôt quel eſprit n'en eſt point accablé?
Je crois que Brute même, à tel point qu'on le priſe,
Voulut plus d'une fois rompre ſon entrepriſe,
Qu'avant que de fraper elle lui fit ſentir
Plus d'un remors en l'ame, & plus d'un repentir.

MAXIME.

Il eut trop de vertu pour tant d'inquiétude ;

---

q) *On ne les ſent auſſi que quand le coup aproche.*] Oui, ſi vous n'avez pas reçu des bienfaits de celui que vous vouliez aſſaſſiner : mais ſi entre les préparatifs du crime & la conſommation, il vous a donné les plus grandes marques de faveur, vous avez tort de dire qu'on ne ſent des remors qu'au moment de l'aſſaſſinat. Un coup n'approche pas ; *reconnaître des forfaits* n'eſt pas le mot propre ; *en venir aux effets* eſt faible & proſaïque.

Il ſera peut-être utile de faire voir comment *Shakeſpear* ſoixante ans auparavant exprima le même ſentiment dans la même occaſion. C'eſt *Brutus* prêt à aſſaſſiner *Céſar*.

" Entre le deſſein & l'exécution d'une „ choſe ſi terrible, tout l'intervalle n'eſt „ qu'un rêve affreux. Le génie de Rome „ & les inſtrumens mortels de ſa ruine „ ſemblent tenir conſeil dans notre ame „ bouleverſée : cet état funeſte de l'ame „ tient de l'horreur de nos guerres ci- „ viles.

Betweeen the acting of a dreadfull thing,
And the firſt motion, all the interim is,
Like a fantaſma, or a hideous dream &c.

Je ne préſente point ces objets de comparaiſon pour égaler les irrégularités ſauvages & capricieuſes de *Shakeſpear* à la profondeur du jugement de *Corneille*, mais ſeulement pour faire voir comment des hommes de génie expriment différemment les mêmes idées. Qu'il me ſoit ſeulement permis d'obſerver encor qu'à l'aproche de ces grands événemens, l'agitation qu'on ſent eſt moins un remors qu'un trouble, dont l'ame eſt ſaiſie : ce n'eſt point un remors que *Shakeſpear* donne à *Brutus*.

Il ne ſoupçonna point ſa main d'ingratitude ;
Et fut contre un tyran d'autant plus animé,
Qu'il en reçut de biens, & qu'il s'en vit aimé.
Comme vous l'imitez, faites la même choſe,
Et formez vos remors d'une plus juſte cauſe,
r) De vos lâches conſeils, qui ſeuls ont arrêté
Le bonheur renaiſſant de notre liberté. *s*)
C'eſt vous ſeul aujourd'hui qui nous l'avez ôtée.
De la main de Céſar Brute l'eût acceptée,
Et n'eût jamais ſouffert qu'un intérêt léger
De vengeance ou d'amour l'eût remiſe en danger.
N'écoutez plus la voix d'un tyran qui vous aime,
Et vous veut faire part de ſon pouvoir ſuprême ;
Mais *t*) entendez crier Rome à votre côté,

r) *De vos lâches conſeils.*] Voilà la plus forte critique du rôle qu'a joué *Cinna* dans la conférence avec *Auguſte* : auſſi *Cinna* n'y répond-il point. Cette ſcène eſt un peu froide, & pourrait être très-vive ; car deux rivaux doivent dire des choſes intéreſſantes, ou ne pas paraître enſemble ; ils doivent être à la fois défians & animés ; mais ici ils ne font que raiſonner.

s) *Arrêter un bonheur renaiſſant*, l'expreſſion eſt trop impropre.

t) *Entendez crier Rome à votre côté.*] Cela eſt plus froid encore, parce que *Maxime* fait ici l'entouſiaſte mal à propos. Quiconque s'échauffe trop, réfroidit. *Maxime* parle en rhéteur : il devrait épier avec une douleur ſombre toutes les paroles de *Cinna*, paraître jaloux, être prêt d'éclater, ſe retenir. Il eſt bien loin d'être *un véritable amant*, comme le diſait ſon confident ; il n'eſt ni un vrai romain, ni un vrai conjuré, ni un vrai amant ; il n'eſt que froid & faible : il a même changé d'opinion ; car il diſait à *Cinna* au ſecond acte : Pourquoi voulez-vous aſſaſſiner *Auguſte*, plutôt que de recevoir de lui la liberté de Rome ? Et à préſent il dit : Pourquoi n'aſſaſſinez-vous pas *Auguſte* ? Veut-il par-là faire perſévérer *Cinna* dans le crime, afin d'avoir une raiſon de plus pour être ſon délateur, comme *Cinna* a voulu empêcher *Auguſte* d'abdiquer, afin d'avoir un prétexte de plus de l'aſſaſſiner. En ce cas voilà deux ſcélérats qui cachent leur baſſe perfidie par des raiſonnemens ſubtils.

Rends-moi, rends moi, Cinna, ce que tu m'as ôté;
Et ſi tu m'as tantôt préféré ta maîtreſſe,
Ne me préfère pas le tyran qui m'oppreſſe.

CINNA.

Ami, n'accable plus un eſprit malheureux;
u) Qui ne forme qu'en lâche un deſſein généreux.
Envers nos citoyens je ſais quelle eſt ma faute,
Et leur rendrai bientôt tout ce que je leur ôte:
Mais pardonne aux abois d'une vieille amitié
Qui ne peut expirer ſans me faire pitié;
Et laiſſe-moi, de grace, attendant Emilie,
Donner un libre cours à ma mélancolie:
Mon chagrin t'importune, & le trouble où je ſuis
Veut de la ſolitude à calmer tant d'ennuis.

MAXIME.

Vous voulez rendre compte à l'objet qui vous bleſſe
De la bonté d'Octave, & de votre faibleſſe.
L'entretien des amans veut un entier ſecret.
x) Adieu. Je me retire en confident diſcret.

---

u) Voilà *Cinna* qui ſe donne lui-même le nom de *lâche*, & qui par ce ſeul mot détruit tout l'intérêt de la piéce, toute la grandeur qu'il a déployée dans le premier acte. Que veulent dire les *abois* d'une vieille amitié qui lui fait pitié; quelle façon de parler! & puis il parle de ſa *mélancolie!*

x) *Adieu, je me retire en confident diſcret.*] Il finit ſon indigne rôle dans cette ſcène par un vers de comédie, & en ſe retirant comme un valet à qui on dit qu'on veut être ſeul. L'auteur a entiérement ſacrifié le rôle de *Maxime*: il ne faut le regarder que comme un perſonnage qui ſert à faire valoir les autres.

y) Voici le cas où un monologue eſt convenable. Un homme dans une ſituation violente peut examiner avec lui-

SCENE III.

CINNA *ſeul.*

y) DOnne un plus digne nom au glorieux empire
Du noble ſentiment que la vertu m'inſpire,
Et que l'honneur oppoſe au coup précipité
De mon ingratitude & de ma lâcheté.
Mais plutôt continue à le nommer faibleſſe,
Puiſqu'il devient ſi faible auprès d'une maîtreſſe,
Qu'il reſpecte un amour qu'il devrait étouffer,
Et que s'il le combat, il n'oſe en triompher.
En ces extrémités quel conſeil dois-je prendre?
De quel côté pencher? à quel parti me rendre?
z) Qu'une ame généreuſe a de peine à faillir!
Quelque fruit que par là j'eſpère de cueillir,
Les douceurs de l'amour, celles de la vengeance,
La gloire d'affranchir le lieu de ma naiſſance,
N'ont point aſſez d'appas pour flater ma raiſon,
S'il les faut acquérir par une trahiſon,
S'il faut percer le flanc d'un prince magnanime,

même le danger de ſon entrepriſe, l'horreur du crime qu'il va commettre, écouter ou combattre ſes remors; mais il fallait que ce monologue fût placé après qu'*Auguſte* l'a comblé d'amitiés & de bienfaits, & non pas après une ſcène froide avec *Maxime*.

z) *Qu'une ame généreuſe a de peine à faillir!*] Ce vers ne prouve-t-il pas ce que j'ai déja dit, que ce n'était pas à *Cinna* à donner à l'empereur des conſeils? du fourbe le plus déterminé? S'il a une ame ſi généreuſe, s'il a tant de peine à faillir, pourquoi n'a-t-il pas affermi *Auguſte* dans le deſſein de quitter l'empire? S'il a tant de peine à faillir, pourquoi n'a-t-il pas ſenti les plus puiſans remors au moment qu'*Auguſte* lui donnait *Emilie*?

Qui *a*) du peu que je ſuis fait une telle eſtime,
Qui me comble d'honneur, qui m'accable de biens,
Qui ne prend pour régner de conſeils que les miens.
b) O coup! ô trahiſon trop indigne d'un homme!
Dure, dure à jamais l'eſclavage de Rome!
Périſſe mon amour, périſſe mon eſpoir,
Plutôt que de ma main parte un crime ſi noir!
Quoi! ne m'offre-t-il pas tout ce que je ſouhaite,
Et qu'au prix de ſon ſang ma paſſion achète?
Pour jouïr de ſes dons, faut-il l'aſſaſſiner?
Et faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner?
c) *Mais je dépens de vous, ô ſerment téméraire!*
O haine d'Emilie, ô ſouvenir d'un père!
Ma foi, mon cœur, mon bras, tout vous eſt engagé,

Et

a) *Du peu que je ſuis.*] Ce diſcours eſt d'un vil domeſtique, & non pas d'un ſénateur romain : il achève d'avilir ſon rôle qui était ſi mâle, ſi fier, ſi terrible au premier acte. On s'intéreſſait à *Cinna*, & à préſent on ne s'intéreſſe qu'à *Auguſte*.

b) *O coup! ô trahiſon, trop indigne d'un homme!*] J'en reviens toujours à ce remors trop tardif; je ſoupçonne qu'il ſerait très-touchant, très-intéreſſant, s'il avait été plus promt, s'il n'était pas contradictoire avec la rage d'épouſer *Emilie* ſur la cendre d'*Auguſte*. *Métaſtaſio*, dans ſa *Clemenza di Tito*; imitée de *Cinna*, commence par donner des remors à *Seſtus* qui joue le rôle de *Cinna*.

c) *Mais je dépens de vous, ô ſerment téméraire!*] Non ſans doute, il ne dépend pas de ce ſerment; c'eſt chercher un prétexte, & non pas une raiſon. Voilà un plaiſant ſerment, que la promeſſe faite à une femme de hazarder le dernier ſuplice pour faire une très-vilaine action! il devait dire : Les conjurés & moi, nous avons fait ſerment de venger la patrie. Voilà un ſerment reſpectable.

d) *Et je ne puis plus rien que par votre congé.*] *Par votre congé* ne ſe dit plus, & en effet ne devait pas ſe dire, puiſque ce mot vient de *congédier*, qui ne ſignifie pas *permettre*. Comment un homme qui n'a pas les fureurs de l'amour,

d) Et je ne puis plus rien que par votre congé.
C'eſt à vous à régler ce qu'il faut que je faſſe ;
C'eſt à vous, Emilie, à lui donner ſa grace :
Vos ſeules volontés préſident à ſon ſort,
Et tiennent en mes mains & ſa vie & ſa mort.
O dieux ! qui comme vous la rendez adorable,
e) Rendez-la, comme vous, à mes vœux exorable ;
Et puiſque de ſes loix je ne puis m'affranchir,
Faites qu'à mes déſirs je la puiſſe fléchir.
f) Mais voici de retour cette aimable inhumaine.

---

un petit-fils de *Pompée* qui a aſſemblé tant de romains pour rendre la liberté à la patrie, peut-il dire en langage de ruelle, Je ne peux rien que par le congé d'une femme. Il falait donc le peindre dès le premier acte comme un homme éperdu d'amour, forcé par une maîtreſſe qu'il idolâtre à conſpirer contre un maître qu'il aime. C'eſt ainſi que *Metaſtaſio* peint *Seſtus* dans la *Clemenza di Tito*, en donnant à ce *Titus* le caractère de l'*Oreſte de Racine*. Ce n'eſt pas que je préfère ce *Seſtus* à *Cinna*, il s'en faut beaucoup ; mais je dis que le rôle de *Cinna* ſerait beaucoup plus touchant, ſi on l'avait peint dès le premier acte aveuglé par une paſſion furieuſe ; mais il a joué à ce premier acte le rôle d'un *Brutus*, & au troiſiéme il n'eſt plus qu'un amant timide.

e) *Rendez la comme vous à mes vœux exorable.*] *Exorable* devrait ſe dire ; c'eſt un terme ſonore, intelligible, néceſſaire & digne des beaux vers que débite *Cinna*. Il eſt bien étrange, qu'on diſe *implacable*, & non *placable* ; *ame inaltérable*, & non pas *ame altérable* ; *héros indomtable*, & non *héros domtable* &c.

f) *Mais voici de retour cette belle inhumaine.*] *Belle inhumaine* fait quelque peine, à cauſe de tant de fades vers de galanterie où cette expreſſion commune ſe trouve.

SCENE IV.

EMILIE, CINNA, FULVIE.

EMILIE.

GRaces aux dieux, Cinna, ma frayeur était vaine.
Aucun de tes amis ne t'a manqué de foi ;
Et je n'ai point eu lieu de m'employer pour toi.
Octave, en ma préſence, a tout dit à Livie ;
Et par cette nouvelle il m'a rendu la vie.

CINNA.

Le déſavoûrez-vous ? & du don qu'il me fait
Voudrez-vous retarder le bienheureux effet ?

EMILIE.

L'effet eſt en ta main.

CINNA.

Mais plutôt en la vôtre.

EMILIE.

Je ſuis toûjours moi-même, & mon cœur n'eſt point autre.
Me donner à Cinna, c'eſt ne lui donner rien,
C'eſt ſeulement lui faire un préſent de ſon bien.

CINNA.

Vous pouvez toutefois . . . O ciel ! l'oſai-je dire ?

---

g) *le ciel me foudroie, ſi ma paſſion ne finit pas ma joie :* fait toujours un peu rire. Toute l'ardeur qu'un digne objet peut attendre d'un grand cœur eſt du ſtile de *Scudéri*. Ce n'eſt que depuis *Racine* qu'on a proſcrit ces fades lieux communs.

h) *des faveurs qui emportent des promeſſes.*] Cette figure n'a pas de ſens en français. Les faveurs d'*Auguſte* peuvent

EMILIE.

Que puis-je, & que crains-tu ?

CINNA.

Je tremble, je ſoupire,
Et vois que ſi nos cœurs avaient mêmes déſirs,
Je n'aurais pas beſoin d'expliquer mes ſoupirs.
Ainſi je ſuis trop ſûr que je vais vous déplaire ;
Mais je n'oſe parler, & je ne puis me taire.

EMILIE.

C'eſt trop me gêner, parle.

CINNA.

Il faut vous obéir.
Je vais donc vous déplaire, & vous m'allez haïr.
Je vous aime, Emilie, & le ciel me foudroie, *g*)
Si cette paſſion ne fait toute ma joie :
Et ſi je ne vous aime avec toute l'ardeur
Que peut un digne objet attendre d'un grand cœur.
Mais voyez à quel prix vous me donnez votre ame ;
Et me rendant heureux, vous me rendez infame.
Cette bonté d'Auguſte . . .

EMILIE.

Il ſuffit, je t'entens,
Je vois ton repentir & tes vœux inconſtans.
Les faveurs du tyran emportent tes promeſſes ; *h*)
Tes feux & tes ſermens cédent à ſes careſſes ;

---

g) Emporter ſur les promeſſes de *Cinna*, les faire oublier, mais elles ne les emportent pas. *Quinaut* a dit avec élégance & juſteſſe :

Mais le zéphir léger & l'onde fugitive
Ont bientôt emporté les ſermens qu'elle a faits.

Et ton eſprit crédule oſe s'imaginer
Qu'Auguſte pouvant tout, peut auſſi me donner.
Tu me veux de ſa main plutôt que de la mienne;
Mais ne crois pas qu'ainſi jamais je t'apartienne.
Il peut faire trembler la terre ſous ſes pas,
i) Mettre un roi hors du trône, & donner ſes états;
De ſes proſcriptions rougir la terre & l'onde,
Et changer à ſon gré l'ordre de tout le monde;
k) Mais le cœur d'Emilie eſt hors de ſon pouvoir.

CINNA.

Auſſi n'eſt-ce qu'à vous que je veux le devoir.
Je ſuis toûjours moi-même, & ma foi *l*) toûjours pure.
La pitié que je ſens ne me rend point parjure.
J'obéis ſans réſerve à tous vos ſentimens,
m) Et prens vos intérêts par-delà mes ſermens.
J'ai pû, vous le ſavez, ſans parjure & ſans crime,
Vous laiſſer échaper cette illuſtre victime.
Céſar ſe dépouillant du pouvoir ſouverain,
Nous ôtait tout prétexte à lui percer le ſein.

i) *Mettre un roi hors du trône.*] Il y avait, *jetter un roi du trône & donner ſes états. Mettre hors* eſt bien moins énergique que *jetter*, & n'eſt pas même une expreſſion noble. *Roi hors* eſt dur à l'oreille. Pourquoi ne dirait-on pas *jetter du trône*? on dit bien *jetter du haut du trône*: en tout cas *chaſſer* eût été mieux que *mettre hors*. Quelquefois en corrigeant on affaiblit.

k) *Mais le cœur d'Emilie eſt hors de ſon pouvoir.*] Voilà une imitation admirable de ces beaux vers d'*Horace*:

Et cuncta terrarum ſubacta,
Præter atrocem animum Catonis.

Cette imitation eſt d'autant plus belle, qu'elle eſt en ſentiment. Pluſieurs s'étonnent qu'*Emilie* affectant de penſer comme *Caton*, ait cependant reçu pendant quinze ans les bienfaits & l'argent d'*Auguſte*, dont *l'épargne lui a été ouverte*. Cette conduite ne ſemble pas s'accorder avec cette inflexibilité héroique dont elle fait parade.

La conjuration s'en allait diſſipée *n*)
Vos deſſeins avortés, votre haine trompée;
Moi ſeul j'ai raffermi ſon eſprit étonné,
Et pour vous l'immoler ma main l'a couronné.

EMILIE.

Pour me l'immoler, traître! Et tu veux que moi-même
Je retienne ta main! qu'il vive, & que je l'aime!
Que je ſois le *o*) butin de qui l'oſe épargner,
Et le prix du conſeil qui le force à régner!

CINNA.

Ne me condamnez point quand je vous ai ſervie.
Sans moi vous n'auriez point de pouvoir ſur ſa vie;
Et malgré ſes bienfaits *p*) je rens tout à l'amour,
Quand je veux qu'il périſſe, ou vous doive le jour.
Avec les premiers vœux de mon obéiſſance,
Souffrez ce faible effort de ma reconnaiſſance,
Que je tâche de vaincre un indigne courroux,
q) Et vous donner pour lui l'amour qu'il a pour vous.
r) Une ame généreuſe, & que la vertu guide,

l) Il faut, ma foi eſt toujours pure. *Ma foi* ne peut être gourvernée par *je ſuis*. Foi pure ne ſe dit qu'en théologie.

m) *Et prens vos intérêts par-delà mes ſermens.*] *Par-delà mes ſermens*: expreſſion dont je ne trouve que cet exemple, & cet exemple me paraît mériter d'être ſuivi.

n) *S'en allait diſſipée. Votre haine s'en allait trompée.* C'eſt un barbariſme.

o) *Butin* n'eſt pas le mot propre.

p) *Je rens tout à l'amour.*] La ſcène ſe refroidit par ces argumens de *Cinna*; il veut prouver qu'il a ſatisfait à l'amour, parce qu'il veut que le ſort d'*Auguſte* dépende de ſa maîtreſſe. Toute cette tirade paraît un peu obſcure.

q) *Et vous donner pour lui l'amour.*] Il faut *& de vous donner*. Le mot d'*amour* n'eſt point du tout convenable.

r) *Une ame généreuſe &c.*] Toutes ces ſentences refroidiſſent encore. Voyez ſi *Oreſte & Hermione* parlent en ſentences.

Fuit la honte des noms d'ingrate & de perfide;
Elle en hait l'infamie attachée au bonheur,
Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur.

EMILIE.

Je fais gloire, pour moi, de cette ignominie.
La perfidie eſt noble envers la tyrannie;
Et quand on rompt le cours d'un ſort ſi malheureux,
Les cœurs les plus ingrats ſont les plus généreux. *s*)

CINNA.

Vous faites des vertus au gré de votre haine.

EMILIE.

t) Je me *fais des vertus dignes d'une romaine.*

CINNA.

Un cœur vraiment romain...

EMILIE.

Oſe tout pour ravir

---

s) Elle a déja retourné cette penſée plus d'une fois.

t) *Je me fais des vertus dignes d'une romaine.*] Ce vers eſt beau, & ces ſentimens d'*Emilie* ne ſe démentent jamais. Pluſieurs demandent encor, pourquoi cette *Emilie* ne touche point? pourquoi ce perſonnage ne fait pas au théatre la grande impreſſion qu'y fait *Hermione*? elle eſt l'ame de toute la piéce, & cependant elle inſpire peu d'intérêt. N'eſt-ce point parce qu'elle n'eſt pas malheureuſe? n'eſt-ce point parce que les ſentimens d'un *Brutus*, d'un *Caſſius*, conviennent peu à une fille? n'eſt-ce point parce que la facilité à recevoir l'argent d'*Auguſte* dément la grandeur d'ame qu'elle affecte? n'eſt-ce point parce que ce rôle n'eſt pas tout-à-fait dans la nature? cette fille que *Balzac* apelle une adorable furie, eſt-elle ſi adorable? C'eſt *Emilie* que *Racine* avait en vûe, lorſqu'il dit dans une de ſes préfaces, qu'il ne veut pas mettre ſur le théatre de ces femmes qui font des leçons d'héroïſme aux hommes. Malgré tout cela le rôle d'*Emilie* eſt plein de choſes ſublimes; & quand on compare ce qu'on faiſait alors à ce ſeul rôle d'*Emilie*, on eſt étonné, on admire.

u) *Il nous fait ſouverains ſur leurs grandeurs ſuprêmes.*] Il faut remarquer les plus légères fautes de langage. On eſt

Une odieuſe vie à qui le fait ſervir ;
Il fuit plus que la mort la honte d'être eſclave.

CINNA.

C'eſt l'être avec honneur, que de l'être d'Octave ;
Et nous voyons ſouvent des rois à nos genoux
Demander pour apuis tels eſclaves que nous ;
Il abaiſſe à nos pieds l'orgueil des diadèmes ;
x) Il nous fait ſouverains ſur leurs grandeurs ſuprêmes ;
Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,
Et leur impoſe un joug dont il nous affranchit.

EMILIE.

L'indigne ambition que ton cœur ſe propoſe !
x) Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque choſe !
Aux deux bouts de la terre *y*) en eſt-il un ſi vain,
Qu'il prétende égaler un citoyen romain ?
Antoine ſur ſa tête attira notre haine,

ſouverain de, on n'eſt pas *ſouverain ſur*, encor moins *ſouverain ſur une grandeur* : mais ce qui eſt bien plus digne de remarque, c'eſt que le ſecond vers n'eſt qu'une faible répétition du premier.

x) *Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque choſe.*] Ce beau vers eſt une contradiction avec celui que dit *Auguſte* au cinquiéme acte.

Qu'en te couronnant roi je t'aurois donné moins.

Ou Emilie, ou Auguſte a tort. Il n'eſt pas douteux que le vers d'*Emilie* étant plus romain, plus fort, & même étant devenu proverbe, ne dût être conſervé, & celui d'*Auguſte* ſacrifié, mais il faut ſurtout remarquer que ces hiperboles commencent à déplaire, qu'on y trouve même du ridicule, qu'il y a une diſtance infinie entre un grand roi & un marchand de Rome, que ces exagerations d'une fille à qui *Auguſte* fait une penſion, révoltent bien des lecteurs, & que ces conteſtations entre *Cinna* & ſa maîtreſſe ſur la grandeur romaine, n'ont pas toute la chaleur de la véritable tragédie.

y) *En eſt-il un ſi vain ?*]
Il y avoit :

Aux deux bouts de la terre en eſt-il d'aſſez vain
Pour prétendre égaler un citoyen romain ?

En ſe deshonorant par l'amour d'une reine :
z) Attale, ce grand roi dans la pourpre blanchi,
Qui du peuple romain ſe nommait l'affranchi,
Quand de toute l'Aſie il ſe fut vû l'arbitre,
Eût encor moins priſé ſon trône que ce titre.
Souvien-toi de ton nom, ſoutien ſa dignité ;
Et prenant d'un romain la généroſité,
Sache qu'il n'en eſt point que le ciel n'ait fait naître,
Pour commander aux rois, & pour vivre ſans maître.

CINNA.

a) Le ciel a trop fait voir en de tels attentats,
Qu'il hait les aſſaſſins, & punit les ingrats ;
Et quoi qu'on entreprenne, & quoi qu'on exécute,
Quand il élève un trône, il en venge la chute ;
Il ſe met du parti de ceux qu'il fait régner ;
Le coup dont on les tue eſt longtems à ſaigner ;
Et quand à les punir il a pû ſe réſoudre,
De pareils châtimens n'apartiennent qu'au foudre.

EMILIE.

Di que de leur parti toi-même tu te rens, b)

De

z) *Attale ce grand roi.*] Cet exemple du roi *Attale* ſcrait peut-être plus convenable dans un conſeil que dans la bouche d'une fille qui veut venger ſon père. Mais la beauté de ces vers & ces traits tirés de l'hiſtoire romaine, font un très-grand plaiſir aux lecteurs, quoiqu'au théatre ils réfroidiſſent un peu la ſcène. Au reſte cet *Attale* était un très-petit roi de Pergame, qui ne poſſédait pas un pays de trente lieues.

a) *Le ciel a trop fait voir en de tels attentats.*] Cette replique de *Cinna* ne paraît pas convenable. Un ſujet parle ainſi dans une monarchie ; mais un homme du ſang de *Pompée* doit-il parler en ſujet ?

b) *Tu te rens d'un parti de te remettre au foudre.*] Cela n'eſt ni français ni clairement exprimé, & ces diſſertations ſur la foudre ne ſont plus tolerées.

c) *Sans emprunter ta main pour ſervir*

De te remettre au foudre à punir les tyrans.
Je ne t'en parle plus, va, ſers la tyrannie,
Abandonne ton ame à ſon lâche génie ;
Et pour rendre le calme à ton eſprit flotant,
Oublie & ta naiſſance, & le prix qui t'attend.
c) Sans emprunter ta main pour ſervir ma colère,
Je ſaurai bien venger mon pays & mon père.
J'aurais déja l'honneur d'un ſi fameux trépas ;
Si l'amour juſqu'ici n'eût arrêté mon bras.
C'eſt lui qui ſous tes loix me tenant aſſervie,
M'a fait en ta faveur prendre ſoin de ma vie ;
Seule, contre un tyran, en le faiſant périr,
Par les mains de ſa garde il me falait mourir.
Je t'euſſe par ma mort dérobé ta captive ;
d) Et comme pour toi ſeul l'amour veut que je vive,
J'ai voulu, mais en vain, me conſerver pour toi,
Et te donner moyen d'être digne de moi.
Pardonnez-moi, grands dieux, ſi je me ſuis trompée,
Quand j'ai penſé chérir un neveu de Pompée,
Et ſi d'un faux ſemblant mon eſprit abuſé,

ma colère.] Le mot de *colère* ne paraît peut-être pas aſſez juſte. On ne ſent point de colère pour la mort d'un père mis au nombre des proſcrits il y a trente ans. Le mot de *reſſentiment* ſerait plus propre : mais en poëſie, *colère* peut ſignifier *indignation*, *reſſentiment*, *ſouvenir des injures*, *déſir de vengeance*.

d) *Et comme pour toi ſeul l'amour veut que je vive.*] Je remarque ailleurs que toutes les phraſes qui commencent par *comme* ſentent la diſſertation, le raiſonnement, & que la chaleur du ſentiment ne permet guères ce tour proſaïque. Mais eſt-ce un ſentiment bien touchant, bien tragique, que celui d'Emilie ? *Je n'ai pas voulu tuer Auguſte moi-même, parce qu'on m'aurait tuée ; je veux vivre pour toi, & je veux que ce ſoit toi qui hazardes ta vie &c.*

e) A fait choix d'un eſclave en ſon lieu ſupoſé.
Je t'aime toutefois, quel que tu puiſſes être;
Et ſi, pour me gagner, il faut trahir ton maître,
f) Mille autres à l'envi recevraient cette loi,
S'ils pouvaient m'acquérir à même prix que toi.
Mais n'apréhende pas qu'un autre ainſi m'obtienne.
Vi pour ton cher tyran, tandis que je meurs tienne.
Mes jours avec les ſiens ſe vont précipiter;
Puiſque ta lâcheté n'oſe me mériter.
Vien me voir dans ſon ſang & dans le mien baignée,
De ma ſeule vertu mourir accompagnée,
Et te dire en mourant d'un eſprit ſatisfait:
N'accuſe point mon ſort, c'eſt toi ſeul qui l'as fait;

e) *A fait choix d'un eſclave &c.*] Il eſt trop dur d'apeller Cinna *eſclave* au propre, de lui dire qu'il eſt un fils ſupoſé, qu'il eſt fils d'un eſclave : cette condition était au-deſſous de celle de nos valets.

f) *Mille autres à l'envi recevraient cette loi.*] Doit-elle lui dire que mille autres aſſaſſineraient l'empereur pour mériter les bonnes graces d'une femme? cela ne révolte-t-il pas un peu? cela n'empêche-t-il pas qu'on ne s'intéreſſe à *Emilie*? Cette préſomption de ſa beauté la rend moins intéreſſante. Une femme emportée par une grande paſſion touche beaucoup; mais une femme qui a la vanité de regarder ſa poſſeſſion comme le plus grand prix où l'on puiſſe aſpirer, révolte au lieu d'intéreſſer. *Emilie* a déja dit au premier acte, qu'on publiera dans toute l'Italie qu'on n'a pû la mériter qu'en tuant *Auguſte*; elle a dit à Cinna, *Songe que mes faveurs t'attendent.* Ici elle dit, *que mille romains tueraient Auguſte pour mériter ſes bonnes graces.* Quelle femme a jamais parlé ainſi? Quelle différence entr'elle & *Hermione*, qui dit dans une ſituation à peu près ſemblable :

Quoi! ſans qu'elle employât une feule prière,
Ma mère en ſa faveur arme la Grèce entière!
Ses yeux pour leur querelle, en dix ans de combats,
Virent périr vingt rois qu'ils ne connaiſſaient pas.
Et moi, je ne prétens que la mort d'un parjure,
Et je charge un amant du ſoin de mon injure;

Je deſcens dans la tombe où tu m'as condamnée,
Où la gloire me ſuit qui t'était deſtinée;
Je meurs en détruiſant un pouvoir abſolu,
Mais je vivrais à toi ſi tu l'avais voulu.

CINNA.

Hé bien, vous le voulez, il faut vous ſatisfaire.
Il faut affranchir Rome, il faut venger un père,
Il faut ſur un tyran porter de juſtes coups;
Mais aprenez qu'Auguſte eſt moins tyran que vous:
g) S'il nous ôte à ſon gré nos biens, nos jours, nos femmes.
Il n'a point juſqu'ici tyranniſé nos ames;
Mais *b*) l'empire inhumain qu'exercent vos beautés,
Force juſqu'aux eſprits & juſqu'aux volontés.

Il peut me conquérir, à ce prix, ſans danger.
Je me livre moi-même, & ne puis me venger!

C'eſt ainſi que s'exprime le goût perfectionné; & le génie dénué de ce goût ſûr bronche quelquefois. On ne prétend pas encor une fois rien diminuer de l'extrême mérite de *Corneille*; mais il faut qu'un commentateur n'ait en vuë que la vérité & l'utilité publique. Au reſte la fin de cette tirade eſt fort belle.

g) *S'il nous ôte à ſon gré nos biens, nos jours, nos femmes.*] Mais en ce cas *Auguſte* eſt donc un monſtre à étouffer. *Cinna* ne devait donc pas balancer; il a donc très-grand tort de ſe dédire. Ses remors ne ſont donc pas vrais? Comment peut-il aimer un tyran qui ôte aux romains leurs biens, leurs femmes & leurs vies? Ces contradictions ne font-elles pas tort au pathétique, auſſi-bien qu'au vrai, ſans lequel rien n'eſt beau?

b) *L'empire inhumain qu'exercent vos beautés.*] C'eſt ici une idée poëtique, ou plutôt une ſubtilité. Vos beautés ſont plus inhumaines qu'*Auguſte*! Ce n'eſt pas ainſi que la vraie paſſion parle. *Oreſte* dans une circonſtance ſemblable, dit à *Hermione*:

Non, je vous priverai d'un plaiſir ſi funeſte,
Madame, il ne mourra que de la main d'Oreſte.

Il ne s'amuſe point à dire que les beautés inhumaines d'*Hermione* ſont des tyrans; il le fait ſentir en ſe déterminant malgré lui à un crime. Ce n'eſt pas là le poëte qui parle, c'eſt le perſonnage.

i) Vous me faites priſer ce qui me deshonore ;
Vous me faites haïr ce que mon ame adore ;
Vous me faites répandre un ſang pour qui je dois
Expoſer tout le mien & mille & mille fois :
Vous le voulez, j'y cours, ma parole eſt donnée ;
k) Mais ma main auſſi-tôt contre mon ſein tournée,
Aux manes d'un tel prince immolant votre amant,
A mon crime forcé joindra mon châtiment ;
Et par cette action dans l'autre confondue,
Recouvrera ma gloire auſſi-tôt que perdue.
Adieu.

i) *Vous me faites priſer ce qui me deshonore ;*
Vous me faites haïr ce que mon cœur adore.]
Priſer n'eſt plus d'uſage. *Cinna* ne priſe point ici ſon action, puiſqu'il la condamne. Il dit qu'il adore *Auguſte*, cela eſt beaucoup trop fort : il n'adore point *Auguſte* ; *il devrait*, dit-il, *donner ſon ſang pour lui mille & mille fois.* Il devait donc être très-touché au moment que ce même *Auguſte* lui donnait *Emilie*. Il lui a conſeillé

SCENE V.

EMILIE, FULVIE.

FULVIE.

Vous avez mis ſon ame au déſeſpoir.

EMILIE.

Qu'il ceſſe de m'aimer, ou ſuive ſon devoir.

FULVIE.

Il va vous obéir aux dépens de ſa vie.
Vous en pleurez ?

EMILIE.

Hélas ! cours après lui, Fulvie ;
Et ſi ton amitié daigne me ſecourir,
Arrache-lui du cœur ce deſſein de mourir :
Di-lui...

FULVIE.

Qu'en ſa faveur vous laiſſez vivre Auguſte ?

EMILIE.

Ah ! c'eſt faire à ma haine une loi trop injuſte.

FULVIE.

Et quoi donc ?

---

de garder l'empire pour l'aſſaſſiner, & il voudrait donner mille vies pour lui par réflexion.

k) *Mais ma main auſſi-tôt contre mon ſein tournée.*] Ces derniers vers réconcilient *Cinna* avec le ſpectateur ; c'eſt un très-grand art. *Racine* a imité ce morceau dans l'*Andromaque* :

Et mes mains auſſi-tôt contre mon ſein tournées &c.

EMILIE.

Qu'il achève, & dégage ſa foi,
l) Et qu'il choiſiſſe après de la mort, ou de moi.

Fin du troiſième acte.

l) *Et qu'il choiſiſſe après de la mort, ou de moi.*] Ce ſont-là de ces traits qui portaient le docteur cité par *Balzac*, à nommer Emilie *adorable furie*. On ne peut guères finir un acte d'une manière plus grande ou plus tragique; & ſi *Emilie* avait une raiſon plus preſſante de vouloir faire périr *Auguſte*, ſi elle n'avait apris que depuis peu *Auguſte* a fait mourir ſon père, ſi elle avait connu ce père, ſi ce père même avait pû lui demander vengeance, ce rôle ſerait du plus grand intérêt. Mais ce qui peut détruire tout l'intérêt qu'on prendrait à *Emilie*, c'eſt la ſuppoſition de l'auteur qu'elle eſt adoptée par *Auguſte*. On devait chez les romains autant & plus d'amour filial à un père d'adoption qu'à un père qui ne l'était que par le ſang. *Emilie* conſpire contre *Auguſte* ſon père & ſon bienfaiteur au bout de trente ans, pour venger *Toranius* qu'elle n'a jamais vû. Alors

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, EUPHORBE, POLYCLETE, Gardes.

AUGUSTE.

TOUT ce que tu me dis, Euphorbe eſt incroyable.

EUPHORBE.

a) Seigneur, le récit même en paraît effroyable.
On ne conçoit qu'à peine une telle fureur ;
Et la ſeule penſée en fait frémir d'horreur.

AUGUSTE.

Quoi, mes plus chers amis ! quoi, Cinna ! quoi, Maxime !
Les deux que j'honorais d'une ſi haute eſtime !
A qui j'ouvrais mon cœur, & dont j'avais fait choix
Pour les plus importans & plus nobles emplois !

---

cette furie n'eſt point du tout adorable ; elle eſt réellement parricide. Cependant gardons-nous bien de croire qu'*Emilie* malgré ſon ingratitude, & *Cinna* malgré ſa perfidie, ne ſoient pas deux très-beaux rôles : tous deux étincellent de traits admirables.

a) *Seigneur, le récit même en paraît effroyable.*] Il eſt triſte qu'un ſi bas & ſi lâche ſubalterne, un eſclave affranchi, paraiſſe avec *Auguſte*, & que l'auteur n'ait pas trouvé dans la jalouſie de *Maxime*, dans les emportemens que ſa paſſion eût dû lui inſpirer, ou dans quelqu'autre invention tragique, de quoi fournir des ſoupçons à *Auguſte*. Si le trouble de *Cinna*, celui de *Maxime*, celui d'*Emilie*, ouvraient les yeux de l'empereur, cela ſerait beaucoup plus noble & plus théatral que la dénonciation d'un eſclave, qui eſt un reſſort trop mince & trop trivial.

Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon empire,
Pour m'arracher le jour l'un & l'autre conſpire !
Maxime a vû ſa faute, il m'en fait avertir,
Et montre un cœur touché d'un juſte repentir ;
Mais Cinna !

EUPHORBE.

Cinna ſeul dans ſa rage s'obſtine,
Et contre vos bontés *b*) d'autant plus ſe mutine ;
Lui ſeul combat encor les vertueux efforts
Que ſur les conjurés fait ce juſte remors ;
Et, malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées,
Il tâche à raffermir leurs ames ébranlées.

AUGUSTE.

Lui ſeul les encourage, & lui ſeul les ſéduit !
O le plus déloyal que la terre ait produit !
O trahiſon conçûe au ſein d'une furie !
O trop ſenſible coup d'une main ſi chérie !
Cinna, tu me trahis ! Polyclète, écoutez.

[*Il lui parle à l'oreille.*]

POLYCLETE.

Tous vos ordres, Seigneur, ſeront exécutés.

AUGUSTE.

Qu'Eraſte en même tems aille dire à Maxime
Qu'il vienne recevoir le pardon de ſon crime.

SCENE

b) *D'autant plus ſe mutine.*] Ce mot eſt faible après l'expreſſion, *il s'obſtine dans ſa rage.* L'idée la plus forte doit toujours être la dernière. De plus, *ſe mutiner contre des bontés*, eſt une expreſſion bourgeoiſe ; on ne l'employe qu'en parlant des enfans. Ce n'eſt pas que ce mot *mutiné*, employé avec art, ne puiſſe faire un très-bel effet. *Racine* a dit,

Enchaîner un captif de ſes fers étonné,
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné.

SCENE II.

AUGUSTE, EUPHORBE.

EUPHORBE.

c) IL l'a jugé trop grand pour ne pas s'en punir.
A peine du palais il a pû revenir,
Que, les yeux égarés, & le regard farouche,
Le cœur gros de ſoupirs, les ſanglots à la bouche,
Il déteſte ſa vie & ce complot maudit,
M'en aprend l'ordre entier tel que je vous l'ai dit;
Et m'ayant commandé que je vous avertiſſe,
Il ajoute : *Di-lui que je me fais juſtice,*
Que je n'ignore point ce que j'ai mérité;
Puis ſoudain dans le Tibre il s'eſt précipité,
Dont l'eau groſſe & rapide, & la nuit aſſez noire,
M'ont dérobé la fin de ſa tragique hiſtoire.

AUGUSTE.

Sous ce preſſant remors il a trop ſuccombé,
Et s'eſt à mes bontés lui-même dérobé.
Il n'eſt crime envers moi qu'un repentir n'efface;
Mais puiſqu'il a voulu renoncer à ma grace,
Allez pourvoir au reſte, & faites qu'on ait ſoin
De tenir en lieu ſûr ce fidèle témoin.

D'autant plus exige un *que*; c'eſt une phraſe qui n'eſt pas achevée.

c) *Il l'a jugé trop grand pour ne pas s'en punir.*] On ne peut nier que ce lâche & inutile menſonge d'*Euphorbe* ne ſoit indigne de la tragédie. Mais, dira-t-on, on a le même reproche à faire à *Oenone* dans *Phèdre*. Point du tout; elle eſt criminelle, elle calomnie *Hypolite*; mais elle ne dit pas une fauſſe nouvelle; c'eſt cela qui eſt petit & bas.

SCENE III.

AUGUSTE *ſeul.*

Ciel, à qui voulez-vous déſormais que je ſie *d*)
Les ſecrets de mon ame, & le ſoin de ma vie?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
Si donnant des ſujets il ôte les amis,
Si tel eſt le deſtin des grandeurs ſouveraines,
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines;
Et ſi votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'eſt ſûr; qui peut tout, doit tout craindre.
Rentre en toi-même, Octave, & ceſſe de te plaindre.
Quoi, tu veux qu'on t'épargne, & n'as rien épargné!
Songe aux fleuves de ſang où ton bras s'eſt baigné,
e) De combien ont rougi les champs de Macédoine,
Combien en a verſé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte; & revoi tout d'un tems
Pérouſe au ſien noyée & tous ſes habitans.
Remets dans ton eſprit, après tant de carnages,
De tes proſcriptions les ſanglantes images,
Où toi-même des tiens devenu le boureau,

d) Voilà encor une occaſion où un monologue eſt bien placé; la ſituation d'*Auguſte* eſt une excuſe légitime. D'ailleurs il eſt bien écrit, les vers en ſont beaux, les réflexions ſont juſtes, intéreſſantes; ce morceau eſt digne du grand *Corneille*.

e) *De combien ont rougi.*] Cela n'eſt pas français. Il falait, *quels flots j'en ai verſés aux champs de Macédoine*, ou quelque choſe de ſemblable.

f) *Rens un ſang infidèle à l'infidélité.*] Ce vers eſt imité de *Malherbe*.

Fait de tous les aſſauts que la rage peut faire,
Une fidèle preuve à l'infidélité.

Un tel abus de mots, & quelques lon-

Au ſein de ton tuteur enfonças le couteau ;
Et puis oſe accuſer le deſtin d'injuſtice ;
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton ſupliçe,
Et que par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent les droits que tu n'as pas gardés.
Leur trahiſon eſt juſte, & le ciel l'autoriſe.
Quitte ta dignité comme tu l'as aquiſe ;
f) Rens un ſang infidèle à l'infidélité,
Et ſouffre des ingrats après l'avoir été.
Mais que mon jugement au beſoin m'abandonne !
Quelle fureur, Cinna, m'accuſe & te pardonne ?
Toi, dont la trahiſon me force à retenir
Ce pouvoir ſouverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel, & fait ſeule mon crime,
Relève pour l'abattre un trône illégitime ;
Et d'un zèle effronté couvrant ſon attentat,
S'opoſe pour me perdre au bonheur de l'état ?
Donc, juſqu'à l'oublier je pourrais me contraindre !
Tu vivrais en repos, après m'avoir fait craindre !
Non, non, je me trahis moi-même d'y penſer.
Qui pardonne aiſément invite à l'offenſer.
Puniſſons l'aſſaſſin ; proſcrivons les complices.
Mais quoi ! toujours du ſang, & toujours des ſuplices !

gueurs, quelques répétitions, empêchent ce beau monologue de faire tout ſon effet. A meſure que le public s'eſt plus éclairé, il s'eſt un peu dégoûté des longs monologues. On s'eſt laſſé de voir des empereurs qui parlaient ſi longtems tout ſeuls. Mais ne devrait-on pas ſe prêter à l'illuſion du théatre ? *Auguſte* ne pourait-il pas être ſuppoſé au milieu de ſa cour, & s'abandonner à ſes réflexions devant ſes confidens, qui tiendraient lieu du chœur des anciens ?

Il faut avouër que le monologue eſt un peu long. Les étrangers ne peuvent ſouffrir ces ſcènes ſans action, & il n'y a peut-être pas aſſez d'action dans *Cinna*.

Ma cruauté ſe laſſe, & ne peut s'arrêter :
Je veux me faire craindre, & ne fais qu'irriter.
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile,
Une tête coupée en fait renaître mille ;
Et le ſang répandu de tant de conjurés
Rend mes jours plus maudits & non plus aſſurés.
Octave, n'attens plus le coup d'un nouveau Brute,
Meurs, & dérobe-lui la gloire de ta chûte ;
Meurs, tu ferais pour vivre un lâche & vain effort,
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et ſi tout ce que Rome a d'illuſtre jeuneſſe
Pour te faire périr tour-à-tour s'intéreſſe :
Meurs, puiſque c'eſt un mal que tu ne peux guérir ;
Meurs enfin, puiſqu'il faut ou tout perdre, ou mourir.
La vie eſt peu de choſe, & le peu qui t'en reſte
g) Ne vaut pas l'acheter par un prix ſi funeſte.
Meurs ; mais quitte du moins la vie avec éclat,
Eteins-en le flambeau dans le ſang de l'ingrat :
A toi-même en mourant immole ce perfide ;
Contenant ſes deſirs puni ſon parricide ;
Fais un tourment pour lui de ſon propre trépas,

g) *Ne vaut pas l'acheter par un prix ſi funeſte.*] C'eſt ici le tour de phraſe Italien. On dirait bien, *non vale il comprar* ; c'eſt un trope dont *Corneille* enrichiſſait nôtre langue.

b) *Mais jouiſſons plutôt nous-mêmes de ſa peine.*] *Peine* ici veut dire ſuplice.

i) *Qui des deux dois-je ſuivre, & duquel m'éloigner ?*] Ces expreſſions, *qui des deux*, *duquel*, n'expriment qu'un froid embarras ; elles peignent un homme qui veut réſoudre un problême, & non un cœur agité. Mais le dernier vers eſt très-beau & eſt digne de ce grand monologue.

k) On a retranché toute cette ſcène au théatre depuis environ trente ans. Rien ne révolte plus que de voir un perſonnage s'introduire ſur la fin, ſans avoir été annoncé, & ſe mêler des in-

En faiſant qu'il le voye, & n'en jouïſſe pas ;
h) Mais jouïſſons plutôt nous-mêmes de ſa peine ;
Et ſi Rome nous hait, triomphons de ſa haine.
O Romains ! ô vengeance ! ô pouvoir abſolu !
O rigoureux combat d'un cœur irréſolu,
Qui fuit en même tems tout ce qu'il ſe propoſe !
D'un prince malheureux ordonnez quelque choſe.
i) Qui des deux dois-je ſuivre, & duquel m'éloigner ?
Ou laiſſez-moi périr, ou laiſſez-moi régner.

SCENE IV.

AUGUSTE, LIVIE. *k*)

AUGUSTE.

MAdame, on me trahit, & la main qui me tue
Rend ſous mes déplaiſirs ma conſtance abattue.
Cinna, Cinna le traître.....

LIVIE.

Euphorbe m'a tout dit,
Seigneur, & j'ai pâli cent fois à ce récit.

---

térêts de la piéce ſans y être néceſſaire. Le conſeil que *Livie* donne à *Auguſte* eſt raporté dans l'hiſtoire ; mais il fait un très-mauvais effet dans la tragédie. Il ôte à *Auguſte* la gloire de prendre de lui-même un parti généreux. *Auguſte* répond à Livie ; *Vous m'aviez bien promis des conſeils d'une femme, vous me tenez parole :* & après ces vers comiques il ſuit ces mêmes conſeils. Cette conduite l'avilit. On a donc eu raiſon de retrancher tout le rôle de *Livie*, comme celui de l'infante dans le *Cid*. Pardonnons ces fautes au commencement de l'art, & ſurtout au ſublime, dont *Corneille* a donné beaucoup plus d'exemples, qu'il n'en a donné de faibleſſes dans ſes belles tragédies.

Mais écouteriez-vous les conſeils d'une femme ?

AUGUSTE.

Hélas ! de quel conſeil eſt capable mon ame ?

LIVIE.

Votre ſévérité, ſans produire aucun fruit,
Seigneur, juſqu'à préſent a fait beaucoup de bruit.
Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide.
Salvidien à bas a ſoulevé Lépide ;
Murène a ſuccédé, Cépion l'a ſuivi.
Le jour à tous les deux dans les tourmens ravi,
N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Egnace,
Dont Cinna maintenant oſe prendre la place ;
Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjets
Ont voulu s'annoblir par de ſi hauts projets.
Après avoir en vain puni leur inſolence,
Eſſayez ſur Cinna ce que peut la clémence,
Faites ſon châtiment de ſa confuſion,
Cherchez le plus utile en cette occaſion.
Sa peine peut aigrir une ville animée ;
Son pardon peut ſervir à votre renommée ;
Et ceux que vos rigueurs ne font qu'effaroucher,
Peut-être à vos bontés ſe laiſſeront toucher.

AUGUSTE.

Gagnons les tout-à-fait en quittant cet Empire,
Qui nous rend odieux, contre qui l'on conſpire.
l) J'ai trop par vos avis conſulté là-deſſus ;
Ne m'en parlez jamais, je ne conſulte plus.

l) *J'ai trop par vos avis conſulté là-deſſus.*] *Là-deſſus*, *là-deſſous*, *ci-deſſus*, *ci-deſſous* ; termes familiers qu'il faut abſolument éviter, ſoit en vers, ſoit en proſe.

m) *Que ſur vous le contraire n'éclate.*]

Ceſſe de ſoupirer, Rome, pour ta franchiſe;
Si je t'ai miſe aux fers, moi-même je les briſe;
Et te rens ton état, après l'avoir conquis,
Plus paiſible & plus grand que je ne te l'ai pris.
Si tu me veux haïr, hai moi ſans plus rien feindre;
Si tu me veux aimer, aime moi ſans me craindre:
De tout ce qu'eut Sylla de puiſſance & d'honneur,
Laſſé comme il en fut, j'aſpire à ſon bonheur.

LIVIE.

Aſſez & trop longtems ſon exemple vous flate;
Mais gardez (*m*) que ſur vous le contraire n'éclate.
Ce bonheur ſans pareil qui conſerva ſes jours,
Ne ſerait pas bonheur, s'il arrivait toujours.

AUGUSTE.

Hé bien, s'il eſt trop grand, ſi j'ai tort d'y prétendre,
J'abandonne mon ſang à qui voudra l'épandre.
Après un long voyage il faut trouver un port;
Et je n'en vois que deux, le repos, ou la mort.

LIVIE.

Quoi! vous voulez quitter le fruit de tant de peines?

AUGUSTE.

Quoi! vous voulez garder l'objet de tant de haines?

LIVIE.

Seigneur, vous emporter à cette extrémité,
C'eſt plutôt déſeſpoir que généroſité.

AUGUSTE.

Régner & careſſer une main ſi traitreſſe,

(*m*) *Un contraire qui éclate* n'exprime pas aſſez la penſée de l'auteur, ne forme pas une image aſſez préciſe. Le contraire d'un exemple ne peut ſe dire.

Au lieu de ſa vertu, c'eſt montrer ſa faibleſſe.

LIVIE.

C'eſt régner ſur vous-même, & par un noble choix,
Pratiquer la vertu la plus digne des rois.

AUGUSTE.

n) Vous m'aviez bien promis des conſeils d'une femme,
Vous me tenez parole, & c'en ſont là, Madame.
Après tant d'ennemis à mes pieds abattus,
o) Depuis vingt ans je régne, & j'en ſais les vertus;
Je ſais leur divers ordre, & de quelle nature
Sont les devoirs d'un prince en cette conjoncture.
Tout ſon peuple eſt bleſſé par un tel attentat,
Et la ſeule penſée eſt un crime d'état;
Une offenſe qu'on fait *p*) à toute ſa province,
Dont il faut qu'il la venge, ou ceſſe d'être prince.

LIVIE.

Donnez moins de croyance à votre paſſion.

AUGUSTE.

Ayez moins de faibleſſe, ou moins d'ambition.

LIVIE.

Ne traitez pas ſi mal un conſeil ſalutaire.

AUGUSTE.

---

n) *Vous m'aviez promis des conſeils d'une femme.*] *Corneille* devait d'autant moins mettre un reproche ſi injuſte & ſi aviliſſant dans la bouche d'*Auguſte*, que cette groſſiéreté eſt manifeſtement contraire à l'hiſtoire. *Uxori gratias egit*, dit *Sénèque* le philoſophe, dont le ſujet de *Cinna* eſt tiré.

o) *Depuis vingt ans je régne, & j'en ſais les vertus.*] *Je ſais les vertus de régner* eſt un barbariſme de phraſe, un ſoléciſme; on peut dire, *les vertus des rois, des capitaines, des magiſtrats*, mais non *les vertus de régner, de combattre, de juger.*

p) *A toute ſa province.*] La rime de *prince* n'a que celle de *province* en ſubſtan-

AUGUSTE.

Le ciel m'inſpirera ce qu'ici je dois faire.
Adieu, nous perdons tems.

LIVIE.

Je ne vous quitte point,
Seigneur, que mon amour n'ait *q*) obtenu ce point.

AUGUSTE.

C'eſt l'amour des grandeurs *r*) qui vous rend importune.

LIVIE.

J'aime votre perſonne, & non votre fortune.
[*ſeule.*]
Il m'échape, ſuivons, & forçons-le de voir,
Qu'il peut, en faiſant grace, affermir ſon pouvoir;
Et qu'enfin la clémence eſt la plus belle marque
Qui faſſe à l'univers connaître un vrai monarque.

---

tif : cette indigence eſt ce qui contribue davantage à rendre ſouvent la verſification françaiſe faible, languiſſante & forcée. *Corneille* eſt obligé de mettre *toute ſa province*, pour rimer à *prince*; & *toute ſa province* eſt une expreſſion bien malheureuſe, ſurtout quand il s'agit de l'empire Romain.

q) *Obtenu ce point.*] Ce mot *point* eſt trivial & didactique. Premier *point*, ſecond *point*, principal.

r) *Qui vous rend importune*] augmente encor la faute qui conſiſte à faire rejetter par *Auguſte* un très-bon conſeil qu'en effet il accepte.

SCENE V. s)

EMILIE, FULVIE.

EMILIE.

t) D'Où me vient cette joie, & que mal à propos
Mon eſprit malgré moi goûte un entier repos?
Céſar mande Cinna ſans me donner d'allarmes!
Mon cœur eſt ſans ſoupirs, mes yeux n'ont point de larmes;
Comme ſi j'aprenais d'un ſecret mouvement
Que tout doit ſuccéder à mon contentement!
Ai-je bien entendu? me l'as-tu dit, *Fulvie?*

FULVIE.

J'avais gagné ſur lui qu'il aimerait la vie;
u) Et je vous l'amenais plus traitable & plus doux,
Faire un ſecond effort contre votre courroux.
Je m'en aplaudiſſais, quand ſoudain Polyclète,

s) La ſcène reſte vuide; c'eſt un grand défaut aujourd'hui, & dans lequel même les plus médiocres auteurs ne tombent pas. Mais *Corneille* eſt le premier qui ait pratiqué cette régle ſi belle & ſi néceſſaire, de lier les ſcènes, & de ne faire paraître ſur le théatre aucun perſonnage ſans une raiſon évidente. Si le légiſlateur manque ici à la loi qu'il a introduite, il eſt aſſûrement bien excuſable. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'*Emilie* arrive avec ſa confidente pour parler de la conſpiration dans la même chambre dont *Auguſte* ſort; ainſi elle eſt ſupoſée parler dans un autre apartement.

t) *D'où me vient cette joye &c.*] On ne voit pas trop en effet d'où lui vient cette prétenduë joye; c'était au contraire le moment des plus terribles inquiétudes. On peut être alors atterré, immobile, égaré, accablé, inſenſible à force d'éprouver des ſentimens trop profonds; mais de la joye! cela n'eſt pas dans la nature.

u) *Et je vous l'amenais plus traitable & plus doux.*]

Et je vous l'amenais . . . faire un ſecond effort contre un grand *courroux*, n'eſt ni français ni intelligible; de plus comment cette *Fulvie* n'eſt-elle pas effrayée d'avoir

Des volontés d'Auguſte ordinaire interprète,
Eſt venu l'aborder & ſans ſuite & ſans bruit,
Et de ſa part ſur l'heure au palais l'a conduit.
Auguſte eſt fort troublé, l'on ignore la cauſe;
Chacun diverſement *x*) ſoupçonne quelque choſe;
Tous préſument qu'il ait un grand ſujet d'ennui,
Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de lui.
Mais ce qui m'embarraſſe, & que je viens d'aprendre,
C'eſt que deux inconnus ſe ſont ſaiſis d'Evandre,
Qu'Euphorbe eſt arrêté ſans qu'on ſache pourquoi,
y) Que même de ſon maître on dit je ne ſais quoi:
z) On lui veut imputer un déſeſpoir funeſte;
a) On parle d'eaux, de Tibre, & l'on ſe tait du reſte.

EMILIE.

Que de ſujets de craindre & de deſeſpérer,
b) Sans que mon triſte cœur en daigne murmurer!
A chaque occaſion le ciel y fait deſcendre

vû *Cinna* conduit chez *Auguſte*, & des complices arrêtés? comment n'en parle-t-elle pas d'abord? comment n'inſpire-t-elle pas le plus grand effroi à *Emilie*? Il ſemble qu'elle diſe par occaſion des nouvelles indifférentes.

x) *Soupçonne quelque choſe.*] Ces termes lâches & ſans idée, ces familiarités de la converſation, doivent être ſoigneuſement évités.

y) *Que même de ſon maître on dit je ne ſais quoi.*] *Je ne ſais quoi* eſt du ſtile de la comédie, & ce n'eſt pas aſſûrément un *je ne ſais quoi*, que la mort de *Maxime* principal conjuré.

z) *On lui veut imputer un déſeſpoir funeſte.*] *On lui veut imputer* eſt de la gazette Suiſſe; *on veut dire qu'il s'eſt donné une bataille.*

a) *On parle d'eaux &c.*] Il eſt bien ſingulier qu'elle diſe que *Maxime* s'eſt noyé, & qu'on ſe tait du reſte; qu'eſt-ce que le reſte? & comment *Corneille*, qui corrigea quelques vers dans cette piéce, ne réforma-t-il pas ceux-ci? n'avait-il pas un ami?

b) *Sans que mon cœur en daigne murmurer.*] Cela n'eſt pas naturel. *Emilie* doit être au déſeſpoir d'avoir conduit ſon amant au ſuplice. Le reſte n'eſt-il pas

Un ſentiment contraire à celui qu'il doit prendre.
Une vaine frayeur tantôt m'a pû troubler ;
Et je ſuis inſenſible alors qu'il faut trembler.
Je vous entens, grands dieux ! vos bontés que j'adôre
Ne peuvent conſentir que je me déshonore ;
Et ne me permettant ſoupirs, ſanglots, ni pleurs,
Soutiennent ma vertu contre de tels malheurs.
Vous voulez que je meure avec ce grand courage,
Qui m'a fait entreprendre un ſi fameux ouvrage ;
Et je veux bien périr comme vous l'ordonnez,
c) Et dans la même aſſiéte où vous me retenez.
O liberté de Rome ! ô manes de mon père !
J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pû faire.
Contre votre tyran j'ai ligué ſes amis,
Et plus oſé pour vous qu'il ne m'était permis.
Si l'effet a manqué, ma gloire n'eſt pas moindre :
N'ayant pû vous venger je vous irai rejoindre ;
Mais ſi fumante encor d'un généreux courroux,
Par un trépas ſi noble & ſi digne de vous,
Qu'il vous fera ſur l'heure aiſément reconnaître
Le ſang des grands héros dont vous m'avez fait naître.

---

un peu de déclamation ? On entend toujours ces vers d'*Emilie* ſans émotion ; d'où vient cette indifférence ? c'eſt qu'elle ne dit pas ce que tout autre dirait à ſa place ; elle a forcé ſon amant à conſpirer, à courir au ſuplice, & elle parle de ſa gloire ! & elle eſt *fumante* d'un *courroux* généreux ! elle devrait être deſeſpérée, & non pas fumante.

c) *Et dans la même aſſiéte où vous me retenez.*] Pourquoi les dieux voudraient-ils qu'elle mourût dans cette *aſſiéte* ? qu'importe qu'elle meure dans cette *aſſiéte* ou dans une autre ? Ce qui importe, c'eſt qu'elle a conduit ſon amant & ſes amis à la mort.

SCENE VII.

MAXIME, EMILIE, FULVIE.

EMILIE.

d) Mais je vous vois, Maxime, & l'on vous faiſait mort!

MAXIME.

Euphorbe trompe Auguſte avec ce faux raport.
Se voyant arrêté, la trame découverte,
Il a feint ce trépas pour empêcher ma perte.

EMILIE.

Que dit-on de Cinna?

MAXIME.

Que ſon plus grand regret,
C'eſt de voir que Céſar ſait tout votre ſecret:
En vain il le dénie, & le veut méconnaître,
Evandre a tout conté pour excuſer ſon maître;
Et par l'ordre d'Auguſte on vient vous arrêter.

EMILIE.

Celui qui l'a reçu tarde à l'exécuter;
Je ſuis prête à le ſuivre, & laſſe de l'attendre.

d) *Mais &c.*] Ne diſſimulons rien, cette réſurrection de *Maxime* n'eſt pas une invention heureuſe. Qu'un héros qu'on croyait mort dans un combat reparaiſſe, c'eſt un moment intéreſſant. Mais le public ne peut ſouffrir un lâche, que ſon valet avait ſupoſé s'être jetté dans la rivière. *Corneille* n'a pas prétendu faire un coup de théatre; mais il pouvait éviter cette aparition inattenduë d'un homme qu'on croit mort, & dont on ne déſire point du tout la vie; il était fort inutile à la piéce que ſon eſclave *Euphorbe* eût feint que ſon maître s'était noyé.

MAXIME.

Il vous attend chez moi.

EMILIE.

Chez vous!

MAXIME.

C'eſt vous ſurprendre:
Mais apprenez le ſoin que le ciel a de vous;
C'eſt un des conjurés qui va fuir avec nous.
Prenons notre avantage avant qu'on nous pourſuive:
Nous avons pour partir un vaiſſeau ſur la rive.

EMILIE.

Me connais-tu, *Maxime*, & ſais-tu qui je ſuis?

MAXIME.

e) En faveur de Cinna je fais ce que je puis,
Et tâche à garantir de ce malheur extrême
La plus belle moitié qui reſte de lui-même.
Sauvons nous, Emilie, & conſervons le jour,
Afin de le venger par un heureux retour.

EMILIE.

Cinna dans ſon malheur eſt de ceux qu'il faut ſuivre,
f) Qu'il ne faut pas vanger, de peur de leur ſurvivre.
Quiconque après ſa perte aſpire à ſe ſauver,
Eſt indigne du jour qu'il tâche à conſerver.

---

e) *En faveur de Cinna je puis.*] *Maxime* joue le rôle d'un miſérable; pourquoi l'auteur pouvant l'annoblir, l'a-t-il rendu ſi bas? Aparemment il cherchait un contraſte; mais de tels contraſtes ne peuvent guères réuſſir que dans la comédie.

f) *Qu'il ne faut pas venger de peur de leur ſurvivre.*] Que veut dire *de peur de leur ſurvivre*? Le ſens naturel eſt qu'il ne faut pas venger *Cinna*, parce que ſi on le vengeait, on ne mourrait pas avec lui; mais en voulant le venger, on pourrait aller au ſuplice, puiſqu'*Auguſte* eſt

MAXIME.

Quel déſeſpoir aveugle à ces fureurs vous porte ?
O dieux ! que de faibleſſe en une ame ſi forte !
Ce cœur ſi généreux rend ſi peu de combat ;
Et du premier revers la fortune l'abat !
Rapellez, rapellez cette vertu ſublime,
Ouvrez enfin les yeux, & connaiſſez Maxime ;
g) C'eſt un autre Cinna qu'en lui vous regardez ;
Le ciel vous rend en lui l'amant que vous perdez ;
h) Et puiſque l'amitié n'en faiſait plus qu'une ame,
Aimez en cet ami l'objet de votre flamme :
Avec la même ardeur il ſaûra vous chérir,
Que....

EMILIE.

i) Tu m'oſes aimer, & tu n'oſes mourrir !
Tu prétens un peu trop : mais quoi que tu prétendes,
Ren-toi digne du moins de ce que tu demandes ;
Ceſſe de fuir en lâche un glorieux trépas,
Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir ſi bas :
Fai que je porte envie à ta vertu parfaite ;
Ne te pouvant aimer, fai que je te regrette :
Montre d'un vrai romain la dernière vigueur,
Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur.

---

maître, & que tout eſt découvert. Je crois que *Corneille* veut dire : *Tu feins de le venger & tu veux lui ſurvivre.*

g) *C'eſt un autre Cinna qu'en lui vous regardez.*] Cela eſt comique, & achève de rendre le rôle de *Maxime* inſuportable.

h) *Et puiſque l'amitié n'en faiſait plus qu'une ame.*] L'auteur veut dire : *Cinna & Maxime n'avaient qu'une ame*, mais il ne le dit pas.

i) *Tu m'oſes aimer, & tu n'oſes mourir*] eſt ſublime.

Quoi! ſi ton amitié pour Cinna s'intéreſſe,
Crois-tu qu'elle conſiſte à flater ſa maîtreſſe?
Apprens, apprens de moi quel en eſt le devoir;
Et donne-m'en l'exemple, ou vien le recevoir.

MAXIME.

Votre juſte douleur eſt trop impétueuſe.

EMILIE.

La tienne en ta faveur eſt trop ingénieuſe.
Tu me parles déja d'un bienheureux retour;
Et dans tes déplaiſirs tu conçois de l'amour!

MAXIME.

Cet amour en naiſſant eſt toutefois extrême.
C'eſt votre amant en vous, c'eſt mon ami que j'aime;
Et des mêmes ardeurs dont il fut embraſé...

EMILIE.

k) Maxime, en voilà trop pour un homme aviſé.
Ma perte m'a ſurpriſe, & ne m'a point troublée;
Mon noble déſeſpoir ne m'a point aveuglée.
Ma vertu toute entière agit ſans s'émouvoir;
Et je vois malgré moi plus que je ne veux voir.

MAXIME.

Quoi! vous ſuis-je ſuſpect de quelque perfidie?

EMILIE.

k) *Maxime, en voilà trop pour un homme aviſé.*] *Aviſé* n'eſt pas le mot propre; il ſemble qu'au contraire *Maxime* a été trop aviſé; il paraît trop évidemment un perfide; *Emilie* l'a déja apellé lâche.

l) *Tes amours ſont ici ſuperflus.*] *Superflu* n'eſt pas encor le mot propre; ces amours doivent être très-odieux à *Emilie*.

m) Cette ſcène de *Maxime* & d'*Emilie* ne fait pas l'effet qu'elle pourrait produire.

EMILIE.

Oui ; tu l'es, puiſqu'enfin tu veux que je le die.
L'ordre de notre fuite eſt trop bien concerté,
Pour ne te ſoupçonner d'aucune lâcheté.
Les dieux ſeraient pour nous prodigues en miracles,
S'ils en avaient ſans toi levé tous les obſtacles.
Fui ſans moi, *l*) tes amours ſont ici ſuperflus.

MAXIME.

Ah ! vous m'en dites trop.

EMILIE.

J'en préſume encor plus.
Ne crain pas toutefois que j'éclate en injures ;
Mais n'eſpère pas plus m'éblouïr de parjures.
Si c'eſt te faire tort que de m'en défier,
Vien mourir avec moi pour te juſtifier.

MAXIME.

Vivez, belle Emilie, & ſouffrez qu'en eſclave..

EMILIE.

Je ne t'écoute plus qu'en préſence d'Octave.
Allons, Fulvie, allons. *m*)

TAYLORIAN INST. OXFORD

parce que l'amour de *Maxime* révolte, parce que cette ſcène ne produit rien, parce qu'elle ne ſert qu'à remplir un moment vuide, parce qu'on ſent bien qu'*Emilie* n'acceptera point les propoſitions de *Maxime*, parce qu'il eſt impoſſible de rien produire de théatral & d'attachant entre un lâche qu'on mépriſe, & une femme qui ne peut l'écouter.

SCENE VII. *n*)

MAXIME *ſeul.*

DEſeſpéré, confus,
Et digne, s'il ſe peut, d'un plus cruel refus,
Que réſous-tu, Maxime, & quel eſt le ſuplice
o) Que ta vertu prépare à ton vain artifice?
Aucune illuſion ne te doit plus flater.
Emilie en mourant va tout faire éclater.
p) Sur un même échafaut la perte de ſa vie
Etalera ſa gloire & ton ignominie;
Et ſa mort va laiſſer à la poſtérité
L'infame ſouvenir de ta déloyauté.
q) Un même jour t'a vû, par une fauſſe adreſſe,
Trahir ton ſouverain, ton ami, ta maîtreſſe,
Sans que de tant de droits en un jour violés,

n) Autant que le ſpectateur s'eſt prêté au monologue important d'*Auguſte*, qui eſt un perſonnage reſpectable, autant il ſe refuſe au monologue de *Maxime*, qui excite l'indignation & le mépris. Jamais un monologue ne fait un bel effet, que quand on s'intéreſſe à celui qui parle, que quand ſes paſſions, ſes vertus, ſes malheurs, ſes faibleſſes font dans ſon ame un combat ſi noble, ſi attachant, ſi animé, que vous lui pardonnez de parler trop longtems à ſoi-même.

o) *Que ta vertu prépare.*] Ce mot de *vertu* dans la bouche de *Maxime* eſt déplacé, & va juſqu'au ridicule.

p) *Sur un même échafaut.*] Il n'y avait point d'échafaut chez les romains pour les criminels. L'apareil barbare des ſuplices n'était point connu, excepté celui de la potence en croix pour les eſclaves.

q) *Un même jour t'a vû par une fauſſe adreſſe.*] *Fauſſe adreſſe* eſt trop faible, & *Maxime* n'a point été adroit.

r) *Jamais un affranchi n'eſt qu'un eſclave infame.*] Il ne parait pas convenable qu'un conjuré, qu'un ſénateur reproche à un eſclave de lui avoir fait commettre une mauvaiſe action; ce reproche ſerait bon dans la bouche d'une femme faible, dans celle de *Phèdre*, par

Sans que de deux amans au tyran immolés,
Il te reſte aucun fruit que la honte & la rage,
Qu'un remors inutile allume en ton courage.
Euphorbe, c'eſt l'effet de tes lâches conſeils;
Mais que peut-on attendre enfin de tes pareils?
r) Jamais un affranchi n'eſt qu'un eſclave infame;
Bien qu'il change d'état, il ne change point d'ame;
La tienne encor ſervile avec la liberté
N'a pû prendre un rayon de généroſité.
Tu m'as fait relever une injuſte puiſſance;
Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naiſſance:
Mon cœur te réſiſtait, & tu l'as combattu,
s) Juſqu'à ce que ta fourbe ait ſouillé ſa vertu.
Il m'en coûte la vie, il m'en coûte la gloire;
Et j'ai tout mérité pour t'avoir voulu croire.
t) Mais les dieux permettront à mes reſſentimens,
De te ſacrifier aux yeux des deux amans;
Et j'oſe m'aſſurer, qu'en dépit de mon crime, *u*)

exemple, à l'égard d'*Oenone*, dans celle d'un jeune homme ſans expérience; mais le ſpectateur ne peut ſouffrir un ſénateur qui débite un long monologue, pour dire à ſon eſclave qui n'eſt pas là, qu'il eſpère qu'il pourra ſe venger de lui, & le punir de lui avoir fait commettre une action infame.

s) *Juſqu'à ce que.*] Il faut éviter cette cacophonie en vers, & même dans la proſe ſoutenue.

t) *Mais les dieux permettront à mes reſſentimens.*] On ſe ſoucie fort peu que cet eſclave *Euphorbe* ſoit mis en croix ou non. Cet acte eſt un peu défectueux dans toutes ſes parties: la difficulté d'en faire cinq eſt ſi grande, l'art était alors ſi peu connu, qu'il ſerait injuſte de condamner *Corneille*. Cet acte eût été admirable partout ailleurs dans ſon tems: mais nous ne recherchons pas ſi une choſe était bonne autrefois, nous recherchons ſi elle eſt bonne pour tous les tems.

u) On ne peut pas dire *en dépit de mon crime* comme on dit malgré mon crime, quelqu'ait été mon crime, parce qu'un crime n'a point de dépit. On dit bien en dépit de ma haine, de mon amour, parce que les paſſions ſe perſonnifient.

Mon ſang leur ſervira d'aſſez pure victime,
Si dans le tien mon bras juſtement irrité
Peut laver le forfait de t'avoir écouté.

Fin du quatriéme acte.

a) *Prens un ſiége, Cinna, &c.*] *Sede, inquit, Cinna : hoc primum à te peto ne loquentem interpelles.* Toute cette ſcène eſt de *Sénèque* le philoſophe. Par quel prodige de l'art *Corneille* a-t-il ſurpaſſé *Sénèque* comme dans les *Horaces* ? Il a été plus nerveux que *Tite-Live*; c'eſt-là le privilège de la belle poëſie, & c'eſt un de ces exemples qui condamnent bien fortement ces deux auteurs, *d'Aubignac* & *la Motte*, qui ont voulu faire des tragédies en proſe : *d'Aubignac*, hom-

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, CINNA.

AUGUSTE.

a) PRENS un ſiége, Cinna, prens, & ſur toute choſe,
Obſerve exactement la loi que je t'impoſe.
Prête ſans me troubler l'oreille à mes diſcours;
D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours.
Tien ta langue captive, & ſi ce grand ſilence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pouras me répondre après tout à loiſir.
Sur ce point ſeulement contente mon déſir.

CINNA.

Je vous obéirai, Seigneur.

AUGUSTE.

Qu'il te ſouvienne
De garder ta parole, & je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna, mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père, & les miens.

---

me ſans talens, qui pour avoir mal étudié le théatre croyait pouvoir faire une bonne tragédie dans la proſe la plus plate; *la Motte*, homme d'eſprit & de génie, qui ayant trop négligé le ſtile & la langue dans la poëſie pour laquelle il avait beaucoup de talent, voulut faire des tragédies en proſe, parce que la proſe eſt plus aiſée que la poëſie.

b). Au milieu de leur camp tu reçus la naiſſance ;
Et lorſqu'après leur mort tu vins en ma puiſſance,
Leur haine enracinée au milieu de ton ſein,
T'avait mis contre moi les armes à la main :
Tu fus mon ennemi même avant que de naître ;
Et tu le fus encor quand tu me pus connaître ;
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce ſang qui t'avait fait du contraire parti.
Autant que tu l'as pu, les effets l'ont ſuivie ;
Je ne m'en ſuis vengé qu'en te donnant la vie.
Je te fis priſonnier pour te combler de biens ;
Ma cour fut ta priſon, mes faveurs tes liens. *c*)
Je te reſtituai d'abord ton patrimoine :
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine ;
Et tu ſais que depuis à chaque occaſion
Je ſuis tombé pour toi dans la profuſion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai ſur l'heure & ſans peine accordées ;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parens
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs ;
A ceux qui de leur ſang m'ont acheté l'empire,
Et qui m'ont conſervé le jour que je reſpire.
d) De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs ſont jaloux du bonheur du vaincu.

---

b) *Au milieu de leur camp &c.*] Il y avait auparavant :

Ce fut dedans leur camp que tu pris la naiſſance ;
Et quand après leur mort tu vins en ma puiſſance,
Leur haine héréditaire ayant paſſé dans toi,
T'avait mis à la main les armes contre moi.

Leur haine héréditaire était bien plus beau que *leur haine enracinée.*

c) On ſous-entend *furent.* Ce n'eſt

Quand le ciel me voulut, en rapellant Mécéne,
Après tant de faveurs montrer un peu de haine,
Je te donnai ſa place en ce triſte accident,
Et te fis après lui mon plus cher confident.
Aujourd'hui même encor, mon ame irréſolue
Me preſſant de quitter ma puiſſance abſolue,
De Maxime & de toi j'ai pris les ſeuls avis;
Et ce ſont malgré lui les tiens que j'ai ſuivis.
Bien plus, ce même jour je te donne Emilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont miſe ſi haut mon amour & mes ſoins,
e) Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.
Tu t'en ſouviens, Cinna, tant d'heur & tant de gloire
Ne peuvent pas ſi-tôt ſortir de ta mémoire;
Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en ſouviens, & veux m'aſſaſſiner.

CINNA.

Moi, Seigneur, moi que j'euſſe une ame ſi traîtreſſe!
Qu'un ſi lâche deſſein...

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promeſſe;
Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux;
Tu te juſtifiras après, ſi tu le peux.
Ecoute cependant, & tien mieux ta parole.

---

point une licence. C'eſt un *trope* en uſage dans toutes les langues.

d) *De la façon*] eſt trop familier, trop trivial.

e) *Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.*] Voilà ce vers qui contredit celui d'*Emilie*; d'ailleurs quel royaume aurait-il donné à *Cinna*? les romains n'en recevaient point. Ce n'eſt qu'une inadvertence qui n'ôte rien au ſentiment & à l'éloquence vraie & ſans enflure dont ce morceau eſt rempli.

Tu veux m'aſſaſſiner demain au capitole,
Pendant le ſacrifice, & ta main pour ſignal
Me doit au lieu d'encens donner le coup fatal.
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te ſuivre, & te prêter main forte.
f) Ai-je de bons avis, ou de mauvais ſoupçons?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé;
Le reſte ne vaut pas l'honneur d'être nommé:
Un tas d'*hommes perdus de dettes & de crimes*,
Que preſſent de mes loix les ordres légitimes,
Et qui deſeſpérant de les plus éviter,
Si tout n'eſt renverſé, ne ſauraient ſubſiſter.
Tu te tais maintenant, & gardes le ſilence,
Plus par confuſion que par obéiſſance.
Quel était ton deſſein, & que prétendais-tu,
Après m'avoir au temple à tes pieds abattu?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,

Son

f) *Ai-je de bons avis ou de mauvais ſoupçons?*

De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?]

Bons & *mauvais* n'eſt-il pas un peu trop antithèſe? & ces antithèſes en général ne ſont-elles pas trop fréquentes dans les vers français & dans la plupart des langues modernes?

g) *Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite.*] Ce vers & les ſuivans occaſionnèrent un jour une ſaillie ſingulière. Le dernier maréchal de *la Feuillade*, étant ſur le théatre, dit tout haut à *Auguſte*, Ah tu me gâtes le *ſoyons amis*, *Cinna*. Le vieux comédien qui jouait *Auguſte* ſe déconcerta, & crut avoir mal joué. Le maréchal après la piéce lui dit: Ce n'eſt

Son ſalut déſormais dépend d'un ſouverain,
Qui pour tout conſerver tienne tout en ſa main;
Et ſi ſa liberté te faiſait entreprendre,
Tu ne m'euſſes jamais empêché de la rendre;
Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'état,
Sans vouloir l'acquérir par un aſſaſſinat.
Quel était donc ton but? d'y régner en ma place?
D'un étrange malheur ſon deſtin le menace,
Si pour monter au trône & lui donner la loi,
Tu ne trouves dans Rome autre obſtacle que moi;
Si juſques à ce point ſon ſort eſt déplorable,
Que tu ſois après moi le plus conſidérable;
Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puiſſe après ma mort tomber mieux qu'en ta main.
Aprens à te connaître, & deſcens en toi-même.
On t'honore dans Rome, on te courtiſe, on t'aime;
Chacun tremble ſous toi, chacun t'offre des vœux;
Ta fortune eſt bien haut; tu peux ce que je veux:
g) Mais tu ferais pitié, même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.
Oſe me démentir, di-moi ce que tu vaux,
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,

pas vous qui m'avez déplu, c'eſt *Auguſte*, qui dit à *Cinna* qu'il n'a aucun mérite, qu'il n'eſt propre à rien, qu'il fait pitié, & qui enſuite lui dit, *ſoyons amis*. Si le roi m'en diſait autant, je le remercierais de ſon amitié.

Il y a un grand ſens & beaucoup de fineſſe dans cette plaiſanterie. On peut pardonner à un coupable qu'on mépriſe, mais on ne devient pas ſon ami; il fallait peut-être que *Cinna* très-criminel fût encor grand aux yeux d'*Auguſte*. Cela n'empêche pas que le diſcours d'*Auguſte* ne ſoit un des plus beaux que nous ayons dans notre langue.

Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-deſſus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, & ton pouvoir en vient;
Elle ſeule t'élève, & ſeule te ſoutient;
C'eſt elle qu'on adore, & non pas ta perſonne;
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne;
Et pour te faire choir je n'aurais aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui ſeule eſt ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie;
Régne, ſi tu le peux, aux dépens de ma vie.
Mais oſes-tu penſer que les Serviliens,
Les Coſſes, *les Métels, les Pauls, les Fabiens*,
Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
Des héros de leur ſang ſont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un ſang ſi généreux,
Juſqu'à pouvoir ſouffrir que tu régnes ſur eux?
Parle, parle, il eſt tems.

CINNA.

Je demeure ſtupide,
Non que votre colère ou la mort m'intimide;
Je vois qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver;
Et j'en cherche l'auteur ſans le pouvoir trouver.
Mais c'eſt trop y tenir toute l'ame occupée.
Seigneur, je ſuis romain, & du ſang de Pompée.
Le père & les deux fils lâchement égorgés,
Par la mort de Céſar étaient trop peu vengés.

b) *N'attendez pas de moi d'infames repentirs.*] Le *repentir* ne peut ici admettre de pluriel.

C'eſt là d'un beau deſſein l'illuſtre & ſeule cauſe ;
Et puiſqu'à vos rigueurs la trahiſon m'expoſe,
h) N'attendez point de moi d'infames repentirs,
D'inutiles regrets, ni de honteux ſoupirs.
Le ſort vous eſt propice, autant qu'il m'eſt contraire.
i) Je ſais ce que j'ai fait, & ce qu'il vous faut faire.
Vous devez un exemple à la poſtérité ;
Et mon trépas importe à votre ſureté.

AUGUSTE.

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime ;
Et loin de t'excuſer, tu couronnes ton crime.
Voyons ſi ta conſtance ira juſques au bout.
Tu ſais ce qui t'eſt dû, tu vois que je ſais tout ;
Fai ton arrêt toi-même, & choiſi tes ſuplices.

i) *Je ſais ce que j'ai fait, & ce qu'il vous faut faire.*] Le ſens eſt, *ce que vous devez faire ;* mais l'expreſſion eſt trop équivoque ; elle ſemble ſignifier ce que *Cinna* doit faire à *Auguſte*.

SCENE II.

LIVIE, AUGUSTE, CINNA, EMILIE, FULVIE.

LIVIE.

Vous ne connaiſſez pas encor tous les complices ;
k) Votre Emilie en eſt, ſeigneur, & la voici.

CINNA.

C'eſt elle-même, ô dieux !

AUGUSTE.

Et toi, ma fille, auſſi !

EMILIE.

Oui, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire ;
Et j'en étais, ſeigneur, la cauſe & le ſalaire.

AUGUSTE.

l) Quoi ! l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui,
T'emporte-t-il déja juſqu'à mourir pour lui ?
Ton ame à ces tranſports un peu trop s'abandonne ;
Et c'eſt trop tôt aimer l'amant que je te donne.

EMILIE.

Cet amour qui m'expoſe à vos reſſentimens,
N'eſt point le promt effet de vos commandemens.

---

k) *Votre Emilie en eſt, ſeigneur, & la voici.*] Les acteurs ont été obligés de retrancher *Livie*, qui venait faire ici le perſonnage d'un exemt, & qui ne diſait que ces deux vers. On les fait prononcer par *Emilie*, mais ils lui ſont peu convenables ; elle ne doit pas dire à Auguſte, *votre Emilie* ; ce mot la condamne ſi elle vient s'accuſer elle-même ; il faut qu'elle débute en diſant, *Je viens mourir avec Cinna.*

l) *Quoi l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui.*

. . . . . .

Ces flammes dans nos cœurs ſans votre ordre étaient nées ;
Et ce ſont des ſecrets de plus de quatre années.
Mais quoique je l'aimaſſe, & qu'il brûlât pour moi,
Une haine plus forte à tous deux fit la loi.
Je ne voulus jamais lui donner d'eſpérance,
Qu'il ne m'eût de mon père aſſuré la vengeance.
Je la lui fis jurer ; il chercha des amis ;
m) Le ciel rompt le ſuccès que je m'étais promis,
Et je vous viens, Seigneur, offrir une victime,
Non pour ſauver ſa vie en me chargeant du crime :
Son trépas eſt trop juſte après ſon attentat ;
Et toute excuſe eſt vaine en un crime d'état :
Mourir en ſa préſence, & rejoindre mon père,
C'eſt tout ce qui m'amène, & tout ce que j'eſpère.

AUGUSTE.

Juſques à quand, ô ciel, & par quelle raiſon
Prendrez-vous contre moi des traits dans ma maiſon ?
Pour ſes débordemens j'en ai chaſſé Julie ;
Mon amour en ſa place a fait choix d'Emilie ;
Et je la vois comme elle indigne de ce rang.
L'une m'ôtait l'honneur, l'autre a ſoif de mon ſang :
Et prenant toutes deux leur paſſion pour guide,

Et c'eſt trop tôt aimer l'amant que je te donne.]

Cette petite ironie eſt-elle bien placée dans ce moment tragique ? eſt-ce ainſi qu'*Auguſte* doit parler ?

m) *Le ciel rompt le ſuccès promis.*] On ne rompt point un ſuccès, encor moins un ſuccès qu'on s'eſt promis : on rompt une union, on détruit des eſpérances, on fait avorter des deſſeins, on prévient des projets. Le ciel ne m'a pas accordé, m'ôte, me ravit le ſuccès que je m'étais promis.

n) L'une fut impudique, & l'autre eſt parricide.
O, ma fille, eſt-ce là le prix de mes bienfaits ?

EMILIE.

o) Ceux de mon père en vous firent mêmes effets.

AUGUSTE.

Songe avec quel amour j'élevai ta jeuneſſe.

EMILIE.

Il éleva la vôtre avec même tendreſſe ;
Il fut votre tuteur, & vous ſon aſſaſſin ;
Et vous m'avez au crime enſeigné le chemin.
Le mien d'avec le vôtre en ce point ſeul diffère,
Que votre ambition s'eſt immolé mon père,
Et qu'un juſte courroux dont je me ſens brûler,
A ſon ſang innocent voulait vous immoler.

p) LIVIE.

C'en eſt trop, Emilie, arrête, & conſidère
Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton père :
Sa mort dont la mémoire allume ta fureur,
Fut un crime d'Octave, & non de l'empereur.
Tous ces crimes d'état qu'on fait pour la couronne,
Le ciel nous en abſout alors qu'il nous la donne ;
Et dans le ſacré rang où ſa faveur l'a mis,

n) *L'une fut impudique & l'autre parricide.*] Ce mot *impudique* ne ſe dit plus guères dans le ſtile noble, parce qu'il préſente une idée qui ne l'eſt pas ; on n'aime point d'ailleurs à voir *Auguſte* ſe rappeller cette idée humiliante & étrangère au ſujet. Les gens inſtruits ſavent trop bien qu'*Emilie* ne fut même jamais adoptée par *Auguſte* ; elle ne l'eſt que dans cette piéce.

o) Il y avait dans les premières éditions :

Mon père l'eut pareil de ceux qu'il vous a faits.

On a corrigé depuis :

Ceux de mon père en vous firent mêmes effets.

Mais *firent mêmes effets* n'eſt recevable ni en vers, ni en proſe.

p) Les comédiens ont retranché tout

q) Le paſſé devient juſte & l'avenir permis.
Qui peut y parvenir ne peut être coupable ;
Quoi qu'il ait fait, ou faſſe, il eſt inviolable.
Nous lui devons nos biens, nos jours ſont en ſa main ;
Et jamais on n'a droit ſur ceux du ſouverain.

EMILIE.

Auſſi dans le diſcours que vous venez d'entendre,
Je parlais pour l'aigrir, & non pour me défendre.
Puniſſez donc, ſeigneur, ces criminels apas,
Qui de vos favoris ſont d'illuſtres ingrats.
Tranchez mes triſtes jours pour aſſurer les vôtres.
r) Si j'ai ſéduit Cinna, j'en ſéduirai bien d'autres ;
Et je ſuis plus à craindre, & vous plus en danger,
Si j'ai l'amour enſemble, & le ſang à venger.

CINNA.

Que vous m'ayez ſéduit, & que je ſouffre encore
D'être deshonoré par celle que j'adore !
Seigneur, la vérité doit ici s'exprimer.
J'avais fait ce deſſein avant que de l'aimer.
A mes plus ſaints deſirs la trouvant inflexible,
Je crus qu'à d'autres ſoins elle ſerait ſenſible.
Je parlai de ſon père, & de votre rigueur ;

---

le couplet de *Livie*, & il n'eſt pas à regretter. Non-ſeulement *Livie* n'était pas néceſſaire, mais elle ſe faiſait de fête mal à propos, pour débiter une maxime auſſi fauſſe qu'horrible, qu'il eſt permis d'aſſaſſiner pour une couronne, & qu'on eſt abſous de tous les crimes quand on règne.

q) *Le paſſé devient juſte, & l'avenir permis.*] Ce vers n'a pas de ſens. *L'avenir* ne peut ſignifier *les crimes à venir* ; & s'il le ſignifiait, cette idée ſerait abominable.

r) *Si j'ai ſéduit Cinna, j'en ſéduirai bien d'autres.*] Il ſemble qu'*Emilie* ſoit toûjours ſûre de faire conſpirer qui elle voudra, parce qu'elle ſe croit belle. Doit-elle dire à *Auguſte* qu'elle aura d'autres amans qui vengeront celui qu'elle aura perdu ?

Et l'offre de mon bras ſuivit celle du cœur.
s) Que la vengeance eſt douce à l'eſprit d'une femme!
Je l'attaquai par là, *t*) par là je pris ſon ame.
Dans mon peu de mérite elle me négligeait,
Et ne put négliger le bras qui la vengeait.
Elle n'a conſpiré que par mon artifice;
J'en ſuis le ſeul auteur, elle n'eſt que complice. *u*)

EMILIE.

Cinna, qu'oſes-tu dire? Eſt-ce là me chérir,
Que de m'ôter l'honneur quand il me faut mourir?

CINNA.

Mourez, mais en mourant ne ſouillez point ma gloire.

EMILIE.

La mienne ſe flétrit, ſi Céſar te veut croire.

CINNA.

Et la mienne ſe perd, *x*) ſi vous tirez à vous
Toute celle qui ſuit de ſi *y*) généreux coups.

EMILIE.

z) Hé bien, prens-en ta part, & me laiſſe la mienne;

Ce

s) *Que la vengeance eſt douce à l'eſprit d'une femme.*] Ce vers paraît trop du ton de la comédie, & eſt d'autant plus déplacé, qu'*Emilie* doit être ſuppoſée avoir voulu venger ſon père, non pas parce qu'elle a le caractère d'une femme, mais parce qu'elle a écouté la voix de la nature.

t) *Parlà je pris ſon ame.*] Expreſſion trop familière.

u) Pourquoi toute cette conteſtation entre *Cinna* & *Emilie* eſt-elle un peu froide? C'eſt que ſi *Auguſte* veut leur pardonner, il importe fort peu qui des deux ſoit le plus coupable; & que s'il veut les punir, il importe encor moins qui des deux a ſéduit l'autre. Ces diſputes, ces combats à qui mourra l'un pour l'autre, font une grande impreſſion, quand on peut héſiter entre deux perſonnages, quand on ignore ſur lequel des deux le coup tombera, mais non pas quand tous les deux ſont condamnés & condamnables.

x) *Si vous tirez à vous*] eſt une expreſſion trop peu noble.

Ce ſerait l'affaiblir que d'affaiblir la tienne.
La gloire & le plaiſir, la honte & les tourmens ;
a) Tout doit être commun entre de vrais amans.
Nos deux ames, ſeigneur, ſont deux ames romaines ;
Uniſſant nos déſirs nous unîmes nos haines.
De nos parens perdus le vif reſſentiment
Nous aprit nos devoirs en un même moment ;
En ce noble deſſein nos cœurs ſe rencontrèrent ;
Nos eſprits généreux enſemble le formèrent.
Enſemble nous cherchons l'honneur d'un beau trépas ;
Vous vouliez nous unir, ne nous ſéparez pas.

AUGUSTE.

Oui, je vous unirai, couple ingrat & perfide,
Et plus mon ennemi qu'Antoine ni Lépide ;
Oui, je vous unirai, puiſque vous le voulez ;
Il faut bien ſatisfaire aux feux dont vous brûlez ;
Et que tout l'univers, ſachant ce qui m'anime,
S'étonne du ſuplice auſſi-bien que du crime.
b) Mais enfin le ciel m'aime, & ſes bienfaits nouveaux
Ont arraché Maxime à la fureur des eaux.

---

y) *Généreux coups*] ne peut ſe dire d'une entrepriſe qui n'a pas eu d'effet.

z) *Hé bien, prens-en ta part*] eſt du ton de la comédie.

a) *Tout doit être commun entre de vrais amans.*] Ce vers eſt encor du ton de la comédie ; & cette expreſſion *de vrais amans*, revient trop ſouvent.

b) *Mais enfin le ciel m'aime. — Il m'a rendu Maxime.*] *Maxime* vient ici faire un perſonnage auſſi inutile que *Livie*. Il paraît qu'il ne doit point dire à *Auguſte* qu'on l'a fait paſſer pour noyé, de peur qu'on n'eût envoyé après lui, puiſqu'il n'avait révélé la conſpiration qu'à condition qu'on lui pardonnerait. N'eût-il pas été mieux qu'il ſe fût noyé en effet de douleur d'avoir joué un ſi lâche perſonnage ? On ne s'intéreſſe qu'au ſort de *Cinna* & d'*Emilie*, & la grace de *Maxime* ne touche perſonne.

SCENE DERNIERE.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, MAXIME, EMILIE, FULVIE.

AUGUSTE.

APproche, ſeul ami, que j'éprouve fidelle.

MAXIME.

Honorez moins, ſeigneur, une ame criminelle.

AUGUSTE.

Ne parlons plus de crime après ton repentir,
Après que du péril tu m'as ſu garantir :
C'eſt à toi que je dois & le jour & l'empire.

MAXIME.

De tous vos ennemis connaiſſez mieux le pire.
Si vous régnez encor, ſeigneur, ſi vous vivez,
C'eſt ma jalouſe rage à qui vous le devez.
Un vertueux remors n'a point touché mon ame ;
Pour perdre mon rival j'ai découvert ſa trame.
c) Euphorbe vous a feint que je m'étais noyé,
De crainte qu'après moi vous n'euſſiez envoyé.
Je voulais avoir lieu d'abuſer Emilie,
Effrayer ſon eſprit, la tirer d'Italie ;

---

c) *Euphorbe vous a feint que je m'étais noyé.*] *Feindre* ne peut gouverner le datif ; on ne peut dire, *feindre à quelqu'un.*

d) *Sous l'eſpoir du retour.*] Expreſſion de comédie. *Retour pour venger*, expreſſion vicieuſe.

e) *Sa vertu combattue a redoublé ſes forces.*] On dit, *les forces d'un état*, *la force de l'ame.* De plus, *Emilie* n'avait beſoin ni de forces ni de vertu pour mépriſer *Maxime.*

f) *Si jouyſſant quelque grace eſt dûe à*

Et penſais la répondre à cet enlévement,
d) Sous l'eſpoir du retour pour venger ſon amant;
Mais au lieu de goûter ces mortelles amorces,
e) Sa vertu combattue a redoublé ſes forces,
Elle a lû dans mon cœur. Vous ſavez le ſurplus,
Et je vous en ferais des récits ſuperflus.
Vous voyez le ſuccès de mon lâche artifice.
f) Si pourtant quelque grace eſt dûe à mon indice,
g) Faites périr Euphorbe au milieu des tourmens.
Et ſouffrez que je meure aux yeux de ces amans.
J'ai trahi mon ami, ma maîtreſſe, mon maître,
Ma gloire, mon pays, par l'avis de ce traître;
Et croirai toutefois mon bonheur infini,
Si je puis m'en punir après l'avoir puni.

AUGUSTE.

En eſt-ce aſſez, ô ciel!! & le ſort pour me nuire,
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor ſéduire?
Qu'il joigne à ſes efforts le ſecours des enfers.
Je ſuis maître de moi, comme de l'univers;
Je le ſuis, je veux l'être. O ſiécles, ô mémoire,
Conſervez à jamais ma dernière victoire.
Je triomphe aujourd'hui du plus juſte courroux,
De qui le ſouvenir puiſſe aller juſqu'à vous.
h) Soyons amis, Cinna, c'eſt moi qui t'en convie.

mon indice.] *Indice* eſt là pour rimer à *artifice*. Le mot propre eſt *aveu*.

g) *Faites périr Euphorbe.*] C'eſt un ſentiment lâche, cruel & inutile.

h) *Soyons amis, Cinna, c'eſt moi qui t'en convie.*] C'eſt ce que dit *Auguſte*, qui eſt admirable; c'eſt-là ce qui fit verſer des larmes au grand Condé, *larmes qui n'appartiennent qu'à de belles ames.*

De toutes les tragédies de *Corneille*, celle-ci fit le plus grand effet à la cour; & on peut lui appliquer ces vers du vieil *Horace*:

Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie ;
Et malgré la fureur de ton lâche deſſein,
Je te la donne encor comme à mon aſſaſſin.
Commençons un combat qui montre par l'iſſue
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçûe.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler ;
Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler.
Avec cette beauté que je t'avais donnée,
Reçoi le conſulat pour la prochaine année.
Aime Cinna, ma fille, en cet illuſtre rang,
i) Préfères-en la pourpre à celle de mon ſang ;
Apren ſur mon exemple à vaincre ta colère.
Te rendant un époux, je te rens plus qu'un père.

EMILIE.

Et je me rens, ſeigneur, à ces hautes bontés ;
Je recouvre la vûe auprès de leurs clartés.
Je connais mon forfait qui me ſemblait juſtice ;
Et ce que n'avait pû la terreur du ſuplice,
Je ſens naître en mon ame un repentir puiſſant ;
Et mon cœur en ſecret me dit qu'il y conſent.
Le ciel a réſolu votre grandeur ſuprême ;
Et pour preuve, ſeigneur, je n'en veux que moi-même.
J'oſe avec vanité *k*) me donner cet éclat,

C'eſt aux rois, c'eſt aux grands, c'eſt aux eſprits bien faits,

. . . . . .

C'eſt d'eux ſeuls qu'on attend la véritable gloire.

De plus, on était alors dans un tems où les eſprits animés par les factions qui avaient agité le régne de *Louis XIII*, ou plutôt du cardinal de *Richelieu*, étaient plus propres à recevoir les ſentimens qui régnent dans cette piéce. Les premiers ſpectateurs furent ceux qui combattirent à la Marfée, & qui firent la guerre de la fronde. Il y a d'ailleurs dans cette piéce un vrai continuel, un dévelopement de la

Puiſqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'état
Ma haine va mourir, que j'ai crûe immortelle,
Elle eſt morte, & ce cœur devient ſujet fidelle ;
Et prenant déſormais cette haine en horreur,
L'ardeur de vous ſervir ſuccède à ſa faveur.

CINNA.

Seigneur, que vous dirai-je après que nos offenſes
Au lieu de châtimens trouvent des récompenſes ?
O vertu ſans exemple ! ô clémence, qui rend
Votre pouvoir plus juſte, & mon crime plus grand !

AUGUSTE.

Ceſſe d'en retarder un oubli magnanime ;
Et tous deux avec moi faites grace à Maxime ;
Il nous a trahi tous, mais ce qu'il a commis
Vous conſerve innocens, & me rend mes amis.

[*à Maxime.*]

Reprens auprès de moi ta place accoutumée ;
Rentre dans ton crédit & dans ta renommée.
Qu'Euphorbe de tous trois ait ſa grace à ſon tour ;
Et que demain l'hymen couronne leur amour.
Si tu l'aimes encor, ce ſera ton ſuplice.

conſtitution de l'empire Romain, qui plait extrêmement aux hommes d'état ; & alors chacun voulait l'être.

J'obſerverai ici que dans toutes les tragédies grecques, faites pour un peuple ſi amoureux de ſa liberté, on ne trouve pas un trait qui regarde cette liberté ; & que *Corneille* né français en eſt rempli.

i) *Préfères-en la pourpre à celle de mon ſang.*] La pourpre d'un rang eſt intolérable : cette pourpre comparée au ſang, parce qu'il eſt rouge, eſt puérile.

k) *Me donner cet éclat. Que le ciel veut changer l'état*,] n'eſt pas français.

MAXIME.

Je n'en murmure point, *l*) il a trop de juſtice;
Et je ſuis plus confus, ſeigneur, de vos bontés,
Que je ne ſuis jaloux du bien que vous m'ôtez.

CINNA.

Souffrez que ma vertu dans mon cœur rapellée,
Vous conſacre une foi lâchement violée;
Mais ſi ferme à préſent, ſi loin de chanceler,
Que la chûte du ciel ne pourrait l'ébranler.
Puiſſe le grand moteur des belles deſtinées,
Pour prolonger vos jours, retrancher nos années;
Et moi, par un bonheur dont chacun ſoit jaloux,
Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous!

LIVIE. *m*)

Ce n'eſt pas tout, ſeigneur, une céleſte flamme
n) D'un rayon prophétique illumine mon ame.
Oyez ce que les dieux vous font ſavoir par moi:
De votre heureux deſtin c'eſt l'immuable loi.
Après cette action vous n'avez rien à craindre;
On portera le joug déſormais ſans ſe plaindre;
Et les plus indomtés renverſant leurs projets,
Mettront toute leur gloire à mourir vos ſujets.
Aucun lâche deſſein, aucune ingrate envie
N'attaquera le cours d'une ſi belle vie.
Jamais plus d'aſſaſſins, ni de conſpirateurs;
Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs.

l) *Il a trop de juſtice.*] Un ſuplice eſt juſte; on l'ordonne avec juſtice. Celui qui punit a de la juſtice, mais le ſuplice n'en a point, parce qu'un ſuplice ne peut être perſonifié.

m) On retranche aux repréſentations ce dernier couplet de *Livie* comme les autres, par la raiſon que tout acteur qui n'eſt pas néceſſaire gâte les plus grandes beautés.

Rome avec une joye & ſenſible, & profonde,
Se démet en vos mains de l'empire du monde.
Vos royales vertus lui vont trop enſeigner
Que ſon bonheur conſiſte à vous faire régner.
D'une ſi longue erreur pleinement affranchie,
Elle n'a plus de vœux que pour la monarchie;
Vous prépare déja des temples, des autels,
Et le ciel une place entre les immortels;
Et la poſtérité, dans toutes les provinces,
Donnera votre exemple aux plus généreux princes.

AUGUSTE.

J'en accepte l'augure, & j'oſe l'eſpérer.
Ainſi toujours les dieux vous daignent inſpirer.
Qu'on redouble demain les heureux ſacrifices,
Que nous leur offrirons ſous de meilleurs auſpices;
Et que nos conjurés entendent publier
Qu'Auguſte a tout apris, & veut tout oublier.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

---

a) *D'un rayon prophétique illumine mon ame.*] *Un rayon prophétique* ne ſemble pas convenir à *Livie*. La juſte eſpérance que la clémence d'*Auguſte* préviendra déſormais toute conſpiration, vaut bien mieux qu'un rayon prophétique.

EXAMEN

DE CINNA,

PAR CORNEILLE.

CE poëme a tant d'illuſtres ſuffrages qui lui donnent le premier rang parmi les miens, que je me ferais trop d'importans ennemis ſi j'en diſais du mal : je ne le ſuis pas aſſez de moi-même pour chercher des défauts où * ils n'en ont point voulu voir, & accuſer le jugement qu'ils en ont fait, pour obſcurcir la gloire qu'ils m'en ont donnée. Cette aprobation ſi forte & ſi générale vient ſans doute de ce que la vraiſemblance s'y trouve ſi heureuſement conſervée aux endroits où la vérité lui manque, qu'il n'a jamais beſoin de recourir au néceſſaire. Rien n'y contredit l'hiſtoire, bien que beaucoup de choſes y ſoient ajoutées ; rien n'y eſt violenté par les incommodités de la repréſentation, ni par l'unité de jour, ni par celle de lieu.

Il eſt vrai qu'il s'y rencontre une duplicité de lieu particulier. La moitié de la piéce ſe paſſe chez Emilie, & l'autre dans le cabinet d'Auguſte. J'aurais été ridicule ſi j'avais prétendu que cet empereur délibérât avec Maxime & Cinna, s'il quitterait l'empire

---

* Quoique j'aye oſé y trouver des défauts, j'oſerais dire ici à *Corneille* : Je ſouſcris à l'avis de ceux qui mettent cette piéce au-deſſus de tous vos autres ouvrages ; je ſuis frapé de la nobleſſe, des ſentimens vrais, de la force, de l'éloquence, des grands traits de cette tragédie. Il y a peu de cette emphaſe & de cette enflure qui n'eſt qu'une grandeur fauſſe. Le récit que fait *Cinna* au premier acte, la délibération d'*Auguſte*, pluſieurs traits d'*Emilie*, & enfin la dernière ſcène, ſont des beautés de tous les tems, & des beautés ſupérieures. Quand je vous

pire ou non, préciſément dans la même place où ce dernier vient de rendre compte à Emilie de la conſpiration qu'il a formée contre lui. C'eſt ce qui m'a fait rompre la liaiſon des ſcènes au quatriéme acte, n'ayant pû me réſoudre à faire que Maxime vint donner l'allarme à Emiſie de la conjuration découverte, au lieu même où Auguſte en venait de recevoir l'avis par ſon ordre, & dont il ne faiſait que ſortir avec tant d'inquiétude & d'irréſolution. C'eût été une imprudence extraordinaire, & tout-à-fait hors du vraiſemblable, de ſe préſenter dans ſon cabinet un moment après qu'il lui avait fait reveler le ſecret de cette entrepriſe, dont il était un des chefs, & porter la nouvelle de ſa fauſſe mort. Bien-loin de pouvoir ſurprendre Emilie par la peur de ſe voir arrêtée, c'eût été ſe faire arrêter lui-même, & ſe précipiter dans un obſtacle invincible au deſſein qu'il voulait exécuter. Emilie ne parle donc pas où parle Auguſte, à la réſerve du cinquiéme acte; mais cela n'empêche pas qu'à conſidérer tout le poëme enſemble, il n'aye ſon unité de lieu, puiſque tout s'y peut paſſer, non-ſeulement dans Rome, ou dans un quartier de Rome, mais dans le ſeul palais d'Auguſte, pourvû que vous y vouliez donner un apartement à Emilie, qui ſoit éloigné du ſien.

Le compte que Cinna lui rend de ſa conſpiration, juſtifie ce que j'ai dit ailleurs, que pour faire ſouffrir une narration ornée,

compare ſurtout aux contemporains qui oſaient alors produire leurs ouvrages à côté des vôtres, je léve les épaules, & je vous admire comme un être à part. Qui étaient ces hommes qui voulaient courir la même carrière que vous? *Triſtan*, *La Caſe*, *Grenaille*, *Roſiers*, *Boyer*, *Colletet*, *Gaumin*, *Gillet*, *Provais*, *La Ménardière*, *Magnon*, *Picou*, *De Broſſe*? J'en nommerais cinquante, dont pas un n'eſt connu, ou dont les noms ne ſe prononcent qu'en riant. C'eſt au milieu de cette foule que vous vous éleviez au-delà des bornes connues de l'art. Vous deviez

il faut que celui qui la fait & celui qui l'écoute, ayent l'eſprit aſſez tranquille & s'y plaiſent aſſez pour lui prêter toute la patience qui lui eſt néceſſaire. Emilie a de la joye d'aprendre de la bouche de ſon amant avec quelle chaleur il a ſuivi ſes intentions, & Cinna n'en a pas moins de lui pouvoir donner de ſi belles eſpérances de l'effet qu'elle en ſouhaite; c'eſt pourquoi, quelque longue que ſoit cette narration, ſans interruption aucune, elle n'ennuye point. Les ornemens de rhétorique dont j'ai tâché de l'enrichir, ne la font point condamner de trop d'artifices, & la diverſité de ſes figures ne fait point regretter le tems que j'y perds; mais, ſi j'avais attendu à la commencer qu'Evandre eût troublé ces deux amans par la nouvelle qu'il leur aporte, Cinna eût été obligé de s'en taire ou de la conclure en ſix vers, & Emilie n'en eût pû ſuporter davantage.

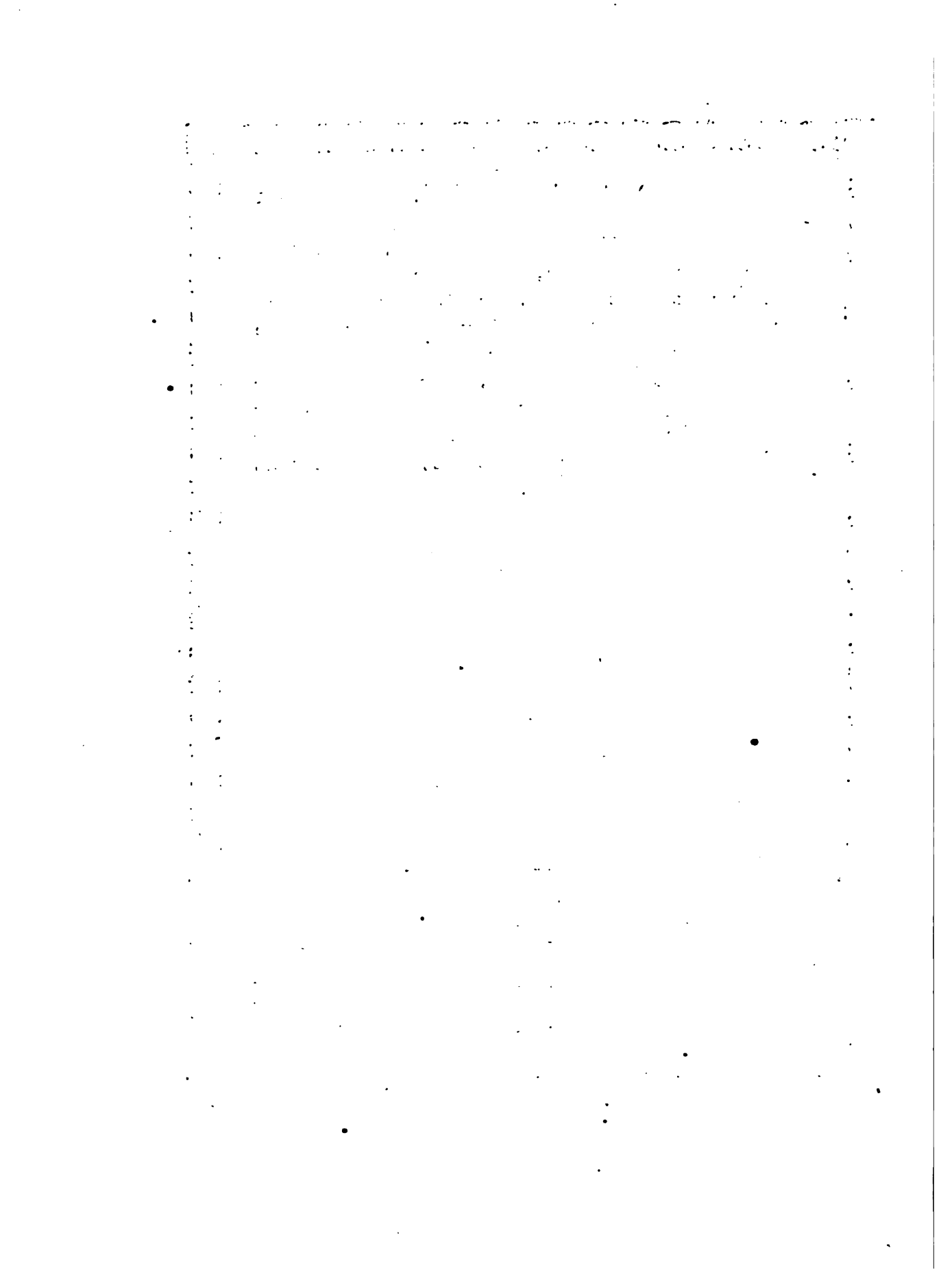
Comme les vers de ma tragédie d'Horace ont quelque choſe de plus net & de moins guindé pour les penſées que ceux du Cid, on peut dire que ceux de cette piéce ont quelque choſe de plus achevé que ceux d'Horace, & qu'enfin la facilité de concevoir le ſujet, qui n'eſt ni trop chargé d'incidens, ni trop embarraſſé des récits de ce qui s'eſt paſſé avant le commencement de la piéce, eſt une des cauſes ſans doute de la grande aprobation qu'elle a reçûe. L'auditeur aime à s'abandonner à l'action préſente, & à n'être point obligé, pour l'intelligence de

avoir autant d'ennemis qu'il y avait de mauvais écrivains; & tous les bons eſprits devaient être vos admirateurs. Si j'ai trouvé des taches dans *Cinna*, ces défauts même auraient été de très-grandes beautés dans les écrits de vos pitoyables adverſaires; je n'ai remarqué ces défauts que pour la perfection d'un art dont je vous regarde comme le créateur. Je ne peux ni ajouter ni ôter rien à votre gloire: mon ſeul but eſt de faire des remarques utiles aux étrangers qui aprennent votre langue, aux jeunes auteurs qui veulent vous imiter.

ce qu'il voit, de réfléchir ſur ce qu'il a déja vû, & de fixer ſa mémoire ſur les premiers actes, pendant que les derniers ſont devant ſes yeux. C'eſt l'incommodité des piéces embarraſſées, qu'en termes de l'art on nomme *implexes*, par un mot emprunté du latin, telles que ſont Rodogune & Héraclius. Elle ne ſe rencontre pas dans les ſimples; mais, comme celles-là ont ſans doute beſoin de plus d'eſprit pour les imaginer, & de plus d'art pour les conduire, celles-ci n'ayant pas le même ſecours du côté du ſujet, demandent plus de force de vers, de raiſonnement, & de ſentiment pour les ſoutenir.

aux lecteurs qui veulent s'inſtruire.

Nota. On peut conclure de ces derniers mots, que les piéces ſimples ont beaucoup plus d'art & de beauté que les piéces implexes. Rien n'eſt plus ſimple que l'Œdipe & l'Electre de Sophocle, & ce ſont avec leurs défauts les deux plus belles piéces de l'antiquité. Cinna & Athalie parmi les modernes ſont, je crois, fort au-deſſus d'Electre & d'Œdipe. Il en eſt de même dans l'épique. Qu'y a-t-il de plus ſimple que le quatriéme livre de Virgile? Nos romans au contraire ſont chargés d'incidens & d'intrigues.



JULES CÉSAR,

TRAGÉDIE

DE SHAKESPEAR.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

AYANT entendu ſouvent comparer *Corneille* & *Shakeſpear*, j'ai cru convenable de faire voir la maniére différente qu'ils employent l'un & l'autre dans les ſujets qui peuvent avoïr quelque reſſemblance; j'ai choiſi les premiers actes de la mort de *Céſar*, où l'on voit une conſpiration comme dans *Cinna*, & dans leſquels il ne s'agit que d'une conſpiration, juſqu'à la fin du troiſiéme acte. Le lecteur pourra aiſément comparer les penſées, le ſtyle & le jugement de *Shakeſpear*, avec les penſées, le ſtyle & le jugement de *Corneille*. C'eſt aux lecteurs de toutes les nations, de prononcer entre l'un & l'autre. Un Français & un Anglais ſeraient peut-être ſuſpects de quelque partialité. Pour bien inſtruire ce procès, il a falu faire une traduction exacte. On a mis en proſe ce qui eſt en proſe dans la tragédie de *Shakeſpear*; on a rendu en vers blancs ce qui eſt en vers blancs, & preſque toûjours vers pour vers. Ce qui eſt familier & bas eſt traduit avec familiarité & avec baſſeſſe. On a tâché de s'élever avec l'auteur quand il s'élève; & lorſqu'il eſt enflé & guindé, on a eu ſoin de ne l'être ni plus ni moins que lui.

On peut traduire un poëte en exprimant ſeulement le fond de ſes penſées; mais pour le bien faire connaître, pour donner une idée juſte de ſa langue, il faut traduire non-ſeulement ſes penſées, mais tous les acceſſoires. Si le poëte a employé une métaphore, il ne faut pas lui ſubſtituer une autre métaphore; s'il ſe ſert d'un mot qui ſoit bas dans ſa langue, on doit le rendre par un mot qui ſoit bas dans la nôtre. C'eſt un tableau dont il faut copier exactement l'ordonnance, les attitudes, le coloris, les défauts & les beautés; ſans quoi vous donnez votre ouvrage pour le ſien.

Nous avons en français des imitations, des eſquiſſes, des extraits de *Shakeſpear*, mais aucune traduction. On a voulu apparemment ménager notre délicateſſe. Par exemple, dans la traduction du maure de Veniſe, *Yago* au commencement de la piéce vient avertir le ſénateur *Brabantio*, que le maure a enlevé ſa fille. L'auteur français fait parler ainſi *Yago* à la françaiſe :

„ Je dis, monſieur, que vous êtes trahi, & que le maure eſt „ actuellement poſſeſſeur des charmes de votre fille.

Mais voici comme *Yago* s'exprime dans l'original anglais.

„ Tête & ſang, monſieur, vous êtes un de ceux qui ne ſer- „ viraient pas Dieu ſi le diable vous le commandait, parce que „ nous venons vous rendre ſervice, vous nous traitez de rufiens. „ Vous avez une fille couverte par un cheval de Barbarie ; vous „ aurez des petits-fils qui henniront, des chevaux de courſe pour „ couſins-germains, & des chevaux de manége pour beaux-frères.

LE SÉNATEUR.

„ Qui es-tu, miſérable profane ?

YAGO.

„ Je ſuis, monſieur, un homme qui viens vous dire que le maure „ & votre fille ſont maintenant la bête à deux dos.

LE SÉNATEUR.

„ Tu es un coquin, &c.

Je ne dis pas que le traducteur ait mal fait d'épargner à nos yeux la lecture de ce morceau ; je dis ſeulement qu'il n'a pas fait connaître *Shakeſpear*, & qu'on ne peut deviner quel eſt le génie de cet auteur, celui de ſon tems, celui de ſa langue, par les imitations qu'on nous en a données ſous le nom de traduction. Il n'y a pas ſix lignes de ſuite dans le *Jules Céſar* français, qui ſe trouvent dans le *Céſar* anglais. La traduction qu'on donne ici de

ce

ce *Céſar*, eſt la plus fidèle, & même la ſeule fidèle qu'on ait jamais faite en notre langue d'un poëte ancien, ou étranger. On trouve, à la vérité, dans l'original, quelques mots qui ne peuvent ſe rendre littéralement en français, de même que nous en avons, que les Anglais ne peuvent traduire; mais ils ſont en très-petit nombre.

Je n'ai qu'un mot à ajouter; c'eſt que les vers blancs ne coûtent que la peine de les dicter. Cela n'eſt pas plus difficile à faire qu'une lettre. Si on s'aviſe de faire des tragédies en vers blancs, & de les jouer ſur notre théatre, la tragédie eſt perdue. Dès que vous ôtez la difficulté, vous ôtez le mérite.

JULES CÉSAR,

TRAGÉDIE DE SHAKESPEAR.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE a)

FLAVIUS.

HORS d'ici; à la maiſon; retournez chez vous, fainéans; eſt-ce aujourd'hui jour de fête? ne ſavez-vous pas, vous qui êtes des ouvriers, que vous ne devez pas vous promener dans les rues un jour ouvrable, ſans les marques de votre profeſſion *b*)? Parle, toi, quel eſt ton métier?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh mais, monſieur, je ſuis charpentier.

MARULLUS.

Où eſt ton tablier de cuir? où eſt ta règle? pourquoi portes-tu ton bel habit? (*en s'adreſſant à un autre*) Et toi, de quel métier es-tu?

---

a) Il y a trente-huit acteurs dans cette piéce, ſans compter les aſſiſtans. Les trois premiers actes ſe paſſent à Rome. Le quatriéme & le cinquiéme ſe paſſent à Modène & en Grèce. La premiére ſcène repréſente des rues de Rome. Une foule de peuple eſt ſur le théatre. Deux tribuns, *Marullus* & *Flavius* leur parlent. Cette première ſcène eſt en proſe.

b) C'était alors la coutume en Angleterre.

L'HOMME DU PEUPLE.

En vérité, pour ce qui regarde les bons ouvriers, . . . je ſuis... comme qui dirait, un ſavetier.

MARULLUS.

Mais di-moi, quel eſt ton métier? te dis-je; répons poſitivement.

L'HOMME DU PEUPLE.

Mon métier, monſieur? mais j'eſpère que je peux l'exercer en bonne conſcience. Mon métier eſt, monſieur, raccommodeur d'ames. *c*)

MARULLUS.

Quel métier, faquin? quel métier, te dis-je, vilain ſalope?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh, monſieur, ne vous mettez pas hors de vous; je pourrais vous raccommoder.

FLAVIUS.

Qu'apelles-tu, me raccommoder? que veux-tu dire par-là?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh mais, vous reſſemeler.

FLAVIUS.

Ah, tu es donc en effet ſavetier? l'es-tu? parle.

LE SAVETIER.

Il eſt vrai, monſieur, je vis de mon alène; je ne me mêle point des affaires des autres marchands, ni de celles des femmes;

c) Il prononce ici le mot de *ſemelle* comme on prononce celui d'*ame* en anglais.

Il faut ſavoir que *Shakeſpear* avait eu peu d'éducation, qu'il avait le malheur d'être réduit à être comédien, qu'il fallait plaire au peuple, que le peuple plus riche en Angleterre qu'ailleurs fréquente les ſpectacles, & que *Shakeſpear* le ſervait ſelon ſon goût.

je ſuis un chirurgien de vieux ſouliers ; lorſqu'ils ſont en grand danger, je les rétablis.

FLAVIUS.

Mais pourquoi n'es-tu pas dans ta boutique ? pourquoi es-tu avec tant de monde dans les ruës ?

LE SAVETIER.

Eh, monſieur, c'eſt pour uſer leurs ſouliers, afin que j'aye plus d'ouvrage. Mais la vérité, monſieur, eſt que nous nous faiſons une fête de voir paſſer Céſar, & que nous nous réjouiſſons de ſon triomphe.

MARULLUS. (*Il parle en vers blancs.*)

Pourquoi vous réjouir ? quelles ſont ſes conquêtes ?
Quels rois par lui vaincus enchaînés à ſon char
Aportent des tributs aux ſouverains du monde ?
Idiots, inſenſés, cervelles ſans raiſon,
Cœurs durs, ſans ſouvenir, & ſans amour de Rome,
Oubliez-vous Pompée, & toutes ſes vertus ?
Que de fois dans ces lieux, dans les places publiques,
Sur les tours, ſur les toits, & ſur les cheminées,
Tenant des jours entiers vos enfans dans vos bras,
Attendiez-vous le tems où le char de Pompée
Traînait cent rois vaincus au pied du capitole !
Le ciel retentiſſait de vos voix, de vos cris ;
Les rivages du Tibre, & ſes eaux s'en émurent.
Quelle fête, grands dieux ! vous aſſemble aujourd'hui ?
Quoi ! vous couvrez de fleurs le chemin d'un coupable,
Du vainqueur de Pompée, encor teint de ſon ſang !

* Si le commencement de la ſcène pour la populace, ce morceau eſt pour la cour, pour les hommes d'état, pour les connaiſſeurs.

Lâches, retirez-vous, retirez-vous, ingrats,
Implorez à genoux la clémence des dieux,
Tremblez d'être punis de tant d'ingratitude. *d*)

FLAVIUS.

Allez, chers compagnons, allez, compatriotes,
Aſſemblez vos amis, & les pauvres ſurtout:
Pleurez aux bords du Tibre, & que ces triſtes bords
Soient couverts de ſes flots qu'auront enflés vos larmes.
(*le peuple s'en va.*)
Tu les vois, Marullus, à peine repentans:
Mais ils n'oſent parler, ils ont ſenti leurs crimes.
Va vers le capitole, & moi par ce chemin,
Renverſons d'un tyran les images ſacrées.

MARULLUS.

Mais quoi! le pouvons-nous le jour des lupercales?

FLAVIUS.

Oui, te dis-je, abattons ces images funeſtes.
Aux ailes de Céſar il faut ôter ces plumes:
Il volerait trop haut, & trop loin de nos yeux:
Il nous tiendrait de loin dans un lâche eſclavage.

SCENE II.

CÉSAR, ANTOINE, (*habillés comme l'étaient ceux qui couraient dans la fête des lupercales, avec un fouet à la main pour toucher les femmes groſſes.*) CALPHURNIA femme de CÉSAR, PORCIA femme de BRUTUS, DECIUS, CICERON, BRUTUS, CASSIUS, CASCA, & un aſtrologue. (*Cette ſcène eſt moitié en vers, & moitié en proſe.*)

CÉSAR.

Ecoutez, Calphurnia.

CASCA. *e*)

Paix, meſſieurs, hola, Céſar parle.

CÉSAR.

Calphurnia!

CALPHURNIA.

Quoi! milord.

CÉSAR.

Ayez ſoin de vous mettre dans le chemin d'Antoine quand il courra.

ANTOINE.

Pourquoi, milord?

---

e) *Shakeſpear* fait de *Caſca* ſénateur, une eſpéce de boufon.

f) Cette anecdote eſt dans *Plutarque*, ainſi que la plûpart des incidens de la piéce. *Shakeſpear* l'avait donc lû: comment donc a-t-il pû avilir la majeſté de

CÉSAR.

Quand vous courrez, Antoine, il faut toucher ma femme.
Nos ayeux nous ont dit qu'en cette courſe ſainte,
C'eſt ainſi qu'on guérit de la ſtérilité.

ANTOINE.

C'eſt aſſez, Céſar parle, on obéit ſoudain.

CÉSAR.

Va, cours, aquitte-toi de la cérémonie.

L'ASTROLOGUE *avec une voix grêle.*

Céſar! . . .

CÉSAR.

Qui m'appelle?

CASCA.

Ne faites donc pas tant de bruit, paix encor une fois.

CÉSAR.

Qui donc m'a appellé dans la foule? j'ai entendu une voix plus claire que de la muſique, qui fredonnait Céſar. Parle, qui que tu ſois; parle; Céſar ſe tourne pour t'écouter.

L'ASTROLOGUE.

Céſar, pren garde aux ides de Mars. *f*)

CÉSAR.

Quel homme eſt-ce-là?

BRUTUS.

C'eſt un aſtrologue, qui vous dit de prendre garde aux ides de Mars.

---

l'hiſtoire romaine, juſqu'à faire parler quelquefois ces maitres du monde comme des inſenſés, des bouffons & des crocheteurs? On l'a déjà dit, il voulait plaire à la populace de ſon tems.

CÉSAR.

Qu'il paraiſſe devant moi, que je voye ſon viſage.

CASCA *à l'aſtrologue.*

L'ami, ſen la preſſe, regarde Céſar.

CÉSAR.

Que diſais-tu tout-à-l'heure? répète encore.

L'ASTROLOGUE.

Pren garde aux ides de Mars.

CÉSAR.

C'eſt un rêveur, laiſſons-le aller, paſſons.

(*Céſar s'en va avec toute ſa ſuite.*)

SCENE III.

BRUTUS, & CASSIUS.

CASSIUS.

VOulez-vous venir voir les courſes des lupercales?

BRUTUS.

Non pas moi.

CASSIUS.

Ah! je vous en prie, allons-y.

BRUTUS. (*en vers.*)

Je n'aime point ces jeux; les goûts, l'eſprit d'Antoine,
Ne ſont point faits pour moi; courez ſi vous voulez.

CASSIUS.

Brutus depuis un tems, je ne vois plus en vous
Cette affabilité, ces marques de tendreſſe
Dont vous flatiez jadis ma ſenſible amitié.

BRUTUS.

BRUTUS.

Vous vous êtes trompé ; quelques ennuis ſecrets,
Des chagrins peu connus ont changé mon viſage ;
Ils me regardent ſeul, & non pas mes amis.
Non, n'imaginez point que Brutus vous néglige ;
Plaignez plutôt Brutus en guerre avec lui-même ;
J'ai l'air indifférent, mais mon cœur ne l'eſt pas.

CASSIUS.

Cet air ſévère & triſte, où je m'étais mépris,
M'a ſouvent avec vous impoſé le ſilence.
Mais, parle moi, Brutus, peux-tu voir ton viſage ?

BRUTUS.

g) Non, l'œil ne peut ſe voir, à moins qu'un autre objet
Ne réfléchiſſe en lui les traits de ſon image.

CASSIUS.

Oui, vous avez raiſon : que n'avez-vous, Brutus,
Un fidèle miroir qui vous peigne à vous même,
Qui déploye à vos yeux vos mérites cachés,
Qui vous montre vôtre ombre ? Aprenez, aprenez
Que les premiers de Rome ont les mêmes penſées ;
Tous diſent en plaignant ce ſiécle infortuné,
Ah ſi du moins Brutus pouvait avoir des yeux !

BRUTUS.

A quel écueil étrange oſes-tu me conduire ?
Et pourquoi prétens-tu que me voyant moi-même,
J'y trouve des vertus que le ciel me refuſe ?

g) Rien n'eſt plus naturel que le fonds de cette ſcène, rien n'eſt même plus adroit. Mais comment peut-on exprimer un ſentiment ſi naturel & ſi vrai par des tours qui le font ſi peu ? C'eſt que le goût n'était pas formé.

CASSIUS.

Ecoute, cher Brutus, avec attention.
Tu ne saurais te voir que par réflexion.
Supoſons qu'un miroir puiſſe *avec modeſtie*
Te montrer quelques traits à toi-même inconnus,
Pardonne! tu le ſais, je ne ſuis point flateur :
Je ne fatigue point par d'indignes ſermens
D'infidèles amis qu'en ſecret je mépriſe.
Je n'embraſſe perſonne afin de le trahir.
Mon cœur eſt tout ouvert, & Brutus y peut lire.
(*On entend des acclamations, & le ſon des trompettes.*)

BRUTUS.

Que peuvent annoncer ces trompettes, ces cris?
Le peuple voudrait-il choiſir Céſar pour roi?

CASSIUS.

Tu ne voudrais donc pas voir Céſar ſur le trône?

BRUTUS.

Non, ami, non, jamais, quoique j'aime Céſar.
Mais pourquoi ſi longtems me tenir incertain?
Que ne t'expliques-tu? que voulais-tu me dire?
D'où viennent tes chagrins dont tu cachais la cauſe?
Si l'amour de l'état les fait naître en ton ſein,
Parle, ouvre moi ton cœur, montre moi ſans frémir
La gloire dans un œil, & le trépas dans l'autre.
Je regarde la gloire & brave le trépas;
Car le ciel m'eſt témoin, que ce cœur tout romain
Aima toûjours l'honneur plus qu'il n'aima le jour.

CASSIUS.

Je n'en doutai jamais : je connais ta vertu,
Ainſi que je connais ton amitié fidèle.

Oui, c'eſt l'honneur, ami, qui fait tous mes chagrins.
J'ignore de quel œil tu regardes la vie;
Je n'examine point ce que le peuple en penſe.
Mais pour moi, cher ami, j'aime mieux n'être pas
Que d'être ſous les loix d'un mortel mon égal;
Nous ſommes nés tous deux libres comme Céſar.
Bien nourris comme lui, comme lui nous ſavons
Suporter la fatigue & braver les hyvers.
Je me ſouviens qu'un jour, au milieu d'un orage,
Quand le Tibre en couroux lutait contre ſes bords,
Veux-tu, me dit Céſar, te jetter dans le fleuve?
Oſeras-tu nager malgré tout ſon couroux?
Il dit, & dans l'inſtant, ſans ôter mes habits;
Je plonge, & je lui dis, Céſar, oſe me ſuivre.
Il me ſuit en effet, & de nos bras nerveux
Nous combattons les flots, nous repouſſons les ondes.
Bientôt j'entens Céſar qui me crie, au ſecours,
Au ſecours, ou j'enfonce; & moi dans le moment,
Semblable à notre ayeul, à notre auguſte Enée,
Qui dérobant Anchiſe aux flammes dévorantes,
L'enleva ſur ſon dos dans les débris de Troye,
J'arrachai ce Céſar aux vagues en fureur;
Et maintenant cet homme eſt un dieu parmi nous!
Il tonne, & Caſſius doit ſe courber à terre,
Quand ce dieu par hazard daigne le regarder!
b) Je me ſouviens encor qu'il fut pris en Eſpagne

b) Tous ces contes que fait *Caſſius*, reſſemblent à un diſcours de *Gille* à la foire. Cela eſt naturel, oui; mais c'eſt le naturel d'un homme de la populace qui s'entretient avec ſon compère dans un cabaret. Ce n'eſt pas ainſi que par-

D'un grand accès de fièvre, & que dans le friſſon,
Je crois le voir encor, il tremblait comme un homme;
Je vis ce Dieu trembler. La couleur des rubis
S'enfuyait triſtement de ſes lévres poltronnes.
Ces yeux dont un regard fait fléchir les mortels,
Ces yeux étaient éteints : j'entendis ces ſoupirs,
Et cette même voix qui commande à la terre ;
Cette terrible voix, remarque bien, Brutus,
Remarque, & que ces mots ſoient écrits dans tes livres ;
Cette voix qui tremblait, diſait, *Titinius*,
Titinius, i) *à boire*. Une fille, un enfant
N'eût pas été plus faible ; & c'eſt donc ce même homme,
C'eſt ce corps faible & mou qui commande aux romains !
Lui notre maître ! ô dieux !

BRUTUS.

J'entends un nouveau bruit,
J'entends des cris de joye. Ah ! Rome trop ſéduite
Surcharge encor Céſar & de biens & d'honneurs.

CASSIUS.

Quel homme ! quel prodige ! il enjambe ce monde
Comme un vaſte coloſſe ; & nous petits humains,
Rempans entre ſes pieds, nous ſortons notre tête,
Pour chercher en tremblant des tombeaux ſans honneur.
Ah ! l'homme eſt quelquefois le maître de ſon ſort.

laient les plus grands hommes de la république romaine.

i) L'acteur autrefois prenait en cet endroit le ton d'un homme qui a la fièvre, & qui parle d'une voix grêle.

k) Ces idées ſont priſes des contes des ſorciers, qui étaient plus communs dans la ſuperſtitieuſe Angleterre qu'ailleurs, avant que cette nation fût devenue philoſophe, grace aux *Bacons*, aux *Shafts-*

La faute eſt dans ſon cœur, & non dans les étoiles;
Qu'il s'en prenne à lui ſeul s'il rampe dans les fers;
Céſar! Brutus! eh bien! quel eſt donc ce Céſar?
Son nom ſonne-t-il mieux que le mien ou le vôtre?
Ecrivez votre nom, ſans doute il vaut le ſien:
Prononcez les, tous deux ſont égaux dans la bouche:
Peſez les, tous les deux ont un poids bien égal.
Conjurez en ces noms les démons du Tartare,
Les démons évoqués viendront également. *k*)
Je voudrais bien ſavoir ce que ce Céſar mange,
Pour s'être fait ſi grand! O ſiécle! ô jours honteux!
O Rome! c'en eſt fait, tes enfans ne ſont plus.
Tu formes des héros, & depuis le déluge
Aucun tems ne te vit ſans mortels généreux;
Mais tes murs aujourd'hui contiennent un ſeul homme.

CASSIUS *continue, & dit:*

Ah, c'eſt aujourd'hui que Roume exiſte en effet; car n'y a de Roum (de place) que pour Céſar. *l*)

CASSIUS *achève ſon récit par ces vers.*

Ah, dans Rome jadis il était un Brutus,
Qui ſe ſerait ſoumis au grand diable d'enfer
Auſſi facilement qu'aux ordres d'un monarque.

BRUTUS.

Va, je me fie à toi; tu me chéris, je t'aime;

---

buri, aux *Colins*, aux *Wholaſtons*, aux *Dodwels*, aux *Midletons*, aux *Bolingbrokes*, & à tant d'autres génies hardis.

l) Il y a ici une plaiſante pointe; Rome en anglais ſe prononce *roum*, & *roum* ſignifie auſſi *place*. Cela n'eſt pas tout-à-fait dans le ſtile de *Cinna*: mais chaque peuple & chaque ſiécle ont leur ſtile & leur ſorte d'éloquence.

Je vois ce que tu veux ; j'y penſai plus d'un jour.
Nous en pourons parler : mais dans ces conjonctures,
Je te conjure, ami, de n'aller pas plus loin.
J'ai peſé tes diſcours, tout mon cœur s'en occupe ;
Nous en reparlerons, je ne t'en dis pas plus.
Va, ſois ſûr que Brutus aimerait mieux cent fois
Etre un vil payſan, que d'être un ſénateur,
Un citoyen romain menacé d'eſclavage.

SCENE IV.

CÉSAR *rentre avec tous ſes courtiſans, &* BRUTUS *continue.*

CÉſar eſt de retour. Il a fini ſon jeu.

CASSIUS.

Croi-moi, tire Caſca doucement par la manche ;
Il paſſe, il te dira, dans ſon étrange humeur,
Avec ſon ton groſſier, tout ce qu'il aura vû.

BRUTUS.

Je n'y manquerai pas. Mais obſerve avec moi,
Combien l'œil de Céſar annonce de colère.
Voi tous ſes courtiſans près de lui conſternés.
La pâleur ſe répand au front de Calphurnie.
Regarde Ciceron, comme il eſt inquiet,
Impatient, troublé, tel que dans nos comices
Nous l'avons vû ſouvent, quand quelques ſénateurs
Réfutant ſes raiſons, bravent ſon éloquence.

CASSIUS.

Tu ſauras de Caſca tout ce qu'il faut ſavoir.

CÉSAR *dans le fond.*

Eh bien, Antoine!

ANTOINE.

Eh bien, Céſar!

CÉSAR *regardant Caſſius & Brutus qui ſont ſur le devant.*

Puiſſai-je déſormais n'avoir autour de moi
Que ceux dont l'embonpoint marque des mœurs aimables!
Caſſius eſt trop maigre, il a les yeux trop creux;
Il penſe trop; je crains ces ſombres caractères.

ANTOINE.

Ne le crain point, Céſar, il n'eſt pas dangereux;
C'eſt un noble romain qui t'eſt fort attaché.

CÉSAR. *m*)

Je le voudrais plus gras, mais je ne puis le craindre.
Cependant ſi Céſar pouvait craindre un mortel,
Caſſius eſt celui dont j'aurais défiance:
Il lit beaucoup; je vois qu'il veut tout obſerver;
Il prétend par les faits juger du cœur des hommes;
Il fuit l'amuſement, les concerts, les ſpectacles,
Tout ce qu'Antoine & moi nous goûtons ſans remords;
Il ſourit rarement, & dans ſon dur ſourire
Il ſemble ſe moquer de ſon propre génie;
Il paraît inſulter au ſentiment ſecret,
Qui malgré lui l'entraîne & le force à ſourire.

m) Cela eſt encontiré de *Plutarque*.

Un eſprit de ſa trempe eſt toûjours en colère,
Quand il voit un mortel qui s'élève ſur lui.
D'un pareil caractère il faut qu'on ſe défie.
Je te dis après tout ce qu'on peut redouter,
Non pas ce que je crains, je ſuis toûjours moi-même.
Paſſe à mon côté droit, je ſuis ſourd d'une oreille.
Di-moi ſur Caſſius ce que je dois penſer.

(*Céſar ſort avec Antoine & ſa ſuite.*)

SCENE V.

BRUTUS, CASSIUS, CASCA.

(*Brutus tire Caſca par la manche.*)

CASCA *à Brutus.*

CÉſar ſort, & Brutus par la manche me tire:
Voudrait-il me parler?

BRUTUS.

Oui, je voudrais ſavoir
Quel ſujet à Céſar cauſe tant de triſteſſe.

CASCA.

Vous le ſavez aſſez, ne le ſuiviez-vous pas?

BRUTUS.

Eh! ſi je le ſavais, vous le demanderais-je?

(*Cette ſcène eſt continuée en proſe.*)

CASCA.

Oui-da! Eh bien, on lui a offert une couronne, & cette couronne lui étant préſentée, il l'a rejettée du revers de la main

main. (*il fait ici le geſte qu'a fait Céſar.*) Alors le peuple a aplaudi par mille acclamations.

BRUTUS.

Pourquoi ce bruit a-t-il redoublé ?

CASCA.

Pour la même raiſon.

CASSIUS.

Mais on a aplaudi trois fois. Pourquoi ce troiſiéme aplaudiſſement ?

CASCA.

Pour cette même raiſon là, vous dis-je.

BRUTUS.

Quoi ! on lui a offert trois fois la couronne ?

CASCA.

Et pardieu oui, & à chaque fois il l'a toûjours doucement refuſée, & à chaque ſigne qu'il faiſait de n'en vouloir point, tous mes honnêtes voiſins l'aplaudiſſaient à haute voix.

CASSIUS.

Qui lui a offert la couronne ?

CASCA.

Eh qui donc ? Antoine.

BRUTUS.

De quelle manière s'y eſt-il pris, cher Caſca ?

CASCA.

Je veux être pendu ſi je ſais préciſément la manière ; c'était une pure farce ; je n'ai pas tout remarqué. J'ai vû Marc-Antoine lui offrir la couronne ; ce n'était pourtant pas une cou-

ronne tout à-fait, c'était un petit coronnet *n*), & comme je vous l'ai dit, il l'a rejetté. Mais ſelon mon jugement il aurait bien voulu le prendre; on le lui a offert encore, il l'a rejetté encore, mais à mon avis, il était bien fâché de ne pas mettre les doigts deſſus. On le lui a encor préſenté, il l'a encor refuſé; & à ce dernier refus la canaille a pouſſé de ſi hauts cris, & a battu de ſes vilaines mains avec tant de fracas, & a tant jetté en l'air ſes ſales bonnets, & a laiſſé échaper tant de bouffées de ſa puante haleine, que Céſar en a été preſque étouffé; il s'eſt évanouï, il eſt tombé par terre; & pour ma part, je n'oſais rire, de peur qu'en ouvrant ma bouche je ne reçuſſe le mauvais air, infecté par la racaille.

CASSIUS.

Doucement, doucement. Di-moi, je te prie; Céſar s'eſt évanouï?

CASCA.

Il eſt tombé tout au milieu du marché; ſa bouche écumait, il ne pouvait parler.

BRUTUS.

Cela eſt vraiſemblable, il eſt ſujet à tomber du haut mal.

CASSIUS.

Non, Céſar ne tombe point du haut mal; c'eſt vous & moi qui tombons; c'eſt nous, honnête Caſca, qui ſommes en épilepſie.

CASCA.

Je ne ſais pas ce que vous entendez par là; mais je ſuis ſûr que Jules Céſar eſt tombé: & regardez moi comme un menteur,

n) Les coronnets ſont de petites couronnes que les paireſſes d'Angleterre portent ſur la tête au ſacre des rois & des reines, & dont les pairs ornent leurs armoiries. Il eſt bien étrange que *Shakeſpear* ait traité en comique un récit dont

ſi tout ce peuple en guenilles ne l'a pas claqué & ſifflé, ſelon qu'il lui plaiſait, ou déplaiſait, comme il fait les comédiens ſur le théatre.

BRUTUS.

Mais qu'a-t-il dit quand il eſt revenu à lui?

CASCA.

Jarni, avant de tomber, quand il a vû la populace ſi aiſe de ſon refus de la couronne, il m'a ouvert ſon manteau, & leur a offert de ſe couper la gorge.... Quand il a eu repris ſes ſens, il a dit à l'aſſemblée, Meſſieurs, ſi j'ai dit, ou fait quelque choſe de peu convenable, je prie vos ſeigneuries de ne l'attribuer qu'à mon infirmité. Trois ou quatre filles qui étaient auprès de moi, ſe ſont miſes à crier, Hélas! la bonne ame! mais il ne faut pas prendre garde à elles; car s'il avait égorgé leurs mères, elles en auraient dit autant.

BRUTUS.

Et après tout cela il s'en eſt retourné tout triſte?

CASCA.

Oui.

CASSIUS.

Ciceron a-t-il dit quelque choſe?

CASCA.

Oui, il a parlé grec.

CASSIUS.

Pourquoi?

CASCA.

Ma foi, je ne ſais, je ne pourai plus guères vous regarder en face. Ceux qui l'ont entendu, ſe ſont regardés en ſouriant,

le fonds eſt ſi noble & ſi intéreſſant : mais il s'agit de la populace de Rome; & *Shakeſpear* cherchait les ſuffrages de celle de Londres.

& ont branlé la tête. Tout cela était du grec pour moi. Je n'ai plus de nouvelle à vous dire. Marullus & Flavius, pour avoir dépouillé les images de Céſar de leurs ornemens, ſont réduits au ſilence. Adieu: il y a eu encor bien d'autres ſotiſes, mais je ne m'en ſouviens pas.

CASSIUS.

Caſca, veux-tu ſouper avec moi ce ſoir?

CASCA.

Non, je ſuis engagé.

CASSIUS.

Veux-tu diner avec moi demain?

CASCA.

Oui, ſi je ſuis en vie, ſi tu ne changes pas d'avis, & ſi ton diner vaut la peine d'être mangé.

CASSIUS.

Fort bien, nous t'attendrons.

CASCA.

Atten moi. Adieu tous deux.

(*le reſte de cette ſcène eſt en vers.*)

BRUTUS.

L'étrange compagnon! qu'il eſt devenu brute!
Je l'ai vû tout de feu jadis dans ma jeuneſſe.

CASSIUS.

Il eſt le même encor, quand il faut accomplir
Quelque illuſtre deſſein, quelque noble entrepriſe.
L'aparence eſt chez lui rude, lente & groſſiere;
C'eſt la fauſſe, croi-moi, qu'il met à ſon eſprit,
Pour faire avec plaiſir digérer ſes paroles.

BRUTUS.

Oui, cela me paraît: ami, ſéparons-nous;

Demain, ſi vous voulez, nous parlerons enſemble.
Je viendrai vous trouver; ou vous viendrez chez moi.
J'y reſterai pour vous.

CASSIUS.

Volontiers j'y viendrai.
Allez, en attendant, ſouvenez-vous de Rome.

SCENE VI.

CASSIUS *ſeul.*

BRutus, ton cœur eſt bon, mais cependant je vois
Que ce riche métal peut d'une adroite main
Recevoir aiſément des formes différentes.
Un grand cœur doit toujours fréquenter ſes ſemblables;
Le plus beau naturel eſt quelquefois ſéduit.
Céſar me veut du mal, mais il aime Brutus;
Et ſi j'étais Brutus, & qu'il fût Caſſius,
Je ſens que ſur mon cœur il aurait moins d'empire.
Je prétends cette nuit jetter à ſa fenêtre
Des billets ſous le nom de pluſieurs citoyens;
Tous lui diront que Rome eſpère en ſon courage,
Et tous obſcurément condamneront Céſar;
Son joug eſt trop affreux, ſongeons à le détruire,
Ou ſongeons à quitter le jour que je reſpire.

(*Caſſius ſort.*)

(*Les deux derniers vers de cette ſcène ſont rimés dans l'original.*)

SCENE VII.

(*On entend le tonnerre ; on voit des éclairs.* CASCA *entre l'épée à la main.* CICERON *entre par un autre côté, & rencontre Caſca.*)

CICERON.

Bon ſoir, mon cher Caſca. Céſar eſt-il chez lui ?
Tu parais ſans haleine, & les yeux effarés.

CASCA.

N'êtes-vous pas *troublé, quand vous voyez la terre*
Trembler avec effroi juſqu'en ſes fondemens ?
J'ai vû cent fois les vents, & les fières tempêtes,
Renverſer les vieux troncs des chênes orgueilleux ;
Le fougueux Océan, tout écumant de rage,
Elever juſqu'au ciel ſes flots ambitieux ;
Mais juſqu'à cette nuit je n'ai point vû d'orage
Qui fit pleuvoir ainſi les flammes ſur nos têtes.
Ou la guerre civile eſt dans le firmament,
Ou le monde impudent met le ciel en colère,
Et le force à fraper les malheureux humains.

CICERON.

Caſca, n'as-tu rien vû de plus épouvantable ?

CASCA.

Un eſclave, je crois qu'il eſt connu de vous,
A levé ſa main gauche ; elle a flambé ſoudain,
Comme ſi vingt flambeaux s'allumaient tous enſemble,
Sans que ſa main brulât, ſans qu'il ſentit les feux :
Bien plus (depuis ce tems j'ai ce fer à la main)

Un lion a paſſé tout près du capitole ;
Ses yeux étincelans ſe ſont tournés ſur moi ;
Il s'en va fiérement, ſans me faire de mal.
Cent femmes en ces lieux, immobiles, tremblantes,
Jurent qu'elles ont vû des hommes enflammés
Parcourir ſans bruler la ville épouvantée.
Le triſte & ſombre oiſeau qui préſide à la nuit,
A dans Rome en plein jour pouſſé ſes cris funèbres.
Croyez-moi, quand le ciel aſſemble ſes prodiges,
Gardons-nous d'en chercher d'inutiles raiſons,
Et de vouloir ſonder les loix de la nature.
C'eſt le ciel qui nous parle, & qui nous avertit.

CICERON.

Tous ces événemens paraiſſent effroyables ;
Mais pour les expliquer chacun ſuit ſes penſées ;
On s'écarte du but en croyant le trouver.
Caſca, Céſar demain vient-il au capitole ?

CASCA.

Il y viendra ; ſachez qu'Antoine de ſa part
Doit vous faire avertir de vous y rendre auſſi.

CICERON.

Bon ſoir donc, cher Caſca, les cieux chargés d'orages
Ne nous permettent pas de demeurer ; adieu.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

CASSIUS, CASCA.

CASSIUS.

QUi marche dans ces lieux à cette heure?

CASCA.

Un romain.

CASSIUS.

C'eſt la voix de Caſca.

CASCA.

Votre oreille eſt fort bonne.
Quelle effroyable nuit!

CASSIUS.

Ne vous en plaignez pas;
Pour les honnêtes gens cette nuit a des charmes.

CASCA.

Quelqu'un vit-il jamais les cieux plus courroucés?

CASSIUS.

Oui, celui qui connaît les crimes de la terre.
Pour moi dans cette nuit j'ai marché dans les rues;
J'ai préſenté mon corps à la foudre, aux éclairs,
La foudre & les éclairs ont épargné ma vie.

CASCA.

Mais pourquoi tentiez-vous la colère des dieux?
C'eſt à l'homme à trembler lorſque le ciel envoye
Ses meſſagers de mort à la terre coupable.

CASSIUS.

Que tu parais groſſier! que ce feu du génie,

Qui

Qui luit chez les romains eſt éteint dans tes ſens !
Ou tu n'as point d'eſprit, ou tu n'en uſes pas.
Pourquoi ces yeux hagards, & ce viſage pâle ?
Pourquoi tant t'étonner des prodiges des cieux ?
De ce bruyant couroux veux-tu ſavoir la cauſe ?
Pourquoi ces feux errans, ces manes déchaînés,
Ces monſtres, ces oiſeaux, ces enfans qui prédiſent ?
Pourquoi tout eſt ſorti de ſes bornes preſcrites ?
Tant de monſtres, croi moi, doivent nous avertir
Qu'il eſt dans la patrie un plus grand monſtre encore ;
Et ſi je te nommais un mortel, un romain,
Non moins affreux pour nous que cette nuit affreuſe,
Que la foudre, l'éclair, & les tombeaux ouverts ;
Un inſolent mortel dont les rugiſſemens
Semblent ceux du lion qui marche au capitole ;
Un mortel par lui-même auſſi faible que nous,
Mais que le ciel élève au-deſſus de nos têtes,
Plus terrible pour nous, plus odieux cent fois
Que ces feux, ces tombeaux & ces affreux prodiges.

CASCA.

C'eſt Céſar, c'eſt de lui que tu prétens parler.

CASSIUS.

Qui que ce ſoit, n'importe. Eh quoi donc, les romains
N'ont-ils pas aujourd'hui des bras comme leurs pères ?
Ils n'en ont point l'eſprit, ils n'en ont point les mœurs,
Ils n'ont que la faibleſſe & l'eſprit de leurs mères.
Les romains dans nos jours ont donc ceſſé d'être hommes !

CASCA.

Oui, ſi l'on m'a dit vrai, demain les ſénateurs
Accordent à Céſar ce titre affreux de roi ;

Et ſur terre & ſur mer il doit porter le ſceptre,
En tous lieux, hors de Rome où déja Céſar règne.

CASSIUS.

Tant que je porterai ce fer à mon côté,
Caſſius ſauvera Caſſius d'eſclavage.
Dieux! c'eſt vous qui donnez la force aux faibles cœurs,
C'eſt vous qui des tyrans puniſſez l'injuſtice.
Ni les ſuperbes tours, ni les portes d'airain,
Ni les gardes armés, ni les chaines de fer,
Rien ne retient un bras que le courage anime;
Rien n'ôte le pouvoir qu'un homme a ſur ſoi-même.
N'en doute point, Caſca, tout mortel courageux
Peut briſer à ſon gré les fers dont on le charge.

CASCA.

Oui, je m'en ſens capable, oui, tout homme en ſes mains
Porte la liberté de ſortir de la vie.

CASSIUS.

Et pourquoi donc Céſar nous peut-il oprimer?
Il n'eût jamais oſé régner ſur les romains;
Il ne ſerait pas loup, s'il n'était des moutons. o)
Il nous trouva chevreuils, quand il s'eſt fait lion.
Qui veut faire un grand feu ſe ſert de faible paille.
Que de paille dans Rome! & que d'ordure, ô ciel!
Nôtre indigne baſſeſſe a fait toute ſa gloire.
Mais que dis-je? ô douleurs! où vai-je m'emporter?
Devant qui mes regrets ſe ſont-ils fait entendre?
Etes-vous un eſclave? êtes-vous un romain?

o) Le loup & les moutons ne gâtent point les beautés de ce morceau, parce que les anglais n'attachent point à ces mots une idée baſſe; ils n'ont point le

Si vous ſervez Céſar, ce fer eſt ma reſſource.
Je ne crains rien de vous, je brave tout danger.

CASCA.

Vous parlez à Caſca, que ce mot vous ſuffiſe.
Je ne ſais point flater Céſar par des raports.
Pren ma main, parle, agi, fai tout pour ſauver Rome.
Si quelqu'un fait un pas dans ce noble deſſein,
Je le dévancerai, compte ſur ma parole.

CASSIUS.

Voilà le marché fait : je veux te confier
Que de plus d'un romain j'ai ſoulevé la haine.
Ils ſont prêts à former une grande entrepriſe,
Un terrible complot, dangereux, important.
Nous devons nous trouver au porche de Pompée :
Allons, car à préſent dans cette horrible nuit,
On ne peut ſe tenir, ni marcher dans les ruës.
Les élémens armés enſemble confondus
Sont comme mes projets, fiers, ſanglans & terribles.

CASCA.

Arrête, quelqu'un vient à pas précipités.

CASSIUS.

C'eſt Cinna, ſa démarche eſt aiſée à connaître.
C'eſt un ami. *p*)

proverbe, *qui ſe fait brebis le loup le mange.*

p) Preſque toute cette ſcène me parait pleine de grandeur, de force, & de beautés vrayes.

SCENE IX.

CASSIUS, CASCA, CINNA.

CASSIUS.

Cinna, qui vous hâte à ce point?

CINNA.

Je vous cherchais. Cimber ſerait-il avec vous?

CASSIUS.

Non, c'eſt Caſca; je peux répondre de ſon zèle;
C'eſt un des conjurés.

CINNA.

J'en rens graces au ciel.
Mais quelle horrible nuit! Des viſions étranges
De quelques-uns de nous ont glacé les eſprits.

CASSIUS.

M'attendiez-vous?

CINNA.

Sans-doute, avec impatience.
Ah! ſi le grand Brutus était gagné par vous!

CASSIUS.

Il le ſera, Cinna. Va porter ce papier (q.)
Sur la chaire où ſe ſied le préteur de la ville;
Et jette adroitement cet autre à ſa fenêtre:

---

q.) Un papier du tems de *Céſar* n'eſt pas trop dans *le coſtume*; mais il n'y faut pas regarder de ſi près; il faut ſonger que *Shakeſpear* n'avait point eu d'éducation, qu'il devait tout à ſon ſeul génie.

Mets cet autre papier aux pieds de la ſtatue
De l'antique Brutus qui ſut punir les rois.
Tu te rendras après au porche de Pompée.
Avons-nous Décius avec Trebonius ?

CINNA.

Tous, excepté Cimber, au porche vous attendent ;
Et Cimber eſt allé chez vous pour vous parler.
Je cours exécuter vos ordres reſpectables.

CASSIUS.

Allons, Caſca, je veux parler avant l'aurore
Au généreux Brutus : les trois quarts de lui même
Sont déja dans nos mains, nous l'aurons tout entier ;
Et deux mots ſuffiront pour ſubjuguer ſon ame.

CASCA.

Il nous eſt néceſſaire, il eſt aimé dans Rome ;
Et ce qui dans nos mains peut paraître un forfait,
Quand il nous aidera, paſſera pour vertu.
Son crédit dans l'état eſt la riche alchimie,
Qui peut changer ainſi les eſpèces des choſes.

CASSIUS.

J'attens tout de Brutus, & tout de ſon mérite.
Allons, il eſt minuit, & devant qu'il ſoit jour
Il faudra l'éveiller, & s'aſſurer de lui.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, & LUCIUS *l'un de ſes domeſtiques dans le jardin de la maiſon de Brutus.*

BRUTUS.

OH, Lucius! hola! j'obſerve en vain les aſtres:
Je ne puis deviner quand le jour paraîtra.
Lucius! je voudrais dormir comme cet homme.
Ah, Lucius, debout, éveille-toi, te dis-je.

LUCIUS.

M'apellez-vous? milord.

BRUTUS.

Va chercher un flambeau;
Va, tu le porteras dans ma bibliothèque,
Et dès qu'il y ſera, tu viendras m'avertir.

(*Brutus reſte ſeul.*)

Il faut que Céſar meure, — oui, Rome enfin l'exige;—
Je n'ai point, je l'avoue, à me plaindre de lui;
Et la cauſe publique eſt tout ce qui m'anime.
Il prétend être roi! — mais, quoi! le diadème
Change-t-il après tout la nature de l'homme?
Oui; le brillant ſoleil fait croître les ſerpens.

---

a) Ce ſont ces fameuſes ides de Mars, 15. du mois, où *Céſar* fut aſſaſſiné.

Penſons-y : nous allons l'armer d'un dard funeſte,
Dont il peut nous piquer ſi-tôt qu'il le voudra.
Le trône & la vertu ſont rarement enſemble.
Mais quoi ? je n'ai point vû que Céſar juſqu'ici
Ait à ſes paſſions accordé trop d'empire.
N'importe, — on ſait aſſez quelle eſt l'ambition.
L'échelle des grandeurs à ſes yeux ſe préſente ;
Elle y monte en cachant ſon front aux ſpectateurs ;
Et quand elle eſt au haut, alors elle ſe montre ;
Alors juſques au ciel élevant ſes regards,
D'un coup d'œil mépriſant ſa vanité dédaigne
Les premiers échelons qui firent ſa grandeur.
C'eſt ce que peut Céſar. Il le faut prévenir.
Oui, c'eſt là ſon deſtin, c'eſt là ſon caractère ;
C'eſt un œuf de ſerpent, qui s'il était couvé
Serait auſſi méchant que tous ceux de ſa race
Il le faut dans ſa coque écraſer ſans pitié.

LUCIUS *rentre.*

Les flambeaux ſont déja dans votre cabinet ;
Mais lorſque je cherchais une pierre à fuſil,
J'ai trouvé ce billet, monſieur, ſur la fenêtre ;
Cacheté comme il eſt, & je ſuis très-certain
Que ce papier n'eſt là que depuis cette nuit.

BRUTUS.

Va-t-en te repoſer, il n'eſt pas jour encore.
Mais, à propos, demain n'avons-nous pas les ides ? *a*)

LUCIUS.

Je n'en ſais rien, monſieur. *b*)

b) Il l'apelle tantôt *mylord*, tantôt monſieur, *Sir*.

BRUTUS.

Pren le calendrier,
Et vien m'en rendre compte.

LUCIUS.

Oui, j'y cours à l'inſtant.

BRUTUS *décachetant le billet.*

Ouvrons, car les éclairs & les exhalaiſons
Font aſſez de clarté pour que je puiſſe lire. (*il lit.*)
„ Tu dors; éveille toi, Brutus, & ſonge à Rome;
„ Tourne les yeux ſur toi, tourne les yeux ſur elle.
„ Es-tu Brutus encor? peux-tu dormir, Brutus?
„ Debout. Sers ton pays, parle, frape, & nous venge.
J'ai reçu quelquefois de ſemblables conſeils,
Je les ai recueillis. On me parle de Rome;
Je penſe à Rome aſſez. — Rome — c'eſt de tes ruës
Que mon ayeul Brutus oſa chaſſer Tarquin.
Tarquin! c'était un roi. — *Parle, frape & nous venge.*
Tu veux donc que je frape — oui, je te le promets,
Je fraperai. Ma main vengera tes outrages,
Ma main, n'en doute point, remplira tous tes vœux.

LUCIUS *rentre.*

Nous avons ce matin le quinziéme du mois.

BRUTUS.

C'eſt fort bien; cours ouvrir, quelqu'un frape à la porte.
(*Lucius va ouvrir.*)
Depuis que Caſſius m'a parlé de Céſar,

Mon

c) Il y a dans l'original, *le génie tient conſeil avec ces inſtrumens de mort.* Cet endroit ſe retrouve dans une note de *Cinna*, mais moins exactement traduit.

Mon cœur s'eſt échauffé, je n'ai pas pû dormir.
Tout le tems qui s'écoule entre un projet terrible
Et l'accompliſſement, n'eſt qu'un fantôme affreux,
Un rêve épouvantable, un aſſaut du génie,
Qui diſpute en ſecret avec cet attentat; *c*)
C'eſt la guerre civile en notre ame excitée.

LUCIUS.

Caſſius votre frère *d*) eſt là qui vous demande.

BRUTUS.

Eſt-il ſeul.

LUCIUS.

Non, monſieur, ſa ſuite eſt aſſez grande.

BRUTUS.

En connais-tu quelqu'un?

LUCIUS.

Je n'en connais pas un.
Couverts de leurs *e*) chapeaux juſques à leurs oreilles,
Ils ont dans leurs manteaux enterré leurs viſages;
Et nul à Lucius ne s'eſt fait reconnaître;
Pas la moindre amitié.

BRUTUS.

Ce ſont nos conjurés.
O conſpiration! quoi, dans la nuit tu trembles!
Dans la nuit favorable aux autres attentats!
Ah quand le jour viendra, dans quels antres profonds
Pouras-tu donc cacher ton monſtrueux viſage?
Va, ne te montre point, pren le maſque impoſant

d) *Votre frère*, veut dire ici *votre ami.*

e) *Hats*, chapeaux.

De l'affabilité, des reſpects, des careſſes.
Si tu ne ſais cacher ces traits épouvantables,
Les ombres de l'enfer ne ſont pas aſſez fortes
Pour dérober ta marche aux regards de Céſar.

SCENE II.

CASSIUS, CASCA, DÉCIUS, CINNA, METELLUS, *envelopés dans leurs manteaux.* TREBONIUS *en ſe découvrant.*

TRÉBONIUS.

NOus venons hardiment troubler votre repos.
Bonjour, Brutus; parlez, ſommes-nous importuns?

BRUTUS.

Non, le ſommeil me fuit; non, vous ne pouvez l'être.
(*à part à Caſſius.*)
Ceux que vous amenez ſont-ils connus de moi?

CASSIUS.

Tous le ſont; chacun d'eux vous aime & vous honore.
Puiſſiez-vous ſeulement, en vous rendant juſtice,
Vous eſtimer, Brutus, autant qu'ils vous eſtiment!
Voici Trébonius.

BRUTUS.

Qu'il ſoit le bien venu.

CASSIUS.

Celui qui l'accompagne eſt Décius Brutus.

BRUTUS.

Très-bien venu de même.

CASSIUS.

Et cet autre eſt Caſca.
Celui-là c'eſt Cimber, & celui-ci Cinna.

BRUTUS.

Tous les très-bien venus. — Quels projets importans
Les mènent dans ces lieux entre vous & la nuit?

CASSIUS.

Puis-je vous dire un mot?
(*Il lui parle à l'oreille; & pendant ce tems-là les conjurés ſe retirent un peu.*)

DÉCIMUS.

L'orient eſt ici; le ſoleil va paraître.

CASCA.

Non.

DÉCIMUS.

Pardonnez, monſieur, déja quelques rayons,
Meſſagers de l'aurore, ont blanchi les nuages.

CASCA.

Avouez que tous deux vous vous êtes trompés:
Tenez, le ſoleil eſt au bout de mon épée;
Il s'avance de loin vers le milieu du ciel,
Amenant aveo lui les beaux jours du printems.
Vous verrez dans deux mois qu'il s'aproche de l'ourſe;
f) Mais ſes traits à préſent frapent au capitole.

BRUTUS.

Donnez-moi tous la main, amis, l'un après l'autre.

CASSIUS.

Jurez tous d'accomplir vos deſſeins généreux.

f) On a traduit cette diſſertation, parce qu'il faut tout traduire.

BRUTUS.

Laiſſons là les ſermens. Si la patrie en larmes,
Si d'horribles abus, ſi nos malheurs communs
Ne ſont pas des motifs aſſez puiſſans ſur vous,
Rompons tout; hors d'ici, retournez dans vos lits,
Dormez, laiſſez veiller l'affreuſe tyrannie;
Que ſous ſon bras ſanglant chacun tombe à ſon tour.
Mais ſi tant de malheurs, ainſi que je m'en flate,
Doivent remplir de feu les cœurs froids des poltrons,
Inſpirer la valeur aux plus timides femmes,
Qu'avons-nous donc beſoin d'un nouvel éperon?
Quel lien nous faut-il que notre propre cauſe?
Et quel autre ſerment que l'honneur, la parole?
L'amour de la patrie eſt notre engagement;
La vertu, mes amis, ſe fie à la vertu. *g*)
Les prêtres, les poltrons, les fripons & les faibles,
Ceux dont on ſe défie, aux ſermens ont recours.
Ne ſouillez pas l'honneur d'une telle entrepriſe;
Ne faites pas la honte à votre juſte cauſe,
De penſer qu'un ſerment ſoutienne vos grands cœurs.
Un romain eſt bâtard s'il manque à ſa promeſſe.

CASSIUS.

Aurons-nous Ciceron? voulez-vous le ſonder?
Je crois qu'avec vigueur il ſera du parti.

CASCA.

Ah! ne l'oublions pas.

g) Y a-t-il rien de plus beau que le fonds de ce diſcours? Il eſt vrai que la grandeur en eſt un peu avilie par quelques idées un peu baſſes, mais toutes ſont naturelles & fortes, ſans épithètes & ſans langueur.

CINNA.

Ne faiſons rien ſans lui.

CIMBER.

Pour nous faire aprouver, ſes cheveux blancs ſuffiſent,
Il gagnera des voix ; on dira que nos bras
Ont été dans ce jour guidés par ſa prudence.
Notre âge jeune encor, & notre emportement
Trouveront un appui dans ſa grave vieilleſſe.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez point, ne lui confiez rien.
Il n'achève jamais ce qu'un autre commence.
Il prétend que tout vienne & dépende de lui.

CASSIUS.

Laiſſons donc Ciceron.

CASCA.

Il nous ſervirait mal.

CIMBER.

Céſar eſt-il le ſeul que nous devions fraper?

CASSIUS.

Je crois qu'il ne faut pas qu'Antoine lui ſurvive ;
Il eſt trop dangereux, vous ſavez ſes meſures ;
Il peut les pouſſer loin ; il peut nous perdre tous ;
Il faut le prévenir : que Céſar & lui meurent.

BRUTUS.

Cette *b*) *courſe* aux romains paraîtrait trop ſanglante ;
On nous reprocherait la colere & l'envie,
Si nous coupons la tête, & puis hachons les membres ;

b) Le mot *courſe* fait peut-être alluſion à la courſe des lupercales. *Courſe* ſignifie auſſi, *ſervice de plats ſur table.*

Car Antoine n'eſt rien qu'un membre de Céſar.
i) Ne ſoyons point bouchers, mais ſacrificateurs.
Qui voulons-nous punir? c'eſt l'eſprit de Céſar.
Mais dans l'eſprit d'un homme on ne voit point de ſang.
Ah, que ne pouvons-nous, en puniſſant cet homme,
Exterminer l'eſprit ſans démembrer le corps!
Hélas! il faut qu'il meure. — O généreux amis,
Frapons avec audace, & non pas avec rage;
Faiſons de la victime un plat digne des dieux,
Non pas une carcaſſe aux chiens abandonnée:
Que nos cœurs aujourd'hui ſoient comme un maître habile
Qui fait par ſes laquais commettre quelque crime,
Et qui *les gronde enſuite. Ainſi notre vengeance*
Paraîtra néceſſaire, & non pas odieuſe.
Nous ſerons médecins, & non pas aſſaſſins.
Ne penſons plus, amis, à fraper Marc Antoine;
Il ne peut, croyez-moi, rien de plus contre nous,
Que le bras de Céſar, quand la tête eſt coupée.

CASSIUS.

Cependant je le crains; je crains cette tendreſſe
Qu'en ſon cœur pour Céſar il porte enracinée.

BRUTUS.

Hélas! bon Caſſius, ne le redoute point;
S'il aime tant Céſar, il pourrait tout au plus
S'en occuper, le plaindre, & peut-être mourir:

i) Obſervez que c'eſt ici un morceau des plus admirés ſur le théatre de Londres. *Pope* & l'évêque *Warburton* l'ont imprimé avec des guilſemets, pour en faire mieux remarquer les beautés. Il eſt traduit vers pour vers avec exactitude.

Il ne le fera pas, car il eſt trop livré
Aux plaiſirs, aux feſtins, aux jeux, à la débauche.

TRÉBONIUS.

Non., il n'eſt point à craindre, il ne faut point qu'il meure;
Nous le verrons bientôt rire de tout ceci.
(*On entend l'horloge ſonner; ce n'eſt pas que les romains euſſent des horloges ſonnantes, mais le* coſtume *eſt obſervé ici comme dans tout le reſte.*)

BRUTUS.

Paix, comptons.

CASSIUS.

Vous voyez qu'il eſt déja trois heures.

TRÉBONIUS.

Il faut nous ſéparer.

CASCA.

Il eſt douteux encore
Si Céſar oſera venir au capitole.
Il change, il s'abandonne aux ſuperſtitions.
Il ne mépriſe plus les revenans, les ſonges;
Et l'on dirait qu'il croit à la religion.
L'horreur de cette nuit, ces effrayans prodiges,
Les diſcours des devins, les rêvés des augures
Pourraient le détourner de marcher au ſénat.

DÉCIMUS.

Ne crain rien, ſi telle eſt ſa réſolution,
Je l'en ferai changer. Il aime tous les contes;
Il parle volontiers de la chaſſe aux licornes;
Il dit qu'avec du bois on prend ces animaux,
Qu'à l'aide d'un miroir on attrape les ours,
Et que dans des filets on ſaiſit les lions;

Mais les flateurs, dit-il, ſont les filets des hommes.
Je le louerai ſurtout de haïr les flateurs.
k) Il dira qu'il les hait, étant flaté lui-même.
Je lui tendrai ce piége, & le gouvernerai.
J'engagerai Céſar à ſortir ſans rien craindre.

CASSIUS.

Allons tous le prier d'aller au capitole.

BRUTUS.

A huit heures, amis, à ce tems au plus tard.

CINNA.

N'y manquons pas au moins, au plus tard à huit heures.

CIMBER.

Caius Ligarius veut du mal à Céſar.
Céſar, vous le ſavez, l'avait perſécuté,
Pour avoir noblement dit du bien de Pompée.
Pourquoi Ligarius n'eſt-il pas avec nous?

BRUTUS.

Va le trouver, Cimber, je le chéris, il m'aime:
Qu'il vienne; à nous ſervir je ſaurai l'engager.

CASSIUS.

L'aube du jour parait, nous vous laiſſons, Brutus.
Amis, diſperſez-vous; ſongez à vos promeſſes;
Qu'on reconnaiſſe en vous des romains véritables.

BRUTUS.

l) Paraiſſez gais, contens, mes braves gentilshommes;
Gardez que vos regards trahiſſent vos deſſeins;

Imitez

k) L'évêque *Warburton* dans ſon commentaire ſur *Shakeſpear*, dit que cela eſt admirablement imaginé.

Imitez les acteurs du théatre de Rome ;
Ne vous rebutez point, ſoyez fermes, conſtans.
Adieu, je donne à tous le bon jour, & partez.
(*Lucius eſt endormi dans un coin.*)

BRUTUS.

Eh, garçon — Lucius. — Il dort profondément.
Ah, de ce doux ſommeil goûte bien la roſée.
Tu n'as point en dormant de ces rêves cruels
Dont notre inquiétude accable nos penſées.
Nous ſommes agités, ton ame eſt en repos.

SCENE III.

BRUTUS, & PORCIA ſa femme.

PORCIA.

BRutus — mylord. —

BRUTUS.

Pourquoi paraître ſi matin ?
Que voulez-vous ? ſongez que rien n'eſt plus mal ſain,
Pour une ſanté faible ainſi que vous l'avez,
D'affronter le matin la crudité de l'air.

PORCIA.

Si l'air eſt ſi mal ſain, il doit l'être pour vous.
Ah, Brutus ! ah pourquoi vous dérober du lit ?
Hier quand nous ſoupions vous quittates la table,
Et vous vous promeniez, penſif, & ſoupirant :

1) On traduit exactement.

Je vous dis, Qu'avez-vous? Mais en croiſant les mains,
Vous fixates ſur moi des yeux ſombres & triſtes.
J'inſiſtai, je preſſai, mais ce fut vainement.
Vous frapates du pied en vous grattant la tête.
Je redoublai d'inſtance, & vous, ſans dire un mot,
D'un revers de la main, ſigne d'impatience,
Vous fites retirer votre femme interdite.
Je craignis de choquer les ennuis d'un époux,
Et je pris ce moment pour un moment d'humeur,
m) Que ſouvent les maris font ſentir à leurs femmes.
Non, je ne puis, Brutus, ni vous laiſſer parler,
Ni vous laiſſer manger, ni vous laiſſer dormir,
Sans ſavoir le ſujet qui tourmente votre ame.
Brutus, mon cher Brutus — Ah, ne me cachez rien.

BRUTUS.

Je me porte aſſez mal, c'eſt là tout mon ſecret.

PORCIA.

Brutus eſt homme ſage, & s'il ſe portait mal,
Il prendrait les moyens d'avoir de la ſanté.

BRUTUS.

Auſſi fais-je, ma femme, allez vous mettre au lit.

PORCIA.

Quoi, vous êtes malade, & pour vous reſtaurer,
A l'air humide & froid vous marchez preſque nud,
Et vous ſortez du lit pour amaſſer un rhume?
Penſez-vous vous guérir en étant plus malade?
Non, Brutus, votre eſprit roule de grands projets;

m) C'eſt encor là un des endroits qu'on admire, & qui ſont marqués avec des guillemets.

Et moi par ma vertu, par les droits d'une épouſe,
Je dois en être inſtruite, & je vous en conjure.
Je tombe à vos genoux. — Si jadis ma beauté
Vous fit ſentir l'amour, & ſi notre himenée
M'incorpore avec vous, fait un être de deux,
Dites-moi ce ſecret à moi votre moitié,
A moi qui vis pour vous, à moi qui ſuis vous-même.
Eh bien, vous ſoupirez, parlez, quels inconnus
Sont venus vous chercher en voilant leurs viſages?
Se cacher dans la nuit! pourquoi? quelles raiſons?
Que voulaient-ils?

BRUTUS.

Hélas! Porcia, levez-vous.

PORCIA.

Si vous étiez encor le bon, l'humain Brutus,
Je n'aurais pas beſoin de me mettre à vos pieds.
Parlez, dans mon contrat eſt-il donc ſtipulé
Que je ne ſaurai rien des ſecrets d'un mari?
N'êtes-vous donc à moi, Brutus, qu'avec réſerve?
Et moi ne ſuis-je à vous que comme une compagne,
Soit au lit, ſoit à table, ou dans vos entretiens,
Vivant dans les fauxbourgs de votre volonté?
S'il eſt ainſi, Porcie eſt votre concubine *n*),
Et non pas votre femme.

BRUTUS.

Ah vous êtes ma femme.
Femme tendre, honorable, & plus chère à mon cœur

n) Il y a dans l'original, *pbore*, putain.

Que les goutes de ſang dont il eſt animé.

PORCIA.

S'il eſt ainſi, pourquoi me cacher vos ſecrets ?
Je ſuis femme, il eſt vrai, mais femme de Brutus,
Mais fille de Caton ; pourriez-vous bien douter
Que je ſois élevée au-deſſus de mon ſexe,
Voyant qui m'a fait naître, & qui j'ai pour époux ? o)
Confiez vous à moi, ſoyez ſûr du ſecret.
J'ai déja ſur moi-même eſſayé ma conſtance ;
J'ai percé d'un poignard ma cuiſſe en cet endroit ;
J'ai ſouffert ſans me plaindre, & ne ſaurai me taire ?

BRUTUS.

Dieux, qu'entens-je ? Grands dieux, rendez moi digne d'elle.
Ecoute, écoute, on frape, on frape, écarte toi.
Bientôt tous mes ſecrets dans mon cœur enfermés
Paſſeront dans le tien. Tu ſauras tout, Porcie.
Va, mes ſourcils froncés prennent un air plus doux.

---

o) *Corneille* dit la même choſe dans *Pompée*. *Céſar* parle ainſi à *Cornélie* :

Certes vos ſentimens font aſſez reconnaître
Qui vous donna la main & qui vous donna l'être ;
Et l'on juge aiſément, au cœur que vous portez,

SCENE IV.

BRUTUS, LUCIUS, LIGARIUS.

LUCIUS *courant à la porte.*

QUi va là? répondez.

LUCIUS *en entrant & adreſſant la parole à Brutus.*

Un homme languiſſant,
Un malade qui vient pour vous dire deux mots.

BRUTUS.

C'eſt ce Ligarius dont Cimber m'a parlé.
(*à Lucius.*)
Garçon, retire-toi. Eh bien, Ligarius?

LIGARIUS.

C'eſt d'une faible voix que je te dis bon jour.

BRUTUS.

Tu portes une écharpe! hélas, quel contretems!
Que ta ſanté n'eſt-elle égale à ton courage!

LIGARIUS.

Si le cœur de Brutus a formé des projets
Qui ſoient dignes de nous, je ne ſuis plus malade.

BRUTUS.

J'ai formé des projets dignes d'être écoutés,
Et d'être ſecondés par un homme en ſanté.

Où vous êtes entrée, & de qui vous ſortez, &c.

Il eſt vrai qu'un vers ſuffiſait, que cette noble penſée perd de ſon prix, en étant répétée, retournée; mais il eſt beau que *Shakeſpeare* & *Corneille* ayent eu la même idée.

LIGARIUS.

Je ſens par tous les dieux vengeurs de ma patrie,
Que je me porte bien. O toi, l'ame de Rome!
Toi, brave deſcendant du vainqueur des Tarquins,
Qui comme un *p*) exorciſte as conjuré dans moi
L'eſprit de maladie à qui j'étais livré,
Ordonne, & mes efforts combattront l'impoſſible;
Ils en viendront à bout. Que faut-il faire? di.

BRUTUS.

Un exploit qui pourra guérir tous les malades.

LIGARIUS.

Je crois que des gens ſains pouront s'en trouver mal.

BRUTUS.

Je le crois bien auſſi. Vien, je te dirai tout.

LIGARIUS.

Je te ſuis; ce ſeul mot vient d'enflammer mon cœur.
Je ne ſais pas encor ce que tu veux qu'on faſſe;
Mais vien, je le ferai: tu parles, il ſuffit.
(*Ils s'en vont.*)

---

p) *L'exorciſte* dans la bouche des Romains eſt ſingulier, Toute cette piéce pourrait être chargée de pareilles notes; mais il faut laiſſer faire les réflexions au lecteur.

SCENE V.

Le théatre repréſente le palais de CÉSAR. *La foudre gronde. Les éclairs étincellent.*

CÉSAR.

LA terre avec le ciel eſt cette nuit en guerre ;
Calphurnie a trois fois crié dans cette nuit,
Au ſecours, Céſar meurt ; venez, on l'aſſaſſine.
Hola ! quelqu'un.

UN DOMESTIQUE.

Mylord.

CÉSAR.

Va-t-en dire à nos prêtres
De faire un ſacrifice, & tu viendras ſoudain
M'avertir du ſuccès.

LE DOMESTIQUE.

Je n'y manquerai pas.

CALPHURNIE.

Où voulez-vous aller ? vous ne ſortirez point,
Céſar, vous reſterez ce jour à la maiſon.

CÉSAR.

Non, non, je ſortirai ; tout ce qui me menace
q) Ne s'eſt montré jamais que derrière mon dos.
Tout s'évanouïra quand il verra ma face.

CALPHURNIE.

Je n'aſſiſtai jamais à ces cérémonies ;

q) Encor une fois la traduction eſt fidèle.

Mais je tremble à préſent. Les gens de la maiſon
Diſent que l'on a vû des choſes effroyables.
Une lionne a fait ſes petits dans la rue.
Des tombeaux qui s'ouvraient des morts ſont échapés.
Des bataillons armés combattans dans les nues,
Ont fait pleuvoir du ſang ſur le mont Tarpeïen:
Les airs ont retenti des cris des combattans;
Les chevaux henniſſaient; les mourans ſoupiraient.
Des fantômes criaient & hurlaient dans les places.
On n'avait jamais vû de pareils accidens:
Je les crains.

CÉSAR.

Pourquoi craindre? on ne peut éviter
Ce que l'arrêt des dieux a prononcé ſur nous.
Céſar prétend ſortir. Sachez que ces augures
Sont pour le monde entier autant que pour Céſar.

CALPHURNIE.

Quand les gueux vont mourir il n'eſt point de comètes;
Mais le ciel enflammé prédit la mort des princes.

CÉSAR.

Un poltron meurt cent fois avant de mourir une;
Et le brave ne meurt qu'au moment du trépas.
Rien n'eſt plus étonnant, rien ne me ſurprend plus,
Que lorſque l'on me dit qu'il eſt des gens qui craignent.
Que craignent-ils? la mort eſt un but néceſſaire.
Mourons quand il faudra.

(*Le domeſtique revient.*)

CÉSAR.

Que diſent les augures?

LE DOMESTIQUE.

Gardez vous, diſent-ils; de ſortir de ce jour.
En ſondant l'avenir dans le ſein des victimes,
Vainement de leur bête ils ont cherché le cœur.

(*Il s'en va.*)

CÉSAR.

Le ciel prétend ainſi ſe moquer des poltrons.
Céſar ſerait lui-même une bête ſans cœur,
S'il était au logis arrêté par la crainte.
Il ſortira, vous dis-je, & le danger r) ſait bien
Que Céſar eſt encor plus dangereux que lui.
Nous ſommes deux lions de la même portée;
Je ſuis l'aîné; je ſuis le plus vaillant des deux;
Je ne ſortirais point?

CALPHURNIE.

Hélas! mon cher mylord,
Vôtre témérité détruit vôtre prudence.
Ne ſortez point ce jour. Songez que c'eſt ma crainte,
Et non la vôtre enfin qui doit vous retenir.
Nous enverrons Antoine au ſénat aſſemblé;
Il dira que Céſar eſt aujourd'hui malade.
J'embraſſe vos genoux, faites moi cette grace.

CÉSAR.

Antoine dira donc que je me trouve mal;
Et pour l'amour de vous je reſte à la maiſon.

r) Traduit mot à mot.

SCENE VI.

DÉCIUS *entre.*

CÉSAR, à DÉCIUS.

AH! voilà Décius, il fera le meſſage.

DÉCIUS.

Serviteur & bon jour, noble & vaillant Céſar;
Je viens pour vous chercher, le ſénat vous attend.

CÉSAR.

Vous venez à propos, cher Décius Brutus.
A tous les ſénateurs faites mes complimens.
Dites leur qu'au ſénat je ne ſaurais aller.
(*à part.*)
Je ne peux (c'eſt très faux), je n'oſe (encor plus faux.)
Dites leur, Décius, que je ne le veux pas.

CALPHURNIA.

Dites qu'il eſt malade.

CÉSAR.

Eh quoi! Céſar mentir!
Ai-je au nord de l'Europe étendu mes conquêtes,
Pour n'oſer dire vrai devant ces vieilles barbes?
Vous direz ſeulement que je ne le veux pas.

DÉCIUS.

Grand Céſar, dites moi du moins quelque raiſon;
Si je n'en diſais pas, on me rirait au nez.

CÉSAR.

La raiſon, Décius, eſt dans ma volonté:
Je ne veux pas, ce mot ſuffit pour le ſénat:

Mais Céſar vous chérit; mais je vous aime, vous;
Et pour vous ſatisfaire il faut vous avouer
Qu'au logis aujourd'hui je ſuis malgré moi-même
Retenu par ma femme: — elle a rêvé la nuit,
Qu'elle a vû ma ſtatue en fontaine changée,
Jetter par cent canaux des ruiſſeaux de pur ſang;
De vigoureux romains accouraient en riant,
Et dans ce ſang, dit-elle, ils ont lavé leurs mains.
Elle croit que ce ſonge eſt un avis des dieux.
Elle m'a conjuré de demeurer chez moi.

DÉCIUS.

Elle interprète mal ce ſonge favorable:
C'eſt une viſion très belle & très heureuſe.
Tous ces ruiſſeaux de ſang ſortans de la ſtatue,
Ces romains ſe baignans dans ce ſang précieux,
Figurent que par vous Rome vivifiée,
Reçoit un nouveau ſang & de nouveaux deſtins.

CÉSAR.

C'eſt très-bien expliquer le ſonge de ma femme.

DÉCIUS.

Vous en ſerez certain, lorſque j'aurai parlé.
Sachez que le ſénat va vous couronner roi;
Et s'il aprend par moi que vous ne venez pas,
Il eſt à préſumer qu'il changera d'avis.
C'eſt ſe moquer de lui, Céſar, que de lui dire,
„ Sénat, ſéparez-vous, vous vous raſſemblerez
„ Lorſque ſa femme aura des rêves plus heureux.
Ils diront tous, Céſar eſt devenu timide.
Pardonnez-moi, Céſar, excuſez ma tendreſſe;
Vos refus m'ont forcé de vous parler ainſi:

L'amitié, la raiſon vous font ces remontrances.

CÉSAR.

Ma femme, je rougis de vos ſotes terreurs;
Et je ſuis trop honteux de vous avoir cédé.
Qu'on me donne ma robe, & je vais au ſénat.

SCENE VII.

CÉSAR, BRUTUS, LIGARIUS, CIMBER, TRÉBONIUS, CINNA, CASCA, CALPHURNIE, PUBLIUS.

CÉSAR *continuant.*

AH, voilà Publius qui vient pour me chercher.

PUBLIUS.

Bon jour, Céſar.

CÉSAR.

Soyez bien venu, Publius.
Eh quoi, Brutus auſſi, vous venez ſi matin!
Bon jour, Caſca, bon jour, Caius Ligarius.
Je vous ai fait, je crois, moins de mal que la fièvre,
Qui ne vous a laiſſé que la peau ſur les os.
Quelle heure eſt-il?

BRUTUS.

Céſar, huit heures ſont ſonnées.

CÉSAR.

Je vous ſuis obligé de votre courtoiſie.

(*Antoine entre, & Céſar continue.*)

Antoine, dans les jeux paſſe toutes les nuits,

Et le premier debout! Bon jour, mon cher Antoine.

ANTOINE.

Bon jour, noble Céſar.

CÉSAR.

Va, fai tout préparer:
On doit fort me blâmer de m'être fait attendre.
Cinna, Cimber, & vous, mon cher Trébonius,
J'ai pour une heure entière à vous entretenir.
Au ſortir du ſénat venez à ma maiſon;
Mettez vous près de moi pour que je m'en ſouvienne.

TRÉBONIUS (*à part.*)

Je n'y manquerai pas.... Va, j'en ſerai ſi près,
Que tes amis voudraient que j'euſſe été bien loin.

CÉSAR.

Allons tous au logis, buvons bouteille enſemble, *s*)
Et puis en bons amis nous irons au ſénat.

BRUTUS (*à part.*)

Ce qui paraît ſemblable eſt ſouvent différent.
Mon cœur ſaigne en ſecret de ce que je vai faire.

(*Ils ſortent tous, & Céſar reſte avec Calphurnie.*)

s) Toujours la plus grande fidélité dans la traduction.

SCENE VIII.

Le théatre repréſente une rue près du capitole. Un devin nommé ARTÉMIDORE *arrive en liſant un papier dans le fond du théatre.*

ARTÉMIDORE *liſant.*

» CÉſar, garde toi de Brutus; pren garde à Caſſius; ne laiſſe
» point Caſca t'aprocher; obſerve bien Cinna; défie toi de Tré-
» bonius; examine bien Cimber, Décius Brutus ne t'aime point;
» tu as outragé Ligarius; tous ces gens-là ſont animés du même
» eſprit, ils ſont aigris contre Céſar. Si tu n'es pas immortel,
» pren garde à toi. La ſécurité enhardit la conſpiration. Que les
» dieux tout-puiſſans te défendent! *Ton fidèle Artémidore.*

Prenons mon poſte ici. Quand Céſar paſſera,
Préſentons cet écrit ainſi qu'une requête.
Je ſuis outré de voir que toujours la vertu
Soit expoſée aux dents de la cruelle envie.
Si Céſar lit cela, ſes jours ſont conſervés,
Sinon la deſtinée eſt du parti des traîtres.

(*Il ſort, & ſe met dans un coin.*)

(*Porcia arrive avec Lucius.*)

PORCIA *à Lucius.*

Garçon, cours au ſénat, ne me répon point, vole.
Quoi! tu n'es pas parti?

LUCIUS.

Donnez-moi donc vos ordres.

PORCIA.

Je voudrais que déja tu fuſſes de retour,

Avant que t'avoir dit ce que tu dois y faire.
O conſtance! ô courage! animez mes eſprits,
Séparez par un roc mon cœur d'avec ma langue.
Je ne ſuis qu'une femme, & penſe comme un homme.
(*à Lucius.*)
Quoi! tu reſtes ici?

LUCIUS.

Je ne vous comprens pas;
Que j'aille au capitole, & puis que je revienne,
Sans me dire pourquoi, ni ce que vous voulez!

PORCIA.

Garçon.... tu me diras... comment Brutus ſe porte;
Il eſt ſorti malade.... atten.... obſerve bien —
Tout ce que Céſar fait, quels courtiſans l'entourent —
Reſte un moment, garçon — Quel bruit, quels cris j'entens!

LUCIUS.

Je n'entens rien, madame.

PORCIA.

Ouvre l'oreille, écoute;
J'entens des voix, des cris, un bruit de combattans,
Que le vent porte ici du haut du capitole.

LUCIUS.

Madame, en vérité, je n'entens rien du tout.
(*Artémidore entre.*)

SCENE IX.

PORCIA, ARTÉMIDORE.

PORCIA.

APproche ici, l'ami; que fais-tu? d'où viens-tu?

ARTÉMIDORE.

Je viens de ma maiſon.

PORCIA.

Sais-tu quelle heure il eſt?

ARTÉMIDORE.

Neuf heures.

PORCIA.

Mais, Céſar eſt-il au capitole?

ARTÉMIDORE.

Pas encor, je l'attens ici ſur ſon chemin.

PORCIA.

Tu veux lui préſenter quelque placet, ſans doute?

ARTÉMIDORE.

Oui; puiſſe ce placet plaire aux yeux de Céſar!
Que Céſar s'aime aſſez pour m'écouter, madame!
Mon placet eſt pour lui beaucoup plus que pour moi.

PORCIA.

Que dis-tu? l'on ferait quelque mal à Céſar.

ARTÉMIDORE.

Je ne ſais ce qu'on fait; je ſais ce que je crains.
Bon jour, madame, adieu, la rue eſt fort étroite;
Les ſénateurs, préteurs, courtiſans, demandeurs,
Font une telle foule, une ſi grande preſſe,

Qu'en

Qu'en ce paſſage étroit ils pourraient m'étouffer;
Et j'attendrai plus loin Céſar à ſon paſſage.

(*Il ſort.*)

PORCIA.

Allons, il faut le ſuivre.... Hélas! quelle faibleſſe
Dans le cœur d'une femme! Ah, Brutus! ah, Brutus!
Puiſſent les immortels hâter ton entrepriſe!
Mais cet homme, grands dieux, m'aurait-il écoutée?
Ah! Brutus à Céſar va faire une requête
Qui ne lui plaira pas. Ah! je m'évanouis.

(*à Lucius.*)

Va, Lucius; cours vite, & di bien à Brutus —
— Que je ſuis très-joyeuſe, & revole me dire —

LUCIUS.

Quoi?

PORCIA.

Tout ce que Brutus t'aura dit pour Porcie.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le théatre repréſente une rue qui mène au capitole : le capitole eſt ouvert. CÉSAR *marche au ſon des trompettes avec* BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIUS, CASCA, CINNA, TRÉBONIUS, ANTOINE, LÉPIDE, POPILIUS, PUBLIUS, ARTÉMIDORE, *& un autre devin.*

CÉSAR *à l'autre devin.*

EH bien, nous avons donc ces ides ſi fatales !

LE DEVIN.

Oui, ce jour eſt venu, mais il n'eſt pas paſſé.

ARTÉMIDORE *d'un autre côté.*

Salut au grand Céſar, qu'il liſe ce mémoire.

DÉCIUS *du côté oposé.*

Trébonius par moi vous en préſente un autre ;
Daignez le parcourir quand vous aurez le tems.

ARTÉMIDORE.

Liſez d'abord le mien, il eſt de conſéquence ;
Il vous touche de près. Liſez, noble Céſar.

CÉSAR.

L'affaire me regarde ? elle eſt donc la dernière.

ARTÉMIDORE.

Eh, ne différez pas, liſez dès ce moment.

CÉSAR.

Je penſe qu'il eſt fou.

PUBLIUS *à Artémidore.*

Allons, maraut, fai place.

CASSIUS.

Peut-on donner ainſi des placets dans les rues?
Va-t-en au capitole.

POPILIUS *s'aprochant de Caſſius.*

Ecoutez, Caſſius,
Puiſſe votre entrepriſe avoir un bon ſuccès!

CASSIUS *étonné.*

Comment! quelle entrepriſe?

POPILIUS.

Adieu, portez vous bien.

BRUTUS *à Caſſius.*

Que vous a dit tout bas Popilius Léna?

CASSIUS.

Il parle de ſuccès, & de nôtre entrepriſe.
Je crains que le projet n'ait été découvert.

BRUTUS.

Il aborde Céſar, il lui parle, obſervons.

CASSIUS *à Caſca.*

Sois donc prêt a fraper, de peur qu'on nous prévienne.
Mais ſi Céſar ſait tout, qu'allons-nous devenir?
Caſſius à Céſar tournerait-il le dos?
Non, j'aime mieux mourrir.

CASCA *à Caſſius.*

Va, ne pren point d'allarme;

Popilius Léna ne parle point de nous.
Voi comme César rit ; son visage est le même.

CASSIUS *à Brutus.*

Ah, que Trébonius agit adroitement !
Regarde bien, Brutus, comme il écarte Antoine.

DÉCIUS.

Que Metellus commence, & que dès ce moment
Pour occuper César il lui donne un mémoire.

BRUTUS.

Le mémoire est donné, serrons nous près de lui.

CINNA *à Casca.*

Souvien-toi de fraper, & de donner l'exemple.

CÉSAR *s'assied ici ; & on suppose qu'ils sont tous dans la salle du sénat.*

Eh bien, tout est-il prêt ? est-il quelques abus
Que le sénat & moi nous puissions corriger ?

CIMBER *se mettant à genoux devant César.*

O très grand, très-puissant, très redouté César,
Je mets très humblement ma requête à vos pieds.

CÉSAR.

Cimber, je t'avertis que ces prosternemens,
Ces génuflexions, ces basses flateries,
Peuvent sur un cœur faible avoir quelque pouvoir,
Et changer quelquefois l'ordre éternel des choses.
Dans l'esprit des enfans. Ne t'imagine pas
Que le sang de César puisse se fondre ainsi.
Les priéres, les cris, les vaines simagrées,
Les airs d'un chien couchant peuvent toucher un sot ;
Mais le cœur de César résiste à ces bassesses.
Par un juste décret ton frère est exilé.

Flate, prie à genoux, & lèche moi les pieds ;
a) Va, je te roſſerai comme un chien : loin d'ici.
Lorſque Céſar fait tort, il a toujours raiſon.

CIMBER *en ſe retournant vers les conjurés.*

N'eſt-il point quelque voix plus forte que la mienne,
Qui puiſſe mieux toucher l'oreille de Céſar,
Et fléchir ſon courroux en faveur de mon frère?

BRUTUS *en baiſant la main de Céſar.*

Je baiſe cette main, mais non par flaterie ;
Je demande de toi que Publius Cimber
Soit dans le même inſtant rapellé de l'exil.

CÉSAR.

Quoi, Brutus !

CASSIUS.

Ah ! pardon, Céſar, Céſar, pardon !
Oui, Caſſius s'abaiſſe à te baiſer les pieds,
Pour obtenir de toi qu'on rapelle Cimber.

CÉSAR.

On pourrait me fléchir ſi je vous reſſemblais,
Qui ne ſaurait prier réſiſte à des prières.
Je ſuis plus affermi que l'étoile du nord,
Qui dans le firmament n'a point de compagnon *b*)
Conſtant de ſa nature, immobile comme elle.
Les vaſtes cieux ſont pleins d'étoiles innombrables :
Ces aſtres ſont de feu, tous ſont étincelans ;
Un ſeul ne change point, un ſeul garde ſa place.
Telle eſt la terre entière ; on y voit des mortels

a) Traduit fidélement.
b) Traduit avec la plus grande exactitude.

Tout de chair & de ſang, tout formés pour la crainte.
Dans leur nombre infini, ſachez qu'il n'eſt qu'un homme
Qu'on ne puiſſe ébranler, qui ſoit ferme en ſon rang,
Qui ſache réſiſter, & cet homme c'eſt moi.
Je veux vous faire voir que je ſuis inflexible :
Tel je parus à tous quand je bannis Cimber ;
Et tel je veux paraître en ne pardonnant point.

CIMBER.

O Céſar !

CÉSAR.

Prétens-tu faire ébranler l'Olimpe ?

DÉCIUS *à genoux.*

Grand Céſar !

CÉSAR *repouſſant Décius.*

Va, Brutus en vain l'a demandé.

CASCA *levant la robe de Céſar.*

Poignards, parlez pour nous.

(*Il le frape, les autres conjurés le ſecondent. Céſar ſe débat contr'eux ; il marche en chancelant tout percé de coups, & vient juſqu'auprès de Brutus, qui en détournant le corps le frape comme à regret. Céſar tombe, en s'écriant :*

Et toi, Brutus, auſſi ?

CINNA.

Liberté, liberté.

CIMBER.

La tyrannie eſt morte.
Courons tous, & crions, liberté, dans les rues.

CASSIUS.

Allez à la tribune ; & criez, liberté.

BRUTUS *aux ſénateurs & au peuple qui arrivent.*
Ne vous effrayez point, ne fuyez point, reſtez.
Peuple, l'ambition vient de payer ſes dettes.

CASSIUS.

Brutus, à la tribune.

CIMBER.

Et vous auſſi, volez.

BRUTUS.

Où donc eſt Publius ?

CINNA.

Il eſt tout confondu.

CIMBER.

Soyons fermes, unis, les amis de Céſar
Nous peuvent aſſaillir.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez pas.
Ah ! c'eſt vous, Publius; allons, prenez courage,
Soyez en ſureté; vous n'avez rien à craindre,
Ni vous, ni les romains; parlez au peuple, allez.

CASSIUS.

Publius, laiſſez nous; la foule qui s'empreſſe
Pourrait vous faire mal, vous êtes faible & vieux.

BRUTUS.

Allez, qu'aucun romain ne prenne ici l'audace
De ſoutenir ce meurtre & de parler pour nous;
C'eſt un droit qui n'eſt dû qu'aux ſeuls vengeurs de Rome.

SCENE II.

Les conjurés, TRÉBONIUS.

CASSIUS.

Que fait Antoine ?

TREBONIUS.

Il fuit, interdit, égaré ;
Il fuit dans ſa maiſon : pères, mères, enfans,
L'effroi dans les regards, & les cris à la bouche,
Penſent qu'ils ſont au jour du jugement dernier.

BRUTUS.

O deſtin ! nous ſaurons bientôt tes volontés.
On connaît qu'on mourra, l'heure en eſt inconnue.
On compte ſur des jours dont le tems eſt le maître.

CASSIUS.

Eh bien, lorſqu'en mourant on perd vingt ans de vie,
On ne perd que vingt ans de craintes de la mort.

BRUTUS.

Je l'avoue, ainſi donc la mort eſt un bienfait ;
Ainſi Céſar en nous a trouvé des amis ;
Nous avons abrégé le tems qu'il eut à craindre.

CASCA.

Arrêtez, baiſſons nous ſur le corps de Céſar ;
Baignons tous dans ſon ſang nos mains juſques au coude ; c)
Trembons-

c) C'eſt ici qu'on voit principalement l'eſprit différent des nations. Cette horrible barbarie de *Caſca* ne ſerait jamais tombée dans l'idée d'un auteur fran-

Trempons-y nos poignards, & marchons à la place;
Là brandiſſant en l'air ces glaives ſur nos têtes,
Crions à haute voix, paix, liberté, franchiſe.

CASSIUS.

Baiſſons nous, lavons nous dans le ſang de Céſar.
(*Ils trempent tous leurs épées dans le ſang du mort.*)
Cette ſuperbe ſcène un jour ſera jouée
Dans de nouveaux états en accens inconnus.

BRUTUS.

Que de fois on verra Céſar ſur les théatres,
Céſar mort & ſanglant aux pieds du grand Pompée.
Ce Céſar ſi fameux, plus vil que la pouſſière!

CASSIUS.

Oui, lorſque l'on joûra cette piéce terrible,
Chacun nous nommera vengeurs de la patrie.

Fin du troiſiéme acte.

---

gais; nous ne voulons point qu'on enſanglante le théatre, ſi ce n'eſt dans des occaſions extraordinaires, dans leſquelles on ſauve autant qu'on peut cette atrocité dégoutante.

VOILA tout ce qui regarde la conſpiration contre Céſar. On peut la comparer à celle de Cinna & d'Emilie contre Auguſte, & mettre en parallèle ce qu'on vient de lire avec le récit de Cinna & la délibération du ſecond acte. On trouvera quelque différence entre ces deux ouvrages. Le reſte de la piéce eſt une ſuite de la mort de Céſar. On aporte ſon corps dans la place publique. Brutus harangue le peuple : Antoine le harangue à ſon tour ; il ſoulève le peuple contre les conjurés ; & le comique eſt encor joint à la terreur dans ces ſcènes comme dans les autres. Mais il y a des beautés de tous les tems & de tous les lieux.

On voit enſuite Antoine, Octave & Lépide, déliberer ſur leur triumvirat, & ſur les proſcriptions. De là on paſſe à Sardis ſans aucun intervalle. Brutus & Caſſius ſe querellent. Brutus reproche à Caſſius qu'il vend tout pour de l'argent, & *qu'il a des dévangeaiſons dans les mains.* On paſſe de Sardis en Theſſalie. La bataille de Philippes ſe donne. Caſſius & Brutus ſe tuent l'un après l'autre.

On s'étonne qu'une nation célébre par ſon génie, & par ſes ſuccès dans les arts & dans les ſciences, puiſſe ſe plaire à tant d'irrégularités monſtrueuſes, & voyent ſouvent encor avec plaiſir d'un côté Céſar s'exprimant quelquefois en héros, quelquefois en capitan de farce ; & de l'autre, des charpentiers, des ſavetiers & des ſénateurs même, parlans comme on parle aux halles.

Mais on ſera moins ſurpris quand on ſaura que la plûpart des piéces de Lopez de Vega & de Calderon en Eſpagne ſont dans le même goût. Nous donnerons la traduction de l'*Héraclius* de Calderon, à côté de l'*Héraclius* de Corneille ; on y verra le même génie que dans Shakeſpear, la même ignorance, la

même grandeur, des traits d'imagination pareils, la même enflure, des groſſiéretés toutes ſemblables, des inconſéquences auſſi frapantes, & le même mélange du beguin de Gilles, & du cothurne de Sophocle.

Certainement l'Eſpagne & l'Angleterre ne ſe ſont pas donné le mot pour applaudir pendant plus d'un ſiécle à des piéces qui révoltent les autres nations. Rien n'eſt plus oppoſé d'ailleurs que le génie anglais, & le génie eſpagnol. Pourquoi donc ces deux nations différentes ſe réuniſſent-elles dans un goût ſi étrange ? Il faut qu'il y en ait une raiſon, & que cette raiſon ſoit dans la nature.

Premiérement les anglais, les eſpagnols n'ont jamais rien connu de mieux. Secondement, il y a un grand fonds d'intérêt dans ces piéces ſi bizarres & ſi ſauvages. J'ai vû jouer le *Céſar* de Shakeſpear, & j'avoue que dès la premiére ſcéne, quand j'entendis le tribun reprocher à la populace de Rome ſon ingratitude envers Pompée, & ſon attachement à Céſar vainqueur de Pompée, je commençai à être intéreſſé, à être ému. Je ne vis enſuite aucun conjuré ſur la ſcéne qui ne me donnât de la curioſité ; & malgré tant de diſparates ridicules, je ſentis que la piéce m'attachait.

Troiſiémement, il y a beaucoup de naturel : ce naturel eſt ſouvent bas, groſſier & barbare. Ce ne ſont point des romains qui parlent ; ce ſont des campagnards des ſiécles paſſés qui conſpirent dans un cabaret ; & Céſar qui leur propoſe de boire bouteille, ne reſſemble guére à Céſar. Le ridicule eſt outré ; mais il n'eſt point languiſſant. Des traits ſublimes y brillent de tems en tems comme des diamans répandus ſur de la fange.

J'avoue qu'en tout j'aimais mieux encor ce monſtrueux ſpec-

tacle, que de longues confidences d'un froid amour, ou des raiſonnemens de politique encor plus froids.

Enfin, une quatriéme raiſon, qui jointe aux trois autres eſt d'un poids conſidérable, c'eſt que les hommes en général aiment le ſpectacle; ils veulent qu'on parle à leurs yeux; le peuple ſe plait à voir des cérémonies pompeuſes, des objets extraordinaires, des orages, des armées rangées en bataille, des épées nues, des combats, des meurtres, du ſang répandu: & beaucoup de grands, comme on l'a déja dit, ſont peuple. Il faut avoir l'eſprit très cultivé, & le goût formé, comme les italiens l'ont eu au ſeiziéme ſiécle, & les français au dix-ſeptiéme, pour ne vouloir rien que de raiſonnable, rien que de ſagement écrit, & pour exiger *qu'une piéce de théatre ſoit digne de la* cour des Médicis, ou de celle de Louis XIV.

Malheureuſement Lopez de Vega & Shakeſpear eurent du génie dans un tems où le goût n'était point du tout formé; ils corrompirent celui de leurs compatriotes, qui en général étaient alors extrêmement ignorans. Pluſieurs auteurs dramatiques en Eſpagne & en Angleterre, tâchèrent d'imiter Lopez & Shakeſpear; mais n'ayant pas leurs talens, ils n'imitèrent que leurs fautes, & par là ils ſervirent encor à établir la réputation de ceux qu'ils voulaient ſurpaſſer.

Nous reſſemblerions à ces nations, ſi nous avions été dans le même cas. Leur théatre eſt reſté dans une enfance groſſière, & le nôtre a peut-être aquis trop de rafinement. J'ai toujours penſé qu'un heureux & adroit mélange de l'action qui règne ſur le théatre de Londres & de Madrid avec la ſageſſe, l'élégance, la nobleſſe, la décence du nôtre, pourrait produire quelque choſe de parfait, ſi pourtant il eſt poſſible de rien ajouter à des ouvrages tels qu'*Iphigénie* & *Athalie*.

Je nomme ici *Iphigénie* & *Athalie*, qui me paraiſſent être de toutes les tragédies qu'on ait jamais faites, celles qui aprochent le plus de la perfection. Corneille n'a aucune piéce parfaite; on l'excuſe ſans doute; il était preſque ſans modèle & ſans conſeil; il travaillait trop rapidement; il négligeait ſa langue, qui n'était pas perfectionnée encore; il ne lutait pas aſſez contre les difficultés de la rime, qui eſt le plus peſant de tous les jougs, & qui force ſi ſouvent à ne point dire ce qu'on veut dire. Il était inégal comme Shakeſpear, & plein de génie comme lui: mais le génie de Corneille était à celui de Shakeſpear, ce qu'un ſeigneur eſt à l'égard d'un homme du peuple né avec le même eſprit que lui.

RÉPONSE

De l'Auteur des Commentaires à un Académicien.

VOus me reprochez, Monſieur, de n'avoir pas aſſez étendu ma critique dans mes commentaires ſur pluſieurs vers de *Corneille*; vous voudriez que j'euſſe examiné plus ſévérement les fautes contre la langue & contre le goût; vous blâmez ces vers-ci dans *Pompée*: *

Qu'il eût voulu ſouffrir qu'un bonheur de mes armes
Eût vaincu ſes ſoupçons, diſſipé ſes allarmes.
Prenez donc en ces lieux liberté toute entière.

J'avouë que je devais remarquer les deux premiers vers, *qu'un bonheur des armes* ne peut ſe dire, & qu'un bonheur des armes qui eût vaincu des ſoupçons n'eſt pas tolérable. Mais il y a tant de fautes de cette eſpèce, que j'ai craint de charger trop les commentaires. J'ai laiſſé quelquefois au lecteur le ſoin d'obſerver par lui-même les beautés & les défauts.

Prenez donc en ces lieux liberté toute entière,

ne me parait point un vers aſſez défectueux pour en faire une note. Vous avez trouvé trop de déclamation, trop de répéti-

* Acte III. Scène IV.

tions dans le rôle de *Cornélie*. Il me ſemble que je l'indique aſſez.

Je ne puis blâmer avec la même rigueur que vous ce que *Cornélie* dit au cinquiéme acte, en tenant l'urne de *Pompée* dans ſes mains :

N'attendez pas de moi de regrets ni de larmes ;
Un grand cœur à ſes maux applique d'autres charmes.
Les faibles déplaiſirs s'amuſent à parler,
Et quiconque ſe plaint cherche à ſe conſoler.

Il eſt vrai qu'en général on ne doit point dire de ſoi qu'on a un grand cœur ; il eſt vrai qu'aujourd'hui on n'applique point de charmes à des maux ; il eſt encor vrai que quand on parle aſſez longtems, on ne doit point dire que les faibles déplaiſirs s'amuſent à parler : mais voici ce qui m'a déterminé à ne point critiquer ces vers. Il m'a paru que *Cornélie* s'impoſe ici le devoir de montrer un grand cœur, plutôt qu'elle ne ſe vante d'en avoir un.

Appliquer des charmes à des maux, m'a paru bien, parce que dans ces tems-là ce qu'on appellait charmes, la magie, était extrêmement en vogue, & que même *Sextus Pompée* fils de *Cornélie* fut très connu pour avoir employé les prétendus ſecrets des ſortilèges. *Les faibles déplaiſirs s'amuſent à parler*, ſemble ſignifier ici, *s'amuſent à ſe plaindre*, & *Cornélie* s'excite à la vengeance.

Je n'ai point repris ces vers :

Mettant leur haine ſus me ſauvent aujourd'hui,
Par la moitié qu'en terre il a reçu de lui.

Je conviens avec vous qu'ils ſont mauvais ; mais ayant déja re-

marqué la même faute dans *Polyeucte*, je n'ai pas cru devoir y revenir dans les notes sur *Pompée*.

Si vous me reprochez trop d'indulgence, vous savez que d'autres ont trouvé dans mes remarques trop de sévérité; mais je vous assure que je n'ai songé ni à être indulgent, ni à être difficile. J'ai examiné les ouvrages que je commentais, sans égard ni au tems où ils ont été faits, ni au nom qu'ils portent, ni à la nation dont est l'auteur. Quiconque cherche la vérité ne doit être d'aucun pays. Les beaux morceaux de *Corneille* m'ont paru au dessus de tout ce qui s'est jamais fait dans ce genre chez aucun peuple de la terre : je ne pense point ainsi parce que je suis né en France, mais parce que je suis juste. Aucun de mes compatriotes n'a jamais rendu plus de justice que moi aux étrangers; je peux me tromper, mais c'est assurément sans vouloir me tromper.

Le même esprit d'impartialité me fait convenir des extrêmes défauts de *Corneille* comme de ses grandes beautés. Vous avez raison de dire que ses dernières tragédies sont très mauvaises, & qu'il y a de grandes fautes dans ses meilleures. C'est précisément ce qui me prouve combien il est sublime, puisque tant de défauts n'ont diminué ni son mérite, ni sa gloire. Je crois de plus qu'il y a des sujets qui ont par eux-mêmes des défauts absolument insurmontables : par exemple, il me semble qu'il était impossible de faire cinq actes de la tragédie des *Horaces* sans des longueurs & des additions inutiles. Je dis la même chose de *Pompée*; & il me paraît évident que l'on ne pouvait faire le beau cinquiéme acte de *Rodogune*, sans gâter le caractère de la princesse qui donne le nom à la piéce.

Joignez à tous ces obstacles, qui naissent presque toujours du sujet même, la prodigieuse difficulté d'être précis & éloquent en vers dans

dans notre langue. Songez combien nous avons peu de rimes dans le ſtile noble. Sentez quelles peines extrêmes on éprouve à éviter la monotonie dans nos vers, qui marchent toujours deux à deux, qui ſouffrent très peu d'inverſions, & qui ne permettent aucun enjambement.

Conſidérez encor la gêne des bienſéances, celle de lier les ſcènes de façon que le théatre ne reſte jamais vuide; celle de ne faire ni entrer ni ſortir aucun acteur ſans raiſon. Voyez combien nous ſommes aſſervis à des loix que les autres nations n'ont pas connues; vous verrez alors quel eſt le mérite de *Corneille* d'avoir eu du moins des beautés qu'aucune nation n'a je crois égalées. Mais auſſi vous voyez qu'il n'eſt guère poſſible d'atteindre à la perfection. Les difficultés de l'art, & les limites de l'eſprit ſe montrent partout. Si quelque piéce entière approche de cette perfection, à laquelle il eſt à peine permis à l'homme de prétendre, c'eſt peut-être, comme je l'ai dit, la tragédie d'*Athalie*, c'eſt celle d'*Iphigénie*. J'ai toujours penſé que ce ſont là les deux chefs-d'œuvre de la France, comme j'ai penſé que le rôle de *Phèdre* était le plus beau de tous les rôles, ſans faire aucun tort au grand mérite du petit nombre des autres ouvrages qui ſont reſtés en poſſeſſion du théatre. Ce mérite eſt ſi rare, & cet art eſt ſi difficile, qu'il faut avouer que depuis *Racine* nous n'avons rien eu de véritablement beau.

Par quelle fatalité faut-il que preſque tous les arts dégénèrent dès qu'il y a eu de grands modèles? Vous n'êtes content, Monſieur, d'aucune des piéces de théatre qu'on a faites depuis quatre-vingt ans; voilà preſque un ſiécle entier de perdu. Je ſuis malheureuſement de vôtre avis : je vois quelques morceaux,

quelques lambeaux de vers épars ça & là, dans nos piéces modernes, mais je ne vois aucun bon ouvrage. J'oſerai convenir avec vous hardiment qu'il y a une tragédie d'*Oedipe*, qui eſt mieux reçue au théatre que celle de *Corneille*; mais je crois avec la même ingénuité, que cette piéce ne vaut pas grand'choſe, parce qu'il y a de la déclamation, & que le froid reſſouvenir des anciennes amours de *Philoctète* & de *Jocaſte*, me parait inſupportable.

Toutes les autres piéces du même auteur me ſemblent très médiocres; & la preuve en eſt que j'en oublie volontiers tous les vers, pour ne m'occuper que de ceux de *Racine* & de *Corneille*.

J'ai fait toute ma vie une étude aſſidue de l'art dramatique; cela ſeul m'a mis en droit de commenter les tragédies d'un grand maître. J'ai toujours remarqué que le peintre le plus médiocre ſe connaiſſait quelquefois mieux en tableaux qu'aucun des amateurs qui n'ont jamais manié le pinceau.

C'eſt ſur ce fondement que je me ſuis cru autoriſé à dire ce que je penſais ſur les ouvrages dramatiques que j'ai commentés, & de mettre ſous les yeux des objets de comparaiſon. Tantôt je fais voir comment un Eſpagnol & un Anglais ont traité à peu près les mêmes ſujets que *Corneille*. Tantôt je tire des exemples de l'inimitable *Racine*. Quelquefois je cite des morceaux de *Quinault*, dans lequel je trouve, en dépit de *Boileau*, un mérite très ſupérieur.

Je n'ai pu dire que mon ſentiment. Ce n'eſt point ici un vain diſcours d'appareil, dans lequel on n'oſe expliquer ſes idées, de peur de choquer les idées de la multitude; mais en expoſant ce que j'ai cru vrai, je n'ai en effet expoſé que des doutes que chaque lecteur pourra réſoudre.

J'ai toujours ſouhaité, en voyant la tragédie de *Cinna*, que

puiſque *Cinna* a des remords, il les eut immédiatement après la ſcène où *Auguſte* lui dit :

Cinna, par vos conſeils je retiendrai l'empire,
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.

Je n'ai penſé ainſi qu'en interrogeant mon propre cœur ; il m'a ſemblé que ſi j'avais conſpiré contre un prince, & ſi ce prince m'avait accablé de bienfaits dans le tems même de la conſpiration, ce ſerait alors même que j'aurais éprouvé un violent repentir.

Si d'autres lecteurs penſent autrement, je ne puis que les laiſſer dans leur opinion ; mais je ſens qu'il ne m'eſt pas poſſible de leur ſacrifier la mienne.

J'obſerverai encor avec vous, qu'il y a quelquefois un peu d'arbitraire dans la préférence qu'on donne à certains ouvrages ſur d'autres. Tel homme préférera *Cinna*, tel autre *Andromaque* ; ce choix dépend du caractère du juge. Un politique s'occupera de *Cinna* plus volontiers ; un homme plein de ſentiment ſera beaucoup plus touché d'*Andromaque*. Il en eſt de même dans tous les arts : ce qui ſe rapproche le plus de nos mœurs eſt toujours ce qui nous plaît davantage.

Ainſi, Monſieur, quand je vous dis que les tragédies d'*Athalie* & d'*Iphigénie* me paraiſſent les plus parfaites, je ne prétends point dire que vous deviez avoir moins de plaiſir à celles qui ſeront plus de vôtre goût. Je prétends ſeulement que dans ces deux piéces il y a moins de défauts contre l'art que dans aucune autre ; que la magnificence de la poëſie y répand ſes charmes avec moins d'enflure, & avec plus d'élégance, que dans les piéces d'aucun autre auteur ; que jamais plus de difficultés n'ont produit plus de beau-

tés : mais comme il y a des beautés de différente eſpèce, celles qui ſeront le plus conformes à vôtre manière de penſer ſeront toujours celles qui devront faire le plus d'effet ſur vous.

Je m'en ſuis entiérement raporté à vous ſur tout ce qui regarde la grammaire : c'eſt un article ſur lequel il ne peut guère y avoir deux avis ; mais pour ce qui regarde le goût, je ne peux faire autre choſe que de conſerver le mien, & de reſpecter celui des autres.

Je ſuis &c.

Fin du tome premier.

73740047